

Karl Marx

LE CAPITAL

Critique de l'économie politique

Livre II

Le procès de circulation du capital

Traduction de Mile Erna Cogniot
pour les première et deuxième sections,
de Mme Cohen-Salai et de M. Gilbert Badia
pour la troisième section

Annexe

K. Marx: Notes marginales sur le
Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner

ÉDITIONS SOCIALES

146, rue du Faubourg-Poissonnière, 75010 Paris

Service de vente: 24, rue Racine, 75006 Paris

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le texte qui a servi de base à la traduction du Livre II du Capital est celui de l'édition dite « populaire » (Verlagsgenossenschaft ausländischer Arbeiter in der U. d. S. S. R., Moscou–Leningrad, 1933), établie par les soins de l'Institut Marx-Engels-Lénine à Moscou. Il prenait pour base la deuxième édition allemande (Meissner, Hamburg, 1893) et lui apportait, après confrontation avec le manuscrit préparé pour l'imprimerie par Engels et les originaux de Marx, quelques corrections de détail.

En cours de publication, nous avons pu comparer notre traduction avec la dernière édition parue à Berlin (Dietz Verlag, 1951) et la plus récente édition soviétique (Moscou, 1949). Le texte russe, confronté une fois encore avec les manuscrits, apporte quelques nouveaux compléments. Nous les avons introduits en note.

Les remarques complémentaires introduites par Friedrich Engels ont été signalées par des parenthèses et signées F. E. Les notes non signées sont de Marx.

Les références au Livre premier du Capital ont été adaptées à l'édition française (traduction Joseph Roy, revue par l'auteur) publiée aux Éditions sociales.

L'édition de ce Livre II a été réalisée sous le contrôle de E. Bottigelli. La traduction de l'ensemble est due à M^{mes} Erna Cogniot et C. Cohen-Solal et à M. Gilbert Badia.

Les notes de Marx sur Wagner, publiées en annexe, ont été traduites par Lilianne Volery et Fernand Combou.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

« Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

I.S.B.N. 2.209.05194.0/1869.10.77.2000

© 1977, ÉDITIONS SOCIALES, Paris.

PRÉFACE

Préparer pour l'impression le Livre II du *Capital* n'était pas mince besogne : il fallait, d'une part, en faire un tout cohérent et aussi complet que possible, et, d'autre part, le produire comme l'œuvre exclusive de l'auteur, et non de l'éditeur. Le grand nombre des rédactions, fragmentaires pour la plupart, rendait la tâche plus délicate encore. Une seule partie tout au plus (manuscrit IV) était vraiment rédigée de bout en bout pour l'impression : mais, du fait de rédactions ultérieures, presque tous les points en avaient vieilli. Si la masse principale des matériaux était en majeure partie élaborée quant au fond, le style n'en était pas au point. Elle était écrite dans cette langue que Marx affectionnait pour ses extraits : style négligé, expressions et tournures familières ou empreintes d'un humour cru, termes techniques anglais et français, avec souvent des phrases entières et même des pages en anglais : c'était la transcription des idées telles qu'elles s'étaient présentées dans la tête de l'auteur. A côté de certaines parties développées dans le détail, il s'en trouvait d'autres qui, tout aussi importantes, n'étaient qu'ébauchées ; les faits qui devaient servir à l'illustrer étaient recueillis, mais bien loin d'être élaborés ; c'est tout juste s'ils étaient groupés ; à la fin des chapitres, l'auteur, pressé d'aborder la suite, s'était bien des fois contenté de jeter sur le papier quelques phrases décousues, simples points de repère du développement laissé pour l'instant inachevé ; enfin il y avait la fameuse écriture, souvent illisible pour Marx lui-même.

Je me suis borné à reproduire les manuscrits aussi littéralement que possible, en ne modifiant dans le style que ce que Marx y aurait lui-même modifié et en n'intercalant de phrases explicatives et de transitions que dans les cas où, le sens étant de surcroît absolument certain, il était indispensable de le faire. J'ai préféré donner, sans y changer un mot, les phrases dont l'interprétation aurait pu susciter le moindre doute. Les passages que j'ai récrits ou ajoutés ne représentent même pas dix pages du texte imprimé, et ces modifications ne touchent qu'à la forme.

La simple énumération des matériaux manuscrits laissés par Marx pour le Livre II prouve la conscience sans pareille, le sévère esprit d'autocritique avec lesquels il s'efforçait de pousser à l'extrême perfection ses grandes découvertes en matière économique avant de les livrer au public : et cette autocritique ne lui a que rarement permis d'adapter l'exposé, pour le fond comme pour la forme, à son horizon que de nouvelles études ne cessaient d'élargir. Voici les matériaux.

Nous avons d'abord un manuscrit : *Contribution à la critique de l'économie politique*, 1472 pages in-4°, formant vingt-trois cahiers, écrits d'août 1861 à juin 1863. C'est la suite du premier fascicule publié à Berlin en 1859 sous le même titre¹. Dans les pages 1 à 220 (cahiers I–V) et derechef dans les pages 1159 à 1472 (cahiers XIX–XXIII), l'auteur traite les sujets étudiés dans le Livre I^{er} du *Capi-*

tal, depuis la transformation de l'argent en capital jusqu'à la fin : c'est ici la première rédaction existante de ce texte. Les pages 973 à 1158 (cahiers XVI–XVIII) traitent du capital et du profit, du taux de profit, du capital marchand et du capital argent, c'est-à-dire de sujets qui ont été développés plus tard dans le manuscrit du Livre III. En revanche, les questions traitées au Livre II et un très grand nombre de celles qui font l'objet du Livre III ne sont pas encore groupées à part. Il en est parlé incidemment, notamment dans la section qui constitue le corps principal du manuscrit, pages 220 à 972 (cahiers VI–XV) : *Théories sur la plus-value*. Cette section renferme une histoire critique détaillée du problème essentiel de l'économie politique, la théorie de la plus-value ; elle développe, en outre, dans une polémique contre les auteurs antérieurs, la plupart des points qui feront plus tard, dans le manuscrit du Livre II et du Livre III, l'objet d'une étude spéciale et logiquement ordonnée. Je me réserve de publier comme Livre IV du *Capital* la partie critique de ce manuscrit, après l'élimination des nombreux passages utilisés déjà dans les Livres II et III. Malgré son incontestable valeur, ce manuscrit ne pouvait être employé pour la présente édition du Livre II.

Le manuscrit qui vient ensuite, dans l'ordre chronologique, est celui du Livre III. Il a été écrit, du moins pour la plus grande partie, en 1864 et 1865. Ce n'est qu'après en avoir achevé l'essentiel que Marx se mit à rédiger le Livre I^{er}, le premier volume publié en 1867. Je mets actuellement au point, pour l'impression, ce manuscrit du Livre III.

De la période postérieure à la publication du Livre I^{er}, nous avons, pour le Livre II, une collection de quatre manuscrits in-folio, numérotés par Marx lui-même de I à IV. Le manuscrit I (150 p.), datant vraisemblablement de 1865 ou 1867, est la première rédaction indépendante, mais plus ou moins fragmentaire, du Livre II avec sa division actuelle. Rien non plus n'a pu en être utilisé ici. Le manuscrit III comprend d'abord un ensemble de citations et de renvois aux cahiers d'extraits établis par Marx, — textes se rapportant en majeure partie à la section I du Livre II, — puis des développements sur certains points, notamment sur la critique des thèses d'A. Smith relatives au capital fixe et au capital circulant, ainsi qu'à la source du profit ; enfin l'exposé du rapport entre le taux de la plus-value et le taux du profit, qui a sa place dans le Livre III. Les renvois n'ont pas fourni grand-chose de nouveau : les développements étaient, pour le Livre II aussi bien que pour le Livre III, dépassés par des rédactions ultérieures et durent donc, pour la plupart, être laissés de côté. — Le manuscrit IV est la rédaction, prête pour l'impression, de la première section, ainsi que des premiers chapitres de la deuxième section du Livre II ; nous l'avons utilisé quand c'était nécessaire. Bien qu'il apparaisse que ce manuscrit IV était antérieur au manuscrit II, nous avons pu, parce qu'il est de forme plus achevée, l'utiliser avec profit pour la partie correspondante du livre ; il a suffi d'y faire quelques additions tirées du manuscrit II. — Ce dernier manuscrit constitue la seule rédaction à peu

près complète du Livre II et remonte à 1870. Les notes en vue de la rédaction définitive, tion II qui doit servir de base. »

Après 1870, nouvelle interruption, due surtout à la mauvaise santé de l'auteur. Suivant son habitude, Marx employa ce temps à l'étude ; l'agronomie, les conditions rurales américaines et principalement russes, le marché financier et le système bancaire, enfin les sciences naturelles, géologie et physiologie, et en particulier des travaux mathématiques personnels forment le contenu des nombreux cahiers d'extraits datant de cette période. Au début de 1877, il se sentit suffisamment rétabli pour pouvoir reprendre son véritable travail. Nous avons, fin mars 1877, des indications et des notes tirées des quatre manuscrits mentionnés ci-dessus, qui devaient servir de base à une nouvelle rédaction du Livre II : le début de ce remaniement est fourni par le manuscrit V (56 p. grand format). Ce manuscrit comprend les quatre premiers chapitres, mais l'élaboration est encore imparfaite, des points essentiels sont traités en notes au bas des pages, la matière a été réunie plutôt que triée ; nous n'en avons pas moins ici le dernier exposé complet de cette très importante partie de la première section. — Marx fit une première tentative pour donner à ce travail la forme nécessaire pour l'impression ; c'est ce qui nous a valu le manuscrit VI (*postérieur* à octobre 1877 et antérieur à juillet 1878) : seulement 17 pages in-4°, qui comprennent la plus grande partie du chapitre I ; une deuxième tentative, — la dernière, — a abouti au manuscrit VII, « 2 juillet 1878 », ne comptant que 7 pages in-folio.

Il semble qu'à ce moment Marx se soit rendu compte que, faute d'une révolution complète dans son état de santé, il n'arriverait jamais à rédiger le second et le troisième livre d'une façon qui lui donnât satisfaction à lui-même. Les manuscrits V à VII ne révèlent que trop souvent avec quelle énergie il avait à lutter contre le mauvais état physique qui le déprimait. La partie la plus difficile de la première section faisait l'objet d'une rédaction nouvelle dans le manuscrit V ; le reste de la première et la totalité de la deuxième section (à l'exception du chap. XVII) ne présentaient pas de sérieuses difficultés théoriques ; il estimait, au contraire, que la troisième section, reproduction et circulation du capital social, avait absolument besoin d'être remaniée. Dans le manuscrit II, en effet, la reproduction était étudiée d'abord sans tenir compte de la circulation monétaire qui la rend possible, et ensuite en en tenant compte. Il importait de remédier à ce défaut et de remanier en somme toute la section, de façon à l'adapter à l'horizon élargi de l'auteur. Telle fut l'origine du manuscrit VIII, qui ne compte que 70 p. in-4°. Mais il suffit, pour comprendre quelle matière Marx a su condenser en ces quelques pages, de se reporter au texte imprimé de la section III, défalcation faite des passages empruntés au manuscrit II.

Ce manuscrit VIII n'est, lui aussi, qu'une rédaction provisoire du sujet, où il s'agissait avant tout de fixer les conceptions nouvelles non contenues dans le manuscrit II et de les développer, en négligeant les points sur lesquels il n'y

avait rien de neuf à dire. Marx y a intégré, également, en l'étendant, un fragment important du chapitre XVII de la deuxième section, fragment qui, d'ailleurs, empiète dans une certaine mesure sur la troisième section. L'ordre logique est assez souvent interrompu, le développement présente par endroits des lacunes et, surtout à la fin, il est absolument fragmentaire. Mais ce que Marx a voulu dire s'y trouve d'une manière ou de l'autre.

Tels sont les matériaux du Livre II, matériaux dont, suivant une déclaration adressée par Marx à sa fille Eleonor peu de temps avant de mourir, je devais « faire quelque chose ». J'ai pris cette mission au sens le plus étroit ; et, toutes les fois que la chose a été possible, j'ai limité mon activité à opérer un simple choix entre les différentes rédactions. Ce faisant, j'ai toujours pris comme base la dernière en date, en la comparant avec les précédentes. Je n'ai rencontré de difficultés réelles, c'est-à-dire qui ne fussent pas d'ordre purement technique, que pour la première et la troisième section : mais là elles furent considérables. Je me suis efforcé de les résoudre exclusivement dans l'esprit de l'auteur.

La plupart du temps, j'ai traduit les citations quand elles sont données à l'appui des faits ou quand l'original est à la disposition de quiconque désire aller au fond des choses, comme c'est le cas pour les passages de A. Smith. Cette règle n'a été inapplicable qu'au chapitre X, où on critique directement le texte anglais. — Les citations tirées du Livre I^{er} renvoient à la seconde édition, la dernière publiée du vivant de Marx.

Pour le Livre III, outre la première rédaction dans le manuscrit *Contribution à la critique. etc.*, les passages mentionnés du manuscrit III et quelques courtes notes insérées au hasard dans les cahiers d'extraits, nous n'avons que le manuscrit in-folio déjà cité de 1864—1865, rédigé à peu près aussi complètement que le manuscrit II du Livre II, et enfin un cahier de 1875 : Le rapport entre le taux de la plus-value et le taux du profit, exposé mathématiquement (en équations). La mise au point de ce livre pour l'impression avance rapidement. Autant que je puisse en juger pour le moment, j'y trouverai surtout des difficultés purement techniques, exception faite toutefois de quelques sections très importantes.

*
* *

Il convient ici de réfuter une accusation portée contre Marx, d'abord de façon sourde et sporadique, mais que, depuis sa mort, des partisans allemands du socialisme de la chaire et du socialisme d'État et toute leur clique proclament comme un fait avéré : Marx aurait plagié Rodbertus. J'ai déjà dit l'essentiel à ce sujet² ; mais c'est seulement aujourd'hui que je puis apporter les documents décisifs.

Autant que je sache, cette accusation se rencontre pour la première fois dans l'ouvrage de R. Meyer *Emanzipationskampf des vierten Standes*, page 43 :

« Ainsi qu'on peut le démontrer, c'est dans ces publications [les publications de Rodbertus, qui datent de 1835—1840] que Marx a puisé la majeure partie de sa critique. » Jusqu'à preuve du contraire, on me permettra bien d'admettre que tout ce qui « peut être démontré » à propos de cette affirmation, c'est que Rodbertus a lui-même assuré la chose à M. Meyer. — En 1879, Rodbertus entre personnellement en scène et écrit à J. Zeller (*Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft* de Tübingen, 1879, p. 219), au sujet de son ouvrage *Zur Erkenntnis unsrer staatswirtschaftlichen Zustände* (1842), ce qui suit : « Vous constaterez que Marx a déjà... fort joliment exploité tout cela [le raisonnement ici développé], mais sans me citer. » Et son éditeur posthume, Th. Kozak, ne fait que ressasser cette affirmation (voir *Das Kapital* de Rodbertus, Berlin, 1844, Einleitung, p. XV). — Enfin, dans les *Briefe und sozialpolitische Aufsätze von D' Rodbertus-Jagetzow*, Rodbertus déclare carrément : « Je me trouve aujourd'hui pillé par Schäffle et Marx, sans que mon nom soit mentionné. » (Lettre 60, p. 134.) Dans un autre passage, les prétentions de Rodbertus prennent une forme plus précise encore :

« Dans ma troisième lettre sociale, j'ai montré, quant à l'essentiel, aussi bien que Marx, mais plus brièvement et avec plus de clarté, où la plus-value du capitaliste prend sa source. » (Lettre 48, p. 111.)

Marx n'a jamais rien su de toutes ces accusations de plagiat. L'exemplaire qu'il possédait de l'*Emanzipationskampf* n'était coupé que pour la partie concernant l'Internationale ; je n'ai moi-même coupé les autres pages qu'après sa mort. Il n'a jamais vu la revue de Tübingen³. Il ne connaissait pas davantage les *Briefe*, etc., à R. Meyer, et c'est ce dernier lui-même qui a bien voulu attirer mon attention, en 1884 seulement, sur le passage où il est question de « pillage ». Marx connut, par contre, la lettre 48, dont M. Meyer avait eu l'amabilité de donner l'original à sa fille cadette. Marx, qui a eu vent, sans nul doute, de la rumeur mystérieuse selon laquelle il fallait chercher dans Rodbertus la source secrète de sa propre critique, me montra cette lettre : il savait maintenant de façon authentique, ajouta-t-il, quelles étaient les prétentions de Rodbertus ; si Rodbertus ne réclamait que cela, lui, Marx, n'y voyait pas d'inconvénient et il laissait volontiers à Rodbertus le plaisir de croire son propre exposé plus court et plus clair. Et de fait, il estimait que cette lettre de Rodbertus mettait fin à toute l'affaire.

Il pouvait d'autant mieux penser cela que l'activité littéraire de Rodbertus lui était, je le sais positivement, demeurée inconnue jusque vers 1859, c'est-à-dire jusqu'à une date où il avait achevé non seulement dans les grandes lignes, mais dans les détails les plus importants, sa propre critique de l'économie politique. Il avait commencé ses études économiques en 1843, à Paris, par les grands auteurs anglais et français ; parmi les allemands, il ne connaissait que Rau et List, et cela lui suffisait. Ni Marx ni moi ne soupçonnâmes l'existence de

Rodbertus jusqu'au jour où, en 1848, nous eûmes à critiquer, dans la *Neue Rheinische Zeitung*, ses discours comme député de Berlin et ses actes comme ministre. Notre ignorance était telle que nous demandâmes aux députés rhénans quel était ce Rodbertus devenu si soudainement ministre. Et ces députés eux-mêmes n'avaient pas le moindre soupçon des travaux économiques de Rodbertus. Marx, au contraire, savait très bien dès cette époque, et sans le secours de Rodbertus, non seulement où, mais de surcroît comment, « prend sa source la plus-value du capitaliste » : nous n'en voulons pour preuve que la *Misère de la philosophie*, de 1847, et les conférences sur le travail salarié et le capital, faites à Bruxelles en 1847 et publiées en 1849 dans la *Neue Rheinische Zeitung*, n^{os} 264 à 269. Ce n'est que par Lassalle que Marx apprit vers 1859 qu'il existait également un économiste du nom de Rodbertus, dont il découvrit ensuite, au British Museum, la « troisième lettre sociale ».

Voilà les faits. Qu'en est-il maintenant des idées que l'on accuse Marx d'avoir « pillées » chez Rodbertus ? « Dans ma troisième lettre sociale, dit celui-ci, j'ai montré aussi bien que Marx, mais plus brièvement et avec plus de clarté, où prend sa source la plus-value du capitaliste. » Il s'agit donc essentiellement de la théorie de la plus-value ; impossible en effet de dire quel autre élément Rodbertus pourrait revendiquer comme sa propriété dans l'œuvre de Marx. Rodbertus se donne ainsi, dans ce passage, pour l'auteur réel de la théorie de la plus-value, qu'il accuse Marx d'avoir pillée chez lui.

Or que nous dit la troisième lettre sociale [p. 87] sur l'origine de la plus-value ? Tout simplement ceci : la « rente » – et Rodbertus réunit sous ce nom rente foncière et profit – ne provient pas d'une « addition de valeur » à la valeur de la marchandise, mais « d'une soustraction de valeur subie par le salaire ; autrement dit, de ce que le salaire ne représente qu'une partie de la valeur du produit » : en cas de productivité suffisante du travail,

« il ne doit pas nécessairement être égal à la valeur d'échange naturelle de son produit pour qu'il reste quelque chose de ce produit en vue du remplacement du capital [sic] et en vue de la rente ».

Rodbertus ne nous dit pas quelle est cette « valeur d'échange naturelle » du produit, avec laquelle il ne reste rien pour « remplacer le capital », c'est-à-dire, je suppose, pour remplacer la matière première et l'usure des instruments de travail.

Nous avons la chance de pouvoir constater l'impression produite sur Marx par cette découverte mémorable de Rodbertus. Dans le manuscrit *Contribution à la critique, etc.*, nous trouvons, cahier X, pages 445 et suivantes⁴ : « Digression. M. Rodbertus. Une nouvelle théorie de la rente foncière. » C'est de ce seul point de vue que Marx considère ici la troisième lettre sociale. Quant à la théorie générale de la plus-value, selon Rodbertus, Marx lui règle son compte avec cette remarque ironique :

« Monsieur Rodbertus examine d'abord ce qui se passe dans un pays où possession du sol et possession du capital *ne* sont *pas* séparées, et aboutit à cet important résultat que la rente (sous ce terme il entend la totalité de la plus-value) est simplement égale au travail non rétribué ou à la quantité de produits dans laquelle elle se représente. »

Mais voilà plusieurs siècles que l'humanité capitaliste a produit de la plus-value, et elle en est venue peu à peu à se préoccuper de l'origine de cette plus-value. La première idée qu'elle s'en est faite découlait de la pratique directe du commerce : la plus-value, disait-on, résulte d'une majoration de la valeur du produit. Cette opinion était celle des mercantilistes ; mais James Stuart s'est déjà rendu compte qu'en ce cas, l'un perd forcément ce que l'autre gagne. Ce qui n'empêcha pas cette façon de voir de persister longtemps encore, surtout chez des socialistes ; A. Smith en débarrasse la science classique.

Nous lisons dans son ouvrage *Wealth of Nations*, Livre I^{er}, chapitre VI :

« Aussitôt qu'il y aura du capital (*stock*) accumulé dans les mains de quelques particuliers, certains d'entre eux l'emploieront naturellement à mettre en œuvre des gens industriels, auxquels ils fourniront des matériaux et des subsistances, afin de faire un profit sur la vente des produits de leur travail ou sur ce que le travail de ces hommes aura ajouté de valeur aux matériaux... La valeur que les ouvriers ajoutent à la matière se résout alors en deux parties, dont une paie leurs salaires, et l'autre les profits que fait l'entrepreneur sur la somme des fonds qui lui ont servi à avancer les salaires et la matière. »

Et un peu plus loin :

« Dès l'instant que tout le sol d'un pays est devenu propriété privée, les propriétaires, comme tous les autres hommes, aiment à recueillir où ils n'ont pas semé, et ils demandent un fermage, même pour le produit naturel de la terre... Il faut que l'ouvrier... cède au propriétaire du sol une portion de ce qu'il recueille ou de ce qu'il produit par son travail. Cette portion ou, ce qui revient au même, le prix de cette portion constitue la rente foncière. »

Dans le manuscrit cité, *Contribution à la critique, etc.*, page 253⁵, Marx commente ce passage dans les termes suivants :

« A. Smith conçoit donc la plus-value, c'est-à-dire le surtravail, l'excédent de travail accompli et de travail réalisé dans la marchandise sur le travail payé, donc sur le travail qui a reçu son équivalent dans le salaire, comme la catégorie générale dont le profit proprement dit et la rente foncière ne sont que les dérivés. »

Plus loin, A. Smith dit encore, Livre I^{er}, chapitre VIII :

« Aussitôt que la terre est devenue propriété privée, le propriétaire demande sa part de presque tous les produits que le travailleur peut y faire croître ou y

recueillir. Sa rente est la *première déduction* sur le *produit du travail appliqué à la terre*. Il arrive rarement que l'homme qui laboure la terre possède par-devers lui de quoi vivre jusqu'à ce qu'il recueille la moisson. En général, sa subsistance lui est avancée sur le capital (*stock*) d'un maître, le fermier qui l'occupe, et qui n'aurait pas d'intérêt à le faire, s'il ne devait *prélever une part dans le produit de son travail*, ou si son capital ne devait pas lui rentrer avec un profit. Ce profit forme une *seconde déduction* sur le produit du travail appliqué à la terre. Le produit de presque tout autre travail est sujet à la même déduction en faveur du profit. Dans tous les métiers, dans toutes les fabriques, la plupart des ouvriers ont besoin d'un maître qui leur avance la matière du travail, ainsi que leurs salaires et leur subsistance, jusqu'à ce que leur ouvrage soit tout à fait fini. Ce maître *prend une part du produit de leur travail* ou de la valeur que ce travail ajoute à la matière à laquelle il est appliqué, et c'est cette part qui constitue son profit. »

Marx ajoute (manuscrit, p. 256⁶) :

« Ici donc, A. Smith caractérise sans phrases la rente foncière et le profit du capital comme de simples *prélèvements* sur le produit de l'ouvrier ou valeur de celui-ci, qui est égale à la quantité de travail ajoutée par l'ouvrier aux matériaux. Mais, comme A. Smith l'a lui-même exposé auparavant, le prélèvement ne peut concerner que la portion de travail que l'ouvrier ajoute aux *matériaux** au-delà de la quantité de travail qui paie simplement son salaire ou fournit un équivalent de son salaire ; donc il porte sur le surtravail, la fraction non payée de son travail. »

A. Smith savait donc déjà « où prend sa source la plus-value du capitaliste » et, qui plus est, celle du propriétaire foncier ; dès 1861, Marx le reconnaît franchement, tandis que Rodbertus semble l'avoir totalement oublié, ainsi que la nuée de ses adorateurs éclos, comme des champignons, sous la chaude pluie estivale du socialisme d'État.

« Néanmoins il [Smith] n'a pas fait de la plus-value en tant que telle une catégorie particulière, il ne l'a pas séparée des formes particulières qu'elle prend dans le profit de la rente foncière. De là chez lui, et plus encore chez Ricardo, nombre d'erreurs et de lacunes dans l'analyse⁷. »

Cette phrase s'applique mot pour mot à Rodbertus. Sa « rente » est tout simplement la somme de la rente foncière plus le profit ; il se fabrique une théorie totalement fautive de la rente foncière ; quant au profit, il l'accepte, les yeux fermés, tel qu'il le trouve chez ses prédécesseurs. — La plus-value de Marx, au contraire, est la *forme générale* de la somme de valeur qui est appropriée sans équivalent par les propriétaires des moyens de production, et qui se divise, suivant des lois toutes spéciales, ignorées jusqu'à Marx, en des formes particu-

lières, métamorphosées : le profit et la rente foncière. Ces lois sont exposées au Livre III ; c'est là seulement que nous verrons combien il faut de termes intermédiaires pour arriver de l'intelligence de la plus-value en général à l'intelligence de sa conversion en profit et rente foncière, donc à l'intelligence des lois qui régissent la répartition de la plus-value à l'intérieur de la classe capitaliste.

Ricardo va déjà beaucoup plus loin qu'A. Smith. Il fonde sa conception de la plus-value sur une théorie nouvelle de la valeur, qui existe déjà en germe chez A. Smith, mais que celui-ci perd presque toujours de vue quand il s'agit de l'appliquer : cette théorie est devenue le point de départ de toute la science économique postérieure. C'est de la détermination de la valeur des marchandises par la quantité de travail réalisée dans les marchandises qu'il déduit la répartition entre ouvriers et capitalistes, c'est-à-dire la division en salaire et profit (ici, plus-value), de la quantité de valeur ajoutée aux matières premières par le travail. Il démontre que la valeur des marchandises reste la même, quelle que soit la modification qui s'opère dans le rapport de ces deux parties ; et à cette loi il n'admet que de rares exceptions. Il établit même quelques lois principales sur les rapports réciproques du salaire et de la plus-value (prise sous la forme du profit), bien qu'en restant trop dans les généralités (MARX, *Capital*, I, chap. XVII, 1⁸), et il prouve que la rente foncière est un excédent sur le profit, qui tombe dans des circonstances déterminées. — Sur aucun de ces points, Rodbertus n'a dépassé Ricardo. Les contradictions internes de la théorie de Ricardo, qui provoquent la ruine de son école, lui sont restées lettre close ou bien l'ont conduit (*Zur Erkenntnis etc.* p. 130) à des revendications utopiques au lieu de solutions économiques.

Mais la doctrine ricardienne de la valeur et de la plus-value n'a pas eu besoin d'attendre l'ouvrage de Rodbertus *Zur Erkenntnis etc.* pour être exploitée par le socialisme. Dans le tome I du *Capital*, page 617⁹, Marx cite l'expression : *The possessors of surplus produce or capital* (« Les possesseurs du surproduit, c'est-à-dire du capital »), tirée du texte *The Source and Remedy of the National Difficulties, A Letter to Lord John Russell*, Londres, 1821. Dans cette brochure, dont la seule expression *surplus produce or capital* aurait dû signaler l'importance, et qui est un pamphlet de 40 pages arraché à l'oubli par Marx, il est dit :

« Quelle que soit la portion revenant de droit au capitaliste [du point de vue capitaliste], il ne peut jamais s'approprier que le surtravail (*surplus labour*) de l'ouvrier, puisque l'ouvrier a besoin de vivre » (p. 23).

Mais *comment* l'ouvrier vivra-t-il, et quelle sera, en conséquence, l'importance du surtravail que le capitaliste s'approprie ? Ceci est fort relatif.

« Si la valeur du capital ne baisse pas dans la proportion où sa masse augmente, le capitaliste extorquera à l'ouvrier le produit de toute heure de travail au-delà

du minimum nécessaire à l'ouvrier pour vivre ... En fin de compte est capable de dire à l'ouvrier : "Tu ne mangeras pas de pain, puisque l'on peut vivre de bettes et de pommes de terre", et nous en sommes déjà là (p. 24). Si l'on peut amener l'ouvrier à manger des pommes de terre au lieu de pain, il sera possible sans conteste de retirer davantage de son travail ; autrement dit, tant qu'il mangeait du pain, il lui fallait, par exemple, *conserver pour lui le travail du lundi et du mardi* pour s'entretenir lui et sa famille : mais, quand il mangera des pommes de terre, il lui suffira pour cela d'une *demi-journée du lundi* : et on *rend disponibles*, pour le bien de l'État ou *pour le capitaliste*, la deuxième demi-journée du lundi et toute la journée du mardi (p. 26). Il est reconnu (*it is admitted*) que les intérêts payés aux capitalistes, que ce soit sous forme de rente, d'intérêt de l'argent ou de profit d'entreprise, sont payés sur le travail d'autrui (p. 23) ».

C'est la « rente » de Rodbertus toute pure, sauf qu'on dit : intérêts, au lieu de rente.

Marx note à ce sujet (manuscrit *Contribution à la critique. etc.*, p. 852¹⁰) :

« Ce pamphlet à peine connu, — paru à l'époque où l'"incroyable savetier" MacCulloch commençait à faire parler de lui — marque un progrès essentiel sur Ricardo. La plus-value ou "profit" comme l'appelle Ricardo (souvent aussi surproduit, *surplus produce*), ou l'intérêt, ainsi que l'auteur du pamphlet dit pour sa part, sont caractérisés directement ici comme *surplus labour*, surtravail, travail que l'ouvrier accomplit gratuitement, qu'il accomplit à titre de travail servant à remplacer la valeur de sa force de travail, donc à produire l'équivalent de son salaire. Autant il importait de résoudre la *valeur en travail*, autant il importait de réduire à du *surtravail* (*surplus labour*) la plus-value (*surplus value*) qui se présente dans un *surproduit* (*surplus produce*). En fait, ceci se trouve déjà dans A. Smith et constitue un élément principal de l'exposé de Ricardo, mais sans avoir jamais été énoncé et fixé sous la forme absolue. »

Et encore, page 859¹¹ du manuscrit :

« Au reste, l'auteur ne peut se dégager des catégories économiques qu'il a trouvées établies. Le sort de Ricardo qui, en confondant la plus-value et le profit, aboutit à des contradictions fâcheuses, est exactement le sien du fait qu'il baptise la plus-value intérêts du capital. Il est cependant supérieur à Ricardo : il ramène en effet toute plus-value à du surtravail, et, tout en l'appelant intérêts du capital, il fait remarquer qu'il entend par intérêt du capital la forme générale du surtravail, en la distinguant de ses formes particulières, rente, intérêt de l'argent, profit d'entreprise. Mais il reprend le nom d'une de ces formes particulières, l'intérêt, pour en faire celui de la forme générale. Et cela suffit à le faire retomber dans le baragouin économique [dans le manuscrit : *slang*]. »

Ce dernier passage va comme un gant à notre Rodbertus. Il est, lui aussi, incapable de se dégager des catégories économiques qu'il a trouvées établies. Lui aussi baptise la plus-value du nom d'une de ses formes secondaires métamorphosées, en ayant soin par-dessus le marché de rendre ce nom tout à fait indéterminé : la rente. Le résultat de ces deux bévues est qu'il retombe dans le baragouin économique et qu'au lieu de poursuivre, par la critique, son avance au-delà de Ricardo, il se laisse aller à fonder sur sa théorie inachevée, encore prisonnière de sa coquille, une utopie avec laquelle, comme toujours, il vient trop tard. Le pamphlet est paru en 1821 et anticipe en tout point la « rente » de Rodbertus, qui est de 1842.

Notre pamphlet n'est que la pointe d'avant-garde de toute une littérature qui, entre 1820 et 1830, tourne contre la production capitaliste, dans l'intérêt du prolétariat, la théorie ricardienne de la valeur et de la plus-value, et combat la bourgeoisie avec ses propres armes. Tout le communisme d'Owen, dans la mesure où il polémise sur les questions économiques, s'appuie sur Ricardo. Mais, à côté de cet auteur, nous en trouvons toute une série d'autres, dont Marx, dès 1847, cite un certain nombre contre Proudhon (*Misère de la philosophie*, p. 49¹²) : Edmonds, Thompson, Hodgskin, etc., etc., « et quatre pages d'etc. ». Dans cette masse énorme de travaux, je cite au petit bonheur *An Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth, most conducive to Human Happiness*, de William Thompson, nouvelle édition, Londres, 1850. Écrit en 1822, cet ouvrage ne parut qu'en 1824. La richesse que s'approprient les classes non productrices y est partout donnée comme un prélèvement opéré sur le produit de l'ouvrier, et ceci en termes passablement vigoureux.

« La tendance continuelle de ce que nous appelons société a consisté à déterminer, par fraude ou persuasion, par terreur ou contrainte, l'ouvrier producteur à accomplir son travail en échange de la part aussi minime que possible du produit de son propre travail (p. 28). Pourquoi l'ouvrier ne recevrait-il pas tout le produit absolu de son travail ? (p. 32). Cette compensation que les capitalistes extorquent à l'ouvrier producteur sous le nom de rente foncière ou profit, ils la réclament pour l'utilisation de la terre ou d'autres objets ... Toutes les matières physiques, sur lesquelles ou grâce auxquelles la capacité de produire peut être mise en œuvre par l'ouvrier producteur, ne possédant rien en dehors de ladite capacité, appartiennent à d'autres, dont les intérêts sont opposés aux siens propres et dont le consentement est la condition préalable de son activité : dès lors, n'est-ce pas la grâce de ces capitalistes qui fixe et doit nécessairement fixer la *part des fruits de son propre travail* qu'ils veulent attribuer à l'ouvrier en dédommagement de ce travail ? (p. 125). Proportionnellement à la grandeur du *produit retenu*, que l'on appelle impôts, profits ou vol ... ces défalcations (p. 126) »,

et ainsi de suite.

Ces lignes, je dois avouer que je ne les écris pas sans une certaine honte. Passe encore que la littérature anticapitaliste anglaise, de 1820 à 1840, soit si totalement inconnue en Allemagne, bien que Marx y ait déjà renvoyé directement dans *Misère de la philosophie* et en ait fait maintes citations dans le premier volume du *Capital* – d'après le pamphlet de 1821, Ravenstone, Hodgskin, etc. Mais à quel niveau l'économie officielle doit-elle être tombée aujourd'hui, pour que non seulement l'auteur vulgaire qui se cramponne désespérément aux basques de Rodbertus et qui « n'a réellement rien étudié », mais également le professeur comblé de titres et d'honneur¹³, « qui fait étalage de son savoir », aient à tel point oublié leur économie classique qu'ils reprochent sérieusement à Marx d'avoir volé à Rodbertus des idées déjà présentes chez A. Smith et Ricardo !

Mais qu'est-ce que Marx a donc dit de nouveau sur la plus-value ? Comment se fait-il que la théorie marxiste de la plus-value ait éclaté comme le tonnerre dans un ciel serein, et cela dans tous les pays civilisés, tandis que les théories de tous ses prédécesseurs socialistes, Rodbertus y compris, avaient fait long feu ?

L'histoire de la chimie peut nous le montrer par un exemple.

Vers la fin du siècle dernier régnait encore, comme chacun sait, la théorie du phlogistique, qui expliquait la nature de toute combustion en disant que, du corps en combustion, il se détachait un autre corps, un corps hypothétique, un combustible absolu, à qui on donnait le nom de phlogistique. Cette théorie suffisait à expliquer la plupart des phénomènes chimiques alors connus, non sans toutefois, dans certains cas, faire violence aux faits. Or voici qu'en 1774 Priestley produisit une espèce d'air « qu'il trouva si pur ou si exempt de phlogistique que, par comparaison, l'air ordinaire paraissait déjà vicié ». Il l'appela : air déphlogistiqué. Peu de temps après, Scheele produisit en Suède la même espèce d'air et prouva sa présence dans l'atmosphère. Il constata de plus que ce gaz disparaissait quand on y brûlait un corps ou qu'on brûlait un corps dans de l'air ordinaire ; il l'appela en conséquence « air à feu ».

« De ces résultats, il tira la conclusion que la combinaison qui naît de l'alliance du phlogistique avec un des éléments de l'air [c'est-à-dire dans la combustion] n'était que du feu ou de la chaleur qui s'échappait par le verre¹⁴. »

Priestley et Scheele avaient tous deux produit l'oxygène, mais sans savoir ce qu'ils avaient sous la main. Ils « furent incapables de se dégager des catégories » phlogistiques « telles qu'ils les trouvaient établies ». L'élément qui allait renverser toute la conception phlogistique et révolutionner la chimie restait, entre leurs mains, frappé de stérilité. Mais Priestley avait immédiatement communiqué sa découverte à Lavoisier, à Paris, et celui-ci, partant de ce fait nouveau, soumit à l'investigation toute la chimie phlogistique : il découvrit le premier que la nouvelle sorte d'air était un élément chimique nouveau, que, dans la combustion, ce n'est pas le mystérieux phlogistique qui s'échappe, mais bien ce nouvel

élément, qui se *combine* avec le corps ; et il mit ainsi sur ses pieds toute la chimie qui, sous sa forme phlogistique, était mise à l'envers. Et s'il n'est pas exact

co même temps que Priestley et Scheele et indépendamment d'eux, il n'en reste pas moins celui qui a vraiment *découvert* l'oxygène par rapport aux deux autres, qui l'avaient simplement *produit*, sans avoir la moindre idée de *ce qu'ils* avaient produit.

Marx est à

Lavoisier est à Priestley et à Scheele. Longtemps avant Marx, on avait établi l'*existence* de cette partie de la valeur du produit que nous appelons maintenant plus-value ; on avait également énoncé plus ou moins clairement en quoi elle consiste : à savoir dans le produit du travail que le capitaliste s'approprie sans payer d'équivalent. Mais on n'allait pas plus loin. Les uns, – les économistes bourgeois classiques, – étudiaient tout au plus le rapport suivant lequel le produit du travail est réparti entre l'ouvrier et le possesseur des moyens de production. Les autres, – les socialistes, – trouvaient cette répartition injuste et cherchaient selon des moyen

ne réussissaient à se dégager des catégories économiques qu'ils avaient trouvées établies.

Alors Marx vint. Et il prit le contrepied direct de tous ses prédécesseurs. Là où ceux-ci avaient vu une

n'y avait ici ni air déphlogistiqué, ni air à feu, mais de l'oxygène ; qu'il ne s'agissait ici ni de la simple constatation d'un fait économique, ni du conflit de ce fait avec la justice éternelle et la vraie morale, mais d'un fait appelé à bouleverser toute l'économie, et qui, pour l'intelligence de l'ensemble de la production capitaliste, offrait la clef... à qui saurait s'en servir. Partant de ce fait, il examina toutes les catégories existantes, de même que Lavoisier, partant de l'oxygène, avait examiné les catégories existantes de la chimie phlogistique. Pour savoir ce qu'est la plus-value, il lui fallait savoir ce qu'est la valeur. Il s'agissait, avant tout, de soumettre à la critique la théorie même de Ricardo sur la valeur. Marx étudia donc le travail relativement à sa propriété de former de la valeur et il établit pour la

il la forme ; il établit en outre que la valeur n'est en somme que du travail coagulé de *cette* espèce, – un point que Rodbertus n'a jamais réussi à comprendre. Marx étudia ensuite le rapport entre la marchandise et l'argent et montra comment et pourquoi la marchandise, en vertu de sa qualité inhérente d'être de la valeur, et l'échange des marchandises produisent forcément l'opposition entre la marchandise et l'argent ; la théorie de l'argent qu'il a fondée là-dessus est la première qui ait été complète, et c'est celle qu'en ce moment tout le monde accepte tacitement. Il a étudié la transformation de l'argent en capital et prouvé qu'elle a pour base l'achat et la vente de la force de travail. En substituant ici au travail la force de travail, la propriété de créer de la valeur, il résolvait d'un

seul coup une des difficultés contre lesquelles l'école de Ricardo était venue échouer : l'impossibilité de mettre l'échange réciproque de capital et de travail en harmonie avec la loi ricardienne de la détermination de la valeur par le travail. Ce fut en constatant la différenciation en capital constant et capital variable qu'il parvint à représenter, et ainsi à expliquer, dans sa marche réelle et jusque dans ses moindres détails, le procès de formation de la valeur, ce qui avait été impossible à tous ses prédécesseurs : il a donc constaté, à l'intérieur même du capital, une distinction dont Rodbertus ainsi que les économistes bourgeois étaient incapables de tirer quoi que ce soit, mais qui fournit la clef pour la solution des problèmes économiques les plus compliqués, comme le prouvent à nouveau, de la façon la plus frappante, le Livre II et plus encore, on le verra, le Livre III. Marx est allé plus loin dans l'examen de la plus-value même ; il en a trouvé les deux formes, plus-value absolue et plus-value relative, et démontré le rôle différent, mais décisif dans les deux cas, qu'elles ont joué dans l'évolution historique de la production capitaliste. En partant de la plus-value, il a développé la première théorie rationnelle que nous ayons du salaire, et il a été le premier à donner les traits fondamentaux d'une histoire de l'accumulation capitaliste et un tableau de sa tendance historique.

Et Rodbertus ? Après avoir lu tout cela, il y trouve, — comme toujours économiste à tendance ! — une « agression contre la société » ; il trouve qu'il a déjà dit lui-même, avec moins de paroles et plus de clarté, d'où vient la plus-value ; il trouve enfin que tout cela s'applique sans doute « à la forme actuelle du capital », c'est-à-dire au capital tel qu'il existe historiquement, mais non « au concept de capital », c'est-à-dire à l'idée utopique que M. Rodbertus se fait du capital. Absolument comme le vieux Priestley qui, jusqu'à sa mort, jura par le phlogistique et ne voulut rien savoir de l'oxygène. Avec cette différence que Priestley avait été réellement le premier à produire l'oxygène, tandis que Rodbertus, avec sa plus-value, ou plutôt sa « rente », a simplement redécouvert un lieu commun, et que Marx, contrairement à l'attitude de Lavoisier, dédaigna de prétendre qu'il avait été le premier à découvrir le fait de l'existence de la plus-value.

Tous les autres travaux économiques de Rodbertus sont au même niveau. Dans *Misère de la philosophie*, Marx a déjà, sans le vouloir, critiqué sa façon de transformer la plus-value en une utopie, et j'ai dit, dans la préface de la traduction allemande de cet ouvrage, ce qu'il convenait d'ajouter à ce propos. Son explication des crises commerciales par la sous-consommation de la classe ouvrière se trouve déjà dans Sismondi : *Nouveaux Principes de l'économie politique*. Livre IV, chap. IV¹⁵. Avec cette différence cependant que Sismondi ne perd jamais de vue le marché mondial, tandis que l'horizon de Rodbertus ne dépasse pas la frontière prussienne. Ses spéculations pour déterminer si le salaire provient du capital ou du revenu sont du domaine de la scolastique et trouvent leur réfutation définitive à la section III de ce deuxième livre du *Cap-*

tal. Sa théorie de la rente est demeurée sa propriété exclusive et peut tranquillement dormir jusqu'à la publication du manuscrit où Marx en fait la critique¹⁶. Enfin, les mesures qu'il propose pour émanciper la vieille propriété foncière prussienne du joug du capital sont derechef absolument utopiques ; elles négligent, en effet, la seule question pratique dont il s'agisse et qui est celle-ci : comment le vieux hobereau prussien peut-il avoir un revenu annuel, mettons de 20 000 marks, et dépenser, mettons 30 000 marks, sans pourtant faire de dettes ?

L'école de Ricardo est venue s'échouer, vers 1830, sur l'écueil de la plus-value. Ce qu'elle n'avait pu résoudre resta plus insoluble encore pour sa remplaçante, l'économie vulgaire. Les deux points où celle-ci succomba sont les suivants :

Primo. — Le travail est la mesure de la valeur. Mais, dans l'échange contre le capital, le travail vivant a moins de valeur que le travail matérialisé contre lequel il s'échange. Le salaire, valeur d'une quantité déterminée de travail vivant, est toujours moindre que la valeur du produit qui est engendré par cette même quantité de travail vivant, ou qui la représente. Posée sous cette forme, la question est en effet insoluble. Marx l'a posée comme il convenait et a ainsi donné la réponse. Ce n'est pas le travail qui a une valeur. En tant qu'activité créatrice de valeur, il ne peut avoir de valeur particulière, pas plus que la pesanteur ne peut avoir un poids spécial, la chaleur une température spéciale, l'électricité une intensité de courant spéciale. Ce qui s'achète ou se vend comme marchandise, ce n'est pas le travail, mais la force de travail. Dès qu'elle devient marchandise, sa valeur est fonction du travail incorporé en elle, en tant qu'elle est produit social ; elle est égale au travail socialement nécessaire à la production et reproduction de la force de travail. L'achat et la vente de la force de travail sur la base de cette valeur ne sont donc nullement en contradiction avec la loi économique de la valeur.

Secundo. — D'après la loi ricardienne de la valeur, deux capitaux qui emploient du travail vivant de même quantité et payé au même prix, toutes choses égales d'ailleurs, produisent, en des temps égaux, des produits de valeur égale, ainsi que de la plus-value ou du profit d'un montant égal. Mais, s'ils emploient des quantités inégales de travail vivant, ils ne peuvent produire une plus-value ou, pour employer la terminologie des ricardiens, un profit d'un montant égal. Or c'est le contraire qui se présente. Dans la réalité, des capitaux égaux, quelle que soit la quantité de travail vivant qu'ils emploient, produisent en moyenne, en des temps égaux, des profits égaux. Nous nous trouvons donc ici devant une contradiction avec la loi de la valeur, contradiction déjà constatée par Ricardo et que son école n'a pu davantage résoudre. Rodbertus, lui non plus, n'a pu s'empêcher de voir cette contradiction ; au lieu de la résoudre, il en fait un des points de départ de son utopie (*Zur Erkenntnis*, etc., p. 131). Cette contradiction, Marx l'avait déjà résolue dans le manuscrit *Contribution à la critique*, etc.¹⁷ ; la solution est donnée, d'après le plan du *Capital*, au Livre III¹⁸. Comme ce livre ne

paraîtra pas avant plusieurs mois, les économistes qui veulent découvrir en Rodbertus la source secrète de Marx et un précurseur supérieur à l'auteur du *Capital* ont ici l'occasion de montrer quels fruits peut donner l'économie à la Rodbertus. S'ils démontrent comment, sans violation de la loi de la valeur et, au contraire, par application de cette loi, il peut et doit se former un égal taux de profit moyen, nous reprendrons la discussion. En attendant, qu'ils veuillent bien se hâter. Les brillantes études de ce Livre II, les résultats absolument nouveaux qu'elles apportent en des domaines à peu près inexplorés jusqu'ici, ne sont qu'une introduction au Livre III, qui expose les résultats définitifs du tableau dressé par Marx du procès de reproduction social dans le cadre capitaliste. Le Livre III paru, il ne sera plus guère question d'un économiste répondant au nom de Rodbertus.

Les Livres II et III du *Capital* devaient, à ce que Marx m'a dit à plusieurs reprises, être dédiés à sa femme.

Londres, au jour anniversaire de la naissance de Marx, 5 mai 1885.

FRIEDRICH ENGELS.

La deuxième édition qu'on va lire est dans l'essentiel une réimpression littérale de la première. On a corrigé les fautes d'impression, éliminé quelques négligences de style, rayé quelques brefs paragraphes qui ne contenaient que des répétitions.

Le Livre III, qui a présenté des difficultés tout à fait inattendues, est maintenant à peu près terminé en manuscrit. Si la santé m'est conservée, l'impression pourra commencer dès cet automne.

Londres, 15 juillet 1893.

F. ENGELS.

LE CAPITAL

Livre II

Le procès

de

circulation du capital

La série des manuscrits de K. Marx utilisés pour les deux premières sections du Livre II se présente comme suit :

SECTION I

<i>Chapitre premier</i>	p. 27.	Manuscrit II.
	p. 28–37.	Manuscrit VII.
	p. 37–40.	Manuscrit VI.
	p. 40–57.	Manuscrit V.
<i>Chapitres II et IV</i>	p. 58–104.	Manuscrit V.
	p. 104–107.	Note figurant parmi des extraits de livres.
<i>Chapitres V et VI intercalés</i>	p. 108–133.	Manuscrit IV.
	p. 115–116.	Un passage du manuscrit VIII.
	p. 118–124.	Avec notes du manuscrit II.

SECTION II

<i>Chapitres VII et VIII</i>	p. 134–143.	Fin du manuscrit IV.
<i>Chapitres VIII à XVII</i>	p. 143–306.	Manuscrit II.

SECTION III

<i>Chapitre XVIII</i>	p. 307–314.	Manuscrit II.
<i>Chapitre XIX</i>	p. 315–341.	Manuscrit VIII.
	p. 341–343.	Manuscrit II.
<i>Chapitre XX</i>	p. 344–346.	Manuscrit II.
	p. 346.	Manuscrit VIII.
	p. 346–349.	Manuscrit II.
	p. 349–370.	Manuscrit VIII.
	p. 370–383.	Manuscrit II.
	p. 383–421.	Manuscrit VIII.
	p. 421–428.	Manuscrit II.
<i>Chapitre XXI</i>	p. 429–458.	Manuscrit VIII.

PREMIÈRE SECTION

LES MÉTAMORPHOSES DU CAPITAL ET LEUR CYCLE

Chapitre premier

LE CYCLE DU CAPITAL-ARGENT

Le procès cyclique¹ du capital s'effectue en trois stades, qui forment, d'après l'exposé du premier livre, la série suivante.

Premier stade : Le capitaliste apparaît sur le marché des marchandises et sur le marché du travail comme acheteur ; son argent se convertit en marchandise, autrement dit accomplit l'acte de circulation A–M.

Deuxième stade : Consommation productive, par le capitaliste, des marchandises achetées. Il agit comme producteur de marchandises capitaliste ; son capital accomplit le procès de production. Résultat : une marchandise d'une valeur supérieure à celle de ses éléments producteurs.

Troisième stade : Le capitaliste retourne sur le marché comme vendeur ; sa marchandise se convertit en argent. autrement dit accomplit l'acte de circulation M–A.

La formule applicable au cycle du capital-argent est donc :

A–M... P... M'–A', les points indiquant que le procès de circulation est interrompu, tandis que M' et A' désignent un M et un A augmentés par de la plus-value.

Le premier et le troisième stade n'ont été discutés au Livre I^{er} que dans la mesure où c'était nécessaire pour l'intelligence du deuxième stade, le procès de production du capital. C'est pour cette raison qu'on n'a pas pris en considération les différentes formes que le capital revêt à ses différents stades, qu'il prend et dépouille tour à tour en répétant son cycle. Elles vont constituer le premier objet de notre examen.

Pour concevoir ces formes à l'état pur, il faut d'abord faire abstraction de toutes les circonstances qui n'ont rien à voir avec le changement de forme et la constitution de forme comme tels. C'est pourquoi on admet ici non seulement que les marchandises se vendent à leur valeur, mais encore qu'il en va ainsi toutes choses restant égales d'ailleurs. On fait donc abstraction aussi des variations de valeur qui peuvent intervenir pendant le procès cyclique.

I. – Premier stade. A–M².

A–M représente la conversion d'une somme d'argent en une somme de marchandises ; pour l'acheteur, transformation de son argent en marchandise ; pour les vendeurs, transformation de leurs marchandises en argent. Ce qui fait que cet acte de la circulation générale des marchandises est, en même temps, une période de fonctionnement déterminée dans le cycle autonome d'un capital individuel, ce n'est pas en premier lieu la forme de l'acte, mais son contenu substantiel, le caractère d'usage spécifique des marchandises qui permutent avec l'argent. Ce sont d'une part des moyens de production, d'autre part de la force de travail, les facteurs objectifs et personnels de la production des marchandises, facteurs dont le genre particulier doit naturellement correspondre à la sorte d'article à fabriquer. Si nous désignons par T la force de travail et par Mp les moyens de production, la somme de marchandises à acheter s'exprime par $M = T + Mp$, ou plus brièvement $M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$. Considéré au point de vue de son contenu, A–M se présente donc comme $A-M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$, c'est-à-dire que A–M se décompose en A–T et A–Mp ; la somme d'argent A se divise en deux parties, dont l'une achète de la force de travail, l'autre des moyens de production. Ces deux séries d'achats relèvent de marchés absolument différents, l'une du marché des marchandises proprement dit, l'autre du marché du travail.

Mais, indépendamment de cette division qualitative de la somme de marchandises en laquelle A se convertit, $A-M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$ représente encore un rapport quantitatif des plus caractéristiques.

Nous savons que la valeur, ou bien le prix, de la force de travail est payée à son détenteur, qui la met en vente comme marchandise, sous la forme du salaire, c'est-à-dire comme prix d'une somme de travail contenant du surtravail ; par suite, si par exemple la valeur journalière de la force de travail est égale à 3 marks, produit d'un travail de 5 heures, c'est cette somme qui figure dans le contrat entre acheteur et vendeur comme prix, ou salaire, d'un travail qui pourra être de 10 heures. En supposant un pareil contrat conclu avec 50 ouvriers, ceux-ci doivent au total fournir à l'acheteur en une journée 500 heures de travail, dont la moitié, soit 250 heures de travail = 25 journées de 10 heures, ne se compose que de surtravail. Le nombre ainsi que le volume des moyens de production à acheter doivent être suffisants pour l'utilisation de cette masse de travail.

Dès lors, $A-M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$ n'exprime pas seulement le rapport qualitatif représentant la conversion d'une somme d'argent déterminée, par exemple 422 l. st., en des moyens de production et en une force de travail qui se conviennent mutuelle-

ment ; il exprime aussi un rapport quantitatif entre les fractions de cet argent déboursées pour la force de travail T et celles qui l'ont été pour les moyens de production Mp ; ce dernier rapport est déterminé à l'avance par la somme de surtravail, de travail en excédent, qui doit être dépensée par un effectif ouvrier déterminé.

Lorsque, par exemple, dans une filature, le salaire hebdomadaire des 50 ouvriers s'élève à 50 l. st. il faudra dépenser 372 l. st. en moyens de production, si telle est la valeur des moyens de production qui sont convertis en fil par le travail hebdomadaire de 3 000 heures, dont 1 500 heures de surtravail.

Dans quelle mesure, d'une branche de l'industrie à l'autre, l'emploi de travail supplémentaire nécessite-t-il un supplément de valeur sous forme de moyens de production ? La question est tout à fait indifférente ici. Une seule chose compte : il faut que, dans tous les cas, la fraction de l'argent dépensée en moyens de production – les moyens de production achetés par l'acte A–Mp – soit suffisante, donc calculée d'avance à cet effet, procurée dans la proportion convenable. Autrement dit, la masse des moyens de production doit être suffisante pour absorber la masse de travail, pour être convertie par elle en produit. S'il n'existait pas des moyens de production en quantité suffisante, il serait impossible d'utiliser le travail en excédent dont l'acheteur dispose ; son droit de disposer de ce travail n'aboutirait à rien. S'il existait plus de moyens de production que de travail disponible, ils resteraient sans satisfaire leur appétit de travail, ils ne se convertiraient pas en produit.

Aussitôt accompli l'acte $A-M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$, l'acheteur ne dispose pas seulement des moyens de production et de la force de travail nécessaires à la production d'un article utile. Il dispose d'une force de travail, devenue liquide – autrement dit d'un travail – qui est plus grand qu'il n'est nécessaire pour le remplacement de la valeur de la force de travail, en même temps qu'il a les moyens de production requis pour réaliser, pour matérialiser cette somme de travail : il a donc à sa disposition les facteurs de la production d'articles ayant une valeur supérieure à celle de leurs éléments producteurs, ou encore les facteurs de la production d'une masse de marchandise contenant de la plus-value. La valeur avancée par lui sous forme d'argent se trouve donc maintenant sous forme d'objets en nature, où elle peut s'actualiser comme valeur enfantant (sous l'aspect de marchandises) de la plus-value. En d'autres termes, elle se trouve à l'état ou sous la forme de *capital productif*, doué de la capacité de fonctionner comme créateur de valeur et de plus-value. Appelons P le capital qui se trouve sous cette forme.

Mais la valeur de P est égale à la valeur de T + Mp, elle est égale à A converti en T et Mp. A est la même valeur-capital que P, simplement avec un mode d'existence différent : c'est de la valeur-capital à l'état d'argent ou sous forme d'argent, du *capital-argent*.

Par conséquent, l'acte $A-M \begin{Bmatrix} T \\ Mp \end{Bmatrix}$, ou, sous sa forme générale, A–M, somme

d'achats de marchandises, acte de la circulation générale des marchandises, est en même temps, en tant que stade du procès cyclique autonome du capital, conversion de la valeur-capital de sa forme argent en sa forme productive, ou plus brièvement conversion du *capital-argent* en *capital productif*. Dans la figure du cycle que nous considérons ici en premier lieu, c'est donc l'argent qui apparaît comme premier support de la valeur-capital, et, par conséquent, le capital-argent comme la forme sous laquelle le capital est avancé.

En tant que capital-argent, il se trouve dans un état où il peut accomplir des fonctions de monnaie : ainsi, dans le cas présent, les fonctions de moyen général d'achat et de moyen général de paiement. (Cette dernière fonction s'impose dans la mesure où la force de travail, d'abord achetée, n'est payée qu'après avoir opéré. Pour autant que les moyens de production n'existent pas tout prêts sur le marché, mais doivent être faits sur commande, l'argent de l'acte $A-Mp$ opère aussi comme moyen de paiement.) Cette capacité ne résulte pas de ce que le capital-argent est capital, mais de ce qu'il est argent.

D'autre part, la valeur-capital à l'état d'argent ne peut exécuter que des fonctions de monnaie, et aucune autre. Ce qui fait de ces fonctions de monnaie des fonctions de capital, c'est leur rôle déterminé dans le mouvement du capital et, par voie de conséquence, la connexion du stade où elles apparaissent avec les autres stades du cycle du capital. Par exemple, dans le cas dont nous traitons en premier lieu, l'argent se convertit en marchandises dont la réunion constitue la forme en nature du capital productif et recèle déjà par conséquent, à l'état latent, virtuel, le résultat du procès de production capitaliste.

Une partie de l'argent qui, dans l'acte $A-M$ $\left\{ \begin{matrix} T \\ Mp \end{matrix} \right.$, s'acquitte de la fonction de capital-argent passe, par l'accomplissement même de cette circulation, à une fonction dans laquelle son caractère de capital disparaît et son caractère d'argent demeure. La circulation du capital-argent A se décompose en $A-Mp$ et $A-T$, achat de moyens de production et achat de force de travail. Examinons cette dernière démarche en elle-même. $A-T$ est achat de la force de travail de la part du capitaliste : de la part de l'ouvrier, détenteur de la force de travail, il est vente de la force de travail — nous pouvons dire ici vente du travail, puisque nous avons supposé la forme du salaire. Ce qui est pour l'acheteur $A-M$ ($= A-T$) est ici, comme dans tout achat, pour le vendeur (l'ouvrier), $T-A$ ($= M-A$), vente de sa force de travail. Tel est le premier stade de la circulation, ou la première métamorphose, de la marchandise (Livre I^{er}, chap. III, 2/1³) ; on a, du côté du vendeur du travail, la conversion de sa marchandise en sa forme argent. L'argent ainsi reçu est dépensé peu à peu par l'ouvrier en une somme de marchandises qui couvrent ses besoins, en articles de consommation. La circulation complète de sa marchandise se présente donc comme $T-A-M$, c'est-à-dire : primo $T-A$ ($= M-A$) et secundo $A-M$, ce qui est la forme générale de la circulation simple des marchandises $M-A-M$, où l'argent ne figure que comme moyen fugitif de

circulation, comme simple médiateur de l'échange marchandise contre marchandise.

$A-T$ est le moment typique de la conversion du capital-argent en capital productif : c'est en effet la condition essentielle pour que la valeur avancée sous forme d'argent se convertisse effectivement en capital, en valeur productrice de plus-value. $A-Mp$ est nécessaire uniquement en vue de la réalisation de la masse de travail achetée par l'acte $A-T$. C'est pourquoi nous avons présenté $A-T$ de ce point de vue au Livre I^{er}, section II, « Transformation de l'argent en capital »⁴. Il nous reste ici à examiner la chose d'un autre point de vue, par rapport spécialement au capital-argent en tant que forme de manifestation du capital.

$A-T$ est généralement regardé comme typique du mode de production capitaliste. Non toutefois pour cette raison, indiquée par nous, que l'achat de la force de travail est un contrat d'achat dans lequel on stipule la fourniture d'un quantum de travail plus grand qu'il n'est nécessaire pour rembourser le prix de la force de travail, le salaire ; non parce qu'on stipule la fourniture de surtravail, condition fondamentale pour capitaliser la valeur avancée ou, ce qui revient au même, pour produire de la plus-value. Mais au contraire en vertu de sa forme, en vertu du fait que, sous la forme de salaire, le travail s'achète pour *de l'argent*, ce qui passe pour la caractéristique de l'économie monétaire.

Une fois de plus, ce n'est pas ce qu'il y a d'irrationnel dans la forme qui passe pour typique. On néglige, au contraire, ce trait irrationnel. L'irrationnel consiste en ce que le travail, comme élément constitutif de la valeur, ne peut avoir lui-même aucune valeur, en sorte qu'un quantum déterminé de travail ne peut non plus avoir une valeur s'exprimant dans son prix, dans son équivalence avec un quantum déterminé d'argent. Mais nous savons que le salaire n'est qu'une forme déguisée, une forme où le prix quotidien par exemple de la force de travail se présente comme étant le prix du travail dégagé par cette force de travail pendant une journée, ce qui fait que la valeur produite par cette force de travail, disons en 6 heures de travail, est exprimée comme valeur de son fonctionnement pendant 12 heures, autrement dit du travail pendant 12 heures.

Si $A-T$ passe pour être le critérium, le signe même de ce qu'on appelle l'économie monétaire, c'est parce que le travail y apparaît comme la marchandise de son possesseur, et par suite l'argent comme acheteur : c'est donc parce qu'il y a là un rapport monétaire (vente et achat d'activité humaine). C'est pourtant un fait que l'argent apparaît de très bonne heure comme acheteur de ce qu'on appelle des services, sans que A se convertisse en capital-argent, sans que le caractère général de l'économie soit bouleversé.

Il est absolument indifférent à l'argent de se convertir en telle ou telle sorte de marchandises. Il est la forme équivalente générale de toutes les marchandises, qui, rien que par leur prix, indiquent déjà qu'elles représentent théoriquement une somme d'argent déterminée, qu'elles attendent leur transformation en

argent et qu'elles ne prennent qu'en permutant avec l'argent la forme sous laquelle elles peuvent se convertir en valeurs d'usage pour leurs possesseurs. Une fois que la force de travail se trouve sur le marché comme marchandise de son possesseur, marchandise dont la vente s'opère sous la forme de paiement pour un travail, sous l'aspect du salaire, son achat et sa vente ne présentent donc rien de plus remarquable que l'achat et la vente de toute autre marchandise. Le fait typique, ce n'est pas que la marchandise force de travail soit à vendre, mais que la force de travail apparaisse comme marchandise.

Par l'acte A-M $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$, transformation du capital-argent en capital productif,

le capitaliste effectue la combinaison des facteurs objectifs et personnels de la production, pour autant que ces facteurs consistent en marchandises. Quand de l'argent se transforme pour la première fois en capital productif, quand il fonctionne pour la première fois comme capital-argent pour son possesseur, il faut que celui-ci achète d'abord les moyens de production, bâtiments, machines, etc., avant d'acheter la force de travail ; dès que celle-ci, en effet, passe sous son autorité, il faut que les moyens de production soient là pour pouvoir l'employer comme force de travail.

C'est ainsi que les choses se présentent du côté du capitaliste.

Quant à l'ouvrier, la mise en œuvre productive de sa force de travail ne devient possible qu'à l'instant où, vendue, elle entre en combinaison avec les moyens de production. Avant la vente, elle existe donc séparée des moyens de production, des conditions objectives de sa mise en œuvre. En cet état de séparation, elle ne peut s'employer ni à produire directement des valeurs d'usage pour son possesseur, ni à produire des marchandises dont la vente pourrait le faire vivre. Mais dès que, par sa vente, elle entre en combinaison avec les moyens de production, elle forme une partie constitutive du capital productif de son acheteur, au même titre que les moyens de production.

Par conséquent, le possesseur d'argent et le possesseur de force de travail ont beau, dans l'acte A-T, se comporter simplement l'un par rapport à l'autre en acheteur et en vendeur, s'affronter simplement en tant que possesseur d'argent et possesseur de marchandise, ils ont beau se trouver à cet égard dans un pur rapport monétaire : l'acheteur intervient néanmoins d'emblée comme étant en même temps possesseur des moyens de production qui constituent les conditions objectives sans lesquelles le possesseur de la force de travail ne peut pas la dépenser productivement. En d'autres termes, ces moyens de production affrontent le possesseur de la force de travail en tant que propriété d'autrui. Réciproquement, le vendeur de travail affronte l'acheteur de travail en tant que force de travail d'autrui, qui doit nécessairement passer sous son autorité, s'incorporer à son capital pour que celui-ci puisse fonctionner effectivement comme capital productif. Le rapport de classe entre capitaliste et salarié existe donc, il est donc présumé dès l'instant où l'un et l'autre se rencontrent dans l'acte A-T

(T-A du côté de l'ouvrier). Il s'agit d'un achat et d'une vente, d'un rapport monétaire, mais d'un achat et d'une vente qui supposent dans l'acheteur un capitaliste et dans le vendeur un salarié, et ce rapport résulte du fait que les conditions requises pour l'actualisation de la force de travail – moyens d'existence et moyens de production – sont séparées, en tant que propriété d'autrui, du possesseur de la force de travail.

Nous ne nous occupons pas ici de l'origine de cette séparation. Elle existe dès l'instant où l'acte A-T s'accomplit. Le point qui nous intéresse est le suivant. Si l'acte A-T apparaît comme une fonction du capital-argent, autrement dit si l'argent apparaît ici comme forme d'existence du capital, ce n'est point uniquement parce que l'argent intervient ici comme moyen de paiement rémunérant une activité humaine qui a un effet utile, rémunérant un service ; ce n'est donc point par suite de la fonction de l'argent comme moyen de paiement. L'argent ne peut être dépensé sous cette forme que parce que la force de travail se trouve en état de séparation d'avec ses moyens de production (y compris les moyens d'existence comme moyens de production de la force de travail elle-même), et parce que cette séparation ne peut être surmontée que par la vente de la force de travail au détenteur des moyens de production, en sorte que l'acheteur est maître de la mise en œuvre de la force de travail, dont les limites ne coïncident nullement avec celles de la masse de travail nécessaire pour reproduire son propre prix. Si le rapport capitaliste se manifeste pendant le procès de production, c'est uniquement parce qu'il existe par lui-même dans l'acte de circulation, dans la différence des conditions économiques essentielles où s'affrontent acheteur et vendeur, dans leur rapport de classe. Ce n'est pas de la nature de l'argent que ce rapport résulte ; c'est au contraire l'existence de ce rapport qui est capable de transformer une pure fonction monétaire en une fonction capitaliste.

Dans la manière de concevoir le capital-argent (nous ne nous en occupons provisoirement que dans les limites de la fonction déterminée dans laquelle nous le rencontrons ici), il arrive ordinairement que deux erreurs s'accompagnent ou s'enchevêtrent. Primo: On fait dériver faussement les fonctions dont la valeur-capital s'acquitte comme capital-argent, – et dont elle peut s'acquitter précisément parce qu'elle se trouve sous la forme argent, – de son caractère de capital, alors qu'elles ne sont dues qu'à l'état argent de la valeur-capital, à la forme argent sous laquelle elle apparaît. Secundo et au rebours : on fait dériver le contenu spécifique de la fonction monétaire qui fait de cette fonction en même temps une fonction capitaliste, de la nature de l'argent (l'argent étant donc confondu avec le capital), alors qu'elle suppose des conditions sociales, comme ici dans l'opération A-T, qui ne sont nullement données dans la simple circulation des marchandises ni dans la circulation monétaire qui y correspond.

La vente-achat d'esclaves est aussi, par la forme, vente-achat de marchandises. Pourtant l'argent ne saurait s'acquitter de cette fonction si l'esclavage

n'existe pas. Il faut que l'esclavage existe pour qu'on puisse consacrer de l'argent à l'acquisition d'esclaves ; mais la présence d'argent entre les mains de l'acheteur ne suffit nullement pour rendre l'esclavage possible.

Le fait que la vente de la force de travail personnelle (sous la forme de vente du travail personnel, de salaire) ne se présente pas comme phénomène isolé, mais comme condition sociale décisive de la production marchande ; le fait que le capital-argent s'acquitte de la fonction ici étudiée $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$ à l'échelle de

la société suppose des procès historiques qui ont dissous l'association originelle des moyens de production avec la force de travail : procès ayant pour résultat que l'on voit s'affronter la masse du peuple, les travailleurs, comme non-propriétaire des moyens de production, et les non-travailleurs comme propriétaires de ces moyens. Peu importe de savoir si l'association, avant de se désagréger, avait une forme telle que le travailleur comptait lui-même comme un moyen de production parmi les autres, ou qu'il en était le propriétaire.

L'état de fait sur lequel se fonde l'acte $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$ est donc la répartition : non la répartition au sens ordinaire, comme répartition des moyens de consommation, mais la répartition des éléments de la production eux-mêmes, dont les facteurs objectifs sont concentrés d'un côté, tandis que la force de travail se trouve isolée d'eux, de l'autre côté.

Les moyens de production, fraction objective du capital productif, doivent donc affronter l'ouvrier immédiatement comme tels, comme capital, pour que l'acte $A-T$ puisse devenir un acte social général.

Nous avons vu qu'une fois établie, la production capitaliste ne se borne pas en cours de développement à reproduire cette séparation, mais qu'elle l'élargit dans des proportions toujours croissantes, jusqu'à ce qu'elle soit devenue la condition sociale universellement dominante. Mais la chose présente encore un autre aspect. La formation du capital et sa mainmise sur la production exigent un certain degré de développement du commerce, et avec lui de la circulation des marchandises, par conséquent aussi de la production des marchandises. Car des articles ne peuvent pas entrer comme marchandises dans la circulation s'ils ne sont pas produits pour la vente, donc comme marchandises. Or la production de marchandises n'apparaît comme caractère normal, dominant, de la production que sur la base de la production capitaliste.

Les propriétaires fonciers de Russie, qui, à la suite de la prétendue émancipation des paysans, emploient maintenant sur leur terre des ouvriers salariés au lieu de serfs corvéables, se plaignent de deux choses. D'abord, du manque de capital-argent. Ils disent, par exemple, qu'avant de vendre la moisson il faut payer des sommes assez élevées aux salariés et que la première condition fait défaut : l'argent liquide. Si l'on doit produire en mode capitaliste, il faut continuellement avoir du capital sous forme d'argent, précisément pour payer le

salaire. Il est vrai qu'à cet égard, les propriétaires fonciers peuvent se consoler : tout vient à point à qui sait attendre, et, avec le temps, le capitaliste industriel dispose non seulement de son propre argent, mais aussi de l'argent des autres*5 :

Mais la seconde doléance est plus caractéristique. La voici : même si l'on a de l'argent, on ne trouve pas à acheter de la main-d'œuvre disponible en nombre suffisant et au moment voulu : par suite de la propriété collective de la communauté villageoise sur le sol, l'ouvrier agricole de Russie n'est pas encore entièrement séparé de ses moyens de production ; il n'est donc pas encore un « ouvrier libre » au plein sens du mot. Or l'existence de l'ouvrier libre à l'échelle de la société entière est une condition indispensable pour que $A-M$, conversion de l'argent en marchandise, puisse se présenter comme transformation du capital-argent en capital productif.

Il va de soi, par conséquent, que la formule du cycle du capital-argent : $A-M \dots P \dots M'-A'$ n'est la forme naturelle du cycle du capital que sur la base d'une production capitaliste déjà développée : elle suppose, en effet, l'existence de la classe des ouvriers salariés à l'échelle de la société entière. La production capitaliste, nous l'avons vu, ne produit pas seulement de la marchandise et de la plus-value ; elle reproduit, et dans des proportions toujours croissantes, la classe des ouvriers salariés ; elle convertit l'énorme majorité des producteurs directs en ouvriers salariés. Ainsi la formule $A-M \dots P \dots M'-A'$, ayant pour condition première de son application la présence constante de la classe des ouvriers salariés, suppose déjà le capital sous forme de capital productif, et, par conséquent, la forme du cycle du capital productif.

II. — Deuxième stade. Fonction du capital productif.

Le cycle du capital que nous étudions ici commence par l'acte de circulation $A-M$, conversion de l'argent en marchandise, achat. Il faut donc que la circulation soit complétée par la métamorphose opposée, $M-A$, conversion de la marchandise en argent, vente. Mais le résultat direct de l'acte $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$ est d'interrompre la circulation de la valeur-capital avancée sous forme d'argent. Par la transformation du capital-argent en capital productif, la valeur-capital a pris une forme en nature, sous laquelle elle ne peut continuer de circuler, mais doit entrer en consommation, nous voulons dire en une consommation productive. L'emploi de la force de travail, le travail, ne peut se réaliser que dans le procès de travail. Le capitaliste ne saurait revendre l'ouvrier comme marchandise, puisque celui-ci n'est pas son esclave et qu'il n'a acheté que l'utilisation de sa force de travail pour un temps déterminé. D'autre part, il ne peut utiliser cette dernière qu'en lui faisant utiliser les moyens de production comme

formateurs de marchandises. Le résultat du premier stade est donc l'entrée dans le deuxième, dans le stade productif du capital.

Le mouvement se représente par $A-M \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \dots P$, les points indiquant que la circulation du capital est interrompue, mais que son procès cyclique continue, du fait qu'il entre de la sphère de la circulation des marchandises dans la sphère de la production. Le premier stade, conversion du capital-argent en capital productif, n'apparaît donc que comme le prélude et l'introduction au deuxième stade, la fonction du capital productif.

$A-M \begin{cases} T \\ M_p \end{cases}$ suppose que l'individu qui accomplit cet acte ne dispose pas seulement de valeurs sous une forme d'usage quelconque, mais qu'il possède ces valeurs sous la forme argent, qu'il est possesseur d'argent. Mais l'acte consiste précisément dans la cession de cet argent, et l'individu ne reste possesseur d'argent que si l'argent reflue implicitement dans ses mains par l'acte même de la cession. Or l'argent ne peut refluer dans ses mains que par la vente de marchandises. L'acte suppose donc qu'il est producteur de marchandises.

A-T. Le salarié ne vit que de la vente de la force de travail. Le maintien de cette force, — la conservation personnelle de l'ouvrier, — exige une consommation quotidienne. Le paiement de l'ouvrier doit donc se répéter constamment à intervalles assez faibles pour qu'il puisse répéter les acquisitions nécessaires à sa conservation personnelle : l'acte T-A-M ou M-A-M. Il faut donc que le capitaliste l'affronte constamment comme capitaliste monétaire, et son capital comme capital-argent. Mais d'autre part, pour que la masse des producteurs directs, des salariés, puisse accomplir l'acte T-A-M, il faut que les moyens d'existence nécessaires l'affrontent constamment sous forme vénale, c'est-à-dire sous forme de marchandises. Cet état de choses exige donc un degré déjà élevé de la circulation des produits comme marchandises, par conséquent aussi du volume de la production marchande. Aussitôt que la production au moyen du travail salarié devient générale, la production de marchandises est nécessairement la forme générale de la production. Et la généralisation de la production marchande nécessite à son tour une division toujours croissante du travail social, c'est-à-dire une spécialisation toujours plus grande du produit fabriqué comme marchandise par un capitaliste déterminé, l'éclatement toujours plus grand de procès de production complémentaires en procès devenus indépendants. Ainsi $A-M_p$ se développe dans la même mesure que A-T ; autrement dit, c'est dans les mêmes proportions que la production des moyens de production se sépare de celle de la marchandise dont ils sont moyens de production et que les moyens de production affrontent eux-mêmes comme marchandises tout producteur de marchandises qui ne les produit pas, mais les achète pour les besoins de son

procès de production déterminé. Ils proviennent de branches de production exploitées pour leur propre compte, complètement séparées de la sienne, et c'est comme marchandises qu'ils entrent dans la sienne, soumis par conséquent à la nécessité de l'acte d'achat. Les conditions matérielles de la production de marchandises affrontent le producteur, dans une mesure de plus en plus grande, comme produits d'autres producteurs de marchandises, comme marchandises. C'est dans la même mesure que le capitaliste apparaît nécessairement comme capitaliste monétaire, autrement dit que s'élargit le champ dans lequel son capital fonctionne nécessairement comme capital-argent.

Autre aspect de la question : les mêmes circonstances qui produisent la condition fondamentale de la production capitaliste, — l'existence d'une classe d'ouvriers salariés, — sollicitent le passage de toute production marchande à la production marchande capitaliste. Dans la mesure où celle-ci se développe, elle exerce un effet décomposant et dissolvant sur toute forme antérieure de la production qui, orientée en premier lieu vers la consommation personnelle directe, ne convertit en marchandise que l'excédent du produit. Elle fait de la vente du produit l'intérêt principal : d'abord, sans s'attaquer, en apparence, au mode de production lui-même (ce fut par exemple le premier effet du commerce mondial capitaliste sur des peuples comme les Chinois, les Indiens, les Arabes, etc.) ; ensuite, là où elle a pris racine, elle détruit toutes les formes de production marchande qui reposent ou bien sur le travail personnel des producteurs, ou bien sur la seule vente du produit excédentaire en tant que marchandise. Elle commence par généraliser la production de marchandises, puis elle transforme graduellement toute production marchande en production capitaliste⁶.

Quelles que soient les formes sociales de la production, les travailleurs et les moyens de production en restent toujours les facteurs. Mais les uns et les autres ne le sont qu'à l'état virtuel tant qu'ils se trouvent séparés. Pour une production quelconque, il faut leur combinaison. C'est la manière spéciale d'opérer cette combinaison qui distingue les différentes époques économiques par lesquelles la structure sociale est passée. Dans le cas qui nous occupe, le point de départ est donné par la séparation de l'ouvrier libre d'avec ses moyens de production ; nous avons vu comment, et dans quelles conditions, ces deux éléments se réunissent entre les mains du capitaliste : en qualité de mode d'existence productif de son capital. Le procès effectif où entrent, associés de la sorte, les éléments formateurs de la marchandise, tant personnels que matériels, le procès de production, devient ainsi lui-même une fonction du capital : c'est le procès de production capitaliste, dont la nature a été développée en détail au Livre I^{er} de cet ouvrage. Chaque entreprise de production de marchandises devient en même temps une entreprise d'exploitation de la force de travail ; mais seule la production marchande capitaliste ouvre une ère nouvelle d'exploitation, qui, dans son développement historique, révolutionne toute la structure économique de la

société et surpasse sans commune mesure toutes les époques antérieures par l'organisation du procès du travail et par le perfectionnement gigantesque de la technique.

Les moyens de production et la force de travail, dans la mesure où ils sont des formes d'existence de la valeur-capital avancée, se différencient en capital constant et capital variable par les rôles différents qu'ils jouent, pendant le procès de production, dans la formation de la valeur, et par conséquent aussi dans la génération de la plus-value. Ils se distinguent en outre comme éléments différents du capital productif en ce que les premiers, dès qu'ils sont possédés par le capitaliste, restent son capital, même en dehors du procès de production, tandis que la force de travail ne devient forme d'existence d'un capital individuel que dans les limites de ce procès. Si la force de travail n'est marchandise que dans les mains de son vendeur, l'ouvrier salarié, elle ne devient inversement capital que dans les mains de son acheteur, le capitaliste, auquel échoit son emploi temporaire. Les moyens de production eux-mêmes ne deviennent des aspects objectifs du capital productif, ou capital productif, qu'à partir du moment où la force de travail, forme personnelle du même capital, peut leur être incorporée. Les moyens de production ne sont donc pas plus capital en vertu de leur nature que la force de travail humaine ne l'est elle-même. Ils ne prennent ce caractère social spécifique que dans des conditions déterminées, qui se dégagent dans le cours de l'histoire, tout comme il faut des conditions déterminées pour que le caractère de monnaie s'imprime aux métaux précieux, ou encore le caractère de capital-argent à l'argent.

En fonctionnant, le capital productif consomme ses propres composants pour les transformer en une masse de produits ayant une valeur supérieure. Puisque la force de travail n'agit que comme l'un des organes du capital, il en résulte que l'excédent de la valeur-produit par rapport à la valeur de ses éléments formateurs, excédent engendré par le surtravail, est le fruit du capital. Le surtravail de la main-d'œuvre est le travail gratuit du capital et c'est pourquoi il forme pour le capitaliste de la plus-value, c'est-à-dire une valeur qui ne lui coûte pas d'équivalent. Ainsi, le produit n'est pas seulement de la marchandise, mais de la marchandise fécondée de plus-value. Sa valeur est égale à $P + pl$, égale à la valeur du capital productif P absorbé dans sa fabrication, + la plus-value pl engendrée par lui. Supposons que cette marchandise se compose de 10 000 livres de fil, dont la fabrication a consommé des moyens de production pour une valeur de 372 l. st. et de la force de travail pour une valeur de 50 l. st. Pendant le procès de filage, les fileurs ont transmis au fil la valeur des moyens de production absorbés par leur travail à concurrence de 372 l. st., et en même temps ils ont dégagé une valeur nouvelle en fonction de leur dépense de travail, disons 128 l. st. Les 10 000 livres de fil servent dès lors de support à une valeur de 500 l. st.

III. — Troisième stade. $M-A'$.

La marchandise devient *capital-marchandise* comme forme d'existence fonctionnelle de la valeur-capital d'ores et déjà mise en valeur, forme qui jaillit directement du procès de production lui-même. Si la production des marchandises se pratiquait en mode capitaliste, dans toute son étendue sociale, toute marchandise serait d'emblée élément d'un capital-marchandise, qu'elle se composât de fer brut ou de dentelles de Bruxelles, d'acide sulfurique ou de cigares. La question de savoir quelles sont, dans la foule des marchandises, les sortes vouées par leurs qualités au rang de capital, et celles qui le sont au rôle ordinaire de marchandises, est un des aimables tourments que l'économie scolastique s'est créés à elle-même.

Sous sa forme de marchandise, le capital s'acquitte nécessairement d'une fonction de marchandise. Les articles dont il se compose, étant produits d'emblée pour le marché, doivent être vendus, convertis en argent, donc décrire le mouvement $M-A$.

Supposons que la marchandise du capitaliste consiste en 10 000 livres de fil de coton. Si le procès de filage a absorbé des moyens de production à concurrence de 372 l. st. et créé une valeur nouvelle de 128 l. st., le fil a une valeur de 500 l. st., qu'il exprime par ce même prix. Nous supposons que ce prix se réalise par la vente $M-A$. Qu'est-ce qui fait en même temps de cette simple démarche de toute circulation de marchandise une fonction capitaliste ? Aucune modification dans les limites de l'acte lui-même, ni au point de vue du caractère d'usage de la marchandise, puisque c'est comme objet d'usage qu'elle passe entre les mains de l'acheteur, ni au point de vue de sa valeur, puisque cette valeur ne subit aucun changement de grandeur, mais seulement un changement de forme. Elle existait d'abord en tant que fil, elle existe désormais en tant qu'argent. Il y a ainsi une différence essentielle entre le premier stade, $A-M$, et le dernier, $M-A$. Dans le premier, l'argent avancé fonctionne comme capital-argent parce qu'il se convertit au moyen de la circulation en marchandises d'une valeur d'usage spécifique ; dans le second, la marchandise ne peut fonctionner comme capital que pour autant qu'elle apporte en elle-même ce caractère tout prêt à l'issue du procès de production, avant que sa circulation ne commence. Pendant le procès de filage, les fileurs ont créé une valeur sous forme de fil à concurrence de 128 l. st. Sur ces 128 l. st., admettons que 50 l. st. ne soient, pour le capitaliste, qu'un équivalent de ce qu'il a dépensé pour la force de travail, et que 78 l. st. forment de la plus-value, soit un degré d'exploitation de la force de travail égal à 156 %. La valeur des 10 000 livres de fil contient donc en premier lieu la valeur du capital productif P qui a été absorbé, c'est-à-dire sa partie constante = 372 l. st., sa partie variable = 50 l. st., la somme des deux = 422 l. st., = 8 440 livres de fil. Or la valeur du capital productif $P = M$, valeur de ses éléments formateurs, qui, au stade $A-M$, se présentaient au capitaliste

comme marchandises entre les mains de leurs vendeurs. — Mais la valeur du fil contient en second lieu une plus-value de 78 l. st. = 1 560 livres de fil. M , expression de la valeur des 10 000 livres de fil, est donc $= M + \Delta M$, M plus un accroissement de M (= 78 l. st.), que nous appellerons m , puisqu'il existe sous la même forme marchande où se présente maintenant la valeur primitive M . La valeur des 10 000 livres de fil = 500 l. st. est donc égale à $M + m = M'$. Ce qui fait que M , expression de la valeur des 10 000 livres de fil, devient M' , ce n'est pas sa grandeur de valeur absolue (500 l. st.), puisque celle-ci, comme dans tous les autres M en tant qu'expression de valeur de n'importe quelle autre somme de marchandises, est déterminée par la grandeur du travail qui est matérialisé en elle ; c'est sa grandeur de valeur relative, sa grandeur de valeur comparée avec la valeur du capital P absorbé dans sa production. M' contient cette dernière valeur plus la plus-value fournie par le capital productif. La valeur de M' est supérieure à cette valeur-capital, elle l'excède du montant de cette plus-value m . Les 10 000 livres de fil sont le support de la valeur-capital une fois mise en valeur, une fois enrichie d'une plus-value, et elles le sont en tant que produit du procès de production capitaliste. M' exprime un rapport de valeur, le rapport de la valeur du produit-marchandise à la valeur du capital dépensé dans sa production ; il exprime donc que sa valeur est composée de valeur-capital et de plus-value. Les 10 000 livres de fil ne sont du capital-marchandise, M' , que comme forme transformée du capital productif P , donc dans un ensemble qui n'existe d'abord que dans le cycle de ce capital individuel, autrement dit pour le capitaliste qui a produit du fil avec son capital. C'est, pour ainsi dire, un simple rapport intérieur, et non extérieur, qui transforme les 10 000 livres de fil, support de valeur, en capital-marchandise ; elles portent leur marque d'origine capitaliste non pas dans la grandeur absolue de leur valeur, mais dans sa grandeur relative, dans leur grandeur de valeur comparée avec celle du capital productif contenu en elles avant qu'il ne se fût converti⁷ en marchandise. Par conséquent, si les 10 000 livres de fil se vendent à leur valeur de 500 l. st., cet acte de circulation, considéré en lui-même, est $M-A$, simple conversion d'une valeur inchangée de la forme marchandise à la forme argent. Mais, comme stade particulier dans le cycle d'un capital individuel, le même acte est réalisation de la valeur-capital de 422 l. st. supportée par la marchandise, plus la plus-value de 78 l. st. supportée aussi par elle ; il est donc $M'-A'$, conversion du capital-marchandise de sa forme marchandise à la forme argent⁸.

La fonction de M' est celle de tout produit-marchandise : se convertir en argent, être vendu, décrire la phase de circulation $M-A$. Aussi longtemps que le capital maintenant mis en valeur persévère sous la forme de capital-marchandise, stationne au marché, le procès de production s'arrête. Il ne forme ni produit ni valeur. Selon qu'il faut plus ou moins de temps au capital pour rejeter sa forme marchandise et adopter sa forme argent, autrement dit selon la rapidité de la vente, la même valeur-capital va servir à former produit et valeur à des

degrés très différents, et l'échelle de la reproduction va s'étendre ou se raccourcir. On a montré au Livre I^{er} que le degré d'efficacité d'un capital donné est conditionné par des coefficients du procès de production qui sont indépendants, dans une certaine mesure, de sa propre grandeur de valeur. On constate ici que le procès de circulation fait agir de nouveaux coefficients de l'efficacité du capital, de son expansion et sa contraction, qui sont indépendants de sa grandeur de valeur.

Il faut, au surplus, que la masse de marchandises M' , support du capital mis en valeur, passe en tout son volume par la métamorphose $M'-A'$. La quantité de la chose vendue se fait ici détermination essentielle. Chaque marchandise prise à part ne figure plus que comme partie intégrante de la masse totale. Les 500 l. st. de valeur manifestent leur existence dans 10 000 livres de fil. Si le capitaliste ne réussit à vendre que 7 440 livres pour leur valeur de 372 l. st., il ne fait que remplacer la valeur de son capital constant, la valeur des moyens de production dépensés ; s'il ne vend que 8 440 livres, il ne remplace que la valeur du capital total qu'il a avancé. Pour réaliser de la plus-value, il faut qu'il vende davantage, et pour réaliser la plus-value entière, qui est de 78 l. st. (= 1 560 livres de fil), il faut qu'il vende la totalité des 10 000 livres de fil. En 500 l. st. d'argent, il ne touche donc qu'un équivalent de la marchandise vendue ; sa transaction, dans les limites de la circulation, est simplement $M-A$. S'il avait payé à ses ouvriers un salaire de 64 l. st. au lieu de 50, sa plus-value ne serait que de 64 l. st. au lieu de 78, et le degré d'exploitation de 100 % au lieu de 156 % ; mais, comme auparavant, la valeur de son fil resterait inchangée ; c'est seulement le rapport des différents éléments de la valeur qui serait autre ; l'acte de circulation $M-A$ serait, comme auparavant, la vente de 10 000 livres de fil pour 500 l. st., leur valeur.

$M' = M + m$ (= 422 l. st. + 78 l. st.). — M est égal à la valeur de P , capital productif, lequel est égal à la valeur de A , qui a été avancé dans l'acte $A-M$, achat des éléments de production ; dans notre exemple, $A = 422$ l. st. Si la masse des marchandises se vend à sa valeur, $M = 422$ l. st. et $m = 78$ l. st., valeur du surproduit formé de 1 560 livres de fil. Si nous désignons m , exprimé en argent, par a , nous aurons $M'-A' = (M + m) - (A + a)$, et le cycle $A-M \dots P \dots M'-A'$ prend la forme explicite $A-M \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \dots P \dots (M + m) - (A + a)$.

Au premier stade, le capitaliste prend des articles de consommation au marché des marchandises proprement dit et au marché du travail ; au troisième stade, il reverse de la marchandise, mais seulement sur un marché, le marché des marchandises proprement dit. Mais si, par sa marchandise, il reprend au marché plus de valeur qu'il n'y en a versé originairement, il ne peut le faire qu'en y versant plus de valeur-marchandise qu'il n'en a pris originairement. Il a versé la valeur A et pris l'équivalent M ; il verse $M + m$ et reprend l'équivalent $A + a$. — Dans notre exemple. A était égal à la valeur de 8 440 livres de fil : or le capita-

liste verse au marché 10 000 livres, il lui livre donc une valeur plus grande que celle qu'il en a tirée. D'autre part, s'il verse cette valeur augmentée, c'est uniquement parce que, dans le procès de production, grâce à l'exploitation de la force de travail, il a produit de la plus-value (exprimée en surproduit, comme partie aliquote du produit). C'est seulement comme produit de ce procès que la masse des marchandises est capital-marchandise, support de la valeur-capital mise en valeur. L'accomplissement de l'acte $M'-A'$ réalise à la fois la valeur-capital avancée et la plus-value. La réalisation de l'une et celle de l'autre se confondent dans la série de ventes, ou encore dans la vente en bloc, dont la masse totale des marchandises fait l'objet, opération exprimée par $M'-A'$. Mais le même acte de circulation $M'-A'$ diffère pour la valeur-capital et pour la plus-value en ce sens que cet acte ne correspond pas pour l'une et pour l'autre au même stade de circulation, à la même phase de la série des métamorphoses qu'elles doivent parcourir dans les limites de la circulation. La plus-value m a pris naissance dans le cadre du procès de production : elle arrive donc pour la première fois sur le marché des marchandises, et cela sous la forme marchandise, qui est sa première forme de circulation ; l'acte $m-a$ est ainsi son premier acte de circulation, sa première métamorphose, qui reste donc à compléter par l'acte de circulation opposé, par la métamorphose inverse $a-m^9$.

Il en va autrement de la circulation qu'accomplit la valeur-capital M dans le même acte de circulation $M'-A'$: c'est pour elle l'acte de circulation $M-A$, dans lequel M est égal à P , c'est-à-dire à l'argent primitivement avancé. A a inauguré son premier acte de circulation comme capital-argent et revient à la même forme par l'acte $M-A$: il a donc décrit les deux phases opposées de la circulation, 1° $A-M$ et 2° $M-A$, et se trouve derechef sous la forme sous laquelle il peut recommencer le même procès cyclique. Ce qui, pour la plus-value, est la première conversion de la forme marchandise en forme argent, est, pour la valeur-capital, le retour, ou la reconversion en sa forme argent primitive.

Par l'acte $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$, le capital-argent a été transformé en une somme équivalente de marchandises, T et Mp . Ces marchandises ne se remettent pas à fonctionner comme marchandises, comme articles de vente. Leur valeur existe maintenant entre les mains de leur acheteur, le capitaliste, comme valeur de son capital productif P . Et c'est dans la fonction de P , dans la consommation productive, qu'elles se transforment en une sorte de marchandise substantiellement distincte des moyens de production, en un stock de fil, dans lequel leur valeur est non seulement conservée, mais augmentée de 422 l. st. à 500 l. st. Cette métamorphose corporelle remplace les marchandises prises au marché dans le premier stade $A-M$ par une marchandise différente en substance et en valeur, qui maintenant doit nécessairement fonctionner comme marchandise, se convertir en argent et se vendre. C'est pourquoi le procès de production ne peut être qu'une interruption du procès de circulation de la valeur-capital, dont seule

la première phase $A-M$ a été accomplie jusqu'ici. La phase seconde et finale $M-A$ n'est accomplie qu'après la modification de M en substance et en valeur. Quant à la valeur-capital prise en elle-même, elle n'a subi dans le procès de production qu'une modification de sa forme d'usage. Elle existait comme valeur de 422 l. st. dans T et Mp , elle existe maintenant comme valeur de 422 l. st. dans les 8 440 livres de fil. Si donc nous étudions simplement les deux phases du procès de circulation de la valeur-capital, en nous la représentant séparée de sa plus-value, elle passe 1° par $A-M$ et 2° par $M-A$, le second M ayant une forme d'usage modifiée, mais la même valeur que le premier M ; elle passe donc par $A-M-A$, forme de circulation qui, par suite du double changement de place, en direction opposée, de la marchandise, conversion d'argent en marchandise, conversion de marchandise en argent, fait nécessairement revenir la valeur avancée comme argent à sa forme argent : la reconvertit en argent.

Le même acte de circulation $M'-A'$ qui, pour la valeur-capital avancée sous forme d'argent, est métamorphose seconde et finale, retour à la forme argent, est, pour la plus-value conjointement supportée par le capital-marchandise et conjointement réalisée par sa conversion en la forme argent, métamorphose première, mutation de la forme marchandise en la forme argent, $M-A$, phase première de circulation.

Il faut donc observer ici deux choses. Premièrement : la reconversion finale de la valeur-capital en sa forme argent primitive est une fonction du capital-marchandise. Deuxièmement : cette fonction implique la première conversion de la plus-value de sa forme marchandise primitive en la forme argent. La forme argent joue donc ici un double rôle : d'une part, elle est la forme récurrente d'une valeur primitivement avancée en argent, donc le retour à la forme de valeur qui a inauguré le procès ; d'autre part, elle est la première forme convertie d'une valeur qui entre initialement dans la circulation sous forme de marchandise. Si les marchandises qui constituent le capital-marchandise se vendent à leur valeur, comme on le suppose ici, $M + m$ se convertit en son équivalent $A + a$: c'est sous cette forme $A + a$ (422 l. st. + 78 l. st. = 500 l. st.) qu'existe désormais entre les mains du capitaliste le capital-marchandise réalisé. Valeur-capital et plus-value se présentent maintenant comme monnaie, donc sous forme d'équivalent général.

A la fin du procès, la valeur-capital se retrouve donc sous la forme qu'elle avait lorsqu'elle y est entrée : elle peut ainsi le recommencer, le parcourir à nouveau comme capital-argent. C'est précisément parce que la forme initiale et la forme finale du procès sont celles du capital-argent (A) que nous donnons à cette forme du procès cyclique le nom de cycle du capital-argent. Ce qui est changé à la fin des opérations, ce n'est pas la forme, mais seulement la grandeur de la valeur avancée.

$A + a$ n'est autre chose qu'une somme d'argent de grandeur déterminée. Dans notre exemple, 500 l. st. Mais en tant que résultat du cycle du capital, en tant

que capital-marchandise réalisé, cette somme d'argent contient la valeur-capital et la plus-value ; et les deux ne sont plus enchevêtrées, comme dans le fil ; elles se trouvent maintenant juxtaposées. Leur réalisation a donné à chacune d'elles une forme argent autonome. Les 211/250 du total sont la valeur-capital, 422 l. st., et les 39/250 sont la plus-value, 78 l. st. Cette séparation opérée par la réalisation du capital-marchandise n'a pas seulement le contenu formel dont nous allons parler à l'instant ; elle prend de l'importance dans le procès de reproduction du capital : selon que *a* s'ajoute entièrement, en partie ou point du tout à *A*, c'est-à-dire selon que *a* continue ou ne continue pas à fonctionner comme composant de la valeur-capital avancée, *a* et *A* peuvent décrire une circulation tout à fait différente.

Sous l'aspect de *A'*, le capital est revenu à sa forme primitive *A*, à sa forme argent, mais telle qu'il s'y réalise comme capital.

Il existe d'abord un écart quantitatif. On avait *A*, 422 l. st. ; on a maintenant *A'*, 500 l. st., et cet écart s'exprime par $A \dots A'$, les extrêmes, quantitativement différents, du cycle, dont le mouvement lui-même n'est indiqué que par les points ... *A'* est plus grand que *A* : $A' - A = pl$, la plus-value. — Mais comme résultat de ce cycle $A \dots A'$, il ne reste maintenant que *A'* : c'est le produit dans lequel s'éteint le procès qui l'a formé. *A'* a désormais une existence autonome, en lui-même, indépendamment du mouvement qui l'a fait naître. Le mouvement est évanoui, *A'* a pris sa place.

Mais *A'*, étant $A + a$ (500 l. st. étant 422 l. st. de capital avancé, plus un accroissement de 78 l. st.), représente aussi un rapport qualitatif, bien que ce rapport qualitatif n'existe lui-même que comme rapport des parties d'une somme homologue, donc comme rapport quantitatif. *A*, capital avancé, réapparaissant maintenant sous sa forme primitive (422 l. st.), existe désormais en tant que capital réalisé. Il ne s'est pas borné à se conserver ; il s'est aussi réalisé en tant que capital, en se distinguant comme tel de *a* (78 l. st.), qui se présente par rapport à lui comme *son* augmentation, *son* fruit, un accroissement enfanté par lui-même. Il est réalisé comme capital parce qu'il est réalisé comme valeur ayant enfanté une valeur. *A'* existe comme rapport capitaliste ; *A* n'apparaît plus simplement comme argent : il est posé expressément comme capital-argent, exprimé comme valeur qui s'est mise en valeur, qui a donc la propriété de se mettre en valeur, d'enfanter plus de valeur qu'elle n'en a elle-même. *A* est posé comme capital par suite de son rapport avec une autre partie de *A'*, en tant que celle-ci est posée par lui, est produite par son action causale, constitue l'effet dont il est la raison. C'est ainsi que *A'* apparaît comme une somme de valeur qui exprime le rapport capitaliste en se différenciant intérieurement, en admettant en soi une distinction d'ordre fonctionnel (conceptuel).

Mais cela ne s'exprime que comme résultat, sans qu'intervienne le procès dont c'est le résultat.

Les parties de valeur ne se différencient pas qualitativement en tant que telles,

mais seulement dans la mesure où elles se présentent comme valeurs d'articles différents, de choses concrètes différentes, revêtues de formes d'usage différentes, donc comme valeurs d'espèces marchandes différentes — distinction qui n'est pas due purement et simplement à leur caractère de parties de valeur. Dans l'argent, toute dissemblance des marchandises s'éteint, puisqu'il est justement la forme d'équivalent qui leur est commune à toutes. Une somme d'argent de 500 l. st. se compose d'éléments de 1 l. st. qui sont tous homologues. Du moment que, dans la pure existence de cette somme d'argent, le mécanisme de sa provenance est éteint et qu'elle ne contient plus trace de la différence spécifique qui sépare les diverses parties constitutives du capital dans le procès de production, il n'existe plus que la distinction d'ordre conceptuel entre la somme principale (en anglais : *principal*), ou capital avancé, qui est de 422 l. st., et une somme excédentaire de valeur, qui est de 78 l. st. Posons par exemple $A' = 110$ l. st., dont $100 = A$, somme principale, et $10 = pl$, plus-value. Entre les deux parties constitutives de la somme de 110 l. st., il y a homogénéité absolue, donc identité conceptuelle. N'importe quelle fraction de 10 l. st. représente 1/11 de la somme totale de 110 l. st., que cette fraction soit 1/10 de la somme principale avancée (100 l. st.) ou le surplus (10 l. st.). La somme principale et la somme additionnelle, le capital et le surcroît peuvent être exprimés comme fraction de la somme totale : dans notre exemple, ce sont 10/11 qui forment la somme principale ou capital, 1/11 le surplus. C'est pourquoi, à la fin du procès du capital, quand le capital est réalisé, exprimé en argent, le rapport capitaliste a perdu sa forme saisissable.

Il est vrai que cette observation s'applique aussi à $M' (= M + m)$, mais avec cette différence que M' , dans lequel M et m ne sont également que des fractions de valeur proportionnelles de la même masse homogène de marchandises, trahit son origine *P*, dont il est le produit immédiat, tandis que dans *A'*, forme qui provient immédiatement de la circulation, la relation directe avec *P* a disparu.

La distinction insaisissable entre la somme principale et la somme du surcroît, distinction impliquée en *A'* et qui est l'expression du résultat du mouvement $A \dots A'$, disparaît immédiatement dès que *A'* se remet à fonctionner activement en tant que capital-argent, au lieu de se fixer comme expression monétaire du capital industriel qu'on a fait valoir. Le cycle du capital-argent ne saurait jamais commencer par *A'* (bien que *A'* fonctionne maintenant comme *A*), mais seulement par *A* : c'est-à-dire jamais comme expression du rapport capitaliste, mais simplement comme une avance de valeur-capital. Aussitôt que les 500 l. st. sont de nouveau avancées comme capital pour se mettre en valeur de nouveau, elles marquent un point de départ, et non un point de retour. Au lieu d'un capital de 422 l. st., on en avance maintenant un de 500 l. st., plus d'argent qu'auparavant, davantage de valeur-capital ; mais le rapport entre les deux composants est perdu de vue, tout se passe comme si la fonction de capital avait pu être exercée dès l'origine par la somme de 500 l. st. au lieu de la somme de 422 l. st.

Représenter le capital sous la forme A' n'est pas une fonction active du capital-argent, c'est là, au contraire, une fonction de M' . Même dans la circulation simple des marchandises 1° M_1-A , 2° $A-M_2$, A ne fonctionne activement que dans le second acte $A-M_2$; il ne se présente sous l'aspect de A qu'à titre de résultat du premier acte, en vertu duquel il intervient donc comme forme convertie de M_1 . Le rapport capitaliste impliqué en A' , la relation d'une de ses parties, valeur-capital, à l'autre, accroissement de valeur, ne prend une signification fonctionnelle que dans la mesure où A' , en cas de répétition constante du cycle $A \dots A'$, se fragmente en deux circulations, celle du capital et celle de la plus-value, et où ces deux parties accomplissent des fonctions distinctes non seulement au point de vue quantitatif, mais aussi au point de vue qualitatif, fonction de A d'un côté, de a de l'autre. Considérée en elle-même, la forme $A \dots A'$ n'implique aucune consommation faite par le capitaliste, elle n'implique expressément que la mise en valeur et l'accumulation, cette dernière s'exprimant avant tout dans l'accroissement périodique du capital-argent qui fait l'objet d'avances constamment renouvelées.

Bien que formule irrationnelle du capital, $A' = A + a$ représente en même temps le capital-argent sous sa forme réalisée, comme argent qui a enfanté de l'argent. Mais il faut faire la différence avec la fonction du capital-argent au premier stade $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$. Dans ce premier stade, A circule comme argent.

S'il fonctionne comme capital-argent, c'est simplement parce que l'état d'argent lui est nécessaire pour pouvoir s'acquitter d'une fonction monétaire, se convertir dans les éléments de P , à savoir T et M_p , qui l'affrontent comme marchandises. Dans cet acte de circulation, il ne fonctionne que comme argent; mais cet acte, étant le premier stade du procès de la valeur-capital, est en même temps fonction du capital-argent, en vertu de la forme d'usage spécifique des marchandises T et M_p qu'il achète. A' , au contraire, composé de A , valeur-capital, et de a , plus-value engendrée par celle-ci, exprime une valeur-capital mise en valeur, ce qui est le but et le résultat, la fonction du procès cyclique du capital pris dans son ensemble. Le fait qu'il exprime ce résultat sous forme d'argent, comme capital-argent réalisé, ne résulte pas de ce qu'il est forme argent du capital, capital-*argent*, mais au contraire de ce qu'il est *capital-argent*, capital sous forme argent; c'est parce que le capital a inauguré le procès sous cette forme-ci, qu'il a été avancé sous forme d'argent. Le retour à la forme monétaire est, comme nous l'avons vu, une fonction du capital-marchandise M' et non pas du capital-argent. Quant à la différence de A' par rapport à A , cette différence (a) n'est que la forme argent de m , accroissement de M ; A' n'est $= A + a$ que parce que M' était $= M + m$. Cette différence et le rapport de la valeur-capital à la plus-value enfantée par elle existent donc en M' et s'y expriment avant que M et m ne soient transformés en A' , en une somme d'argent dans laquelle les deux parties de la valeur s'affrontent l'une l'autre à l'état indépendant, ce qui fait

qu'elles peuvent être employées à des fonctions indépendantes et distinctes.

A' n'est que le résultat de la réalisation de M' . Ce ne sont que des formes distinctes, forme marchandise et forme argent, de la valeur-capital mise en valeur, l'une et l'autre ont ceci de commun qu'elles sont de la valeur-capital mise en valeur. L'une et l'autre sont du capital réalisé, puisque la valeur-capital en tant que telle y existe réunie à la plus-value, — son fruit distinct d'elle, mais acquis grâce à elle, — même si ce rapport ne s'exprime que sous la forme irrationnelle du rapport entre deux parties d'une somme d'argent ou d'une valeur marchandise. Mais comme expressions du capital rapporté à la plus-value qu'il a engendrée et distinct de cette plus-value, donc comme expressions de la valeur mise en valeur, A' et M' sont la même chose et expriment la même chose, simplement sous des formes différentes: ils se distinguent non comme capital-argent et capital-marchandise, mais comme argent et marchandise. Dans la mesure où ils représentent de la valeur mise en valeur, du capital mis en œuvre comme capital, ils expriment simplement le résultat de la fonction du capital productif, de la seule fonction où la valeur-capital enfante de la valeur. Ce qui leur est commun, c'est que tous deux, capital-argent et capital-marchandise, sont des modes d'existence du capital¹⁰; l'un est le capital sous forme argent, l'autre sous forme marchandise. C'est pourquoi les fonctions spécifiques qui les distinguent ne peuvent être que des différences entre la fonction d'argent et la fonction de marchandise. Le capital-marchandise, en tant que produit direct du procès de production capitaliste, porte les marques de cette origine, et c'est pourquoi il est dans sa forme plus rationnel, moins insaisissable que le capital-argent, dans lequel toute trace de ce procès est effacée, de même que, d'une façon générale, toute particularité de la forme d'usage de la marchandise s'efface dans l'argent. Ainsi, c'est seulement quand A' exerce lui-même la fonction de capital-marchandise, quand il est produit direct d'un procès de production et non forme convertie de ce produit, que disparaît sa forme originale: le cas se présente dans la production de la matière monétaire elle-même. Pour la production de l'or, par exemple, la formule serait: $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$... $P \dots A' (A + a)$, où A' figure comme produit-marchandise parce que P fournit plus d'or qu'on en avait avancé dans le premier A , le capital-argent, pour les éléments de production de l'or. Ici donc s'efface ce qu'il y a d'irrationnel dans l'expression $A \dots A' (A + a)$, où une partie d'une somme d'argent apparaît comme procréant une autre partie de la même somme d'argent.

IV. — Le cycle total.

Nous avons vu que le procès de circulation, au terme de sa première phase $A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$, est interrompu par P , où les marchandises T et M_p achetées sur

le marché sont consommées comme parties constitutives, en substance et en valeur, du capital productif ; le produit de cette consommation est une marchandise nouvelle, M' , modifiée quant à la substance et quant à la valeur. Il faut que le procès de circulation interrompu, $A-M$, soit complété par $M-A$. Mais comme support de cette deuxième et dernière phase de la circulation apparaît M' , une marchandise différente de la première, M , tant au point de vue de la substance qu'à celui de la valeur. Ainsi la série de la circulation se présente comme : 1° $A-M_1$, 2° M_2-A' : dans la seconde phase, il s'est substitué à la première marchandise M_1 une autre marchandise d'une valeur plus élevée et d'une forme d'usage différente, M_2 , et cela pendant l'interruption causée par la fonction de P , pendant la production de M' à partir des éléments de M , formes d'existence du capital productif P . Au contraire, la première forme sous laquelle le capital s'est présenté à nous (Livre I^{er}, chap. IV¹¹) $A-M-A'$ (en décomposant : 1° $A-M_1$, 2° M_2-A') nous montre la même marchandise deux fois. Nous avons deux fois la même marchandise, représentant la conversion de l'argent dans la première phase et se reconvertissant en davantage d'argent dans la deuxième. Malgré cette différence essentielle, les deux circulations ont ceci de commun que, dans leur première phase, l'argent se convertit en marchandise et, dans leur deuxième phase, la marchandise en argent, autrement dit que l'argent dépensé dans la première phase reflue dans la seconde. Elles ont en commun, d'un côté, ce reflux de l'argent à son point de départ, mais aussi, de l'autre côté, l'excédent de l'argent qui reflue par rapport à l'argent avancé. A cet égard, $A-M \dots M'-A'$ apparaît comme impliqué dans la formule générale $A-M-A'$.

Il s'ensuit de plus que dans les deux métamorphoses relevant de la circulation, $A-M$ et $M'-A'$, ce sont chaque fois des valeurs égales et présentes simultanément qui s'affrontent et permutent. La modification de valeur relève exclusivement de la métamorphose P , du procès de production, qui apparaît ainsi comme métamorphose concrète du capital par opposition aux métamorphoses de pure forme de la circulation.

Étudions maintenant l'ensemble du mouvement $A-M \dots P \dots M'-A'$, ou sa forme explicite $A-M \begin{cases} T \\ M_p \end{cases} \dots P \dots M' (M + m) - A' (A + a)$. Le capital apparaît ici comme une valeur qui passe par une série de transformations connexes, dont l'une est la condition de l'autre, par une suite de métamorphoses qui sont autant de phases ou stades de son procès d'ensemble. Deux de ces phases appartiennent à la sphère de la circulation, la troisième à la sphère de la production. Dans chacune d'elles, la valeur-capital revêt un aspect différent, auquel correspond une fonction différente et spéciale. Au cours de ce mouvement, on assiste non seulement à la conservation de la valeur avancée, mais à son accroissement, à son augmentation de grandeur. En conclusion, au stade final, elle retourne à la forme même qu'elle avait au point de départ du procès d'ensemble. C'est pourquoi le procès d'ensemble est un procès cyclique.

Les deux formes que la valeur-capital prend dans le cadre de ses stades de circulation sont celles de *capital-argent* et de *capital-marchandise* ; sa forme pendant le stade de la production est celle de *capital productif*. Le capital qui, dans le cours de son cycle total, prend, puis rejette ces formes, et accomplit chaque fois la fonction correspondante, est du *capital industriel*, — industriel en ce sens qu'il embrasse toute branche de production exploitée en mode capitaliste.

Capital-argent, capital-marchandise, capital productif ne désignent donc pas ici des sortes autonomes du capital, dont les fonctions formeraient le contenu de branches d'affaires séparées et également autonomes. Ils ne désignent que des formes fonctionnelles particulières du capital industriel, qui les prend toutes les trois successivement.

Le cycle du capital ne s'opère normalement que pour autant que ses différentes phases passent sans arrêt de l'une à l'autre. Si un arrêt se produit dans la première phase $A-M$, le capital-argent se fige en trésor ; si c'est dans la phase de production, les moyens de production restent sans fonction d'un côté, et la force de travail inoccupée de l'autre ; si c'est dans la dernière phase $M'-A'$, les marchandises amoncelées sans pouvoir se vendre obstruent le courant de la circulation.

D'autre part, il est dans la nature des choses que le cycle lui-même entraîne la fixation du capital dans chacune de ses sections pendant un laps de temps déterminé. Dans chacune de ses phases, le capital industriel est lié à une forme déterminée : capital-argent, capital productif, capital-marchandise. Ce n'est qu'après avoir accompli la fonction qui correspond à chacune d'elles qu'il prend la forme sous laquelle il peut aborder une nouvelle phase de conversion. Pour mettre ce point en lumière, nous avons supposé dans notre exemple que la valeur-capital de la masse des marchandises obtenue au stade de la production est égale à la somme totale de la valeur avancée primitivement en argent, en d'autres termes que toute la valeur-capital avancée en argent passe toujours d'un seul coup d'un stade au stade suivant. Mais nous avons vu (Livre I^{er}, chap. VIII¹²) qu'une partie du capital constant, les moyens de travail proprement dits (les machines, par exemple), sert successivement à un nombre plus ou moins grand de répétitions des mêmes procès de production, en sorte qu'elle ne transmet sa valeur au produit que par fractions. Nous montrerons plus tard dans quelle mesure cette circonstance modifie le procès cyclique du capital. Pour le moment, il suffira de ce qui suit. Dans notre exemple, la valeur du capital productif = 422 l. st. ne comprenait que l'usure moyenne des bâtiments industriels, des machines, etc., c'est-à-dire seulement cette fraction de valeur que, lors de la transformation de 10 600 livres de coton en 10 000 livres de fil, les bâtiments et les machines transmettent au fil, produit d'une opération de filage hebdomadaire qui dure 60 heures. C'est pourquoi les moyens de travail, bâtiments, machines, etc., figurent parmi les moyens de production dans lesquels s'est converti le

capital constant avancé de 372 l. st., comme si on les prenait à bail à la semaine. Toutefois cette circonstance ne change absolument rien à la question. Il nous suffit de multiplier le quantum de fil produit en une semaine, 10 000 livres, par un nombre de semaines calculé sur une suite d'années suffisante pour que toute la valeur des moyens de travail achetés et épuisés dans cette période soit transférée au produit. Il est clair que le capital-argent avancé doit d'abord être converti en moyens de travail, être sorti du premier stade A—M, avant de pouvoir fonctionner comme capital productif P. De même, il est clair dans notre exemple que la valeur-capital incorporée au fil pendant le procès de production, soit 422 l. st., ne saurait entrer dans la phase de circulation M'—A' comme composant de valeur des 10 000 livres de fil avant que le fil ne soit prêt. Le fil ne peut pas se vendre avant d'être filé.

Dans la formule générale, le produit de P est considéré comme une chose matérielle distincte des éléments du capital productif, comme un objet doué d'une existence détachée du procès de production, d'une forme d'usage distincte de celle des éléments de production. Et il en est toujours ainsi quand le résultat du procès de production est une chose, même si une partie du produit rentre comme élément dans la production renouvelée. Ainsi le blé sert en qualité de semence à sa propre production, mais le produit ne se compose que de blé, et a donc un aspect distinct des éléments employés en même temps, force de travail, outillage, engrais. Il y a cependant des branches d'industrie autonomes, dans lesquelles le produit du procès de production n'est pas un nouveau produit matériel, une marchandise. L'industrie des transports est la seule d'entre elles qui ait une importance économique, qu'il s'agisse du transport proprement dit des marchandises et des hommes ou de la simple transmission de communications, lettres, télégrammes, etc.

A. Tchouprov dit à ce sujet : « Le fabricant peut d'abord produire des articles et chercher ensuite des consommateurs pour ses articles » (son produit, une fois fini et évacué hors du procès de production, passe dans la circulation comme marchandise séparée de ce procès).

« La production et la consommation apparaissent ainsi comme deux actes séparés dans l'espace et dans le temps. Dans l'industrie des transports, qui ne crée pas de nouveaux produits, mais se borne à déplacer les hommes et les choses, ces deux actes coïncident ; les prestations de service [transfert] se consomment nécessairement au moment même où elles sont produites. C'est pourquoi le rayon dans lequel les chemins de fer peuvent chercher leur clientèle s'étend tout au plus à 50 verstes (53 km) de part et d'autre¹³. »

Le résultat — qu'il s'agisse du transport d'hommes ou de marchandises — est la modification de leur emplacement : le fil, par exemple, se trouve maintenant aux Indes, loin de l'Angleterre où il fut produit.

Ce que vend l'industrie des transports, c'est le transfert en lui-même. L'effet utile produit est lié indissolublement au procès du transport, c'est-à-dire au procès de production de l'industrie des transports. Hommes et marchandises voyagent en même temps que le moyen de transport, dont le voyage, le mouvement spatial constituent précisément le procès de production qu'il effectue. L'effet utile n'est consommable que pendant le procès de production ; il n'existe pas comme objet d'usage distinct de ce procès, fonctionnant comme article de commerce et circulant comme marchandise seulement après sa production. Il n'empêche que la valeur d'échange de cet effet utile est déterminée, comme celle de toute autre marchandise, par la valeur des éléments de production consommés en lui (force de travail et moyens de production), en ajoutant la plus-value créée par le surtravail des ouvriers occupés dans l'industrie des transports. De même, au point de vue de sa consommation, cet effet utile se comporte absolument comme d'autres marchandises. S'il est consommé à titre individuel, sa valeur disparaît par la consommation ; s'il est consommé à titre productif, en sorte qu'il soit lui-même un stade de production de la marchandise qui fait l'objet du transport, sa valeur est transférée à la marchandise elle-même comme valeur d'appoint. Ainsi la formule serait pour l'industrie du transport A—M

$$\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right. \dots P-A', \text{ puisque c'est le procès de production lui-même, et non un produit séparable de lui, que l'on paye et que l'on consomme. Elle a donc à peu près le même aspect que celle de la production des métaux précieux : la seule différence est que } A' \text{ est ici la forme convertie de l'effet utile engendré par le procès de production, et non la forme en nature de l'or ou de l'argent produits et évacués pendant ce procès.}$$

Le capital industriel est le seul mode d'existence du capital où sa fonction ne consiste pas seulement en appropriation, mais également en création de plus-value, autrement dit de surproduit. C'est pourquoi il conditionne le caractère capitaliste de la production ; son existence implique celle de la contradiction de classe entre capitalistes et ouvriers salariés. Au fur et à mesure qu'il s'empare de la production sociale, on assiste au bouleversement de la technique, ainsi que de l'organisation sociale du procès de travail et, par cela même, du type économique-historique de la société. Les autres variétés de capital qui ont apparu avant lui au sein de conditions de production sociales révolues ou en décadence se subordonnent à lui et subissent des modifications appropriées dans le mécanisme de leurs fonctions. Qui plus est, elles ne se meuvent plus que sur sa base ; elles vivent et meurent, persistent et tombent avec cette base qu'il leur fournit. Quant au capital-argent ou au capital-marchandise, pour autant qu'ils apparaissent avec leurs fonctions à côté du capital industriel comme supports de branches d'affaires spéciales, ils ne représentent plus que des modes d'existence des différentes formes fonctionnelles que le capital industriel prend et rejette alternativement dans la sphère de circulation, modes d'existence

promus à l'indépendance et développés à part en raison de la division sociale du travail.

D'un côté, le cycle $A \dots A'$ s'entrelace avec la circulation générale des marchandises, en sort, y rentre, et en forme une partie. D'un autre côté, pour le capitaliste individuel, il forme un mouvement propre et indépendant de la valeur-capital, mouvement qui s'effectue en partie à l'intérieur de la circulation générale des marchandises, en partie à l'extérieur, mais tout en conservant constamment son caractère indépendant. S'il en est ainsi, c'est d'abord que les deux phases du mouvement : $A-M$ et $M'-A'$, qui s'effectuent dans la sphère de circulation, ont, comme phases du mouvement du capital, des caractères fonctionnellement déterminés ; dans $A-M$, le terme M est déterminé quant à la substance en tant que force de travail et moyens de production ; dans $M'-A'$ se réalisent la valeur-capital + la plus-value. En second lieu, le procès de production P englobe la consommation productive. En troisième lieu, le retour de l'argent à son point de départ fait du mouvement $A \dots A'$ un mouvement cyclique, un mouvement qui se ferme sur lui-même.

D'un côté donc, chaque capital individuel constitue aux deux étapes de sa circulation $A-M$ et $M'-A'$ un agent de la circulation générale des marchandises, dans laquelle il fonctionne ou s'intercale soit comme argent soit comme marchandise, de manière à former lui-même un chaînon dans la série générale des métamorphoses par où passe le monde des marchandises. D'autre part, il décrit, à l'intérieur de la circulation générale, son cycle propre et individuel, dans lequel la sphère de production ne forme qu'un stade de transition et qui le ramène à son point initial sous la forme même qu'il avait au départ de ce point. A l'intérieur de son cycle propre, qui implique sa métamorphose concrète dans le procès de production, il change aussi de grandeur de valeur. Il revient non seulement comme valeur-argent, mais comme valeur-argent agrandie, accrue.

Si nous examinons enfin $A-M \dots P \dots M'-A'$ comme forme spéciale du procès cyclique du capital à côté des autres formes à étudier plus tard, elle se distingue par ce qui suit.

1° Elle apparaît comme *cycle du capital-argent*, puisque c'est le capital industriel sous sa forme argent, en tant que capital-argent, qui constitue le point de départ du procès total et le point où il revient. La formule elle-même exprime que l'argent n'est pas ici dépensé comme argent, mais seulement avancé, en sorte qu'il est seulement forme argent du capital, capital-argent. Elle exprime en outre que le but déterminé du mouvement est la valeur d'échange, et non la valeur d'usage. C'est parce que l'aspect argent de la valeur est sa forme indépendante et tangible que la forme de circulation $A \dots A'$, dont le point de départ et le point final sont de l'argent réel, exprime de la façon la plus tangible l'idée « faire de l'argent », principe moteur de la production capitaliste. Le procès de production apparaît seulement comme un intermédiaire inévitable, un mal nécessaire pour faire de l'argent. C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de produc-

tion capitaliste sont prises périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production.

2° Le stade de la production, la fonction P , constitue dans ce cycle l'interruption des deux phases de la circulation¹⁴ $A-M \dots M'-A'$, circulation qui n'est à son tour qu'un moyen de la circulation simple $A-M-A'$. Le procès de production, dans la figure même du procès cyclique, apparaît formellement et explicitement, ce qu'il est dans la production capitaliste : un simple moyen de faire valoir la valeur avancée ; l'enrichissement en soi est le but propre de la production.

3° Du fait que la série des phases est ouverte par $A-M$, le second chaînon de la circulation est $M'-A'$; donc, point de départ A , le capital-argent à faire valoir, et point final A' , le capital-argent mis en valeur, $A + a$, où A , capital réalisé, figure à côté de sa progéniture a . Une double distinction s'établit ainsi, entre le cycle A et les deux autres cycles P et M' . D'une part, à cause de la forme argent des deux extrêmes ; or l'argent est la forme d'existence indépendante et tangible de la valeur, la valeur du produit sous sa forme valeur indépendante, dans laquelle toute trace de la valeur d'usage des marchandises est effacée ; d'autre part, la forme $P \dots P$ ne devient pas nécessairement $P \dots P' (P + p)$, et dans la forme $M' \dots M'$ aucune différence de valeur n'est visible entre les deux extrêmes. — Ce qui est par conséquent caractéristique pour la formule $A \dots A'$, c'est que, d'une part, la valeur-capital y forme le point de départ et la valeur-capital mise en valeur le point de retour, de sorte que l'avance de la valeur-capital apparaît comme le moyen, la valeur-capital mise en valeur comme le but de toute l'opération ; c'est que, d'autre part, ce rapport s'exprime sous la forme argent, forme de valeur indépendante : le capital-argent est l'argent qui enfante de l'argent. La génération de plus-value par la valeur est exprimée non seulement comme étant l'alpha et l'omega du procès, mais expressément sous la forme resplendissante de l'argent.

4° Puisque A' , le capital-argent réalisé, en tant que résultat de $M'-A'$, phase qui complète et conclut $A-M$, se trouve absolument sous la même forme qu'il avait en inaugurant son premier cycle, il peut, tel qu'il en est issu, recommencer ce cycle comme capital-argent agrandi (accumulé) : $A' = A + a$; en tout cas, la forme $A \dots A'$ n'exprime pas que, lors de la répétition du cycle, la circulation de a se sépare de celle de A . C'est pourquoi, considéré en dehors de tout renouvellement, le cycle du capital-argent n'exprime, au point de vue de la forme, que le procès du faire-valoir et de l'accumulation. La consommation n'y est exprimée que comme consommation productive, $A-M \left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$, telle est la seule consommation impliquée dans ce cycle du capital individuel. Pour l'ouvrier, $A-T$ est $T-A$ ou $M-A$; il est donc la première phase de la circulation, celle qui permet sa consommation individuelle : $T-A-M$ (subsistances). La deuxième phase $A-M$ ne tombe plus dans le cycle du capital individuel ; mais elle est amorcée par lui, supposée par lui, puisque l'ouvrier, pour se trouver toujours

sur le marché comme matière exploitable offerte au capitaliste, doit avant tout vivre, donc se conserver par la consommation individuelle. Mais cette consommation elle-même n'est ici supposée que comme condition de la consommation productive de la force de travail par le capital, c'est-à-dire dans la mesure seulement où l'ouvrier, par sa consommation individuelle, se conserve et se reproduit en tant que force de travail. Quant au terme M_p , les marchandises proprement dites qui entrent dans le cycle, elles ne sont que des matières qui nourrissent la consommation productive. L'acte $T-A$ permet la consommation individuelle de l'ouvrier, la transformation des subsistances en chair et en sang d'ouvrier. Il est vrai que le capitaliste aussi doit être là, c'est-à-dire vivre et consommer, pour fonctionner comme capitaliste. Pour cela, il suffirait, en fait, qu'il consomme comme ouvrier, et c'est en effet tout ce que suppose cette forme du procès de circulation. Encore cela même n'est-il pas exprimé formellement, puisque la formule se termine par A' , c'est-à-dire par un résultat qui peut immédiatement rentrer en fonction comme capital-argent agrandi.

La vente de M' est directement contenue dans $M'-A'$; mais ce qui est d'un côté $M'-A'$, vente, est de l'autre $A-M$, achat, et la marchandise n'est en définitive achetée qu'en raison de sa valeur d'usage, pour entrer (abstraction faite de ventes intermédiaires) dans le procès de consommation, que ce procès soit individuel ou productif suivant la nature de l'article acheté. Mais cette consommation n'entre pas dans le cycle du capital individuel, dont M' est le produit ; ce produit est en effet évacué hors du cycle comme marchandise à vendre. Le terme M' est expressément destiné à la consommation d'autrui. C'est pourquoi nous trouvons chez des interprètes du système mercantiliste (qui repose sur la formule $A-M \dots P \dots M'-A'$) de copieux sermons d'après lesquels le capitaliste individuel ne doit consommer que comme ouvrier, et la nation capitaliste doit laisser aux autres nations plus sottes le soin d'absorber ses marchandises et en général leur abandonner le procès de consommation, en consacrant au contraire toute sa vie à la consommation productive. Ces sermons rappellent souvent, par la forme et par le contenu, des exhortations ascétiques analogues dues aux pères de l'Église.

*
* *

Le procès cyclique du capital est donc unité de circulation et de production, il implique l'une et l'autre. Dans la mesure où les deux phases $A-M$, $M'-A'$ sont des démarches de la circulation, la circulation du capital fait partie de la circulation générale des marchandises. Mais si on les envisage comme sections fonctionnellement déterminées, comme stades du cycle du capital, — cycle qui se rapporte non seulement à la sphère de la circulation, mais aussi à la sphère de la production, — le capital accomplit son propre cycle à l'intérieur de la circulation générale des marchandises. La circulation générale des marchandises

ses lui sert, dans le premier stade, à prendre l'aspect sous lequel il peut fonctionner comme capital productif ; dans le deuxième, à rejeter la forme marchandise sans laquelle il ne saurait recommencer son cycle ; en même temps, elle donne au capital la possibilité de séparer son propre cycle de la circulation de la plus-value qui a pris racine sur lui.

C'est pourquoi le cycle du capital-argent est la forme la plus exclusive, et par cela même la plus frappante et la plus caractéristique du cycle que décrit le capital industriel, dont le but et le principe moteur : faire valoir la valeur, faire de l'argent et l'accumuler, sont ainsi représentés d'une façon qui saute aux yeux (acheter pour vendre plus cher). La première phase étant $A-M$, il apparaît clairement que les composants du capital productif proviennent du marché des marchandises, et aussi que le procès de production capitaliste a pour condition la circulation, le commerce. Le cycle du capital-argent n'est pas seulement production de marchandises ; il ne s'effectue lui-même que par la circulation, il la suppose. On le constate au seul fait que la forme A , laquelle appartient à la circulation, apparaît comme la forme première et pure de la valeur-capital avancée, ce qui n'est pas le cas dans les deux autres formes du cycle.

Le cycle du capital-argent reste constamment expression générale du capital industriel pour autant qu'il implique toujours le faire-valoir de la valeur avancée. En $P \dots P$, l'expression monétaire du capital apparaît seulement comme prix des éléments de production, c'est-à-dire seulement comme valeur exprimée en monnaie de compte, forme sous laquelle elle se fixe dans la comptabilité.

$A \dots A'$ ne devient une forme particulière du cycle du capital industriel que si un capital nouveau est avancé pour la première fois en argent et retiré sous la même forme, soit parce qu'on le fait passer d'une branche de production dans une autre, soit parce que le capital industriel se retire de l'affaire. Le cas se présente lors du fonctionnement comme capital de la plus-value avancée pour la première fois sous forme d'argent, et il apparaît de la façon la plus frappante lorsque cette plus-value fonctionne dans une autre affaire que celle d'où elle provient. $A \dots A'$ peut être le premier cycle d'un capital, il peut en être le dernier, il peut être considéré comme la forme du capital social dans son ensemble ; il est la forme d'un capital nouvellement placé, qu'il s'agisse d'un capital nouvellement accumulé sous la forme argent ou d'un ancien capital qui a été tout entier transformé en argent afin de passer d'une branche de production dans une autre.

Le capital-argent, étant la forme constamment comprise dans tous les cycles, accomplit ce cycle précisément pour la part du capital qui engendre la plus-value, le capital variable. La forme normale sous laquelle on avance le salaire est le règlement en argent ; cette opération doit se renouveler constamment à courts intervalles, parce que l'ouvrier vit d'une paie à l'autre sans réserves. Le capitaliste doit ainsi affronter l'ouvrier en permanence comme capitaliste monétaire, et son capital comme capital-argent. La compensation directe ou indirecte des

opérations n'est pas possible ici, comme elle l'est pour l'achat des moyens de production et la vente des marchandises productives (de sorte que la masse majeure du capital-argent ne figure en fait que sous forme de marchandises, et l'argent sous forme d'unités de compte, en n'intervenant à l'état liquide que pour le solde de la balance). D'autre part, une partie de la plus-value issue du capital variable est dépensée par le capitaliste en vue de sa consommation privée, qui relève du commerce de détail, et dépensée, quels que soient les détours, à l'état liquide, sous la forme argent de la plus-value. Le volume de cette part de la plus-value ne change rien à la chose. Perpétuellement, le capital variable réapparaît comme capital-argent investi en salaire (A-T), et *a* comme plus-value dépensée pour faire face aux besoins privés du capitaliste. A, valeur du capital variable avancé, et *a*, son accroissement, se fixent donc nécessairement sous la forme monétaire, pour être dépensés sous cette forme.

La formule $A-M \dots P \dots M'-A'$, avec le résultat $A' = A + a$, prête à l'erreur, par son aspect, comporte un caractère trompeur, qui résulte de la présence de la valeur avancée et mise en valeur sous sa forme d'équivalent : l'argent. L'accent est mis non pas sur le faire-valoir de la valeur, mais sur la *forme argent* de ce procès, sur le fait qu'on retire finalement de la circulation plus de valeur en monnaie qu'on n'en avait avancé à l'origine, c'est-à-dire sur l'augmentation de la masse d'or et d'argent appartenant au capitaliste. Le système dit monétaire n'est qu'une expression de ce qu'il y a d'irrationnel dans la forme $A-M-A'$, dans un mouvement qui se déroule exclusivement dans la circulation et qui, pour cette raison, ne peut expliquer les deux actes : 1° $A-M$, 2° $M-A'$ que par le fait que *M* se vend, dans le second acte, au-dessus de sa valeur et retire ainsi de la circulation plus d'argent qu'on n'y en a versé en l'achetant. Au contraire, l'acte $A-M \dots P \dots M'-A'$, s'il se fixe comme forme exclusive, fournit la base d'un système plus développé, le système mercantile, où on voit apparaître comme élément nécessaire non seulement la circulation des marchandises, mais aussi la production des marchandises.

Le caractère trompeur de $A-M \dots P \dots M'-A'$ et l'interprétation trompeuse qui en résulte se manifestent dès que cette forme se fixe à l'état définitif, au lieu d'apparaître comme une forme fluide, se renouvelant en permanence, c'est-à-dire dès qu'elle est considérée non comme l'une des formes du cycle, mais comme sa forme exclusive. D'elle-même, elle indique pourtant d'autres formes.

En premier lieu, tout ce cycle présuppose le caractère capitaliste du procès de production lui-même, il a pour base ce procès de production avec l'état social spécifique qu'il entraîne. $A-M = A-M \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$; mais $A-T$ suppose le salarié ; par conséquent, les moyens de production comme faisant partie du capital productif, par conséquent le procès de travail et de faire-valoir, le procès de production, comme étant déjà fonction capitaliste.

En deuxième lieu, si $A \dots A'$ se répète, le retour à la forme monétaire apparaît aussi transitoire que la forme monétaire au premier stade. $A-M$ s'évanouit pour faire place à *P*. Le renouvellement continu de l'avance monétaire aussi bien que son retour continu sous forme monétaire apparaissent eux-mêmes comme étant seulement des moments transitoires dans le cycle.

En troisième lieu,

$$\underbrace{A-M \dots P \dots M'-A', A-M \dots P \dots M'-A', A-M \dots P \dots M'-A', \dots}_{\text{etc.}}$$

Dès la seconde répétition du cycle, avant que le second cycle de *A* ne soit terminé, on voit apparaître le cycle $P \dots M'-A'$, $A-M \dots P$, et tous les cycles qui suivent peuvent ainsi être considérés sous la forme $P \dots M'-A-M \dots P$; de sorte que $A-M$, première phase du premier cycle, n'est que la préparation transitoire du cycle constamment renouvelé du capital productif. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent pour un capital industriel investi pour la première fois sous forme de capital-argent.

D'autre part, avant que le second cycle de *P* ne soit terminé, le premier cycle $M'-A'$, $A-M \dots P \dots M'$ (en abrégé $M' \dots M'$), c'est-à-dire le cycle du capital-marchandise, est déjà décrit. Ainsi la première forme contient déjà les deux autres et on voit disparaître la forme argent en tant qu'elle est non pas une simple expression de valeur, mais l'expression de valeur sous la forme d'équivalent, en argent.

Dernier point. Considérons un capital particulier faisant ses débuts, qui décrit pour la première fois le cycle $A-M \dots P \dots M'-A'$: dans ce cas, $A-M$ est la phase préparatoire, le prélude du premier procès de production que parcourt ce capital particulier. C'est pourquoi cette phase $A-M$, loin d'être une condition préalable du procès de production, est au contraire commandée, nécessitée par lui. Mais cela ne s'applique que pour ce capital particulier. Le cycle du capital-argent est la forme générale du cycle du capital industriel, pour autant que le mode capitaliste de production est présupposé, c'est-à-dire à l'intérieur d'un état social déterminé par la production capitaliste. Le procès de production capitaliste est ainsi présupposé comme antécédent, sinon dans le premier cycle du capital-argent d'un capital industriel nouvellement investi, du moins hors de lui : l'existence continue de ce procès de production dépend du cycle continuellement renouvelé $P \dots P$. Cette condition apparaît dès le premier stade $A-M$

$\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, puisque ce stade suppose d'une part l'existence de la classe ouvrière

et que, d'autre part, ce qui est premier stade $A-M$ pour l'acheteur des moyens de production est $M'-A'$ pour leur vendeur : *M'* suppose le capital-marchandise, donc la marchandise elle-même comme résultat de la production capitaliste, c'est-à-dire la fonction du capital productif.

LE CYCLE DU CAPITAL PRODUCTIF

Le cycle du capital productif a pour formule générale : P... M'—A'—M... P. Il signifie le fonctionnement périodiquement renouvelé du capital productif, donc la reproduction, autrement dit le procès de production du capital comme procès de reproduction en rapport avec l'augmentation de valeur ; non seulement production, mais reproduction périodique de plus-value ; la fonction du capital industriel présent sous sa forme productive, non comme fonction accomplie une seule fois, mais comme fonction à répétition périodique, en sorte que le recommencement est donné par le point terminal lui-même. Il se peut (dans certains cas, dans certaines branches d'investissement du capital industriel) qu'une partie de M' rentre directement comme moyen de production dans le même procès de travail dont il est issu comme marchandise : ce faisant, on épargne seulement la conversion de sa valeur en argent réel, en signes monétaires, autrement dit cette conversion ne prend d'expression indépendante que sous la forme de monnaie de compte. Une telle partie de valeur n'entre pas dans la circulation ; il y a donc des valeurs qui entrent dans le procès de production sans entrer dans le procès de circulation. Il en va de même de cette partie de M' que le capitaliste consomme en nature, comme partie du surproduit. Pourtant ce fait est insignifiant pour la production capitaliste ; il n'entre guère en ligne de compte que pour l'agriculture.

Deux choses sautent aux yeux quand on considère cette forme.

En premier lieu, tandis que, dans la première forme A—A', le procès de production, la fonction P, interrompt la circulation du capital-argent et n'apparaît que comme intermédiaire entre ses deux phases A—M et M'—A', c'est ici l'ensemble du procès de circulation du capital industriel, son mouvement total dans les limites de la phase de circulation, qui forme une simple interruption et, par conséquent, le simple intermédiaire entre le premier terme, le capital productif qui ouvre le cycle, et le dernier terme, le capital productif qui ferme le cycle sous la même forme, c'est-à-dire sous la forme de son recommencement. La circulation proprement dite apparaît seulement comme médiatrice dans la reproduction périodiquement renouvelée et par suite continue.

En deuxième lieu, l'ensemble de la circulation se présente sous la forme opposée à celle qu'elle a dans le cycle du capital-argent. Abstraction faite de la détermination de la valeur, elle était alors : A—M—A (A—M. M—A) ; elle est maintenant, abstraction faite de la détermination de la valeur : M—A—M (M—A. A—M), c'est-à-dire la forme de la circulation simple de la marchandise.

1. — *Reproduction simple.*

Considérons d'abord le procès M'—A'—M qui s'accomplit dans la sphère de la circulation entre les extrêmes P... P.

Le point de départ de cette circulation est le capital-marchandise : M' = M + m = P + m. La fonction du capital-marchandise M'—A' (la réalisation à la fois de la valeur-capital contenue en lui = P, qui existe désormais comme M, composant de la marchandise, et de la plus-value contenue en lui qui existe comme composant de la même masse de marchandise, avec valeur m) a été étudiée dans la première forme de ce cycle. Seulement elle constituait alors la seconde phase de la circulation interrompue et la phase finale du cycle total. Ici, elle forme la deuxième phase du cycle, mais la première phase de la circulation. Le premier cycle se termine par A', et comme A' aussi bien que l'A primitif peut derechef ouvrir le second cycle comme capital-argent, il était inutile, au début, d'aller plus loin et de considérer si A et a (la plus-value), contenus en A', poursuivraient leur chemin en commun ou s'ils prendraient des routes différentes. Cela ne serait devenu nécessaire que si nous avions continué à suivre le premier cycle dans son renouvellement. Ce point doit être décidé maintenant qu'il s'agit du cycle du capital productif, puisque la détermination même de son premier cycle en dépend et que M'—A' apparaît en lui comme étant la première phase de circulation, qui doit être complétée par A—M. Cette décision marquera si la formule représente la reproduction simple ou la reproduction à une échelle élargie. Le caractère du cycle change en fonction de la décision.

Prenons tout d'abord la reproduction simple du capital productif, en supposant comme au chapitre premier que toutes choses restent égales d'ailleurs et que les marchandises sont achetées et vendues à leur valeur. Toute la plus-value va, dans cette hypothèse, à la consommation personnelle du capitaliste. Dès que s'est opérée la conversion du capital-marchandise M' en argent, la partie de la somme d'argent qui représente la valeur-capital continue à circuler dans le cycle du capital industriel : l'autre partie, la plus-value faite or, entre dans la circulation générale des marchandises et, tout en étant une circulation monétaire qui émane du capitaliste, elle a lieu en dehors de la circulation de son capital individuel.

Dans notre exemple, nous avons un capital-marchandise M' de 10 000 livres de fil, valant 500 l. st. ; sur le total, 422 l. st. sont la valeur du capital productif et, comme forme argent de 8 440 livres de fil, continuent la circulation du capital commencée par M', tandis que la plus-value de 78 l. st., forme argent de 1 560 livres de fil qui sont la partie excédentaire du produit-marchandise, sort de cette circulation et suit une route à part à l'intérieur de la circulation générale des marchandises.

$$M' \left\{ \begin{array}{l} M \\ + \\ m \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{---} \\ \text{---} \\ \text{---} \end{array} \left\{ \begin{array}{l} A \\ + \\ a \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{---} M \\ \text{---} \\ \text{---} m \end{array} \left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right.$$

a—m est une série d'achats effectués moyennant l'argent que le capitaliste dépense soit en marchandises proprement dites, soit en prestations de services

pour sa digne personne ou sa famille. Ces achats sont fractionnés, ils ont lieu à des moments différents. Ainsi l'argent existe un certain temps sous la forme d'une provision, destinée à la consommation courante, ou d'un trésor, puisque l'argent bloqué dans sa circulation se trouve sous forme thésaurisée. Sa fonction comme moyen de circulation, qui inclut aussi sa forme passagère de trésor, n'entre pas dans la circulation du capital sous la forme argent A^1 . L'argent est non pas avancé, mais dépensé.

Nous avons supposé que tout le capital avancé passe constamment en entier d'une de ses phases à l'autre : ici aussi, le produit-marchandise de P porte en lui la valeur totale du capital productif $P = 422 \text{ l. st.} +$ la plus-value créée pendant le procès de production $= 78 \text{ l. st.}$. Dans notre exemple, où le produit-marchandise est divisible, la plus-value existe sous la forme de 1 560 livres de fil, ou encore, si l'on calcule par rapport à une livre de fil, sous la forme de 2,496 onces de fil. Si, au contraire, le produit-marchandise était par exemple une machine estimée 500 l. st. et ayant la même composition de valeur que le fil, la plus-value y serait encore un élément de valeur de la machine égal à 78 l. st., mais ces 78 l. st. n'existeraient que dans l'ensemble de la machine ; il est impossible de la diviser en valeur-capital et en plus-value sans la mettre en pièces et sans détruire sa valeur en même temps que sa valeur d'usage. C'est seulement en idée que les deux composants de la valeur peuvent être présentés comme composants du corps de la marchandise. Ils ne sont pas des éléments autonomes de la marchandise M' , comme chaque livre de fil est un élément séparable et autonome des 10 000 livres de marchandise. Dans le premier cas, il faut que l'ensemble de la marchandise — le capital-marchandise, la machine — soit entièrement vendu pour que a puisse entreprendre sa circulation spéciale. Au contraire, si le capitaliste vend 8 440 livres, la vente des 1 560 livres restantes représentera une circulation de la plus-value entièrement séparée sous la forme m (1 560 livres de fil) $-a$ (78 l. st.) $= m$ (articles de consommation). Mais les éléments de valeur des 10 000 livres de fil peuvent se présenter dans chaque fraction du produit aussi bien que dans le produit total. De même que ce produit total, les 10 000 livres de fil, peut se diviser en : 1° valeur-capital constante (c) $= 7 440$ livres de fil valant 372 l. st. ; 2° valeur-capital variable (v) $= 1 000$ livres de fil valant 50 l. st. ; 3° plus-value (p/l) $= 1 560$ livres de fil valant 78 l. st., de même chaque livre de fil peut se diviser en : 1° $c = 11,904$ onces valant 8,928 pence ; 2° $v = 1,600$ once de fil valant 1,200 penny ; 3° $p/l = 2,496$ onces de fil valant 1,872 penny. Si la vente des 10 000 livres se faisait par échelonnement, le capitaliste pourrait consommer par échelonnement les éléments de plus-value contenus dans les portions échelonnées et, ce faisant, réaliser aussi par échelonnement la somme $c + v$. Mais cette opération suppose également pour finir la vente du lot entier de 10 000 livres de fil et, par conséquent, elle suppose aussi que la valeur de c et v est remboursée par la vente de 8 440 livres de fil (Livre I^{er}, chap. IX, 2^e).

Quoi qu'il en soit, par l'acte $M'-A'$, la valeur-capital contenue en M' et la plus-value prennent l'une et l'autre une existence discernable, l'existence de sommes d'argent distinctes : A et a sont tous deux une forme actualisée de la valeur, qui, à l'origine, en M' , n'a d'expression propre qu'en tant que prix de la marchandise, n'a par conséquent qu'une expression en idée.

$m-a-m$ est une circulation simple de marchandise, dont la première phase $m-a$ est comprise dans la circulation du capital-marchandise $M'-A'$, donc dans le cycle du capital, et dont la phase complémentaire $a-m$ échappe au contraire à ce cycle, se sépare de lui pour constituer une démarche de la circulation générale des marchandises. La circulation de M et de m , de la valeur-capital et de la plus-value, se scinde après la transformation de M' en A' , d'où il suit :

Primo, au moment où le capital-marchandise se réalise par l'acte $M'-A' = M'-(A+a)$, les mouvements de la valeur-capital et de la plus-value encore confondus en $M'-A'$ et portés par la même masse de marchandises deviennent séparables, les deux valeurs ayant désormais, en tant que sommes d'argent, des formes autonomes.

Secundo, si cette séparation s'accomplit du fait que a est dépensé comme revenu du capitaliste tandis que A continue comme forme fonctionnelle de la valeur-capital sa route déterminée par le cycle, le premier acte $M'-A'$, en liaison avec les actes subséquents $A-M$ et $a-m$, peut se représenter comme formant deux circulations distinctes : $M-A-M$ et $m-a-m$, et toutes les deux, au point de vue de la forme générale, appartiennent à la circulation ordinaire des marchandises.

D'ailleurs, quand on se trouve dans la pratique devant des marchandises dont la substance est indivisible, on isole quand même en idée les composants de leur valeur. Par exemple, dans l'industrie du bâtiment de Londres, qui travaille le plus souvent à crédit, l'entrepreneur touche des avances au fur et à mesure que la construction de la maison passe d'étape en étape. Aucune de ces étapes n'est une maison, elle n'est qu'un élément réellement existant d'une maison à venir et qui se fait ; en dépit de sa réalité, elle n'est qu'une fraction idéale de la maison totale, mais pourtant suffisamment réelle pour servir de garantie à une avance chaque fois répétée (voir plus loin chap. XII).

Tertio, si les mouvements de la valeur-capital et de la plus-value encore confondus dans M et A ne se séparent qu'en partie (une fraction de la plus-value n'étant pas dépensée comme revenu) ou bien ne se séparent pas du tout, la valeur-capital subit elle-même une modification à l'intérieur de son cycle, avant l'achèvement de son cycle. Dans notre exemple, la valeur du capital productif était égale à 422 l. st. S'il continue donc l'acte $A-M$, par exemple sous forme de 480 ou de 500 l. st., il aura en parcourant les derniers stades du cycle une valeur supérieure de 58 ou de 78 l. st. à sa valeur initiale. Cette modification peut être liée à un changement dans la proportion des parties qui composent sa valeur.

$M'-A'$, second stade de la circulation et stade final du cycle I ($A \dots A'$), est le deuxième stade de notre cycle et le premier de la circulation des marchandises. En ce qui concerne la circulation, il faut donc qu'il soit complété par $A'-M'$. Mais $M'-A'$ n'a pas seulement dépassé déjà le procès de mise en valeur (qui est ici la fonction P, le premier stade) : son résultat, le produit-marchandise M' , est déjà réalisé. Le procès de faire-valoir du capital, ainsi que la réalisation du produit-marchandise représentant la valeur-capital mise en valeur, est donc terminé par $M'-A'$.

Nous avons supposé une reproduction simple, c'est-à-dire le cas où $a-m$ se sépare entièrement de $A-M$. Puisque les deux circulations $m-a-m$ et $M-A-M$ appartiennent, par la forme générale, à la circulation des marchandises (elles ne présentent par conséquent pas de différences de valeur entre les extrêmes), il est facile de concevoir, comme le fait l'économie vulgaire, le procès de production capitaliste comme une simple production de marchandises, de valeurs d'usage destinées à une consommation quelconque : marchandises que le capitaliste ne produit que pour les remplacer par des marchandises d'une autre valeur d'usage, pour les échanger contre celles-ci, ainsi que s'exprime de manière erronée l'économie vulgaire.

M' se présente d'emblée comme capital-marchandise, et le but de tout le procès, l'enrichissement (la mise en valeur) n'exclut nullement une consommation du capitaliste qui s'accroît avec la grandeur de la plus-value (par conséquent aussi du capital) : il l'implique bel et bien.

En effet, dans la circulation du revenu du capitaliste, la marchandise produite m (ou la fraction du produit-marchandise M' qui lui correspond en idée) ne sert à rien d'autre qu'à être convertie d'abord en argent et, de l'argent, en une série d'autres marchandises servant à la consommation privée. Mais il ne faut pas négliger ici cette petite circonstance que m est une valeur-marchandise qui n'a rien coûté au capitaliste, qu'il est l'incarnation du surtravail, ce qui explique pourquoi il entre en scène à l'origine comme composant du capital-marchandise M' . Ce m lui-même est donc lié, par sa seule existence, au cycle de la valeur-capital accomplissant son procès ; et si ce cycle est bloqué ou subit quelque autre dérangement, ce n'est pas seulement la consommation de m qui se rétrécit ou cesse tout à fait, mais en même temps le débit de la série de marchandises qui forment la contre-valeur de m . Il en va de même quand $M'-A'$ n'aboutit pas ou qu'on ne peut vendre qu'une partie de M' .

Nous avons vu que $m-a-m$, circulation du revenu du capitaliste, n'entre dans la circulation du capital qu'aussi longtemps que m est une partie de valeur de M' , du capital sous sa forme fonctionnelle de capital-marchandise ; mais, dès qu'il est devenu autonome par suite de $a-m$, donc dans toute l'opération $m-a-m$, il n'entre pas dans le mouvement du capital avancé par le capitaliste, bien qu'il en provienne. Il n'y est rattaché que pour autant que l'existence du capital

suppose l'existence du capitaliste, laquelle a pour condition la consommation de plus-value par le capitaliste.

Au sein de la circulation générale, M' , par exemple le fil, fonctionne seulement comme marchandise : mais, en tant que moment de la circulation du capital, il fonctionne comme *capital-marchandise*, aspect que la valeur-capital prend et abandonne tour à tour. Après la vente du fil au commerçant, le fil est écarté du procès cyclique de ce capital dont il est le produit. Mais néanmoins, en tant que marchandise, il reste toujours dans la sphère de la circulation générale. La circulation de la même masse de marchandises persiste, bien qu'elle ait cessé de former un moment du cycle autonome que parcourt le capital du filateur. La métamorphose réelle et définitive de la masse de marchandises jetée par le capitaliste dans la circulation, $M-A$, leur passage final à la consommation, peut ainsi être entièrement séparée, dans le temps et dans l'espace, de la métamorphose dans laquelle cette masse de marchandises fonctionne pour lui comme capital-marchandise. La même métamorphose qui s'est accomplie dans la circulation du capital reste à accomplir dans la sphère de la circulation générale.

Peu importe que le fil rentre dans le cycle d'un autre capital industriel. La circulation générale comprend aussi bien l'entrelacement des cycles des différentes fractions autonomes du capital social, c'est-à-dire la totalité des capitaux individuels, que la circulation des valeurs jetées sur le marché sans être des capitaux, ou encore des valeurs entrant dans la consommation individuelle.

Le rapport entre le cycle du capital, comme partie de la circulation générale, et son cycle, pour autant qu'il forme des chaînons d'une circulation autonome, se manifeste également quand nous considérons la circulation de $A' = A + a$. Capital-argent, A continue le cycle du capital. Dépensé comme revenu ($a-m$), a entre dans la circulation générale et s'échappe du cycle du capital. Seule entre dans ce cycle la partie qui fonctionne comme capital-argent additionnel. Dans $m-a-m$, l'argent fonctionne simplement comme numéraire ; le but de cette circulation est la consommation individuelle du capitaliste. Il est typique du crétinisme de l'économie vulgaire qu'elle indique comme étant le cycle caractéristique du capital cette circulation qui n'entre pas dans le cycle du capital, — la circulation de la partie du produit-valeur qui est consommée comme revenu.

Dans la seconde phase, $A-M$, la valeur-capital $A = P$ (la valeur du capital productif qui ouvre ici le cycle du capital industriel) reparaît, dépouillée de la plus-value, donc avec la même grandeur de valeur que dans le premier stade du cycle du capital-argent $A-M$. Bien qu'il ne soit plus à la même place bien qu'il représente maintenant le capital-marchandise converti, le capital-argent a la même fonction : se transformer en Mp et T , moyens de production et force de travail.

Dans la fonction du capital-marchandise $M'-A'$, la valeur-capital, pendant que la plus-value accomplit le mouvement $m-a$, a parcouru la phase $M-A$, et elle

entre maintenant dans la phase complémentaire $A-M \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$; de sorte que sa circulation complète est $M-A-M \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$.

Primo : Le capital-argent A a été dans la figure I (cycle $A \dots A'$) la forme primitive sous laquelle on avance la valeur-capital ; ici il apparaît d'emblée comme une partie de la somme d'argent dans laquelle s'est converti le capital-marchandise au cours de la première phase de circulation $M'-A'$, donc d'emblée comme la conversion de P , capital productif, en argent, moyennant la vente du produit-marchandise. Le capital-argent existe donc d'emblée ici comme une forme de valeur-capital qui n'est pas primitive et qui n'est pas définitive, puisqu'il faut un nouvel abandon de la forme argent pour que puisse s'accomplir la phase $A-M$ qui complète la phase $M-A$. C'est pourquoi la partie de $A-M$ qui est en même temps $A-T$ n'apparaît plus comme une simple avance d'argent dans l'acquisition de la force de travail, mais comme l'avance faite à la classe ouvrière, sous forme d'argent, de ces 1 000 livres de fil valant 50 l. st. qui forment une partie de la valeur-marchandise créée par la force de travail. L'argent qu'on avance ici à l'ouvrier n'est qu'un équivalent converti d'une partie de la valeur-marchandise qu'il a lui-même produite. Et c'est déjà une raison pour que l'acte $A-M$, en tant qu'il est $A-T$, ne constitue aucunement la simple substitution d'une marchandise sous forme de valeur d'usage à une marchandise sous forme d'argent, mais au contraire implique d'autres éléments, indépendants de la circulation générale des marchandises comme telle.

A' apparaît comme forme convertie de M' , qui est lui-même le produit des fonctions antérieures de P , procès de production : c'est pourquoi toute la somme A' apparaît comme expression monétaire d'un travail antérieur. Dans notre exemple, 10 000 livres de fil = 500 l. st., produit du procès de filage : sur le total, 7 440 livres de fil = le capital constant avancé $c = 372$ l. st. ; 1 000 livres de fil = le capital variable avancé $v = 50$ l. st. ; 1 560 livres de fil = la plus-value $p = 78$ l. st. Si de A' on n'avance à nouveau que le capital primitif = 422 l. st., toutes circonstances égales d'ailleurs, l'ouvrier ne reçoit de l'acte $A-T$, à titre d'avance pour la seconde semaine, qu'une partie des 10 000 livres de fil produites dans la semaine (la valeur-argent de 1 000 livres de fil). En tant que résultat de $M-A$, l'argent est toujours l'expression d'un travail antérieur. Si l'acte complémentaire $A-M$ s'accomplit aussitôt sur le marché des marchandises, c'est-à-dire si A est converti en marchandises existantes, disponibles sur le marché, on a toujours affaire à la conversion d'un travail antérieur, à partir d'une forme (l'argent), dans une autre forme (la marchandise). Mais $A-M$ est distinct dans le temps de $M-A$. Ils ne sont simultanés qu'à titre exceptionnel : dans le cas, par exemple, où le capitaliste qui accomplit $A-M$ et le capitaliste pour qui cet acte est $M-A$ échangent leurs marchandises en même temps, A n'intervenant que pour solder le compte. La différence de temps entre l'exécution de

$M-A$ et celle de $A-M$ peut être plus ou moins considérable. Bien que A , comme résultat de l'acte $M-A$, représente du travail antérieur, il peut représenter, pour l'acte $A-M$, la forme convertie de marchandises qui ne sont pas encore disponibles du tout sur le marché, et qui y arriveront seulement à l'avenir, puisque $A-M$, d'habitude, ne s'accomplit pas avant que M ait été produit à nouveau. A peut aussi représenter des marchandises qui sont produites en même temps que le M dont cet A est l'expression monétaire. C'est ainsi que, dans la conversion $A-M$ (achat de moyens de production), on peut acheter du charbon avant qu'il ne soit extrait de la mine. Pour autant que A figure comme accumulation d'argent et qu'il n'est pas dépensé comme revenu, il peut représenter du coton qui ne sera produit que l'année suivante. Il en est de même pour la dépense du revenu du capitaliste, $a-m$. De même pour le salaire $T = 50$ l. st. ; cet argent est non seulement la forme monétaire du travail antérieur des ouvriers, mais en même temps un bon sur le travail simultané ou futur, du travail qui est seulement en train de se réaliser ou ne se réalisera que dans l'avenir. L'ouvrier peut acheter avec cet argent un habit qui ne sera confectionné que la semaine suivante. Ce raisonnement s'applique surtout au très grand nombre d'aliments nécessaires qui, pour ne pas se gâter, doivent être consommés presque immédiatement après leur production. Ainsi l'ouvrier, quand il touche l'argent qui représente le règlement de son salaire, reçoit la forme convertie de son propre travail futur ou de celui d'autres ouvriers. À l'aide d'une partie de son travail antérieur, le capitaliste lui donne un bon sur son propre travail à venir. C'est son propre travail simultané ou futur qui forme la provision n'existant pas encore avec laquelle on paie son travail antérieur. Ici s'évanouit entièrement l'idée de la formation de provision.

Secundo : Par la circulation $M-A-M \begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, le même argent fait un mouvement de va-et-vient ; le capitaliste le perçoit d'abord comme vendeur et le cède comme acheteur ; la conversion de la marchandise en la forme argent ne sert qu'à la reconvertir de la forme argent en la forme marchandise. La forme argent du capital, son existence comme capital-argent, n'est ainsi, dans ce mouvement, qu'un moment fugitif. Autrement dit, tant que le mouvement se déroule, le capital-argent apparaît simplement comme moyen de circulation, en servant de moyen d'achat ; il devient moyen de paiement proprement dit quand des capitalistes, en s'achetant l'un à l'autre, doivent solder leurs différences.

Tertio : La fonction du capital-argent, qu'il serve soit de simple moyen de circulation, soit de moyen de paiement, ne consiste qu'à procurer le remplacement de M par T et Mp , c'est-à-dire le remplacement du fil, produit-marchandise, résultat du capital productif (après déduction de la plus-value à employer comme revenu), par ses éléments de production ; elle consiste donc à reconvertir la valeur-capital de sa forme marchandise à la forme des éléments constitutifs de

cette marchandise ; en fin de compte, le capital-argent n'est donc que l'instrument de la conversion du capital-marchandise en capital productif.

Pour que le cycle s'accomplisse normalement, il faut que M' soit vendu à sa valeur et en totalité. En outre, M—A—M implique non seulement le remplacement d'une marchandise par une autre, mais son remplacement dans les mêmes rapports de valeur. C'est ce que nous avons supposé ici. Mais, dans la réalité, les valeurs des moyens de production varient ; la production capitaliste ne se caractérise-t-elle pas justement par un perpétuel changement des rapports de valeur, ne fût-ce qu'en raison du changement constant dans la productivité du travail qui lui est propre ? Nous ne faisons ici que signaler ce changement de valeur des facteurs de la production, nous le discuterons plus tard. La conversion des éléments de production en produit-marchandise, de P en M', se fait dans la sphère de la production ; la reconversion de M' en P, dans la sphère de la circulation. Elle s'opère par la simple métamorphose des marchandises. Mais son contenu est un moment du procès de reproduction considéré comme un tout. M—A—M, forme de circulation du capital, implique un échange de substances fonctionnellement déterminé. La transformation M—A—M a en outre pour effet que M est égal aux éléments de production du quantum de marchandises M', ces éléments conservant l'un par rapport à l'autre leurs rapports de valeur primitifs : on suppose donc non seulement que les marchandises s'achètent³ à leur valeur, mais qu'elles ne subissent pas d'altération de valeur pendant le cycle ; sinon, le procès ne suivrait pas son cours normal.

Dans A... A', A est la forme primitive de la valeur-capital, forme qu'elle abandonne pour la reprendre ensuite. Dans P... M'—A'—M... P, A n'est qu'une forme prise au cours du procès et qui est abandonnée dans le déroulement même de ce procès. Comme forme autonome de la valeur du capital, la forme argent n'apparaît ici que d'une façon fugitive ; le capital, en tant que M', est aussi impatient de la prendre qu'il est, en tant que A', impatient de l'abandonner dès qu'il s'en est revêtu, pour se convertir de nouveau en la forme du capital productif. Aussi longtemps qu'il demeure sous l'aspect argent, il ne fonctionne pas comme capital et par conséquent ne se met pas en valeur ; le capital est en jachère. A agit ici comme moyen de circulation, mais comme moyen de circulation du capital. Le semblant d'indépendance qui appartient à la forme argent de la valeur-capital dans la première figure de son cycle (dans le cycle du capital-argent) disparaît dans cette seconde figure, qui est par conséquent la critique de la première et la ramène à une simple figure spéciale. Si la seconde métamorphose A—M se heurte à des obstacles (si par exemple les moyens de production font défaut sur le marché), le cycle, le cours du procès de reproduction est interrompu, absolument comme dans le cas où le capital est bloqué sous la forme de capital-marchandise. Mais voici la différence : il peut tenir plus longtemps sous la forme argent qu'il ne se conserve sous la forme périssable de marchandises. Il ne cesse pas d'être argent, quand il n'accomplit pas les

fonctions de capital-argent, tandis qu'il cesse d'être une marchandise, ou même une valeur d'usage, s'il est bloqué trop longtemps dans sa fonction de capital-marchandise. En outre, il est capable, sous la forme argent, de prendre une autre forme de capital productif que sa forme primitive, tandis que, sous la forme M', il ne peut absolument pas bouger.

Par sa forme, M'—A—M implique seulement pour M' des actes de circulation qui sont des moments de sa reproduction ; mais la reproduction effective de M, qui représente la transformation de M', est nécessaire pour l'exécution de M'—A'—M. Cette exécution, cependant, est conditionnée par des procès de reproduction extérieurs au procès de reproduction du capital individuel représenté en M'.

Dans la figure I, l'acte A—M $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_P \end{array} \right.$ ne fait que préparer la première métamorphose du capital-argent en capital productif ; dans la figure II, il signifie la reconversion du capital-marchandise en capital productif, c'est-à-dire, si l'investissement de capital industriel ne varie pas, la reconversion du capital-marchandise en ces mêmes éléments de production dont il est issu. Il apparaît donc ici, tout comme dans la figure I, comme phase préparatoire du procès de production, mais il s'agit du retour à ce procès, de son renouvellement, par conséquent du prélude au procès de reproduction, à la répétition du procès de mise en valeur.

Notons, une fois de plus, que A—T n'est pas un simple échange de marchandises, mais l'achat d'une marchandise T qui doit servir à la production de plus-value, tandis que A—M_P n'est qu'une démarche matériellement indispensable pour atteindre ce but.

Avec l'accomplissement de A—M $\left\{ \begin{array}{l} T \\ M_P \end{array} \right.$, A est reconverti en capital productif, P, et le cycle recommence.

La forme explicite de P... M'—A'—M... P est donc :

$$P \dots M' \left\{ \begin{array}{l} M \\ + \\ m \end{array} \right\} - \left\{ \begin{array}{l} A \\ + \\ a \end{array} \right\} - M \left\{ \begin{array}{l} T \dots P \\ M_P \end{array} \right.$$

La conversion de capital-argent en capital productif est l'achat de marchandises pour produire des marchandises⁴. C'est seulement quand la consommation devient ainsi consommation productive qu'elle tombe dans le cycle du capital lui-même ; la condition requise est que la marchandise consommée serve à faire de la plus-value, et c'est là quelque chose de bien différent de la production, et même de la production marchande, qui a pour but l'existence de producteurs ; le remplacement d'une marchandise par une autre, lorsqu'il obéit ainsi à la

production de plus-value, est tout autre chose que l'échange pur et simple de produits, dont l'argent est seulement le moyen. C'est pourtant la confusion que commettent les économistes pour démontrer qu'aucune surproduction n'est possible.

En dehors de la consommation productive de A, qui se convertit en T et M_p , le cycle contient le premier chaînon A-T, qui est pour l'ouvrier T-A = M-A. De la circulation de l'ouvrier T-A-M, qui inclut sa consommation, seul le premier chaînon est le résultat de A-T et comme tel tombe dans le cycle du capital. Le second acte, c'est-à-dire A-M, ne débouche pas dans la circulation du capital individuel, bien qu'il en soit issu. Mais la continuité de l'existence de la classe ouvrière est une nécessité pour la classe capitaliste, et il en va de même par conséquent de la consommation de l'ouvrier moyennant A-M.

Pour que la valeur-capital puisse continuer son cycle et la plus-value être consommée par le capitaliste, l'acte M'-A' suppose seulement la conversion de M' en argent, sa vente. Naturellement, on n'achète M' que parce que l'article est une valeur d'usage, parce qu'il est propre à quelque espèce de consommation, productive ou individuelle. Quand M' continue de circuler, par exemple entre les mains du commerçant qui a acheté le fil, ce fait, au début, n'a absolument rien à voir avec la continuation du cycle du capital individuel qui a produit le fil et l'a vendu au commerçant. Le procès tout entier continue sa marche, et avec lui la consommation individuelle qui en résulte de la part du capitaliste et de la part de l'ouvrier. C'est là un point important pour l'étude des crises.

Dès l'instant où M' est vendu, converti en argent, il peut être reconverti en facteurs réels du procès de travail et, par cela même, du procès de reproduction. Que M' soit acheté par le consommateur définitif ou par un commerçant qui veut le revendre, cela ne change rien à la chose. Le volume des masses de marchandises fournies par la production capitaliste est déterminé par l'échelle de cette production et par son besoin de s'étendre constamment, non par le champ déterminé à l'avance de l'offre et de la demande, des besoins à satisfaire. La production de masse ne trouve comme acheteur immédiat, en dehors d'autres capitalistes industriels, que le négociant en gros. Dans certaines limites, le procès de reproduction peut se dérouler sur la même échelle ou sur une échelle élargie, bien que les marchandises déversées par lui ne soient pas entrées réellement dans la consommation individuelle ou productive. La consommation des marchandises n'est pas incluse dans le cycle du capital dont elles sont issues. Du moment où le fil, par exemple, est vendu, le cycle de la valeur-capital qu'il représente peut recommencer, quel que soit le sort réservé au fil vendu. Tant que le produit se vend, tout est en règle au point de vue du producteur capitaliste. Le cycle de la valeur-capital, dont il est le représentant, ne s'interrompt pas. Et si ce procès s'élargit, — ce qui inclut un élargissement de la consommation productive des moyens de production, — cette reproduction du capital peut être accompagnée par une consommation individuelle élargie (donc, une demande

élargie) des ouvriers, puisque le procès s'ouvre et est rendu possible par la consommation productive. Il se peut donc que la production de plus-value et avec elle la consommation individuelle du capitaliste s'accroissent et que le procès de production tout entier se trouve dans l'état le plus florissant, pendant qu'une grande partie des marchandises ne sont entrées qu'en apparence dans la consommation et restent sans trouver preneur dans les mains des revendeurs, donc en fait se trouvent toujours sur le marché. Voici que les vagues de marchandises se succèdent, tant que, à la fin, on s'aperçoit que la première vague n'a été absorbée par la consommation qu'en apparence. Les capitaux-marchandises se disputent la place sur le marché. Les derniers arrivés, pour vendre, vendent au-dessous du prix, tandis que les premiers stocks ne sont pas encore liquidés à l'échéance des paiements. Leurs détenteurs sont obligés de se déclarer insolvable ou de vendre à n'importe quel prix pour payer. Cette vente ne correspond nullement à l'état réel de la demande ; elle ne correspond qu'à la *demande de paiement*, à l'absolue nécessité de convertir la marchandise en argent. La crise éclate. Elle devient manifeste non par la décroissance directe de la demande d'objets de consommation, de la demande pour la consommation individuelle, mais par la décroissance de l'échange entre capitaux, du procès de reproduction du capital.

Il arrive que les marchandises M_p et T, dans lesquelles A se transforme pour accomplir sa fonction de capital-argent, de valeur-capital destinée à être reconvertie en capital productif, doivent être achetées ou payées à des dates différentes, de sorte que A-M représente une série d'achats et de paiements successifs : dans ce cas, une partie de A accomplit l'acte A-M, pendant qu'une autre partie reste à l'état d'argent pour n'être utilisée à des actes simultanés ou successifs de type A-M qu'à un moment déterminé par les conditions du procès lui-même. Elle n'est retirée que temporairement de la circulation, pour entrer en action, pour exercer sa fonction à l'époque convenue. Son immobilisation elle-même est alors une fonction fixée par sa circulation et pour la circulation. Son existence comme fonds d'achat et de paiement, la suspension de son mouvement, sa position en circulation bloquée est une situation où l'argent exerce une de ses fonctions comme capital-argent, puisque, dans ce cas, l'argent provisoirement au repos est lui-même une partie du capital-argent A (de $A'-a = A$), de cette partie de la valeur du capital-marchandise qui est égale à P, valeur du capital productif d'où le cycle procède. D'autre part, tout l'argent retiré de la circulation se trouve sous forme thésaurisée. Par conséquent, la forme thésaurisée de l'argent devient ici fonction du capital-argent, tout comme, dans l'acte A-M, la fonction de l'argent comme moyen d'achat et de paiement devient fonction du capital-argent, et cela parce que c'est la valeur-capital qui existe ici sous forme argent, parce que l'état argent représente ici le capital industriel dans un de ses stades, en constitue un état commandé par les conditions d'ensemble du cycle. Mais en même temps il se confirme derechef que le capital-argent, à l'intérieur

du cycle du capital industriel, n'exécute que des fonctions monétaires et que ces fonctions monétaires ne prennent en même temps le sens de fonctions capitalistes que par leur rapport d'ensemble avec les autres stades de ce cycle.

La représentation de A' comme rapport de a à A, comme rapport capitaliste, est une fonction directe non du capital-argent, mais du capital-marchandise M' qui, à son tour, comme rapport de m à M, ne fait qu'exprimer le résultat du procès de production, de la mise en valeur de la valeur-capital qui s'y est opérée.

La continuation du procès de circulation peut se heurter à des obstacles, A étant obligé par des circonstances extérieures, l'état du marché, etc., de suspendre sa fonction A-M et de demeurer pendant un temps plus ou moins long sous forme d'argent : nous retrouvons alors un état thésaurisé de l'argent, état qui se présente aussi dans la circulation simple des marchandises, du moment où le passage de M-A à A-M est interrompu par suite de circonstances extérieures. C'est une thésaurisation involontaire. Dans notre exemple, l'argent a ainsi la forme d'un capital-argent en jachère et latent. Mais, provisoirement, nous n'insisterons pas davantage sur ce point.

Dans les deux cas, la stagnation du capital-argent en son état d'argent apparaît comme le résultat d'un mouvement interrompu, que cette interruption soit à propos ou mal à propos, volontaire ou involontaire, favorable ou défavorable à la fonction normale.

II. — L'accumulation et la reproduction sur une échelle élargie.

Étant donné que les proportions dans lesquelles le procès de production est apte à s'élargir sont non pas arbitraires, mais commandées par les conditions techniques, il se peut que la plus-value réalisée, tout en étant destinée à être capitalisée, ne parvienne souvent que par la répétition de différents cycles au volume nécessaire pour qu'elle fonctionne effectivement comme capital additionnel, pour qu'elle entre dans le cycle de la valeur-capital en marche : jusque-là, il faut qu'elle s'amoncelle. Elle prend, en ce cas, l'aspect rigide de trésor et constitue sous cette forme du capital-argent latent. Capital latent, puisqu'il ne peut agir comme capital tant qu'il demeure sous la forme argent⁵. La thésaurisation apparaît donc ici comme un facteur qui, tout en étant impliqué dans le procès capitaliste d'accumulation, tout en l'accompagnant, s'en distingue par essence. En effet, la formation d'un capital-argent latent n'élargit pas le procès de reproduction lui-même. Au contraire. S'il se forme ici du capital-argent latent, c'est parce que le producteur capitaliste est incapable d'étendre immédiatement l'échelle de sa production. Au cas où il vend son surproduit à un producteur d'or ou d'argent qui jette dans la circulation de nouvelles quantités d'or ou d'argent ou, ce qui revient au même, à un commerçant qui importe de l'étranger des

quantités supplémentaires d'or ou d'argent en échange d'une partie du surproduit national, son capital-argent latent forme un accroissement du trésor national d'or ou d'argent. Dans tous les autres cas, les 78 l. st., par exemple, qui étaient un moyen de circulation entre les mains de l'acheteur, ont pris simplement la forme de trésor entre les mains du capitaliste : on n'a donc affaire qu'à une répartition différente du trésor national d'or ou d'argent.

Si l'argent fonctionne dans les transactions de notre capitaliste comme moyen de paiement (la marchandise ne devant être payée par l'acheteur que dans un délai plus ou moins long), le surproduit destiné à être capitalisé se convertit non en argent, mais en créances, en titres de propriété sur un équivalent que l'acheteur a peut-être déjà en sa possession, peut-être seulement en vue. Tout comme l'argent placé en papiers portant intérêts, etc., il reste en dehors du procès de reproduction du cycle, bien qu'il puisse entrer dans le cycle d'autres capitaux industriels individuels.

Tout le caractère de la production capitaliste est déterminé par la mise en valeur de la valeur-capital avancée, donc, en premier lieu, par la production de plus-value dans la plus large mesure possible ; deuxièmement (voir Livre I^{er}, chap. XXIV⁶), par la production de capital, donc par la conversion de plus-value en capital. L'accumulation ou production sur une échelle élargie apparaît comme le moyen d'étendre constamment la production de plus-value, donc l'enrichissement du capitaliste, et comme le but personnel de ce dernier ; elle est comprise dans la tendance générale de la production capitaliste ; mais, par la suite, elle se transforme, du fait de son développement, comme nous l'avons montré au Livre I^{er}, en une nécessité pour chaque capitaliste individuel. L'augmentation constante de son capital devient indispensable à la conservation de ce même capital. Mais nous n'avons pas à revenir davantage sur ce qui a été exposé antérieurement.

En examinant d'abord la reproduction simple, nous avons supposé que toute la plus-value est dépensée comme revenu. En réalité, dans des conditions normales, il faut toujours qu'une partie en soit dépensée comme revenu et qu'une autre en soit capitalisée, sans qu'il importe de savoir si la plus-value produite dans les limites de périodes déterminées est parfois entièrement dépensée, parfois entièrement capitalisée. Dans le mouvement moyen, — et c'est le seul que la formule générale puisse représenter, — les deux se présentent. Pour ne pas compliquer la formule, il vaut pourtant mieux admettre qu'on accumule la plus-value tout entière. La formule $P \dots M' - A' - M' \left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \dots P' \right.$ exprime un

capital productif qui se reproduit à plus grande échelle et avec une valeur plus grande et commence son second cycle ou, ce qui revient au même, renouvelle le premier comme capital productif augmenté. Dès que ce second cycle commence, nous retrouvons P comme point de départ, seulement ce P est un capital productif plus grand que le premier P. De même, lorsque, dans la formule

A... A', le second cycle commence à A', cet A' fonctionne comme A, comme un capital-argent de grandeur déterminée qui a été avancé; c'est un capital-argent plus grand que celui qui ouvrait le premier cycle, mais toute référence à son augmentation par capitalisation de plus-value est évanouie aussitôt qu'il se présente dans la fonction de capital-argent avancé. Cette origine n'est plus visible sous sa forme de capital-argent commençant son cycle. Il en est de même pour P' dès qu'il fonctionne comme point de départ d'un nouveau cycle.

La comparaison de P... P' avec A... A', avec le premier cycle, montre qu'ils n'ont point du tout la même signification. Pris en lui-même, comme cycle isolé, A... A' exprime seulement que A, capital-argent (c'est-à-dire le capital industriel en son cycle de capital-argent) est de l'argent qui enfante de l'argent, de la valeur qui enfante de la valeur, qu'il dépose de la plus-value. Par contre, dans le cycle de P, le procès de mise en valeur est accompli dès l'expiration du premier stade, du procès de production; et après parcours du deuxième stade M'-A' (premier stade de la circulation), la valeur-capital + la plus-value existent déjà comme capital-argent réalisé, comme cet A' qui apparaissait en dernier terme dans le premier cycle. La production de plus-value est représentée, dans la forme P... P étudiée en premier lieu (voir la formule explicite p. 67), par $m-a-m$, qui, dans son deuxième stade, échappe à la circulation du capital et représente la circulation de la plus-value comme revenu. Cette dernière forme, qui représente le mouvement entier par P... P, par conséquent sans écart de valeur entre les deux points extrêmes, représente donc tout comme A... A', la mise en valeur de la valeur avancée, la génération de plus-value. Seulement l'acte M'-A' apparaît en A... A' comme dernier stade, tandis qu'il apparaît en P... P comme second stade du cycle, premier de la circulation.

Dans P... P', P' exprime non la production de plus-value, mais la capitalisation de la plus-value produite, donc l'accumulation de capital qui s'est faite: il exprime que P' rapporté à P se compose de la valeur-capital primitive plus la valeur d'un capital accumulé par son mouvement.

A', comme simple aboutissement de A... A' et M', tel qu'il apparaît à l'intérieur de tous ces cycles, expriment par eux-mêmes non pas le mouvement, mais son résultat: le faire-valoir de la valeur-capital réalisé sous forme marchandise ou forme argent; ils expriment par conséquent la valeur-capital comme $A + a$, ou comme $M + m$, comme rapport entre la valeur-capital et sa progéniture, la plus-value. Et ils expriment ce résultat dans leur qualité de formes différentes de la circulation de la valeur-capital mise en valeur. Mais ni sous la forme M' ni sous la forme A', la mise en valeur qui s'est opérée n'est elle-même une fonction soit du capital-argent, soit du capital-marchandise. Le capital-argent et le capital-marchandise, en tant que formes, modes d'existence spéciaux et différents correspondant à des fonctions spéciales du capital industriel, ne peuvent accomplir respectivement que des fonctions d'argent et des fonctions de marchandise; il n'y a d'autre différence entre eux que celle qui existe entre

l'argent et la marchandise. Pareillement, le capital industriel, sous sa forme de capital productif, ne peut se composer que des éléments qui constituent tout autre procès de travail formateur de produit: d'une part les conditions de travail objectives (moyens de production), d'autre part la force de travail qui se met en œuvre d'une façon productive (adaptée à un but). De même que le capital industriel ne peut exister dans la sphère de la production que composé des éléments correspondant à n'importe quel procès de production, y compris le procès de production non capitaliste, il ne peut exister dans la sphère de la circulation que sous les deux formes qui correspondent à cette sphère: la marchandise et l'argent. Et de même que la somme des éléments de production s'annonce d'emblée comme capital productif du fait que la force de travail est une force de travail d'autrui, achetée par le capitaliste à son détenteur propre, ainsi qu'il achète ses moyens de production à d'autres détenteurs de marchandises; de même que, par conséquent, le procès de production lui-même se présente comme fonction productive du capital industriel, de même l'argent et la marchandise sont les formes de circulation de ce même capital industriel, et ainsi leurs fonctions sont ses fonctions de circulation à lui, qui ou bien préparent les fonctions du capital productif ou bien en résultent. C'est uniquement parce qu'elles sont liées entre elles comme formes de fonctions que le capital industriel doit accomplir à différents stades de son procès cyclique, que la fonction argent et la fonction marchandise sont en même temps fonctions du capital-argent et du capital-marchandise. On commet donc une erreur si l'on veut faire dériver les propriétés et fonctions spécifiques qui caractérisent l'argent comme argent et la marchandise comme marchandise, de leur caractère capitaliste, et c'est commettre une égale erreur que de faire dériver au rebours les propriétés du capital productif de ce qu'il existe sous forme de moyens de production.

Du moment où A' ou M' se fixent comme $A + a$ ou $M + m$, c'est-à-dire comme rapport de la valeur-capital à la plus-value, sa progéniture, ce rapport s'exprime ici et là, une fois sous forme d'argent, l'autre fois sous forme de marchandise, sans que cela change rien à la chose. Il est donc clair que ce rapport ne résulte ni des propriétés et fonctions revenant à l'argent comme tel ni de celles revenant à la marchandise comme telle. Dans les deux cas, la propriété caractéristique du capital, celle d'être une valeur qui enfante de la valeur, est exprimée uniquement comme résultat. M' n'est jamais que le produit de la fonction de P, et A' la forme de M' qui a subi une conversion dans le cycle du capital industriel. C'est pourquoi, dès que le capital-argent réalisé reprend sa fonction spéciale de capital-argent, il cesse d'exprimer le rapport capitaliste contenu en $A' = A + a$. Une fois que A... A' est décrit et que A' recommence le cycle, il figure non pas comme A', mais comme A, même dans le cas où on capitalise toute la plus-value contenue dans A'. Le second cycle commence, dans notre exemple, par un capital-argent de 500 l. st., au lieu des 422 l. st. du premier cycle. Le capital-argent qui ouvre le cycle est de 78 l. st. plus grand qu'auparavant; cette dif-

férence existe quand on compare l'un des cycles avec l'autre ; mais elle n'existe pas à l'intérieur de chaque cycle individuel. Les 500 l. st. avancées comme capital-argent, parmi lesquelles 78 l. st. existaient auparavant en qualité de plus-value, jouent le même rôle que n'importe quelle somme de 500 l. st. par laquelle un autre capitaliste ouvre son premier cycle. Il en est de même pour le cycle du capital productif. Quand P' agrandi recommence son cycle, il se présente avec les qualités de P, comme P le fait dans la reproduction simple P...P.

Dans le stade $A'-M'$ $\left\{ \begin{matrix} T \\ M_p \end{matrix} \right.$, l'augmentation de valeur n'est indiquée que par M' ; elle ne l'est pas par T' et M_p' . Puisque M est la somme de T et M_p , M' indique déjà que la somme des termes T et M_p qu'il contient est plus grande que le P primitif. Au surplus, la notation T' et M_p' serait fautive puisque nous savons que la croissance du capital modifie la composition de sa valeur, qu'il se produit au fur et à mesure une augmentation de la valeur de M_p et une diminution, toujours relative, souvent absolue, de celle de T.

III. - L'accumulation d'argent.

Le point de savoir si *a*, plus-value faite or, peut immédiatement être reporté sur la valeur-capital en marche et ainsi entrer dans le procès cyclique en fusionnant avec le capital A dans la quantité A' relève de circonstances qui sont indépendantes de la simple existence de *a*. Si *a* doit alimenter comme capital-argent une nouvelle entreprise autonome à fonder à côté de la première, il est clair qu'il n'est utilisable à cette fin que s'il a le minimum de grandeur requis pour cette entreprise. S'il doit servir à étendre l'entreprise primitive, les conditions des facteurs matériels de P et leurs valeurs respectives imposent pareillement à *a* un minimum de grandeur déterminé. Tous les moyens de production agissant dans cette entreprise ont entre eux non seulement un rapport qualitatif, mais un rapport quantitatif déterminé, un volume proportionnel. Ces conditions matérielles des facteurs entrant dans le capital productif et les rapports de valeur corrélatifs déterminent le volume minimum que *a* doit avoir pour être convertible en moyens de production et force de travail additionnels, ou seulement en moyens de production, en tant que supplément du capital productif. C'est ainsi que la filature ne peut augmenter le nombre de ses broches sans se procurer en même temps les cardes et les bancs d'étrépage nécessaires, pour ne rien dire de l'augmentation de dépenses pour le coton et les salaires nécessitée par une pareille extension de l'entreprise. Pour effectuer cette extension, il faut donc que la plus-value s'élève à une somme assez considérable (on compte ordinairement 1 l. plusieurs fois le cycle du capital jusqu'à ce que la somme des *a* engendrés

successivement par lui puisse fonctionner par fusion avec A, c'est-à-dire dans $A'-M'$ $\left\{ \begin{matrix} T \\ M_p \end{matrix} \right.$. Même de simples modifications de détail, par exemple dans les machines à filer, modifications destinées à en augmenter la productivité, exigent des débours plus grands pour les matières premières, pour l'extension des machines qui font le travail préparatoire, etc. En attendant, on amoncelle donc *a*, et son amoncellement, loin d'être sa fonction propre, est le résultat de la répétition de P...P. Sa fonction propre est de demeurer à l'état d'argent jusqu'au moment où il a reçu des cycles répétés de mise en valeur, donc du dehors, suffisamment de suppléments pour atteindre le minimum de grandeur requis en vue de sa fonction active. la grandeur sans laquelle il ne peut pas effectivement servir de capital-argent, s'associer, le cas échéant, en tant que partie accumulée du capital-argent A en train de fonctionner, à la fonction de ce capital. En attendant, il s'amoncelle, il existe seulement sous la forme d'un trésor, en voie de formation, en train de grandir. Ainsi, l'accumulation d'argent, la thésaurisation apparaissent ici comme un procès qui accompagne passagèrement l'accumulation effective, l'extension de l'échelle à laquelle agit le capital industriel. Phénomène passager, puisque, tant que le trésor demeure en son état de trésor, il ne fonctionne pas comme capital, il ne participe pas au procès de multiplication, il reste une somme d'argent qui s'accroît seulement parce qu'on verse à la caisse de l'argent qui existe sans que la première somme y soit pour rien.

La forme trésor est simplement la forme de l'argent qui ne se trouve pas en circulation, de l'argent bloqué dans sa circulation et conservé pour cette raison en espèces. Quant au procès même de thésaurisation, il appartient à toute production de marchandise et ne joue un rôle comme fin en soi que dans ses formes non développées, précapitalistes. Mais, dans le cas présent, le trésor apparaît comme forme du capital-argent et la thésaurisation comme un procès qui accompagne passagèrement l'accumulation du capital, puisque et pour autant que l'argent figure ici comme *capital-argent latent* ; puisque la thésaurisation, l'aspect thésaurisé de la plus-value présente sous la forme argent, est, par rapport à la conversion de la plus-value en capital fonctionnant effectivement, un stade préparatoire, fonctionnellement déterminé, qui se déroule en dehors du cycle du capital. Si donc nous sommes en présence de capital-argent latent, c'est en vertu de cette destination à lui assignée ; aussi le volume qu'il doit avoir atteint pour entrer dans le procès est-il déterminé dans chaque cas par la composition de valeur du capital productif. Mais tant qu'il demeure à l'état de trésor, il ne fonctionne pas encore comme capital-argent ; il est toujours du capital-argent en jachère ; non pas, comme auparavant, du capital bloqué dans sa fonction, mais du capital encore inapte à sa fonction.

Nous prenons ici l'amoncellement d'argent sous sa forme primitive et matérielle. comme trésor en espèces. Elle peut aussi exister sous une forme pure-

ment comptable, sous forme de créances du capitaliste qui a vendu M' . Quant aux autres formes sous lesquelles ce capital-argent latent prend, même dans la période d'attente, la qualité d'argent enfantant de l'argent : dépôt bancaire portant intérêts, lettres de change ou valeurs quelconques, nous n'avons pas à nous en occuper ici. La plus-value réalisée en argent s'acquitte dans ces cas de fonctions capitalistes spéciales, qui sont extérieures au cycle du capital industriel dont elle provient ; ces fonctions n'ont rien à faire avec ce cycle en tant que tel, et d'autre part elles supposent d'autres fonctions capitalistes, distinctes de celles du capital industriel, et que nous n'avons pas encore exposées.

IV. — Le fonds de réserve.

Sous la forme que nous venons d'étudier, le trésor qui représente la plus-value est un fonds monétaire d'accumulation, la forme argent passagèrement assumée par l'accumulation de capital, et pour cela même indispensable à l'accumulation. Mais ce fonds d'accumulation peut rendre aussi des services spéciaux de nature accessoire, c'est-à-dire entrer dans le procès cyclique du capital sans que celui-ci ait la forme $P \dots P'$, par conséquent sans que la reproduction capitaliste s'élargisse.

Si le procès $M' - A'$ se prolonge au-delà de la mesure normale, si donc le capital-marchandise subit un retard anormal dans sa conversion à la forme argent, ou si, cette dernière étant accomplie, on voit par exemple le prix des moyens de production qui doivent absorber le capital-argent monter au-dessus du niveau qu'il avait au début du cycle, le trésor fonctionnant comme fonds d'accumulation peut être appelé à prendre la place du capital-argent ou d'une de ses parties. Le fonds monétaire d'accumulation sert alors de fonds de réserve pour compenser des dérangements du cycle.

Dans cet emploi de fonds de réserve, il se distingue du fonds de moyens d'achat et de paiement que nous avons étudié dans le cycle $P \dots P$. Ces moyens sont une partie du capital-argent en fonction (ils sont donc des formes d'existence d'une partie de la valeur-capital engagée d'une façon générale dans le procès), capital-argent dont les différentes parties n'entrent en fonction que successivement, à des dates différentes. Tout au long du procès de production, il se forme constamment du capital-argent en réserve : on encaisse des recettes aujourd'hui, mais la dépense n'aura lieu qu'à une date ultérieure ; on vend aujourd'hui de grandes masses de marchandises, mais c'est seulement plus tard qu'on aura de nouveau à en acheter en masse : entre-temps, une partie du capital circulant revêt donc en permanence la forme argent. Au contraire, le fonds de réserve est un des composants non pas du capital en fonction, plus précisément du capital-argent, mais du capital engagé dans un stade préparatoire de son accumulation, de la plus-value qui n'est pas encore convertie en capital actif.

Au reste, il va de soi qu'en cas de besoin le capitaliste ne s'interroge nullement sur les fonctions déterminées de l'argent qu'il a entre les mains, mais dispose de ce qu'il a pour maintenir en marche le procès cyclique de son capital. Par exemple, dans notre cas : $A = 422$ l. st., $A' = 500$ l. st. Si une partie du capital de 422 l. st. existe comme fonds de moyens de paiement et d'achat, comme provision d'argent, elle est calculée de manière à entrer entièrement dans le cycle, toutes choses égales d'ailleurs, et à y suffire. Quant au fonds de réserve, il est une partie des 78 l. st. de plus-value ; il ne peut entrer dans le procès cyclique du capital valant 422 l. st. que pour autant que les circonstances dans lesquelles ce cycle s'accomplit ne restent pas égales ; car il est une partie du fonds d'accumulation et figure ici sans élargissement de l'échelle de la reproduction.

L'argent du fonds d'accumulation est déjà existence de capital-argent latent, donc conversion d'argent en capital-argent.

La formule générale du cycle du capital productif, formule qui réunit la reproduction simple et la reproduction sur une échelle élargie, est :

$$P \dots \overbrace{M' - A'}^1 \cdot \overbrace{A - M}^2 \left\{ \begin{array}{l} T \\ M_p \end{array} \right. \dots P (P').$$

Si $P = P$, A au numéro 2 = $A' - a$; si $P = P'$, A au numéro 2 est plus grand que $A' - a$, c'est-à-dire que a est, entièrement ou en partie, converti en capital-argent.

C'est le cycle du capital productif qui constitue la forme sous laquelle l'économie classique considère le procès cyclique du capital industriel.

LE CYCLE DU CAPITAL-MARCHANDISE

Le cycle du capital-marchandise a pour formule générale :

$$M'-A'-M \dots P \dots M'$$

M' apparaît non seulement comme produit, mais aussi comme condition des deux premiers cycles : en effet, ce que A—M représente pour un capital suppose déjà M'—A' pour l'autre, pour autant du moins qu'une partie des moyens de production sont eux-mêmes le produit-marchandise d'autres capitaux individuels engagés dans leur cycle. Dans notre exemple, les charbons, les machines, etc., sont le capital-marchandise de l'exploitant des mines, du constructeur de machines capitaliste, etc. En outre, on a montré déjà au chapitre premier, IV, que l'on présuppose non seulement le cycle P... P, mais aussi le cycle M'... M' dès la première répétition de A... A', avant même l'achèvement de ce deuxième cycle du capital-argent.

Si la reproduction a lieu sur une échelle élargie, le M' final est plus grand que le M' du départ, et c'est pourquoi nous le désignerons ici par M''.

La troisième figure diffère des deux premières par les points suivants :

Primo, c'est ici la circulation totale avec ses deux phases opposées qui ouvre le cycle, tandis que dans la figure I la circulation est interrompue par le procès de production, et dans la figure II la circulation totale avec ses deux phases complémentaires n'apparaît que pour servir au procès de reproduction, par conséquent ne forme que le mouvement intermédiaire entre P... P. En A... A', la figure de la circulation est A—M... M'—A' = A—M—A'. En P... P, elle est, au rebours, M'—A'. A—M = M—A—M. En M'... M', elle revêt également cette dernière forme.

Secundo, dans la répétition des cycles I et II, même si les points finaux A' et P' forment les points initiaux du cycle renouvelé, on voit s'évanouir la forme sous laquelle ils avaient été engendrés. A' = A + a, P' = P + p recommencent le nouveau procès en qualité de A et de P. Dans la figure III, il faut au contraire désigner le point de départ M par M' alors même que le cycle se renouvelle à la même échelle, et voici pourquoi : dans la figure I, dès que A' ouvre comme tel un nouveau cycle, il fonctionne comme capital-argent A, avance sous forme monétaire de la valeur-capital à mettre en valeur. Le volume du capital-argent avancé a été grossi par l'accumulation qui s'est opérée dans le premier cycle, il a augmenté. Mais peu importe que le volume du capital-argent avancé soit de 422 ou de 500 l. st. : il apparaît comme simple valeur-capital. A' n'existe plus comme capital mis en valeur, rendu fécond en plus-value, comme rapport capitaliste. C'est bel et bien du capital appelé maintenant à se mettre en valeur au cours du procès. Il en est de même pour P... P' : P' ne peut continuer de fonctionner et renouveler le cycle que comme P, comme valeur-capital qui va produire de la plus-value. — Par contre, le cycle du capital-marchandise s'ouvre

non par une valeur-capital, mais par une valeur-capital qui est déjà multipliée sous forme de marchandise ; il implique donc d'emblée le cycle non seulement de la valeur-capital présente sous forme de marchandise, mais aussi de la plus-value. Si, dans cette figure, la reproduction est simple, le M' se présente au point final avec la même grandeur qu'au point de départ. Si une partie de la plus-value entre dans le cycle du capital, alors il est vrai qu'on voit apparaître à la fin, au lieu de M', M'', un M' plus grand ; mais le cycle suivant s'ouvre de nouveau par M' : seulement cet M' est plus grand que dans le cycle précédent et commence son nouveau cycle avec une valeur-capital accumulée qui est plus grande, par conséquent aussi avec une plus-value nouvellement engendrée qui est plus grande en proportion. Dans tous les cas, M' ouvre constamment le cycle comme un capital-marchandise qui est égal à la valeur-capital plus la plus-value.

M' en tant que M apparaît dans le cycle d'un capital industriel isolé non comme forme de ce capital, mais comme forme d'un autre capital industriel, pour autant que les moyens de production sont le produit de celui-ci. L'acte A—M (c'est-à-dire A—Mp) du premier capital est, pour ce deuxième capital, M'—A'.

Dans l'acte de circulation A—M $\left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$, T et Mp ont ceci de commun qu'ils

sont des marchandises entre les mains de leurs vendeurs : ici les ouvriers, qui vendent leur force de travail ; là les possesseurs des moyens de production, qui vendent ceux-ci. Pour l'acheteur, dont l'argent fonctionne ici comme capital-argent, ils ne fonctionnent comme marchandises qu'aussi longtemps qu'il ne les a pas encore achetés, aussi longtemps donc qu'ils affrontent comme marchandises d'autrui son capital existant sous forme argent. Mp et T ne se distinguent ici que pour autant que Mp peut être M', donc capital, entre les mains de son vendeur, au cas où Mp est la forme marchandise de son capital, tandis que T est constamment une simple marchandise pour l'ouvrier et ne devient capital qu'entre les mains de l'acheteur, comme composant de P.

C'est pourquoi M' ne peut jamais ouvrir un cycle comme simple M, comme simple forme marchandise de la valeur-capital. Étant capital-marchandise, il combine toujours deux aspects. Au point de vue de la valeur d'usage, il est le produit de la fonction de P, — un stock de fil ici, — dont les éléments T et Mp, provenant de la circulation en tant que marchandises, n'ont fonctionné que comme producteurs de ce produit. Au point de vue de la valeur, M' est la valeur-capital P + la plus-value p/ engendrée dans la fonction de P.

Ce n'est que dans le cycle de M' lui-même que M = P = la valeur-capital peut et doit se séparer de cette partie de M' qui contient la plus-value¹, du surproduit qui renferme la plus-value, soit que ces deux parties soient effectivement séparables, comme dans le fil, soit qu'elles restent inséparables, comme dans la machine. Elles deviennent de toute façon séparables dès que M' est converti en A'.

Si le produit total est séparable en parties homogènes indépendantes, comme

par exemple nos 10 000 livres de fil, et si par conséquent l'acte $M'-A'$ peut se présenter comme une somme de ventes opérées successivement, la valeur-capital sous forme de marchandise peut fonctionner en tant que M , se séparer de M' avant la réalisation de la plus-value, donc avant la réalisation totale de M' .

Sur les 10 000 livres de fil valant 500 l. st., 8 440 livres ont une valeur égale à 422 l. st., égale à la valeur-capital séparée de la plus-value. Si le capitaliste vend d'abord 8 440 livres de fil pour 422 l. st., ces 8 440 livres de fil représentent M , la valeur-capital sous forme de marchandise ; le surproduit — 1 560 livres de fil = la plus-value de 78 l. st. — contenu également en M' , ne circulerait que plus tard : le capitaliste pourrait accomplir l'acte $M-A-M$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$ avant la circulation du surproduit $m-a-m$.

S'il vendait d'abord 7 440 livres de fil valant 372 l. st. et ensuite 1 000 livres de fil valant 50 l. st., la première partie de M pourrait remplacer les moyens de production (capital constant c), et la seconde partie de M , le capital variable v , la force de travail ; et ensuite les choses se développeraient comme plus haut.

Mais s'il effectue ces ventes en plusieurs fois et que les conditions du cycle le permettent, le capitaliste peut, au lieu de diviser M' lui-même en $c + v + pl$, appliquer cette division à chacune des parties aliquotes de M' .

Par exemple, 7 440 livres de fil = 372 l. st., qui, comme parties de M' (10 000 livres de fil = 500 l. st.), représentent le capital constant, sont elles-mêmes décomposables à leur tour de la façon suivante : 5 535,360 livres de fil valant 276,768 l. st., qui ne remplacent que le capital constant, la valeur des moyens de production consommés en 7 440 livres de fil ; 744 livres de fil valant 37,200 l. st., qui ne remplacent que le capital variable ; 1 160,640 livres de fil valant 58,032 l. st., qui sont, comme surproduit, support de la plus-value. Lorsqu'il vend au total 7 440 livres de fil, il peut donc remplacer la valeur-capital qu'elles contiennent grâce à l'aliénation de 6 279,360 livres de fil au prix de 313,968 l. st., et dépenser comme revenu la valeur du surproduit, 1 160,640 livres = 58,032 l. st.

Il peut diviser de la même façon 1 000 livres de fil = 50 l. st. = le capital variable, et en vendre : 744 livres pour 37,200 l. st., capital constant correspondant à 1 000 livres de fil ; 100 livres de fil pour 5 l. st., capital variable correspondant ; en tout, 844 livres de fil pour 42,2 l. st., remplaçant la valeur-capital contenue dans les 1 000 livres de fil ; il lui restera 156 livres de fil valant 7,8 l. st., qui représentent le surproduit et qu'il peut consommer comme tel.

Enfin il peut, pourvu qu'il réussisse à vendre, diviser les 1 560 livres de fil restant, d'une valeur de 78 l. st., en vendant 1 160,640 livres de fil pour 58,032 l. st., de façon à remplacer la valeur des moyens de production contenus dans 1 560 livres de fil, puis 156 livres de fil valant 7,8 l. st. de façon à remplacer la valeur du capital variable ; au total, 1 316,640 livres de fil = 65,832 l. st., qui

remplacent le total de la valeur-capital. Reste le surproduit de 243,360 livres pesant = 12,168 l. st., qu'il est loisible de dépenser comme revenu.

Dès lors que tous les éléments c , v , pl contenus dans le fil peuvent être divisés dans les mêmes parties composantes, cela s'applique aussi à chaque livre isolée de fil avec sa valeur de 1 sh. = 12 pence.

$$\begin{array}{r} c = 0,744 \text{ livre de fil} = 8,928 \text{ pence.} \\ v = 0,100 \text{ — — — — — } = 1,200 \text{ —} \\ pl = 0,156 \text{ — — — — — } = 1,872 \text{ —} \end{array}$$

$$c + v + pl = 1 \text{ livre de fil} = 12 \text{ pence.}$$

Si nous additionnons les résultats des trois ventes partielles ci-dessus, nous obtenons le même résultat qu'en vendant la totalité des 10 000 livres de fil d'un coup.

Nous avons :

a. Comme capital constant :

Dans la 1 ^{re} vente :	5 535,360 livres de fil =	276,768 l. st.
— 2 ^e —	744,000 — — =	37,200 —
— 3 ^e —	1 160,640 — — =	58,032 —
<hr/>		
Soit au total :	7 440 livres de fil =	372 l. st.

b. Comme capital variable :

Dans la 1 ^{re} vente :	744,000 livres de fil =	37,200 l. st.
— 2 ^e —	100,000 — — =	5,000 —
— 3 ^e —	156,000 — — =	7,800 —
<hr/>		
Soit au total :	1 000 livres de fil =	50 l. st.

c. Comme plus-value :

Dans la 1 ^{re} vente :	1 160,740 livres de fil =	58,032 l. st.
— 2 ^e —	156,000 — — =	7,800 —
— 3 ^e —	243,360 — — =	12,168 —
<hr/>		
Soit au total :	1 560 livres de fil =	78 l. st.

Total général :

Capital constant :	7 440 livres de fil =	372 l. st.
— variable :	1 000 — — =	50 —
Plus-value :	1 560 — — =	78 —
<hr/>		
En tout :	10 000 livres de fil =	500 l. st.

$M'-A'$ n'est en soi que la vente de 10 000 livres de fil. Les 10 000 livres de fil sont une marchandise comme n'importe quel autre fil. Celui qui les achète ne s'intéresse qu'au prix de 1 sh. la livre, ou 500 l. st. les 10 000 livres. Si, dans la transaction, il se mêle de la composition de valeur, c'est uniquement avec l'intention maligne de démontrer que la livre pourrait se vendre moins de 1 sh., tout en laissant un beau bénéfice au vendeur. Quant à la quantité qu'il achète, elle dépend de ses besoins : s'il est, par exemple, fabricant de tissus, elle dépend de la composition de son propre capital fonctionnant dans la fabrique, et non de celle du capital du filateur auquel il achète. Les proportions selon lesquelles M' doit servir, d'une part, à remplacer le capital en lui consommé (c'est-à-dire les différents composants de ce capital), d'autre part représenter le surproduit, soit pour la dépense de plus-value, soit pour l'accumulation de capital, n'existent que dans le cycle du capital qui a pour forme marchandise les 10 000 livres de fil. Elles n'ont rien à voir avec la vente comme telle. On suppose ici au surplus que M' se vend à sa valeur, qu'il ne s'agit donc que de sa conversion de la forme marchandise à la forme argent. Évidemment, pour M' en tant que forme fonctionnelle dans le cycle de ce capital individuel dont il faut tirer de quoi remplacer le capital productif, il est d'une importance décisive de savoir si, et dans quelle mesure, le prix et la valeur s'écartent l'un de l'autre lors de la vente ; mais cette question ne peut nous occuper dans notre étude des simples différences de forme.

Dans la figure I, $A \dots A'$, le procès de production apparaît au centre, entre les deux phases complémentaires et opposées de la circulation du capital : il est révolu avant le commencement de la phase finale $M'-A'$. On avance l'argent comme capital, il est converti d'abord en éléments de production et, de là, en produit-marchandise, et ce produit-marchandise se reconvertit en argent. C'est un cycle d'affaires fermé sur lui-même, ayant pour résultat l'argent, qui est bon à tout emploi. Le recommencement est donc simplement possible. $A \dots P \dots A'$ peut être aussi bien le dernier cycle, terminant la fonction d'un capital individuel si l'on se retire des affaires, que le premier cycle d'un capital entrant en fonction. Le mouvement général est ici $A \dots A'$, on passe de l'argent à davantage d'argent.

Dans la figure II, $P \dots M'-A'-M \dots P (P')$, le procès de circulation total suit le premier P et précède le deuxième ; mais il s'accomplit dans l'ordre inverse de celui de la figure I. Le premier P est le capital productif, et sa fonction est le procès de production, comme condition préalable du procès de circulation qui suit. Le P final, au contraire, n'est pas le procès de production ; il n'est que le retour du capital industriel sous sa forme de capital productif. Et, s'il a cette forme, c'est en vertu de la dernière phase de circulation : conversion de la valeur-capital en $T + Mp$, facteurs subjectifs et objectifs qui constituent, dans leur combinaison, la forme d'existence du capital-productif. Le capital, qu'il soit P ou P' , se représente tout prêt à la fin, sous la forme nécessaire pour qu'il

puisse recommencer à fonctionner comme capital productif, à accomplir le procès de production. La figure générale du mouvement, $P \dots P$, est la figure de la reproduction et elle ne montre pas, comme $A \dots A'$, que le but du procès est la mise en valeur. Aussi l'économie classique en profite-t-elle pour faire abstraction de la forme capitaliste déterminée du procès de production et pour faire de la production en tant que telle le but du procès, comme s'il s'agissait seulement de produire autant que possible et aussi bon marché que possible, et d'échanger le produit contre la plus grande variété possible d'autres produits, en partie pour le renouvellement de la production ($A-M$), en partie pour la consommation ($a-m$). Ce faisant, elle laisse dans l'ombre les propriétés de l'argent ainsi que du capital-argent, puisque A et a n'apparaissent ici comme moyens de la circulation que d'une façon fugitive, et le procès tout entier apparaît comme simple et naturel, nous voulons dire naturel au sens du rationalisme superficiel. A l'occasion, on oublie aussi le profit à propos du capital-marchandise, et celui-ci ne figure que comme marchandise quand on parle du cycle de la production dans son ensemble, quitte à devenir capital-marchandise quand on parle des composants de valeur. L'accumulation est présentée naturellement de la même façon que la production.

Dans la figure III, $M'-A'-M \dots P \dots M'$, ce sont les deux phases du procès de circulation qui ouvrent le cycle, et cela dans le même ordre que dans la figure II, $P \dots P$; vient ensuite P , et cela, comme dans la figure I, avec sa fonction, le procès de production ; c'est le résultat de la production, M' , qui termine le cycle. De même que, dans la figure II, le cycle se termine par P , simple réapparition du capital productif, il se termine ici par M' , réapparition du capital-marchandise ; de même que, dans la figure II, il faut que le capital sous sa forme finale P recommence le procès comme procès de production, de même il faut ici, étant donné la réapparition du capital industriel sous forme de capital-marchandise, que le cycle se rouvre par la phase de circulation $M'-A'$. Les deux figures du cycle sont inachevées, puisqu'elles ne se terminent pas par A' , la valeur-capital mise en valeur, reconvertie en *argent*. Il faut donc que les deux soient continuées ; c'est pourquoi elles impliquent la reproduction. Le cycle total, dans la figure III, est $M' \dots M'$.

Ce qui distingue la troisième figure des deux premières, c'est qu'elle est le seul cycle où le point de départ de la mise en valeur est fourni par la valeur-capital mise en valeur, non par la valeur-capital primitive, attendant sa mise en valeur. C'est M' , comme rapport capitaliste, qui sert ici de point de départ et, comme tel, exerce une action déterminante sur le cycle entier, puisque, dès sa première phase, il implique également la circulation de la valeur-capital et celle de la plus-value et puisque la plus-value, – sinon dans chaque cycle individuel, du moins en moyenne, – doit en partie être dépensée comme revenu, décrire la circulation $m-a-m$, en partie fonctionner comme élément de l'accumulation de capital.

Dans la figure $M' \dots M'$, la consommation du produit-marchandise total est présupposée comme condition du cours normal du cycle du capital. La consommation individuelle de l'ouvrier et la consommation individuelle de la partie du surproduit qui n'est pas accumulée sont englobées par la consommation individuelle totale. C'est donc la consommation dans sa totalité, — consommation individuelle et consommation productive, — qui entre à titre de condition dans le cycle M' . La consommation productive (qui implique, par le fait, la consommation individuelle de l'ouvrier, puisque la force de travail est, jusqu'à un certain point, le produit constant de la consommation individuelle de l'ouvrier) est accomplie directement par chaque capital individuel. La consommation individuelle, — à l'exclusion de ce qui est indispensable à l'existence du capitaliste individuel, — est supposée seulement comme acte social, nullement comme acte du capitaliste individuel.

Dans les figures I et II, le mouvement total se présente comme mouvement de la valeur-capital avancée. Dans la figure III, c'est le capital mis en valeur qui, sous l'aspect du produit-marchandise total, constitue le point de départ, en assumant la forme de capital en mouvement, de capital-marchandise. Il faut attendre sa conversion en argent pour que ce mouvement se ramifie en mouvement du capital et en mouvement du revenu. La répartition du produit social total, comme la répartition particulière du produit pour chaque capital-marchandise individuel, entre le fonds individuel de consommation et le fonds de reproduction est, dans cette figure, comprise dans le cycle du capital.

$A \dots A'$ implique un élargissement possible du cycle en fonction du volume de a qui entre dans le cycle renouvelé.

En $P \dots P$, la valeur de P commençant le nouveau cycle peut être égale ou inférieure à sa valeur primitive et représenter pourtant une reproduction sur échelle élargie : c'est le cas, par exemple, quand des éléments de marchandise baissent de prix par suite de l'augmentation de la productivité du travail. Inversement, la valeur du capital productif étant augmentée, la reproduction peut s'effectuer sur une échelle restreinte en substance, s'il arrive que des éléments de production ont renchéri. Il en est de même pour $M' \dots M'$.

En $M' \dots M'$, la forme marchandise du capital est condition préalable de la production ; elle revient comme condition à l'intérieur de ce cycle dans le deuxième M . Si cet M n'est pas encore produit ou reproduit, le cycle est bloqué. Il faut que cet M soit reproduit, la plupart du temps comme M' d'un autre capital industriel. Dans ce cycle, M' existe comme point de départ, point intermédiaire, point final du mouvement ; il est ainsi toujours présent. Il est condition permanente du procès de reproduction.

Une autre différence existe entre $M' \dots M'$ et les figures I et II. Les trois cycles ont ceci de commun que le capital y ouvre son procès cyclique sous la même forme qu'il le termine, reprenant par conséquent sa forme primitive pour recommencer le même cycle. La forme initiale A, P, M' est toujours la forme sous

laquelle la valeur-capital (en III, avec son supplément de plus-value) est avancée ; elle est donc la forme primitive du capital au point de vue du cycle ; la forme finale A', P, M' est dans tous les cas la forme convertie d'une forme fonctionnelle antérieure dans le cycle, laquelle n'est pas la forme primitive.

Ainsi en I, A' est forme convertie de M' , et en II, le P final est forme convertie de A (dans ces deux cycles, la conversion s'opère par une simple démarche de la circulation des marchandises, par une permutation formelle entre marchandise et argent) ; en III, M' est forme convertie de P , le capital productif. Mais ici, en III, la conversion affecte non seulement la forme fonctionnelle du capital, mais aussi sa grandeur de valeur ; en second lieu, la conversion est le résultat non d'une permutation purement formelle, relevant du procès de circulation, mais de la conversion effective, qu'ont subie, dans le procès de production, la forme d'usage et la valeur des composants-marchandises du capital productif.

La forme du terme initial A, P, M' est donnée d'avance pour chacun des cycles I, II, III ; la forme qui réapparaît dans le terme final est appelée, et par conséquent nécessitée, par la série des métamorphoses du cycle lui-même. M' , point final du cycle d'un capital industriel individuel, ne présuppose que la forme P — extérieure à la circulation — de ce capital industriel dont il est le produit. A' , puisqu'il est le point final de I, la forme convertie de M' ($M'-A'$), présuppose A entre les mains de l'acheteur, comme existant en dehors du cycle $A \dots A'$, et attiré dans ce cycle, devenant sa forme finale par la vente de M' . De même, en II, le P final présuppose T et Mp (M) comme existant au-dehors et lui étant incorporés en qualité de forme finale par l'acte $A-M$. Mais, abstraction faite du dernier terme, ni le cycle d'un capital-argent individuel ne présuppose l'existence du capital-argent en général, ni le cycle d'un capital productif individuel ne présuppose celle des cycles du capital productif. En I, A peut être le premier capital-argent et, en II, P le premier capital productif qui se présentent sur la scène de l'histoire. Mais en III,

$$M' \left\{ \begin{array}{l} M - \\ -A' \\ m - \end{array} \right\} A - M \left\{ \begin{array}{l} T \dots P \dots M' \\ Mp \end{array} \right.$$

M est présupposé deux fois en dehors du cycle. Il l'est une fois dans le cycle $M'-A'-M \left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$. Ce M , en tant qu'il se compose de Mp , est de la marchandise entre les mains du vendeur ; il est lui-même capital-marchandise dans la mesure où il est le produit d'un procès de production capitaliste ; et même si ce n'est pas le cas, il apparaît comme capital-marchandise entre les mains du marchand. La seconde fois, dans le deuxième m , en $m-a-m$, où, de la même façon, il est

nécessairement présent comme marchandise pour pouvoir être acheté. En tout cas, qu'ils soient capital-marchandise ou non, T et Mp sont des marchandises aussi bien que M' et ont entre eux un rapport de marchandises. Il en est de même pour le second m en $m-a-m$. Par conséquent, pour autant que $M' = M(T + Mp)$, ce sont des marchandises qu'il a pour éléments constitutifs et il faut qu'il soit remplacé dans la circulation par des marchandises analogues ; de la même façon, en $m-a-m$, le second m doit être remplacé dans la circulation par d'autres marchandises analogues.

Sur la base du mode de production capitaliste comme mode prédominant, toute marchandise est nécessairement, pour celui qui la vend, capital-marchandise. Elle le reste entre les mains du marchand, ou elle le devient, si elle ne l'était pas encore. Autrement, il aurait fallu que ce fût une marchandise, — par exemple, un article importé, — remplaçant un capital-marchandise primitif, ne faisant par conséquent que lui donner une autre forme d'existence.

Les éléments de marchandise T et Mp qui constituent le capital productif P perdent, comme formes d'existence de P , l'aspect qu'ils avaient sur les différents marchés de marchandises où on les recueille. Les voici maintenant réunis, et capables, dans leur combinaison², de fonctionner comme capital productif.

C'est uniquement dans cette figure III que M apparaît, à l'intérieur du cycle lui-même, comme condition de M , et cela tient à ce que le point de départ est le capital sous forme marchandise. Le cycle s'ouvre par la conversion de M' (pour autant qu'il fonctionne comme valeur-capital, augmentée ou non par addition de plus-value) en marchandises qui constituent ses éléments de production. Et cette conversion comprend tout le procès de circulation $M-A-M$ ($= T + Mp$), elle est son résultat. M se dresse ici aux deux extrêmes, mais le second terme extrême, qui prend sa forme M à l'extérieur, sur le marché des marchandises, du fait de l'acte $A-M$, au lieu d'être le terme extrême du cycle, est seulement celui de ses deux premiers stades, ceux qui comprennent le procès de circulation. Le résultat du procès est P , qui commence alors sa fonction, le procès de production. C'est seulement comme résultat de la production, non comme résultat du procès de circulation, que M' apparaît en qualité de conclusion du cycle et sous la même forme que le terme initial M' . Au contraire, en $A... A'$ et $P... P$, les termes finaux A' et P sont des résultats immédiats du procès de circulation. Par conséquent, c'est seulement à la fin du cycle que A' dans un cas, P dans l'autre sont supposés entre les mains d'autrui. Pour autant que le cycle se déroule entre les points extrêmes, ces cycles ne présupposent ni A pour sa part comme argent d'autrui, ni P de son côté comme procès de production d'autrui. $M'... M'$ au contraire présuppose M ($= T + Mp$) comme marchandises d'autrui entre les mains d'autrui : le procès de circulation introductif attire ces marchandises dans le cycle et les transforme en un capital productif, dont la fonction a pour résultat de faire réapparaître M' comme forme finale du cycle.

Mais s'il est vrai que le cycle $M'... M'$ présuppose pour son déroulement un autre capital industriel sous la forme de M ($= T + Mp$), — en Mp sont compris différents autres capitaux, comme, dans notre exemple, des machines, du charbon, de l'huile, etc. — il convient dès lors de ne pas le considérer seulement comme forme *générale* du cycle, c'est-à-dire comme une forme sociale sous laquelle on peut considérer tout capital industriel individuel (sauf lors du premier investissement). C'est non seulement une forme de mouvement commune à tous les capitaux industriels individuels, mais en même temps la forme de mouvement de la somme des capitaux individuels. C'est donc la forme de mouvement du capital collectif de la classe capitaliste, un mouvement tel que celui de chaque capital industriel individuel apparaît dans son sein seulement comme mouvement partiel, entremêlé à l'autre et conditionné par lui. Si nous considérons, par exemple, le total du produit-marchandise annuel d'un pays et que nous analysons le mouvement par lequel une partie de ce total remplace le capital productif dans toutes les affaires individuelles tandis qu'une autre partie entre dans la consommation individuelle des différentes classes, nous voyons que $M'... M'$, forme de mouvement du capital social, est en même temps celle de la plus-value ou du surproduit, engendrés par ce capital. Le fait que le capital social est la somme des capitaux individuels (y compris les capitaux par actions et le capital d'État, dans la mesure où les gouvernements emploient le travail salarié productif dans les mines, les chemins de fer, etc., et fonctionnent comme des capitalistes individuels) et que le mouvement total du capital social est égal à la somme algébrique des mouvements des capitaux individuels n'empêche nullement ce mouvement, en tant que mouvement d'un capital individuel isolé, de présenter d'autres phénomènes que le même mouvement étudié comme partie du mouvement total du capital social, donc en connexion avec les mouvements des autres parties. Le mouvement total du capital social résout des problèmes dont la solution, lors de l'étude du cycle d'un capital individuel isolé, doit être présupposée, au lieu d'en résulter.

$M'... M'$ est le seul cycle dans lequel la valeur-capital primitivement avancée ne constitue qu'une partie du terme qui ouvre le mouvement et dans lequel le mouvement s'annonce d'emblée comme mouvement total du capital industriel : aussi bien de la fraction du produit qui remplace le capital productif que de celle qui constitue le surproduit et qui, en moyenne, est pour partie dépensée comme revenu et doit pour partie servir d'élément d'accumulation. Pour autant que ce cycle comprend la dépense de plus-value comme revenu, il englobe également la consommation individuelle. Mais cette dernière y est comprise en outre pour la raison que le point de départ M , marchandise, existe sous la forme d'un article d'usage quelconque ; or tout article produit en mode capitaliste est capital-marchandise, que sa forme d'usage le destine à la consommation productive ou à la consommation individuelle ou encore aux deux. $A... A'$ indique seulement le côté valeur, la mise en valeur de la valeur-capital avancée, comme étant le

but du procès tout entier ; P... P (P') indique le procès de production du capital comme étant un procès de reproduction avec un capital productif de grandeur égale ou augmentée (accumulation) ; M'... M', qui dès le terme initial s'annonce comme aspect de la production marchande capitaliste, comprend d'emblée la consommation productive et la consommation individuelle ; la consommation productive avec la mise en valeur qu'elle implique apparaît donc comme une simple branche de son mouvement. Enfin M' pouvant exister sous une forme d'usage incapable de rentrer dans quelque procès de production que ce soit, il est indiqué d'emblée que les différents composants de valeur de M' exprimés dans des fractions du produit doivent occuper une place différente selon que l'on considère M'... M' comme figure du mouvement du capital social en sa totalité ou comme mouvement autonome d'un capital industriel individuel. Toutes ces propriétés du cycle soulignent qu'il est autre chose que le cycle isolé d'un capital purement individuel.

Dans la figure M'... M', le mouvement du capital-marchandise, c'est-à-dire du produit total créé en mode capitaliste, apparaît à la fois comme condition préalable du cycle autonome du capital individuel et comme sa résultante. Par conséquent, pour saisir ce qu'il y a d'original dans cette figure, on ne saurait plus se contenter de constater que les métamorphoses M'-A' et A-M sont d'une part des sections fonctionnellement déterminées de la métamorphose du capital et d'autre part des chaînons de la circulation générale des marchandises. Il devient nécessaire de faire voir clairement comment les métamorphoses d'un capital individuel s'entremêlent avec celles d'autres capitaux individuels et avec la fraction du produit total qui est destinée à la consommation individuelle. C'est pourquoi, pour l'analyse du cycle du capital industriel individuel, nous nous fondons principalement sur les deux premières figures.

Le cycle M'... M' apparaît comme figure d'un capital individuel isolé dans l'agriculture, par exemple, où l'on compte d'une récolte à l'autre. Dans la figure II, on part de l'ensemencement ; dans la figure III, de la récolte ; ou, pour parler comme les physiocrates, des *avances* dans la figure II et des *reprises* dans la figure III. En III, le mouvement de la valeur-capital apparaît d'emblée comme une simple partie du mouvement de la masse générale des produits, tandis qu'en I et en II, le mouvement de M' constitue un simple moment dans le mouvement d'un capital isolé.

Dans la figure III, une condition permanente du procès de production et de reproduction est qu'il se trouve des marchandises sur le marché. C'est pourquoi, concentrant l'attention sur cette figure, on a l'impression que tous les éléments du procès de production proviennent de la circulation des marchandises et ne consistent qu'en marchandises. Cette conception étroite néglige les éléments du procès de production qui sont indépendants des éléments de marchandise.

M'... M' ayant pour point de départ le produit total (valeur totale), il apparaît ici que (abstraction faite du commerce extérieur) la reproduction sur une échelle

élargie, quand la productivité reste d'autre part la même, ne peut se produire que si la part du surproduit destinée à être capitalisée contient d'ores et déjà les éléments matériels du capital productif supplémentaire ; il faut donc qu'un surproduit soit produit immédiatement avec la forme qui le rend capable de fonctionner comme capital additionnel, la production d'une année servant de base à celle de l'année suivante ou cette opération se produisant au cours d'une seule année, en même temps que le procès de reproduction simple. Un accroissement de la productivité ne peut augmenter que la substance du capital, sans en relever la valeur ; il constitue pourtant, par là même, des matériaux supplémentaires pour le faire-valoir.

Quesnay a pris M'... M' comme base de son *Tableau économique* ; il a fait preuve de beaucoup de discernement en préférant cette figure à P... P pour l'opposer à la figure A... A' (qui est la seule et unique formule retenue par le système mercantile).

LES TROIS FIGURES DU PROCÈS CYCLIQUE

En désignant par *Ct* le procès de circulation total, nous pouvons représenter les trois figures comme suit :

I. A—M... P... M'—A'

II. P... Ct... P.

III. Ct... P (M').

Si nous réunissons les trois formes, toutes les conditions préalables du procès apparaissent comme son résultat, comme une condition produite par lui-même¹. Chaque moment apparaît comme point de départ, point intermédiaire et retour au point de départ. Le procès total se présente comme unité des procès de production et de circulation : le procès de production sert de moyen au procès de circulation et réciproquement.

Les trois cycles ont ce point en commun : la mise en valeur de la valeur comme fin déterminante, comme moteur. La figure I l'exprime par sa forme. La figure II commence par P, le procès de mise en valeur lui-même. En III, le cycle commence par la valeur mise en valeur et se conclut par une valeur qu'on a fait derechef valoir, même si le mouvement se répète à la même échelle.

Tant que M—A est A—M pour l'acheteur et que A—M est M—A pour le vendeur, la circulation du capital représente simplement la métamorphose ordinaire des marchandises, soumise aux lois qui, à propos de cette dernière (Livre I^{er}, chap. III, 2^o) ont été exposées concernant la masse de l'argent en circulation. Mais, dès qu'on ne s'arrête plus à ce côté formel et qu'on étudie dans leur connexion réelle les métamorphoses des différents capitaux individuels, donc en fait la connexion des cycles des capitaux individuels comme mouvements partiels du procès de reproduction du capital social total, on ne peut plus s'expliquer ce procès par le pur échange de formes entre argent et marchandise.

Dans un cycle en rotation permanente, chaque point est à la fois point de départ et point de retour. Si nous interrompons la rotation, tous les points de départ ne sont pas points de retour. Ainsi nous avons vu que non seulement chaque cycle particulier présuppose (implicitement) l'autre, mais que la répétition du cycle sous une forme exige le parcours du cycle sous les autres formes. Ainsi toute la différence se présente donc comme purement formelle, ou même purement subjective : elle n'existe que pour celui qui l'étudie.

Pour autant que l'on étudie chacun de ces cycles comme forme spéciale du mouvement où sont engagés différents capitaux industriels individuels, cette différence elle aussi existe toujours comme simple différence individuelle. Mais, dans la réalité, chaque capital industriel individuel est engagé dans les trois simultanément. Les trois cycles, les formes de reproduction assumées par les trois états du capital, s'accomplissent sans interruption l'un à côté de l'autre. Une fraction de la valeur-capital, fonctionnant par exemple présentement comme capital-marchandise, se convertit en capital-argent, pendant qu'une

autre sort du procès de production et entre dans la circulation comme capital-marchandise nouveau. Le cycle M'... M' est donc décrit en permanence ; il en est de même des deux autres figures. La reproduction du capital sous chacune de ses formes et à chacun de ses stades est aussi ininterrompue que les métamorphoses de ces formes et leur déroulement successif à travers les trois stades. Le cycle total est donc ici l'unité effective de ses trois formes.

Nous avons supposé dans notre étude que la valeur-capital quant à sa grandeur totale se présente tout entière ou bien comme capital-argent, ou bien comme capital productif, ou bien comme capital-marchandise. Par exemple, nous avons les 422 l. st. d'abord tout entières dans le rôle de capital-argent, puis transformées intégralement en capital productif, enfin en capital-marchandise, en un stock de fil valant 500 l. st. (dont 78 l. st. de plus-value). Les différents stades constituent en ce cas autant d'interruptions. Aussi longtemps que, par exemple, les 422 l. st. demeurent sous la forme argent, ce qui veut dire tant que les achats A—M (T + Mp) ne sont pas accomplis, tout le capital n'existe et ne fonctionne que comme capital-argent. Une fois converti en capital productif, il ne fonctionne ni comme capital-argent, ni comme capital-marchandise. Son procès de circulation total se trouve interrompu, comme l'est d'autre part son procès de production total dès qu'il fonctionne dans l'un des deux stades de circulation, soit comme A, soit comme M'. Ainsi, le cycle P... P représenterait non seulement le renouvellement périodique du capital productif, mais au même degré l'interruption de sa fonction, du procès de production, jusqu'à ce que le procès de circulation fût parcouru ; la production s'effectuerait non pas d'une façon continue, mais par saccades, et ses périodes de renouvellement seraient déterminées par le hasard, suivant que les deux stades du procès de circulation seraient terminés plus ou moins rapidement. Tel est le cas, par exemple, de l'artisan chinois, qui ne travaille que pour la clientèle particulière et dont le procès de production s'arrête tant que la commande n'est pas renouvelée.

En fait, c'est ce qui arrive pour chaque partie individuelle du capital engagée dans le mouvement ; et toutes les parties du capital traversent successivement ce mouvement. Par exemple, les 10 000 livres de fil sont le produit hebdomadaire d'un filateur. Ces 10 000 livres de fil passent tout entières de la sphère de la production à la sphère de la circulation ; il faut que la valeur-capital contenue en elles se convertisse tout entière en capital-argent, et tant qu'elle demeure sous la forme de capital-argent, elle ne saurait rentrer dans le procès de production ; il faut qu'elle entre au préalable dans la circulation et qu'elle se reconvertisse en éléments du capital productif T + Mp. Le procès cyclique du capital est une perpétuelle interruption, sortie d'un stade et entrée dans le suivant, abandon d'une forme et apparition sous une autre ; chacun de ces stades n'est pas seulement la condition de l'autre, il l'exclut en même temps.

Mais c'est la continuité qui est le trait caractéristique de la production capitaliste ; elle est nécessitée par sa base technique, bien qu'elle ne soit pas toujours

absolument réalisable. Voyons donc comment les choses se passent dans la réalité. Pendant que, par exemple, les 10 000 livres de fil se présentent sur le marché comme capital-marchandise et accomplissent leur conversion en argent (en moyens de paiement, moyens d'achat ou simplement monnaie de compte), elles sont remplacées dans le procès de production par des quantités nouvelles de coton, de charbon, etc., qui, par conséquent, reconverties désormais des formes argent et marchandise à la forme de capital productif, commencent leur fonction comme tel. En même temps que ces 10 000 livres de fil sont transformés en argent, les 10 000 livres de fil précédentes décrivent déjà le deuxième stade de leur circulation et se reconvertissent d'argent en éléments du capital productif. Toutes les parties du capital traversent tour à tour le procès cyclique, se situent simultanément à différents stades de ce procès. De par la continuité de son cycle, le capital industriel se trouve donc en même temps dans tous ses stades et dans toutes les formes fonctionnelles correspondantes. La fraction qui se convertit pour la première fois de capital-marchandise en argent ouvre le cycle $M' \dots M'$, pendant que le capital industriel, considéré comme un tout en mouvement, a achevé le cycle $M' \dots M'$. On avance de l'argent d'une main en en recevant de l'autre. L'ouverture du cycle $A \dots A'$ sur un point coïncide avec son retour au point de départ sur un autre. Il en est de même du capital productif.

C'est pourquoi le cycle effectif du capital industriel en sa continuité n'est pas seulement l'unité des procès de circulation et de production, mais l'unité de ses trois cycles sans exception. Mais il ne peut constituer cette unité qu'à la condition que les différentes parties du capital traversent tour à tour les phases successives du cycle, puissent passer d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, c'est-à-dire que le capital industriel, en tant qu'ensemble de ces fractions, soit engagé simultanément dans des phases et fonctions différentes et ainsi décrive simultanément les trois cycles. La succession de ces fractions est conditionnée ici par leur juxtaposition, c'est-à-dire par la division du capital. Ainsi, dans la structure articulée de la fabrique, le produit se trouve tout aussi continuellement aux différentes étapes de son procès de formation qu'il est en train de passer d'une phase de production à l'autre. Comme le capital industriel individuel a une grandeur déterminée, qui dépend des moyens du capitaliste et qui comporte un minimum déterminé pour chaque branche d'industrie, il ne peut être divisé que selon des proportions déterminées. L'importance du capital existant conditionne le volume du procès de production, et celui-ci le volume du capital-marchandise et du capital-argent, pour autant qu'ils fonctionnent à côté du procès de production. Mais la juxtaposition, qui est la condition de la continuité de la production, n'existe que par le mouvement des fractions du capital, grâce auquel elles décrivent successivement les différents stades. La juxtaposition n'est elle-même que le résultat de la succession. Si, par exemple, l'acte $M' - A'$ est bloqué pour une partie, si la marchandise n'est pas vendable, voilà le cycle de cette partie

interrompu, et le remplacement par ses moyens de production ne s'opère pas ; les parties suivantes, qui sortent de la production sous la forme de M' , trouvent leur changement de fonction barré par les précédentes. Si cette situation dure quelque temps, la production se restreint et le procès tout entier s'arrête. Tout blocage dans la succession cause du dérangement dans la juxtaposition, tout blocage à un stade entraîne un blocage plus ou moins grave pour le cycle total non seulement de la fraction du capital bloquée, mais aussi du capital individuel dans son ensemble.

La forme suivante sous laquelle le procès se présente est celle d'une succession de phases ainsi faite que le passage du capital à une phase nouvelle est conditionné par sa sortie de l'autre. C'est pourquoi chacun des cycles spéciaux a aussi l'une des formes fonctionnelles du capital pour point de départ et pour point de retour. D'un autre côté, le procès total exige en fait l'unité des trois cycles, qui sont les formes différentes exprimant la continuité du procès. Le cycle total se présente, pour chaque forme fonctionnelle du capital, comme étant son cycle spécifique, et le fait est que chacun de ces cycles conditionne la continuité du procès total. La rotation d'une forme fonctionnelle conditionne l'autre. Il est indispensable pour le procès de production total, en particulier pour le capital social, qu'il soit en même temps procès de reproduction, et par conséquent cycle de chacun de ses moments. Des fractions différentes du capital traversent successivement les différents stades et formes fonctionnelles. Il en résulte que chaque forme fonctionnelle, bien que représentant constamment une autre fraction du capital, parcourt son propre cycle en simultanéité avec les autres. Une fraction du capital, mais constamment changeante, constamment reproduite, existe comme capital-marchandise qui se convertit en argent ; une autre, comme capital-argent qui se convertit en capital productif ; une troisième, comme capital productif qui se convertit en capital-marchandise. La présence constante des trois formes résulte du fait que le capital total décrit précisément le cycle de ces trois phases.

Considéré comme un tout, le capital occupe donc ses phases différentes simultanément, par juxtaposition dans l'espace. Mais, sans arrêt, chaque fraction passe successivement d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, fonctionnant ainsi successivement dans chacune d'elles. Les formes sont donc des formes fluides, et leur simultanéité est l'œuvre de leur succession. Chaque forme suit l'autre et la précède, en sorte que le retour de telle fraction du capital à une certaine forme est conditionné par le retour de telle autre à une autre forme. Chaque fraction décrit continuellement sa propre circulation, mais c'est toujours une autre fraction du capital qui se trouve dans la forme donnée, et ces circulations particulières ne constituent que des moments simultanés et successifs de la marche d'ensemble.

C'est seulement dans l'unité des trois cycles que se réalise la continuité du procès total, et non dans l'interruption décrite plus haut. Le capital social total

comporte toujours cette continuité, et son procès comporte toujours l'unité des trois cycles.

Quand il s'agit de capitaux individuels, la continuité de la reproduction s'interrompt plus ou moins par endroits. En premier lieu, il arrive fréquemment que les masses de valeur, à des dates différentes, se répartissent en proportions inégales sur les différentes étapes et formes fonctionnelles. En second lieu, les proportions de cette répartition peuvent différer selon le caractère de la marchandise à produire, c'est-à-dire selon la sphère de production spéciale où le capital est investi. En troisième lieu, la continuité peut s'interrompre plus ou moins dans des branches de production qui dépendent des saisons, soit par suite de conditions naturelles (agriculture, pêche au hareng, etc.), soit par suite de circonstances conventionnelles, comme dans les travaux dits saisonniers. C'est dans les fabriques et dans les mines que le déroulement du procès est le plus régulier et le plus uniforme. Cependant cette différence entre les branches de production ne détermine aucune différence entre les formes générales du procès cyclique.

Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère social déterminé reposant sur l'existence du travail comme travail salarié : c'est un mouvement, un procès cyclique traversant différents stades et qui lui-même implique à son tour trois formes différentes du procès cyclique. C'est pourquoi on ne peut le comprendre que comme mouvement, et non pas comme une chose au repos. Ceux qui considèrent l'avènement à une existence indépendante de la valeur comme une pure abstraction oublient que le mouvement du capital industriel est cette abstraction *in actu* [en action]. La valeur traverse ici différentes formes, différents mouvements, dans lesquels elle se conserve et en même temps se met en valeur, s'agrandit. Du fait que nous n'étudions en ce moment que la forme du mouvement, nous ne tenons pas compte des révolutions que la valeur-capital peut subir dans son procès cyclique ; mais il est clair qu'en dépit de toutes les révolutions de valeur la production capitaliste ne saurait exister et durer que pour autant que la valeur-capital se met en valeur, c'est-à-dire décrit son procès cyclique comme valeur arrivée à l'existence indépendante, donc pour autant que les révolutions de valeur peuvent être surmontées et aplanies d'une façon ou de l'autre. Les mouvements du capital apparaissent comme actes du capitaliste industriel isolé fonctionnant comme acheteur de marchandises et de travail, vendeur de marchandises et capitaliste productif, et par conséquent produisant le cycle par son activité. Si la valeur-capital sociale subit une révolution de valeur, il peut arriver que son capital individuel y succombe et périsse, faute de pouvoir satisfaire aux conditions de ce mouvement de valeur. Plus les révolutions de valeur se font aiguës et fréquentes, plus le mouvement de la valeur arrivée à l'existence indépendante et agissant automatiquement, avec la puissance d'un processus élémentaire de la nature, se fait sentir à l'encontre de la prévoyance et du calcul

du capitaliste isolé : plus le cours de la production normale est subordonné à la spéculation anormale, plus l'existence des capitaux individuels se trouve menacée. Ces révolutions de valeur périodiques confirment donc ce qu'elles sont censées réfuter : l'existence indépendante que la valeur prend en tant que capital, et qu'elle conserve et accentue par son mouvement.

Cette succession des métamorphoses du capital en marche implique une comparaison continue de la modification subie par la grandeur de valeur du capital au cours du cycle avec la valeur primitive. Si l'indépendance de la valeur à l'égard de la force créatrice de valeur, la force de travail, commence dans l'acte A-T (achat de la force de travail) et si elle se réalise par l'exploitation de la force de travail pendant le procès de production, cet avènement de la valeur à l'indépendance ne réapparaît pas dans ce cycle, où l'argent, la marchandise, les éléments de production ne sont que des formes successives de la valeur-capital en marche et où la grandeur de valeur passée se compare à la présente valeur modifiée du capital.

« La valeur », dit Bailey en s'élevant contre le fait que la valeur accède à l'indépendance, fait qui caractérise le mode de production capitaliste et qu'il traite d'illusion de certains économistes, « la valeur est un rapport entre des marchandises simultanément présentes, puisque seules de telles marchandises peuvent être échangées l'une contre l'autre ». Il dit cela contre la comparaison des valeurs des marchandises à des époques différentes, comparaison qui, — une fois la valeur de l'argent fixée pour chaque époque. — revient à la comparaison des dépenses de travail nécessaires aux différentes époques pour produire la même sorte de marchandise. La définition de Bailey résulte de sa méprise générale, qui le porte à confondre valeur d'échange et valeur et à ne voir aucune différence entre la forme de la valeur et la valeur elle-même ; de sorte que les valeurs des marchandises cessent d'être comparables dès qu'elles ne fonctionnent pas activement comme valeurs d'échange, c'est-à-dire dès qu'elles ne sont plus échangeables au sens matériel l'une contre l'autre. Bailey n'a pas la moindre idée du fait qu'une valeur ne fonctionne comme valeur-capital ou capital qu'à la condition de rester identique à elle-même et d'être comparée à elle-même dans les différentes phases de son cycle, lesquelles ne sont nullement simultanées, mais au contraire se relaient.

Pour garder la formule du cycle à l'état pur, il ne suffit pas de supposer que les marchandises se vendent à leur valeur ; il faut ajouter que cela se fait toutes choses égales d'ailleurs. Prenons, par exemple, la figure P... P, abstraction faite de toutes les révolutions techniques intérieures au procès de production qui peuvent déprécier le capital productif d'un capitaliste déterminé, abstraction faite également de toutes les répercussions qu'un changement des éléments de valeur du capital productif peut exercer sur la valeur du capital-marchandise existant, en la faisant monter ou baisser, s'il existe un stock de cette marchandise. Supposons que M', les 10 000 livres de fil, se trouvent vendues à leur

valeur de 500 l. st. ; 8 440 livres = 422 l. st. remplacent la valeur-capital contenue en M'. Mais si la valeur du coton, du charbon, etc., a augmenté (nous ne tenons pas compte des simples oscillations des prix), il se peut que ces 422 l. st. ne suffisent plus pour remplacer en entier les éléments du capital productif : il faut un capital-argent additionnel, on engage du capital-argent. Inversement, si ces mêmes prix tombent, du capital-argent se dégage. Le procès ne se déroule tout à fait normalement que si les rapports de valeur restent constants : il se poursuit quand même, tant que les dérangements se compensent dans la répétition du cycle ; plus les dérangements sont graves, plus le capitaliste industriel doit avoir de capital-argent, pour tenir jusqu'à la période de compensation. Et comme, dans le développement de la production capitaliste, on voit s'élargir l'échelle de chaque procès de production individuel et avec elle le montant minimum du capital qu'il faut avancer, cette circonstance s'ajoute aux autres facteurs qui transforment de plus en plus la fonction du capitaliste industriel en un monopole des grands possesseurs d'argent, isolés ou associés.

Remarquons en passant que si un changement de valeur se produit dans les éléments de production, une différence apparaît entre les formes A... A' d'une part, P... P et M'... M' d'autre part.

En A... A', formule du capital nouvellement investi, se présentant pour la première fois comme capital-argent, une chute de la valeur des moyens de production, par exemple des matières premières, des substances auxiliaires, etc., diminuera, pour l'ouverture d'une affaire d'un volume déterminé, le placement de capital-argent nécessaire, puisque le volume du procès de production (quand la force de production reste au même niveau) dépend de la masse et du volume des moyens de production que peut mettre en œuvre une quantité donnée de force de travail, et non de la valeur ni de ces moyens de production ni de la force de travail (cette dernière valeur n'exerce d'influence que sur le montant de la mise en valeur). Inversement, une hausse de valeur qui porte sur les éléments de production des marchandises constituant les éléments du capital productif exigera un capital-argent plus grand pour la fondation d'une affaire d'un volume donné. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre hypothèse, c'est seulement la quantité du capital-argent requis pour l'investissement nouveau qui est en cause ; dans le premier cas, on voit du capital-argent devenir excédentaire ; dans le second, on engage du capital-argent, sous réserve qu'on ait au préalable, dans la branche de production donnée, un développement normal de nouveaux capitaux industriels individuels.

Les cycles P... P et M'... M' ne se présentent avec le caractère de A... A' que pour autant que le mouvement de P et de M' est en même temps accumulation, c'est-à-dire que de l'argent, du a additionnel, se convertit en capital-argent. En dehors de ce cas, un changement de valeur des éléments du capital productif les affecte autrement qu'il n'affecte A... A' ; nous faisons abstraction ici de la répercussion d'un pareil changement sur les composants du capital

engagés dans le procès de production. Ici, ce ne sont pas les débours primitifs qui sont directement affectés, ce n'est pas le capital industriel accomplissant son premier cycle, mais le capital engagé dans son procès de reproduction ; c'est

donc M'... M $\begin{cases} T \\ M_p \end{cases}$, la reconversion du capital-marchandise en ses éléments

de production, pour autant que ceux-ci consistent en marchandises. En cas de baisse de valeur (ou de baisse de prix), trois éventualités sont à envisager : ou bien le procès de reproduction continue à la même échelle, et, dans ce cas, une partie du capital-argent antérieur est libérée, et il se produit un amoncellement de capital-argent, sans qu'il y ait accumulation effective (production à une échelle élargie) et sans qu'on assiste à cette conversion de a (plus-value), en fonds d'accumulation qui introduit et accompagne l'accumulation ; ou bien, pourvu que les proportions techniques le permettent, le procès de reproduction prend une ampleur plus étendue que celle qu'il aurait eue sans cela ; ou bien il se forme un stock plus considérable de matières premières, etc.

L'inverse se produit en cas de hausse de la valeur des éléments destinés à remplacer le capital-marchandise. La reproduction descend au-dessous de son volume normal (on réduit par exemple les heures de travail) ; ou bien elle n'est maintenue à son ancien volume que grâce à l'intervention de capital-argent supplémentaire (on engage du capital-argent) ; ou bien le fonds monétaire d'accumulation, s'il en existe un, sert en totalité ou en partie à faire marcher le procès de reproduction à l'échelle ancienne, au lieu de servir à l'élargir. Dans ce dernier cas, on engage aussi du capital-argent : seulement le capital-argent supplémentaire provient non du dehors, du marché monétaire, mais des ressources du capitaliste industriel lui-même.

Certaines circonstances peuvent modifier les procès P... P, M'... M'. Si, par exemple, notre filateur de coton a un stock de coton considérable (c'est-à-dire une grande partie de son capital productif sous forme de stock de coton), la baisse des prix du coton dévalorise une partie de son capital productif ; les prix montent-ils ? il se produit une augmentation de valeur de cette partie de son capital productif. D'autre part, s'il a immobilisé des masses considérables sous forme de capital-marchandise, par exemple de fil de coton, la baisse du coton dévalorise une partie de son capital-marchandise, c'est-à-dire en général de son capital engagé dans le cycle ; l'inverse a lieu en cas de relèvement du prix du

coton. Enfin si, dans le procès M'-A-M $\begin{cases} T \\ M_p \end{cases}$, la réalisation M'-A du capital-

marchandise s'est effectuée avant le changement de valeur des éléments de M, le capital est affecté seulement de la même manière que dans le premier cas,

à savoir dans le second acte de circulation A-M $\begin{cases} T \\ M_p \end{cases}$; mais, si la chose a lieu

avant l'accomplissement de M'-A, la baisse ou la hausse du prix du coton entraîne, toutes choses égales d'ailleurs, une baisse ou une hausse correspon-

dante dans le prix du fil. L'effet sur les différents capitaux individuels placés dans la même branche de production peut être très divers selon les diverses circonstances où ils peuvent se trouver. — Le dégagement et l'engagement de capital-argent peuvent aussi résulter de différences dans la durée du procès de circulation, donc de la vitesse de circulation. Mais ceci relève de l'étude de la rotation. Ce qui nous intéresse en cet endroit, c'est uniquement la différence de fait qui se manifeste, entre A... A' et les deux autres figures du procès cyclique, eu égard au changement de valeur des éléments du capital productif.

A l'époque du mode de production capitaliste déjà développé et par conséquent prédominant, une grande partie des marchandises qui, dans le secteur de circulation A—M $\begin{cases} T \\ Mp \end{cases}$, constituent les moyens de production Mp sera elle-même capital-marchandise d'autrui accomplissant sa fonction. On a donc, du point de vue du vendeur, M'—A', conversion du capital-marchandise en capital-argent. Mais ceci n'est pas une règle absolue. Au contraire : dans les sections de son procès de circulation où le capital industriel fonctionne soit comme argent, soit comme marchandise, son cycle s'entrecroise avec la circulation marchande des modes de production sociaux les plus différents, sous la seule réserve qu'il s'agisse de production marchande. Peu importe que les marchandises soient le produit d'un système fondé sur l'esclavage, ou le produit de paysans (Chinois, ryots des Indes), ou de communautés (Indes hollandaises), ou d'une production d'État (telle qu'on l'a rencontrée, fondée sur le servage, aux époques anciennes de l'histoire russe), ou de peuples chasseurs demi-sauvages, etc. : c'est comme marchandise et argent qu'elles affrontent l'argent et les marchandises représentant le capital industriel, qu'elles entrent à la fois dans son cycle et dans le cycle de la plus-value supportée par le capital-marchandise lorsque celle-ci est dépensée comme revenu, bref, qu'elles entrent dans les deux branches de circulation du capital-marchandise. Le caractère du procès de production dont elles sont issues n'a aucune importance ; c'est comme marchandises qu'elles fonctionnent sur le marché et comme telles qu'elles entrent dans le cycle du capital industriel aussi bien que dans la circulation de la plus-value supportée par lui. La caractéristique du procès de circulation du capital industriel est donc la provenance universelle des marchandises, l'existence du marché comme marché mondial. Et ce qui est vrai des marchandises étrangères est vrai aussi de l'argent étranger. L'argent, qui ne voit dans le capital-marchandise que la marchandise, fonctionne de même, vis-à-vis du capital-marchandise, uniquement comme argent ; l'argent fonctionne ici comme monnaie universelle.

Deux remarques s'imposent pourtant.

En premier lieu, dès que l'acte A—Mp est achevé, les marchandises (Mp) cessent d'être des marchandises et deviennent un des modes d'existence du capital industriel sous sa forme fonctionnelle de P, capital productif. Par là

même, leur origine se trouve effacée ; elles n'existent plus que comme formes du capital industriel, elles lui sont incorporées. Il n'en reste pas moins que la nécessité de les remplacer impose leur reproduction et qu'en ce sens le mode de production capitaliste dépend d'autres modes de production restés étrangers à son degré de développement. Mais il tend à convertir autant que possible toute production en production marchande ; le principal moyen d'y arriver, c'est justement d'entraîner ainsi toute production dans son procès de circulation ; une production marchande développée ne peut qu'être production capitaliste de marchandises. L'intervention du capital industriel fait avancer partout cette transformation, et avec elle la conversion de tous les producteurs directs en salariés.

En second lieu, les marchandises entrant dans le procès de circulation du capital industriel (y compris les subsistances nécessaires, qui sont le résultat de la conversion subie par le capital variable pour permettre la reproduction de la force de travail, lors de la paie des ouvriers), quelle que soit leur origine, quelle que soit la forme sociale du procès de production dont elles sont issues, affrontent le capital industriel en ayant elles-mêmes la forme de capital-marchandise, la forme de capital de négoce ou capital commercial : seulement, ce capital, par nature, englobe des marchandises de tous les modes de production.

Le mode de production capitaliste, qui implique la production en grand, implique aussi de toute nécessité la vente en gros, c'est-à-dire la vente au commerçant et non au consommateur individuel. C'est seulement dans la mesure où ce consommateur est lui-même consommateur productif, capitaliste industriel, par conséquent dans la mesure où le capital industriel d'une branche de production fournit des moyens de production à une autre branche, qu'on assiste (sous forme de commande, etc.) à la vente directe d'un capitaliste industriel à une série d'autres. Chaque capitaliste industriel est en ce cas vendeur direct ; il est son propre commerçant, ce que, d'ailleurs, il est aussi quand il vend au négociant.

Le trafic de marchandises comme fonction du capital commercial est présumé par la production capitaliste et il se développe de plus en plus avec elle. Nous l'admettons donc à l'occasion pour illustrer certains aspects du procès de circulation capitaliste ; mais, dans l'analyse générale de ce procès, nous supposons la vente directe sans l'intervention du commerçant, parce que celle-ci obscurcit différents points du mouvement.

Écoutons Sismondi, qui représente les choses avec quelque naïveté :

« Le commerce emploie un capital considérable, qui paraît, au premier coup d'œil, ne point faire partie de celui dont nous avons détaillé la marche. La valeur des draps accumulés dans les magasins du marchand drapier semble d'abord tout à fait étrangère à cette partie de la production annuelle que le riche donne au pauvre comme salaire pour le faire travailler. Ce capital n'a fait cependant

que remplacer celui dont nous avons parlé. Pour saisir avec clarté les progrès de la richesse, nous l'avons prise à sa création, et nous l'avons suivie jusqu'à sa consommation. Alors le capital employé dans les manufactures de draps, par exemple, nous a paru toujours le même : échangé contre le revenu du consommateur, il ne s'est partagé qu'en deux parties : l'une a servi de revenu au fabricant comme profit, l'autre a servi de revenu aux ouvriers comme salaire, tandis qu'ils fabriquaient de nouveau drap.

« Mais on trouva bientôt que, pour l'avantage de tous, il valait mieux que les diverses parties de ce capital se remplaçaient l'une l'autre, et que, si cent mille écus suffisaient à faire toute la circulation entre le fabricant et le consommateur, ces cent mille écus se partageassent également entre le fabricant, le marchand en gros et le marchand en détail. Le premier, avec le tiers seulement, fit le même ouvrage qu'il aurait fait avec la totalité, parce qu'au moment où sa fabrication était terminée, il trouvait le marchand-acheteur beaucoup plus tôt qu'il n'aurait trouvé le consommateur. Le capital du marchand en gros se trouvait, de son côté, beaucoup plus tôt remplacé par celui du marchand en détail... La différence entre la somme des salaires avancés et le prix d'achat du dernier consommateur devait faire le profit des capitaux. Elle se répartit entre le fabricant, le marchand et le détaillant, depuis qu'ils eurent divisé entre eux leurs fonctions, et l'ouvrage accompli fut le même, quoiqu'il eût employé trois personnes et trois fractions de capitaux au lieu d'une³. » « Tous (les marchands) concouraient indirectement à la production ; car celle-ci, ayant pour objet la consommation, ne peut être considérée comme accomplie que quand elle a mis la chose produite à la portée du consommateur⁴. »

Dans l'étude des figures générales du cycle et, somme toute, dans l'ensemble de ce Livre II, nous prenons l'argent sous forme d'argent métallique à l'exclusion de l'argent symbolique, des signes fiduciaires purs, qui ne sont qu'une spécialité de certains États, et de la monnaie de crédit, que nous n'avons pas encore développée. En premier lieu, c'est là la marche de l'histoire ; la monnaie de crédit joue un rôle nul ou insignifiant dans la première époque de la production capitaliste. En second lieu, la nécessité de procéder ainsi apparaît aussi du point de vue théorique : en effet, toutes les considérations critiques sur la circulation de la monnaie de crédit qui ont été exposées jusqu'ici par Tooke et d'autres les ont obligés à revenir sans faute à l'étude des phénomènes tels qu'ils se seraient passés sur la base de la simple circulation métallique. Encore faut-il ne pas oublier que l'argent métallique peut fonctionner à la fois comme moyen d'achat et comme moyen de paiement. C'est pour simplifier que, d'une façon générale, nous ne l'étudions dans ce Livre II que sous la première forme fonctionnelle.

Le procès de circulation du capital industriel, qui ne constitue qu'une partie de son procès cyclique individuel, est déterminé par les lois générales exposées précédemment (Livre I^{er}, chap. 3⁵), pour autant qu'il ne représente qu'une suite

de démarches à l'intérieur de la circulation générale des marchandises. La même masse d'argent, 500 l. st. par exemple, met successivement en circulation d'autant plus de capitaux industriels (ou si l'on veut de capitaux individuels sous leur forme de capitaux-marchandises) que la vitesse de circulation de l'argent est plus élevée, qu'il faut moins de temps à chaque capital individuel pour traverser la série de ses métamorphoses en marchandises et en argent. La même masse de valeur en capital nécessite donc pour circuler une quantité d'argent d'autant plus faible que l'argent fonctionne davantage comme moyen de paiement ; que, par exemple, dans le remplacement d'un capital-marchandise par ses moyens de production, on peut davantage se limiter à faire cadrer les comptes ; et qu'on abrège davantage les délais de paiement, pour les salaires par exemple. D'un autre côté, la vitesse de la circulation étant supposée constante et toutes choses égales d'ailleurs, la masse d'argent qui circule obligatoirement comme capital-argent est déterminée par le coût des marchandises (le prix multiplié par la quantité), ou, si la quantité et la valeur des marchandises sont données, par la valeur de l'argent lui-même.

Mais les lois de la circulation générale des marchandises s'appliquent seulement dans la mesure où le procès de circulation du capital consiste en une série de démarches simples de la circulation ; elles ne s'appliquent pas dans la mesure où ces démarches constituent des sections fonctionnelles déterminées du cycle de capitaux industriels individuels.

Pour mettre ce point en lumière, le mieux est d'étudier le procès de circulation dans son enchaînement ininterrompu, tel qu'il apparaît dans les deux figures :

$$\begin{array}{l}
 \text{II.} \quad P \dots M' \left\{ \begin{array}{l} M - \\ -A' \\ m - \end{array} \right\} \begin{array}{l} A - M \\ - \\ a - m \end{array} \left\{ \begin{array}{l} T \dots P (P') \\ Mp \end{array} \right. \\
 \\
 \text{III.} \quad M' \left\{ \begin{array}{l} M - \\ -A' \\ m - \end{array} \right\} \begin{array}{l} A - M \\ - \\ a - m \end{array} \left\{ \begin{array}{l} T \dots P \dots M' \\ Mp \end{array} \right.
 \end{array}$$

Considéré comme une série de démarches de la circulation en général, le procès de circulation (soit sous la forme M—A—M, soit sous la forme A—M—A) représente uniquement les deux séries opposées de métamorphoses de marchandises, chaque métamorphose prise à part impliquant à son tour la métamorphose opposée de la part de la marchandise d'autrui ou de l'argent d'autrui qui se trouve en face.

Ce qui est M—A pour le possesseur de marchandises est A—M pour l'acheteur : la première métamorphose d'une marchandise en M—A est la seconde métamorphose de la marchandise qui revêt la forme A ; l'inverse a lieu pour A—M. Par

conséquent, ce qui a été dit de l'entrelacement de la métamorphose de la marchandise dans un stade avec celle d'une autre marchandise à un autre stade s'applique à la circulation du capital, pour autant que le capitaliste fonctionne comme acheteur et vendeur de marchandise et qu'ainsi son capital fonctionne comme argent vis-à-vis de la marchandise d'autrui ou comme marchandise vis-à-vis de l'argent d'autrui. Mais cet entrelacement n'est pas identique à l'entrelacement des métamorphoses des capitaux.

En premier lieu, $A-M$ (Mp), comme nous l'avons vu, peut représenter un entrelacement des métamorphoses de capitaux individuels différents. Par exemple, le capital-marchandise du filateur de coton, le fil, se remplace en partie par du charbon. Une partie du capital du filateur se trouve sous la forme argent et se convertit de là à la forme marchandise, tandis que le capital du producteur capitaliste de charbon se trouve sous la forme marchandise et se convertit par conséquent à la forme argent ; le même acte de circulation représente ici des métamorphoses opposées de deux capitaux industriels (appartenant à des branches de production différentes), donc un entrelacement de la série des métamorphoses de ces capitaux. Cependant, comme nous l'avons vu, le Mp en qui A se convertit n'a pas besoin d'être du capital-marchandise au sens strict, c'est-à-dire d'être la forme fonctionnelle d'un capital industriel, le produit d'un capitaliste. On a toujours $A-M$ d'un côté, $M-A$ de l'autre, mais pas toujours un entrelacement de métamorphoses du capital. Poursuivons : $A-T$, l'acquisition de la force de travail, n'est jamais un entrelacement de métamorphoses du capital, puisque la force de travail, tout en étant marchandise de l'ouvrier, ne devient capital que lorsqu'elle est vendue au capitaliste. D'autre part, A' , dans le procès $M'-A'$, n'a pas besoin d'être un capital-marchandise converti : il peut être la transformation en argent de la marchandise force de travail (salaire), ou bien d'un produit qui est dû à des travailleurs indépendants, des esclaves, des serfs, des communautés.

Mais, en second lieu, il n'est nullement obligatoire que le rôle fonctionnel déterminé joué par toute métamorphose intérieure au procès de circulation d'un capital individuel fasse apparaître, dans le cycle de l'autre capital, la métamorphose opposée qui y correspond : il faut seulement admettre que toute la production du marché mondial se pratique en mode capitaliste. Par exemple, dans le cycle $P \dots P$, le A' qui transforme M' en argent peut être uniquement, du côté de l'acheteur, transformation en argent de sa plus-value (si la marchandise est un article de consommation) ; ou encore en $A'-M'$ $\left\{ \begin{array}{l} T \\ Mp \end{array} \right.$ (où le capital intervient par conséquent à l'état accumulé), A' peut se présenter, pour le vendeur de Mp , en simple remplaçant de son avance de capital, ou même ne pas rentrer du tout dans la circulation de son capital s'il prend le chemin d'une dépense de revenu.

On voit ainsi que la question de savoir comment les divers éléments du capital

social total, par rapport auquel les capitaux individuels ne sont que des composants à fonction autonome, se remplacent mutuellement dans le procès de circulation, — tant au point de vue du capital qu'à celui de la plus-value, — ne se résout pas par l'étude des simples entrelacements de métamorphoses dans la circulation des marchandises qui sont communs aux démarches de la circulation du capital et à toute autre circulation de marchandises : il faut ici une autre méthode d'examen. Jusqu'ici, on s'est contenté à cet égard de phrases qui, analysées de près, ne contiennent que des idées vagues empruntées tout bonnement aux entrelacements de métamorphoses qui sont le propre de n'importe quelle circulation de marchandises.

Une des propriétés les plus évidentes du procès cyclique du capital industriel et, par suite, de la production capitaliste est que, d'une part, les éléments de formation du capital productif proviennent du marché des marchandises et doivent constamment être renouvelés sur ce marché, être achetés comme marchandises ; et que, d'autre part, le produit du procès de travail en sort comme marchandise et doit constamment être remis en vente comme marchandise. Que l'on compare, par exemple, un fermier moderne de Basse-Écosse avec un petit paysan de type ancien sur le continent. Le premier vend son produit tout entier et doit par conséquent en remplacer sur le marché tous les éléments, jusqu'à la semence ; le second consomme directement la plus grande partie de son produit, il achète et vend aussi peu que possible, et, dans toute la mesure du possible, il confectionne en personne ses outils, ses vêtements, etc.

On s'est fondé là-dessus pour opposer l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit comme étant les trois formes caractéristiques dans le mouvement économique de la production sociale.

En premier lieu, ces trois formes ne représentent pas des phases équivalentes de l'évolution. L'économie dite de crédit n'est elle-même qu'une forme de l'économie monétaire : les deux termes expriment des fonctions d'échange, ou modes d'échange, entre les producteurs mêmes. Dans la production capitaliste développée, l'économie monétaire n'apparaît plus que comme base de l'économie de crédit. L'économie monétaire et l'économie de crédit correspondent donc simplement à des stades différents dans le développement de la production capitaliste ; mais elles ne sont nullement, en face de l'économie naturelle, des formes d'échange distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Il serait tout aussi juste de mettre en face de ces deux types les formes très diverses de l'économie naturelle en les tenant pour équivalentes.

En deuxième lieu, dans les catégories économie monétaire et économie de crédit, ce n'est pas l'économie, c'est-à-dire le procès de production lui-même, que l'on souligne, que l'on détache comme trait distinctif : c'est le mode d'échange établi en fonction de l'économie entre les divers agents de la production, les divers producteurs ; il faudrait donc agir de même pour la première

catégorie. Parler d'économie de troc au lieu d'économie naturelle. Une économie naturelle complètement fermée, par exemple l'État des Incas au Pérou, n'entrerait dans aucune de ces catégories.

En troisième lieu, l'économie monétaire est commune à toutes les productions marchandes et le produit apparaît comme marchandise dans les organismes les plus divers de la production sociale. Ce qui caractériserait donc la production capitaliste, ce serait seulement la mesure où le produit est créé en tant qu'article de commerce, que marchandise ; par suite, la mesure où les propres éléments constitutifs du produit doivent rentrer en tant qu'articles de commerce, que marchandises, dans l'économie d'où il provient.

C'est un fait que la production capitaliste est la production marchande qui devient la forme générale de la production ; mais, si les choses sont ainsi, si elles le deviennent de plus en plus au fur et à mesure du développement de cette production, la raison en est qu'ici le travail apparaît lui-même comme marchandise, que l'ouvrier vend le travail, c'est-à-dire la fonction de sa force de travail, et nous avons admis qu'il la vend à une valeur déterminée par ses frais de reproduction. Au fur et à mesure que le travail se fait travail salarié, le producteur se fait capitaliste industriel ; c'est pourquoi la production capitaliste (et par suite la production marchande) n'apparaît avec toute son ampleur que le jour où le producteur agricole direct est un salarié. C'est le rapport entre le capitaliste et le salarié qui fait du rapport monétaire, du rapport entre l'acheteur et le vendeur, un rapport immanent à la production même. Mais ce rapport a son fondement dans le caractère social de la production, non du mode d'échange ; au contraire, c'est celui-ci qui résulte de celui-là. C'est d'ailleurs le lot de la conception bourgeoise, pour laquelle tout se ramène à de bonnes petites affaires, de ne pas voir dans le caractère du mode de production le fondement du mode d'échange qui y correspond, mais l'inverse⁶.

Si la valeur versée par le capitaliste dans la circulation sous forme d'argent est moindre que celle qu'il en retire, c'est que la valeur qu'il y verse sous forme de marchandise est plus grande que celle qu'il y a puisée sous la même forme. Tant qu'il fonctionne comme simple personnification du capital, comme capitaliste industriel, son apport de valeur-marchandise est toujours supérieur à sa demande de valeur-marchandise. L'équilibre de son apport et de sa demande à cet égard signifierait qu'il ne met pas en valeur son capital ; celui-ci n'aurait pas fonctionné comme capital productif ; le capital productif se serait converti en un capital-marchandise qui ne porte pas en son sein de plus-value ; pendant le procès de production, il n'aurait pas puisé, dans la force de travail, de plus-value sous forme marchandise ; il n'aurait donc pas fonctionné du tout comme capital ; le capitaliste est en effet obligé de « vendre plus cher qu'il n'a acheté », mais il n'y parvient que si, moyennant le procès de production capitaliste, il transforme la marchandise achetée moins cher, parce qu'elle était de moindre

valeur, en une marchandise valant davantage, et par suite plus chère. S'il vend plus cher, ce n'est pas qu'il vende au-dessus de la valeur de sa marchandise : c'est parce qu'il vend une marchandise dont la valeur excède la somme de valeur des éléments entrant dans sa production.

Le taux de mise en valeur de son capital augmente en proportion de la différence entre son apport et sa demande, c'est-à-dire en proportion de l'excédent de la valeur-marchandise qu'il apporte par rapport à la valeur-marchandise qu'il demande. Son but n'est pas d'équilibrer les deux, mais de les déséquilibrer au maximum, de dépasser sa demande par son apport.

Ce qui est vrai du capitaliste isolé s'applique à la classe des capitalistes.

Tant que le capitaliste personnifie simplement le capital industriel, sa demande propre se ramène à une demande de moyens de production et de force de travail. Considérée au point de vue de sa valeur, sa demande de moyens de production est inférieure à son capital avancé ; il achète des moyens de production d'une valeur plus faible que la valeur de son capital, et par conséquent bien plus faible encore que celle du capital-marchandise qu'il apporte.

Quant à sa demande de force de travail, elle est déterminée en valeur par le rapport de son capital variable à son capital total ; par conséquent elle est $= v : C$; et c'est pourquoi, dans la production capitaliste, elle devient proportionnellement plus petite que la demande de moyens de production ; les achats de Mp auxquels se livre le capitaliste augmentent constamment par rapport aux achats de T .

Du fait que l'ouvrier convertit son salaire principalement en subsistances et, pour la partie la plus considérable, en subsistances nécessaires, la demande capitaliste de force de travail est indirectement une demande d'objets de consommation entrant dans la consommation de la classe ouvrière. Mais cette demande est égale à v , sans un atome de plus (quand l'ouvrier épargne sur son salaire, — nous laissons forcément de côté ici toutes les questions de crédit, — cela veut dire qu'il thésaurise une partie de son salaire et cesse dans cette mesure de se présenter en demandeur, en acheteur). La limite maximum de la demande du capitaliste est égale à $C = c + v$, et son apport est exprimé par $c + v + pl$. Si son capital-marchandise est constitué de $80c + 20v + 20pl$, sa demande est de $80c + 20v$, c'est-à-dire qu'elle est en valeur inférieure de $1/5$ à son apport. Plus grandit le pourcentage de la masse pl qu'il produit (le taux de profit), plus sa demande diminue en proportion de son apport. Bien que la demande capitaliste de force de travail, et indirectement la demande de subsistances nécessaires, diminue de plus en plus par rapport à la demande de moyens de production au fur et à mesure que la production progresse, il ne faut pas oublier d'autre part que la demande capitaliste de Mp est toujours plus faible, tout compte fait, que le capital. Ainsi la demande capitaliste de moyens de production est toujours de moindre valeur que le produit-marchandise du capitaliste, fournisseur de ces moyens de production, qui travaille avec un capital égal et toutes choses égales

d'ailleurs. Rien n'est changé à cette situation du fait qu'il s'agit de capitalistes nombreux, et non d'un seul. Supposons que le capital du producteur soit de 1 000 l. st., dont une partie constante de 800 l. st. : la demande qu'il adresse à l'ensemble des fournisseurs est de 800 l. st. A eux tous, ils fournissent pour chaque tranche de 1 000 l. st., le taux de profit étant égal, des moyens de production d'une valeur de 1 200 l. st. (quelle que soit la part de chacun d'eux dans les 1 000 l. st. et la proportion dans laquelle la part de chacun correspond à son capital total) ; la demande du capitaliste qui achète n'équivaut qu'aux deux tiers de l'apport des vendeurs, tandis que sa propre demande totale n'équivaut en valeur qu'aux 4/5 de son propre apport.

Encore faut-il, en passant, anticiper sur l'étude de la rotation. Supposons que le capital total du producteur soit de 5 000 l. st., dont 4 000 l. st. de capital fixe et 1 000 l. st. de capital circulant, celles-ci se composant de $800c + 200v$ d'après l'hypothèse admise. Il faut que son capital circulant accomplisse cinq rotations par an pour que son capital total en accomplisse une ; son produit-marchandise est alors de 6 000 l. st. et dépasse donc de 1 000 l. st. son capital avancé, ce qui donne derechef la même proportion de plus-value que ci-dessus :

$$5000C : 1000p = 100(c + v) : 20p$$

Par conséquent, cette rotation ne modifie en rien la proportion entre sa demande totale et son apport total ; la première reste inférieure de 1/5 au second.

Admettons que son capital fixe soit renouvelable en dix ans, d'où un amortissement de $1/10 = 400$ l. st. about d'un an. Il lui reste donc une valeur de 3 600 l. st. en capital fixe + 400 l. st. en argent. Dans la mesure où des réparations s'imposent sans dépasser la moyenne, elles sont simplement un investissement de capital qui ne se fait qu'après coup. Nous pouvons considérer que les frais de réparations ont été compris de prime abord dans l'estimation du capital à investir, dans la mesure où celui-ci entre dans le produit-marchandise annuel : ils sont donc comptés dans le $1/10$ d'amortissement. (Si, en fait, les réparations n'atteignent pas la moyenne, c'est une aubaine pour le capitaliste, tout de même qu'il éprouve une perte si elles dépassent la moyenne. Mais les différences se compensent pour l'ensemble de la classe des capitalistes occupés dans la même branche industrielle). En tout cas, bien que, dans l'hypothèse d'une rotation du capital total une fois par an, la demande annuelle du capitaliste reste égale à 5 000 l. st., valeur-capital primitivement avancée, elle augmente en ce qui concerne la partie circulante du capital tandis qu'elle diminue constamment en ce qui concerne sa partie fixe.

Venons-en à la reproduction. Admettons que le capitaliste consomme toute la plus-value a et ne reconvertisse en capital productif que la grandeur primitive du capital. La demande du capitaliste est maintenant égale à son apport, mais non pas au point de vue du mouvement de son capital ; comme capitaliste, il ne pousse la demande que jusqu'aux 4/5 de son apport (considéré au point de

vue de la valeur) ; il consomme le dernier 1/5 comme non-capitaliste, non en sa fonction de capitaliste, mais pour ses besoins ou ses plaisirs personnels.

Sur la base de 100, son compte s'établit comme suit :

Comme capitaliste, demande = 110, apport = 120

Comme bon vivant, demande = 20, apport = 0

Total : demande = 120, apport = 120

Faire cette supposition, c'est supposer l'inexistence de la production capitaliste et, par suite, l'inexistence du capitaliste industriel lui-même. Car on supprime le capitalisme jusque dans sa base si l'on suppose que le principe moteur est la jouissance, et non l'enrichissement en lui-même.

Mais cette hypothèse est également impossible du point de vue technique. Il ne faut pas seulement que le capitaliste constitue un capital de réserve afin de tenir tête aux oscillations des prix et de pouvoir attendre, pour acheter et pour vendre, les conjonctures les plus favorables ; il faut qu'il accumule du capital pour étendre par là la production et incorporer les progrès techniques à son organisation productive.

Pour accumuler du capital, il doit d'abord retirer de la circulation une partie de la plus-value sous forme argent qu'il y a puisée, la thésauriser jusqu'à ce qu'elle atteigne les dimensions requises pour l'extension de l'affaire ancienne ou l'ouverture d'une affaire parallèle. Tant que dure la thésaurisation, la demande du capitaliste n'augmente pas ; l'argent se trouve immobilisé ; il ne retire du marché des marchandises aucun équivalent en marchandise de l'équivalent monétaire qu'il en a retiré en échange de la marchandise apportée.

On fait abstraction ici du crédit ; et le crédit comprend le dépôt, de la part du capitaliste, de l'argent qui s'accumule, sous la forme d'un compte en banque productif d'intérêts.

LA PÉRIODE DE CIRCULATION¹

Le mouvement du capital à travers la sphère de la production et les deux phases de la sphère de la circulation s'accomplit, comme on l'a vu, dans une succession temporelle. La durée de son séjour dans la sphère de la production constitue sa période de production ; celle de son séjour dans la sphère de la circulation, sa période de circulation. Le temps total qu'il emploie à décrire son cycle est donc égal à la somme de la période de production et de la période de circulation.

La période de production comprend naturellement la durée du procès de travail, mais elle n'y est pas comprise. On se rappelle d'abord qu'une partie du capital constant existe sous forme de moyens de travail, tels que machines, bâtiments, etc., qui, tant qu'ils subsistent, servent dans les mêmes procès de travail constamment renouvelés. L'interruption périodique du procès de travail, par exemple la nuit, suspend sans doute la fonction de ces moyens de travail, mais non leur maintien sur le lieu de la production. Ils y sont attachés non seulement pendant qu'ils fonctionnent, mais aussi pendant qu'ils ne fonctionnent pas. D'autre part, le capitaliste garde nécessairement à sa disposition un stock déterminé de matières premières et de substances auxiliaires pour que le procès de production puisse continuer, pendant des périodes plus ou moins longues, à l'échelle déterminée d'avance sans dépendre des hasards d'un recours quotidien au marché. Ce stock de matières premières, etc., n'est consommé productivement qu'à la longue. Il se produit donc un écart entre sa période de production² et sa période de fonction. Ainsi la période de production des moyens de production comprend en somme : 1° le temps pendant lequel ils fonctionnent comme moyens de production, servent dans le procès de production ; 2° les pauses durant lesquelles s'interrompent le procès de production et, par suite, la fonction des moyens de production qui y sont incorporés ; 3° le temps pendant lequel ils sont sans doute disponibles comme condition du procès et représentent donc déjà du capital productif, mais ne sont pas encore entrés dans le procès de production.

L'écart que nous avons étudié jusqu'ici est toujours un écart entre les temps de présence du capital productif dans la sphère de la production et dans le procès de production. Mais le procès de production peut lui-même nécessiter des interruptions du procès de travail, et par conséquent du temps de travail, des intervalles où l'objet du travail est exposé à l'action de processus physiques sans autre apport de travail humain. Dans ce cas, le procès de production et, par conséquent, la fonction des moyens de production continuent malgré l'interruption du procès de travail et, par conséquent, de la fonction des moyens de production comme moyens de travail. Ce qui arrive par exemple pour le grain semé, le vin en fermentation, les matériaux de travail d'un grand nombre de manufactures, par exemple les tanneries, qui sont soumis à des processus

chimiques. La période de production est ici supérieure à la période de travail. L'écart consiste en un excédent de la période de production par rapport à la période de travail. Cet excédent résulte toujours de ce qu'il se trouve dans la sphère de la production du capital productif à l'état *latent*, ne fonctionnant pas lui-même dans le procès de production, ou encore de ce que le capital fonctionne dans le procès de production sans être engagé dans le procès de travail.

La fraction du capital productif latent, qui reste disponible comme simple condition du procès de production, par exemple coton, charbon, etc. dans la filature, n'agit ni pour former du produit, ni pour former de la valeur. C'est du capital en jachère, bien que sa jachère constitue une condition du cours ininterrompu du procès de production. Les bâtiments, les appareils, etc. nécessaires pour contenir ces stocks productifs (ces capitaux latents) sont des conditions du procès de production et forment par conséquent des composants du capital productif avancé. Leur fonction est de conserver les composants productifs au stade préliminaire. Si des procès de travail sont nécessaires à ces stades, ils enchérissent les matières premières, etc., mais ce sont des travaux productifs et ils forment de la plus-value, puisqu'une partie de ce travail, comme dans tout autre travail salarié, reste sans être payée. Les interruptions normales du procès de production total, donc les solutions de continuité dans la fonction du capital productif, ne produisent ni valeur ni plus-value. D'où les efforts pour faire travailler aussi de nuit (Livre I^{er}, chap. X. 4³). — Quant aux solutions de continuité qui s'imposent à l'objet du travail pendant le procès de production lui-même, elles ne forment ni valeur ni plus-value, mais elles font avancer le produit, elles forment une étape dans sa vie, un procès par où il faut qu'il passe. La valeur des appareils, etc., se transmet au produit proportionnellement au temps total pendant lequel ils fonctionnent ; c'est le travail lui-même qui place le produit dans ce stade, et l'emploi de ces appareils est aussi nécessaire dans la production que la dissipation sous forme de poussière d'une partie du coton, qui n'entre donc pas dans le produit, mais lui transmet pourtant sa valeur. L'autre fraction du capital latent, les bâtiments, les machines, etc., c'est-à-dire les moyens de travail dont la fonction n'est interrompue que par les pauses régulières du procès de production, — quant aux interruptions irrégulières, par suite de restriction de la production, crises, etc., ce sont de pures pertes, — ajoute de la valeur sans entrer dans la formation du produit ; la valeur totale qu'elle ajoute au produit est déterminée par sa durée moyenne ; elle perd de la valeur en perdant de la valeur d'usage, aussi bien pendant le temps où elle fonctionne que pendant celui où elle ne fonctionne pas.

Enfin, la valeur de la fraction constante du capital qui continue dans le procès de production, alors même que le procès de travail se trouve interrompu, réapparaît dans le résultat du procès de production. C'est proprement le travail qui a placé ici les moyens de production dans des conditions où, d'eux-mêmes, ils passent par certains processus naturels dont le résultat est un effet utile

déterminé ou une forme modifiée de leur valeur d'usage. Le travail transmet toujours au produit la valeur des moyens de production, pourvu qu'il les consomme effectivement et à propos en tant que moyens de production. Peu importe à cet égard que, pour provoquer cet effet, le travail doive exercer une action continue sur l'objet du travail à l'aide des moyens de travail ou qu'il n'ait besoin que de donner l'impulsion en plaçant les moyens de production dans des conditions où, d'eux-mêmes, sans autre concours du travail, ils subissent, sous l'action de processus naturels, la modification voulue.

On voit donc les différentes raisons pour lesquelles la période de production peut excéder la période de travail : tantôt les moyens de production ne forment qu'un capital productif latent, en se trouvant encore par conséquent dans une étape préparatoire au procès de production effectif ; tantôt, à l'intérieur du procès de production, leur fonction propre est interrompue par les pauses de ce procès ; tantôt, enfin, c'est le procès de production lui-même qui nécessite des interruptions du procès de travail ; mais, quoi qu'il en soit, les moyens de production n'exercent dans aucun de ces cas la fonction d'absorption de travail. Pas d'absorption de travail, pas non plus de surtravail. Il ne se produit par conséquent aucune mise en valeur du capital productif, tant qu'il se trouve dans cette partie de sa période de production qui excède la période de travail, quelque indispensables que soient ces pauses pour l'accomplissement du procès de mise en valeur. Il est clair que la productivité, la mise en valeur d'un capital productif donné dans un laps de temps donné sont d'autant plus considérables que la période de production et la période de travail coïncident davantage. D'où la tendance de la production capitaliste à diminuer le plus possible l'excédent de la période de production sur la période de travail. Mais la période de production du capital a beau s'écarter de sa période de travail : elle la comprend, et l'excédent même est indispensable au procès de production. La période de production est donc toujours le temps pendant lequel le capital produit des valeurs d'usage et se met lui-même en valeur, par conséquent fonctionne comme capital productif, bien qu'elle englobe un temps où il reste soit à l'état latent, soit dans l'incapacité de se mettre en valeur tout en produisant.

Le capital séjourne dans la sphère de circulation comme capital-marchandise et comme capital-argent. Ses deux procès de circulation consistent en une conversion de la forme marchandise à la forme argent et de la forme argent à la forme marchandise. Le fait que la conversion de la marchandise en argent est simultanément ici réalisation de la plus-value incorporée à la marchandise et que la conversion de l'argent en marchandise est simultanément conversion ou reconversion de la valeur-capital à la forme de ses éléments de production n'altère nullement le caractère de ces procès comme procès de circulation, procès de la métamorphose simple des marchandises.

Les périodes de circulation et de production s'excluent l'une l'autre. Pendant sa période de circulation, le capital ne fonctionne pas comme capital productif,

il ne produit par conséquent ni marchandise ni plus-value. Si nous étudions le cycle sous la forme la plus simple, de telle sorte que la valeur-capital tout entière passe chaque fois d'un seul coup d'une phase à l'autre, nous voyons clairement que le procès de production se trouve interrompu, et par suite la mise en valeur du capital par lui-même, tant que dure sa période de circulation, et que la longueur de celle-ci commande le renouvellement plus rapide ou plus nonchalant du procès de production. Si, au contraire, les diverses fractions du capital parcourent le cycle l'une après l'autre, de sorte que le cycle de la valeur-capital totale s'accomplit en ordre successif par le cycle de ses diverses portions, il est clair que la partie qui fonctionne en permanence dans la sphère de la production doit être d'autant plus petite que la permanence des parties aliquotes de la valeur-capital dans la sphère de la circulation se prolonge davantage. L'expansion et la contraction de la période de circulation agissent par conséquent comme limites négatives pour déterminer la contraction ou l'expansion de la période de production, du volume sous lequel un capital de grandeur donnée fonctionne comme capital productif. Plus les métamorphoses de la circulation du capital se font théoriques, autrement dit plus la période de circulation équivaut à zéro ou se rapproche de zéro, plus aussi le capital fonctionne, plus on voit grandir sa productivité, sa mise en valeur par lui-même. La période de circulation se rapproche par exemple de zéro lorsque, un capitaliste travaillant sur commande, son produit se paie à la livraison et se paie sous la forme des propres moyens de production de ce capitaliste.

Ainsi la période de circulation du capital restreint d'une façon générale sa période de production et par conséquent son procès de mise en valeur. Elle restreint ce procès proportionnellement à sa propre durée. Mais cette durée peut augmenter ou diminuer de façon fort diverse et restreindre par suite la période de production du capital à un degré très divers. L'économie politique voit, elle, ce qui *apparaît* : à savoir l'effet de la période de circulation sur le procès de mise en valeur du capital en général. Elle conçoit cet effet négatif comme positif, parce que les conséquences en sont positives. Elle s'attache d'autant plus à cette apparence que celle-ci semble fournir la preuve que le capital possède une source de mise en valeur spontanée, source mystique, indépendante de son procès de production et par conséquent de l'exploitation du travail, qui lui viendrait de la sphère de la circulation. Nous verrons dans la suite comment l'économie scientifique elle-même se laisse abuser par cette apparence, qui est corroborée, comme on le constatera également, par divers phénomènes : 1° le mode capitaliste de calcul du profit, dans lequel la cause négative figure comme positive, en ce sens que, pour des capitaux appartenant à des sphères d'investissement différentes où seule la période de circulation est différente, une période de circulation plus longue agit comme cause de la hausse des prix, en un mot comme une des causes d'égalisation du profit ; 2° la période de circulation ne forme qu'un moment de la période de rotation, qui comprend égale-

ment la période de production ou de reproduction. Ce qui est dû à cette dernière semble être dû à la période de circulation ; 3° la conversion des marchandises en capital variable (salaire) a pour condition leur transformation préalable en argent ; lors de l'accumulation du capital, la conversion en capital variable additionnel s'opère donc dans la sphère de circulation ou pendant la période de circulation. C'est pourquoi l'accumulation qui en résulte semble due à cette dernière.

A l'intérieur de la sphère de la circulation, le capital parcourt — dans l'un ou l'autre sens — les deux phases opposées M—A et A—M. Sa période de circulation se divise donc en deux parties : le temps qu'il lui faut pour se convertir de marchandise en argent, et le temps qu'il lui faut pour se convertir d'argent en marchandise. Nous savons déjà par l'analyse de la circulation simple des marchandises (Livre I^{er}, chap. III⁴) que M—A, la vente, est la partie la plus difficile de sa métamorphose et que, par suite, dans les conditions ordinaires, elle constitue la majeure partie de la période de circulation. Comme argent, la valeur se trouve sous sa forme toujours convertible ; comme marchandise, elle est d'abord obligée de se convertir en argent pour prendre cet aspect d'aptitude immédiate à l'échange et par conséquent d'efficacité permanente. Pourtant, lors du procès de circulation du capital, dans sa phase A—M, il s'agit de sa transformation en des marchandises qui constituent des éléments déterminés du capital productif dans un placement donné. Peut-être les moyens de production ne se trouvent-ils pas sur le marché, et faut-il encore les produire ou les faire venir de marchés éloignés ; peut-être y a-t-il des lacunes dans les arrivages habituels, des changements de prix, etc. ; bref, une foule de circonstances qui ne sont pas perceptibles dans le simple changement de forme A—M, mais qui exigent cependant tantôt plus, tantôt moins de temps pour cette partie de la phase de circulation. Séparés dans le temps, M—A et A—M peuvent l'être aussi dans l'espace, l'achat ayant lieu sur un autre marché que la vente. Dans des fabriques, par exemple, il arrive souvent que l'acheteur et le vendeur soient même des personnes distinctes. Dans la production marchande, la circulation n'est pas moins nécessaire que la production elle-même ; donc les agents de la circulation sont aussi indispensables que ceux de la production. Le procès de reproduction implique les deux fonctions du capital, par conséquent aussi l'exercice nécessaire de toutes deux soit par le capitaliste lui-même, soit par des salariés, qui sont ses agents. Mais cela n'autorise pas plus à confondre les agents de la circulation avec ceux de la production qu'à confondre les fonctions de capital-marchandise et capital-argent avec celles de capital productif. Il faut que les agents de la production servent à payer les agents de la circulation. Et du moment que les capitalistes, en achetant et vendant entre eux, ne créent par cet acte ni produit ni valeur, la situation reste la même quand l'étendue de leur entreprise leur permet ou leur commande de rejeter ces fonctions sur autrui. Dans maintes entreprises, où l'acheteur et le vendeur sont payés en tant pour cent du profit,

peu importe qu'on dise qu'ils sont payés par les consommateurs ; les consommateurs ne peuvent payer qu'autant qu'ils produisent pour eux-mêmes comme agents de la production un équivalent en marchandises ou le prélèvent sur les agents de la production, soit en vertu d'un titre juridique (étant leurs associés, etc.), soit à raison de services personnels.

Il existe entre M—A et A—M une différence qui n'a rien à voir avec la différence de forme entre la marchandise et l'argent, mais qui découle du caractère capitaliste de la production. Pris en eux-mêmes, M—A et A—M ne sont que des transpositions d'une valeur donnée d'une forme dans l'autre. Mais M'—A' est en même temps réalisation de la plus-value contenue en M'. Il n'en est pas même de A—M. C'est pourquoi la vente a plus d'importance que l'achat. Dans des conditions normales, A—M est un acte nécessaire pour la mise en valeur de la valeur exprimée en A, mais il n'est point réalisation de la plus-value ; il est l'introduction à sa production, non son complément.

La circulation du capital-marchandise M'—A' est soumise à des limites déterminées en raison de la forme sous laquelle les marchandises se présentent, de leur existence comme valeurs d'usage. Elles sont périssables par nature. Si donc elles n'entrent pas dans la consommation productive ou la consommation individuelle — selon leur destination — avant un certain délai, en d'autres termes si elles ne se vendent pas en temps voulu, elles s'avaient et perdent, avec leur valeur d'usage, la propriété de support de la valeur d'échange. On voit se perdre la valeur-capital contenue en elles, en même temps que la plus-value qui s'est ajoutée à cette valeur. Les valeurs d'usage ne demeurent support d'une valeur-capital qui se pérennise et se met en valeur que si elles sont constamment renouvelées et reproduites, remplacées par de nouvelles valeurs d'usage de même espèce ou d'espèce différente. Or la condition constamment réitérée de leur reproduction est qu'elles se vendent sous leur forme de marchandises achevées, qu'elles entrent moyennant cette vente dans la consommation productive ou individuelle. Elles sont tenues de renoncer dans un temps déterminé à leur forme d'usage ancienne pour continuer leur existence sous forme nouvelle. La valeur d'échange ne se conserve que par ce renouvellement continu de son corps. Les valeurs d'usage de différentes marchandises s'avaient plus ou moins vite ; il peut donc s'écouler un intervalle plus ou moins long entre leur production et leur consommation ; elles peuvent donc, sans se perdre, séjourner plus ou moins longtemps dans la phase de la circulation M—A comme capital-marchandise, supporter en tant que marchandises des périodes de circulation plus ou moins longues. C'est la limite imposée à la période de circulation du capital-marchandise par l'avarie du corps même de la marchandise qui sert de limite absolue à cette partie de la période de circulation, ou autrement dit à la période de circulation que le capital-marchandise peut parcourir en tant que capital-marchandise. Plus une marchandise est périssable, plus elle a besoin d'être consommée, c'est-à-dire vendue, peu après sa production, et plus aussi on voit

diminuer sa capacité d'éloignement par rapport à son lieu de production, se restreindre par conséquent sa sphère de circulation, s'accroître le caractère local de son écoulement. En conséquence, plus une marchandise est périssable, plus étroite est la limite absolue que sa nature physique met à sa période de circulation comme marchandise, moins aussi elle est propre à faire l'objet de la production capitaliste. Celle-ci ne peut s'en emparer que dans des agglomérations populeuses, ou bien dans la mesure où le développement des moyens de transport raccourcit les distances locales. Cependant la concentration de la production d'un article donné en peu de mains et dans une agglomération populeuse peut créer un marché relativement étendu même pour des articles de ce genre, par exemple dans le cas des grandes brasseries, des grandes laiteries, etc.

Chapitre VI

LES FRAIS DE CIRCULATION

1. — *Frais de circulation proprement dits.*

1. La durée de la vente et de l'achat.

Les transformations du capital, de marchandise en argent et d'argent en marchandise, sont en même temps des transactions du capitaliste, des actes d'achat et de vente. Le temps où s'accomplissent ces transformations du capital représente, subjectivement parlant, du point de vue du capitaliste, la durée de la vente et de l'achat, le temps durant lequel il fonctionne sur le marché comme vendeur et acheteur. De même que la période de circulation du capital constitue une section nécessaire de sa période de reproduction, de même le temps pendant lequel le capitaliste achète et vend, pendant lequel il est occupé sur le marché, constitue une section nécessaire de son fonctionnement comme capitaliste, c'est-à-dire comme capital personnifié. C'est une partie du temps qu'il consacre à ses affaires.

(Puisque, dans notre hypothèse, les marchandises s'achètent et se vendent à leur valeur, il ne s'agit dans ces démarches que de la conversion de la même valeur d'une forme dans l'autre, de la forme marchandise à la forme argent et de la forme argent à la forme marchandise, — il ne s'agit que d'un changement d'état. Si les marchandises se vendent à leur valeur, la grandeur de valeur reste entre les mains de l'acheteur la même qu'entre celles du vendeur ; seule, sa forme d'existence a changé. Si les marchandises ne se vendent pas à leur valeur, la somme des valeurs converties reste la même ; le plus d'un côté devient moins de l'autre côté.)

Les métamorphoses M-A et A-M sont des transactions qui ont lieu entre l'acheteur et le vendeur. Ceux-ci ont besoin de temps pour se mettre d'accord, d'autant plus qu'il se livre ici une lutte où chaque partie essaie de frustrer l'autre et que ce sont des hommes d'affaires qui s'affrontent : « A Normand, Normand et demi ! » Le changement d'état coûte du temps et de la force de travail, non toutefois pour créer de la valeur, mais pour effectuer la conversion de la valeur d'une forme à l'autre ; la tentative réciproque de s'approprier à cette occasion un quantum supplémentaire de valeur ne change rien à la chose. Ce travail accru par les intentions malignes des deux parties ne crée pas plus de valeur que le travail dépensé lors d'un procès en justice n'augmente la grandeur de valeur de l'objet du litige. Il en est de ce travail, — moment nécessaire du procès capitaliste de production en sa totalité, lequel implique la circulation ou est impliqué par elle, — à peu près comme du travail de combustion d'une matière employée à la production de la chaleur. Ce travail de combustion ne produit pas de chaleur, bien qu'il soit un moment nécessaire du processus de combustion. Pour utiliser par exemple du charbon comme moyen de chauffage, il faut le combiner avec

de l'oxygène, le faire donc passer de l'état solide à l'état gazeux (puisque, dans l'oxyde carbonique, qui résulte de la combinaison, le charbon est à l'état gazeux) et provoquer par conséquent une modification de sa forme d'existence ou état physique. La dissociation des molécules de carbone réunies en un tout solide et l'éclatement de la molécule de carbone elle-même en ses atomes précèdent nécessairement la nouvelle combinaison, et cela exige une certaine dépense de force qui ne se transforme donc pas en chaleur, mais vient au contraire en déduction. Lorsque donc les possesseurs de marchandises sont non pas des capitalistes, mais des producteurs directs et autonomes, le temps employé à l'achat et à la vente est à déduire de leur temps de travail, et c'est pourquoi, dans l'Antiquité comme au Moyen Age, ils se sont toujours efforcés de remettre ces opérations à des jours de fête.

Il est bien évident que les proportions prises par les transactions marchandes dans les mains des capitalistes sont inaptes à transformer en un travail créateur de valeur ce travail qui, loin de créer de la valeur, ne provoque qu'une modification de forme de la valeur. Le miracle d'une pareille transsubstantiation ne saurait davantage résulter d'un transfert, c'est-à-dire du fait que les capitalistes industriels, au lieu d'accomplir eux-mêmes ce « travail de combustion », en font l'occupation exclusive de tiers payés par eux. Évidemment, ce n'est pas pour les *beaux yeux** des capitalistes que ces tiers mettent leur force de travail à la disposition de ces capitalistes. Peu importe au receveur de rentes d'un propriétaire foncier ou au garçon d'une banque que leur travail n'augmente pas d'un liard la valeur de la rente ni les pièces d'or transportées en sacoche d'une banque à l'autre.¹⁾

Pour le capitaliste qui fait travailler autrui pour lui, l'achat et la vente deviennent fonction principale ; puisqu'il s'approprie le produit d'un grand nombre d'hommes sur une large échelle sociale, c'est à la même échelle qu'il est obligé de le vendre et de le retransformer ensuite, d'argent, en éléments de production. Toujours est-il que le temps consacré à la vente et à l'achat ne crée pas de valeur. C'est une illusion introduite par le fonctionnement du capital commercial. Sans insister pour le moment, nous voyons clairement ceci d'emblée : une fonction improductive en elle-même, mais constituant un moment nécessaire de la reproduction, qui était auparavant exercée par un grand nombre de gens à titre accessoire, ne change pas de caractère lorsque la division du travail en fait l'exercice exclusif d'un petit nombre de personnes, leur occupation particulière. Lorsqu'un marchand (considéré ici comme simple agent de la transformation des marchandises, comme simple acheteur et vendeur) raccourcit par ses opérations le temps de l'achat et de la vente pour *beaucoup* de producteurs, il peut être considéré comme une machine qui réduit une dépense inutile de force ou aide à rendre disponible du temps de production²⁾.

Dans un but de simplification (puisque nous ne considérerons que plus tard le commerçant comme capitaliste et comme capital commercial), nous allons

admettre que cet agent de l'achat et de la vente est un homme qui vend son travail. Il dépense sa force de travail et son temps de travail dans ces opérations M-A et A-M ; et il vit de cela comme un autre vit en filant ou en faisant des pilules. Il accomplit une fonction nécessaire, puisque le procès de reproduction implique même des fonctions improductives. Il travaille tout aussi bien qu'un autre, mais la substance de son travail ne crée ni valeur ni produit. Il fait lui-même partie des *faux frais** de la production. Ce qui fait son utilité, ce n'est pas de transformer une fonction improductive en fonction productive, ou du travail improductif en travail productif. Ce serait miracle que pareille transformation pût être opérée par un tel transfert de la fonction d'une personne à une autre. Son utilité consiste, au contraire, à diminuer la portion de force de travail sociale et de temps de travail social liée à cette fonction improductive. Il y a plus encore. Admettons que cet agent soit un simple salarié, mieux payé si l'on veut que les autres. Quelle que soit sa rétribution, en tant que salarié il travaille gratuitement une partie de son temps. Il est possible qu'occupé journalièrement 10 heures, il touche le produit-valeur de 8 heures de travail. Les 2 heures de surtravail qu'il fournit ne produisent pas plus de valeur que ses 8 heures de travail nécessaire, bien que ces dernières lui procurent une partie du produit social. Premièrement, au point de vue social, nous voyons une force de travail utilisée pendant 10 heures en cette simple fonction de circulation. Elle n'est utilisable à rien d'autre, à aucun travail productif. Deuxièmement la société ne paie pas ces 2 heures de surtravail, bien qu'elles aient été dépensées par l'individu qui les accomplit. Ce faisant, la société ne s'approprie ni produit ni valeur additionnels. Mais les frais de circulation que notre homme représente diminuent d'un cinquième, tombent de 10 à 8 heures. La société ne paie point d'équivalent pour un cinquième de ce temps de circulation actif dont il est l'agent. Si c'est, au contraire, le capitaliste qui emploie cet agent, le non-paiement de 2 heures diminue les frais de circulation de son capital, frais venant en déduction de ses recettes. Il y a pour lui un gain positif, puisque la limite négative de la mise en valeur de son capital se trouve moins étendue. Tant que ce ne sont pas de petits producteurs marchands autonomes qui dépensent une partie de leur propre temps en achat et en vente, il ne s'agit que de temps dépensé par eux dans l'intervalle de leur fonction productive ou par empiètement sur leur temps de production.

Quoi qu'il en soit, le temps ainsi employé représente des frais de circulation qui n'ajoutent rien aux valeurs converties : ce sont les frais indispensables pour faire passer ces valeurs de la forme marchandise à la forme argent. En tant que le producteur capitaliste de marchandises apparaît comme agent de la circulation, il ne se distingue du producteur immédiat de marchandises que parce qu'il vend et achète sur une grande échelle et fonctionne donc comme agent de la circulation dans une plus large mesure. Mais que l'étendue de son entreprise lui commande ou lui permette d'acheter (de louer), au titre de salariés, des agents

de circulation spéciaux, le phénomène reste le même objectivement. On est obligé de dépenser une certaine quantité de la force de travail et de temps de travail dans le procès de circulation (en tant qu'il est simple transformation). Mais ceci se manifeste dès lors comme avance additionnelle de capital ; il faut consacrer une partie du capital variable à l'achat de ces forces de travail qui ne fonctionnent que dans la circulation. Cette avance de capital ne crée ni produit ni valeur. Elle diminue d'autant la mesure dans laquelle le capital avancé fonctionne productivement. C'est comme si une partie du produit se transformait en une machine qui vendrait et achèterait le reste du produit. Cette machine cause une diminution du produit. Elle ne coopère pas au procès de production, bien qu'elle puisse diminuer la force de travail, etc., dépensée dans la circulation. Elle constitue simplement une partie des frais de circulation.

2. La comptabilité.

A côté de l'achat et de la vente effectifs, on dépense du temps de travail dans la comptabilité, qui absorbe en outre du travail matérialisé : plumes, encre, papier, pupitres, frais de bureau. Dans cette fonction, il y a donc dépense d'une part de force de travail, d'autre part de moyens de travail. Il en va ici exactement comme du temps consacré à l'achat et à la vente.

Comme unité à l'intérieur de ses cycles, comme valeur parcourant son processus soit dans la sphère de la production, soit dans les deux phases de la sphère de circulation, le capital n'existe qu'idéalement sous la forme de monnaie de compte, d'abord dans le cerveau du producteur de marchandises, le cas échéant du producteur capitaliste de marchandises. C'est la comptabilité, englobant aussi l'établissement du prix ou le calcul des prix marchands, qui fixe et contrôle ce mouvement. Le mouvement de la production et surtout celui de la mise en valeur, — dans lequel les marchandises figurent uniquement comme supports de valeur, comme noms de choses dont l'être de valeur idéal est fixé en monnaie de compte, — prennent ainsi une représentation symbolique dans la pensée. Tant que la production marchande individuelle ne tient sa comptabilité que mentalement (tel, par exemple, le paysan ; c'est seulement l'agriculture capitaliste qui produit le fermier tenant une comptabilité), ou ne tient registre de ses dépenses, de ses recettes, de ses échéances, etc. qu'en passant, en dehors de son temps de production, il saute aux yeux que cette fonction et les moyens de travail qu'elle comporte, tels que le papier, etc., représentent une consommation additionnelle de temps de travail et de moyens de travail, qui sont nécessaires, mais qui viennent en déduction du temps qui pourrait être utilisé productivement, ainsi que des moyens de travail qui fonctionnent dans le procès de production effectif, qui sont absorbés dans la formation de produit et de valeur³. La nature de cette fonction ne change ni par l'étendue qu'elle prend du fait qu'elle se concentre entre les mains du producteur capitaliste de marchandises et qu'au

lieu d'être la fonction d'un grand nombre de petits producteurs elle apparaît comme celle d'un capitaliste, comme une fonction inhérente à un procès de production à grande échelle, — ni par sa séparation des fonctions productives, dont elle n'était qu'un accessoire, et par sa constitution autonome en fonction d'agents spéciaux, ne s'occupant de rien d'autre.

La division du travail, l'avènement d'une fonction à l'indépendance ne rend pas cette fonction créatrice de produit et de valeur si elle ne l'était pas par elle-même, c'est-à-dire avant qu'elle ne devînt autonome. Le capitaliste qui place son capital pour la première fois est obligé d'en consacrer une partie à l'embauche d'un comptable, etc., et aux instruments de la comptabilité. Si son capital est déjà en fonction, déjà engagé dans son procès constant de reproduction, le capitaliste est obligé de retransformer sans cesse, moyennant la transformation en argent, une partie du produit-marchandise en comptables, employés et ainsi de suite. Cette fraction du capital est soustraite au procès de production et rentre dans les frais de circulation, lesquels viennent en déduction du rapport total de l'affaire. (Même remarque pour la force de travail elle-même qui est employée exclusivement à cette fonction.)

Il existe cependant une certaine différence entre les frais, ou dépense de temps de travail improductive, qui résultent de la comptabilité et les frais du temps consacré à l'achat et à la vente. Ces derniers découlent uniquement de la forme sociale déterminée du procès de production, du fait qu'il s'agit d'un procès de la production marchande. La comptabilité, comme contrôle et résumé mental du procès, devient d'autant plus nécessaire que le procès se passe davantage à l'échelle sociale en perdant le caractère purement individuel ; elle est donc plus nécessaire dans la production capitaliste que dans la production éparpillée des artisans et des paysans, plus nécessaire dans la production communautaire que dans la production capitaliste. Mais les frais de la comptabilité se réduisent avec la concentration de la production et à mesure qu'elle se transforme en une comptabilité sociale.

Nous ne traitons ici que du caractère général des frais de circulation résultant de la pure métamorphose formelle. Il est inutile d'entrer ici dans toute leur forme détaillée. Veut-on cependant se rendre compte des énormes frais de circulation par lesquels se traduisent aux yeux les formes⁴ appartenant à la simple métamorphose de la valeur, c'est-à-dire découlant de la forme sociale déterminée du procès de production, alors que, chez le producteur marchand individuel, elles ne sont que des éléments fugitifs et à peine perceptibles, courant parallèlement à ses fonctions productives ou s'entrelaçant avec elles ? Il suffira de considérer l'opération de recevoir et de déboursier l'argent dès qu'elle a acquis son autonomie et qu'elle se concentre à grande échelle en tant que fonction exclusive des banques, etc., ou du caissier dans les entreprises individuelles. Ce qu'il faut retenir, c'est que le changement de forme ne modifie pas le caractère des frais de circulation.

3. La monnaie.

Qu'un produit soit marchandise ou non, il est toujours la forme substantielle d'une richesse, d'une valeur d'usage destinée à entrer dans la consommation individuelle ou productive. En tant que marchandise, sa valeur a son existence idéale dans le prix, qui ne modifie en rien son aspect d'usage effectif. La fonction de marchandises déterminées, telles que l'or et l'argent, comme monnaie, et le fait que, comme telles, elles résident exclusivement dans le procès de circulation (même à l'état de trésor, de réserve, etc., elles demeurent, — virtuellement, il est vrai, — dans la sphère de circulation) sont de purs produits de la forme sociale déterminée du procès de production, lequel est un procès de production de marchandises. Dans le cadre de la production capitaliste, la marchandise devient l'aspect général du produit, la majeure partie de la production est produite comme marchandise et est tenue par conséquent de prendre la forme argent ; ainsi la masse des marchandises, la fraction de la richesse sociale fonctionnant comme marchandise ne cessent de s'accroître ; il en résulte qu'il se produit aussi une augmentation dans le volume de l'or et de l'argent fonctionnant comme moyens de circulation, moyens de paiement, réserve, etc. Ces marchandises fonctionnant comme monnaie n'entrent ni dans la consommation individuelle ni dans la consommation productive. Il y a là du travail social fixé sous une forme où il sert de simple machine de circulation. Et non seulement une fraction de la richesse sociale est immobilisée sous cette forme improductive, mais l'usure de la monnaie exige son remplacement continu, autrement dit la conversion d'une plus grande somme de travail social — sous forme de produits — en une plus grande somme d'or et d'argent. Pour les nations à régime capitaliste développé, ces frais de remplacement sont considérables, puisque la fraction de la richesse immobilisée sous la forme argent est importante. L'or et l'argent comme marchandise monétaire constituent pour la société des frais de circulation qui résultent uniquement de la forme sociale de production. Ce sont des *faux frais** de la production marchande en général, qui augmentent avec le développement de la production marchande et surtout de la production capitaliste. C'est une fraction de la richesse sociale qu'il faut sacrifier au procès de circulation⁵.

II. — *Frais de garde.*

Les frais de circulation qui proviennent du simple changement de forme de la valeur, de la circulation considérée idéalement, n'entrent pas dans la valeur des marchandises. Les fractions du capital qu'ils absorbent viennent simplement, au point de vue du capitaliste, en déduction du capital dépensé productivement⁶. Il n'en est pas de même des frais de circulation que nous allons étudier maintenant. Ils peuvent résulter de procès de production qui ne s'achèvent que

dans la circulation, dont, par conséquent, le caractère productif est simplement dissimulé sous la forme circulatoire. D'autre part, envisagés du point de vue social, ils peuvent, tout en étant des frais purs et simples, une dépense improductive soit de travail vivant, soit de travail matérialisé, opérer par ce fait même une création de valeur pour le capitaliste individuel, ajouter un supplément au prix de vente de sa marchandise. La première raison en est que ces frais diffèrent d'une sphère de production à l'autre et parfois, dans la même sphère de production, d'un capital individuel à l'autre. En formant un supplément au prix des marchandises, ils se répartissent proportionnellement à la part qui revient à chaque capitaliste. Mais tout travail qui ajoute de la valeur peut aussi ajouter de la plus-value et, dans le cadre capitaliste, il en ajoutera toujours, puisque la valeur qu'il constitue dépend de sa propre grandeur et la plus-value qu'il constitue, de la mesure dans laquelle le capitaliste le paie. Par conséquent, des frais qui renchérissent le prix de la marchandise sans lui ajouter de la valeur d'usage, qui appartiennent donc pour la société aux *faux frais** de la production, peuvent être une source d'enrichissement pour le capitaliste individuel. Ils n'en conservent pas moins un caractère d'improductivité, puisque le supplément qu'ils ajoutent au prix de la marchandise ne fait que répartir également ces frais de circulation. C'est ainsi que les sociétés d'assurances répartissent sur l'ensemble de la classe capitaliste les pertes des capitalistes individuels ; ce qui n'empêche pas les pertes ainsi compensées d'être et de rester des pertes au point de vue du capital total de la société.

1. La formation des provisions en général.

Le produit, pendant son existence comme capital-marchandise ou son séjour sur le marché, donc pendant qu'il reste dans l'intervalle entre le procès de production d'où il sort et le procès de consommation où il entre, constitue une provision de marchandise. En tant que marchandise sur le marché, donc sous l'aspect de provision, le capital-marchandise se présente deux fois dans chaque cycle : d'abord comme produit-marchandise du capital en mouvement dont on considère le cycle, ensuite comme produit-marchandise d'un autre capital, produit qui doit nécessairement se trouver sur le marché pour être acheté et transformé en capital productif. Il se peut toutefois que ce dernier capital-marchandise ne soit produit que sur commande ; dans ce cas, une interruption a lieu jusqu'à ce que ce produit soit prêt. La marche des processus de production et de reproduction exige pourtant qu'une masse de marchandises (moyens de production) se trouve constamment sur le marché, autrement dit constitue une provision. Le capital productif implique également l'achat de la force de travail, et la forme argent n'est ici que la forme valeur des moyens de subsistance que l'ouvrier doit trouver en majeure partie sur le marché. Nous en parlerons plus en détail dans la suite de ce paragraphe, nous bornant à tenir ici le point pour acquis. Plaçons-nous au point de vue de la valeur-capital qui décrit son procès :

elle s'est transformée en produit-marchandise ; elle est maintenant obligée de se vendre, de se reconvertir en argent ; elle fonctionne donc maintenant sur le marché comme capital-marchandise : cet état dans lequel elle constitue une provision est un séjour défavorable et involontaire sur le marché. Plus la vente est rapide, plus le procès de reproduction est actif. L'arrêt de la transformation M'-A' empêche l'échange de substances réel qui doit nécessairement s'opérer dans le cycle du capital, ainsi que la suite de son fonctionnement comme capital productif. D'autre part, du point de vue de A-M, la présence constante de la marchandise sur le marché, de la provision, apparaît comme une condition de la continuité du procès de reproduction, ainsi que de l'investissement d'un capital nouveau ou additionnel.

Le séjour du capital-marchandise sur le marché sous forme de provision exige des locaux, des magasins, des réserves, des dépôts, donc une avance de capital constant ; en outre, le paiement de la main-d'œuvre qui emmagasine les marchandises dans les réserves. De plus, les marchandises s'avarient et elles sont exposées à des influences physiques nuisibles. Pour les en protéger, il faut dépenser du capital supplémentaire, soit en moyens de travail sous forme matérielle, soit en force de travail⁷.

Il en résulte que l'existence du capital sous sa forme de capital-marchandise ou de provision occasionne des frais qui, n'appartenant pas à la sphère de la production⁸, comptent parmi les frais de circulation. Ces frais de circulation se distinguent de ceux dont nous avons parlé au point I en ce qu'ils entrent dans une certaine mesure dans la valeur des marchandises, et par conséquent renchérissement la marchandise. De toute façon, le capital et la force de travail qui servent à la conservation et à la garde de la provision de marchandise sont soustraits au procès direct de production. D'autre part, les capitaux employés ici, y compris la force de travail comme élément constitutif du capital, doivent être remplacés en puisant dans le produit social. Leur dépense agit donc de la même façon qu'une diminution de la force productive du travail, de sorte qu'il faut une plus grande somme de capital et de travail pour obtenir un effet utile déterminé. Ce sont des *faux frais*^{*}.

Les frais de circulation nécessités par la formation de la provision de marchandise résultent uniquement de la durée exigée par la conversion des valeurs existantes de la forme marchandise à la forme argent, ce qui veut dire qu'ils ne résultent que de la forme sociale déterminée du procès de production (du fait que le produit est produit comme marchandise et doit par conséquent passer par la transformation en argent) : c'est pourquoi ils partagent absolument le caractère des frais de circulation énumérés au point I. D'autre part, si la valeur des marchandises est ici conservée ou augmentée, c'est parce que la valeur d'usage, le produit lui-même, est placée dans des conditions matérielles déterminées qui coûtent une dépense de capital et soumise à des opérations qui donnent lieu à du travail supplémentaire agissant sur les valeurs d'usage. Au

contraire, le calcul des valeurs-marchandises, la comptabilité relative à ce procès, les transactions d'achat et de vente n'agissent pas sur la valeur d'usage qui recèle la valeur-marchandise. Ils n'intéressent que sa forme. Bien que, dans le cas supposé, ces faux frais dus à la formation d'une provision (involontaire ici) résultent simplement d'un arrêt dans le changement de forme et de la nécessité de ce changement, ils se distinguent cependant des faux frais exposés au point I en ce qu'ils ont pour objet non pas la transformation de la forme de la valeur, mais la conservation de la valeur qui existe dans la marchandise prise comme produit, ou valeur d'usage, et ne peut par conséquent se conserver que par la conservation du produit, de la valeur d'usage elle-même. La valeur d'usage n'est ici ni élevée ni multipliée, elle diminue au contraire. Mais sa diminution est limitée ; elle se conserve. Elle non plus, la valeur avancée existant dans la marchandise, ne s'élève pas, mais il s'y ajoute du travail nouveau, tant matérialisé que vivant.

Il nous reste à étudier dans quelle mesure ces faux frais proviennent du caractère particulier qui appartient à la production marchande en général et à la production marchande sous sa forme universalisée et absolue : la production capitaliste ; dans quelle mesure ils sont d'autre part communs à toute production sociale et se bornent à prendre à l'intérieur de la production capitaliste un aspect spécial, une forme de manifestation spéciale.

A. Smith a émis l'opinion incroyable que la formation de provision est un phénomène particulier à la production capitaliste⁹. Des économistes modernes, Lalor par exemple, affirment au contraire qu'elle diminue avec le développement de la production capitaliste. Sismondi voit même là un des mauvais côtés de cette dernière.

En réalité, la provision existe sous trois formes : capital productif, fonds de consommation individuelle, provision de marchandise ou capital-marchandise. La provision diminue relativement sous une forme quand elle augmente sous l'autre, bien qu'elle puisse augmenter en grandeur absolue sous toutes les trois à la fois.

Il est clair de prime abord que, là où la production est orientée directement vers la satisfaction des besoins du producteur et n'est destinée que pour la moindre part à l'échange ou à la vente, là où par conséquent le produit social ne prend pas du tout, ou ne prend que pour une part infime, la forme marchandise, la provision sous forme de marchandise ne constitue qu'une partie minime et fugitive de la richesse. C'est le fonds de consommation qui est ici relativement grand, surtout celui des moyens de subsistance proprement dits. On n'a qu'à considérer l'antique économie paysanne. Une partie prépondérante du produit s'y transforme immédiatement, sans constituer de provision de marchandises, — puisqu'elle reste dans les mains de son possesseur, — en moyens de production ou moyens de subsistance provisionnels. Elle ne prend pas la forme d'une provision de marchandises, et c'est pourquoi A. Smith est

d'avis qu'il n'existe pas de provision dans les sociétés fondées sur un tel mode de production. A. Smith confond la forme de la provision avec la provision elle-même et s'imagine que la société a vécu jusqu'ici au jour le jour ou s'en est remise au hasard du lendemain¹⁰. C'est un malentendu puéril.

Une provision sous forme de capital productif existe sous forme de moyens de production qui se trouvent déjà dans le procès de production ou, du moins, entre les mains du producteur, donc d'une façon latente dans le procès de production. On a vu plus haut qu'avec le développement de la productivité du travail, donc avec le développement du mode de production capitaliste, — qui développe la productivité sociale du travail plus que tous les modes de production antérieurs, — la masse des moyens de production (bâtiments, machines, etc.) incorporés au procès une fois pour toutes sous forme de moyens de travail et y fonctionnant sans cesse de nouveau, pendant des périodes plus ou moins longues, augmente continuellement, et que son augmentation est aussi bien la condition que l'effet du développement de la productivité sociale du travail. C'est la croissance non seulement absolue, mais relative de la richesse sous cette forme (cf. Livre I^{er}, chap. XXV, 2¹¹) qui caractérise avant tout le mode de production capitaliste. Mais les formes matérielles d'existence du capital constant, les moyens de production, ne comprennent pas seulement les moyens de travail de ce genre ; elles comprennent aussi les matériaux aux stades les plus divers de la fabrication et les matières auxiliaires. Avec l'échelle de la production et l'augmentation de la productivité du travail grâce à la coopération, à la division, au machinisme, etc., on voit s'accroître la masse des matières premières, des matières auxiliaires, etc. qui entrent dans le procès de reproduction quotidien. Il faut que ces éléments soient tout prêts sur le lieu de la production. Le volume de cette provision existant sous forme de capital productif augmente donc de façon absolue. Pour éviter l'interruption du procès, — peu importe d'ailleurs que la provision soit renouvelable chaque jour ou seulement dans des délais déterminés, — il est indispensable qu'il y ait toujours sur le lieu de la production un stock de matières premières, etc. supérieur, par exemple, à la consommation journalière ou hebdomadaire. La continuité du procès exige que l'existence de ses conditions ne dépende ni d'une interruption possible dans les achats journaliers, ni de la nécessité de vendre chaque jour ou chaque semaine le produit-marchandise : faute de quoi, celui-ci pourrait être irrégulièrement converti derechef en ses éléments de production. Il est manifeste cependant que le capital productif peut prendre la forme virtuelle, constituer une provision, dans des proportions très diverses. Par exemple, ce n'est pas du tout la même chose qu'un filateur soit tenu d'avoir une réserve de coton ou de charbon pour trois mois ou pour un seul. On voit que cette provision peut diminuer relativement tout en augmentant d'une manière absolue.

Cela dépend de différentes conditions, qui se ramènent pour l'essentiel à la vitesse, à la régularité et à la sûreté de l'arrivage des matières premières en

quantité suffisante, de sorte qu'il n'y ait jamais d'interruption. Moins ces conditions sont remplies, autrement dit moins sont garanties la sûreté, la régularité et la vitesse de l'arrivage, plus grande doit être la fraction latente du capital productif, la provision de matières premières qui, entre les mains du producteur, attend sa mise en œuvre. Ces conditions sont en raison inverse du degré de développement de la production capitaliste et, par suite, de la productivité du travail social. Il en va donc de même de la provision sous cette forme.

Cependant, ce qui apparaît ici comme diminution de la provision (chez Lalor, par exemple) n'est, en partie, qu'une diminution de la provision sous forme de capital-marchandise, de la provision de marchandise proprement dite, c'est-à-dire un simple changement de forme de cette provision. Si, par exemple, la masse de charbon produite journellement dans le pays même, si le volume et l'énergie de la production charbonnière sont considérables, le filateur n'a pas besoin de faire des réserves importantes pour assurer la continuité de sa production. Le renouvellement continu et certain des arrivages rend cette précaution inutile. En second lieu, la vitesse avec laquelle le produit d'un procès peut entrer comme moyen de production dans un autre procès dépend du développement des moyens de transport et de communication. Le bon marché des transports joue ici un rôle considérable. C'est ainsi que le transport sans cesse renouvelé de charbon de la mine à la filature coûterait plus cher que l'arrivage de grandes quantités pour une période assez longue avec des frais de transport relativement moins élevés. Les deux circonstances considérées jusqu'ici découlent du procès de production lui-même. Il faut tenir compte en troisième lieu du développement du crédit. Moins le filateur dépend, pour le renouvellement de ses provisions de coton, de charbon, etc., de la vente immédiate de son fil, — et cette dépendance immédiate diminue au fur et à mesure du développement du crédit, — et moins il a besoin de stocks importants pour assurer la continuité de la production à l'échelle donnée contre les aléas de la vente. En quatrième lieu, beaucoup de matières premières, de produits semi-fabriqués, etc., exigent pour leur production un temps assez long ; tel est notamment le cas de toutes les matières premières fournies par l'agriculture. Pour éviter l'interruption du procès de production, il faut avoir une provision déterminée pour toute la période où de nouveaux produits ne peuvent pas encore remplacer les anciens. Cette provision diminue-t-elle entre les mains du capitaliste industriel, cela prouve seulement qu'elle augmente entre les mains du commerçant sous forme de provision de marchandises. Le développement des moyens de transport, par exemple, permet de faire passer rapidement de Liverpool à Manchester le coton stocké sur le lieu de l'importation : le fabricant peut donc renouveler sa provision de coton par quantités relativement petites au fur et à mesure des besoins. Mais, en ce cas, le même coton reste en masse d'autant plus considérable, comme provision de marchandises, entre les mains des négociants de Liverpool. Il y a donc là un simple changement de forme de la provision, et c'est ce que Lalor

et d'autres n'ont pas vu. A ne considérer que le capital social, la même masse de produits revêt, après comme avant, la forme de provision. Pour un même pays, le volume des approvisionnements à tenir prêts, par exemple, pour un an diminue avec le développement des moyens de transport. Si la circulation des vapeurs et des voiliers est dense entre l'Amérique et l'Angleterre, les occasions de renouveler les stocks de coton en Angleterre se multiplient, et on voit donc diminuer la masse moyenne de coton que l'Angleterre doit avoir en magasin. Dans le même sens agit le développement du marché mondial, et avec lui la multiplication des lieux de provenance d'un même article. L'article est importé par fractions de pays différents et à différents délais.

2. Provision de marchandises proprement dite.

On a vu que, dans le cadre de la production capitaliste, la marchandise devient la forme générale du produit, et cela d'autant plus que cette production gagne en étendue et en profondeur. Il existe donc, — même si la production n'a pas augmenté, — une portion beaucoup plus grande de produits sous forme de marchandise que ce n'était le cas, soit dans les modes antérieurs de production, soit à un degré moins évolué du mode de production capitaliste. Or toute marchandise, — et par suite tout capital-marchandise, celui-ci n'étant rien d'autre que marchandise, mais marchandise comme forme d'existence de la valeur-capital — constitue un élément du stock de marchandises, si elle ne passe pas immédiatement de sa sphère de production dans la consommation productive ou individuelle, si, par conséquent, elle se trouve dans l'intervalle sur le marché. D'une manière absolue, — le volume de la production restant le même, — on voit donc grandir avec la production capitaliste le stock de marchandises (c'est-à-dire cette promotion à l'autonomie, cette fixation de la forme marchande du produit). Ce phénomène, ainsi qu'on l'a vu, n'est qu'une simple modification de forme de la provision, puisque celle-ci augmente d'un côté, sous forme de marchandise, tandis qu'elle diminue de l'autre, sous forme de provision directement productive ou consommable. Seule, la forme sociale de la provision a changé. S'il y a en même temps augmentation non seulement de la grandeur relative du stock de marchandises par rapport à l'ensemble du produit social, mais aussi de sa grandeur absolue, c'est que la masse du produit total augmente avec la production capitaliste.

Avec le développement de la production capitaliste, l'échelle de la production est de moins en moins déterminée par la demande immédiate du produit, et de plus en plus par le volume du capital dont dispose le capitaliste individuel, par la tendance de son capital à la mise en valeur et par la nécessité d'assurer la continuité et l'extension de son procès de production. Ainsi augmente nécessairement, dans chaque branche particulière de la production, la masse de produits qui se trouve sur le marché, cherche son écoulement comme marchandise. Il y a accroissement de la masse de capital fixée pour plus ou moins

de temps sous forme de capital-marchandise. Il y a donc accroissement de la provision de marchandises.

Enfin, la majeure partie de la société se transforme en salariés, en gens qui vivent au jour le jour, touchent leur salaire toutes les semaines et le dépensent tous les jours, qui doivent par conséquent trouver leurs moyens de subsistance comme provision ; quelle que soit la fluidité des différents éléments de cette provision, il faut qu'une partie en soit continuellement arrêtée, afin qu'il n'y ait jamais d'interruption dans l'écoulement de la provision.

Tous ces facteurs résultent de la forme de la production et de la conversion, impliquée par elle, qui est imposée au produit dans le procès de circulation.

Quelle que soit la forme sociale du stock de produits, sa conservation occasionne des frais : locaux, récipients, etc., pour contenir le produit ; moyens de production et travail, en quantité plus ou moins grande suivant la nature du produit, pour le protéger contre les influences nuisibles. Plus la concentration sociale des provisions est poussée, plus ces frais sont relativement faibles. Ces dépenses constituent toujours, que ce soit sous forme matérialisée ou sous forme vivante, une fraction du travail social, — donc, sous la forme capitaliste, des avances de capital, — qui n'entre pas dans la création même du produit, mais vient par conséquent en déduction du produit. Il s'agit de dépenses nécessaires, de faux frais de la richesse sociale. On a là les frais de conservation du produit social, que son existence résulte, comme élément de la provision de marchandises, simplement de la forme sociale de la production, donc de la forme marchandise et de sa conversion nécessaire, ou que nous ne considérons la provision de marchandises que comme une forme spéciale de la provision de produits commune à toutes les sociétés, tout en n'ayant pas toujours la forme de provisions de *marchandises*, cette forme spéciale de la provision de produits qui est propre au procès de circulation.

Examinons maintenant jusqu'à quel point ces frais entrent dans la valeur des marchandises.

Lorsque le capitaliste a transformé en un produit, en une masse de marchandises finies, destinées à la vente, son capital avancé sous forme de moyens de production et de force de travail, et que cette masse de marchandises reste en magasin sans pouvoir se vendre, il n'y a pas seulement arrêt, durant ce temps, dans le procès de mise en valeur de son capital. Les dépenses que la conservation de ce stock exige en bâtiments, en travail additionnel, etc., constituent une perte positive. L'acheteur qui finit par se rencontrer rirait au nez du capitaliste s'il lui disait : « Ma marchandise a été invendable pendant six mois et sa conservation, pendant ces six mois, n'a pas seulement immobilisé à mon détriment tant et tant de capital, elle m'a causé tant et tant de frais. — *Tant pis pour vous**, dit l'acheteur ; voici à côté de vous un autre vendeur, dont la marchandise n'est prête que depuis avant-hier ; la vôtre est un rossignol, plus ou moins attaqué, probablement, par la dent du temps ; vous êtes donc tenu de la vendre moins

cher que votre concurrent. » — Que le producteur marchand soit le producteur effectif de sa marchandise ou son producteur capitaliste, donc en fait le représentant de ses producteurs effectifs, cela ne change rien aux conditions d'existence de la marchandise. Il est obligé de transformer sa chose en argent. Les faux frais qui lui ont été imposés par sa fixation sous la forme marchandise comptent parmi ses aléas personnels sans regarder en rien l'acheteur. Celui-ci ne lui paie pas la période de circulation de sa marchandise ; même si le capitaliste s'abstient à dessein de jeter sa marchandise sur le marché en des périodes de révolution effective ou présumée de la valeur, il ne réalisera les frais additionnels que si cette révolution de la valeur se produit sans qu'il se soit trompé dans sa spéculation. Mais la révolution de la valeur n'est pas la conséquence de ses faux frais. Ainsi, dans la mesure où le stockage est un arrêt de la circulation, les frais qui en résultent n'ajoutent pas de valeur à la marchandise. D'autre part, il ne saurait y avoir de stock sans un arrêt dans la sphère de la circulation, sans un séjour, plus ou moins long, du capital sous sa forme marchandise ; donc, pas de stock sans arrêt de la circulation. Il en va de même pour l'argent, qui ne saurait circuler s'il ne s'était constitué une réserve d'argent. Donc, pas de circulation de marchandises sans provision de marchandises. Si cette nécessité ne se présente pas au capitaliste en $M'-A'$, elle le fait en $A-M$; si elle ne se présente pas pour son propre capital-marchandise, elle le fait pour celui d'autres capitalistes, qui produisent des moyens de production pour lui et des moyens de subsistance pour ses ouvriers.

Que la formation de stocks soit volontaire ou involontaire, c'est-à-dire que le producteur de marchandises garde une provision à dessein ou que ses marchandises restent en stock par suite de la résistance que les circonstances du procès de circulation lui-même opposent à leur vente, il semble que le fond des choses ne puisse en être aucunement modifié. Pour résoudre cette question, il apparaît pourtant utile de savoir ce qui différencie le stockage volontaire du stockage involontaire. Le stockage involontaire est dû, est identique à un arrêt de la circulation, qui se produit sans que le producteur de marchandises en soit averti et qui contrecarre sa volonté. Qu'est-ce qui caractérise le stockage volontaire ? Après comme avant, le vendeur cherche à se défaire de sa marchandise le plus vite possible. Il ne cesse d'offrir son produit en vente. S'il le soustrayait à la vente, ce produit ne serait plus qu'un élément virtuel ($\delta\nu\nu\acute{o}\mu\epsilon\iota$), non effectif ($\acute{\epsilon}\nu\epsilon\rho\gamma\epsilon\acute{\iota}\tau\eta$), du stock de marchandises. La marchandise comme telle n'est pour lui, après comme avant, que le support de sa valeur d'échange, et, comme telle, elle ne peut agir qu'à la suite et par suite de l'abandon de sa forme marchandise et de l'adoption de la forme argent.

Il faut que le stock ait un certain volume pour suffire au volume de la demande pendant une période donnée, compte tenu de l'extension continuelle du cercle des acheteurs. Pour les besoins d'une journée, par exemple, il faut qu'une partie des marchandises présentes sur le marché demeure continuellement sous la

forme marchandise, pendant que l'autre s'écoule, se convertit en argent. Évidemment, la partie qui est immobilisée pendant que l'autre s'écoule diminue constamment, comme diminue le volume du stock lui-même, jusqu'à ce qu'il soit en fin de compte entièrement vendu. L'immobilisation des marchandises est donc calculée ici comme une condition nécessaire de la vente des marchandises. Il faut, en outre, que le volume dépasse la vente moyenne, le volume de la demande moyenne ; sinon, il ne serait pas possible de satisfaire aux besoins supérieurs à ces moyennes. D'autre part, la provision doit être renouvelée sans cesse puisqu'elle ne cesse de fondre. Ce renouvellement ne peut sortir en dernière instance que de la production, d'un arrivage de marchandises, peu importe que ces marchandises proviennent de l'étranger ou non. Le renouvellement dépend des périodes nécessaires aux marchandises pour se reproduire ; pendant cette durée, le stock doit suffire. Le fait qu'il ne reste pas entre les mains du producteur primitif, mais passe par différents réservoirs, depuis le niveau du négociant en gros jusqu'au détaillant, modifie l'apparence seule et non la chose. Au point de vue social, il y a toujours une fraction du capital qui reste sous la forme de stock tant que la marchandise n'est pas entrée dans la consommation productive ou individuelle. Le producteur tâche lui-même d'avoir un stock en rapport avec la demande moyenne, afin de ne pas dépendre immédiatement de la production et de s'assurer une clientèle stable. C'est en fonction des périodes de production qu'il s'établit des délais d'achat et que la marchandise reste en stock pour plus ou moins longtemps, jusqu'à ce qu'elle puisse être remplacée par de nouveaux spécimens de même nature. Seul, ce stockage assure la régularité et la continuité du procès de circulation, et par suite du procès de reproduction, dans lequel le procès de circulation est impliqué.

Rappelons-nous que l'acte $M'-A'$ peut être accompli par le producteur de M avant même que M ait quitté le marché. Si le producteur voulait garder lui-même sa marchandise en magasin jusqu'à ce qu'elle fût vendue au consommateur ultime, il serait obligé de mettre en mouvement un capital double, un capital comme producteur de la marchandise et un autre comme commerçant. Pour la marchandise elle-même, — qu'on la considère comme marchandise isolée ou comme composant du capital social, — il est indifférent que les frais du stockage incombent à son producteur ou à une série de commerçants de A jusqu'à Z .

Le stock de marchandise n'est que la forme marchandise de la provision qui, à un niveau donné de la production sociale, existerait soit comme provision productive (fonds de production virtuel), soit comme provision de moyens de consommation (réserve de moyens de consommation) au lieu d'avoir la forme de stock de marchandise. Dès lors, les frais qu'exige la conservation de la provision, les frais de stockage, — c'est-à-dire le travail matérialisé ou vivant qui s'y applique, — ne sont que des frais transposés de la conservation soit du fonds social de production, soit du fonds social de consommation. L'augmentation de la valeur de la marchandise qu'ils provoquent ne fait que répartir

ces frais au prorata sur les différentes marchandises, puisqu'ils sont différents *pas de valeur à cette dernière*. Ce sont simplement des frais de réalisation de pour les différents genres de marchandises. Les frais de stockage restent la valeur, de passage de la valeur d'une forme à l'autre. Le capital dépensé pour toujours à déduire de la richesse sociale, tout en étant une des conditions de ces frais (y compris le travail auquel il commande) rentre dans les *faux frais** son existence.

La provision de marchandises n'est normale que pour autant qu'elle est une du surproduit et, pour la classe capitaliste prise dans son ensemble, ils viennent condition de la circulation des marchandises et une forme qui se dégage nécessairement de cette circulation ; pour autant donc que cette stagnation apparente a besoin pour acquérir ses moyens de subsistance est pour lui du temps perdu. est une forme du courant lui-même, tout comme la constitution d'une réserve monétaire est une condition de la circulation de l'argent. Mais dès que les marchandises, s'attardant dans leurs réservoirs de circulation, cessent de faire place à la vague suivante de la production et que les réservoirs sont donc trop pleins, le stock s'étend par suite de l'arrêt de la circulation, tout comme les sommes thésaurisées s'accroissent quand la circulation de l'argent s'arrête. Peu importe en cela que cet arrêt ait lieu dans les magasins du capitaliste industriel ou dans les entrepôts du négociant. Dès lors, le stock cesse d'être condition de la vente ininterrompue pour devenir conséquence de l'impossibilité de vendre. Les frais restent les mêmes, mais, comme ils résultent désormais uniquement de la forme, c'est-à-dire de la nécessité de convertir les marchandises en argent et de la difficulté de cette métamorphose, ils n'entrent pas dans la valeur de la marchandise, mais constituent des déductions, des pertes dans la réalisation de la valeur. Étant donné que la forme normale et la forme anormale du stock ne se distinguent pas extérieurement, étant toutes deux un arrêt de la circulation, les phénomènes peuvent être confondus, et ils trompent d'autant plus l'agent de la production lui-même que le procès de circulation de son capital peut suivre son cours alors même que le procès de circulation de ses marchandises passées entre les mains des commerçants se trouve arrêté. S'il y a gonflement du volume de la production et de la consommation, le stock de marchandises, toutes choses égales d'ailleurs, gonfle aussi. Il se renouvelle et est absorbé avec la même vitesse, mais son volume est supérieur. Le gonflement du stock résultant d'un arrêt de la circulation peut donc être pris à tort pour un symptôme de l'extension du procès de reproduction, surtout quand le développement du crédit intervient pour mystifier le mouvement effectif.

Les frais de stockage consistent : 1° dans la diminution quantitative de la masse du produit (pour la farine, par exemple) ; 2° dans l'avarie de la qualité ; 3° dans le travail matérialisé ou vivant qui est exigé pour le maintien du stock.

III. — Frais de transport.

Il est inutile d'entrer ici dans tous les détails des frais de circulation, tels que l'emballage, l'assortiment, etc. La loi générale est que *tous les frais de circulation qui résultent uniquement du changement de forme de la marchandise n'ajoutent*

de la production capitaliste. Ces frais sont nécessairement compensés à partir du surproduit et, pour la classe capitaliste prise dans son ensemble, ils viennent en déduction de la plus-value, du surproduit, tout comme le temps dont l'ouvrier a besoin pour acquérir ses moyens de subsistance est pour lui du temps perdu. Cependant les frais de transport jouent un rôle trop important pour que nous ne leur consacrons pas ici une brève étude.

C'est à l'intérieur du cycle du capital et de la métamorphose des marchandises, section de ce cycle, que s'opère l'échange de substances propre au travail social. Cet échange de substances peut nécessiter le déplacement des produits, leur mouvement effectif d'un lieu à l'autre. Mais des marchandises peuvent circuler sans se mouvoir matériellement, et des produits peuvent être transportés sans qu'il y ait circulation de marchandises ni même échange direct de produits. Une maison que A vend à B circule comme marchandise sans bouger de place. Des marchandises mobiles, comme le coton ou le fer brut, peuvent traîner longtemps dans le même dépôt, tout en parcourant une infinité de procès de circulation, en étant achetées et revendues par les spéculateurs¹². Ce qui se meut effectivement ici, c'est le titre de propriété sur la chose, et non la chose elle-même. D'un autre côté, prenons par exemple l'empire des Incas : l'industrie des transports y jouait un grand rôle, bien que le produit social ne circulât pas comme marchandise et ne se répartît pas non plus à l'aide du troc.

Si donc, dans le cadre de la production capitaliste, l'industrie des transports apparaît comme une cause de frais de circulation, ce phénomène particulier ne change rien au fond des choses.

Les masses de produits n'augmentent pas par suite de leur transport. Même si celui-ci modifie parfois leurs propriétés naturelles, il faut y voir, à quelques exceptions près, non un effet utile voulu, mais un mal inévitable. Cependant la valeur d'usage des objets ne se réalise que lors de leur consommation, et celle-ci peut rendre nécessaire leur déplacement, donc le procès productif additionnel qui est celui de l'industrie des transports. Le capital productif engagé dans cette industrie ajoute ainsi de la valeur aux produits transportés, en partie parce qu'il s'opère un transfert de valeur à partir des moyens de transport, en partie parce qu'il s'accomplit une addition de valeur moyennant le travail du transport. Cette dernière se décompose, comme dans toute production capitaliste, en remplacement de salaire et en plus-value.

Un grand rôle est joué dans tout procès de production par le déplacement de l'objet du travail ainsi que des moyens de travail et forces de travail nécessaires à cet effet, — songeons au coton passant de la carderie dans l'atelier à filer, au charbon porté de la taille sur le carreau. Il en est de même, quoique l'échelle soit plus vaste, lors du passage du produit fini, en tant que marchandise finie,

d'un lieu de production indépendant à un autre lieu, qui s'en trouve éloigné. Le transport des produits d'un lieu de production dans un autre est encore suivi du transport des produits finis de la sphère de la production dans celle de la consommation. C'est seulement quand il a accompli ce mouvement que le produit est prêt pour la consommation.

Comme nous l'avons montré plus haut, c'est une loi générale de la production marchande que la productivité du travail est en raison inverse de la valeur qu'il crée. Cette loi s'applique à l'industrie des transports comme à toutes les autres. Plus la quantité de travail, mort et vivant, qui est requise pour le transport de la marchandise à une distance donnée est petite, plus est grande la productivité, et inversement¹³.

La grandeur de valeur absolue que le transport ajoute aux marchandises est en raison inverse, toutes choses égales d'ailleurs, de la productivité de l'industrie des transports et en raison directe des distances à parcourir.

La valeur relative que les frais de transport ajoutent, toutes choses égales d'ailleurs, au prix de la marchandise est en raison directe de son volume et de son poids¹⁴. Cependant les circonstances modificatrices sont nombreuses. Le transport exige par exemple des précautions plus ou moins grandes, par suite une dépense plus ou moins grande de travail et de moyens de travail, selon que l'article est plus ou moins fragile, périssable, sujet à faire explosion. A cet égard, les magnats des chemins de fer développent plus de génie pour inventer des espèces fantastiques que les botanistes ou les zoologues. La classification des marchandises, dans les chemins de fer anglais par exemple, emplit des volumes, et son principe général est la tendance à faire des multiples propriétés naturelles des marchandises autant de défauts au point de vue du transport et autant de prétextes à extorsion.

« Le verre, qui valait autrefois 11 l. st. le *crate* (caisse d'une capacité donnée), n'en vaut plus que 2 par suite des progrès industriels et de l'abolition des taxes sur la verrerie ; mais les frais de transport sont aussi élevés qu'auparavant et plus élevés en ce qui concerne les transports par canaux. Autrefois, la verrerie utilisée dans l'industrie du plomb ne revenait, jusqu'à une distance de 50 milles autour de Birmingham, qu'à 10 sh. par tonne transportée. Actuellement, ce prix a triplé sous le prétexte du risque inhérent à la fragilité de l'article. Et cependant, quand il y a réellement de la casse, la direction des chemins de fer a bien soin de ne pas payer¹⁵. »

En outre, le fait que la valeur relative ajoutée à l'article par les frais de transport est en raison inverse de la valeur de cet article devient, pour les magnats du chemin de fer, un motif spécial de taxer les articles en proportion directe de leur valeur. Les plaintes des industriels et des commerçants sur ce point reviennent à chaque page des dépositions dans le rapport précité.

Le mode capitaliste de production diminue les frais de transport pour chaque

marchandise prise à part, en développant les moyens de transport et de communication, ainsi qu'en concentrant le transport, en agrandissant l'échelle. Il augmente la fraction du travail social, vivant et matérialisé, qui se dépense dans le transport des marchandises, d'abord en convertissant en marchandises la grande majorité des produits, ensuite en substituant aux marchés locaux des marchés éloignés.

La circulation, c'est-à-dire la course effective des marchandises dans l'espace, est résolue par le transport. D'un côté, l'industrie des transports constitue une branche autonome de production, et par conséquent une sphère spéciale de placement du capital productif ; d'un autre côté, elle se distingue en ce qu'elle apparaît comme la continuation d'un procès de production à l'intérieur du procès de circulation et *pour* lui.

LA ROTATION DU CAPITAL

Chapitre VII

TEMPS DE ROTATION. NOMBRE DE ROTATIONS

On a vu que la durée totale du cycle d'un capital donné est égale à la somme de ses périodes de circulation et de production. C'est le laps de temps qui va du moment où la valeur-capital est avancée sous une forme déterminée jusqu'au moment où, dans son procès, elle est de retour, sous la même forme.

Le but déterminant de la production capitaliste est, dans tous les cas, la mise en valeur de la valeur avancée, que celle-ci ait été avancée sous sa forme autonome, la forme argent, ou en marchandises, la forme valeur n'ayant alors qu'une autonomie idéale, représentée par le prix des marchandises avancées. Dans les deux cas, cette valeur-capital passe pendant son cycle par diverses formes d'existence. Son identité avec elle-même se constate dans les livres du capitaliste, ou sous la forme de monnaie de compte.

Que nous prenions la figure A... A' ou la figure P... P, toutes les deux impliquent : 1° que la valeur avancée a fonctionné comme valeur-capital et s'est mise en valeur ; 2° qu'après description du procès, elle est revenue à la forme sous laquelle elle l'avait commencé. La mise en valeur de la valeur avancée A et du même coup le retour du capital à cette forme (la forme argent) se voient immédiatement dans la figure A... A'. Mais les mêmes faits se produisent dans la deuxième figure. En effet, P a comme point de départ la présence des éléments de production, des marchandises ayant une valeur donnée ; la figure implique la mise en valeur de cette valeur (M' et A') et le retour à la forme primitive, puisque, dans le deuxième P, la valeur avancée a derechef la forme des éléments de production, qu'avait revêtu l'avance primitive.

On a vu plus haut que :

« si la production possède la forme capitaliste, il en sera de même de la reproduction. Là, le procès de travail sert de moyen pour créer de la plus-value : ici, il sert de moyen pour reproduire ou perpétuer comme capital, c'est-à-dire comme valeur rendant de la valeur, la valeur une fois avancée » (Livre I^{er}, chap. XXIII¹).

Les trois figures : 1° A... A' ; 2° P... P ; 3° M'... M' se distinguent comme suit. La figure II (P... P) exprime le renouvellement du procès, le procès de reproduction comme effectif, tandis que la figure I l'exprime seulement d'une façon virtuelle. Elles se distinguent toutes les deux de la figure III, en ce que la valeur-capital avancée, — soit en argent, soit en éléments de production

matériels, — forme le point de départ et aussi, par conséquent, le point de retour. En A... A', le terme final est $A' = A + a$. Si le procès se renouvelle à la même échelle, A sert de nouveau de point de départ et a n'y est pas intégré, mais nous indique simplement que A s'est mis en valeur en tant que capital et par conséquent a produit une plus-value a, mais s'est séparé d'elle. Dans la figure P... P, c'est également la valeur-capital, avancée sous la forme des éléments de production P, qui constitue le point de départ. La figure implique sa mise en valeur. S'il s'accomplit une reproduction simple, la même valeur-capital, sous la même forme P, recommence son procès. S'il y a accumulation, c'est P' (égal en valeur à A' ou M') qui ouvre cette fois le procès comme valeur-capital augmentée. Mais le procès recommence avec la valeur-capital avancée sous sa forme initiale, bien qu'il s'agisse d'une valeur-capital plus grande qu'auparavant. Au contraire, dans la figure III, la valeur-capital commence le procès non pas comme valeur avancée, mais comme valeur déjà mise en valeur, comme total de la richesse existant sous forme de marchandise, total dont la valeur-capital avancée n'est qu'une fraction. Cette dernière figure est importante pour la troisième section de notre ouvrage, où nous traiterons du rapport entre le mouvement des capitaux individuels et le mouvement du capital total de la société. En revanche, nous n'avons rien à en tirer pour la rotation du capital, qui commence toujours par l'avance de valeur-capital, sous forme d'argent ou de marchandise, et nécessite toujours le retour de la valeur-capital circulante sous la forme sous laquelle elle avait été avancée. Quant aux cycles I et II, il faut retenir le premier si l'on examine principalement l'influence de la rotation sur la formation de plus-value, et le second quand il s'agit de son influence sur la formation de produit.

Les économistes, n'ayant pas distingué les diverses figures des cycles, ne les ont pas davantage examinées séparément au point de vue de la rotation du capital. Ordinairement, on prend la figure A... A', parce qu'elle s'impose au capitaliste individuel et lui sert dans ses comptes, même quand l'argent qui constitue le point de départ a simplement l'aspect de monnaie de compte. D'autres partent de l'avance sous la forme des éléments de production et poussent jusqu'à leur retour, sans se demander le moins du monde sous quelle forme, marchandise ou argent, se fait ce retour. Donnons un exemple :

« Le cycle économique ... c'est-à-dire tout le cours de la production, à partir du moment où se fait l'avance jusqu'au moment où s'accomplit le retour. En agriculture, il a pour commencement la saison des semailles et pour fin la moisson². »

D'autres commencent par M' (fig. III) :

« Le monde des relations de production peut être considéré comme tournant dans un cercle, que nous appellerons cycle économique et où il a fait un tour

complet chaque fois que l'affaire, après exécution de ses opérations successives, revient au point d'où elle est partie. On peut fixer le commencement au point où le capitaliste touche les recettes qui lui ramènent son capital ; c'est le point où il se remet à embaucher ses ouvriers et à leur distribuer leur subsistance, ou plutôt, sous forme de salaire, le pouvoir de se la procurer ; à recevoir d'eux, tout prêts, les articles qui sont sa spécialité ; à porter ces articles au marché pour y terminer le cycle de cette série de mouvements en vendant sa marchandise et en recevant, dans le montant de la vente, le remboursement de toute son avance de capital pour la période considérée³. »

Dès que toute la valeur-capital placée par un capitaliste individuel dans une branche de production quelconque a décrit le cycle de son mouvement, elle se retrouve sous sa forme initiale et peut répéter le même procès. Il faut qu'elle le répète, si l'on veut que la valeur se perpétue et se mette en valeur en tant que valeur-capital. Le cycle isolé ne constitue dans la vie du capital qu'une section se répétant constamment, c'est-à-dire une période. Au terme de la période A... A', le capital revêt de nouveau la forme d'un capital-argent, qui passe derechef par la série des transformations où se trouve impliqué son procès de reproduction et de mise en valeur. Au terme de la période P... P, le capital revêt de nouveau la forme des éléments de production, qui constituent la condition du recommencement de son cycle. Le cycle du capital, défini non pas comme démarche isolée, mais comme procès périodique, s'appelle sa rotation. La durée de cette rotation est donnée par la somme de ses périodes de production et de circulation. Cette somme constitue le temps de rotation du capital. Elle mesure, par conséquent, l'intervalle entre une période de circulation de la valeur-capital totale et la période suivante, la périodicité dans le procès vital du capital, ou, si l'on veut, le délai du renouvellement, de la répétition du procès de mise en valeur ou de production de la valeur-capital.

Abstraction faite des événements aléatoires qui peuvent accélérer ou abrégier le temps de rotation pour un capital isolé, ce temps varie selon les sphères diverses où les capitaux se placent.

De même que la journée de travail est l'unité naturelle pour mesurer le fonctionnement de la force de travail, l'année constitue l'unité naturelle pour mesurer les rotations du capital décrivant son procès. Cette unité de mesure a son fondement naturel dans le fait que les produits agricoles les plus importants de la zone tempérée, berceau de la production capitaliste, sont des produits annuels.

Si nous appelons R l'année en tant qu'unité de mesure du temps de rotation, r le temps de rotation d'un capital donné, n le nombre de ses rotations, nous avons $n = \frac{R}{r}$. Le temps de rotation r étant par exemple de trois mois, nous avons

$n = \frac{12}{3} = 4$. Le capital accomplit quatre rotations dans l'année, quatre roule-

ments. Si r = 18 mois, nous avons $n = \frac{12}{18} = \frac{2}{3}$. Le capital ne parcourt dans l'année que les deux tiers de son temps de rotation. Si son temps de rotation s'élève à plusieurs années, il se calcule ainsi par multiples d'années.

Pour le capitaliste, le temps de rotation de son capital est le temps pendant lequel il est obligé de l'avancer pour le mettre en valeur et le récupérer sous sa forme primitive.

Avant d'examiner de plus près l'influence de la rotation sur le procès de production et de mise en valeur, il nous faut étudier deux formes nouvelles qui résultent pour le capital du procès de circulation et qui agissent sur la forme de sa rotation.

LE CAPITAL FIXE ET LE CAPITAL CIRCULANT

I. — *Les différences de forme.*

On a vu au Livre I^{er}, chap. VIII¹, qu'une partie du capital constant conserve, vis-à-vis des produits à la création desquels il contribue, la forme d'usage déterminée sous laquelle il entre dans le procès de production. Le capital accomplit donc, pendant une période plus ou moins longue, toujours les mêmes fonctions dans des procès de travail toujours répétés. C'est le cas, par exemple, des bâtiments, des machines, etc., bref de tout ce que nous comprenons sous le nom de *moyens de travail*. Cette partie du capital constant cède de la valeur au produit dans la mesure où elle perd, avec sa propre valeur d'usage, sa propre valeur d'échange. Cette cession de valeur, ou transfert de valeur, d'un moyen de production de ce genre au produit qu'il contribue à former est déterminée par un calcul de moyennes ; elle se mesure par la durée moyenne du fonctionnement du moyen de production à partir du moment où il entre dans le procès de production jusqu'au moment où il est complètement usé, trépassé, et a besoin d'être remplacé par un autre exemplaire du même genre, reproduit.

La caractéristique de cette partie du capital constant. — les moyens de travail proprement dits, — est donc la suivante :

Une partie du capital a été avancée sous la forme de capital constant, c'est-à-dire de moyens de production, qui fonctionnent désormais comme facteur du procès de travail aussi longtemps que dure la forme d'usage spéciale sous laquelle ils y sont entrés. Le produit fini, et avec lui les éléments créateurs du produit, dans la mesure où ils se sont transformés en produit, sont évacués du procès de production pour passer comme marchandise de la sphère de la production dans la sphère de la circulation. Les moyens de travail, au contraire, une fois entrés dans la sphère de la production, ne la quittent jamais. Leur fonction les y retient. Une partie de la valeur-capital avancée *se fixe* sous cette forme, déterminée par la fonction des moyens de travail dans le procès. Avec le fonctionnement du moyen de travail et l'usure qui en est la conséquence, une partie de sa valeur passe au produit, tandis qu'une autre reste fixée dans le moyen de travail et, par conséquent, dans le procès de production. La valeur ainsi fixée diminue constamment, jusqu'à ce que le moyen de travail ne puisse plus servir et qu'ainsi sa valeur se soit répartie, au bout d'une période plus ou moins longue, sur une masse de produits sortis d'une série de procès de travail constamment renouvelés. Mais tant qu'il reste actif comme moyen de travail, tant qu'on n'est pas obligé de le remplacer par un autre exemplaire du même genre, il reste constamment fixé en lui de la valeur-capital constante, tandis qu'une autre partie de la valeur, primitivement investie en lui, passe au produit et circule par conséquent comme composant du stock de marchandises. Plus le moyen de travail dure, plus il retarde son usure, et plus longtemps la valeur-

capital constante reste fixée sous cette forme d'usage. Mais, quel que soit son degré de résistance, la proportion dans laquelle il cède de la valeur est toujours en raison inverse de sa durée totale de fonctionnement. De deux machines de valeur égale, dont l'une s'use en cinq ans, l'autre en dix, la première, dans le même espace de temps, cède deux fois plus de valeur que la seconde.

Cette partie de la valeur-capital fixée dans le moyen de travail circule comme n'importe quelle autre partie. Nous avons vu, du reste, que toute la valeur-capital est engagée dans une circulation continue et qu'en ce sens, tout capital est du capital circulant. Mais la circulation du capital que nous étudions ici est toute particulière. D'abord, ce n'est pas sous sa forme d'usage qu'il circule ; seule, sa valeur circule, et cela peu à peu, par fractions, au fur et à mesure qu'elle passe au produit circulant comme marchandise. Durant tout son fonctionnement, une partie de sa valeur reste constamment fixée en lui, autonome vis-à-vis des marchandises que le capital aide à produire. Telle est la particularité qui confère à cette partie du capital constant la forme de *capital fixe*. Tous les autres composants matériels du capital avancé dans le procès de production constituent, par opposition, le *capital circulant* ou *courant*.

Certains moyens de production n'entrent pas matériellement dans le produit : les matières auxiliaires, que les moyens de travail eux-mêmes consomment pendant leur fonctionnement, comme la machine à vapeur consomme le charbon, ou qui ne sont que de simples adjuvants comme le gaz d'éclairage. Leur valeur forme simplement une partie de la valeur du produit. Le produit entraîne leur valeur dans sa propre circulation. C'est là un caractère qu'ils ont en commun avec le capital fixe. Mais, dans chaque procès de travail où ils entrent, ils se consomment en totalité et il faut donc les remplacer en totalité, pour chaque procès de travail nouveau, par de nouveaux exemplaires du même genre. Ils ne conservent pas, pendant leur fonctionnement, leur aspect d'usage autonome. Pendant leur fonctionnement, aucune partie de la valeur-capital ne reste donc fixée sous leur ancien aspect d'usage, sous leur forme naturelle. Le fait que cette partie des matières auxiliaires entre dans le produit non pas matériellement, mais seulement pour sa valeur, en s'intégrant comme élément de valeur dans la valeur du produit, et le fait corrélatif que le fonctionnement de ces matières est confiné dans la sphère de la production ont fourvoyé des économistes comme Ramsay, qui les ont rangés dans la catégorie du capital fixe (tout en confondant le capital fixe et le capital constant).

Ceux des moyens de production qui entrent matériellement dans le produit, les matières premières, etc., revêtent ainsi en partie des formes qui leur permettent d'entrer ensuite comme moyens de jouissance dans la consommation individuelle. Les moyens de travail proprement dits, support matériel du capital fixe, ne se consomment que productivement et ne sauraient entrer dans la consommation individuelle, puisqu'ils n'entrent pas dans le produit, dans la valeur d'usage qu'ils aident à former, mais au contraire conservent, face à lui, leur

aspect autonome jusqu'à leur complète usure. Exception doit être faite pour les moyens de transport. L'effet utile qu'ils rendent pendant leur fonctionnement productif, donc pendant leur séjour dans la sphère de la production, c'est-à-dire le déplacement, entre en même temps dans la consommation individuelle, celle du voyageur par exemple. Aussi paie-t-il l'usage, comme il paie l'usage d'autres moyens de consommation. On a vu que, dans l'industrie chimique par exemple, matières premières et matières auxiliaires empiètent les unes sur les autres. Il peut en être de même des moyens de travail, des matières auxiliaires et des matières premières ; ainsi, dans l'agriculture, les substances employées à l'amendement du sol entrent en partie dans le produit végétal comme facteurs du produit. D'autre part, leur action se répartit sur une période assez longue, quatre à cinq ans par exemple. Une partie de ces substances entre donc matériellement dans le produit en lui transférant par cela même sa valeur, tandis qu'une autre partie, conservant son ancienne forme d'usage, y fixe également sa valeur. Cette partie subsiste comme moyen de production et prend par conséquent la forme de capital fixe. Comme animal de travail, un bœuf est du capital fixe ; si on le mange, il ne fonctionne plus comme moyen de travail et il cesse par conséquent de fonctionner comme capital fixe.

La détermination qui donne le caractère de capital fixe à une partie de la valeur-capital, avancée sous forme de moyens de production, réside exclusivement dans le mode original de circulation de cette valeur. Ce mode de circulation particulier résulte du mode particulier suivant lequel le moyen de travail cède sa valeur au produit, se comporte comme facteur de valeur pendant le procès de production. Et cette dernière particularité résulte à son tour de la façon spéciale dont les moyens de travail fonctionnent dans le procès de travail.

On sait que la valeur d'usage qui sort d'un procès de travail comme produit entre dans l'autre comme moyen de production. C'est uniquement le fonctionnement d'un produit comme moyen de travail dans le procès de production qui en fait un capital fixe ; en revanche, pour autant qu'il sort seulement d'un procès, il n'est nullement du capital fixe. Par exemple, une machine en tant que produit, ou marchandise du fabricant de machines, appartient à son capital-marchandise ; elle ne devient capital fixe qu'entre les mains de son acheteur, le capitaliste, qui en fait un usage productif.

Toutes choses égales d'ailleurs, le degré de fixité du moyen de travail augmente avec sa durabilité. C'est celle-ci, en effet, qui détermine l'ampleur de la différence entre la valeur-capital fixée dans les moyens de travail et la fraction de cette valeur cédée au produit dans les procès de travail répétés. Plus cette cession de valeur s'effectue lentement, — sans oublier que le moyen de travail cède de la valeur à chaque répétition du même procès de travail, — plus grand est aussi le capital fixe, plus grande la différence entre le capital affecté au procès de production et le capital qui s'y consomme. A l'instant où cette différence disparaît, le moyen de travail cesse d'exister ; il a perdu sa valeur en

même temps que sa valeur d'usage. Il a cessé d'être support de valeur. Étant donné que le moyen de travail, comme tout autre support matériel de capital constant, ne cède de la valeur au produit qu'au fur et à mesure qu'il perd, avec sa valeur d'usage, sa valeur même, il est évident que la période pendant laquelle du capital constant resté fixé en lui est d'autant plus longue que sa valeur d'usage se perd plus lentement et que le moyen de travail persiste plus longtemps dans le procès de production.

Un moyen de production qui n'est pas un moyen de travail proprement dit, par exemple une matière auxiliaire, une matière première, un produit semi-fabrique, etc., peut se comporter comme les moyens de travail en ce qui concerne la cession de valeur et, par conséquent, le mode de circulation de sa valeur : dans ce cas, il est également un support matériel, une forme d'existence du capital fixe. Tel est le cas des amendements du sol, déjà mentionnés, qui incorporent au sol les éléments chimiques dont l'action s'étend sur plusieurs périodes de production, plusieurs années. Ici, une fraction de la valeur persiste sous son aspect autonome, sous l'aspect du capital fixe, à côté du produit, tandis qu'une autre fraction de valeur est cédée au produit et ainsi associée à sa circulation. Dans ce cas, ce n'est pas seulement une fraction de la valeur du capital fixe qui entre dans le produit, mais encore la valeur d'usage, la substance dans laquelle existe cette fraction de valeur.

Abstraction faite de l'erreur fondamentale, — qui consiste à mêler les catégories de capital fixe et capital circulant avec les catégories de capital constant et capital variable, — la confusion commise jusqu'ici par les économistes dans la définition des concepts dérive des points suivants :

De propriétés déterminées qui appartiennent matériellement aux moyens de travail, on fait des qualités immédiates du capital fixe : ainsi de l'immobilité physique, disons d'une maison. Il est toujours facile, après cela, de démontrer que d'autres moyens de travail, lesquels sont aussi du capital fixe, ont des qualités opposées : la mobilité physique, d'un bateau par exemple.

Autrement dit, on confond la forme économique déterminée qui provient de la circulation de la valeur avec une qualité réelle de l'objet : comme si les objets, qui ne sont en rien du capital par eux-mêmes, mais ne le deviennent que dans des rapports sociaux déterminés, pouvaient être, *en eux-mêmes*, et par nature, du capital sous une forme déterminée, capital fixe ou circulant. Nous avons vu au Livre I^{er}, chapitre VII², que, dans tout procès de travail, quelles que soient les conditions sociales dans lesquelles il se déroule, les moyens de production se divisent en moyens de travail et objet du travail. Mais c'est seulement dans le mode de production capitaliste que tous deux deviennent capital, et « capital productif » selon la définition donnée dans la section précédente. Du même coup, la différence du moyen de travail et de l'objet du travail, telle qu'elle est fondée dans la nature du procès de travail, se reflète sous la forme nouvelle d'une différence entre le capital fixe et le capital circulant. Alors seulement un objet

qui fonctionne comme moyen de travail devient capital fixe. Si ses qualités matérielles lui permettent de servir encore à d'autres fonctions que celle de moyen de travail, il est capital fixe ou il ne l'est pas, suivant la fonction qu'il exerce. Les animaux comme bêtes de travail sont du capital fixe ; comme bêtes à l'engrais, ils sont de la matière première qui entre, en fin de compte, dans la circulation comme produit, donc comme capital non pas fixe, mais circulant.

La simple fixation pour quelque temps d'un moyen de production dans des procès de travail répétés, mais connexes, continus et formant par conséquent une période de production, — c'est-à-dire toute la durée de production nécessaire pour aboutir au produit fini, — nécessite, exactement comme le capital fixe, une avance plus ou moins prolongée de la part du capitaliste, mais elle ne fait pas de son capital du capital fixe. C'est ainsi que la semence n'est pas capital fixe, mais simplement une matière première fixée dans le procès de production pendant une année environ. Tout capital, tant qu'il fonctionne comme capital productif, est fixé dans le procès de production ; il en va de même de tous les éléments du capital productif, quels que soient leur aspect matériel, leur fonction et le mode de circulation de leur valeur. Et ce n'est pas la durée plus ou moins longue de cette fixation, durée qui dépend de la nature du procès de production, autrement dit de l'effet utile qu'on se propose, qui détermine la différence entre le capital fixe et le capital circulant³.

Certains parmi les moyens de travail, y compris les conditions générales du travail, sont fixés à un lieu dès qu'ils entrent comme moyens de travail dans le procès de production, ou qu'ils sont mis en mesure de fonctionner productivement, comme les machines par exemple. D'autres sont produits de prime abord sous cette forme stable, liée aux lieux mêmes, comme, par exemple, les amendements du sol, les bâtiments d'usine, les hauts fourneaux, les canaux, les chemins de fer, etc. : dans ce cas, l'enchaînement permanent du moyen de travail au procès de production à l'intérieur duquel il doit fonctionner est une conséquence de son mode d'existence matérielle. D'autre part, il est possible qu'un moyen de travail se déplace physiquement, se meuve en permanence, sans jamais abandonner pourtant le procès de production : ainsi d'une locomotive, d'un bateau, d'une bête de travail, etc. Ce n'est pas, dans un cas, l'immobilité qui leur donne le caractère de capital fixe, ni, dans l'autre cas, la mobilité qui le leur enlève. Cependant, le fait que des moyens de travail sont localement fixés, enracinés dans le sol, assigne à cette partie du capital fixe un rôle spécial dans l'économie des nations. Ils ne peuvent pas être envoyés à l'étranger, circuler comme marchandises sur le marché mondial. Ce sont les titres de propriété représentant ce capital fixe qui peuvent changer de main ; on peut l'acheter et le vendre, et dans cette mesure il a une circulation idéale. Ces titres de propriété peuvent circuler jusque sur des marchés étrangers, par exemple sous la forme d'actions. Mais le changement des personnes qui sont propriétaires de cette sorte

de capital fixe ne change pas la proportion entre la partie stable, matériellement fixée, et la partie mobile de la richesse d'un pays⁴.

A la circulation originale du capital fixe correspond une rotation originale. La fraction de valeur qu'il perd par l'usure dans sa forme naturelle circule comme fraction de la valeur du produit. Le produit se transforme par sa circulation de marchandise en argent ; il en va de même pour la fraction de valeur du moyen de travail qui est mise en circulation par le produit, valeur qui suinte goutte à goutte du procès de circulation sous forme d'argent dans la mesure même où ce moyen de travail cesse d'être support de valeur dans le procès de production. Ainsi, sa valeur prend maintenant une existence double. Une partie en reste liée à la forme d'usage, à sa forme naturelle, appartenant au procès de production : une autre partie s'en détache comme argent. Dans le cours de son fonctionnement, la fraction de valeur du moyen de travail existant sous la forme naturelle diminue constamment, tandis que la fraction convertie à la forme argent augmente constamment, jusqu'au moment où le moyen de travail a fini de vivre et où sa valeur totale séparée de son cadavre est transformée en argent. C'est ici que se montre l'originalité inhérente à la rotation de cet élément du capital productif. La conversion de sa valeur en argent va de pair avec la métamorphose en argent de la marchandise qui lui sert de support de valeur. Mais sa reconversion de la forme argent en la forme d'usage se sépare de la reconversion de la marchandise en ses autres éléments de production, elle se détermine, au contraire, par sa propre période de reproduction, c'est-à-dire par la durée au terme de laquelle le moyen de travail a fait son temps et doit être remplacé par un autre exemplaire du même genre. Si la durée de fonctionnement d'une machine valant, disons 10 000 l. st., est de dix ans par exemple, le temps de rotation de la valeur primitivement avancée pour son achat est également de dix ans. Avant l'expiration de ce délai, la machine n'a pas besoin d'être renouvelée, elle ne cesse pas d'agir sous sa forme naturelle. Sa valeur circule pendant ce temps par fractions intégrées à la valeur des marchandises qu'elle sert continuellement à produire et se transforme ainsi peu à peu en argent, jusqu'à ce que, au terme de dix ans, elle soit entièrement convertie en argent et reconvertie d'argent en machine ; ainsi sa rotation est achevée. En attendant cette date de la reproduction, sa valeur s'accumule graduellement sous la forme d'un fonds de réserve monétaire.

Les autres éléments du capital productif se composent pour partie des éléments du capital constant existant sous forme de matières auxiliaires et de matières premières, pour partie du capital variable dépensé sous forme de force de travail.

L'analyse du procès de travail et de mise en valeur (Livre I^{er}, chap. VII⁵) a montré que ces divers éléments se comportent diversement tant comme créateurs de produit que comme créateurs de valeur. La valeur de la fraction du capital constant qui est représentée par les matières auxiliaires et les matières

premières, — tout comme la valeur de la fraction consistant en moyens de travail, — réapparaît dans la valeur du produit comme valeur simplement transférée, tandis que la force de travail, moyennant le procès de travail, ajoute un équivalent de sa valeur au produit, reproduit effectivement sa valeur. Poursuivons : une fraction des matières auxiliaires, le charbon utilisé pour le chauffage, le gaz d'éclairage, etc., est consommée dans le procès de travail sans entrer matériellement dans le produit, tandis qu'une autre y entre matériellement et en constitue la substance. Toutes ces différences, cependant, sont sans importance au point de vue de la circulation et, par conséquent, du mode de rotation. Pour autant que des matières auxiliaires et des matières premières sont consommées en totalité dans la formation du produit, elles lui transfèrent intégralement leur valeur. Celle-ci, par conséquent, est mise en circulation par le produit, se transforme en argent et derechef d'argent en éléments de production de la marchandise. Sa rotation n'est pas interrompue comme celle du capital fixe, mais parcourt sans cesse tout le cycle de ses formes, en sorte que ces éléments du capital productif se renouvellent constamment en nature.

Passons à l'élément variable du capital productif, celui qui est dépensé pour la force de travail. La force de travail s'achète pour une durée déterminée. Dès que le capitaliste l'a achetée et incorporée au procès de production, elle forme un élément de son capital, elle en est l'élément variable. Elle agit chaque jour pendant un certain temps durant lequel elle ajoute au produit non seulement la totalité de sa valeur pour une journée, mais encore un excédent, une plus-value, dont nous faisons abstraction pour le moment. Quand la force de travail a été achetée et a agi, à l'échelle de la semaine par exemple, il faut en renouveler constamment l'achat dans les délais habituels. L'équivalent de sa valeur, que la force de travail confère au produit pendant son fonctionnement et qui se transforme en argent au cours de la circulation du produit, doit nécessairement être reconverti sans cesse d'argent en force de travail, décrire sans cesse le cycle complet de ses formes, en d'autres termes être sans cesse en roulement si l'on veut que le cycle de la production continue sans subir d'interruptions.

La fraction de la valeur du capital productif qui est avancée pour la force de travail passe donc totalement dans le produit (nous faisons toujours abstraction de la plus-value), décrit avec lui les deux métamorphoses appartenant à la sphère de la circulation et, par ce perpétuel renouvellement, reste toujours incorporée au procès de production. Quelle que soit donc la différence, au point de vue de la création de la valeur, entre la force de travail et les éléments du capital constant qui *ne sont pas* capital fixe, ce mode de rotation de leur valeur leur est commun par opposition au capital fixe. Ces éléments du capital productif, — nous voulons dire les fractions de valeur déboursées tant pour la force de travail que pour les moyens de production qui ne sont pas capital fixe, — s'opposent au capital fixe par ce caractère commun de leur rotation, en tant que capital *circulant* ou *courant*.

Comme on l'a vu plus haut, l'argent que le capitaliste paie à l'ouvrier pour l'usage de la force de travail n'est en fait que l'équivalent général des moyens d'existence nécessaires de l'ouvrier. En ce sens, le capital variable se compose substantiellement de moyens d'existence, mais ici, dans l'étude de la rotation, c'est la forme qui est en jeu. Ce que le capitaliste achète, ce ne sont pas les moyens de subsistance de l'ouvrier, mais sa force même de travail. Ce qui constitue la partie variable de son capital, ce ne sont pas les moyens de subsistance de l'ouvrier, mais sa force de travail agissante. Ce que le capitaliste consomme productivement dans le procès de travail, c'est la force même de travail, et non les moyens de subsistance de l'ouvrier. C'est l'ouvrier lui-même qui convertit l'argent touché en échange de sa force de travail en moyens de subsistance, pour les retransformer en force de travail, pour se maintenir en vie, tout comme le capitaliste convertit en moyens de subsistance personnels une partie de la plus-value de la marchandise vendue pour de l'argent, sans qu'on puisse dire pour cela que l'acheteur de sa marchandise l'ait payée en moyens de subsistance. Même si l'ouvrier touche une partie de son salaire en moyens de subsistance, en nature, cela constitue de nos jours une deuxième transaction. Il vend sa force de travail à un prix déterminé, en stipulant qu'il touchera une partie de ce prix en moyens de subsistance. Cela ne modifie que la forme du paiement, sans rien changer au fait que la chose effectivement vendue est sa force de travail. Nous sommes en présence d'une deuxième transaction, qui a lieu non plus entre l'ouvrier et le capitaliste, mais entre l'ouvrier comme acheteur de marchandise et le capitaliste comme vendeur de marchandise, tandis que, dans la première transaction, l'ouvrier est vendeur d'une marchandise (sa force de travail) et le capitaliste en est l'acheteur. Il en est exactement de même quand le capitaliste fait remplacer sa marchandise par une autre, par exemple la machine vendue à l'usine sidérurgique par une certaine quantité de fer. Ainsi, ce ne sont pas les moyens de subsistance de l'ouvrier qui prennent la détermination de capital circulant par opposition au capital fixe ; ce n'est pas non plus sa force de travail, c'est la fraction de valeur du capital productif qui a été déboursée pour cette force de travail, valeur à laquelle la forme de sa rotation confère ce caractère de communauté avec certains éléments du capital constant et d'opposition à d'autres.

La valeur du capital circulant, — force de travail et moyens de production, — n'est avancée que pour le temps correspondant à la fabrication du produit, suivant l'échelle de la production donnée par le volume du capital fixe. Cette valeur entre intégralement dans le produit ; par la vente du produit, elle revient donc intégralement de la circulation et peut être derechef avancée. La force de travail et les moyens de production constituant le capital circulant sont soustraits à la circulation dans la mesure nécessaire pour la fabrication et la vente du produit fini, mais il faut les remplacer et les renouveler constamment en les rachetant et en les reconvertissant de la forme argent en éléments de production.

Ils sont tirés du marché en plus petites quantités à la fois que ne le sont les éléments du capital fixe, mais on est obligé de les en tirer d'autant plus souvent, et l'avance de capital se renouvelle pour eux à intervalles d'autant plus courts. Ce renouvellement continu se fait par le canal du débit continu du produit qui fait circuler leur valeur totale. Enfin, ce n'est pas seulement par leur valeur, mais aussi par leur forme naturelle que s'opère, en ce qui les concerne, le parcours constant du cycle entier des métamorphoses : ils se reconvertissent constamment de marchandise en éléments de production de la même marchandise.

En même temps que sa valeur, la force de travail ajoute constamment au produit de la plus-value, incarnation du travail impayé. Cette plus-value est constamment mise en circulation par le produit fini et transformée en argent, au même titre que les autres éléments de la valeur du produit. Mais, en ce moment, nous traitons de la rotation de la valeur-capital, et non de la plus-value qui partage cette rotation : aussi en ferons-nous abstraction provisoirement.

De ce qui précède, les points suivants se dégagent :

1° Les caractères définis de capital fixe et de capital circulant ne résultent que de la rotation différente de la valeur-capital fonctionnant dans le procès de production, c'est-à-dire du *capital productif*. Cette différence de rotation résulte à son tour du mode différent suivant lequel les différents éléments du capital productif transfèrent leur valeur au produit, et non de leur différente participation à la production de la valeur-produit ou de leur comportement original dans le procès de mise en valeur. Enfin, la différence dans la cession de la valeur au produit, — et par conséquent le mode différent selon lequel cette valeur est mise en circulation par le produit et renouvelée sous sa forme primitive et naturelle par les métamorphoses du produit, — résulte de la différence des espèces matérielles sous lesquelles se présente le capital productif et dont une partie est consommée entièrement pendant la formation de chaque produit, tandis que l'autre n'est employée que progressivement. Seul, le capital productif peut donc se scinder en capital fixe et capital circulant. Par contre, cette opposition n'existe pas pour les deux autres modes d'existence du capital industriel, ni pour le capital-marchandise, ni pour le capital-argent ; tous deux ne s'opposent pas non plus de ce point de vue au capital productif. Cette opposition n'existe que *pour le capital productif et dans son sein*. Le capital-argent et le capital-marchandise ont beau fonctionner comme capital, voire circuler avec toute la fluidité qu'on voudra : ils ne peuvent devenir capital circulant par opposition au capital fixe qu'en se transformant en éléments circulants du capital productif. Cependant le fait que ces deux formes du capital appartiennent à la sphère de la circulation a amené, comme nous le verrons, les économistes, depuis A. Smith, à les confondre avec la fraction circulante du capital productif sous la catégorie de capital circulant. Elles sont en effet du capital de circulation

par opposition au capital productif, mais elles ne sont pas du capital circulant par opposition au capital fixe.

2° La rotation de l'élément fixe du capital et, par conséquent, la durée nécessaire à cette rotation englobent plusieurs rotations des éléments circulants. Pendant que le capital fixe accomplit une rotation, le capital circulant en accomplit plusieurs. Un élément de valeur du capital productif ne peut être défini comme capital fixe qu'autant que le moyen de production sous la forme duquel il se présente n'est pas entièrement usé dans le délai nécessaire à la fabrication du produit et à son évacuation en tant que marchandise hors de la sphère de la production. Il faut qu'une fraction de sa valeur reste engagée sous l'ancienne forme d'usage qui persiste, tandis qu'une autre est mise en circulation par le produit fini, dont la circulation fait circuler en même temps la valeur totale des éléments circulants du capital.

3° La fraction de valeur du capital productif engagée dans le capital fixe a été avancée en totalité et en une fois pour tout le temps où fonctionnent ceux des moyens de production qui constituent le capital fixe. Cette valeur est donc jetée dans la circulation par le capitaliste d'un seul coup. Mais elle n'est retirée de la circulation que par fractions et graduellement, au fur et à mesure que se réalisent ces parties de valeur que le capital fixe ajoute aux marchandises par fractions. D'autre part, si les moyens de production où est fixé un élément du capital productif sont retirés de la circulation d'un seul coup, pour être incorporés au procès de production pour toute la durée de leur fonctionnement, ils n'ont pas besoin, pour la même période, d'être remplacés par de nouveaux exemplaires du même genre, d'être reproduits. Ils continuent plus ou moins longtemps à concourir à la formation des marchandises qui sont jetées dans la circulation, sans demander à celle-ci les éléments de leur propre renouvellement. Durant ce temps, ils n'exigent donc pas non plus de nouvelles avances de capital. Enfin, pendant le fonctionnement des moyens de production qui la représentent, la valeur-capital engagée dans le capital fixe parcourt le cycle de ses formes non pas matériellement, mais seulement pour sa valeur, et encore ne le fait-elle que par fractions et progressivement. Autrement dit, une partie de sa valeur est continuellement mise en circulation comme fraction de valeur de la marchandise et convertie en argent, sans se reconvertir d'argent en sa forme naturelle primitive. Cette reconversion de l'argent à la forme naturelle du moyen de production n'a lieu qu'au terme de la période de fonctionnement de ce moyen, quand il est entièrement usé.

4° Les éléments du capital circulant sont fixés dans le procès de production, — si l'on veut qu'il soit continu. — de façon aussi constante que les éléments du capital fixe. Mais les éléments ainsi fixés du premier sont constamment renouvelés en nature (les moyens de production sont remplacés par de nouveaux exemplaires du même genre, la force de travail par une acquisition toujours renouvelée), tandis que les éléments du capital fixe, tant qu'ils durent, ne sont

pas remplacés, ni leur achat renouvelé. Il se trouve constamment des matières premières et des matières auxiliaires dans le procès de production, mais ce sont toujours de nouveaux exemplaires du même genre, les anciens ayant été absorbés dans la création du produit fini. De même il se trouve constamment de la force de travail dans le procès de production, mais seulement parce que son acquisition est constamment renouvelée, et souvent avec changement du personnel. Par contre, exactement les mêmes bâtiments, les mêmes machines, etc., continuent à fonctionner, durant des rotations répétées du capital circulant, dans les mêmes procès de production répétés.

II. — Composition, remplacement, réparation, accumulation du capital fixe.

Dans le même investissement de capital, la durée d'existence et, par conséquent, le temps de rotation sont différents pour les divers éléments du capital fixe. Dans un chemin de fer, par exemple, les rails, les traverses, les travaux de terrassement, les gares, les ponts, les tunnels, les locomotives et les wagons diffèrent par leur durée de fonctionnement et leur terme de reproduction : le capital engagé dans ces éléments aura donc des durées différentes de rotation. Pendant une longue série d'années, les bâtiments, les quais, les réservoirs d'eau, les viaducs, les tunnels, les tranchées, les remblais, bref tout ce que les Anglais appellent *works of art* [ouvrages d'art] n'a pas besoin d'être renouvelé. Ce qui est principalement sujet à l'usure, ce sont les rails et le matériel roulant (*rolling stock*).

A l'origine, lors de la construction des chemins de fer modernes, l'opinion générale, entretenue par les praticiens les plus éminents, était que la durée d'une voie ferrée se calculerait par siècles et que l'usure des rails serait tellement imperceptible qu'on pouvait en faire abstraction, tant au point de vue financier qu'au point de vue pratique : on considérait que la durée normale de rails solides serait de 100 à 150 ans. Mais on ne tarda pas à constater que la durée d'un rail, qui dépend naturellement de la vitesse des locomotives, du poids et du nombre des trains, de l'épaisseur des rails eux-mêmes et d'une foule d'autres circonstances, n'excédait pas 20 ans en moyenne. Dans certaines gares, centres de gros trafic, les rails sont même à remplacer tous les ans. Vers 1867, on se mit à employer des rails d'acier, qui coûtaient environ le double des rails en fer, mais durent aussi plus du double. Les traverses en bois durent de 12 à 15 ans. Quant au matériel d'exploitation, on a constaté que les wagons de marchandises s'usent beaucoup plus vite que les voitures de voyageurs. La durée d'une locomotive était évaluée, en 1867, à 10–12 ans.

L'usure est causée en premier lieu par l'emploi lui-même. D'une façon générale, les rails s'usent proportionnellement au nombre des trains (R. C.,

n° 17 645)⁶. L'augmentation de la vitesse a déterminé un accroissement de l'usure plus que proportionnel au carré de la vitesse, c'est-à-dire que, la vitesse des trains étant doublée, l'usure a plus que quadruplé (R. C., n° 17 046).

L'usure a également pour cause les influences naturelles. Ainsi les traverses s'avarient non seulement par l'usure effective, mais aussi par la pourriture.

« Les frais d'entretien de la voie ne dépendent pas autant de l'usure due à la circulation des trains que de la qualité du bois, du fer et de la maçonnerie qui sont exposés à l'air. Un seul mois d'hiver rigoureux fera plus de mal à la voie que toute une année de trafic⁷. »

Enfin, comme partout dans la grande industrie, l'usure morale joue aussi son rôle : au bout de dix ans, on peut d'ordinaire acheter pour 30 000 l. st. la même quantité de wagons et de locomotives qu'auparavant pour 40 000 l. st. Il faut ainsi calculer pour ce matériel 25 % de dépréciation sur le prix marchand, même quand il n'y a pas de dépréciation de la valeur d'usage⁸.

« Les ponts tubulaires ne seront pas renouvelés sous leur forme actuelle. » (Parce qu'on a maintenant des formes meilleures pour ce genre de pont.) « Il convient de renoncer, en ce qui les concerne, aux réparations ordinaires, à l'enlèvement et au remplacement des pièces isolées⁹. » La plupart des moyens de travail sont constamment bouleversés par le progrès de l'industrie. C'est pourquoi on les remplace non sous leur forme première, mais sous leur forme bouleversée. D'une part, la masse du capital fixe placée sous une forme naturelle déterminée et destinée à durer sous cette forme pendant une période moyenne déterminée constitue une raison de n'introduire que graduellement les machines nouvelles, etc., et, par conséquent, un obstacle à l'introduction générale et rapide des moyens de travail perfectionnés. D'autre part, la concurrence, surtout quand il s'agit de bouleversements décisifs, impose le remplacement des vieux moyens de production par de nouveaux avant le terme naturel de leur existence. Ce sont principalement les catastrophes, les crises qui contraignent à ce genre de renouvellement prématuré de l'outillage de l'exploitation sur une grande échelle sociale.

L'usure (abstraction faite de l'usure morale) est la parcelle de valeur que le capital fixe cède peu à peu au produit, par suite de son emploi, dans la mesure moyenne où il perd sa valeur d'usage.

Quelquefois, cette usure se présente de telle façon que le capital fixe a une certaine durée d'existence moyenne, pour laquelle on l'avance en totalité et au terme de laquelle il faut le remplacer en totalité. Pour les moyens de travail vivants, les chevaux par exemple, le délai de reproduction est prescrit par la nature même. Leur vie moyenne comme instrument de travail est déterminée par des lois naturelles. Ce terme échu, les individus hors d'usage doivent être remplacés par d'autres. On ne peut pas remplacer un cheval par pièces, mais seulement avec un autre cheval.

D'autres éléments du capital fixe admettent un renouvellement périodique ou partiel. Il convient de distinguer entre ce renouvellement partiel ou périodique et l'extension graduelle de l'entreprise.

Le capital fixe se compose en partie d'éléments homogènes, mais d'inégale durée, qu'il faut donc renouveler par pièces à des intervalles différents. C'est ainsi que les rails doivent être remplacés plus souvent dans les gares qu'en pleine voie. Il en va de même des traverses, dont les chemins de fer belges, selon Lardner, durent renouveler, de 1850 à 1860, 8% par an, c'est-à-dire la totalité en douze ans. Voici comment les choses se passent en ce cas. On avance une somme, par exemple pour dix ans, sous une forme déterminée du capital fixe. Cet investissement est fait d'un seul coup. Mais une fraction déterminée de ce capital fixe, dont la valeur est entrée dans la valeur du produit et a été convertie en argent avec celui-ci, est remplacée chaque année en nature, tandis que le reste continue à exister sous sa forme naturelle primitive. C'est le placement en une fois et la reproduction par fractions sous la forme naturelle qui font de ce capital un capital fixe et qui le distinguent du capital circulant.

D'autres parties du capital fixe se composent d'éléments dissemblables, qui s'usent et doivent être remplacés en des délais dissemblables. C'est le cas notamment pour les machines. Ce que nous venons d'observer à propos de la durée différente des différents éléments d'un capital fixe s'applique ici à la durée des différents éléments d'une seule et même machine, qui figure comme une partie de ce capital fixe.

Pour ce qui est de l'extension graduelle de l'entreprise au cours du renouvellement partiel, nous remarquerons ce qui suit. Bien que le capital fixe, ainsi que nous l'avons vu, continue à agir en nature dans le procès de production, une fraction de sa valeur, qui dépend de l'usure moyenne, a circulé avec le produit, s'est convertie en argent, constitue un élément du fonds de réserve monétaire destiné à remplacer le capital lors de sa reproduction en nature. Cette fraction du capital fixe ainsi convertie en argent peut servir à étendre l'entreprise ou à appliquer aux machines des perfectionnements qui en augmentent le rendement. A des intervalles plus ou moins rapprochés, il s'opère ainsi une reproduction qui, au point de vue de la société, est une reproduction sur une échelle agrandie ; extensive, si c'est le champ de la production qui prend de l'extension ; intensive, si c'est le rendement du moyen de production qui augmente. Cette reproduction sur échelle agrandie ne résulte pas de l'accumulation, de la conversion de plus-value en capital, mais d'une reconversion de la valeur qui s'est détachée, séparée du corps du capital fixe sous forme d'argent pour devenir un nouveau capital fixe du même genre, additionnel ou du moins supérieur en rendement. Bien entendu, la nature spécifique de l'entreprise intervient en partie pour déterminer comment et dans quelles proportions elle est susceptible d'une addition graduelle de ce genre, par conséquent dans quelles proportions il faut accumuler un fonds de réserve pour le réinvestir de la sorte et dans quels délais cela est

possible. D'autre part, la mesure dans laquelle des perfectionnements de détail peuvent être appliqués aux machines existantes dépend naturellement de la nature des perfectionnements et de la structure de la machine elle-même. Adams démontre combien il est nécessaire de tenir compte de prime abord de ce point dans l'équipement des chemins de fer :

« La structure entière doit se conformer au principe qui règne dans la ruche : capacité d'extension illimitée. Toutes les installations trop robustes ou symétriques de prime abord sont un mal ; en cas d'extension, il faudra les démolir » (p. 123).

La place disponible joue ici un rôle capital. Il y a des bâtiments auxquels on peut ajouter des étages en hauteur, d'autres qui exigent une extension latérale, donc davantage de terrain. Dans le cadre de la production capitaliste, on gaspille d'une part beaucoup de moyens, et il y a d'autre part, lors de l'extension graduelle de l'entreprise, beaucoup de cas d'extension latérale inepte (en partie, au détriment de la force de travail) parce qu'on ne fait rien d'après un plan social, mais que tout dépend des circonstances, des moyens, etc., infiniment variés dont dispose le capitaliste individuel. D'où un grand gaspillage des forces productives.

Ce réinvestissement par fragments du fonds de réserve monétaire (c'est-à-dire de la fraction du capital fixe reconvertie en argent) est surtout aisé dans l'agriculture. C'est là qu'un champ de production d'étendue donnée est capable de la plus grande absorption progressive de capital. Il en va de même là où intervient la reproduction naturelle, comme dans l'élevage du bétail.

Le capital fixe occasionne des frais spéciaux de conservation. Une partie de la conservation est le résultat du procès de travail lui-même : le capital fixe dépérit quand il ne fonctionne pas dans le procès de travail. (Voir Livre I^{er}, chap. VIII¹⁰ et chap. XV : L'usure des machines résultant de leur inaction¹¹.) C'est pourquoi la loi anglaise considère expressément comme un dommage (*waste*) le fait de ne pas cultiver suivant l'usage local des terres prises à bail¹². Cette conservation qui provient de l'emploi dans le procès de travail est un don naturel gratuit du travail vivant. Et la vertu conservatrice du travail agit de deux façons. D'une part, elle conserve la valeur des matériaux de travail en la transférant au produit ; d'autre part, elle conserve la valeur des moyens de travail, pour autant qu'elle ne la transfère pas également au produit, en conservant leur valeur d'usage moyennant leur action dans le procès de production.

Cependant, pour se maintenir en état, le capital fixe exige aussi des dépenses positives de travail. De temps en temps, il faut nettoyer les machines. Il s'agit ici d'une besogne supplémentaire sans laquelle elles deviennent inutilisables, d'une simple défense contre les influences naturelles nocives qui sont inséparables du procès de production ; donc de la conservation, au sens le plus littéral, de leur capacité de travail. La durée normale du capital fixe se calcule naturelle-

ment en admettant que les conditions nécessaires à son fonctionnement normal pendant cette période sont remplies, tout comme on suppose que, si un homme vit trente ans en moyenne, il ne reste pas sans se laver. Il ne s'agit pas non plus ici du remplacement du travail contenu dans la machine, mais d'un travail supplémentaire constant que son emploi rend nécessaire. Il s'agit d'un travail accompli non pas par la machine, mais sur elle, d'un travail dans lequel elle est non pas agent de la production, mais matière première. Le capital dépensé dans ce travail a beau ne pas entrer dans le procès proprement dit d'où le produit tire son origine : il fait partie du capital circulant. Il faut que ce travail soit constamment dépensé au cours de la production, donc que sa valeur aussi soit constamment remplacée par la valeur du produit. Le capital ainsi dépensé fait partie de la fraction du capital circulant qui doit couvrir les frais généraux et qu'il faut répartir sur le produit-valeur en calculant une moyenne annuelle. Nous avons vu que, dans l'industrie proprement dite, ce travail de nettoyage est exécuté gratuitement par les ouvriers à leurs moments de repos et, pour cette raison, souvent pendant le procès de production lui-même, devenant la source de la plupart des accidents. Ce travail ne compte pour rien dans le prix du produit. Le consommateur le reçoit ainsi gratuitement. D'autre part, le capitaliste épargne par là les frais de conservation de sa machine. C'est l'ouvrier qui paie de sa personne, et il y a là un de ces mystères de la conservation automatique du capital qui constituent en fait un droit juridique de l'ouvrier sur la machine et font de lui un copropriétaire, même au point de vue du droit bourgeois. Dans diverses branches de production, cependant, il est nécessaire de retirer les machines du procès de production pour les nettoyer, et le nettoyage ne peut donc pas se faire à temps perdu, par exemple pour les locomotives : en pareil cas, ce travail de conservation compte parmi les frais courants, donc comme élément du capital circulant. Une locomotive travaille tout au plus trois jours avant qu'il faille la faire passer à l'atelier pour la nettoyer ; il faut que la chaudière refroidisse d'abord pour ne pas être détériorée par le lavage (R. C., n° 17 823).

Les réparations proprement dites, les remises en état exigent des dépenses de capital et de travail qui ne sont pas comprises dans l'avance primitive de capital et qui, par conséquent, ne peuvent pas toujours être remplacées et couvertes par le remplacement graduel de la valeur du capital fixe. Si, par exemple, la valeur du capital fixe est de 10 000 l. st. et son existence totale de dix ans, ces 10 000 l. st. sont totalement converties en argent au bout de dix ans, ne remplaçant que la valeur du capital avancé à l'origine ; elles ne remplacent pas le capital ou le travail ajouté dans l'intervalle sous forme de réparations. Il y a ici un élément de valeur additionnel, qui est lui-même avancé non pas d'un coup, mais au fur et à mesure des besoins et à des termes variables, sujets au hasard de par la nature même des choses. Cette dépense de capital faite après coup, par fractions et en supplément, sous forme de moyens de travail et de force de travail, est exigée par n'importe quel capital fixe.

Les détériorations auxquelles certaines parties des machines, etc., sont exposées sont sujettes au hasard par la nature même des choses ; il en est donc de même des réparations qu'elles nécessitent. Nous devons cependant, dans cette foule de réparations, en distinguer deux espèces qui ont un caractère plus ou moins régulier et correspondent à des périodes différentes de la vie du capital fixe : elles ont trait aux maladies du jeune âge et aux maladies, beaucoup plus nombreuses, de l'âge avancé. Quel que soit par exemple la perfection d'une machine à son entrée dans le procès de production, il se découvre à l'usage des défauts qu'il faut corriger par un complément de travail. D'autre part, plus elle a dépassé l'âge moyen, plus l'usure normale s'est donc accumulée, plus les matières dont elle se compose sont détériorées et vétustes et plus augmentent, en nombre et en importance, les travaux de réparation nécessaires pour maintenir la machine en haleine jusqu'à la fin de sa vie normale ; c'est ainsi qu'un vieillard, pour ne pas mourir prématurément, dépense plus en médecine qu'un jeune homme regorgeant de santé. Malgré leur caractère fortuit, les travaux de réparation se répartissent donc en masses inégales sur les différentes périodes de la vie du capital fixe.

Cette considération, jointe au caractère ordinairement fortuit des réparations, a les conséquences suivantes :

D'une part, la dépense effective de force de travail et de moyens de travail pour les réparations est sujette au hasard, comme les circonstances mêmes qui imposent ces réparations ; le volume des réparations nécessaires se répartit d'une façon variable sur les périodes variées de la vie du capital fixe. D'autre part, dans l'évaluation de la durée moyenne du capital fixe, on suppose qu'il est constamment maintenu en état de travailler, en partie par le nettoyage (en y comprenant le nettoyage des locaux), en partie par les réparations, chaque fois qu'elles sont indispensables. Le transfert de valeur résultant de l'usure du capital fixe est calculé en fonction de sa durée moyenne, laquelle est calculée à son tour en tenant compte qu'on avance continuellement le capital supplémentaire nécessaire pour le maintenir en état.

D'un autre côté, il est évident que la valeur additionnelle résultant de cette dépense supplémentaire de capital et de travail ne peut pas entrer dans le prix des marchandises simultanément à la dépense effective. Il est impossible à un filateur, par exemple, de vendre son fil plus cher cette semaine que la semaine dernière, parce que, depuis huit jours, un rouage s'est cassé ou une courroie déchirée. Cet accident dans une fabrique isolée n'a nullement modifié les frais généraux de l'industrie de la filature ; ici, comme pour n'importe quelle fixation de valeur, c'est la moyenne qui décide. L'expérience enseigne le volume moyen de ces accidents et des travaux nécessaires de conservation et de réparation pendant la durée moyenne d'un capital fixe placé dans une industrie déterminée. Cette dépense moyenne est répartie sur la vie moyenne du capital et ajoutée

au prix du produit en portions aliquotes, en sorte qu'elle est remboursée par la vente de ce produit.

Le capital additionnel ainsi remboursé fait partie du capital circulant bien qu'il soit dépensé d'une façon irrégulière ; comme il est de la plus haute importance de remédier immédiatement à toute avarie des machines, chaque fabrique importante a un personnel adjoint aux ouvriers proprement dits, qui se compose d'ingénieurs, de menuisiers, de mécaniciens, de serruriers, etc. Leur salaire fait partie du capital variable, et la valeur de leur travail se distribue sur le produit. Quant aux dépenses en moyens de production, elles sont déterminées d'après le calcul de moyennes dont nous avons parlé et, conformément à ce calcul, elles constituent en permanence une fraction de valeur du produit, bien qu'en réalité elles soient avancées à des périodes irrégulières et entrent à des périodes tout aussi irrégulières dans ce produit, ou encore dans le capital fixe. Le capital dépensé pour les réparations proprement dites constitue, à maints égards, un capital de nature originale, qu'on ne saurait classer ni comme capital circulant ni comme capital fixe, mais qui se rapproche davantage du premier parce qu'il fait partie des dépenses courantes.

La nature de la comptabilité ne change naturellement rien à la corrélation effective des choses qu'elle enregistre. Il importe cependant de remarquer que, dans beaucoup d'industries, on a l'habitude de combiner de la manière suivante les frais de réparation avec l'usure effective du capital fixe. Admettons que le capital fixe avancé est de 10 000 l. st. et sa durée de 15 ans ; l'usure annuelle est donc de 666 l. st. 13 sh. 4 d. Mais on calcule l'usure sur 10 ans seulement, c'est-à-dire qu'on ajoute chaque année au prix des marchandises produites 1 000 l. st. pour l'usure du capital fixe au lieu de 666 l. st. 13 sh. 4 d. ; en d'autres termes, on réserve 333 l. st. 6 sh. 8 d. pour les travaux de réparations, etc. (Les chiffres 10 et 15 ne sont pris ici qu'à titre d'exemple.) Ainsi, on consacre en moyenne aux réparations ce qu'il faut pour que le capital fixe ainsi réparé dure 15 ans. Cette manière de faire les comptes n'empêche pas que le capital fixe et le capital additionnel dépensé en réparations ne constituent deux catégories différentes. C'est d'après cette méthode de calcul que l'on a admis, par exemple, que, pour la conservation et le remplacement des bateaux à vapeur, les frais doivent être estimés au minimum à 15 % par an, soit un délai de reproduction de 6 années 2/3. De 1860 à 1870, le gouvernement anglais a payé de ce chef à la Peninsular and Oriental Co. 16 % par an, ce qui équivaut à un délai de reproduction de 6 ans 1/4. Dans les chemins de fer, la durée moyenne d'une locomotive est de 10 ans ; mais, en tenant compte des réparations, on évalue l'usure à 12 1/2 % ; ce qui réduit la durée à 8 ans. Pour les wagons de voyageurs et de marchandises, on compte 9 %, soit une durée de 11 ans 1/9.

Dans les contrats de location relatifs aux immeubles et autres objets, qui sont pour leur propriétaire du capital fixe et se louent comme tel, la législation a reconnu partout la différence entre l'usure normale, provoquée par l'écoulement

du temps, l'action des éléments et l'utilisation normale elle-même, et, d'autre part, les réparations occasionnelles indispensables de temps en temps pour maintenir en état la maison pendant sa durée normale et permettre son utilisation normale. En règle générale, les dépenses de la première espèce sont à la charge du propriétaire, les autres à celle du locataire. Les réparations se divisent de plus en réparations ordinaires et en grosses réparations ; celles-ci servent à renouveler partiellement le capital fixe sous sa forme en nature et incombent également au propriétaire, à moins que le contrat ne dise expressément le contraire. Ainsi, par exemple, suivant la loi anglaise :

« Le locataire à l'année n'est tenu de protéger les bâtiments contre l'eau et le vent que dans la mesure où cela est possible sans grosses réparations ; et, d'une façon générale, il n'est tenu qu'aux réparations pouvant être qualifiées d'ordinaires. Encore faut-il, même à cet égard, considérer l'âge et l'état général des bâtiments intéressés au moment de la prise à bail ; car le locataire n'est tenu ni de remplacer les matériaux vétustes et usés par du neuf, ni de compenser la dépréciation inévitable provenant du temps et de l'usage normal¹³. »

L'assurance qui se rapporte à la destruction par événements naturels extraordinaires, incendie, inondation, etc., est tout à fait distincte du remplacement de l'usure, ainsi que des travaux de conservation et de réparation. L'assurance doit être payée par la plus-value, sur laquelle elle vient en déduction. On peut dire encore, du point de vue de la société tout entière, qu'il faut une surproduction constante, c'est-à-dire une production sur une échelle plus grande que ne le demandent le remplacement et la reproduction simple de la richesse existante, — abstraction faite de l'accroissement de la population, — pour qu'on dispose des moyens de production suffisants en vue de compenser les destructions extraordinaires que causent les accidents et les forces naturelles.

En fait, le fonds de réserve monétaire ne fournit que la plus faible part du capital nécessaire au remplacement. La part la plus importante doit être demandée à l'extension de l'échelle de la production elle-même, qui est pour partie une extension effective, et pour partie représente, — dans les branches de production qui produisent le capital fixe, — une condition nécessaire du volume normal de la production. C'est ainsi qu'une fabrique de machines, par exemple, doit être organisée de façon à prévoir non seulement la nécessité de renouveler constamment dans les fabriques de ses clients partie ou totalité de l'outillage, mais aussi la nécessité de faire face chaque année à leurs extensions.

La fixation de l'usure, ainsi que des frais de réparation d'après la moyenne sociale, donne lieu forcément à de grandes inégalités, même pour des capitaux de grandeur égale, engagés dans des circonstances identiques, dans la même branche de production. En pratique, la machine, etc., d'un capitaliste dure au-delà de la période normale, celle d'un autre ne l'atteint pas. Les frais de réparation s'élèvent au-dessus de la moyenne pour l'un et restent au-dessous

pour l'autre. Et pourtant, le supplément ajouté au prix de la marchandise pour tenir compte de l'usure ainsi que des frais de réparation est le même pour tous et déterminé par la moyenne. A raison de ce supplément, l'un touche donc plus que ce qu'il ajoute effectivement, et l'autre moins. Ce fait, comme toutes les autres circonstances qui, avec la même exploitation de la force de travail, font varier le profit des divers capitalistes dans une même branche d'industrie, contribue à rendre difficile l'intelligence de la vraie nature de la plus-value.

La limite entre les réparations proprement dites et le remplacement, entre les frais de conservation et les frais de renouvellement, est plus ou moins flottante. De là une controverse interminable, par exemple dans les chemins de fer, sur le point de savoir si certaines dépenses intéressent la réparation ou le remplacement, s'il faut les imputer aux dépenses courantes ou au capital. Porter les frais de réparation au compte du capital, au lieu du compte des revenus, tel est le moyen bien connu auquel les directeurs de chemins de fer recourent pour faire monter artificiellement leurs dividendes. Cependant, ici également, l'expérience a déjà fourni les points de repère essentiels. Par exemple, les travaux complémentaires pendant les premières années d'existence d'un chemin de fer

« ne sont pas des réparations ; ils doivent être considérés comme un élément essentiel de l'établissement de la voie et être portés par conséquent à la charge du compte du capital non du compte des revenus, puisqu'ils ne proviennent pas de l'usure ou de l'effet normal du trafic, mais sont dus à l'imperfection première et inévitable de la construction¹⁴. » « La seule méthode juste consiste au contraire à imputer sur le revenu de chaque année la dépréciation qui devait de toute nécessité intervenir pour permettre l'encaissement de ce revenu, que la somme ait été effectivement dépensée ou non¹⁵. »

Dans l'agriculture, du moins quand elle ne travaille pas encore à l'aide de la vapeur, la distinction entre le remplacement et la conservation du capital fixe est impossible en pratique et inutile.

« Pour un équipement complet, mais sans exagération (besoins en outillage agricole et autre, et matériel d'exploitation de tout genre), on a l'habitude d'évaluer la grande moyenne de l'usure et de l'entretien de l'outillage entre 15 et 25 % du capital engagé dans son achat, en fonction des circonstances particulières qui se présentent¹⁶. »

Pour le matériel roulant des chemins de fer, il n'y a pas moyen de séparer les réparations du remplacement.

« Nous maintenons notre matériel roulant quant au nombre. Quel que soit le nombre de nos locomotives, nous le conservons. Une locomotive devient-elle inutilisable dans le cours du temps en sorte que nous trouvions avantage à en faire une nouvelle, nous la fabriquons aux dépens du revenu, en portant na-

turellement au crédit du revenu la valeur des matériaux provenant de la machine ancienne ... Ce reliquat est toujours assez considérable ... Il reste les roues, les essieux, la chaudière, bref un lot intéressant¹⁷. » « Réparer, c'est renouveler ; pour moi, le mot "remplacement" n'existe pas ... Une compagnie de chemins de fer a-t-elle acheté une voiture ou une locomotive, elle devrait la réparer de manière à la faire rouler éternellement¹⁸. » « Nous calculons les frais d'entretien des locomotives à raison de 8 1/2 d. par mille anglais. Avec ces 8 1/2 d., nous maintenons les locomotives perpétuellement. Nous renouvelons nos machines. Si vous voulez acheter une machine neuve, vous dépensez plus d'argent qu'il n'est nécessaire ... La vieille machine fournit toujours quelques roues, un essieu, une pièce quelconque utilisable, et cela permet de construire une machine à meilleur marché et aussi bonne qu'une toute neuve¹⁹. » « Je produis actuellement, chaque semaine, une locomotive neuve, c'est-à-dire aussi bonne que neuve, puisque la chaudière, le cylindre ou le châssis est neuf²⁰. »

Même chose pour les voitures :

« Avec le temps, le parc de locomotives et de wagons se renouvelle continuellement ; tantôt on change les roues, tantôt on fait un châssis neuf. Les parties qui servent au roulement et qui sont les plus exposées à l'usure sont renouvelées graduellement ; les machines et les voitures peuvent, dans ce cas, subir une telle série de réparations que, bien des fois, il n'y reste pas trace des matériaux primitifs ... Même quand on ne peut plus du tout faire des réparations, on emploie à de nouvelles fabrications des pièces qui proviennent des vieux wagons ou des vieilles locomotives et qui, ainsi, ne disparaissent jamais entièrement de la circulation. Le capital mobile est donc en reproduction continue ; ce qu'il faut faire en une fois et à un moment déterminé sur la voie en procédant à sa réfection totale, on le fait graduellement, année par année, pour le matériel roulant. Son existence est perpétuelle, il se rajeunit continuellement²¹. »

L'opération que Lardner a décrite ici pour les chemins de fer ne s'applique pas à une fabrique prise à part, mais elle donne bien l'image de la reproduction constante, fragmentaire, combinée avec la réparation, qui caractérise le capital fixe à l'intérieur d'une branche d'industrie prise dans son ensemble ou à l'intérieur de la production totale considérée à l'échelle de la société.

Voici un exemple qui montre dans quelles vastes proportions les directions adroites peuvent tirer parti des notions de réparation et de remplacement pour se faire des dividendes. D'après la conférence, citée plus haut, de R. P. Williams, nous donnons ci-dessous les sommes moyennes que diverses compagnies de chemins de fer anglaises ont retranchées de leur compte revenus, durant une série d'années, du chef de dépenses pour réparations et entretien de la voie et des bâtiments (par mille de voie anglaise et par an) :

London and North Western	370 l. st.
Midland	225 —
London and South Western	257 —
Great Northern	360 —
Lancashire and Yorkshire	377 —
South Eastern	263 —
Brighton	266 —
Manchester and Sheffield	200 —

Les différences qu'on relève ne proviennent guère de l'écart entre les dépenses effectives ; elles résultent presque uniquement du mode de calcul, du fait que les postes de dépenses sont imputés tantôt au compte du capital, tantôt au compte des revenus. Williams dit expressément :

« On accepte de charger moins le revenu quand c'est nécessaire pour donner un bon dividende, et on le charge davantage quand le revenu est considérable et peut le supporter. »

Dans certains cas, l'usure et, par conséquent, son remplacement sont pratiquement négligeables, de sorte que les frais de réparation entrent seuls en ligne de compte. La citation suivante de Lardner, relative aux ouvrages d'art des chemins de fer, s'applique d'une façon générale à tous les ouvrages durables de ce genre, canaux, docks, ponts en fer ou en pierre, etc. :

« L'usure qui résulte de la lente action du temps sur les ouvrages d'une certaine solidité est presque imperceptible dans les laps de temps relativement courts ; il faut que s'écoule une longue période, des siècles par exemple, pour qu'elle provoque le renouvellement total ou partiel, même dans le cas des constructions les plus solides. Cette usure imperceptible est à l'usure plus sensible des autres éléments du chemin de fer ce que les inégalités séculaires sont aux inégalités périodiques dans le mouvement des astres. L'action du temps sur les constructions massives d'une voie, ponts, tunnels, viaducs, etc., fournit des exemples de ce qu'on peut appeler usure séculaire. La dépréciation plus rapide et plus visible, qu'il faut compenser à intervalles plus rapprochés par les réparations ou le renouvellement, est analogue aux inégalités périodiques. Les frais annuels de réparation comprennent aussi la compensation des dégradations accidentelles que subit de temps en temps la surface des constructions même passablement résistantes. Mais de plus, indépendamment de ces réparations, l'âge ne cesse pas d'agir sur elles. Et, si éloigné qu'il soit, le moment arrivera nécessairement où leur état exigera qu'on les rebâtisse. Il est vrai qu'au point de vue financier et économique, ce moment peut être beaucoup trop éloigné pour qu'on en tienne compte dans le calcul pratique²². »

Ce raisonnement s'applique à tous les ouvrages de durée séculaire, pour lesquels il n'y a donc pas lieu de remplacer graduellement, à mesure qu'ils

s'usent, le capital avancé dans leur établissement : il faut seulement transférer dans le prix du produit la moyenne des frais annuels de conservation et de réparation.

Nous avons vu qu'une assez grande partie des rentrées d'argent destinées à compenser l'usure du capital fixe est reconvertie en sa forme naturelle tous les ans ou même à des intervalles plus rapprochés ; mais il n'empêche que chaque capitaliste a besoin d'un fonds d'amortissement pour la partie du capital fixe qui n'arrive à son terme de reproduction qu'au bout de plusieurs années et en bloc, et qui doit alors être remplacée en totalité. Une partie considérable du capital fixe exclut de par sa nature la reproduction fractionnelle. En outre, dans les cas où la reproduction se fait par fractions de telle façon qu'on achète à des intervalles assez rapprochés l'élément neuf en remplacement de l'élément déprécié, il faut, pour que ce remplacement puisse se faire, une accumulation monétaire préalable, d'un volume plus ou moins considérable suivant le caractère spécifique de la branche de production. Une somme quelconque n'y suffit pas, il faut une somme d'un volume déterminé.

Si nous considérons ce mouvement en supposant que nous n'avons affaire qu'à la simple circulation monétaire, sans tenir aucun compte du crédit que nous exposerons plus loin, voici quel en est le mécanisme. On a montré au Livre I^{er} (chap. III, 3/1²³) que la proportion selon laquelle la masse totale de l'argent se répartit entre la thésaurisation et les moyens de circulation varie constamment, lorsqu'une partie de l'argent existant dans une société reste inutilisée, tandis qu'une autre partie fonctionne comme moyen de circulation ou comme fonds de réserve immédiat de l'argent qui circule directement. Or, dans notre cas, l'argent accumulé comme trésor, sous un volume relativement considérable, dans les mains d'un assez gros capitaliste est versé d'un seul coup dans la circulation lors de l'acquisition du capital fixe. Derechef, cet argent se répartit lui-même dans la société comme moyen de circulation et comme trésor. Grâce au fonds d'amortissement, forme sous laquelle la valeur du capital fixe revient à son point de départ en proportion de l'usure de ce capital, une fraction de l'argent circulant retourne à l'état de trésor, — pour un temps plus ou moins long, — entre les mains du même capitaliste dont le trésor s'était converti en moyen de circulation et s'était ainsi éloigné de lui lors de l'acquisition du capital fixe. Nous avons affaire à une répartition constamment changeante du trésor existant dans la société, qui tour à tour fonctionne comme moyen de circulation et se sépare à nouveau, en qualité de trésor, de la masse de l'argent circulant. Avec le développement du crédit, développement nécessairement parallèle à celui de la grande industrie et de la production capitaliste, cet argent fonctionne non comme trésor, mais comme capital ; non entre les mains de son propriétaire, mais dans celles d'autres capitalistes qui en ont acquis la disposition.

LA ROTATION TOTALE DU CAPITAL AVANCÉ. LES CYCLES DE ROTATION

Nous avons vu que les composants fixes et circulants du capital productif accomplissent leur rotation d'une façon différente et en des périodes différentes et que les divers composants du capital fixe dans la même entreprise ont, à leur tour, des périodes différentes de rotation en fonction de la différence de leur temps d'existence, et par conséquent de reproduction. (Voir, pour la différence effective ou apparente dans la rotation des divers composants du capital circulant au sein de la même entreprise, la fin du présent chapitre, § 6.)

1° La rotation totale du capital avancé est la moyenne des rotations de ses divers composants ; nous indiquerons plus loin la manière de la calculer. Tant qu'il ne s'agit que de différentes périodes de temps, il n'y a évidemment rien de plus simple que d'en faire la moyenne. Mais :

2° Il existe ici une différence non seulement quantitative, mais qualitative.

Le capital circulant qui entre dans le procès de production transfère toute sa valeur au produit ; il faut donc qu'il soit constamment remplacé en nature par la vente du produit, si l'on veut que le procès de production avance sans interruption. Le capital fixe qui entre dans le procès de production ne transfère au produit qu'une fraction de sa valeur (l'usure) et continue en dépit de l'usure à fonctionner dans le procès de production ; il n'a donc besoin d'être remplacé en nature qu'à intervalles plus ou moins longs, en tout cas moins souvent que le capital circulant. Cette nécessité du remplacement, échéance de la reproduction, ne diffère pas seulement au point de vue quantitatif pour les différents composants du capital fixe ; mais, ainsi que nous l'avons vu, il se peut qu'une fraction du capital fixe à vaste durée, survivant de longues années, soit remplacée et ajoutée en nature au capital fixe ancien chaque année ou à des intervalles encore plus rapprochés ; s'il s'agit d'un capital fixe de nature différente, il se peut que le remplacement se fasse d'un seul coup, seulement au terme de son existence.

Il est donc nécessaire de ramener les rotations particulières des diverses fractions du capital fixe à une forme homogène de rotation, de sorte qu'elles ne diffèrent plus qu'au point de vue quantitatif, c'est-à-dire par la durée.

Cette identité qualitative ne se produit pas, si nous prenons comme point de départ P... P, la figure du procès de production continu. En effet, il y a des éléments déterminés de P qu'il faut constamment remplacer en nature, et d'autres pour lesquels il n'en est pas ainsi. La figure A... A', au contraire, donne cette identité de rotation. Prenons, par exemple, une machine valant 10 000 l. st. et qui dure dix ans, de sorte que nous voyons se reconvertir en argent chaque année un dixième de sa valeur, soit 1 000 l. st. Dans l'espace d'un an, ces 1 000 l. st. se sont transformées de capital-argent en capital productif et capital-marchandise, et derechef de capital-marchandise en capital-argent. Elles sont revenues à leur

forme argent primitive, tout comme le capital circulant, si nous le considérons dans cette figure ; et il est indifférent que le capital-argent de 1 000 l. st. reprenne ou non, à la fin de l'année, sa forme naturelle de machine. Pour calculer la rotation totale d'un capital productif avancé, nous fixons donc tous ses éléments sous la forme argent, le retour à cette forme terminant la rotation. Nous considérons toujours la valeur comme avancée en argent, même dans le procès de production continu, où cette forme argent de la valeur n'est figurée que par la monnaie de compte. C'est ainsi que nous pouvons faire la moyenne.

3° Il s'ensuit que, même quand la fraction de beaucoup la plus importante du capital productif avancé se compose de capital fixe, dont la reproduction, et par conséquent la rotation, embrasse un cycle de longues années, la valeur-capital en rotation pendant l'année peut être plus grande que la valeur totale du capital avancé, grâce aux rotations répétées du capital circulant.

Supposons un capital fixe de 80 000 l. st., avec une période de reproduction de dix ans, de sorte que 8 000 l. st. retournent tous les ans à leur forme argent et que le capital fixe accomplisse tous les ans $1/10$ de sa rotation. Supposons que le capital circulant est de 20 000 l. st. et fait cinq rotations par an. Le capital total est de 100 000 l. st. La rotation du capital fixe porte sur 8 000 l. st. et celle du capital circulant sur $20\,000 \times 5 = 100\,000$ l. st. La rotation totale pendant l'année sera donc de 108 000 l. st., soit 8 000 l. st. de plus que le capital avancé. Le capital a donc fait sa rotation dans la proportion de $1 + 2/25$.

4° La rotation de la valeur du capital avancé s'écarte donc de la durée effective de sa reproduction, de la durée réelle de rotation de ses composants. Soit un capital de 4 000 l. st. qui accomplit cinq rotations par an. La rotation porte, en ce cas, sur $4\,000 \times 5 = 20\,000$ l. st. ; mais, ce qui revient à la fin de chaque rotation pour être avancé de nouveau, c'est le capital de 4 000 l. st. primitivement avancé. Sa grandeur n'est pas modifiée par le nombre des périodes de rotation dans lesquelles il fonctionne chaque fois comme capital (abstraction faite de la plus-value).

Dans notre hypothèse du paragraphe 3, le capitaliste a dans sa caisse à la fin de chaque année : a) une valeur de 20 000 l. st., qu'il débourse de nouveau pour les éléments circulants du capital ; b) une somme de 8 000 l. st. dégagée, par l'usure, de la valeur du capital fixe avancé et qui fait que ce capital fixe continue bien d'exister dans le procès de production, mais avec une valeur moindre : 72 000 l. st., au lieu de 80 000 l. st. Il faudrait donc continuer encore pendant neuf ans le procès de production pour que le capital fixe avancé ait cessé de vivre, ait terminé sa fonction tant comme créateur de produit que comme créateur de valeur, et qu'il faille le remplacer. Ainsi, la valeur-capital avancée doit accomplir un cycle de rotations, dans notre exemple, un cycle de dix rotations annuelles, et ce cycle est déterminé par la durée du capital fixe investi, donc par sa période de reproduction ou de rotation.

A mesure donc que se développent le mode de production capitaliste et avec

lui le volume de valeur et la durée du capital fixe investi, on voit la vie de l'industrie et du capital industriel se développer également dans chaque affaire particulière jusqu'à se prolonger de longues années, disons en moyenne dix ans. Mais si, d'une part, cette vie est prolongée par le développement du capital fixe, elle est abrégée d'autre part par le bouleversement constant des moyens de production, qui s'intensifie constamment, lui aussi, avec le développement du mode de production capitaliste. Il entraîne, par l'effet de l'usure morale, le changement des moyens de production, la nécessité de leur remplacement constant, bien avant qu'ils n'aient fait matériellement leur temps. On peut admettre que, dans les branches les plus décisives de la grande industrie, ce cycle de vie s'étend présentement en moyenne sur dix ans. Du reste, la précision du chiffre n'a aucune importance ici. Un point est acquis : avec sa durée de plusieurs années, ce cycle de rotations reliées entre elles, au cours desquelles le capital est captif de son élément fixe, fournit une base matérielle aux crises périodiques, qui font passer les affaires par des phases successives de stagnation, d'animation moyenne, de précipitation, de crise. Sans doute les périodes d'investissement du capital sont fort différentes et sans concordance ; mais la crise sert toujours de point de départ à un puissant investissement ; elle fournit donc plus ou moins, — au point de vue de la société prise dans son ensemble, — une nouvelle base matérielle pour le prochain cycle de rotation¹.

5° En ce qui concerne la façon de calculer la rotation, nous donnons la parole à un économiste américain :

« Dans certaines branches d'affaires, le capital avancé accomplit tout entier plusieurs rotations ou circulations en une année ; dans certaines autres, une fraction seulement du capital accomplit plus d'une rotation par an, l'autre ayant un roulement moins fréquent. C'est d'après la période moyenne nécessaire à son capital total pour passer par ses mains, ou accomplir une rotation, qu'un capitaliste est obligé de calculer son profit. Supposons que quelqu'un ait investi, dans une affaire déterminée, la moitié de son capital dans les bâtiments industriels et les machines, à renouveler en dix ans ; un quart dans l'outillage, etc., à renouveler en deux ans, le dernier quart étant dépensé pour les salaires et les matières premières et accomplissant deux rotations par an. Le total du capital étant de 50 000 dol., les déboursés annuels seront :

$$\frac{50\,000}{2} = 25\,000 \text{ dol. en 10 ans} = 2\,500 \text{ dol. par an.}$$

$$\frac{50\,000}{4} = 12\,500 \text{ — en 2 ans} = 6\,250 \text{ — —}$$

$$\frac{50\,000}{4} = 12\,500 \text{ — par semestre} = 25\,000 \text{ — —}$$

En un an = 33 750 dol.

« La période moyenne dans laquelle le capital total accomplit une rotation est donc de 16 mois ...

« Prenons un autre cas. Le quart du capital total de 50 000 dol. circule en 10 ans, le deuxième quart en un an, le reste deux fois par an. Voici quels sont alors les déboursés annuels :

$$\begin{array}{r} \frac{12\,500}{10} = 1\,250 \text{ dol.} \\ 12\,500 = 12\,500 \text{ —} \\ 25\,000 \times 2 = 50\,000 \text{ —} \end{array}$$

Rotation de l'année = 63 750 dol.² »

6° Différences effectives et apparentes dans la rotation des diverses parties du capital. — Scrope dit encore dans le même passage :

« Le capital qu'un fabricant, un agriculteur ou un commerçant débourse pour le paiement des salaires est celui qui circule le plus vite, puisqu'il accomplit sa rotation peut-être une fois par semaine, les gens étant payés à la semaine, — à l'aide des recettes hebdomadaires qui proviennent des ventes ou du paiement des factures. Les sommes déboursées pour les matières premières ou pour les stocks de produits finis circulent moins vite ; il se peut qu'elles fassent deux ou quatre rotations par an, suivant le temps qui s'écoule entre l'achat des premières et la vente des seconds, étant admis que le crédit joue avec les mêmes délais pour l'achat et pour la vente. Le capital placé dans l'outillage et les machines circule encore plus lentement : il se peut qu'il n'accomplisse une rotation, c'est-à-dire qu'il ne soit consommé et renouvelé, qu'en cinq ou dix ans de moyenne, bien qu'il y ait des outils qui sont usés après une seule série d'opérations. Le capital déboursé pour les bâtiments, par exemple les fabriques, les magasins, les dépôts, les hangars, ou encore pour les rues, les ouvrages d'irrigation, etc., semble circuler à peine. Mais, en réalité, ces installations, tout aussi bien que les postes cités plus haut, s'usent pendant qu'elles concourent à la production et il faut les reproduire pour que le producteur puisse continuer ses opérations ; il n'y a que cette seule différence qu'elles se consomment et se reproduisent plus lentement que le reste ... Le capital qui s'y trouve investi accomplit sa rotation peut-être tous les vingt ou cinquante ans. »

Scrope confond ici la différence dans le mouvement de certaines parties du capital circulant qui est créée, pour le capitaliste individuel, par les échéances, le paiement et les conditions de crédit, avec les rotations qui procèdent de la nature du capital. Il dit qu'il faut régler le salaire chaque semaine à l'aide des recettes hebdomadaires fournies par les ventes ou les factures payées. Remarquons d'abord que, en ce qui concerne le salaire lui-même, il se produit des

différences, suivant les délais de paiement, c'est-à-dire suivant le temps pendant lequel l'ouvrier doit faire crédit au capitaliste, donc suivant que le salaire est payé par semaine, par mois, par trimestre, par semestre, etc. Ici s'applique la loi que nous avons exposée plus haut : « La masse des moyens de paiement nécessaire (donc du capital-argent avancé d'un coup) est en raison directe de la longueur des périodes. » (Livre I^{er}, chap. III, 3/2.³)

Deuxième remarque. — Dans le produit hebdomadaire entrent non seulement la totalité de la valeur nouvelle ajoutée par le travail hebdomadaire durant la production, mais encore la valeur des matières premières et auxiliaires consommées dans la production hebdomadaire. Cette valeur contenue dans le produit circule avec lui. La vente du produit lui fait prendre la forme argent, après quoi il faut qu'elle se reconvertisse en éléments de production identiques. Il en est ainsi à la fois de la force de travail et des matières premières et auxiliaires. Mais on a déjà vu (Livre I^{er}, chap. III, II, 3⁴) que la continuité de la production exige une provision de moyens de production qui diffère pour les différentes industries, et qui diffère dans une même industrie pour les divers éléments du capital circulant, par exemple pour le charbon et le coton. Par conséquent, bien qu'il faille constamment remplacer ces matières en nature, on n'a pas besoin de les racheter constamment. La fréquence de l'achat dépend de l'importance de la provision constituée, du temps qu'elle dure avant d'être épuisée. Pour la force de travail, il n'est pas possible de faire ainsi provision d'un stock. La reconversion en argent de la fraction du capital déboursée pour le travail va de pair avec celle du capital déboursé pour les matières premières et auxiliaires ; mais les actes de reconversion de l'argent, d'un côté en force de travail, de l'autre en matières premières, s'opèrent séparément puisque les délais d'achat et de paiement ne sont pas les mêmes pour ces deux éléments, dont l'un s'achète, en qualité de provision productive, à longues échéances et l'autre, la force de travail, à échéances rapprochées, par exemple chaque semaine. De plus, à côté de la provision productive, il faut que le capitaliste ait un stock de marchandises prêtes pour la vente. Abstraction faite des difficultés de vente, etc. il faut par exemple produire une quantité déterminée sur commande. Pendant que l'on produit la dernière partie de la commande, la partie déjà achevée attend en magasin que la totalité de la commande soit exécutée. D'autres différences interviennent dans la rotation du capital circulant quand certains de ses éléments sont tenus de rester plus longtemps que d'autres dans un stade préliminaire du procès de production (séchage du bois, etc.).

Le crédit, auquel Scrope se réfère, ainsi que le capital commercial, modifie la rotation pour le capitaliste individuel. A l'échelle de la société, il ne la modifie que dans la mesure où il accélère non seulement la production, mais aussi la consommation.

Chapitre X

THÉORIES SUR LE CAPITAL FIXE ET LE CAPITAL CIRCULANT LES PHYSIOCRATES ET ADAM SMITH¹

Chez Quesnay, la différence entre le capital fixe et le capital circulant apparaît comme la distinction des avances primitives et des avances annuelles. Il présente correctement cette différence comme une différence au sein du capital productif, incorporé au procès de production immédiat. Dès lors qu'il n'admet comme capital effectivement productif que le capital employé dans l'agriculture, donc le capital du fermier, ces différences ne se produisent que pour le capital du fermier. De là résulte également la rotation annuelle d'une partie du capital, tandis que l'autre a une rotation plus longue (de dix ans). En passant, au cours de leur exposé, les physiocrates appliquent aussi ces différences à d'autres sortes de capital, au capital industriel en général. Pour la société, la distinction entre les avances annuelles et des avances portant sur plusieurs années reste tellement importante que beaucoup d'économistes, même après Adam Smith, sont revenus à cette notion.

La différence entre les deux genres d'avances apparaît seulement quand l'argent avancé se trouve converti en éléments du capital productif. C'est une différence qui existe uniquement au sein du capital productif. Aussi Quesnay n'a-t-il pas l'idée de ranger l'argent ni parmi les avances primitives ni parmi les avances annuelles. En tant qu'avances de la production, — c'est-à-dire en tant que capital productif, — les unes et les autres s'opposent aussi bien à l'argent qu'aux marchandises qui se trouvent sur le marché. De plus, Quesnay ramène correctement la différence entre ces deux éléments du capital productif à leur manière différente d'entrer dans la valeur du produit fini, donc à la manière différente dont leur valeur est mise en circulation avec le produit, donc à la manière différente dont s'opère leur remplacement ou leur reproduction, la valeur de l'un se remplaçant en entier tous les ans, celle de l'autre dans des périodes plus longues et par fractions².

Le seul progrès fait par A. Smith, c'est de généraliser les catégories. Il ne s'agit plus, chez lui, d'une forme spéciale du capital, le capital du fermier, mais de n'importe quelle forme du capital productif. D'où il suit tout naturellement que la distinction, empruntée à l'agriculture, entre la rotation annuelle et la rotation de plusieurs années fait place à la distinction générale entre des rotations de différentes durées, si bien qu'une rotation du capital fixe comprend toujours plus d'une rotation du capital circulant, quelle que soit la durée de ces rotations du capital circulant : une année, davantage, ou moins. C'est ainsi que, pour Smith, les avances annuelles se transforment en capital circulant et les avances primitives en capital fixe. Le progrès qu'il réalise se borne à cette généralisation des catégories. Dans l'application, il retombe loin derrière Quesnay.

Déjà sa façon grossièrement empirique de commencer son étude fait naître

l'obscurité : « Il y a deux manières d'investir un capital pour qu'il rapporte un revenu ou profit à son possesseur³. »

Les manières d'investir une valeur pour la faire fonctionner comme capital, pour lui faire rendre une plus-value à son propriétaire, sont aussi diverses, aussi multiples que les sphères d'investissement du capital. La question porte sur les différentes branches de production dans lesquelles il est possible d'investir du capital. Ainsi formulée, la question va même plus loin. Elle implique qu'on se demande comment une valeur peut, même sans être placée comme capital productif, fonctionner pour son propriétaire en qualité de capital : capital à intérêts, capital commercial, etc. Nous voici donc déjà à cent lieues de l'objet effectif de l'analyse, qui était d'examiner comment la division du capital *productif* en ses différents éléments agit, abstraction faite de leurs sphères différentes d'investissement, sur la rotation des éléments.

A. Smith continue aussitôt : « D'abord, on peut l'employer à faire croître des denrées, à les manufacturer ou à les acheter pour les revendre avec profit. »

A. Smith se borne à nous dire ici qu'on peut investir le capital dans l'agriculture, la manufacture et le commerce ; il parle donc simplement des différentes sphères de placement du capital et, entre autres, du commerce, où le capital n'est pas incorporé au procès de production immédiat, où il ne fonctionne donc pas comme capital productif. Ce faisant, A. Smith abandonne la base sur laquelle les physiocrates se plaçaient en exposant les différences du capital productif et leur influence sur la rotation. Bien plus, il prend immédiatement le capital commercial comme exemple dans une question où il ne s'agit que des différences du capital *productif* dans le procès de création du produit et de la valeur, ainsi que des différences qui en résultent à leur tour pour la rotation et la reproduction du capital.

Il continue : « Le capital employé de cette manière ne peut rendre à son maître de revenu ou de profit, tant qu'il reste en sa possession ou tant qu'il continue à rester sous la même forme. » The capital employed in this manner [Le capital employé de cette manière] ! Smith parle d'un capital placé dans l'agriculture, dans l'industrie, et il nous dira plus tard que le capital ainsi placé se décompose en capital fixe et capital circulant ! Ce n'est donc pas l'emploi de cette manière qui transforme par soi-même le capital ni en fixe ni en circulant.

Ou bien veut-il dire qu'un capital employé à produire des marchandises et à les vendre avec profit doit nécessairement, après sa conversion en marchandises, être vendu et passer par la vente, d'abord, de la possession du vendeur en celle de l'acheteur, puis se convertir de sa forme naturelle de marchandise en sa forme argent ; que, par conséquent, il est stérile pour son possesseur tant qu'il reste en sa possession ou conserve, pour lui, la même forme ? Mais alors la question revient à ceci : la même valeur-capital qui fonctionnait auparavant sous la forme de capital productif, sous une forme appartenant au procès de production, fonctionne maintenant comme capital-marchandise et capital-argent sous

ses formes appartenant au procès de circulation ; il n'est donc plus ni capital fixe ni capital circulant. Et il en est ainsi des éléments de valeur ajoutés par les matières premières et auxiliaires, donc par le capital circulant, comme de ceux qui sont ajoutés par la consommation des moyens de travail, donc par le capital fixe. Ce qui est loin de nous conduire à la distinction du capital fixe et du capital circulant.

Poursuivons :

« Les marchandises du marchand ne lui donneront point de revenu ou de profit avant qu'il les ait converties en argent, et cet argent ne lui en donnera pas davantage avant qu'il l'ait de nouveau échangé contre des marchandises. Son capital sort continuellement de ses mains sous une forme pour y rentrer sous une autre, et ce n'est qu'au moyen de cette circulation ou de ces échanges successifs qu'il peut lui rendre quelque profit. Des capitaux de ce genre peuvent donc être très proprement nommés capitaux circulants. »

Ce que A. Smith définit ici comme capital circulant constitue ce que j'appellerai le *capital de circulation*, le capital sous la forme propre au procès de circulation, au changement de forme procuré par l'échange (changement de substance et changement de mains) : il s'agit donc du capital-marchandise et du capital-argent, par opposition à la forme propre au procès de production, celle du capital productif. On n'a pas affaire à des espèces particulières entre lesquelles le capitaliste industriel partagerait son capital, mais à des formes différentes que la même valeur-capital, une fois avancée, ne cesse de prendre et d'abandonner alternativement dans son *curriculum vitæ*. Voilà ce que A. Smith — et c'est un recul considérable sur les physiocrates — confond avec les différences de forme qui, à l'intérieur de la circulation de la valeur-capital parcourant le cycle de ses formes successives, naissent au moment où la valeur-capital se trouve sous la forme de capital *productif* ; et les différences de forme résultent de la manière différente dont les divers éléments du capital productif participent au procès de création de la valeur et transfèrent leur valeur au produit. Nous examinerons plus loin les conséquences de cette confusion fondamentale entre le capital productif et le capital se trouvant dans la sphère de la circulation (capital-marchandise et capital-argent) d'une part, le capital fixe et le capital circulant d'autre part. La valeur avancée pour le capital fixe est mise en circulation par le produit aussi bien que celle qui a été avancée pour le capital circulant, et la circulation du capital-marchandise les convertit toutes deux également en capital-argent. La différence résulte simplement du fait que la valeur du capital fixe circule par fractions et par conséquent doit être remplacée, reproduite en sa forme naturelle également par fractions, au terme de périodes plus ou moins longues.

Le fait que A. Smith, par capital circulant, entend purement et simplement le capital de circulation, c'est-à-dire la valeur-capital sous ses formes apparte-

nant au procès de circulation (capital-marchandise et capital-argent), ressort clairement de ce que, avec une maladresse extraordinaire, il prend pour exemple un genre de capital qui n'appartient aucunement au procès de production, mais se tient dans la seule sphère de la circulation, ne se compose que de capital de circulation : le capital commercial.

Et lui-même constate toute l'absurdité qu'il y a à partir d'un exemple où le capital ne figure absolument pas comme capital productif, puisqu'il dit immédiatement après : « Le capital d'un marchand est en entier un capital circulant. » Mais la différence entre le capital circulant et le capital fixe résulte, nous dit-il plus tard, de différences essentielles à l'intérieur du capital productif lui-même. A. Smith a dans la tête, d'un côté, la distinction des physiocrates ; d'un autre côté, les formes différentes que la valeur-capital revêt pendant son cycle. Et les deux conceptions se présentent continuellement pêle-mêle.

Cependant on ne voit pas du tout comment un profit peut naître de l'échange de forme entre l'argent et la marchandise, de la simple conversion de la valeur d'une de ces formes en l'autre. Ce qui rend en même temps l'explication absolument impossible, c'est que A. Smith part du capital commercial, qui ne se meut que dans la sphère de la circulation. Nous y reviendrons. Écoutons d'abord ce qu'il dit du capital fixe :

« En second lieu, on peut employer un capital à améliorer des terres ou à acheter des machines utiles et des instruments de travail, ou d'autres choses semblables qui puissent donner un revenu ou profit sans changer de maître ou circuler encore de quelque manière. Ces sortes de capitaux peuvent donc très bien être désignés par le nom de capitaux fixes. Des professions différentes exigent des proportions très différentes entre le capital fixe et le capital circulant qu'on y emploie . . . Un maître artisan ou manufacturier a toujours nécessairement quelque partie de son capital qui est fixe, celle qui compose les instruments de son métier. Cependant, pour certains artisans, ce n'en est qu'une très petite partie : pour d'autres, c'en est une très grande . . . Tous ces artisans (tailleurs, cordonniers, tisserands) ont la partie de beaucoup la plus grande de leur capital qui circule, soit dans les salaires de leurs ouvriers, soit dans le prix de leurs matières premières, et qui, ensuite, leur rentre avec profit dans le prix de l'ouvrage. »

Abstraction faite de la définition naïve de la source du profit, on voit tout de suite la faiblesse et l'obscurité de cet exposé. Pour un fabricant de machines, par exemple, la machine est un produit qui circule comme capital-marchandise, donc, comme le dit Smith, qui « sort de ses mains, change de maître, circule davantage » : Par définition, la machine serait donc non du capital fixe, mais du capital circulant. Cette confusion résulte, encore une fois, de ce que Smith embrouille la différence entre capital fixe et circulant, résultant du fait que les divers éléments du capital productif ne circulent pas de la même manière, avec

la différence entre les formes diverses que revêt un même capital suivant qu'il fonctionne à l'intérieur du procès de production comme capital *productif* ou, au contraire, à l'intérieur de la sphère de circulation comme capital de circulation, c'est-à-dire capital-marchandise ou capital-argent. D'après la place qu'ils occupent dans le cours de la vie du capital, les mêmes objets peuvent donc, selon A. Smith, fonctionner comme capital fixe (moyens de travail, éléments du capital productif) et comme capital « circulant », comme capital-marchandise (produit évacué de la sphère de production dans la sphère de circulation).

Mais A. Smith modifie tout d'un coup toute sa base de classification et dément ce qu'il avait écrit quelques lignes plus haut en commençant toute son étude. Écoutons la proposition suivante : « Il y a deux manières d'investir un capital pour qu'il rapporte un revenu ou profit à son possesseur » ; cela signifie qu'il peut être capital circulant ou capital fixe. Il s'agissait ici, évidemment, de modes différents d'employer des capitaux différents et indépendants l'un de l'autre, comme l'on peut employer des capitaux, par exemple, ou dans l'industrie ou dans l'agriculture. — Mais maintenant autre son de cloche : « Des professions différentes exigent des proportions très différentes entre le capital fixe et le capital circulant qu'on y emploie. » Le capital fixe et le capital circulant ne sont donc plus deux placements différents et autonomes, mais différentes portions d'un même capital productif, constituant, dans des sphères de placement différentes, des fractions différentes de la valeur totale de ce capital. Il s'agit donc de différences qui résultent de la division appropriée du capital *productif* lui-même et qui, par conséquent, ne s'appliquent qu'à lui. Mais cette idée se trouve contredite à son tour quand le capital commercial est opposé au capital fixe comme capital purement circulant ; A. Smith écrit en effet : « Le capital d'un marchand est en entier un capital circulant. » Il est vrai que ce capital ne fonctionne qu'à l'intérieur de la sphère de circulation et s'oppose comme tel au capital productif, au capital incorporé dans le procès de production ; mais c'est précisément pourquoi il ne peut pas être considéré comme élément circulant du capital productif et être opposé à ce titre à l'élément fixe de ce capital.

Dans les exemples qu'il donne, Smith définit comme capital fixe les *instruments of trade* [instruments de travail], comme capital circulant la fraction du capital déboursée pour les salaires et les matières premières, y compris les matières auxiliaires (*repaid with a profit by the price of the work* [repayé, avec un profit, par le prix du travail]).

On ne prend donc d'abord pour point de départ que les divers éléments du procès de travail, force de travail (travail) et matières premières d'un côté, instruments de travail de l'autre. Mais ce sont là des éléments du capital puisqu'on a déboursé pour eux une somme de valeur destinée à fonctionner comme capital. A cet égard, ce sont donc les éléments matériels, les modes d'existence du capital *productif*, c'est-à-dire fonctionnant dans le procès de production. Pourquoi l'un de ces éléments est-il dit fixe ? Parce que « nécessaire-

ment quelque partie du capital est fixe, celle qui compose les instruments de travail ». Mais l'autre élément est également fixé dans le salaire et les matières premières. Les machines, cependant, et

« les instruments de travail... d'autres choses semblables... donnent un revenu ou profit, sans changer de maître ou circuler encore de quelque manière ; ces sortes de capitaux peuvent donc très bien être désignés par le nom de capitaux fixes ».

Prenons, par exemple, l'exploitation des mines. On n'y emploie absolument pas de matières premières : l'objet du travail, le cuivre par exemple, est un produit naturel qu'il faut d'abord s'approprier par le travail. Le cuivre qu'il s'agit de s'approprier, qui est le produit du procès, appelé à circuler plus tard comme marchandise, comme capital-marchandise, ne constitue pas un élément du capital productif. Aucune fraction de la valeur du capital n'y est engagée. De plus, les autres éléments du procès de production, la force de travail et les matières auxiliaires, comme le charbon, l'eau, etc., n'entrent pas non plus matériellement dans le produit. Le charbon est consommé intégralement, et seule sa valeur entre dans le produit, exactement comme c'est le cas pour une fraction de valeur de la machine, etc. Quant à l'ouvrier, il reste tout aussi indépendant vis-à-vis du produit, le cuivre, que le fait la machine. Seule, la valeur qu'il a produite par son travail fait maintenant partie de la valeur du cuivre. Ainsi, dans cet exemple, aucun des composants du capital productif ne change de main (de *masters*, [de possesseurs]), et aucun ne continue à circuler, puisque aucun n'entre matériellement dans le produit. Où est donc ici le capital circulant ? D'après la propre définition d'A. Smith, tout le capital employé dans une mine de cuivre ne serait que du capital fixe.

Prenons, au contraire, une autre industrie, qui emploie des matières premières constituant la substance du produit, puis des matières auxiliaires qui ne lui transfèrent pas seulement leur valeur, comme le charbon, mais qui y entrent physiquement. Lorsque le produit, le fil par exemple, change de main, il en va de même de la matière première, le coton, dont le fil se compose, et elle passe du procès de production dans le procès de consommation. Mais, tant que le coton fonctionne comme élément du capital productif, son propriétaire ne le vend pas : il le travaille, il le fait transformer en fil. Il ne le laisse pas sortir de sa main ou encore, pour employer l'expression archaïque et triviale de Smith, il n'en tire aucun profit *by parting with it, by its changing masters, or by circulating it* [en se séparant de lui, en le faisant changer de maître, ou en le mettant en circulation]. Il ne fait pas plus circuler ses matières premières que ses machines. Elles sont fixées dans le procès de production au même titre que les machines à filer et les bâtiments de la fabrique. Il faut même qu'une fraction du capital productif soit fixée constamment sous forme de charbon, de coton, etc., de même que sous forme de moyens de travail. La seule différence est que le coton,

le charbon, etc., nécessaires à la production, hebdomadaire par exemple, du fil sont sans cesse consommés intégralement par la production de la semaine et doivent par conséquent être remplacés tous les huit jours par d'autres exemplaires de coton, de charbon, etc. ; ces éléments du capital productif ont donc beau rester identiques quant à l'espèce, ils se composent constamment de nouveaux exemplaires, tandis que la même machine à filer, le même bâtiment continuent pour leur compte singulier, sans remplacement par un autre exemplaire de leur genre, à concourir à toute une série de productions hebdomadaires. En tant qu'éléments du capital productif, tous ses composants sont constamment fixés dans le procès de production, qui ne peut pas s'effectuer sans eux. Et tous les éléments du capital productif, fixes ou circulants, s'opposent au même titre, en tant que capital productif, au capital de circulation, c'est-à-dire au capital-marchandise et au capital-argent.

Il en est de même de la force de travail. Il faut qu'une fraction du capital productif soit constamment fixée en elle, et ce sont des forces de travail identiques, comme ce sont les mêmes machines, que partout un même capitaliste emploie pour une assez longue période. La différence entre les forces de travail et les machines ne consiste pas dans le fait que la machine s'achète une fois pour toutes (ce qui, du reste, n'est pas le cas, quand elle est payée à tempérament par exemple), et non pas l'ouvrier : elle consiste en ce que le travail dépensé par l'ouvrier entre tout entier dans la valeur du produit, tandis que la valeur de la machine n'y entre que par fractions.

Smith confond des notions différentes quand il dit du capital circulant, par opposition au capital fixe :

« Le capital employé de cette manière ne peut rendre à son maître de revenu ou de profit tant qu'il reste en sa possession ou tant qu'il continue à rester sous la même forme. »

La métamorphose purement formelle que le produit, le capital-marchandise, subit dans la sphère de la circulation et qui permet aux marchandises de changer de main est assimilée par lui à la métamorphose physique que les divers éléments du capital productif subissent durant le procès de production. Il confond purement et simplement la conversion de la marchandise en argent et de l'argent en marchandise, l'achat et la vente, avec la conversion des éléments de production en produit. Le type du capital circulant est pour lui le capital commercial, qui se convertit de marchandise en argent, d'argent en marchandise, — c'est la transformation $M-A-M$, qui appartient à la circulation des marchandises. Mais cette transformation intérieure à la circulation a pour le capital industriel en train de fonctionner la signification suivante : les marchandises dans lesquelles l'argent se reconvertit sont des éléments de production (moyens de travail et force de travail) ; la transformation rend donc possible la continuité de la fonction du capital, le procès de production comme procès continu, ou procès de reproduc-

tion. Cette transformation tout entière s'opère dans la *circulation* : c'est elle qui rend possible le passage effectif des marchandises d'une main dans l'autre. Au contraire, les métamorphoses que le capital productif subit à l'intérieur de son procès de production sont des métamorphoses inhérentes au *procès de travail*, et nécessaires pour convertir les éléments de production en tel ou tel produit. A. Smith s'appuie sur le fait qu'une partie des moyens de production (les moyens de travail proprement dits) sert dans le procès de travail (ce qu'il exprime à tort par : *yield a profit to their master* [rapporte un profit à son possesseur]) sans changer de forme naturelle, en ne faisant que s'user graduellement, tandis qu'une autre partie, les matériaux, se modifie et répond à sa destination de moyens de production précisément en se modifiant ainsi. Ce comportement différent des éléments du capital productif dans le procès de travail ne fournit en fait que le point de départ de la différence entre le capital fixe et non fixe : il ne constitue pas cette différence elle-même, ainsi qu'il résulte déjà du fait qu'elle existe au même titre pour tous les modes de production, capitalistes et non capitalistes. A cette différence de comportement matériel correspond toutefois la *cession de valeur* au produit, cession à laquelle correspond à son tour le remplacement de valeur par la vente du produit : c'est cela seulement qui constitue la distinction. Le capital est donc fixe, non point parce qu'il est fixé dans les moyens de travail, mais parce qu'un élément de sa valeur déboursée pour les moyens de travail reste fixé en eux, tandis qu'un autre élément circule comme composant de la valeur du produit.

« S'il (le capital) est investi en vue de se procurer un profit pour l'avenir, on ne peut obtenir ce profit que de deux manières, ou en gardant ce fonds, ou en s'en dessaisissant. Dans le premier cas, c'est un capital fixe ; dans le second, c'est un capital circulant » (p. 189).

Ce qui frappe d'abord dans ce texte, c'est la conception du profit avec son caractère grossièrement empirique, empruntée à la façon de voir du capitaliste ordinaire, conception qui contredit absolument le point de vue ésotérique supérieur de A. Smith. Le prix du produit remplace aussi bien le prix des matières et de la force de travail que la fraction de valeur transférée par les instruments de travail au produit du fait de l'usure. Ce remplacement n'est en aucun cas source de profit. Qu'une valeur avancée pour la fabrication du produit soit remplacée par la vente de ce produit intégralement ou par fragments, d'un seul coup ou par degrés, cela ne peut modifier que le genre de la durée du remplacement, sans transformer en aucun cas en création de plus-value ce qui est commun aux deux procédés : le remplacement de la valeur. On trouve à la base de cette opinion l'idée vulgaire que la plus-value, n'étant réalisée que par la vente du produit, par sa circulation, ne résulte que de la vente, de la circulation. En fait, en parlant du mode variable de naissance du profit, on ne fait qu'exprimer faussement le fait que les divers éléments du capital productif servent

diversement, agissent diversement en tant qu'éléments productifs dans le procès de travail. Finalement, on ne fait dériver la différence ni du procès de travail, ou procès de mise en valeur, ni de la fonction du capital productif : elle ne s'applique que subjectivement pour le capitaliste individuel, qui utilise une fraction de son capital d'une façon et le reste d'une autre.

Quesnay, au contraire, avait fait dériver les différences du procès de reproduction et de ses nécessités mêmes. Pour que ce procès soit ininterrompu, il faut que la valeur du produit annuel remplace chaque année intégralement la valeur des avances annuelles, mais seulement par fractions la valeur du capital de premier établissement, étant donné que le remplacement intégral et, par conséquent, la reproduction intégrale de celui-ci peuvent par exemple ne se faire que sur une période de dix ans (à l'aide de nouveaux exemplaires du même genre). A. Smith retombe donc loin derrière Quesnay.

De la définition du capital fixe donnée par A. Smith, il reste donc uniquement qu'il se compose de moyens de travail ne changeant pas d'aspect dans le procès de production et fonctionnant en permanence dans la production jusqu'à complète usure, par opposition aux produits qu'ils aident à former. On oublie que tous les éléments du capital productif s'opposent constamment sous leur forme naturelle (moyens de travail, matières, force de travail) au produit, pris en soi et circulant comme marchandise, et que la fraction représentée par la matière et la force de travail se distingue de la fraction consistant en moyens de travail uniquement par ces points : il faut sans cesse racheter la force de travail (elle ne s'acquiert pas pour toute sa durée, comme c'est le cas des moyens de travail), et les matières, au lieu de rester identiquement les mêmes dans le procès de travail, y fonctionnent sous la forme d'exemplaires sans cesse nouveaux du même genre. On donne en même temps l'illusion que la valeur du capital fixe, quant à elle, ne circule pas, bien que A. Smith ait naturellement exposé plus haut que l'usure du capital fixe fait partie du prix du produit.

A propos du capital circulant en tant qu'antithèse du capital fixe, on ne souligne pas que l'antithèse provient du fait qu'il est le composant du capital productif obligé de se remplacer *intégralement* par la valeur du produit et par conséquent de participer intégralement aux métamorphoses de celui-ci, ce qui n'est pas le cas pour le capital fixe. On commet, au contraire, la confusion avec les aspects que le capital prend lors de son passage de la sphère de la production dans celle de la circulation : capital-marchandise et capital-argent. Mais l'une et l'autre forme, capital-marchandise et capital-argent, servent de supports de la valeur aussi bien des éléments fixes que des éléments circulants du capital productif. L'une et l'autre sont du capital de circulation par opposition au capital productif, mais non du capital circulant par opposition au capital fixe.

Enfin, l'explication entièrement fautive de la génération du profit par le capital fixe, suivant qu'il reste dans le procès de production, et par le capital circulant, suivant qu'il quitte ce procès et circule, dissimule, — sous l'identité de forme

qu'ont dans la *rotation* le capital variable et l'élément circulant du capital constant. — leur différence essentielle dans le *procès de mise en valeur* et de formation de la plus-value ; c'est-à-dire qu'elle rend encore plus obscur tout le mystère de la production capitaliste. La dénomination commune de capital circulant supprime cette différence essentielle, erreur que les économistes ultérieurs ont encore exagérée en retenant comme facteur essentiel et comme seul caractère distinctif non l'opposition entre capital variable et constant, mais l'opposition entre capital fixe et circulant.

Après avoir défini le capital fixe et le capital circulant comme deux manières différentes de placer le capital qui, chacune de son côté, rend du profit, A. Smith écrit :

« Aucun capital fixe ne peut donner de revenu que par le moyen d'un capital circulant. Les machines et les instruments de métier les plus utiles ne produiront rien sans un capital circulant qui leur fournisse la matière qu'ils sont propres à mettre en œuvre et la subsistance des ouvriers qui les emploient » (p. 188).

On découvre ici ce que signifient les expressions précédentes : *yield a revenue*, *make a profit* [donner un revenu, faire un profit], etc. : le sens est que les deux fractions du capital servent à former le produit.

A. Smith donne l'exemple suivant :

« Cette partie du capital du fermier qu'il emploie en instruments d'agriculture est un capital fixe ; celle qu'il emploie en salaires et subsistances de ses valets de labour est un capital circulant. »

(Ici, la différence entre le capital fixe et le capital circulant se rapporte donc, avec raison, uniquement à la circulation, à la rotation différentes des divers composants du capital productif.)

« Il tire un profit de l'un en le gardant en sa possession ; de l'autre en s'en dessaisissant. Le prix ou la valeur des bestiaux qu'il emploie à ses travaux est un capital fixe »

(nous rencontrons à nouveau l'idée juste que la différence se rapporte à la valeur, non à l'élément matériel)

« tout comme le prix de ses instruments d'agriculture ; leur nourriture » (celle des bestiaux) « est un capital circulant, tout comme celle de ses valets de labour. Il fait un profit sur ses bestiaux de labourage et de charroi en les gardant, et sur leur nourriture en la mettant hors de ses mains. »

(Le fermier garde la nourriture de ses bestiaux, il ne la vend pas. Il l'emploie pour nourrir ses bestiaux, tandis qu'il emploie les bestiaux eux-mêmes comme instruments de travail. La seule différence est que la nourriture entrant dans la conservation des bestiaux de travail est consommée en entier et doit être remplacée constamment soit par de nouveaux fourrages provenant de la production, soit par la vente de cette production, tandis que les bestiaux eux-mêmes

ne sont remplacés que dans la mesure où les têtes de bétail deviennent l'une après l'autre inaptes au travail.)

« Mais quant au bétail qu'il achète et qu'il engraisse non pour le faire travailler, mais pour le revendre, le prix et la nourriture de ce bétail sont l'un et l'autre un capital circulant, car il n'en retire de profit qu'en s'en dessaisissant. »

(Tout producteur de marchandises, y compris donc le producteur capitaliste, vend son produit, résultant du *procès de production*, mais ce n'est pas une raison pour que ce produit constitue ni un composant fixe ni un composant circulant de son capital *productif*. Au contraire, il existe maintenant sous une forme telle qu'il a été évacué du *procès de production* et se trouve obligé de fonctionner comme capital-marchandise. Le bétail à l'engrais exerce dans le *procès de production* la fonction de matière première et non d'instrument, comme c'est le cas des bêtes de travail. C'est pourquoi il entre dans le produit en tant que substance, sa valeur tout entière y entrant du même coup, ainsi que celle des matières auxiliaires (sa nourriture). Telle est la raison pour laquelle il est une fraction circulante du capital productif, ce qui n'a rien à voir avec le fait que le produit vendu — le bétail engraisé — a ici la même forme naturelle que la matière première : le bétail qui n'est pas encore engraisé. La chose est fortuite. Cet exemple aurait pu faire voir en même temps à Smith que ce n'est pas l'aspect corporel de l'élément de production, mais sa fonction à l'intérieur du *procès de production*, qui donne à la valeur recélée par cet élément le caractère fixe ou le caractère circulant.)

« La valeur des semences est tout entière un capital fixe. Bien qu'elles aillent et viennent sans cesse entre le champ et le grenier, elles ne changent néanmoins jamais de maître et ainsi on ne peut pas dire qu'elles circulent. Le profit qu'elles donnent au fermier procède de leur multiplication et non de leur vente. »

C'est ici qu'éclate toute la niaiserie de la distinction établie par Smith. D'après lui, les semences seraient du capital fixe lorsqu'elles ne subissent pas de *change of masters* [changement de maître], c'est-à-dire lorsqu'elles sont remplacées directement par le produit annuel, prélevées sur lui ; elles seraient, au contraire, du capital circulant lorsque, le produit ayant été entièrement vendu, une fraction de sa valeur sert à acheter des semences à autrui. Dans l'un des cas, il y a *change of masters*, mais non dans l'autre. Encore une fois, Smith confond ici capital circulant et capital-marchandise. Si le produit est le support matériel du capital-marchandise, il n'en est naturellement ainsi que de la fraction du produit qui passe effectivement dans la circulation et ne rentre pas directement dans le *procès de production* d'où elle est issue comme produit.

Que la semence soit prélevée directement sur le produit comme une de ses parcelles ou que, le produit ayant été entièrement vendu, une partie de sa valeur

soit convertie pour acquérir d'autres semences, on a affaire dans les deux cas à un remplacement et ce remplacement n'engendre pas de profit. Dans l'un des cas, les semences passent dans la circulation comme marchandise avec le reste du produit ; dans l'autre cas, elles figurent simplement dans la comptabilité comme élément de valeur du capital avancé. Mais, dans les deux cas, elles restent élément circulant du capital productif. Elles sont consommées en entier pour préparer le produit, à l'aide duquel il faut les remplacer en entier pour que la reproduction soit possible.

« Matière première et matières auxiliaires perdent donc l'aspect qu'elles avaient en entrant comme valeurs d'usage dans le procès de travail. Il en est tout autrement des instruments proprement dits. Un instrument quelconque, une machine, une fabrique, un vase ne servent au travail que le temps pendant lequel ils conservent leur forme primitive et rentrent chaque jour dans le procès de travail en gardant juste la même forme que la veille. De même que, pendant leur vie, c'est-à-dire pendant le cours du travail, ils maintiennent leur forme propre vis-à-vis du produit, de même ils la maintiennent encore après leur mort. Les cadavres de machines, d'instruments, d'ateliers, etc., continuent d'exister indépendamment et séparément des produits qu'ils ont contribué à fabriquer (Livre I^{er}, chap. VIII⁴). »

Nous avons donc affaire à une différence entre les modes d'utilisation des moyens de production pour constituer le produit, les uns conservant leur aspect autonome vis-à-vis du produit, les autres modifiant ou perdant entièrement cet aspect, — différence inhérente au procès de travail comme tel et s'appliquant par conséquent de la même façon aux procès de travail orientés exclusivement vers la consommation directe, par exemple dans la famille patriarcale, sans aucun échange, sans production capitaliste. C'est cette différence que dénature A. Smith : 1^o il y introduit la notion totalement indue du profit, en disant que certains moyens de production rapportent du profit à leur propriétaire en gardant leur aspect, d'autres en le perdant ; 2^o il confond les modifications d'une partie des éléments de production dans le procès de travail avec la transformation propre à l'échange des produits, à la circulation des marchandises (achat et vente), transformation qui implique en même temps le transfert de la propriété des marchandises circulantes.

La rotation suppose la reproduction se faisant par l'intermédiaire de la circulation, c'est-à-dire par la vente du produit, par sa conversion en argent et sa reconversion d'argent en éléments de production. Lorsque le producteur capitaliste utilise directement une partie du produit pour lui-même comme moyen de production, il apparaît comme se vendant cette partie à lui-même, et c'est sous cet aspect que la chose figure dans sa comptabilité. Cet élément de la reproduction se fait donc non par l'intermédiaire de la circulation, mais immédiatement, ce qui n'empêche pas que l'élément du produit ainsi réutilisé comme moyen de

production remplace du capital circulant, non du capital fixe, pour autant que : 1^o sa valeur entre en totalité dans le produit ; 2^o il est remplacé totalement, en nature, par un nouvel exemplaire tiré du produit nouveau.

A. Smith va nous dire maintenant en quoi consistent le capital circulant et le capital fixe. Il énumère les objets, les éléments matériels qui constituent l'un et l'autre, comme si ces caractères définis étaient assignés à ces objets substantiellement, de par leur nature, au lieu de résulter de leur fonction déterminée à l'intérieur du procès de production capitaliste. Et pourtant, dans le même chapitre (Livre II, chap. premier), il observe qu'une chose quelconque, par exemple une maison d'habitation, réservée à la consommation directe,

« bien qu'elle puisse donner un revenu à son propriétaire et, par là, lui *tenir lieu d'un capital*, ne peut donner aucun revenu au public ni faire à l'égard de la société fonction de capital ; elle ne peut jamais ajouter la plus petite chose au revenu du corps de la nation » (p. 186).

Ici, A. Smith énonce donc clairement que la qualité de capital ne revient pas aux objets comme tels et dans toutes les circonstances, mais constitue une fonction dont ils sont revêtus ou non suivant les circonstances. Or ce qui est vrai du capital en général s'applique également à ses subdivisions.

Les mêmes objets sont des éléments du capital circulant ou du capital fixe suivant les fonctions qu'ils exercent dans le procès de travail. Un animal par exemple, employé comme animal de travail (moyen de travail), représente un mode d'existence matériel du capital fixe ; au contraire, mis à l'engrais (étant matière première), il est un composant du capital circulant du fermier. D'autre part, le même objet peut alternativement fonctionner comme composant du capital productif et appartenir au fonds de consommation immédiat. Une maison par exemple, fonctionnant comme lieu de travail, est un composant fixe du capital productif ; comme habitation, elle ne fait aucunement partie du capital, du moins à ce titre. Les mêmes moyens de travail peuvent, en bien des cas, fonctionner tantôt comme moyens de production, tantôt comme articles de consommation.

Une des erreurs découlant de la conception de Smith consiste donc à considérer les caractères du capital fixe et du capital circulant comme appartenant aux objets. A elle seule, l'analyse du procès de travail (Livre I^{er}, chap. VII⁵) montre comment les qualifications de moyen de travail, matériaux de travail, produit peuvent être attribuées à un même objet suivant les rôles qu'il assume dans le procès ; de même, les qualifications de capital fixe et non fixe reposent sur les rôles définis que ces éléments jouent dans le procès de travail, et par conséquent aussi dans le procès de constitution de la valeur.

En second lieu, l'énumération des objets dont se composent le capital fixe et le capital circulant fait apparaître avec éclat que Smith confond, d'une part, la différence entre éléments fixes et circulants du capital productif, différence qui

ne s'applique et n'a de sens qu'à l'égard de ce capital productif (du capital sous sa forme productive) et, d'autre part, la différence entre capital productif et les formes appartenant au capital dans son procès de circulation : capital-marchandise et capital-argent. Il dit dans le même passage (p. 187, 188) :

« Le capital circulant se compose ... des vivres, des matières et de l'ouvrage fait de toute espèce, tant qu'ils sont dans les mains de leurs marchands respectifs, et de l'argent qui est nécessaire pour la circulation de ces choses et pour leur distribution, etc. »

En fait, si nous y regardons de près, nous avons ici, contrairement à ce qui précède, le capital circulant identifié de nouveau au capital-marchandise et au capital-argent, donc à deux formes du capital qui n'appartiennent aucunement au procès de production, qui constituent, non du capital circulant par opposition au capital fixe, mais du capital de circulation par opposition au capital productif. C'est seulement à côté de ces formes que reparaisent les composants du capital productif avancés pour les matières (matières premières et produits semi-fabriqués) et incorporés effectivement au procès de production. Smith dit :

« ... La troisième et dernière des trois branches dans lesquelles se divise naturellement le fonds général que possède une société est son capital circulant, dont le caractère distinctif est de ne rapporter de revenu qu'en circulant ou changeant de maître. Il est aussi composé de quatre parties :

« 1° L'argent ... »

(Mais l'argent n'est jamais une forme du capital productif, du capital qui fonctionne dans le procès de production. Il n'est dans tous les cas qu'une des formes que prend le capital à l'intérieur de son procès de circulation.)

« 2° ce fonds de vivre qui est dans la possession des bouchers, nourrisseurs de bestiaux, fermiers ... et de la vente desquels ils s'attendent à tirer un profit ... »

« 4° Enfin, l'ouvrage fait et achevé, mais qui est encore dans les mains du marchand ou du manufacturier » et :

Et voici :

« 3° ce fonds de matières, ou encore tout à fait brutes, ou déjà plus ou moins manufacturées, destinées à l'habillement, à l'ameublement et à la bâtisse, qui ne sont usinées sous aucune de ces trois formes, mais qui sont encore dans les mains des producteurs, des manufacturiers, des merciers, des drapiers, des marchands de bois, des charpentiers, des menuisiers, des briquetiers, etc. »

Les numéros 2 et 4 ne comprennent que des produits qui ont été évacués comme tels du procès de production et qu'il faut vendre ; bref, des produits qui fonctionnent désormais comme marchandise, par conséquent comme capital-

marchandise, et ainsi ont une forme et occupent dans le procès une place telles qu'ils ne constituent pas un élément du capital productif, quelle que soit leur destination finale, quelle que soit la consommation, individuelle ou productive, dans laquelle ils tombent finalement en fonction de leur but (de leur valeur d'usage). Ces produits sont, au point 2, des aliments ; au point 4, ce sont tous les autres produits finis, qui, par conséquent, ne se composent à leur tour que de moyens de travail tout prêts ou de moyens de jouissance tout prêts (autres que les aliments compris au point 2).

Que Smith parle aussi du commerçant, cela montre bien sa confusion. Si le produit a été vendu par le producteur au commerçant, il cesse bel et bien de constituer une forme du capital du producteur. Considéré au point de vue social, il reste certes capital-marchandise tout en se trouvant dans d'autres mains que dans celles du producteur ; mais, précisément parce qu'il est capital-marchandise, il n'est ni capital fixe ni capital circulant.

Si, dans toute production qui ne vise pas la satisfaction des besoins directs, il faut que le produit circule comme marchandise, c'est-à-dire qu'il soit vendu, ce n'est pas pour qu'on en tire un profit, mais tout simplement pour que le producteur puisse vivre. A cela s'ajoute, dans la production capitaliste, le fait que la vente de la marchandise réalise aussi la plus-value contenue dans cette marchandise. En tant que marchandise, le produit quitte le procès de production : il n'en est donc ni un élément fixe ni un élément circulant.

D'ailleurs, Smith ruine ici lui-même sa thèse. Les produits finis, quels que soient leur aspect matériel, leur valeur d'usage, leur effet utile, sont tous ici du capital-marchandise, donc du capital sous une forme qui appartient au procès de la circulation. Pour autant qu'ils se trouvent sous cette forme, ils ne constituent pas des éléments du capital productif éventuel de leur propriétaire, ce qui n'empêche nullement qu'une fois vendus ils *deviennent*, entre les mains de leur acheteur, des éléments, circulants ou fixes, d'un capital productif. On voit ici que les mêmes objets, à un moment donné, se présentent sur le marché comme capital-marchandise par opposition au capital productif, — et, une fois retirés du marché, peuvent fonctionner ou non comme éléments circulants ou fixes du capital productif.

Le produit du filateur de coton, — le fil, — est la forme marchandise de son capital, c'est pour lui du capital-marchandise. Il ne saurait fonctionner à nouveau comme composant de son capital productif, ni en qualité de moyen de travail. Mais le tisserand qui l'achète l'incorpore à son capital productif comme un des composants circulants. Quant au filateur, le fil est pour lui support de la valeur d'une partie tant de son capital fixe que de son capital circulant (abstraction faite de la plus-value). De même, une machine, comme produit du fabricant de machines, est la forme marchande de son capital ; c'est pour lui du capital-marchandise ; et, tant qu'elle conserve cette forme, elle n'est ni capital circulant ni capital fixe ; mais, dès qu'elle est vendue à un fabricant qui l'utilise, elle

devient composant fixe d'un capital productif. Même lorsque la forme d'usage du produit lui permet de rentrer en partie, en tant que moyen de production, dans le procès d'où il est sorti, comme du charbon qui rentre dans la production de charbon, la partie destinée à la vente représente non pas du capital circulant ou fixe, mais du capital-marchandise.

D'autre part, la forme d'usage d'un produit peut l'empêcher absolument de constituer quelque élément que ce soit du capital productif, matière première ou moyen de travail. C'est le cas des aliments. Le produit n'en est pas moins capital-marchandise pour son producteur, support de valeur tant du capital fixe que du capital circulant, à moins qu'il ne le soit ou de l'un ou de l'autre, suivant que le capital employé à sa production doit être remplacé en totalité ou en partie, suivant que ce capital lui a transmis sa valeur en entier ou partiellement.

D'un côté, Smith fait figurer au point 3 les matériaux bruts (matières premières, produits semi-fabriqués, matières auxiliaires) non comme un élément déjà incorporé au capital productif, mais simplement en fait comme une sorte spéciale des valeurs d'usage dont se compose le produit social en général, une sorte dans la masse des marchandises, à côté des autres composants matériels, vivres, etc., énumérés aux points 2 et 4 ; d'autre part, les matériaux bruts sont cependant incorporés au capital productif et, par suite, présentés comme des éléments de ce capital entre les mains du producteur. La confusion apparaît en ceci qu'on les conçoit comme fonctionnant tantôt entre les mains du producteur (« dans les mains des agriculteurs, des manufacturiers », etc.), tantôt entre celles des commerçants (« merciers, drapiers, marchands de bois »), où ils sont simple capital-marchandise et non pas éléments du capital productif.

En fait, dans son énumération des éléments du capital circulant, A. Smith oublie totalement la différence entre capital fixe et circulant, telle qu'elle s'applique seulement à l'égard du capital productif. Tout au rebours, il oppose le capital-marchandise et le capital-argent, c'est-à-dire les deux formes du capital qui relèvent du procès de circulation, au capital productif, mais cela même sans s'en rendre compte.

Il est frappant enfin que A. Smith oublie la force de travail dans cette énumération des composants du capital circulant. Une telle omission a deux raisons.

On vient de voir que, abstraction faite du capital-argent, le capital circulant n'est chez lui qu'un autre nom du capital-marchandise. Mais, tant que la force de travail circule sur le marché, elle n'est pas du capital, elle ne représente pas une forme du capital-marchandise. Elle n'est absolument pas du capital : l'ouvrier n'est pas un capitaliste, bien qu'il apporte une marchandise, sa peau, sur le marché. C'est seulement après sa vente, après son incorporation au procès de production, — c'est-à-dire après qu'elle a cessé de circuler comme marchandise, — que la force de travail devient un composant du capital productif : capital variable comme source de la plus-value, composant circulant du capital productif par rapport à la rotation de la valeur-capital déboursée pour l'acquérir.

Smith, qui confond le capital circulant avec le capital-marchandise, ne peut pas caser la force de travail dans sa rubrique de capital circulant. Voilà pourquoi le capital variable se présente chez lui sous la forme des marchandises que l'ouvrier achète avec son salaire, des subsistances. C'est sous cette forme que, d'après lui, la valeur-capital déboursée pour le salaire appartient au capital circulant. Mais ce qui s'incorpore au procès de production, c'est la force de travail, l'ouvrier en personne, et non pas les subsistances par lesquelles l'ouvrier se conserve. Nous avons vu, il est vrai (Livre I^{er}, chap. XXIII⁶), qu'au point de vue social la reproduction de l'ouvrier lui-même appartient, elle aussi, du fait de la consommation individuelle de l'ouvrier, au procès de reproduction du capital social ; mais cela ne s'applique pas au procès de production singulier, isolé, que nous considérons ici. Les *acquired and useful abilities* [talents acquis et utiles] (p. 187), que Smith présente sous la rubrique capital fixe, constituent, au contraire, des composants du capital circulant, quand ce sont des *abilities* [talents] du salarié et que celui-ci les a vendus en même temps que son travail.

C'est une grande erreur de Smith que de diviser la richesse totale de la société en : 1° fonds de consommation immédiat ; 2° capital fixe ; 3° capital circulant. Dès lors, la richesse se répartirait en : 1° un fonds de consommation, ne faisant pas partie du capital social en fonction, bien que des parties de ce fonds *puissent* fonctionner constamment comme capital ; 2° en capital. Il en résulte qu'une partie de la richesse fonctionne comme capital, et l'autre, qui n'est pas capital, est fonds de consommation. Et tout capital semble soumis à la nécessité inéluctable d'être ou fixe ou circulant, à peu près comme un mammifère, par nécessité de nature, doit être ou mâle ou femelle. Nous avons pourtant vu que l'opposition entre fixe et circulant ne peut s'appliquer qu'aux éléments du capital *productif*, à côté desquels il y a une quantité très considérable de capital, — capital-marchandise et capital-argent, — qui se trouve sous une forme où elle *ne peut être* ni fixe ni circulante.

A l'exception de la fraction des produits que le producteur capitaliste individuel, lui-même et directement, sans vente ou acquisition, réemploie comme moyen de production sous forme naturelle, la masse entière de la production sociale, — dans le cadre capitaliste, — circule sur le marché comme capital-marchandise : il est dès lors évident que c'est de ce capital-marchandise qu'on tire aussi bien tous les éléments fixes et circulants du capital productif que tous les éléments du fonds de consommation ; cela revient simplement à dire que les moyens de production, ainsi que les moyens de consommation, sur la base de la production capitaliste, se présentent d'abord comme capital-marchandise, tout en étant destinés à servir plus tard soit à la consommation, soit à la production. De la même façon, la force de travail elle-même se trouve sur le marché comme marchandise, bien qu'elle ne soit pas capital-marchandise.

D'où cette nouvelle confusion de A. Smith. Il dit :

« De ces quatre parties » (du capital circulant, c'est-à-dire du capital sous ses deux formes de capital-marchandise et capital-argent qui appartiennent au procès de la circulation : deux parties qui se métamorphosent en quatre, parce que Smith subdivise les composants du capital-marchandise du point de vue de leur substance), « il y en a trois : les vivres, les matières et l'ouvrage fait, qui sont régulièrement, soit dans le cours de l'année, soit dans une période plus longue ou plus courte, retirées de ce capital circulant, pour être placées soit en capital fixe, soit en fonds de consommation. Tout capital fixe provient à l'origine d'un capital circulant et a besoin d'être continuellement entretenu aux dépens d'un capital circulant. Toutes les machines utiles et tous les instruments de métier sont à l'origine tirés d'un capital circulant qui fournit les matières dont ils sont fabriqués et la subsistance des ouvriers qui les font. Pour les tenir constamment en bon état, il faut encore recourir à un capital du même genre » (p. 188).

A l'exception de la fraction du produit que le producteur réemploie directement comme moyen de production, la production capitaliste obéit à ce principe général : tous les produits arrivent sur le marché comme marchandise et, par conséquent, circulent pour le capitaliste comme forme marchandise de son capital, comme capital-marchandise ; il est indifférent que leur forme naturelle, leur valeur d'usage commande ou permette à ces produits de fonctionner comme éléments du capital productif (du procès de production), comme moyens de production et, par suite, comme éléments fixes ou circulants du capital productif, ou qu'au contraire ils ne puissent servir que de moyens de la consommation individuelle, non de la consommation productive. Tous les produits sont jetés sur le marché comme marchandises ; il s'ensuit que tous les moyens de production et de consommation, tous les éléments de la consommation productive et individuelle sont forcément repris sur le marché par l'achat de marchandises. C'est là un truisme incontestable. La règle s'applique donc aussi bien aux éléments fixes qu'aux éléments circulants du capital productif, aux moyens de travail comme aux matériaux du travail sous toutes les formes. (On a cependant oublié qu'il y a des éléments du capital productif que la nature donne et qui ne sont pas des produits.) La machine s'achète au marché aussi bien que le coton ; mais il n'en résulte nullement, — cela ne résulte que de la confusion commise par Smith entre le capital de circulation et le capital circulant ou courant, c'est-à-dire non fixe, — que tout capital fixe procède à l'origine d'un capital circulant. Au surplus, Smith se dément lui-même. De son propre aveu, les machines font partie en tant que marchandise du point 4 du capital circulant. Dire qu'elles procèdent du capital circulant signifie donc simplement qu'elles ont fonctionné comme capital-marchandise avant de fonctionner comme machines, mais que matériellement elles procèdent d'elles-mêmes ; tout comme le coton, élément circulant du capital du filateur, procède du coton du marché. Dans la suite de son exposé, Smith fait pourtant dériver le capital fixe du capital circulant pour

cette raison que du travail et des matières premières sont nécessaires pour fabriquer des machines. Or, en premier lieu, la fabrication des machines exige en outre des moyens de travail, c'est-à-dire du capital fixe et, en second lieu, il faut également du capital fixe, des machines, etc., pour faire des matières premières, le capital productif comprenant toujours des moyens de travail, mais pas toujours des matériaux de travail. Smith lui-même dit immédiatement : « La terre, les mines et les pêcheries ont toutes besoin, pour être exploitées, de capitaux fixes et circulants » (il admet donc qu'il faut non seulement du capital circulant, mais aussi du capital fixe pour produire des matières premières) ; « et » (nouvelle erreur) « leur produit remplace avec profit non seulement ces capitaux, mais tous les autres capitaux de la société » (p. 188). Cela est totalement faux. Si leur produit fournit des matières premières, auxiliaires, etc., à toutes les autres branches de l'industrie, leur valeur ne remplace point celle de tous les autres capitaux de la société. Elle ne remplace que leur propre valeur-capital à elles (augmentée de la plus-value). Une fois de plus, A. Smith se laisse entraîner ici par ses souvenirs des physiocrates.

Du point de vue social, il est exact que la fraction du capital-marchandise, composée de produits qui ne peuvent servir que de moyens de travail, — à moins que ces produits soient somme toute inutiles et invendables, — doit tôt ou tard fonctionner comme moyens de travail ; autrement dit, dans le cadre de la production capitaliste, dès qu'ils ont cessé d'être marchandises, ces produits constituent effectivement ce qu'ils n'étaient jusque-là que dans la perspective : des éléments de la fraction fixe du capital productif de la société.

C'est ici que se présente une différence résultant de la forme naturelle du produit.

Une machine à filer, par exemple, est sans valeur d'usage tant qu'elle ne sert pas à filer, qu'elle n'est pas utilisée comme élément de production ; tant que, par conséquent, du point de vue capitaliste, elle ne fonctionne pas comme constituant fixe d'un capital productif. Mais elle est mobile, elle peut être exportée du pays où elle a été construite et se vendre à l'étranger, directement ou indirectement, peut-être contre des matières premières, etc., peut-être contre du champagne. En ce cas, elle fonctionne, dans le pays où elle a été construite, seulement comme capital-marchandise, mais jamais comme capital fixe, même après sa vente.

Par contre, il y a des produits qui sont rattachés à un emplacement donné par leur incorporation au sol et qui, par suite, ne peuvent être utilisés que sur place, tels les bâtiments industriels, les chemins de fer, les ponts, les tunnels, les docks, etc., les amendements du sol, etc. ; ces produits sont dans l'impossibilité physique d'être exportés tels quels. Ils ne sont pas mobiles. Ou bien ils ne servent à rien, ou bien il faut que, dès leur vente, ils fonctionnent comme capital fixe dans le pays de leur production. Pour leur producteur capitaliste, qui construit des usines ou amende des terrains aux fins de spéculation, en vue de les vendre⁷,

ces objets sont une forme de son capital-marchandise ; donc, selon A. Smith, une forme de capital circulant. Mais au point de vue social, ces objets, – sous peine de rester inutiles, – doivent finir par fonctionner comme capital fixe, dans le pays même, au cours d'un procès de production fixé par leur propre emplacement ; il ne s'ensuit nullement que, parce que des objets sont immobiles, ils soient du capital fixe par nature ; sous forme de maisons d'habitation, etc., ils peuvent appartenir au fonds de consommation et ainsi ne relever à aucun titre du capital social, bien qu'ils constituent un élément de la richesse sociale, dont le capital n'est qu'une partie. Pour nous exprimer comme Smith, le producteur de ces objets réalise un profit par leur vente : ils sont donc capital circulant ! Celui qui s'en sert, l'acheteur définitif, ne peut en tirer parti qu'en les employant dans le procès de production : ils sont donc capital fixe !

Des titres de propriété, sur un chemin de fer par exemple, peuvent changer de main tous les jours, et ceux qui les possèdent peuvent réaliser un profit en les vendant, même à l'étranger, en sorte que les titres peuvent être exportés, si le chemin de fer ne peut pas l'être. Mais il n'en reste pas moins que la chose doit, dans le pays même où elle a son emplacement, ou bien rester inutile, ou bien fonctionner comme constituant fixe d'un capital productif. De même, le fabricant A peut réaliser un profit en vendant sa fabrique au fabricant B, mais cela n'empêche pas la fabrique de continuer de fonctionner comme capital fixe.

Les moyens de travail fixés à un emplacement, inséparables du sol, ont beau fonctionner pour leur producteur comme capital-marchandise et ne pas constituer des éléments de son capital fixe à *lui* (lequel se compose pour lui des moyens de travail dont il a besoin pour construire des bâtiments, des chemins de fer, etc.) : il n'empêche qu'ils doivent, comme il est à prévoir, fonctionner nécessairement comme capital fixe dans le pays même ; mais il ne résulte aucunement de là que le capital fixe se compose nécessairement d'objets immobiles. Un navire et une locomotive ne sont efficaces que par leur mouvement, et pourtant ils fonctionnent, non pour leur producteur, mais pour leur utilisateur, comme capital fixe. D'autre part, il existe des objets qui sont fixés dans le procès de production de la façon la plus effective, qui y vivent et y meurent, qui ne s'en séparent jamais une fois qu'ils y sont entrés, et qui sont pourtant des composants circulants du capital productif. Il en est ainsi du charbon consommé pour actionner la machine dans le procès de production, du gaz qui éclaire l'usine, etc. Ils sont capital circulant, non parce qu'ils quittent physiquement le procès de production avec le produit pour circuler comme marchandise, mais parce que leur valeur entre en totalité dans la valeur de la marchandise, valeur qu'ils contribuent à produire, et parce qu'elle doit en conséquence être remplacée en totalité par la vente de la marchandise.

Dans le dernier passage cité de A. Smith, il faut encore relever les mots : « un

capital circulant qui fournit . . . la subsistance des ouvriers qui les font » (qui font les machines, etc.).

Les physiocrates inscrivent avec raison la fraction du capital avancée pour le salaire parmi les avances annuelles, par opposition aux avances primitives. D'autre part, ce qu'ils font figurer comme composant du capital productif employé par le fermier, ce n'est pas la force de travail, ce sont les moyens de subsistance des laboureurs (*the maintenance of the workmen*, la subsistance des ouvriers, selon l'expression de Smith). Cela s'accorde exactement avec leur doctrine particulière. En effet, la fraction de valeur que le travail ajoute au produit (tout comme la fraction de valeur ajoutée au produit par les matières premières, les instruments de travail, etc., bref les composants matériels du capital constant) est simplement égale, d'après eux, à la valeur des moyens de subsistance payés aux ouvriers et consommés nécessairement pour le maintien de leur fonction comme forces de travail. Leur doctrine même a interdit aux physiocrates la découverte de la différence entre le capital constant et le capital variable. Si c'est le travail qui produit la plus-value (outre la production de son propre prix), il la produit dans l'industrie aussi bien que dans l'agriculture. Mais, puisque le système veut que la plus-value ne soit produite que dans une seule branche de production, l'agriculture, elle n'est pas due au travail, mais à l'activité spéciale (au concours) de la nature dans cette branche. C'est pour cette seule raison qu'ils appellent le travail agricole travail productif, à la différence des autres genres de travaux.

A. Smith définit les moyens de subsistance des ouvriers comme capital circulant par opposition au capital fixe :

1° Parce qu'il confond le capital circulant opposé au capital fixe avec les formes de capital appartenant à la sphère de la circulation, avec le capital de circulation, confusion dont on a accepté l'héritage après lui sans esprit critique. Il confond donc le capital-marchandise avec le composant circulant du capital productif, et il va de soi, dès lors, que, le produit social prenant la forme de marchandise, c'est le capital-marchandise qui fournit nécessairement les moyens de subsistance des ouvriers comme ceux des non-travailleurs, les matériaux comme les moyens de travail eux-mêmes.

2° Mais l'idée des physiocrates se glisse aussi chez Smith, bien qu'elle contredise l'élément ésotérique – effectivement scientifique – de son propre système.

Le capital avancé se convertit en bloc en capital productif, c'est-à-dire qu'il prend l'aspect d'éléments de production, qui sont eux-mêmes le produit d'un travail antérieur. (Dans le nombre, la force de travail.) C'est seulement sous cette forme qu'il peut fonctionner à l'intérieur du procès de production. Si l'on remplace la force de travail, en quoi s'est convertie la partie variable du capital, par les moyens de subsistance des ouvriers, il est évident que ces moyens de subsistance comme tels ne se distingueront pas, par rapport à la formation de

la valeur, des autres éléments du capital productif, des matières premières et de la nourriture des bêtes de travail : c'est bien pourquoi Smith, dans un passage cité plus haut⁸, suit l'exemple des physiocrates et assimile à cette nourriture des bêtes les moyens de subsistance des ouvriers. Les moyens de subsistance ne peuvent pas mettre en valeur eux-mêmes leur valeur, lui ajouter une plus-value ; leur valeur, comme celle des autres éléments du capital productif, ne peut que reparaître dans la valeur du produit ; ils ne sauraient conférer au produit plus de valeur qu'ils n'en possèdent eux-mêmes. Comme les matières premières, les produits semi-fabriqués, etc., ils ne se distinguent du capital fixe, composé de moyens de travail, que du fait qu'ils sont totalement absorbés (du moins pour le capitaliste que les paie) par le produit dans la formation duquel ils entrent et que, par conséquent, leur valeur doit être remplacée totalement, alors que ce remplacement ne se fait pour le capital fixe que graduellement, par parties. La fraction du capital productif avancée pour la force de travail (pour les moyens de subsistance de l'ouvrier) ne se distingue donc désormais des autres éléments matériels du capital productif qu'au point de vue matériel, et non par rapport au procès de travail et de mise en valeur ; son caractère distinctif, c'est qu'elle entre dans la catégorie du capital circulant avec une partie des facteurs objectifs du produit (Smith emploie l'expression très générale de *materials*, matières premières), par opposition à une autre fraction des facteurs objectifs du produit qui entre dans la catégorie du capital fixe.

Que la fraction du capital déboursée pour le salaire appartienne à la partie circulante du capital productif, qu'elle ait cela de commun avec une partie des facteurs matériels du produit, avec les matières premières, etc., par opposition au composant fixe de ce capital, ce fait n'a absolument aucun rapport avec le rôle que cette fraction variable du capital joue dans le procès de mise en valeur par opposition au capital constant. Il ne se rapporte qu'à la manière dont cette partie de la valeur-capital avancée doit être remplacée, renouvelée, donc reproduite grâce à la valeur du produit, par l'intermédiaire de la circulation. L'achat et le rachat de la force de travail appartiennent au procès de la circulation ; mais c'est seulement à l'intérieur du procès de la production que la valeur déboursée pour la force de travail se transforme d'une grandeur définie, constante, en une grandeur variable (non pour l'ouvrier, mais pour le capitaliste) et qu'ainsi la valeur avancée se transforme en bloc en une valeur-capital, en un capital, en une valeur qui se met en valeur. Or si l'on définit, ainsi que le fait Smith, comme composant circulant du capital productif non pas la valeur déboursée pour la force de travail, mais la valeur déboursée pour les moyens de subsistance de l'ouvrier, il devient impossible de saisir la différence entre capital variable et capital constant, et, par conséquent, de saisir en aucune manière le procès de production capitaliste. La propriété de cette partie du capital d'être du capital variable par opposition au capital constant déboursé pour les facteurs matériels du produit est enterrée sous l'autre propriété de la

fraction du capital déboursée pour la force de travail : celle d'appartenir, quant à la rotation, à la partie circulante du capital productif. L'enterrement est complet quand on remplace la force de travail par la nomenclature des moyens de subsistance de l'ouvrier comme élément du capital productif. Que la valeur de la force de travail soit avancée en argent ou directement en moyens de subsistance, c'est sans importance, bien que ce dernier cas ne puisse être naturellement que l'exception dans le cadre de la production capitaliste⁹.

En fixant ainsi la propriété d'être du capital circulant comme caractère essentiel de la valeur-capital déboursée pour la force de travail, — la définition des physiocrates sans ses prémisses, — Smith a réussi à empêcher ses successeurs de comprendre que la partie du capital déboursée pour la force de travail est du capital variable. Ce qui l'a emporté, ce ne sont pas les exposés profonds et exacts qu'il a lui-même donnés en d'autres passages, c'est sa bévue. Des auteurs ultérieurs l'ont même dépassé ; ils n'ont pas seulement soutenu que la propriété décisive de la fraction du capital déboursée pour la force de travail est d'être du capital circulant, par opposition au capital fixe : ils ont dit que la propriété essentielle du capital circulant était d'être déboursé pour les moyens de subsistance des ouvriers. A cette conception s'est rattachée, tout naturellement, la doctrine d'après laquelle le fonds des salaires, composé des moyens de subsistance nécessaires, représente une grandeur donnée qui, d'un côté, borne physiquement la part des ouvriers dans le produit social et, d'un autre côté, doit nécessairement être dépensée en totalité pour l'acquisition de la force de travail.

THÉORIES SUR LE CAPITAL FIXE
ET LE CAPITAL CIRCULANT. RICARDO¹

Ricardo ne fait intervenir la distinction entre le capital fixe et le capital circulant que pour exposer les exceptions à la règle de la valeur, c'est-à-dire les cas où le taux du salaire influe sur les prix. Nous en parlerons seulement au Livre III.

Mais son imprécision fondamentale ressort immédiatement de l'indifférence avec laquelle il juxtapose les deux idées suivantes :

« Cet écart dans le degré de durabilité du capital fixe et cette variété dans les proportions où les deux genres de capitaux peuvent être combinés². »

Quels sont ces deux genres de capitaux ? On nous dit :

« De même, les proportions entre le capital destiné à entretenir le travail et le capital déboursé pour les outils, les machines et les bâtiments peuvent être combinées diversement³. »

Donc, le capital fixe, ce sont les moyens de travail et le capital circulant, c'est le capital déboursé pour le travail. « Capital destiné à entretenir le travail », voilà déjà une expression inepte, empruntée à A. Smith. D'un côté, on confond le capital circulant avec le capital variable, c'est-à-dire avec la partie du capital productif déboursée pour le travail. Mais, d'un autre côté, l'opposition étant tirée non du procès de mise en valeur — capital constant et capital variable — mais du procès de circulation (réédition de la vieille confusion de Smith), il en résulte des définitions doublement fausses.

1° On considère comme équivalentes les différences dans le degré de durabilité du capital fixe et les différences dans la composition du capital (capital constant et capital variable). Mais la deuxième différence détermine la différence dans la production de la plus-value : la première, au contraire, pour autant que le procès de mise en valeur entre en ligne de compte, n'a trait qu'à la manière dont une valeur donnée est transférée du moyen de production au produit ; pour autant qu'il s'agit du procès de circulation, elle ne se rapporte qu'à la période de renouvellement du capital déboursé, autrement dit au temps pour lequel il est avancé. Si, au lieu de scruter le mécanisme intérieur du procès de production capitaliste, on se place au point de vue des phénomènes constitués, il est exact que ces différences coïncident. Lors de la répartition de la plus-value sociale entre les capitaux placés dans différentes branches d'exploitation, les différences entre les périodes pour lesquelles le capital est avancé (p.ex., la durée différente du capital fixe) et les différences dans la composition organique du capital (donc la circulation différente du capital constant et du capital variable) contribuent, au même titre, à l'égalisation du taux général de profit et à la transformation des valeurs en prix de production.

2° Au point de vue du procès de circulation, on a, d'un côté, les moyens de travail, capital fixe, et, de l'autre côté, les matériaux du travail et le salaire, capital circulant. Au point de vue du procès de travail et de mise en valeur, au contraire, on a, d'un côté, les moyens de production (les moyens de travail et les matériaux du travail), capital constant, et, de l'autre côté, la force de travail, capital variable. Pour la composition organique du capital (Livre I^{er}, chap. XXIII, 2^d), il est absolument indifférent que la même quantité de capital constant se compose de beaucoup de moyens de travail et de peu de matériaux de travail, ou vice versa : tout dépend du rapport existant entre le capital déboursé pour les moyens de production et le capital déboursé pour la force de travail. Inversement, au point de vue du procès de circulation, de la différence entre capital fixe et capital circulant, il n'importe pas davantage de savoir dans quelle proportion une quantité donnée de capital circulant se répartit en matériaux de travail et en salaire. A un point de vue, les matériaux de travail se rangent dans la même catégorie que les moyens de travail, par opposition à la valeur-capital déboursée pour la force de travail. A l'autre point de vue, la partie du capital déboursée pour la force de travail se classe avec la fraction déboursée pour les matériaux de travail, par opposition à la fraction déboursée pour les moyens de travail.

C'est pourquoi la partie du capital déboursée pour les matériaux de travail (matières premières et auxiliaires) n'apparaît nulle part chez Ricardo. Elle s'évanouit complètement. Elle n'a pas sa place du côté du capital fixe, puisque, dans son mode de circulation, elle coïncide entièrement avec la fraction du capital déboursée pour la force de travail. On ne saurait la ranger davantage du côté du capital circulant, puisqu'on détruirait ainsi ce legs de Smith tacitement recueilli : l'identification de l'opposition entre capital fixe et capital circulant, d'une part, et de l'opposition entre capital constant et capital variable, d'autre part. Ricardo a trop de logique instinctive pour ne pas le sentir : aussi cette partie du capital disparaît-elle chez lui entièrement.

Remarquons que, pour employer le langage de l'économie politique, le capitaliste avance le capital déboursé pour le salaire dans des délais différents, suivant qu'il règle ce salaire à la semaine, au mois ou chaque trimestre. En réalité, c'est l'inverse qui se produit. L'ouvrier fait au capitaliste l'avance de son travail pour une semaine, un mois, trois mois, suivant le mode de paiement. Si le capitaliste *achetait* la force de travail au lieu de la payer après coup, s'il versait au préalable à l'ouvrier le salaire d'une journée, d'une semaine, d'un mois ou de trois mois, on pourrait parler d'une avance pour ces délais. Mais comme il paie après que le travail a duré des jours, des semaines, des mois, au lieu de l'acheter et de le payer pour le temps qu'il *doit durer*, nous n'avons ici qu'un quiproquo capitaliste : l'avance que l'ouvrier fait au capitaliste sous forme de travail se convertit en une avance que le capitaliste fait à l'ouvrier sous forme d'argent. Peu importe que, — par suite du temps plus ou moins long exigé par

la fabrication ou du temps plus ou moins long requis pour la circulation du produit, — le capitaliste doit attendre des délais plus ou moins longs pour retirer de la circulation, pour réaliser ce produit, ou plutôt sa valeur (en même temps que la plus-value qui s'y trouve incorporée). Le vendeur ne se soucie aucunement de ce que l'acheteur d'une marchandise en fait. Le capitaliste n'obtient pas une machine à meilleur marché, parce qu'il doit en avancer la valeur en bloc, alors que cette même valeur ne reflue de la circulation dans ses mains que peu à peu et par fractions ; il ne paie pas non plus le coton plus cher, parce que sa valeur entre en totalité dans celle du produit qu'il sert à fabriquer et, par conséquent, est remplacée d'un coup grâce à la vente du produit.

Mais revenons à Ricardo.

1° La caractéristique du capital variable, c'est qu'une fraction déterminée, donnée du capital (donc, comme telle, constante), une somme de valeur donnée (supposée égale à la valeur de la force de travail, bien qu'il n'importe nullement ici que le salaire soit égal, supérieur ou inférieur à la valeur de la force de travail) s'échange contre une force augmentant de valeur par elle-même, créant de la valeur, la force de travail, qui non seulement reproduit sa valeur payée par le capitaliste, mais produit en même temps une plus-value, une valeur qui n'existait pas auparavant et qui n'a été acquise par aucun équivalent. Cette propriété caractéristique de la fraction du capital déboursée pour le salaire, qui la distingue *toto coelo* [totalement], en tant que capital variable, du capital constant, s'efface dès que la fraction du capital déboursée pour le salaire est considérée uniquement au point de vue du procès de circulation et apparaît ainsi comme capital circulant vis-à-vis du capital fixe déboursé pour les moyens de travail. Cela ressort déjà du fait qu'en la rangeant sous une seule rubrique, — celle du capital circulant, — avec un élément du capital constant, la fraction déboursée pour les matériaux de travail, on l'oppose à un autre élément du capital constant, la fraction déboursée pour les moyens de travail. Ce faisant, on ne tient aucun compte de la plus-value, c'est-à-dire précisément de la circonstance qui convertit en capital la somme de valeur déboursée. On ne tient pas davantage compte du fait que la fraction de valeur ajoutée au produit par le capital qu'on débourse pour le salaire est produite à neuf (donc effectivement reproduite, tandis que la fraction de valeur ajoutée au produit par les matières premières n'est pas produite à neuf, pas effectivement reproduite, mais seulement maintenue, conservée dans la valeur du produit, et par conséquent ne fait que réapparaître comme élément de valeur du produit. La différence, telle qu'elle se présente maintenant du point de vue de l'opposition entre capital circulant et capital fixe, est simplement la suivante : la valeur des moyens de travail employés pour la production d'une marchandise n'entre qu'en partie dans la valeur de la marchandise, et par conséquent aussi n'est remplacée qu'en partie par la vente de la marchandise ; d'une façon générale, elle n'est donc remplacée que par fractions et peu à peu. De l'autre côté, la valeur de la force de travail

et des matériaux de travail (matières premières, etc.) employés à la production d'une marchandise entre en totalité dans la marchandise et par conséquent est remplacée par la vente en totalité. C'est en ce sens que, par rapport au procès de circulation, l'une des parties du capital se présente comme fixe, l'autre comme du capital circulant. Dans les deux cas, certaines valeurs avancées sont transférées au produit et remplacées par la vente de celui-ci. La seule différence provient de ce que le transfert de valeur et, par conséquent, le remplacement de valeur s'opèrent tantôt par fractions et peu à peu, tantôt d'un coup. Ainsi disparaît la différence décisive entre le capital variable et le capital constant, c'est-à-dire tout le mystère de la formation de la plus-value et de la production capitaliste, les circonstances qui convertissent en capital certaines valeurs et les choses représentatives de ces valeurs. Les éléments du capital ne se distinguent plus que par le mode de circulation (or la circulation des marchandises ne s'applique naturellement qu'à des valeurs données qui existent déjà) ; et un mode particulier de circulation est commun au capital déboursé pour le salaire et au capital déboursé pour les matières premières, les produits semi-fabriqués, les matières auxiliaires, par opposition à la fraction du capital déboursé pour les moyens de travail.

On comprend donc pourquoi l'économie politique bourgeoise a conservé d'instinct et rabâché aveuglément durant un siècle, de génération en génération, la confusion commise par Smith entre les catégories « capital constant et capital variable » et les catégories « capital fixe et capital circulant ». Pour elle, la fraction de capital déboursée pour le salaire ne se distingue absolument plus de la fraction du capital déboursée pour les matières premières, et elle ne se distingue du capital constant que par la forme, — suivant qu'elle est mise en circulation par le produit par fractions ou en entier. Voilà renversée, d'un seul coup, la base nécessaire pour comprendre le mouvement réel de la production capitaliste et, par suite, de l'exploitation capitaliste. Il ne s'agit que de la réapparition de valeurs avancées.

Chez Ricardo, l'acceptation aveugle de la confusion commise par Smith est plus gênante qu'elle ne l'est, sinon chez les apologistes postérieurs, chez qui, à vrai dire, cette confusion des notions ne cause aucune gêne, du moins chez A. Smith lui-même : opposé à Smith, Ricardo met plus de logique et de profondeur dans son étude de la valeur et de la plus-value et soutient, en fait, le Smith ésotérique contre le Smith exotérique.

Chez les physiocrates, nous ne trouvons pas trace de cette confusion. La distinction entre *avances annuelles** et *avances primitives** ne se rapporte qu'aux différentes périodes de reproduction des différents éléments du capital, spécialement du capital agricole : leurs idées relatives à la production de la plus-value forment une partie de leur théorie indépendante de ces distinctions, et d'ailleurs la partie qu'ils donnent comme la plus pénétrante de leur théorie. L'explication de la formation de la plus-value est demandée non

au capital comme tel, mais à une sphère productive déterminée du capital, à l'agriculture.

2° L'essentiel, dans la définition du capital variable, — et, par conséquent, pour la conversion en capital d'une somme de valeur quelconque, — c'est le fait que le capitaliste échange une grandeur de valeur déterminée, donnée (et en ce sens constante)⁵ contre une force créatrice de valeur, une grandeur de valeur contre une production de valeur, une opération de mise en valeur. Que le capitaliste rétribue l'ouvrier en argent ou en moyens de subsistance, rien n'est changé pour autant à cette définition essentielle. Ce qui change, c'est seulement le mode d'existence de la valeur avancée par lui, qui a tantôt la forme d'argent avec quoi l'ouvrier s'achète lui-même au marché ses moyens de subsistance, tantôt la forme de moyens de subsistance que l'ouvrier consomme directement. La production capitaliste développée suppose en fait que l'ouvrier est payé en argent, de même qu'elle suppose d'une façon générale le procès de production appuyé sur le procès de circulation, donc l'économie monétaire. Mais la création de la plus-value, — par conséquent la capitalisation de la somme de valeur avancée, — ne résulte ni de la forme monétaire, ni de la forme naturelle du salaire, ou du capital employé à l'achat de la force de travail. Elle provient de l'échange d'une valeur contre une force créatrice de valeur, de la conversion d'une grandeur constante en une grandeur variable.

La plus ou moins grande fixité des moyens de travail dépend de leur degré de solidité, par conséquent d'une propriété physique. Suivant qu'ils sont plus ou moins durables, ils s'useront plus ou moins vite, toutes choses égales d'ailleurs, et fonctionneront donc plus ou moins longtemps comme capital fixe. Mais ce n'est nullement grâce à cette seule propriété physique qu'ils fonctionnent comme capital fixe. Dans les usines métallurgiques, la matière première est aussi durable que les machines servant à la fabrication, plus durable même que maints éléments de ces machines, le cuir, le bois, etc. Le métal employé comme matière première n'en constitue pas moins une partie du capital circulant, tandis que le moyen de travail en fonction, construit peut-être avec le même métal, constitue une partie du capital fixe. Ce n'est donc pas sa nature physique et matérielle, son caractère périssable plus ou moins accentué, qui fait ranger le même métal tantôt sous la rubrique du capital fixe, tantôt sous la rubrique du capital circulant. Cette différence provient, au contraire, du rôle qu'il joue dans le procès de production, tantôt comme objet du travail, tantôt comme moyen de travail.

La fonction du moyen de travail dans le procès de production exige en général qu'au cours d'une période plus ou moins longue il serve à plusieurs reprises dans des procès de travail répétés. Sa fonction impose donc une solidité plus ou moins grande de la matière dont il est fait. Mais cette solidité n'en fait pas par elle-même du capital fixe. Employée comme matière première, cette même substance devient du capital circulant ; et chez les économistes qui confondent la différence entre capital-marchandise et capital produc-

tif avec la différence entre capital circulant et capital fixe, la même matière, la même machine, est du capital circulant en tant que produit, du capital fixe en tant que moyen de travail.

Bien que le moyen de travail ne soit pas du capital fixe par suite de la solidité de sa matière, son rôle comme moyen de travail exige cependant que cette substance soit relativement durable. La solidité de sa matière est donc une condition de son fonctionnement comme moyen de travail, et par conséquent la base matérielle du mode de circulation qui en fait du capital fixe. Toutes choses égales d'ailleurs, la nature plus ou moins périssable de sa matière lui imprime le cachet de la fixité à un degré plus ou moins élevé, et se trouve ainsi très intimement liée à sa qualité de capital fixe.

Lorsque la partie du capital employée en force de travail est considérée exclusivement au point de vue du capital circulant, donc par opposition au capital fixe ; lorsque, par suite, on confond les différences entre capital constant et capital variable avec les différences entre capital fixe et capital circulant, il est naturel, puisque la réalité matérielle du moyen de travail constitue une base essentielle de son caractère de capital fixe, de faire dériver maintenant son caractère de capital circulant, par opposition au capital fixe, de la réalité matérielle du capital employé en force de travail, et ensuite de définir à nouveau le capital circulant par la réalité matérielle du capital variable.

La substance réelle du capital déboursé en salaire, c'est le travail lui-même, la force de travail en action, créatrice de valeur, le travail vivant que le capitaliste échange contre du travail mort et matérialisé et incorpore à son capital, convertissant ainsi la valeur qu'il a en main en une valeur qui se met en valeur par elle-même. Mais cette force qui se fait valoir elle-même, le capitaliste ne la vend pas. Elle n'est jamais qu'un élément constitutif de son capital productif, au même titre que ses moyens de travail ; elle ne fait jamais partie de son capital-marchandise, comme par exemple le produit achevé qu'il vend. A l'intérieur du procès de production, les moyens de travail, en tant qu'éléments du capital productif, ne s'opposent pas à la force de travail comme capital fixe, pas plus que les matériaux du travail et les matières auxiliaires ne se confondent avec elle comme capital circulant. La force de travail, en sa qualité de facteur personnel, s'oppose aux deux catégories en leur qualité de facteurs matériels, — ceci du point de vue du procès de travail. Les deux catégories s'opposent en leur qualité de capital constant à la force de travail, capital variable, — ceci du point de vue du procès de mise en valeur. Ou, s'il faut parler ici d'une différence matérielle pour autant qu'elle influe sur le procès de circulation, ce ne peut être que celle-ci : la valeur n'étant que du travail matérialisé et la force de travail en activité n'étant que du travail en train de se matérialiser, il s'ensuit que, durant son fonctionnement, la force de travail crée en permanence de la valeur et de la plus-value, et que ce qui, de son côté, se présente comme mouvement, comme création de valeur, se présente, du côté du produit, sous forme statique, comme

valeur créée. Dès que la force de travail a agi, le capital ne se compose plus de force de travail d'une part et, d'autre part, de moyens de production. La valeur-capital qui était déboursée en force de travail est maintenant la valeur conférée (avec la plus-value) au produit. Pour recommencer le procès, il faut vendre le produit et, avec l'argent ainsi obtenu, renouveler sans cesse l'achat de force de travail et son incorporation au capital productif. C'est par là que la fraction de capital déboursée en force de travail prend, au même titre que la fraction déboursée en matériaux de travail, etc., le caractère de capital circulant par opposition au capital qui reste fixé dans les moyens de travail.

Il arrive, au contraire, qu'on prenne la détermination secondaire de capital circulant, celle qui s'étend aussi à une partie du capital constant (les matières premières et les matières auxiliaires) pour en faire la détermination essentielle de la fraction du capital employée en force de travail : on part du fait que sa valeur se transfère en totalité au produit pour la production duquel ce capital est consommé et non point progressivement et par fractions, comme c'est le cas pour le capital fixe ; ce qui fait que cette valeur doit être remplacée en totalité par la vente du produit. Mais alors la partie du capital dépensée en salaire ne se composera pas matériellement de la force de travail en action, mais des éléments matériels que l'ouvrier achète avec son salaire, c'est-à-dire de la partie du capital-marchandise sociale qui entre dans la consommation de l'ouvrier, de moyens de subsistance. Le capital fixe comprend ainsi les moyens de travail dont l'usure et, par suite, le remplacement s'opèrent plus lentement, et le capital dépensé en force de travail comprend les moyens de subsistance⁶ qui sont à remplacer plus rapidement.

Les limites de la disparition plus ou moins rapide sont pourtant mal marquées.

« La nourriture et le vêtement que l'ouvrier consomme, les bâtiments dans lesquels il travaille, les outils qui facilitent sa besogne sont tous d'une nature périssable. Mais la durée de ces divers capitaux comporte des différences considérables : une machine à vapeur dure plus longtemps qu'un bateau, celui-ci plus longtemps que les vêtements de l'ouvrier, et ceux-ci, à leur tour, plus longtemps que la nourriture absorbée par l'ouvrier⁷. »

Ricardo oublie la maison où l'ouvrier habite, son mobilier, ses instruments de consommation tels que fourchettes, couteaux, plats, etc., qui ont tous ce caractère de solidité, comme les moyens de travail. Les mêmes objets, les mêmes classes d'objets apparaissent tantôt comme moyens de consommation, tantôt comme moyens de travail.

Voici la différence telle que Ricardo l'énonce :

« Suivant que le capital est rapidement périssable et réclame une reproduction fréquente ou qu'il est consommé lentement, on le classe capital circulant ou capital fixe. »

Et il ajoute :

« Division nullement essentielle, où, au surplus, il n'est pas possible d'établir avec netteté la ligne de démarcation. »

Nous voici donc revenus sans incident aux physiocrates, chez qui la différence entre les avances annuelles et les avances primitives est une différence dans le temps de la consommation et par suite dans le temps de reproduction du capital investi. Mais, ce qui traduit chez eux un phénomène important pour la production sociale et, dans le *Tableau économique*, se présente aussi en liaison avec le procès de circulation, devient ici une distinction subjective et, suivant l'expression même de Ricardo, superflue.

Dès que la fraction de capital dépensée en travail ne se distingue de la fraction de capital dépensée en moyens de travail que par sa période de reproduction, et par conséquent par son délai de circulation ; dès que l'une de ces fractions se compose de moyens de subsistance et l'autre de moyens de travail, ceux-ci et ceux-là ne se distinguant que par leur caractère plus ou moins périssable, sans compter que les premiers, à leur tour, durent plus ou moins, toute différence spécifique disparaît naturellement entre le capital dépensé en force de travail et le capital dépensé en moyens de production.

Ceci est en contradiction absolue avec la doctrine de la valeur chez Ricardo, comme avec sa théorie du profit, qui est effectivement une théorie de la plus-value. Il ne considère d'ailleurs la différence entre le capital fixe et le capital circulant qu'autant que des proportions différentes de ces capitaux, leur total restant le même, influent, dans différentes branches d'industrie, sur la loi de la valeur : ce qui l'intéresse, c'est dans quelle mesure une augmentation ou une diminution du salaire affecte les prix à la suite de ces circonstances. Mais, parce qu'il confond le capital fixe et le capital circulant avec le capital constant et le capital variable, il commet, même dans cette recherche limitée, les plus graves erreurs, et part en fait d'une base absolument fautive. En tant que la fraction de valeur du capital dépensée en force de travail est à ranger sous la rubrique de capital circulant, il développe d'une façon erronée les caractères du capital circulant lui-même et spécialement les conditions qui font ranger sous cette rubrique la fraction de capital dépensée en travail. Il confond, en second lieu, le caractère à raison duquel la fraction de capital dépensée en travail est variable et le caractère à raison duquel elle est circulante par opposition au capital fixe.

Il est clair au premier coup d'œil que la détermination, comme capital circulant, du capital dépensé en force de travail est une détermination secondaire, où il n'y a plus trace de sa différence spécifique dans le procès de production : dans cette détermination, en effet, il y a équivalence entre le capital dépensé en travail et le capital dépensé en matières premières, etc. : une rubrique qui identifie une partie du capital constant avec le capital variable ne tient aucun compte de la différence spécifique du capital variable par opposition au capital

constant. D'autre part, on oppose bien l'une à l'autre la fraction de capital dépensée en travail et celle qui est dépensée en moyens de travail ; cependant on ne le fait aucunement parce qu'elles entrent de façon tout à fait différente dans la production de la valeur, mais parce que toutes deux transfèrent leur valeur donnée au produit, en des périodes différentes.

Dans tous les cas, il s'agit de savoir *comment* une valeur donnée, qui est dépensée dans le procès de production de la marchandise, que ce soit le salaire, le prix de la matière première ou celui des moyens de travail, est transférée au produit, et par conséquent entraînée par celui-ci dans la circulation, puis ramenée à son point de départ, ou remplacée, par la vente du produit. Toute la différence réside dans le *comment*, dans le mode spécial de transfert et, par suite, de circulation de cette valeur.

Peu importe que le prix de la force de travail, fixé dans chaque cas par un contrat préalable, soit payé en argent ou en moyens de subsistance : il a toujours pour caractère d'être un prix donné, déterminé. Mais, quand le salaire est payé en argent, il est évident que l'argent n'entre pas lui-même dans le procès de production de la même façon qu'on y voit entrer non seulement la valeur, mais aussi la matière des moyens de production. Au contraire, lorsque, étant considérés directement comme forme matérielle du capital circulant, les moyens de subsistance que l'ouvrier achète avec son salaire sont rangés sous la même rubrique que les matières premières, etc., par opposition aux moyens de travail, les choses changent d'aspect. Si la valeur de ces choses, les moyens de production, est transférée au produit dans le procès de travail, la valeur de ces autres choses, les moyens de subsistance, réapparaît dans la force de travail qui les consomme, et, par la mise en œuvre de celle-ci, est également transférée au produit. Dans tout cela, il s'agit au même titre de la simple réapparition, dans le produit, des valeurs avancées pendant la production. (Les physiocrates prenaient cela très au sérieux, et c'est pourquoi ils niaient que le travail industriel fût créateur de plus-value.) Wayland dit dans le passage déjà cité :

« Peu importe la forme sous laquelle le capital réapparaît ... ; les différentes espèces de nourriture, de vêtement, d'habitation, nécessaires à l'existence et au bien-être de l'homme, changent également. Elles sont consommées dans le cours du temps, et leur valeur réapparaît⁸. »

Les valeurs-capital avancées à la production sous forme de moyens de production et de moyens de subsistance réapparaissent au même titre dans la valeur du produit. Et le tour est joué : le procès de production capitaliste est devenu un mystère impénétrable, l'origine de la plus-value contenue dans le produit est entièrement soustraite aux regards.

En même temps s'achève le fétichisme particulier à l'économie bourgeoise, qui fait du caractère social, économique, imprimé aux choses dans le procès

social de production, un caractère naturel, découlant de la nature matérielle de ces choses. C'est ainsi que les moyens de travail sont du capital fixe : définition scolastique, qui conduit à des contradictions et à la confusion. Nous avons démontré à propos du procès de travail (Livre I^{er}, chap. VII⁹) que le rôle occasionnel joué par les éléments matériels dans un procès de travail déterminé, leur fonction, est la seule raison qui fait d'eux des moyens de travail, des matériaux de travail ou un produit : de même, les moyens de travail ne sont capital fixe que si, d'une façon générale, le procès de production est capitaliste, et si, par suite, les moyens de production sont du capital en général, possèdent la détermination économique, le caractère social de capital : et ensuite ils ne sont capital fixe que s'ils transfèrent leur valeur au produit suivant un mode spécial. Sinon, ils restent des moyens de travail, sans être du capital fixe. De même, les matières auxiliaires, les engrais par exemple, tout en n'étant pas des moyens de travail, deviennent du capital fixe, lorsqu'elles cèdent de leur valeur d'après le même mode particulier que la plupart des moyens de travail. Il ne s'agit pas ici de définitions sous lesquelles on classerait les choses, mais de fonctions déterminées qui s'expriment par des catégories déterminées.

Si les moyens de subsistance ont par eux-mêmes, en toutes circonstances, la propriété d'être du capital dépensé en salaire, ce capital « circulant » aura pour caractère d'« entretenir le travail », *to support labour*¹⁰. Si les moyens de subsistance n'étaient pas du « capital », ils n'entretiendraient donc pas le travail ; or c'est leur caractère de capital qui leur confère précisément la propriété d'entretenir le *capital* par le travail d'autrui.

Si les moyens de subsistance sont par eux-mêmes du capital circulant — après conversion de celui-ci en salaire — il en résulte en outre que la grandeur du salaire dépend du rapport entre le nombre des ouvriers et la masse donnée du capital circulant, — c'est là une thèse chère aux économistes, — alors qu'en fait, la masse des moyens de subsistance que l'ouvrier retire du marché et la masse des moyens de subsistance dont le capitaliste dispose pour sa consommation dépendent du rapport entre la plus-value et le prix du travail.

Ricardo, de même que Barton¹¹, confond partout le rapport entre le capital variable et le capital constant avec le rapport entre le capital circulant et le capital fixe. Nous verrons plus loin jusqu'à quel point son analyse du taux du profit s'en trouve faussée.

En outre, Ricardo considère comme identiques la différence existant entre le capital fixe et le capital circulant et les différences qui, dans la rotation, proviennent d'autres causes que de la différence en question :

« Il faut encore remarquer que le capital circulant peut circuler, refluer dans les mains de son utilisateur, en des périodes très inégales. Le blé qu'un fermier achète comme semence est un capital fixe, comparé au blé que le boulanger achète pour en faire du pain. L'un le met en terre et ne le récupère qu'au bout

d'un an ; l'autre peut le faire moudre et le vendre sous forme de pain à ses clients, recouvrant ainsi son capital en une semaine, pour recommencer la même opération ou en entreprendre quelque autre¹². »

Ce qu'il y a de caractéristique ici, c'est que le blé de semence, bien qu'il ne serve pas d'aliment, mais de matière première, est d'abord du capital circulant parce qu'il est par lui-même aliment, et en second lieu du capital fixe parce qu'il n'est récupéré qu'au bout d'un an. Mais, ce qui fait d'un moyen de production un capital fixe, ce n'est pas sa récupération plus ou moins rapide, c'est la façon particulière dont il cède de la valeur au produit.

La confusion créée par A. Smith a conduit aux résultats suivants :

1° On confond la différence entre le capital fixe et le capital circulant et la différence entre le capital productif et le capital-marchandise. C'est ainsi qu'une seule et même machine est du capital circulant, tant qu'elle se trouve sur le marché comme marchandise, et du capital fixe, quand elle est incorporée au procès de production. Les choses étant ainsi, on ne voit pas du tout pourquoi telle sorte de capital serait plus fixe ou plus circulant que telle autre :

2° On identifie tout capital circulant avec le capital dépensé ou devant être dépensé en salaire. J. St. Mill et d'autres :

3° La différence entre le capital constant et le capital variable, que Barton, Ricardo, etc., confondaient déjà avec la différence entre le capital circulant et le capital fixe, est finalement ramenée tout entière à celle-ci. C'est ce que fait Ramsay, par exemple, pour qui tous les moyens de production, matières premières, etc., sont, aussi bien que les moyens de travail, du capital fixe, seul le capital dépensé en salaire étant du capital circulant. Mais, en opérant la réduction sous cette forme, on laisse échapper la différence réelle entre le capital constant et le capital variable ;

4° Chez les économistes modernes, anglais et surtout écossais, qui ont les conceptions indiciblement bornées d'un employé de banque, Mac Leod, Patterson et autres, la différence entre le capital fixe et le capital circulant se transforme en différence entre *money at call* et *money not at call* (dépôt d'argent que l'on peut retirer sans avis préalable ou au contraire seulement sur préavis).

Chapitre XII

LA PÉRIODE DE TRAVAIL

Prenons deux industries où la journée de travail soit de même ordre, où le procès de travail dure dix heures par exemple : une filature de coton et une usine de construction de locomotives. L'une des industries fournit chaque jour, chaque semaine, une quantité déterminée de produit achevé, des filés de coton ; l'autre mettra peut-être trois mois pour fabriquer un seul produit fini, une locomotive. Dans le premier cas, le produit est divisible, et le même travail recommence chaque jour ou chaque semaine. Dans l'autre cas, le procès de travail est continu, embrasse un nombre élevé de procès de travail journaliers dont la réunion et la continuité ne fournissent le produit fini qu'après un délai assez long. Bien que la durée du procès de travail quotidien soit ici la même, on constate une différence très importante dans la durée de l'acte de production, c'est-à-dire dans la durée totale des procès de travail répétés qui sont nécessaires pour livrer le produit à l'état fini, pour le jeter sur le marché comme marchandise, donc le convertir de capital productif en capital-marchandise. La différence entre le capital fixe et le capital circulant n'a rien à voir ici. La distinction mentionnée subsisterait, même si les deux industries employaient exactement les mêmes proportions de capital fixe et de capital circulant.

Ces différences dans la durée de l'acte de production se présentent non seulement entre des sphères différentes de production, mais dans la même sphère, suivant le volume du produit à fournir. Il faut moins de temps pour construire une habitation ordinaire qu'une grande usine : le nombre des procès de travail continus est donc moindre. La construction d'une locomotive exige trois mois, celle d'un cuirassé une ou plusieurs années. La production du blé demande près d'un an, celle des bêtes à cornes plusieurs années, et celle du bois peut réclamer de douze à cent ans. Un chemin rural s'ouvre peut-être en quelques mois, alors que, pour une ligne de chemin de fer, il faut des années. Un tapis ordinaire se fait en une semaine peut-être, une tapisserie des Gobelins en plusieurs années. Les différences dans la durée de l'acte de production sont donc innombrables.

Les capitaux déboursés étant égaux, la différence dans la durée de l'acte de production doit produire évidemment une différence dans la rapidité de la rotation, c'est-à-dire dans les délais pour lesquels un capital donné se trouve avancé. Supposons que la filature et la fabrique de locomotives emploient des capitaux égaux, répartis suivant la même proportion en capital constant et en capital variable, ainsi qu'en capital fixe et en capital circulant, que la journée de travail soit d'égale durée et se décompose suivant la même proportion en travail nécessaire et surtravail. Supposons en outre, pour écarter toutes les circonstances résultant du procès de circulation et ne se rapportant pas au cas considéré, que tous deux, les filés et la locomotive, sont fabriqués sur commande et payés à la livraison. A la fin de la semaine, au moment de la livraison, le filateur

occupère le capital circulant déboursé (abstraction faite de la plus-value), ainsi que l'usure du capital fixe contenue dans la valeur des filés. Il peut donc se servir du même capital pour recommencer le même cycle. Ce capital a terminé sa rotation. Le constructeur de locomotives, au contraire, est forcé, semaine par semaine et trois mois durant, de fournir de nouveaux débours de capital en salaire et en matières premières ; et ce n'est qu'au bout de trois mois, après livraison de la locomotive, que le capital circulant déboursé peu à peu durant ce laps de temps pour un seul et même acte de production, pour la fabrication d'une seule et même marchandise, retrouve une forme qui lui permettra de recommencer sa circulation ; l'usure des machines n'est également compensée qu'au bout de trois mois. L'un fait des débours d'une semaine, pour l'autre les débours d'une semaine sont multipliés par douze. Toutes choses égales d'ailleurs, l'un doit disposer d'un capital circulant douze fois supérieur à celui de l'autre.

Le fait que les capitaux avancés par semaine soient égaux n'a ici aucune importance. Quelle que soit la grandeur du capital avancé, dans l'un des cas il n'est avancé que pour une semaine, dans l'autre pour douze semaines ; avant ce temps écoulé, il ne peut servir ni à reprendre la même opération ni à en entreprendre une nouvelle.

La différence dans la vitesse de la rotation, dans le laps de temps pour lequel chaque capital est nécessairement avancé avant qu'il puisse servir à un nouveau procès de travail ou de mise en valeur, résulte de ce qui suit :

Supposons que la construction de la locomotive ou d'une machine quelconque exige 100 jours de travail. Par rapport aux ouvriers occupés à la filature ou dans la construction mécanique, les cent jours forment à titre égal une grandeur discontinue (discrète) qui, dans notre hypothèse, se compose de 100 procès de travail séparés et consécutifs, comptant chacun 10 heures. Mais, par rapport au produit, la machine, les 100 jours de travail forment une grandeur continue, une journée de 1000 heures de travail, un acte de production unique et d'un seul tenant. Ce jour de travail formé par la succession de journées formant un tout et plus ou moins nombreuses, je l'appelle *période de travail*. Quand nous parlons de la journée de travail, nous avons en vue le temps durant lequel l'ouvrier doit chaque jour dépenser sa force de travail, travailler. Quand nous parlons, au contraire, de la période de travail, nous avons en vue le nombre des journées de travail formant un tout qui sont nécessaires dans une industrie déterminée pour fournir tel produit fini. Le produit de chaque journée de travail n'est, dans ce cas, qu'un produit partiel, qui se complète de jour en jour pour n'arriver à sa forme achevée, ne devenir valeur d'usage achevée qu'au bout d'une période de travail plus ou moins longue.

Les interruptions, les perturbations provoquées dans le procès social de production, par exemple par les crises, influent donc de façon fort différente sur les produits du travail qui sont de nature discontinue et sur ceux qui exigent

pour leur production une longue période d'un seul tenant. La production en ce jour d'une masse déterminée de filés, de charbon, etc., n'est pas forcément suivie demain d'une nouvelle production du même genre. Il n'en est pas de même quand il s'agit de bateaux, de bâtiments, de voies ferrées, etc. Ce n'est pas le travail seul qui est interrompu, c'est l'acte de production d'un seul tenant qui l'est également. Si la besogne n'est pas poursuivie, les moyens de production et le travail déjà consommés ont été dépensés en pure perte. Et, même si elle est reprise plus tard, des détériorations se seront forcément produites dans l'interval.

Pendant toute la durée de la période de travail, la parcelle de valeur que le capital fixe cède chaque jour au produit jusqu'à son achèvement s'accumule par couches successives. Et c'est ici que se montre en même temps, dans son importance pratique, la différence entre le capital fixe et le capital circulant. Le capital fixe est avancé pour une période assez longue dans le procès de production, il n'a pas à être renouvelé avant l'expiration de ce délai, qui peut englober plusieurs années. Le fait que la machine à vapeur cède sa valeur chaque jour et par fractions aux filés, produit d'un procès de travail discontinu, ou qu'elle la cède pendant trois mois à une locomotive, produit d'un acte de production continu, ne change absolument rien à la dépense de capital nécessaire à l'achat de la machine à vapeur. Dans l'un des cas, sa valeur rentre par petites doses, toutes les semaines par exemple ; dans l'autre, elle rentre par quantités plus grandes, par exemple tous les trois mois. Mais, dans les deux cas, le renouvellement de la machine à vapeur ne se fait peut-être qu'au bout de vingt ans. Tant que chacune des périodes où sa valeur rentre par fractions à la suite de la vente du produit est plus courte que la période d'existence de la même machine à vapeur, celle-ci continue à fonctionner dans le procès de production pendant plusieurs périodes de travail.

Il en est autrement des éléments circulants du capital avancé. La force de travail achetée pour une semaine est dépensée dans le courant de cette semaine, et elle s'est matérialisée dans le produit. Il faut qu'elle soit payée à la fin de la semaine. Et cette dépense de capital pour l'achat de la force de travail se renouvelle chaque semaine durant les trois mois, sans que les déboursés d'une semaine mettent le capitaliste à même de faire la semaine suivante l'achat du travail. Chaque semaine, il faut dépenser un nouveau capital additionnel pour payer la force de travail, et si nous faisons abstraction de toutes les relations de crédit, le capitaliste doit être à même de déboursier le salaire de trois mois, bien qu'il ne le paie que par doses hebdomadaires. Même observation pour l'autre partie du capital circulant, les matières premières et les matières auxiliaires. Des couches successives de travail se déposent sur le produit. Pendant le procès de travail, ce n'est pas seulement la valeur de la force de travail dépensée, c'est encore la plus-value qui est constamment transférée au produit, mais à un produit inachevé, qui n'a pas encore la forme de la marchandise finie, qui, par

conséquent, est encore impropre à la circulation. Ceci s'applique également à la valeur-capital que les matières premières et les matières auxiliaires transfèrent, toujours par couches, au produit.

Suivant la durée plus ou moins longue de la période de travail que la nature spécifique du produit ou de l'effet utile à obtenir exige pour leur réalisation, il faut une dépense supplémentaire et continue de capital circulant (salaire, matières premières, matières auxiliaires), dont aucune partie ne se trouve sous une forme apte à la circulation et capable, par conséquent, de servir au renouvellement de la même opération ; chaque partie est, au contraire, comme élément du produit en voie de réalisation, fixée à son tour dans la sphère de production, engagée à son tour sous forme de capital productif. Mais le temps de la rotation est égal à la somme du temps de production et du temps de circulation du capital. Toute prolongation du temps de production diminue donc la vitesse de la rotation au même titre qu'une prolongation du temps de circulation. Mais, dans le cas qui nous occupe, il y a deux remarques à faire :

1° Le séjour dans la sphère de production est prolongé. Le capital avancé, la première semaine par exemple, en travail, matières premières, etc., et avec lui les parcelles de valeur cédées par le capital fixe au produit restent retenus dans la sphère de la production pour toute la durée des trois mois, sans pouvoir, puisqu'ils sont incorporés à un produit inachevé, encore en voie de réalisation, entrer comme marchandise dans la circulation :

2° Comme la période de travail nécessaire à l'acte de production dure trois mois en ne formant en réalité qu'un procès de travail d'un seul tenant, il faut ajouter régulièrement chaque semaine une nouvelle dose de capital circulant aux doses précédentes. La masse des capitaux additionnels avancés successivement croît donc avec la longueur de la période de travail.

Nous avons supposé que la filature et la fabrique de locomotives emploient des capitaux égaux, répartis suivant la même proportion en capital constant et capital variable, ainsi qu'en capital fixe et capital circulant, que la journée de travail est d'égale durée, en un mot qu'à part la durée de la période de travail toutes les conditions sont les mêmes. La première semaine, la dépense est la même dans les deux industries ; mais le produit du filateur peut être vendu et le prix de la vente employé à l'achat d'une nouvelle force de travail et de nouvelles matières premières, etc. ; en un mot, la production peut être continuée à la même échelle. Quant au constructeur de machines, ce n'est qu'au bout de trois mois, après avoir achevé son produit, qu'il peut reconvertir en argent le capital circulant dépensé la première semaine et l'employer à de nouvelles opérations. Il y a donc une première différence dans la récupération de la même quantité de capital déboursée. Mais il en existe une autre : pendant les trois mois, la même quantité de capital productif est employée dans la filature et la fabrique de machines, mais la grandeur du capital investi n'est pas du tout la même pour le filateur et le constructeur de machines : chez le premier, le même capital se

renouvelle rapidement, et l'on peut donc recommencer la même opération ; chez le second, le renouvellement se fait avec une lenteur relative et, jusqu'à ce qu'il soit terminé, il faut constamment ajouter de nouvelles quantités de capital aux anciennes. Une première différence affecte donc le laps de temps nécessaire au renouvellement de portions déterminées du capital, la durée de l'avance ; une seconde se rapporte à la masse du capital qu'il faut avancer suivant la longueur du procès de travail (bien que le capital employé par jour ou par semaine soit le même). Le fait est à noter, parce que la durée de l'avance peut augmenter — au chapitre suivant, nous allons étudier des cas de ce genre — sans que la masse du capital à avancer croisse proportionnellement à cette durée. Le capital doit être avancé plus longtemps et une plus grande quantité de capital se trouve engagée sous forme de capital productif.

Tant que le développement de la production capitaliste est peu considérable, les entreprises qui réclament une longue période de travail, donc des avances de capitaux élevées et prolongées, ne sont pas exploitées en mode capitaliste, surtout quand elles ne sont réalisables que sur une grande échelle : tel est le cas pour les routes, les canaux, etc., construits aux frais des communes ou de l'État (autrefois, la plupart du temps au moyen de la corvée, en ce qui concerne la force de travail). Ou bien les produits, dont la réalisation exige une longue période de travail, ne sont fabriqués grâce à la fortune du capitaliste lui-même que pour une part minime. Le particulier, par exemple, qui fait construire une maison fait des avances successives à l'entrepreneur ; il paie donc la maison peu à peu, au fur et à mesure que les travaux avancent. Mais dans l'ère du capitalisme développé, où, d'une part, des capitaux énormes se trouvent concentrés entre les mains de quelques personnes, où, d'autre part, le capitaliste associé (les sociétés par actions) se juxtapose aux capitalistes particuliers, en même temps que le système du crédit se développe, ce n'est plus qu'à titre d'exception qu'un entrepreneur capitaliste construit sur commande des maisons pour des particuliers. Il fait métier de bâtir, pour les vendre, des rangées de maisons et des quartiers entiers, tout comme d'autres capitalistes font métier de soumissionner pour l'établissement des chemins de fer.

Les dépositions faites en 1857 par un entrepreneur devant le Comité des banques nous renseignent sur la révolution opérée dans l'industrie du bâtiment de Londres par la production capitaliste. Dans ma jeunesse, dit-il, on construisait d'ordinaire les maisons sur commande, et au fur et à mesure de l'achèvement de certains travaux, l'entrepreneur touchait des acomptes. On ne bâtissait guère en vue de la spéculation ; en général, les entrepreneurs ne s'y résignaient que pour conserver leurs ouvriers en les faisant travailler régulièrement. Mais, depuis quarante ans, tout a changé. On ne construit plus guère sur commande. Quiconque a besoin d'une maison neuve s'en cherche une parmi celles qui sont construites par un spéculateur ou se trouvent encore en construction. L'entrepreneur ne travaille plus pour le client, mais pour le marché : tout comme n'im-

porte quel industriel, il est forcé d'avoir toujours en vente de la marchandise finie. Au lieu de construire peut-être, pour spéculer, trois ou quatre maisons à la fois, de nos jours on est contraint d'acheter un terrain étendu (c'est-à-dire, suivant l'expression continentale, de le prendre à bail la plupart du temps pour quatre-vingt-dix-neuf ans), d'y élever de 100 à 200 maisons et de se lancer ainsi dans une entreprise qui dépasse de vingt à cinquante fois sa fortune. L'entrepreneur se procure les fonds grâce à des hypothèques qu'il consent, mais n'a l'argent à sa disposition qu'au fur et à mesure de la construction d'un certain nombre de maisons. S'il survient une crise qui arrête le paiement des acomptes, c'est d'ordinaire l'échec de toute l'entreprise ; en mettant les choses au mieux, les maisons restent inachevées en attendant des temps meilleurs ; dans le pire des cas, elles sont mises aux enchères et liquidées à moitié prix. Un entrepreneur ne peut se faire une situation aujourd'hui qu'en bâtissant pour spéculer, et cela sur une grande échelle. Le profit tiré de la construction elle-même est fort peu de chose ; ce qui rapporte, c'est l'augmentation de la rente foncière, le choix et l'exploitation habiles du terrain à bâtir. C'est à l'aide de la spéculation qui anticipe sur les demandes de logements que furent construits presque en entier Belgravia et Tyburnia, ainsi que les dizaines de milliers de villas de la banlieue de Londres¹.

L'exécution de travaux s'effectuant en grand et demandant une période de travail très longue ne tombe complètement dans le domaine de la production capitaliste que lorsque la concentration du capital est déjà fort considérable et que le développement du système de crédit offre en outre au capitaliste la ressource facile d'avancer, et donc de risquer, non pas son propre argent, mais les capitaux d'autrui. Pourtant, que le capital avancé appartienne à celui qui l'utilise ou non, la vitesse et le temps de la rotation — cela va de soi — n'en sont nullement influencés.

Tout ce qui accroît la production de chaque journée de travail, comme la coopération, la division du travail, l'emploi de machines, diminue en même temps la période de travail dans le cas des actes de production d'un seul tenant. C'est ainsi que les machines raccourcissent le temps de construction des maisons, des ponts, etc. : les moissonneuses, les batteuses, etc., raccourcissent la période de travail nécessaire pour transformer le blé mûr en une marchandise prête à être livrée. Les progrès réalisés dans les constructions navales, augmentant la vitesse des bateaux, diminuent la durée de la rotation du capital investi dans la navigation. Ces améliorations, qui raccourcissent la période de travail et par conséquent le temps pour lequel le capital circulant doit être avancé, sont cependant liées d'ordinaire à une dépense plus considérable de capital fixe. D'autre part, la période de travail peut être réduite dans certaines industries par la simple extension de la coopération ; la construction d'une voie ferrée demande moins de temps quand on met sur pied de véritables armées d'ouvriers, qui attaquent l'ouvrage en beaucoup d'endroits à la fois. La durée

de la rotation diminue alors du fait de l'accroissement du capital avancé. Il faut que le capitalisme réunisse sous son autorité plus de moyens de production et plus de force de travail.

Si donc la réduction de la période de travail est liée d'ordinaire à un accroissement du capital avancé pour le temps ainsi réduit, la masse du capital avancé augmentant suivant que diminue la durée de l'avance, il faut rappeler ici qu'abstraction faite de la masse existante de capital social il s'agit de savoir jusqu'à quel degré les moyens de production et de subsistance, ou le droit d'en disposer, se trouvent éparpillés ou bien réunis entre les mains de quelques capitalistes, en d'autres termes, quelle est l'étendue de la concentration des capitaux déjà réalisée. Dans la mesure où le crédit permet, accélère et augmente la concentration du capital en une seule main, il contribue à raccourcir la période de travail, et par suite le temps de rotation.

Dans les branches de la production où la période de travail, qu'elle soit continue ou interrompue, est commandée par des conditions naturelles déterminées, les moyens ci-dessus indiqués ne peuvent provoquer aucun raccourcissement.

« L'expression : rotation plus rapide ne peut s'appliquer à la moisson, une seule rotation étant possible par an. Pour le bétail, nous posons simplement la question : comment accélérer la rotation de brebis de deux et trois ans, de bœufs de quatre et cinq ans² ? »

La nécessité de se procurer plus vite de l'argent liquide (pour payer par exemple les redevances fixes telles que les impôts, la rente foncière, etc.) donne la solution de cette question : au grand préjudice de l'agriculture, on vend ou on abat par exemple du bétail qui n'a pas encore atteint l'âge économique normal. Il s'ensuit finalement une hausse du prix de la viande.

« Les gens qui autrefois faisaient surtout de l'élevage pour garnir en été les pâturages des *Midland counties* et, en hiver, les étables des comtés de l'Est... ont été tellement touchés par les fluctuations et la baisse des prix des céréales qu'ils sont heureux de tirer profit des hauts prix du beurre et du fromage : toutes les semaines, ils vendent leur beurre au marché, pour couvrir les dépenses courantes ; pour leur fromage, ils touchent des avances d'un commissionnaire, qui l'enlève dès qu'il est transportable et qui établit naturellement les prix à sa guise. Pour ces raisons, et parce que l'agriculture est régie par les principes de l'économie politique, les veaux, que les contrées à industrie laitière envoyaient autrefois dans le Sud pour y être élevés, sont actuellement sacrifiés en masse, souvent même quand ils n'ont que huit ou dix jours, dans les abattoirs de Birmingham, Manchester, Liverpool et autres grandes villes voisines. Mais, si le malt était exempt d'impôts, les fermiers auraient fait plus de bénéfice et auraient pu garder leurs jeunes bêtes pour leur faire gagner de l'âge et du poids ;

en outre, le malt aurait remplacé, chez les gens qui n'ont pas de vaches, le lait dans la nourriture des veaux ; l'on aurait de la sorte évité en grande partie ... l'effrayante pénurie actuelle de jeunes bêtes. Quand on recommande à ces petites gens d'élever des veaux, ils disent : "Nous savons fort bien que l'élevage au lait serait d'un bon rapport, mais d'abord nous serions forcés de déboursier de l'argent, ce qui nous est impossible ; il nous faudrait ensuite attendre longtemps la rentrée de notre argent, alors que l'industrie laitière nous le fait retrouver immédiatement³." »

Si la prolongation de la rotation a déjà de telles conséquences chez les petits fermiers anglais, quelles ne seront pas les perturbations qu'elle provoquera chez les petits paysans du continent !

Plus longue est la période de travail et, par suite, la période nécessaire à l'achèvement de la marchandise propre à la circulation, plus la partie de valeur que le capital fixe cède par couches successives au produit s'accumule et plus le retour de cette partie de valeur se trouve retardé. Mais ce retard ne cause pas une nouvelle dépense de capital fixe. La machine continue à agir dans le procès de production, que son usure soit remplacée et revienne plus ou moins vite sous forme d'argent. Il n'en va pas de même du capital circulant. Il faut non seulement immobiliser le capital pour un temps plus long selon la durée de la période de travail ; mais, en outre, avancer continuellement du capital nouveau pour le salaire, les matières premières, les matières auxiliaires. Le retard dans le retour agit donc différemment sur le capital fixe et sur le capital circulant. Peu importe que le retour soit accéléré ou retardé, le capital fixe continue à fonctionner. Au contraire, le capital circulant, en cas de retour retardé, devient incapable de fonctionner, quand il est immobilisé sous la forme d'un produit invendu, ou inachevé et par suite invendable, et qu'il n'existe pas de capital additionnel pour le renouveler en nature.

« Tandis que le paysan meurt de faim, son bétail prospère : il avait plu passablement et les pâturages étaient luxuriants. Le paysan de l'Inde mourra de faim à côté de son bœuf gras. Les prescriptions de la superstition semblent cruelles vis-à-vis de l'individu, mais elles sont conservatrices de la société. La conservation des bêtes de travail garantit la continuation de l'agriculture et, par suite, les sources de l'entretien de la vie et de la richesse dans l'avenir. Qu'on trouve la chose dure et triste, soit : mais, dans les Indes, un homme se remplace plus facilement qu'un bœuf⁴. »

Voir le passage suivant du *Mânava-dharma-câstra*⁵, chap. X, § 62 :

« Sacrifier sa vie sans espoir de récompense pour sauver un prêtre ou une vache ... peut assurer le salut éternel de ces tribus de vile naissance. »

Il est naturellement impossible de livrer avant cinq ans achevés un animal de cinq ans. Mais ce qui est possible dans certaines limites, c'est de modifier le

traitement des animaux et les amener ainsi plus vite au point voulu. C'est ce qu'a fait notamment Bakewell. Jadis les brebis n'étaient en Angleterre bonnes pour la boucherie qu'à l'âge de quatre ou cinq ans, comme c'est encore le cas en France en 1855. D'après le système de Bakewell, on peut déjà engraisser une brebis d'un an ; en tout cas, elle a achevé sa croissance avant l'âge de deux ans. Par une sélection judicieuse, Bakewell, fermier à Dishley Grange, réduisait le squelette des brebis au minimum indispensable à leur existence. Ses brebis s'appelaient les New Leicesters.

« L'éleveur peut actuellement fournir au marché trois brebis dans le temps qu'il lui fallait autrefois pour en élever une seule ; et encore les parties qui donnent le plus de viande sont-elles plus développées, plus arrondies, plus grandes. Les brebis sont presque tout en viande⁶. »

Les méthodes qui abrègent la période de travail ne sont pas applicables au même degré, tant s'en faut, dans les diverses industries, et elles ne compensent pas les différences de durée des différentes périodes de travail. Pour nous en tenir à notre exemple, il se peut que la période de travail nécessaire à la construction d'une locomotive soit raccourcie, d'une façon absolue, par l'emploi de nouvelles machines-outils. Mais si, par l'amélioration des procédés, les produits achevés fournis par une filature chaque jour ou chaque semaine s'accroissent beaucoup plus rapidement, la longueur de la période de travail aura cependant subi une augmentation relative dans la fabrique de machines comparée à la filature.

LE TEMPS DE PRODUCTION

Le temps de travail est toujours du temps de production, c'est à-dire du temps durant lequel le capital stationne dans la sphère de la production. Mais la réciproque n'est pas vraie. Le temps durant lequel le capital reste dans le procès de production n'est pas nécessairement du temps de travail.

Il ne s'agit pas ici d'interruptions du procès de travail dues aux limites naturelles de la force de travail elle-même, bien que nous ayons vu à quel point le simple fait que le capital fixe, les bâtiments, les machines, etc., restent inemployés pendant les pauses du procès de travail a contribué à la prolongation contre nature du procès de travail et à l'introduction du travail de jour et de nuit. Il s'agit ici d'une interruption indépendante de la longueur du procès de travail, voulue par la nature même du produit et de sa fabrication, et durant laquelle l'objet de travail est soumis à des processus naturels plus ou moins longs et doit subir des modifications physiques, chimiques, physiologiques, le procès de travail étant totalement ou partiellement suspendu.

C'est ainsi qu'au sortir du pressoir le vin doit, pour acquérir un degré déterminé de perfection, d'abord fermenter un certain temps, puis reposer. Dans beaucoup d'industries, comme la poterie, le produit doit subir l'opération du séchage ; dans d'autres, comme le blanchiment de la toile, il doit être exposé à certaines influences pour modifier sa qualité chimique. Les blés d'hiver mettent jusqu'à neuf mois pour mûrir. Entre les semailles et la moisson, le procès de travail est presque entièrement interrompu. Dans la sylviculture, une fois terminés les semis et tous les travaux préliminaires, la graine met peut-être cent ans pour se transformer en un produit utilisable ; et, durant tout ce temps, elle ne réclame qu'un travail relativement insignifiant.

Dans tous ces cas, durant une grande partie du temps de production, on n'ajoute de travail supplémentaire que d'une façon sporadique. La situation décrite au chapitre précédent, où il faut ajouter du capital et du travail additionnels au capital déjà engagé dans le procès de production, ne se rencontre ici qu'avec des interruptions plus ou moins longues.

Dans tous ces cas, le temps de production du capital avancé se compose donc de deux périodes : une première, où le capital se trouve dans le procès de travail ; une seconde, où sa forme d'existence, — celle de produit inachevé, — est abandonnée à l'action de processus naturels, sans se trouver dans le procès de travail. Peu importe que ces deux périodes s'entrecroisent et interfèrent par moments. La période de travail et la période de production ne coïncident pas ici ; la seconde est plus longue que la première. Mais ce n'est qu'au terme de la période de production que le produit est fini, à point, donc convertible de la forme de capital productif à la forme de capital-marchandise. Plus grande est la durée du temps de production qui ne se compose pas de temps de travail, plus se prolonge par conséquent la période de rotation. Pour autant que le temps de production en

excèdent sur le temps de travail n'est pas déterminé par des lois naturelles données une fois pour toutes, comme il arrive dans la maturation du blé, la croissance du chêne, etc., la période de rotation peut, dans bien des cas, être abrégée plus ou moins par le raccourcissement artificiel du temps de production. C'est ce qui s'est produit dans le blanchiment, quand on a introduit les procédés chimiques au lieu du blanchiment sur le pré, et, dans le séchage, par l'installation d'appareils plus efficaces. Dans la tannerie, où le tannin mettait autrefois de six à dix-huit mois pour imprégner les peaux, la nouvelle méthode, qui emploie la machine pneumatique, a réduit ce temps à un mois et demi ou deux mois¹. Mais l'exemple le plus extraordinaire de réduction artificielle du simple temps de production rempli par des processus naturels nous est fourni par l'histoire de la production du fer, et surtout par la transformation de la fonte en acier, depuis cent ans, depuis la découverte du puddlage vers 1780 jusqu'au moderne procédé Bessemer et aux autres méthodes encore plus récentes. Le temps de production a subi une réduction considérable, mais la dépense de capital fixe s'est accrue dans la même mesure.

La fabrication américaine des formes de cordonnier nous montre de façon curieuse comment le temps de production peut s'écarter du temps de travail. Ici, une partie considérable des faux frais provient de ce que le bois doit rester à sécher jusqu'à 18 mois, si l'on veut qu'ensuite les formes ne gauchissent pas, qu'elles ne se déforment pas. Durant tout ce temps, le bois ne parcourt pas d'autre procès de travail. Ainsi la période de rotation du capital engagé est déterminée non seulement par le temps nécessaire à la fabrication des formes elles-mêmes, mais encore par le temps durant lequel ce capital, représenté par le bois qui sèche, reste improductif. Le bois se trouve depuis 18 mois dans le procès de production, avant de pouvoir entrer dans le procès de travail proprement dit. L'exemple montre en même temps comment les temps de rotation de différentes parties du capital total circulant peuvent différer par suite de circonstances qui surgissent non pas dans la sphère de circulation, mais dans le procès de production.

C'est dans l'agriculture surtout qu'apparaît clairement la différence entre le temps de production et le temps de travail. Dans nos climats tempérés, la moisson est annuelle. La réduction ou la prolongation de la période de production (9 mois en moyenne pour les emblavages d'hiver) dépendent elles-mêmes de l'alternance des bonnes et des mauvaises années, si bien qu'on ne saurait les prévoir et les contrôler avec précision comme dans l'industrie proprement dite. Seuls les produits secondaires, le lait, le fromage, etc., peuvent régulièrement être produits et vendus par périodes assez rapprochées. Le temps de travail se présente comme suit :

« Dans les différentes contrées de l'Allemagne, le nombre des jours de travail peut, en tenant compte des facteurs climatiques et autres, s'évaluer pour les

trois principales périodes de travail : période du printemps, depuis la fin de mars ou le commencement d'avril jusqu'à la mi-mai : cinquante à soixante jours ; période d'été, depuis le commencement de juin jusqu'à la fin d'août : soixante-cinq à quatre-vingts jours ; période d'automne, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin d'octobre, le milieu ou la fin de novembre : cinquante-cinq à soixante-quinze jours de travail. Pour l'hiver, il ne faut retenir que les travaux qui se font spécialement en cette saison : charrois de fumier, de bois, de denrées, de matériaux, etc.². »

Plus le climat est défavorable, plus la période de travail de l'agriculture et, par conséquent, la dépense de capital et de travail se resserrent. Ex. la Russie. Dans certaines régions du Nord, le travail des champs n'est possible que 130 à 150 jours par an. Il est facile de comprendre la perte que subirait la Russie si 50 millions de gens, sur les 65 millions de sa population européenne, restaient sans occupation les 6 ou 8 mois d'hiver, où tout travail agricole est arrêté. Outre les 200 000 paysans qui travaillent dans les 10 500 fabriques de la Russie, l'industrie à domicile s'est développée dans tous les villages. C'est ainsi que, dans certains villages, tous les paysans sont, depuis des générations, tisserands, tanneurs, cordonniers, serruriers, couteliers, etc. ; c'est principalement le cas dans les gouvernements de Moscou, de Vladimir, de Kalouga, de Kostroma et de Pétersbourg. Cette industrie à domicile, soit dit en passant, est déjà de plus en plus astreinte à se mettre au service de la production capitaliste : ce sont des marchands qui fournissent, directement ou par l'intermédiaire d'agents commerciaux, la chaîne et la trame aux tisserands³. On voit ici comment l'écart entre la période de production et la période de travail, cette dernière n'étant qu'une partie de la première, forme la base naturelle de la combinaison de l'agriculture et de l'industrie rurale accessoire ; et aussi comment cette dernière fournit un point d'appui au capitaliste qui se faufile d'abord en qualité de commerçant. En réalisant dans la suite le divorce de la manufacture et de l'agriculture, la production capitaliste assujettit de plus en plus l'ouvrier agricole à une occupation accessoire purement accidentelle et rend sa situation de plus en plus précaire. Ainsi que nous le verrons plus tard, toutes les différences de rotation se compensent pour le capitaliste. Mais non pour l'ouvrier.

Dans la plupart des industries proprement dites, dans les mines, dans les transports, etc., la marche de l'entreprise est régulière, le temps de travail régulier d'un bout de l'année à l'autre et, si nous faisons abstraction des fluctuations de prix, des troubles dans la marche des affaires, etc., considérés comme des interruptions anormales, les dépenses en capital entrant dans le procès de circulation journalier se répartissent régulièrement dans le temps : de même, si les autres conditions du marché ne changent pas, le retour du capital circulant, son remplacement, se fait pendant toute l'année à des périodes régulières : au contraire, dans les investissements où le temps de travail ne constitue qu'une

partie du temps de production, il se produit, aux différentes périodes de l'année, la plus grande irrégularité dans la dépense de capital circulant, tandis que le retour ne s'effectue qu'en une seule fois, au moment fixé par les conditions naturelles. En supposant une entreprise de même importance, c'est-à-dire une même somme de capital circulant qu'on avance, ce capital doit donc être avancé par quantités plus grandes en une fois et pour un temps plus long, que dans les affaires à périodes de travail continues. Ici également, la durée d'existence du capital fixe se différencie de façon plus marquée du temps où il fonctionne réellement de manière productive. Par suite de la différence entre le temps de travail et le temps de production, l'utilisation du capital fixe employé se trouve naturellement interrompue à tout instant pour plus ou moins longtemps : c'est ce qui se produit dans l'agriculture pour les bêtes de travail, les outils et les machines. Pour autant que ce capital fixe se compose de bêtes de travail, il réclame en permanence les mêmes dépenses ou à peu près, en fourrage, etc., que les bêtes travaillent ou ne travaillent pas. Pour les moyens de travail inanimés, même la non-utilisation cause une certaine dépréciation. Il se produit donc somme toute un renchérissement du produit, puisque la cession de valeur au produit est évaluée non pas d'après le temps pendant lequel le capital fixe fonctionne, mais d'après le temps où il perd de la valeur. Dans ces branches de la production, l'inactivité du capital fixe, qu'elle s'accompagne ou non de frais courants, est tout aussi bien condition de son emploi normal que, par exemple, la perte d'une certaine quantité de coton dans le filage ; de même, dans tout procès de travail s'effectuant dans des conditions techniques normales, la dépense improductive, mais inévitable, de force de travail compte au même titre que la dépense productive. Tout perfectionnement qui diminue la dépense improductive de moyens de travail, matières premières et force de travail, diminue également la valeur du produit.

Dans l'agriculture s'associent la durée relativement longue de la période de travail et la grande différence entre le temps de travail et le temps de production. Hodgskin dit judicieusement à ce sujet :

« La différence entre le temps » [bien qu'il ne distingue pas ici entre le temps de travail et le temps de production] « qui est nécessaire pour préparer les produits de l'agriculture et le temps nécessaire dans d'autres industries est la cause principale de la grande dépendance des agriculteurs. Ce n'est qu'au bout d'un an qu'ils peuvent porter leurs marchandises au marché. Pendant tout ce temps, ils sont forcés de prendre à crédit chez le cordonnier, le tailleur, le maréchal ferrant, le charron et les divers autres producteurs dont les produits leur sont indispensables et se préparent en peu de jours ou peu de semaines. Par suite de ces circonstances naturelles, et parce que la richesse augmente plus rapidement dans les autres branches de travail, les propriétaires fonciers, qui ont monopolisé le sol du royaume tout entier et se sont même arrogé le monopole de la législation, sont cependant

incapables d'empêcher leurs domestiques, leurs fermiers et eux-mêmes, d'être les gens les moins indépendants du pays⁴. »

Toutes les méthodes par lesquelles on veut, dans l'agriculture, soit répartir plus également sur toute l'année les dépenses en salaire et moyens de travail, soit diminuer le temps de la rotation en pratiquant la culture de produits plus variés, qui permet plusieurs récoltes au cours de l'année, exigent une augmentation du capital circulant avancé dans la production, déboursé en salaires, engrais, semences, etc. C'est ce qui se passe lorsque, de l'assolement triennal avec jachère, on passe à la culture alternative sans jachère. C'est également le cas, dans les Flandres, pour les *cultures dérobées**.

« Les plantes à racines utiles sont prises en culture dérobée, le même champ donnant d'abord des céréales, du lin, du colza pour les besoins de l'homme, et puis des racines semées après la moisson pour entretenir le bétail. Ce système qui permet de garder constamment les bêtes à cornes dans l'étable produit une accumulation considérable de fumier et devient ainsi le pivot de la rotation des cultures. Plus du tiers de la surface cultivée est consacré, dans la zone sablonneuse, aux cultures dérobées : c'est donc comme si l'on augmentait d'un tiers l'étendue du sol exploité. »

A côté des racines, on emploie également dans cette région du trèfle et d'autres plantes fourragères.

« La culture ainsi poussée jusqu'au point où elle devient du jardinage exige, on le comprend sans peine, un capital d'exploitation relativement considérable. Ce capital est estimé en Angleterre à 250 francs par hectare. En Flandre, nos cultivateurs jugeront sans doute beaucoup trop bas un capital de 500 francs⁵. »

Prenons enfin la sylviculture.

« Ce qui distingue essentiellement la production du bois de la plupart des autres productions, c'est que la force de la nature y agit en pleine indépendance et, rajeunissant naturellement, n'a pas besoin des forces de l'homme et du capital. Au surplus, même dans le cas où le rajeunissement des forêts est artificiel, la dépense de force humaine et de capital compte à peine à côté de l'action des forces de la nature. En outre, la forêt peut encore prospérer sur des terrains et dans des situations où le blé cesse de pousser ou donne un rendement qui ne paie plus. Mais la sylviculture exige, pour une exploitation régulière..., une superficie plus vaste que les céréales : avec de petites parcelles, il n'est pas possible de diviser le bois en coupes rationnelles, on perd la plupart du temps les ressources secondaires, il est plus difficile d'instituer une protection efficace de la forêt, etc. Mais le procès de production est lié à des délais tellement longs qu'il excède les plans d'une exploitation privée et parfois même la durée d'une vie humaine. En effet, le capital dépensé pour l'acquisition du sol »

(dans la production en commun, ce capital disparaît, et il s'agit simplement de déterminer quelle étendue la commune peut distraire de l'agriculture et des pâturages pour la consacrer à la sylviculture)

« ne rapporte de beaux fruits qu'après de longues années, n'accomplit qu'une rotation partielle et met parfois cent cinquante ans pour accomplir sa rotation complète ; ceci est même la règle pour certaines essences. En outre, pour que la production puisse être durable, il faut une réserve de bois sur pied, de dix à quarante fois supérieure à l'exploitation annuelle. Quiconque n'a donc pas d'autres ressources et ne possède pas de grands terrains boisés ne peut se livrer à une culture forestière régulière⁶. »

La longue durée du temps de production (qui ne comprend qu'un temps de travail relativement restreint) et, par suite, la longueur des périodes de rotation font de la sylviculture quelque chose de peu propre à l'exploitation privée et par conséquent à l'exploitation capitaliste, cette dernière étant essentiellement une exploitation privée, même quand le capitaliste individuel est remplacé par le capitaliste associé. Du reste, le développement de la culture et de l'industrie a de tout temps agi si fortement pour la destruction des forêts que tout ce qu'il a fait en revanche pour leur conservation et leur plantation n'est qu'une quantité absolument négligeable.

De la citation de Kirchhof, il faut surtout retenir le passage suivant :

« En outre, pour que la production puisse être durable, il faut une réserve de bois sur pied, de dix à quarante fois supérieure à l'exploitation annuelle. »

Une seule rotation demande donc de 10 à 40 ans, et davantage.

Même observation pour l'élevage. Une partie du troupeau (la provision de bétail) reste dans le procès de production, tandis qu'une autre partie est vendue comme produit annuel. Une seule partie du capital accomplit ici une rotation par an, tout comme dans le capital fixe, machines, bêtes de travail, etc. Bien que ce capital soit fixé pour assez longtemps dans le procès de production et prolonge ainsi la rotation du capital total, ce n'est point du capital fixe au sens strict du mot.

Ce que l'on appelle ici provision, — une quantité déterminée de bois sur pied ou de bétail, — se trouve en un certain sens dans le procès de production (à la fois comme moyen de travail et comme matériaux de travail) : d'après les conditions naturelles de sa reproduction, il faut, dans une exploitation bien ordonnée, qu'une partie considérable existe toujours sous cette forme.

La rotation subit une influence analogue de la part d'une autre espèce de provision, qui n'est que du capital productif en puissance, mais qui, par suite de la nature de l'exploitation, doit être accumulée en quantités plus ou moins grandes, donc avancée à la production pour un temps assez long, bien qu'elle n'entre que progressivement dans le procès actif de la production. A cette

catégorie appartient par exemple le fumier, avant d'être répandu dans les champs, de même le blé, le foin, etc., et les provisions d'aliments qui entrent dans la production du bétail.

« Une partie considérable du capital d'exploitation est contenue dans les provisions de l'exploitant. Mais ces provisions peuvent perdre plus ou moins de leur valeur, dès que l'on ne prend pas comme il se doit les mesures de précaution nécessaires à leur bonne conservation ; faute de surveillance, une partie des provisions de produits peut même être complètement perdue pour l'exploitation. Sous ce rapport, il faut donc surtout surveiller attentivement les granges, les greniers à blé et à fourrage, les caves, fermer soigneusement les celliers, et encore les tenir propres, les aérer, etc. ; de temps à autre, il faut retourner comme il faut le blé et les autres fruits à conserver, protéger suffisamment les pommes de terre et les betteraves aussi bien contre la gelée que contre l'eau et la pourriture⁷. »

« En évaluant les besoins de la consommation personnelle, surtout pour l'entretien du bétail, évaluation au cours de laquelle la répartition doit se faire en fonction de la production et du but poursuivi, il faut non seulement envisager les besoins à satisfaire, mais encore veiller à conserver une réserve relative pour les cas imprévus. Dès qu'il s'avère que la production propre ne suffit pas pour faire face à tous les besoins, il faut d'abord se demander si l'on ne peut couvrir ce déficit par d'autres produits (ressources de remplacement) ou du moins se procurer à meilleur marché les produits qui manquent. Si, par exemple, le foin fait défaut, l'on peut y suppléer par des racines auxquelles on ajoute de la paille. D'une façon générale, il importe de ne pas perdre de vue la valeur réelle et le prix marchand des divers produits et de prendre ses dispositions pour l'alimentation en conséquence ; l'avoine est-elle chère tandis que les pois et le seigle sont relativement bon marché, on aura tout avantage à remplacer, dans la nourriture des chevaux, une partie de l'avoine par des pois et du seigle et à vendre l'avoine ainsi économisée, etc.⁸. »

En étudiant la formation de provision, nous avons déjà fait remarquer qu'il faut une quantité déterminée, plus ou moins grande, de capital productif en puissance : c'est-à-dire une quantité déterminée de moyens de production destinés à la production, qui doivent se trouver stockés en masses plus ou moins grandes pour entrer peu à peu dans le procès de production. Nous avons observé que, dans une affaire donnée, pour une exploitation capitaliste d'un volume déterminé, la grandeur de ce stock productif dépend du plus ou moins de difficultés qu'on rencontre pour le renouveler, du voisinage relatif des marchés où s'effectue l'acquisition, du développement des moyens de transport et de communication, etc. Toutes ces conditions influent sur le minimum de capital qui doit exister sous forme de provision productive, donc sur la durée des avances de capital et sur le volume de la masse de capital à avancer en une fois.

Ce volume, qui influe également sur la rotation, est déterminé par le plus ou moins de temps pendant lequel du capital circulant est immobilisé sous la forme de provision productive, en qualité de capital productif simplement en puissance. Mais, d'autre part, en tant que cet arrêt dépend de la plus ou moins grande possibilité d'un remplacement rapide, de la situation du marché, etc., il résulte lui-même à son tour du temps de circulation, de circonstances qui entrent dans la sphère de circulation :

« En outre, tous les objets d'équipement ou tous les accessoires tels qu'outils de travail, cribles, corbeilles, cordes, cambouis, clous, etc., doivent d'autant plus se trouver en stock en vue d'un remplacement immédiat qu'on a moins l'occasion de se les procurer rapidement dans le voisinage. Il faut enfin, pendant l'hiver, passer soigneusement en revue tout l'outillage et veiller à réparer ou remplacer ce qui est nécessaire. Ce sont avant tout les conditions locales qui déterminent l'importance des réserves à constituer d'une façon générale en vue des besoins en équipement. Si les artisans et les magasins sont éloignés, il faut un stock plus considérable que là où ils se trouvent dans la localité même ou dans le voisinage immédiat. Quand, toutes choses égales d'ailleurs, on achète ces provisions en gros et d'un coup, on y gagne d'ordinaire l'avantage du meilleur marché, pour peu que l'on sache choisir le moment propice ; il est vrai qu'on puise ainsi en une seule fois dans le capital d'exploitation circulant une somme plus grande, dont il n'est pas toujours facile de se passer dans l'exploitation⁹. »

La différence entre le temps de production et le temps de travail comporte, ainsi que nous l'avons vu, des cas très différents. Le capital circulant peut se trouver dans la période de production avant d'entrer dans le procès de travail proprement dit (fabrication des formes de cordonnier) ; ou bien il se trouve dans la période de production après avoir traversé le procès de travail proprement dit (vin, blé de semence) ; ou bien le temps de travail perce, à certains moments, au milieu du temps de production (agriculture, sylviculture) ; une grande partie du produit apte à la circulation reste incorporée au procès actif de production, tandis qu'une partie bien moindre entre dans la circulation annuelle (sylviculture, élevage) ; la durée plus ou moins longue du temps pour lequel le capital circulant doit être déboursé sous forme de capital virtuellement productif et, par suite, la masse plus ou moins grande dans laquelle ce capital doit être déboursé en une fois découlent pour une part de la nature du procès de production (agriculture), et dépendent pour une part de la proximité des marchés, etc., bref de circonstances qui appartiennent à la sphère de la circulation.

Nous verrons plus loin (Livre III) à quelles théories absurdes ont abouti MacCulloch, James Mill, etc., en faisant la tentative d'identifier le temps de production et le temps de travail, tentative qui résulte à son tour d'une fausse application de la théorie de la valeur.

Le cycle de rotation que nous avons étudié plus haut est donné par la durée du capital fixe avancé au procès de production. Celui-ci, embrassant une série plus ou moins grande d'années, comprend forcément une série de rotations annuelles, ou même plus fréquentes du capital fixe.

Dans l'agriculture, un tel cycle de rotation résulte du système de l'assolement.

« La durée du bail ne saurait en aucun cas être plus courte que le temps de circulation exigé par le système d'alternance des cultures qui est en usage ; dans le système de l'assolement triennal, il faut donc trois, six, neuf ans et ainsi de suite. Dans le système d'assolement triennal avec jachère effective, le champ n'est cultivé que quatre fois en six ans, et, dans les années de culture, on alterne le blé d'hiver et le blé de printemps, et même, si la nature du sol l'exige ou le permet, on sème alternativement du blé et du seigle, de l'orge et de l'avoine. Chaque espèce de céréale donne un rendement plus ou moins riche dans le même terrain ; chacune a sa valeur propre et se vend à un prix différent. Le rapport du champ est donc autre chaque année, et celui de la première moitié de la circulation [des trois premières années] est autre que celui de la seconde. Même le rapport moyen au cours du temps de circulation n'est pas le même pour les deux périodes, la fertilité ne dépendant pas seulement de la qualité du sol, mais encore du temps, et plusieurs circonstances variables influant sur les prix. Il faut donc calculer le rendement du champ d'après les années moyennes de toute la durée de circulation de six années et d'après les prix moyens, pour trouver le rendement annuel moyen valable pour chacune des périodes. Mais il n'en serait pas de même si l'on ne calculait ce rendement que pour la moitié du temps de circulation, c'est-à-dire trois ans, parce qu'alors le chiffre du rendement total ne concorderait plus. De là vient que, dans le système d'assolement triennal, le bail doit être d'au moins six ans. Mais il est toujours plus désirable et plus avantageux, pour le fermier comme pour le bailleur, que la durée du bail soit un multiple du temps de bail¹⁰ (sic! [F.E.]) et qu'ainsi, avec l'assolement triennal, on la fixe non à six ans, mais à douze, dix-huit ans et plus encore, avec l'assolement septennal, non à sept, mais à quatorze, vingt-huit ans¹¹. »

(On lit à cet endroit du manuscrit : « Système d'assolement anglais. Faire ici une note ». F. E.).

Chapitre XIV

LE TEMPS DE CIRCULATION

Toutes les circonstances examinées jusqu'ici qui différencient les périodes de circulation de capitaux différents investis dans des industries différentes et, par suite, les temps pendant lesquels le capital doit être avancé naissent dans le procès de production lui-même ; telles sont la différence entre le capital fixe et le capital circulant, la différence entre les périodes de travail, etc. Le temps de rotation du capital est cependant égal à la somme de son temps de production et de son temps de circulation. Il va donc de soi que, si le temps de circulation change, le temps de rotation et par conséquent la durée de la période de rotation changeront également. Pour s'en rendre le mieux compte, on n'a qu'à comparer deux placements différents où, toutes les circonstances qui modifient la rotation étant les mêmes, les temps de circulation soient seuls différents ; ou à considérer un capital donné, dont la répartition en capital fixe et capital circulant ainsi que la période de travail soient déterminées, les temps de circulation variant seuls par hypothèse.

L'une des sections du temps de circulation, — celle qui est relativement la plus décisive, — est constituée par le temps de la vente, l'époque où le capital se trouve à l'état de capital-marchandise. Le temps de circulation et par suite la période de rotation s'allongent ou s'abrègent en fonction de la durée de ce délai. Il se peut aussi que les frais de magasinage, etc., rendent nécessaire une dépense supplémentaire de capital. Il apparaît à première vue que le temps nécessité par la vente des marchandises achevées peut être très variable pour les divers capitalistes travaillant dans la même branche : donc non seulement pour les masses de capital engagées dans différentes branches de production, mais encore pour les différents capitaux autonomes, qui ne constituent en somme que des fractions devenues indépendantes du capital total engagé dans la même sphère de production. Toutes choses égales d'ailleurs, la période de vente changera pour le même capital individuel avec les fluctuations générales que subit la situation du marché ou avec les fluctuations de cette situation dans telle industrie particulière. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Nous ne faisons que constater le simple fait : toutes les circonstances qui produisent une différence dans les périodes de rotation des capitaux placés dans des industries différentes provoquent également, quand elles agissent individuellement (c'est-à-dire quand, par exemple, un capitaliste a l'occasion de vendre plus rapidement que son concurrent, quand il emploie plus que lui des méthodes qui raccourcissent les périodes de travail, etc.), une différence dans la rotation des différents capitaux individuels engagés dans la même industrie.

Une cause qui intervient constamment pour différencier le temps de vente et par suite le temps de rotation en général, c'est l'éloignement du marché où la marchandise se vend, par rapport à son lieu de production. Pendant tout le temps qu'on le transporte au marché, le capital se trouve immobilisé à l'état de

capital-marchandise ; si on produit sur commande, il doit attendre le moment de la livraison ; et, si on ne produit pas sur commande, il faut ajouter au temps du déplacement le temps de l'attente sur le marché. Les améliorations des voies de communication et des moyens de transport abrègent d'une façon absolue la période des pérégrinations des marchandises, mais ne suppriment pas la différence relative que le déplacement fait naître dans le temps de circulation de capitaux-marchandises différents, ou même de différentes fractions du même capital-marchandise, destinées à des marchés différents. Les voiliers perfectionnés et les vapeurs, par exemple, raccourcissent le voyage, mais ils le raccourcissent aussi bien pour les ports rapprochés que pour les ports lointains. Bien que souvent diminuée, la différence relative subsiste. Mais, par suite du développement des moyens de transport et de communication, les différences relatives peuvent être modifiées jusqu'à ne plus correspondre aux distances naturelles. Une voie ferrée, par exemple, qui relie un lieu de production à un grand centre intérieur de population, peut faire qu'un autre point intérieur géographiquement plus rapproché, mais non situé sur une voie ferrée, paraisse plus éloigné, absolument ou relativement, que le centre situé à une distance géographique supérieure ; de même, par suite des mêmes circonstances, il peut se produire une modification dans l'éloignement relatif des lieux de production par rapport aux grands débouchés ; c'est ce qui explique que le changement des moyens de transport et de communication ait amené la ruine d'anciens centres et l'essor de nouveaux centres de production. (En outre, le transport revient relativement moins cher pour les longues distances que pour les petites.) Le développement des moyens de transport n'augmente pas seulement la rapidité du trajet de façon à diminuer dans le temps l'éloignement géographique ; il n'accroît pas seulement la masse des moyens de communication, beaucoup de navires par exemple pouvant partir en même temps pour le même port, plusieurs trains circuler en même temps sur différentes lignes entre deux points déterminés ; mais on voit par exemple des bateaux marchands partir de Liverpool pour New York jour après jour, et des trains de marchandises de Manchester pour Londres heure par heure. Avec un rendement donné des moyens de transport, la vitesse absolue, donc la partie correspondante du temps de circulation, n'est pas du tout altérée par cette dernière circonstance. Mais des quantités successives de marchandises peuvent être mises en route à de courts intervalles et arriver successivement sur le marché, sans s'accumuler en de grandes masses, comme capital-marchandise en puissance, jusqu'au moment de l'expédition effective. La rentrée de l'argent se répartit donc aussi sur des périodes successives plus courtes, en sorte qu'une partie des marchandises se trouve constamment convertie en argent, tandis que l'autre circule comme capital-marchandise. Cette répartition des rentrées sur un plus grand nombre de périodes successives raccourcit le temps total de circulation et par suite également la rotation. D'une part, la plus ou moins grande fréquence avec

laquelle fonctionnent les moyens de transport, le nombre des trains par exemple, se développe suivant qu'un lieu de production produit davantage et devient un centre important, et ce développement se fait toujours dans la direction du marché déjà existant, c'est-à-dire vers les grands centres de production et de population, vers les ports d'exportation, etc. Mais, d'autre part, cette facilité particulière des communications et la rotation plus rapide du capital qui en résulte (autant que celle-ci dépend du temps de circulation) provoquent une concentration accélérée des centres de production et par ailleurs de leurs débouchés. Cette concentration accélérée, en des points déterminés, de masses d'hommes et de capitaux s'accompagne de la concentration de ces masses de capitaux dans un petit nombre de mains. En même temps se produisent des modifications et des déplacements par suite des changements opérés dans la situation relative des lieux de production et des marchés par la transformation des moyens de communication. Tel lieu de production, auquel sa situation sur une grand-route ou sur un canal assurait un avantage particulier, se trouve maintenant sur une voie ferrée secondaire où les trains ne passent qu'à de rares intervalles, tandis que tel autre, situé naguère à l'écart des voies de grande communication, est devenu le point de croisement de plusieurs lignes de chemin de fer. Le premier déchoit, le second prospère. La modification des moyens de transport produit donc des différences locales dans le temps de circulation des marchandises, dans les possibilités d'acheter, de vendre, etc. ; ou bien elle a comme conséquence une répartition différente des différences locales déjà existantes. Pour comprendre l'importance de cette circonstance par rapport à la rotation du capital, on n'a qu'à se rappeler les litiges des représentants commerciaux et industriels des différents centres avec les directions des chemins de fer. (Voir le livre bleu du *Railway Committee*, déjà cité¹.)

Toutes les industries que la nature de leur produit destine surtout à l'écoulement sur le marché local, les brasseries par exemple, atteignent donc leur dimension maximum dans les grands centres de population. Ici, la rotation plus rapide du capital compense en partie le prix plus élevé de maintes conditions de production, des terrains à bâtir, etc.

Si, d'une part, le progrès de la production capitaliste et le développement des moyens de transport et de communication diminuent, pour une quantité donnée de marchandises, le temps de circulation, ce même progrès et la possibilité créée par un tel développement entraînent la nécessité de travailler pour des marchés de plus en plus éloignés, en un mot pour le marché mondial. La masse des marchandises en route vers des pays éloignés s'accroît énormément ; il s'ensuit une augmentation absolue et relative de la partie du capital social qui, constamment, se trouve pour des délais assez longs dans le stade du capital-marchandise, dans la période de circulation. En même temps s'accroît également la partie de la richesse sociale qui, au lieu de servir de moyens de production directs, est

engagée dans les moyens de transport et de communication et dans le capital fixe et circulant nécessité par leur exploitation.

La simple durée relative du voyage de la marchandise de son lieu de production à son lieu de vente crée une différence non seulement dans la première partie du temps de circulation, le temps de vente, mais encore dans la seconde partie, la reconversion de l'argent en éléments du capital productif, le temps d'achat. La marchandise est expédiée par exemple aux Indes : le voyage dure quatre mois. Supposons que le temps de vente soit égal à 0, la marchandise étant envoyée sur commande et payée au représentant du producteur lors de la livraison. Le renvoi de l'argent (la forme du renvoi importe peu) exige quatre nouveaux mois. Huit mois entiers s'écoulent donc avant que le même capital puisse à nouveau fonctionner comme capital productif, recommencer la même opération. Les différences ainsi suscitées dans la rotation constituent une des bases matérielles des délais de crédit différents, de même que le commerce maritime de Gênes, de Venise, par exemple, est en somme une des sources du système du crédit proprement dit.

« La crise de 1847 a permis aux banquiers et aux commerçants de l'époque de réduire l'usage indienne et chinoise (en ce qui concerne les lettres de change entre ces pays et l'Europe) de dix mois de date à six mois de vue ; et les vingt dernières années, avec l'accélération des voyages et l'établissement des télégraphes qu'elles ont apportés, rendent maintenant nécessaire une nouvelle réduction de six mois de vue à quatre mois de date, en attendant qu'on en arrive à quatre mois de vue. Pour aller de Calcutta à Londres par Le Cap, un voilier met en moyenne moins de trois mois. Une usage de quatre mois de vue équivaldrait à une circulation de quelque cent cinquante jours. L'usage actuelle de six mois de vue équivaut à une circulation de quelque deux cent dix jours². »

« (Par contre), l'usage brésilienne est encore de deux et trois mois de vue. Les traites d'Anvers (sur Londres) sont tirées à trois mois de date : même Manchester et Bradford tirent sur Londres à trois mois et plus. Par une convention tacite, le commerçant a de la sorte une possibilité suffisante de réaliser sa marchandise sinon longtemps avant, du moins pour le jour où les traites viennent à échéance. L'usage des traites indiennes n'est donc pas exagérée. Les produits des Indes, que l'on vend à Londres d'ordinaire à trois mois, ne peuvent guère, si l'on compte quelque temps pour la vente, être réalisés avant cinq mois ; et cinq autres mois s'écoulent en moyenne entre le jour où ces produits sont achetés aux Indes et le jour où ils sont livrés au magasin anglais. Nous avons donc une période de dix mois, alors que les traites ne courent pas au-delà de sept mois³. »

« Le 2 juillet 1866, cinq grandes banques de Londres, en relations surtout avec les Indes et la Chine, et le Comptoir d'escompte de Paris ont fait connaître qu'à dater du 1^{er} janvier 1867 leurs succursales et leurs agences d'Orient

n'achèteraient et ne vendraient plus que des traites tirées au maximum à quatre mois de vue⁴. »

Cette réduction a toutefois échoué et elle a dû être rapportée. (Depuis lors, l'ouverture du canal de Suez a bouleversé tout cela. F. E.)

Il va de soi que, si les marchandises circulent plus longtemps, les prix courent plus de risques de se modifier sur le marché de vente, puisque la période augmente où des changements de prix peuvent se produire.

Une différence du temps de circulation, soit une différence individuelle entre capitaux variés de la même industrie, soit une différence entre industries variées en fonction des différentes usances, là où l'on ne paie pas au comptant, résulte des termes variables auxquels s'effectuent les paiements lors de la vente et de l'achat. Nous n'insistons pas ici sur ce point, si important pour le crédit.

Le volume des contrats de livraison, qui varie avec le volume et l'échelle de la production capitaliste, fait également naître des différences dans les temps de rotation. En tant que transaction entre l'acheteur et le vendeur, le contrat de livraison est une opération appartenant au marché, à la sphère de circulation. Les différences qui en résultent pour le temps de rotation découlent donc de la sphère de circulation, mais réagissent immédiatement sur la sphère de production, et cela sans qu'il soit tenu compte des termes de paiement et des conditions de crédit, par conséquent même dans la vente au comptant. Le charbon, le coton, les filés, etc., sont par exemple des produits discontinus. Chaque jour fournit une quantité déterminée de produit fini. Mais, si le filateur ou le propriétaire de charbonnage entreprend la livraison de masses de produits qui exigent une période de 4 ou 6 semaines de journées de travail successives, tout se passe, par rapport au temps pendant lequel il faut avancer le capital, exactement comme si l'on introduisait dans ce procès de travail une période de travail continue de 4 à 6 semaines. On suppose naturellement ici que la livraison de toute la commande se fait en une fois ou que du moins le paiement ne s'effectue qu'après livraison complète. Prise à part, chaque journée a donc fourni une certaine quantité de produit achevé ; mais ce produit n'est jamais qu'une partie de la masse à livrer par contrat. S'il ne se trouve plus dans le procès de production, il est du moins emmagasiné dans les entrepôts comme un capital simplement en puissance.

Examinons maintenant la deuxième époque du temps de circulation : le temps d'achat, autrement dit l'époque pendant laquelle le capital se reconvertit de la forme monnaie en éléments du capital productif. A cette époque, il doit conserver plus ou moins longtemps sa forme de capital-argent : une certaine fraction du capital total avancé doit donc se trouver en permanence à l'état de capital-argent, bien qu'elle se compose d'éléments variant sans cesse. Dans une affaire déterminée il faut, par exemple, que n fois 100 l. st. du capital total avancé existent sous la forme de capital-argent, en sorte que, simultanément à la conver-

sion continue de tous les éléments de ces n fois 100 l. st. en capital productif, cette somme se reconstitue tout aussi continuellement par ce qui revient de la circulation, du capital-marchandise réalisé. Une fraction déterminée du capital avancé se trouve donc constamment à l'état de capital-argent, par conséquent sous une forme appartenant non à sa sphère de production, mais à sa sphère de circulation.

Nous avons déjà vu que l'éloignement du marché, en prolongeant le temps pendant lequel le capital est retenu sous la forme de capital-marchandise, retarde directement la rentrée de l'argent, donc aussi la conversion du capital-argent en capital productif.

Nous avons vu en outre (chap. VI⁵) qu'en ce qui concerne l'acquisition des marchandises on est obligé par le temps d'achat, par l'éloignement plus ou moins grand des principaux centres de provenance des matières premières, de faire l'achat de ces matières premières pour de longues périodes et de les tenir toujours prêtes sous forme de provision productive, de capital productif latent, en puissance ; ainsi la masse de capital qu'il faut avancer en une fois et la durée pour laquelle il faut l'avancer sont plus considérables, bien que l'échelle de la production soit la même.

Dans différentes industries, on constate le même effet suivant les intervalles plus ou moins longs où d'assez grandes masses de matières premières sont jetées sur le marché. A Londres, par exemple, de grandes quantités de laine se vendent tous les 3 mois aux enchères, et ces ventes dominent le marché ; pourtant, dans l'ensemble, le marché du coton se renouvelle d'une récolte à l'autre de façon continue, bien que parfois irrégulière. Ces intervalles périodiques déterminent les moments principaux où se fait l'achat de matières premières et influent surtout sur les achats spéculatifs déterminant des avances plus ou moins longues dans ces éléments de production, tout comme la nature des marchandises produites influe sur le temps plus ou moins long où le spéculateur retient intentionnellement le produit sous forme de capital-marchandise en puissance.

« Il s'ensuit que l'agriculteur lui-même doit spéculer jusqu'à un certain point et différer ... la vente de ses produits suivant les exigences du moment. [Suivent quelques règles générales. (F. E.)] Mais ce qui importe le plus pour l'écoulement du produit, c'est la personne même du vendeur, le produit et le lieu. Le producteur, à qui l'habileté et la chance [!] ont assuré des fonds de roulement suffisants, ne saurait être critiqué si, les prix étant excessivement bas, il garde sa récolte pendant un an ; mais celui à qui manquent les fonds de roulement et surtout [!] l'esprit de spéculation tâchera d'obtenir les prix moyens et vendra donc dès qu'il en aura l'occasion et chaque fois. Conserver la laine pendant plus d'un an ne rapportera d'ordinaire qu'une perte ; les céréales et les graines oléagineuses peuvent, au contraire, se garder plusieurs années sans rien perdre de leur composition naturelle ni de leur qualité. S'agit-il de produits habituelle-

ment soumis à des hausses et à des baisses de prix considérables à de courts intervalles, tels que les graines oléagineuses, le houblon, les cardes, etc., on a raison de ne pas les vendre dans les années où le prix de vente est bien inférieur au prix de revient. Ce qu'il faut le moins différer, c'est la vente des choses qui exigent des frais d'entretien journalier, comme le bétail gras, ou se gâtent rapidement, comme les pommes de terre, les fruits, etc. Dans maintes régions, les prix les plus bas et les plus élevés de tel produit alternent en moyenne avec les saisons : c'est ainsi qu'en bien des endroits le blé coûte en moyenne moins cher à la Saint-Martin qu'entre Noël et Pâques. En outre, la vente de maints produits ne se fait avec succès, dans bien des contrées, qu'à des moments déterminés : c'est le cas pour la laine vendue sur des marchés spéciaux dans les pays où le commerce de ce produit, en dehors de ces marchés, est d'ordinaire bloqué⁶, etc. »

Quand nous étudions la seconde moitié du temps de circulation, pendant laquelle l'argent se retransforme en élément du capital productif, nous avons à tenir compte non seulement de cette conversion considérée comme telle et du temps que l'argent met pour opérer son retour, suivant l'éloignement du marché où se vend le produit, mais encore et surtout du volume sous lequel une partie du capital avancé doit se trouver constamment sous la forme argent, à l'état de capital-argent.

Abstraction faite de toute spéculation, le volume des achats, en ce qui concerne les marchandises qui doivent constamment être présentes comme provision productive, dépend des dates où il faut renouveler cette provision, par conséquent de circonstances qui sont elles-mêmes liées à la situation du marché et diffèrent donc suivant les différentes matières premières ; de temps à autre, il faut donc avancer en une fois d'importantes sommes d'argent. Selon la rotation du capital, l'argent met plus ou moins de temps à rentrer, mais rentre toujours par fractions. Une partie en est redéboursée tout aussi constamment, à de courts intervalles, la partie reconvertie en salaire. Mais l'autre partie, celle qui se reconvertit en matières premières, etc., doit être accumulée, pour des périodes assez étendues, comme fonds de réserve, soit en vue des achats, soit en vue des paiements. Cette partie existe donc sous forme de capital-argent, bien que le volume sous lequel elle existe soit variable.

Nous verrons au chapitre suivant que d'autres circonstances, qu'elles découlent du procès de production ou du procès de circulation, exigent cette présence d'une portion déterminée du capital avancé sous la forme argent. Faisons pourtant ici une remarque générale : les économistes sont très disposés à oublier qu'une partie du capital exigé pour une entreprise non seulement parcourt tour à tour les trois formes de capital-argent, de capital productif et de capital-marchandise, mais qu'en permanence diverses portions de ce capital se trouvent parallèlement sous ces formes, bien que leur grandeur relative varie constam-

ment. Ils oublient surtout la fraction qui existe constamment sous forme de capital-argent, bien que cette circonstance soit précisément très nécessaire à l'intelligence de l'économie bourgeoise et, par suite, se fasse sentir aussi dans la pratique.

Chapitre XV

EFFET DU TEMPS DE ROTATION SUR LE MONTANT DU CAPITAL AVANCÉ

Dans ce chapitre et dans le chapitre suivant, nous traiterons de l'influence du temps de rotation sur la mise en valeur du capital.

Prenons le capital-marchandise produit par une période de travail, par exemple de 9 semaines. Faisons abstraction, pour le moment, de la fraction de valeur ajoutée au produit par l'usure moyenne du capital fixe, ainsi que de la plus-value qui s'y ajoute pendant le procès de production : la valeur de ce produit sera dès lors égale à la valeur du capital circulant avancé pour sa production, c'est-à-dire à celle du salaire et des matières premières et auxiliaires consommées dans sa production. Supposons que cette valeur soit de 900 l. st. : le déboursé hebdomadaire sera de 100 l. st. La période de production, qui coïncide ici avec la période de travail, est donc de 9 semaines. Peu importe qu'il s'agisse d'une période de travail pour un produit continu ou d'une période de travail continue pour un produit divisible, pourvu que la quantité de produit divisible fournie en une seule fois au marché coûte 9 semaines de travail. Supposons que le temps de circulation dure 3 semaines. La période de rotation sera donc au total de 12 semaines. Au bout de 9 semaines, le capital productif avancé se trouve transformé en capital-marchandise, mais il séjourne encore 3 semaines dans la période de circulation. Le nouveau procès de production ne pourrait donc commencer qu'avec la treizième semaine, et la production serait arrêtée pour 3 semaines, c'est-à-dire pendant le quart de la période totale de rotation. Ici encore, il est indifférent que ce délai soit nécessaire pour la vente de la marchandise, ou qu'il soit imposé par l'éloignement du marché ou les échéances de paiement de la marchandise vendue. Tous les 3 mois, la production serait donc arrêtée pendant 3 semaines, et l'arrêt annuel serait de 4 fois 3 semaines égal 12 semaines ou 3 mois, soit un quart de la rotation annuelle. Pour que la production soit continue et se poursuive à la même échelle de semaine en semaine, il n'y a que deux solutions possibles.

On peut réduire l'échelle de la production de telle sorte que les 900 l. st. suffisent pour maintenir le travail en marche à la fois pendant la période de travail et pendant le temps de circulation de la première rotation. Avec la dixième semaine s'ouvre alors une seconde période de travail, et par suite une seconde période de rotation, avant que la première période de rotation soit terminée : celle-ci est en effet de 12 semaines, alors que la période de travail n'est que de 9 semaines. En répartissant 900 l. st. sur 12 semaines, nous avons 75 l. st. par semaine. Il est clair tout d'abord qu'une telle réduction de l'échelle de l'entreprise présuppose une modification dans le volume du capital fixe et, en conséquence, une réduction générale de l'investissement fait dans l'entreprise. On peut se demander en second lieu si cette réduction est, d'une façon ou de l'autre, possible : en fonction du développement de la production dans les diver-

ses industries, le capital investi doit atteindre un minimum normal, au-dessous duquel aucune affaire individuelle ne saurait soutenir la concurrence. Mais ce minimum normal n'est pas fixe ; il croît sans cesse avec le développement capitaliste de la production. Entre le minimum normal donné dans chaque cas et le maximum normal qui s'étend sans cesse, il y a de nombreux degrés intermédiaires, — un entre-deux qui admet des degrés d'investissement du capital très différents. Dans les limites de cet entre-deux, il peut donc se produire aussi une réduction, mais elle a pour limite, dans chaque cas, le minimum normal. — En cas d'entrave de la production, encombrement des marchés, enchérissement des matières premières, etc., on réduit l'investissement normal de capital circulant, la base de capital fixe restant la même, en limitant le temps de travail, en ne faisant faire aux ouvriers, par exemple, que des demi-journées ; de même, au temps de la prospérité, l'on peut, sans modifier la base de capital fixe, donner une extension anormale au capital circulant soit en prolongeant le temps de travail, soit en intensifiant le travail. Dans les entreprises qui escomptent d'avance ces fluctuations, on s'en tire soit par les moyens ci-dessus indiqués, soit par l'emploi simultané d'un plus grand nombre d'ouvriers concurremment avec l'utilisation d'un capital fixe tenu en réserve, par exemple les locomotives de réserve dans les chemins de fer, etc. Dans notre hypothèse, nous n'envisageons que les conditions normales, et nous ne tiendrons donc pas compte de ces fluctuations anormales.

Pour que la production reste continue, la dépense du même capital circulant est donc ici répartie sur une période plus longue, 12 semaines au lieu de 9. Le capital productif fonctionnant dans chaque unité de temps est donc un capital réduit ; sa partie circulante, passant de 100 à 75, est diminuée du quart. La somme totale dont le capital productif fonctionnant dans la période de travail de 9 semaines est diminué est de 25 l. st. $\times 9 = 225$ l. st., soit le quart de 900 l. st. Mais le rapport entre le temps de circulation et la période de rotation est également de $3/12$ ou $1/4$. Donc, si l'on veut que la production ne soit pas interrompue pendant le temps de circulation du capital productif converti en capital-marchandise, si l'on veut qu'elle se continue, au contraire, de semaine en semaine avec régularité et sans coupure, mais que l'on ne dispose pour cela d'aucun capital circulant particulier, on ne peut atteindre ce but qu'en réduisant la production, en diminuant l'élément circulant du capital productif en fonction. La partie de capital circulant libérée de la sorte pendant le temps de circulation en vue de la production est à la somme totale du capital circulant avancé comme le temps de circulation est à la période de rotation. Mais ceci ne s'applique, ainsi que nous l'avons observé déjà, qu'aux industries où le procès de travail s'effectue de semaine en semaine à la même échelle, où, par conséquent, il n'est pas nécessaire, comme dans l'agriculture, de varier les investissements de capital suivant les périodes de travail.

Mais supposons, au contraire, que la nature de l'industrie empêche toute

réduction dans l'échelle de la production et par suite dans le montant du capital circulant à avancer chaque semaine : la continuité de la production ne peut être atteinte que grâce à un supplément de capital circulant, soit 300 l. st. dans notre exemple. Pendant les 12 semaines de la période de rotation, on avance à intervalles successifs 1 200 l. st., dont 300 l. st. sont le quart, tout comme 3 semaines sont le quart de 12 semaines. Au bout de la période de travail de 9 semaines, la valeur-capital de 900 l. st. a échangé la forme de capital productif contre la forme de capital-marchandise. Sa période de travail est terminée, et elle ne peut être renouvelée avec le même capital. Pendant les 3 semaines où il séjourne dans la sphère de circulation en fonctionnant comme capital-marchandise, ce capital est par rapport au procès de production comme s'il n'existait pas. Nous faisons, pour le moment, abstraction de tout système de crédit, et nous supposons que le capitaliste n'opère qu'avec ses propres capitaux. Mais, pendant que le capital avancé pour la première période de travail demeure 3 semaines dans le procès de circulation après avoir achevé le procès de production, c'est un capital supplémentaire de 300 l. st. qui fonctionne, si bien que la continuité de la production n'est pas interrompue.

Il nous faut faire ici les remarques suivantes :

1° Le capital de 900 l. st. avancé au début a beau terminer sa période de travail au bout de 9 semaines, il ne rentre qu'au bout de 3 nouvelles semaines, c'est-à-dire au début de la treizième semaine. Mais, après la neuvième semaine, il s'ouvre aussitôt une nouvelle période de travail, grâce au capital supplémentaire de 300 l. st. C'est précisément ce fait qui assure la continuité de la production :

2° Les fonctions du capital primitif de 900 l. st. et du capital supplémentaire de 300 l. st. ajouté à la fin de la première période de travail de 9 semaines et ouvrant sans interruption la seconde période de travail sont absolument distinctes, ou peuvent l'être du moins, dans la première période de rotation, tandis qu'elles s'entrecroisent dans le cours de la seconde.

Représentons la chose de façon concrète :

Première période de rotation de 12 semaines. Première période de travail de 9 semaines ; la rotation du capital avancé se termine avec le début de la treizième semaine. Pendant les 3 dernières semaines, c'est le capital supplémentaire de 300 l. st. qui fonctionne et ouvre la seconde période de travail de 9 semaines.

Deuxième période de rotation. Au début de la 13^e semaine, 900 l. st. sont rentrées et capables de commencer une nouvelle rotation. Mais la seconde période de travail a déjà été ouverte la 10^e semaine avec les 300 l. st. supplémentaires ; grâce à cela, au début de la 13^e semaine, un tiers de la période de travail se trouve déjà accompli, et 300 l. st. de capital productif sont déjà converties en produit. Comme il ne faut plus que 6 semaines pour achever la seconde période de travail, deux tiers seulement du capital rentré, 600 l. st. sur 900, peuvent entrer dans le procès de production de la seconde période de travail. 300 l. st. sont rendues disponibles sur les 900 l. st. primitives pour jouer le même

rôle que le capital supplémentaire de 300 l. st. a joué dans la première période de travail. A la fin de la 6^e semaine de la deuxième période de rotation, la deuxième période de travail est terminée. Le capital de 900 l. st. qui s'y trouve engagé rentre au bout de 3 semaines, c'est-à-dire au bout de la 9^e semaine de la deuxième période de rotation de 12 semaines. Pendant les 3 semaines de sa circulation, le capital libéré de 300 l. st. entre en fonction. C'est ainsi que la troisième période de travail d'un capital de 900 l. st. commence avec la 7^e semaine de la seconde période de rotation ou la 19^e semaine de l'année.

Troisième période de rotation. A la fin de la 9^e semaine de la seconde période de rotation, il y a une nouvelle rentrée de 900 l. st. Mais la troisième période de travail a déjà commencé avec la 7^e semaine de la précédente période de rotation, et 6 semaines se sont déjà écoulées. Elle ne dure donc que 3 semaines. Sur les 900 l. st. rentrées, il n'entre par conséquent que 300 dans le procès de production. La quatrième période de travail remplit les 9 autres semaines de cette période de rotation, et avec la 37^e semaine de l'année commencent en même temps la quatrième période de rotation et la cinquième période de travail.

Pour simplifier le calcul, mettons : période de travail, 5 semaines ; temps de circulation, 5 semaines ; donc période de rotation de 10 semaines ; l'année comptée à 50 semaines, une dépense hebdomadaire de capital de 100 l. st. La période de travail exige donc un capital circulant de 500 l. st. et le temps de circulation un capital supplémentaire de 500 autres l. st. Nous aurons le tableau suivant pour les périodes de travail et de rotation :

Périodes de travail	Semaines	L. st. de marchandise	Retrees du capital
1 ^{re}	1 ^{re} -5 ^e	500	Au bout de la 10 ^e semaine
2 ^e	6 ^e -10 ^e	500	- - 15 ^e -
3 ^e	11 ^e -15 ^e	500	- - 20 ^e -
4 ^e	16 ^e -20 ^e	500	- - 25 ^e -
5 ^e	21 ^e -25 ^e	500	- - 30 ^e -

Si le temps de circulation est égal à 0 et que la période de rotation soit donc égale à la période de travail, le nombre annuel des rotations est le même que celui des périodes de travail. La période de travail étant de 5 semaines, le nombre des rotations serait donc $50/5 = 10$ et la valeur du capital ayant accompli ces rotations serait de $500 \text{ l. st.} \times 10 = 5000 \text{ l. st.}$ Dans notre tableau, où nous avons supposé un temps de circulation de 5 semaines, il y a également une production annuelle de 5000 l. st. de marchandises, mais $1/10$, soit une valeur de 500 l. st., se trouve constamment sous la forme de capital-marchandise et ne rentre qu'au bout de 5 semaines. A la fin de l'année, le produit de la dixième période de travail

(46^e à 50^e semaine de travail) n'a donc achevé que la moitié de sa période de rotation, le temps de circulation embrassant les 5 premières semaines de la nouvelle année.

Prenons encore un troisième exemple : période de travail, 6 semaines ; temps de circulation, 3 semaines ; avance hebdomadaire de capital de 100 l. st. pour le procès de travail.

Première période de travail : 1^{re}-6^e semaine. A la fin de la 6^e semaine, un capital-marchandise de 600 l. st., dont la rentrée se fait à la fin de la 9^e semaine.

Deuxième période de travail : 7^e-12^e semaine. De la 7^e à la 9^e semaine, avance d'un capital supplémentaire de 300 l. st. A la fin de la 9^e semaine, rentrée de 600 l. st., dont 300 l. st. sont avancées de la 10^e à la 12^e semaine. A la fin de la 12^e semaine, on aura donc 300 l. st. liquides en argent, 600 l. st. en capital-marchandise, rentrant au bout de la 15^e semaine.

Troisième période de travail : 13^e-18^e semaine. De la 13^e à la 15^e semaine, avance des 300 l. st. dont nous venons de parler, puis rentrée de 600 l. st., dont 300 l. st. sont avancées de la 16^e à la 18^e semaine. A la fin de la 18^e semaine, 300 l. st. liquides en argent ; 600 l. st. existant sous forme de capital-marchandise, qui rentre à la fin de la 21^e semaine. (Voir la représentation plus détaillée de ce cas dans la suite, point II.)

En neuf périodes de travail (54 semaines), il y a donc production de $600 \text{ l. st.} \times 9 = 5400 \text{ l. st.}$ de marchandises. A la fin de la neuvième période de travail, le capitaliste possède 300 l. st. en argent et 600 l. st. en marchandises qui n'ont pas encore accompli leur temps de circulation.

Comparons ces trois exemples. Voici ce que nous trouvons en premier lieu : c'est seulement dans le deuxième cas qu'il y a succession et alternance du capital de 500 l. st. et du capital supplémentaire II également de 500 l. st., si bien que ces deux parties du capital se meuvent séparément ; mais il n'en est ainsi que parce que nous avons fait la supposition tout à fait exceptionnelle que la période de rotation se compose, par moitiés égales, de la période de travail et du temps de circulation. Dans tous les autres cas, quelle que soit l'inégalité entre les deux parties de la période de rotation, il y a entrecroisement des mouvements des deux capitaux dès la deuxième période de rotation (exemples I et III). Le capital supplémentaire II forme alors, avec une partie du capital I, le capital fonctionnant dans la deuxième période de rotation, tandis que le reste du capital I est libéré pour accomplir la fonction primitive du capital II. Le capital actif pendant le temps de circulation du capital-marchandise n'est pas identique, dans ce cas, avec le capital II primitivement avancé à cette fin ; mais il a la même valeur et constitue la même fraction du capital total avancé.

En second lieu, le capital, qui a fonctionné pendant la période de travail, reste oisif pendant le temps de circulation. Dans le deuxième cas, le capital fonctionne pendant une période de travail de 5 semaines et reste oisif pendant les 5 semaines du temps de circulation. Au cours d'une année, le capital I restera donc oisif

au total pendant 6 mois. Il est remplacé pour ce temps par le capital supplémentaire II qui, de son côté, reste donc oisif pendant 6 mois. Mais le capital supplémentaire, nécessaire pour assurer la continuité de la production pendant le temps de circulation, est déterminé non pas par la grandeur totale, ou par la somme des temps de circulation dans les limites d'une année, mais seulement par le rapport entre le temps de circulation et la période de rotation. (Nous supposons naturellement que toutes les rotations s'opèrent dans les mêmes conditions.) C'est pourquoi, dans le deuxième cas, il faut 500 l. st. de capital supplémentaire, et non 2 500. Ce qui provient simplement du fait que le capital supplémentaire entre dans la rotation tout aussi bien que le capital avancé primitivement et, à l'instar de ce dernier, supplée à sa masse par le nombre de ses rotations.

En troisième lieu, il n'importe aucunement aux circonstances ici étudiées que le temps de production soit plus long que le temps de travail. Les périodes totales de rotation sont de ce fait allongées, mais cette prolongation de la rotation n'exige, pour le procès de travail, aucun capital supplémentaire. Le capital supplémentaire n'a d'autre but que de combler les lacunes que le temps de circulation creuse dans le procès de travail ; il ne doit donc garantir la production que contre les troubles résultant du temps de circulation ; les troubles ayant leur origine dans les conditions propres de la production doivent être compensés par d'autres moyens, dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Mais il est des industries où l'on ne travaille que par à-coups, sur commande, où par conséquent il peut y avoir des intervalles entre les périodes de travail. La nécessité du capital supplémentaire y disparaît pour autant. D'autre part, même dans la plupart des travaux saisonniers, il existe une limite donnée pour le temps de la rentrée. Le même travail ne saurait, l'année suivante, se renouveler avec le même capital, si ce capital n'a pas terminé dans l'intervalle son temps de circulation. Mais le temps de circulation peut être moindre que l'écart compris entre deux périodes de production. En ce cas, le capital reste oisif, à moins que, dans l'intervalle, il ne soit employé autre part.

En quatrième lieu, le capital avancé pour une période de travail, par exemple les 600 l. st. du troisième cas, est dépensé soit en matières premières ou auxiliaires, en provision productive en vue de la période de travail, en capital circulant constant, soit en capital circulant variable, en paiement du travail lui-même. Il se peut que la partie engagée comme capital circulant constant n'existe pas sous forme de provision productive pour le même laps de temps ; par exemple, les matières premières n'ont pas été stockées pour toute la période de travail, on ne se procure le charbon que tous les 15 jours. Cependant, — comme nous excluons encore le crédit — cette partie du capital, pour autant qu'elle n'est pas disponible sous forme de provision productive, doit le rester sous forme d'argent, pour pouvoir, suivant les besoins, être convertie en provision productive. Cela ne modifie en rien la grandeur du capital circulant constant avancé pour

6 semaines. Par contre, — abstraction faite de la réserve d'argent pour les dépenses imprévues, du fonds de réserve proprement dit destiné à faire face à toutes les perturbations, — le salaire se paie à des intervalles plus rapprochés, d'ordinaire toutes les semaines. A moins que le capitaliste n'oblige l'ouvrier à lui avancer son travail pour un temps plus long, il faut donc que le capital nécessaire pour le salaire existe sous forme d'argent. Lors de la rentrée du capital, il faut donc toujours en réserver une partie sous forme d'argent pour payer le travail, tandis que l'autre partie peut être convertie en provision productive.

Le capital supplémentaire se divise absolument comme le capital primitif. Mais, ce qui le distingue du capital I, c'est que (abstraction faite du crédit) il doit, afin d'être disponible pour sa propre période de travail, être déjà avancé pendant toute la durée de la première période de travail du capital I, où il n'entre pas. Pendant ce temps, il peut, du moins en partie, être déjà converti en capital circulant constant avancé pour toute la période de rotation. Dans quelle mesure prendra-t-il cette forme ? Dans quelle mesure gardera-t-il la forme de capital-argent supplémentaire jusqu'au moment où cette conversion sera nécessaire ? Cela dépendra en partie des conditions de production particulières à certaines industries, en partie des circonstances locales, en partie des variations de prix des matières premières, etc. Si nous considérons le capital social total, une partie plus ou moins considérable de ce capital supplémentaire se trouvera toujours, pour un temps assez long, à l'état de capital-argent. Au contraire, la partie du capital II qu'il faut avancer en salaire ne se convertit jamais en force de travail que progressivement, au fur et à mesure que de petites périodes de travail s'achèvent et sont payées. Cette partie du capital II existe donc pour toute la durée de la période de travail sous forme de capital-argent, jusqu'à ce qu'elle entre dans la fonction de capital productif du fait de sa conversion en force de travail.

Cette incorporation du capital supplémentaire requis pour transformer en temps de production le temps de circulation du capital I n'augmente donc pas seulement la grandeur du capital avancé et la durée pour laquelle il faut nécessairement avancer le capital total : elle accroît encore en particulier cette partie du capital avancé qui existe comme provision d'argent, se trouve donc à l'état de capital-argent et a la forme de capital-argent en puissance.

Les choses se passent de même, — en ce qui concerne l'avance sous forme de provision productive aussi bien que sous forme de provision d'argent, — quand la division du capital en deux parties exigée par le temps de circulation : capital pour la première période de travail et capital de remplacement pour le temps de circulation, est produite non point par l'accroissement du capital déboursé, mais par la réduction de l'échelle de la production. Comparativement à l'échelle de la production, c'est plutôt le capital retenu sous la forme argent qui, ici, s'accroît le plus rapidement.

Le résultat général de cette répartition du capital en capital productif primitif

et en capital supplémentaire est la succession ininterrompue des périodes de travail, le fonctionnement continu, comme capital productif, d'une égale partie du capital avancé.

Voyons l'exemple II. Le capital constamment présent dans le procès de production est de 500 l. st. La période de travail étant de 5 semaines, il travaillera 10 fois en 50 semaines (considérées comme une année). Le produit, abstraction faite de la plus-value, est donc de 500 l. st. $\times 10 = 5000$ l. st. Au point de vue de ce capital qui travaille de façon directe et ininterrompue dans le procès de production, — valeur-capital de 500 l. st., — il semble donc que le temps de circulation ait entièrement disparu. La période de rotation coïncide avec la période de travail ; le temps de circulation est égal à 0.

Si le capital de 500 l. st. était, au contraire, entravé régulièrement dans son activité productive par le temps de circulation de 5 semaines, en sorte qu'il ne redevînt capable de production qu'à la fin de toute la période de rotation de 10 semaines, nous aurions, par an, 5 rotations de 10 semaines chacune : elles comprendraient cinq périodes de production de 5 semaines, soit au total 25 semaines de production avec un produit total de 500 l. st. $\times 5 = 2500$ l. st. ; cinq périodes de circulation de 5 semaines, soit un temps total de circulation de 25 semaines également. Si nous disons ici que le capital de 500 l. st. a accompli 5 rotations dans l'année, il est clair et évident que, pendant la moitié de chaque période de rotation, ce capital de 500 l. st. n'a pas du tout fonctionné comme capital productif et qu'en fin de compte il n'a fonctionné que pendant 6 mois, et pas du tout pendant l'autre semestre.

Dans notre exemple, c'est le capital supplémentaire de 500 l. st. qui intervient pour la durée de ces cinq périodes de circulation et porte la rotation de 2500 à 5000 l. st. Mais le capital avancé a passé maintenant de 500 à 1000 l. st. ; 5000 divisé par 1000 donne 5. Il n'y a donc plus que 5 rotations au lieu de 10. C'est du reste ainsi que l'on calcule en réalité. Mais en disant que le capital de 1000 l. st. a, dans une année, accompli 5 rotations, les capitalistes sans cervelle oublient le temps de circulation et se forment cette idée confuse que le capital n'a cessé de fonctionner dans le procès de production durant les 5 rotations successives. En fait, quand nous disons que ce capital de 1000 l. st. a accompli 5 rotations, nous y comprenons le temps de circulation aussi bien que le temps de production. Car, si les 1000 l. st. avaient effectivement fonctionné en permanence dans le procès de production, le produit devrait être, dans notre hypothèse, 10000 l. st. et non pas 5000. Mais, pour avoir 1000 l. st. en permanence dans le procès de production, il faudrait une avance de 2000 l. st. Les économistes, qui ne nous apprennent d'ailleurs rien de clair sur le mécanisme de la rotation, laissent toujours échapper ce point principal qu'en réalité on ne peut engager dans le procès de production qu'une partie du capital industriel, si l'on veut que la production ne soit pas interrompue. Pendant qu'une partie se trouve dans la période de production, une autre doit toujours se trouver dans la période

de circulation. En d'autres termes : l'une des parties ne peut fonctionner comme capital productif qu'à la condition que l'autre partie, sous forme de capital-marchandise ou de capital-argent, reste soustraite à la production proprement dite. En laissant échapper ce point, on laisse échapper l'importance et le rôle du capital-argent.

Il nous reste à rechercher quelle différence se manifeste dans la rotation, suivant que les deux sections de la période de rotation, — la période de travail et la période de circulation, — sont égales ou inégales, et à déterminer ensuite ce qu'il en résulte pour la fixation du capital sous forme de capital-argent.

Nous supposons que, dans tous les cas, l'avance hebdomadaire de capital est de 100 l. st., la période de rotation de 9 semaines, et par conséquent le capital à avancer pour chaque période de rotation de 900 l. st.

I. — La période de travail est égale à la période de circulation.

Bien que, dans la réalité, ce cas ne se rencontre qu'à titre tout à fait exceptionnel, nous devons le prendre comme point de départ de notre étude, parce qu'il nous montre la situation avec le plus de simplicité et de netteté.

Les deux capitaux (le capital I qui est avancé pour la première période de travail, et le capital supplémentaire II qui fonctionne pendant la période de circulation du capital I) alternent dans leurs mouvements, sans jamais se croiser. A l'exception de la première période, chacun de ces deux capitaux n'est donc avancé que pour sa propre période de rotation. Supposons, comme dans les exemples ci-dessous, que la période de rotation soit de 9 semaines, que la période de travail et la période de circulation durent donc chacune 4 semaines et demie. Nous aurons le schéma annuel suivant :

Tableau I
Capital I

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Avances L. st.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.		Semaines.
I.	1 ^{re} -9 ^e	1 ^{re} -4 ^e 1/2	450	4 ^e 1/2-9 ^e
II.	10 ^e -18 ^e	10 ^e -13 ^e 1/2	450	13 ^e 1/2-18 ^e
III.	19 ^e -27 ^e	19 ^e -22 ^e 1/2	450	22 ^e 1/2-27 ^e
IV.	28 ^e -36 ^e	28 ^e -31 ^e 1/2	450	31 ^e 1/2-36 ^e
V.	37 ^e -45 ^e	37 ^e -40 ^e 1/2	450	40 ^e 1/2-45 ^e
VI.	46 ^e -54 ^e	46 ^e -49 ^e 1/2	450	49 ^e 1/2-54 ^e 1/2

Capital II

	Périodes de rotation.	Périodes de travail	Avances. L. st.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.		Semaines.
I.	4 ^e 1/2-13 ^e 1/2	4 ^e 1/2- 9 ^e	450	10 ^e -13 ^e 1/2
II.	13 ^e 1/2-22 ^e 1/2	13 ^e 1/2-18 ^e	450	19 ^e -22 ^e 1/2
III.	22 ^e 1/2-31 ^e 1/2	22 ^e 1/2-27 ^e	450	28 ^e -31 ^e 1/2
IV.	31 ^e 1/2-40 ^e 1/2	31 ^e 1/2-36 ^e	450	37 ^e -40 ^e 1/2
V.	40 ^e 1/2-49 ^e 1/2	40 ^e 1/2-45 ^e	450	46 ^e -49 ^e 1/2
VI.	49 ^e 1/2-(58 ^e 1/2)	49 ^e 1/2-(54 ^e)	450	(55 ^e -58 ^e 1/2)

Dans les 51 semaines que nous prenons ici pour une année, le capital I a accompli six périodes complètes de travail et produit des marchandises pour 450 l. st. $\times 6 = 2700$ l. st., tandis que le capital II a accompli cinq périodes complètes de travail et produit des marchandises pour 450 l. st. $\times 5 = 2250$ l. st. Mais dans les 10 derniers jours de l'année, du milieu de la 50^e jusqu'à la fin de la 51^e semaine, le capital II a encore produit pour 150 l. st. Pour 51 semaines, le produit total est donc de 5100 l. st. Par rapport à la production immédiate de plus-value, qui ne s'opère que pendant la période de travail, le capital total de 900 l. st. aurait donc accompli 5 rotations 2/3 ($900 \times 5/3 = 5100$ l. st.). Mais, si nous considérons la rotation effective, le capital I a fait 5 rotations 2/3, puisqu'à la fin de la 51^e semaine il lui restait à accomplir 3 semaines de sa sixième période de rotation : $450 \times 5/3 = 2550$ l. st. ; et le capital II a fait 5 rotations 1/6, puisqu'il n'a terminé que 1 semaine 1/2 de sa sixième période de rotation, dont 7 semaines 1/2 appartiennent à l'année suivante : $450 \times 5/6 = 2325$ l. st. La rotation effective est donc au total de 4875 l. st.

Considérons les capitaux I et II comme absolument indépendants l'un de l'autre. Leurs mouvements, totalement autonomes, ne se complètent que parce que leurs périodes de travail et de circulation se relayent directement. On peut y voir deux capitaux n'ayant rien de commun et appartenant à des capitalistes différents.

Le capital I a fait cinq périodes complètes de rotation et les 2/3 de la sixième période. Il se trouve, à la fin de l'année, sous la forme d'un capital-marchandise à qui il manque encore 3 semaines pour sa réalisation normale. Pendant ce temps, il ne peut entrer dans le procès de production. Il fonctionne comme capital-marchandise : il circule. Il n'a accompli que les 2/3 de sa dernière période de rotation. C'est ce qu'on exprime en disant qu'il n'a fait que 2/3 de rotation,

que seuls les 2/3 de sa valeur totale ont accompli une rotation complète. Nous disons : 450 l. st. font leur rotation en 9 semaines, 300 l. st. la feront donc en 6 semaines. Dans cette manière de s'exprimer, il n'est pas tenu compte des rapports organiques entre les deux éléments spécifiquement différents du temps de rotation. Dire que le capital de 450 l. st. qui a été avancé a fait 5 rotations 2/3 signifie simplement, mais avec précision, qu'il a fait 5 rotations complètes et les 2/3 seulement de la sixième. Quand on dit au contraire que le capital qui a terminé sa rotation équivaut à 5 fois 2/3 le capital avancé, dans notre exemple 450 l. st. $\times 5/3 = 2550$ l. st., la chose exacte, c'est que, si ce capital n'était pas complété par un autre capital de 450 l. st., une partie devrait en réalité se trouver dans le procès de production et l'autre dans le procès de circulation. Si l'on veut exprimer le temps de rotation par la masse du capital ayant accompli sa rotation, on ne peut jamais le faire que par une masse de valeur existante (en réalité par celle du produit achevé). Le fait que le capital avancé ne se trouve pas dans un état qui lui permette de rouvrir le procès de production se traduit en disant qu'une partie seulement de ce capital est dans un état apte à la production ; en disant que le capital, pour se maintenir en état de production continue, devrait être divisé en deux parties dont l'une se trouverait constamment dans la période de production et l'autre constamment dans la période de circulation, suivant le rapport de ces périodes entre elles. On a toujours affaire à la loi qui détermine la masse du capital productif continuellement en fonction par le rapport entre le temps de circulation et le temps de rotation.

Quant au capital II à la fin de la 51^e semaine, que nous prenons ici comme la dernière de l'année, 150 l. st. en ont été avancées pour la production d'articles inachevés. Une autre fraction se trouve sous la forme de capital constant circulant, — matières premières, etc., — c'est-à-dire sous une forme sous laquelle elle peut fonctionner comme capital productif dans le procès de production. Mais une troisième se trouve sous la forme argent, au moins égale au montant du salaire pour le restant (3 semaines) de la période de travail, ce salaire n'étant payé qu'à la fin de chaque semaine. Bien qu'au début de la nouvelle année, donc d'un nouveau cycle de rotation, cette fraction du capital se trouve non pas sous la forme de capital productif, mais sous la forme de capital-argent sous laquelle elle ne peut entrer dans le procès de production, il n'empêche que du capital variable circulant, c'est-à-dire de la force de travail vivante, agisse dans le procès de production au moment où s'ouvre la nouvelle rotation. Ce phénomène provient de ce que la force de travail est achetée et consommée au début de la période de travail, mettons chaque semaine, mais n'est payée qu'à la fin de la semaine. L'argent agit ici comme moyen de paiement. Par conséquent, il se trouve encore entre les mains du capitaliste, alors que la force de travail, la marchandise en laquelle il se convertit, agit déjà dans le procès de production ; la même valeur-capital se présente donc sous une forme double.

Si nous ne considérons que les périodes de travail :

Le capital I a produit : $450 \text{ l. st.} \times 6 = 2700 \text{ l. st.}$
 Le capital II a produit : $450 - \times 5 \frac{1}{3} = 2400 -$

Donc au total : $900 \text{ l. st.} \times 5 \frac{2}{3} = 5100 \text{ l. st.}$

Le capital total de 900 l. st., qui a été avancé, a donc fonctionné 5 fois $\frac{2}{3}$ dans l'année comme capital productif. Il est indifférent pour la production de plus-value que 450 l. st. fonctionnent dans le procès de production et 450 l. st. dans le procès de circulation en alternant constamment, ou que 900 l. st. fonctionnent pendant 4 semaines $\frac{1}{2}$ dans le procès de production et puis pendant 4 semaines $\frac{1}{2}$ dans le procès de circulation.

Si nous considérons, au contraire, les périodes de rotation, nous avons :

Capital I : $450 \text{ l. st.} \times 5 \frac{2}{3} = 2550 \text{ l. st.}$
 Capital II : $450 - \times 5 \frac{1}{6} = 2325 -$

Donc, rotation du capital total : $900 \text{ l. st.} \times 5 \frac{5}{12} = 4875 \text{ l. st.}$

Car la rotation du capital est égale à la somme des montants mis en rotation par les capitaux I et II, divisée par la somme de I et II.

Remarquons que les capitaux I et II, s'ils étaient indépendants l'un de l'autre, ne constitueraient cependant que des parties différentes et autonomes du capital social avancé dans la même sphère de production. Par conséquent, si le capital social, dans cette sphère de production, ne se composait que des capitaux I et II, le calcul qui vaut ici pour les éléments I et II d'un même capital privé vaudrait également pour la rotation du capital social dans cette sphère. En poussant les choses plus loin, on peut calculer de la sorte n'importe quelle partie du capital social total engagée dans une sphère spéciale de production. Mais, en fin de compte, le nombre de rotations du capital social total est égal à la somme des capitaux ayant accompli leur rotation dans les différentes sphères de production, divisée par la somme des capitaux avancés dans ces sphères de production.

Remarquons, en outre, le point suivant. De même qu'ici, dans la même industrie privée, les capitaux I et II ont, si nous y regardons de près, des années de rotation différentes (le cycle de rotation du capital II commence 4 semaines $\frac{1}{2}$ plus tard que celui du capital I, et l'année du capital I se termine par conséquent 4 semaines $\frac{1}{2}$ plus tôt que celle du capital II), de même les divers capitaux privés engagés dans la même sphère de production commencent leurs opérations à des moments tout à fait différents et terminent par conséquent leur rotation annuelle à des moments différents de l'année. Le calcul de moyenne que nous avons appliqué plus haut pour I et II suffit encore ici pour ramener à une année de rotation uniforme les diverses parties indépendantes du capital social.

II. — La période de travail est plus grande que la période de circulation.

Les périodes de travail et de rotation des capitaux I et II s'entrecroisent au lieu de se relayer. Il se produit en outre une libération de capital, ce qui n'avait pas lieu dans le cas précédent.

Mais il n'empêche qu'après comme avant 1° le nombre des périodes de travail du capital avancé est égal à la somme des valeurs du produit annuel des deux fractions de capital avancées, divisée par le capital total avancé ; 2° le nombre des rotations du capital total est égal à la somme des deux quantités ayant accompli la rotation, divisée par la somme des deux capitaux avancés. Ces deux fractions du capital, il faut ici également les considérer comme si elles accomplissaient des mouvements de rotation absolument indépendants l'un de l'autre.

*
* *

Nous supposons donc encore une fois que 100 l. st. doivent être avancées chaque semaine dans le procès de travail ; que la période de travail dure 6 semaines et exige donc chaque fois 600 l. st. d'avances (capital I) ; que la période de circulation est de 3 semaines, et par conséquent la période de rotation de 9 semaines comme ci-dessus ; qu'un capital II de 300 l. st. entre en scène pendant la période de 3 semaines que dure la circulation du capital I. Si nous considérons les deux capitaux comme indépendants l'un de l'autre, nous avons, pour la rotation annuelle, le schéma suivant :

Tableau II
Capital I. — 600 l. st.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Avances. L. st.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.		Semaines.
I.	1 ^{re} -9 ^e	1 ^{re} -6 ^e	600	7 ^e -9 ^e
II.	10 ^e -18 ^e	10 ^e -15 ^e	600	16 ^e -18 ^e
III.	19 ^e -27 ^e	19 ^e -24 ^e	600	25 ^e -27 ^e
IV.	28 ^e -36 ^e	28 ^e -33 ^e	600	34 ^e -36 ^e
V.	37 ^e -45 ^e	37 ^e -42 ^e	600	43 ^e -45 ^e
VI.	46 ^e -(54 ^e)	46 ^e -51 ^e	600	(52 ^e -54 ^e)

Capital supplémentaire II. — 300 l. st.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Avances. L. st.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.		Semaines.
I.	7 ^e -15 ^e	7 ^e -9 ^e	300	10 ^e -15 ^e
II.	16 ^e -24 ^e	16 ^e -18 ^e	300	19 ^e -24 ^e
III.	25 ^e -33 ^e	25 ^e -27 ^e	300	28 ^e -33 ^e
IV.	34 ^e -42 ^e	34 ^e -36 ^e	300	37 ^e -42 ^e
V.	43 ^e -51 ^e	43 ^e -45 ^e	300	46 ^e -51 ^e

Pendant toute l'année, le procès de production se continue sans interruption à la même échelle. Les deux capitaux I et II restent complètement séparés. Mais, pour les représenter séparés ainsi, il nous faut déchirer leurs entrecroisements et leurs entremêlements réels et modifier par là le nombre de rotations. Suivant le tableau ci-dessus, la rotation comprendrait :

$$\begin{aligned} \text{Pour le capital I} & : 600 \text{ l. st.} \times 5/3 = 3400 \text{ l. st.} \\ \text{Pour le capital II} & : 300 \text{ l. st.} \times 5 = 1500 \text{ l. st.} \end{aligned}$$

$$\text{Pour le capital total} : 900 \text{ l. st.} \times 5/3 = 4900 \text{ l. st.}$$

Mais cela n'est pas exact ; nous verrons, en effet, que les périodes effectives de production et de circulation ne coïncident pas absolument avec celles du tableau ci-dessus, où l'essentiel était de faire voir les capitaux I et II indépendants l'un de l'autre.

En réalité, le capital II n'a pas de périodes de travail et de circulation spéciales, distinctes de celles du capital I. La période de travail est de 6 semaines, la période de circulation de 3 semaines. Le capital II n'étant que de 300 l. st. ne peut remplir qu'une partie d'une période de travail. C'est ce qui arrive en effet. A la fin de la 6^e semaine, un produit de la valeur de 600 l. st. entre en circulation et il revient, à la fin de la 9^e semaine, en argent. Ainsi, au début de la 7^e semaine, c'est le capital II qui entre en activité et couvre les besoins de la période de travail immédiate, de la 7^e à la 9^e semaine. Mais, d'après notre hypothèse, la période de travail n'est qu'à demi terminée à la fin de la 9^e semaine. Par suite, au début de la 10^e semaine, le capital I de 600 l. st., à peine rentré, recommence à agir et complète par 300 l. st. les avances nécessaires de la 10^e à la 12^e semaine. Ainsi se trouve accomplie la deuxième période de travail. Un produit d'une valeur de 600 l. st. est en circulation et il rentrera à la fin de la 15^e semaine ; mais en même temps 300 l. st., montant primitif du capital II, sont rendues disponibles et peuvent fonctionner dans la première moitié de la période de travail suivante,

donc de la 13^e à la 15^e semaine. Au terme de cette période, les 600 l. st. rentrent de nouveau ; sur cette somme, 300 l. st. suffiront jusqu'à la fin de la période de travail, et 300 l. st. restent disponibles pour la période suivante.

Les choses se passent donc comme suit :

Première période de rotation : semaines 1 à 9.

Première période de travail : semaines 1 à 6. En fonction, le capital I, 600 l. st.

Première période de circulation : semaines 7 à 9. 600 l. st. rentrent à la fin de la 9^e semaine.

Deuxième période de rotation : semaines 7 à 15.

Deuxième période de travail : semaines 7 à 12.

Première moitié : semaines 7 à 9. En fonction, le capital II, 300 l. st. A la fin de la 9^e semaine, 600 l. st. rentrent sous forme d'argent (capital I).

Seconde moitié : semaines 10 à 12. En fonction, 300 l. st. du capital I ; les 300 autres l. st. du capital I restent disponibles.

Deuxième période de circulation : semaines 13 à 15.

A la fin de la 15^e semaine rentrent en argent 600 l. st. (appartenant moitié au capital I, moitié au capital II).

Troisième période de rotation : semaines 13 à 21.

Troisième période de travail : semaines 13 à 18.

Première moitié : semaines 13 à 15. Les 300 l. st. rendues disponibles entrent en fonction. A la fin de la 15^e semaine, 600 l. st. rentrent en argent.

Seconde moitié : semaines 16 à 18. Sur les 600 l. st. rentrées, 300 fonctionnent, mais les 300 autres restent de nouveau disponibles.

Troisième période de circulation : semaines 19 à 21. A la fin de la 21^e semaine, 600 l. st. rentrent de nouveau en argent ; dans ces 600 l. st., les capitaux I et II sont maintenant confondus sans distinction possible.

De cette façon, un capital de 600 l. st. accomplit huit périodes complètes de rotation (I : semaines 1-9 ; II : 7-15 ; III : 13-21 ; IV : 19-27 ; V : 25-33 ; VI : 31-39 ; VII : 37-45 ; VIII : 43-51) jusqu'à la fin de la 51^e semaine. Mais, comme les semaines 49 et 51 tombent dans la huitième période de circulation, il faut pendant ce temps que les 300 l. st. de capital rendu disponible entrent en scène et maintiennent la production en train. A la fin de l'année, la rotation se présente donc comme suit : 600 l. st. ont accompli leur cycle huit fois, ce qui fait 4800 l. st. Il s'y ajoute le produit des 3 dernières semaines (49 à 51), qui n'a cependant parcouru que le tiers de son cycle de 9 semaines et ne compte donc dans la somme des rotations que pour un tiers de son montant, soit 100 l. st. Si le produit annuel de 51 semaines est donc de 5100 l. st., le capital ayant accompli sa ro-

tation n'est que de $4800 + 100 = 4900$ l. st. ; le capital total avancé de 900 l. st. a donc accompli 5 rotations $4/9$, un peu moins que dans le premier cas.

Dans l'exemple cité, nous avons supposé que le temps de travail et le temps de circulation sont respectivement les $2/3$ et le $1/3$ de la période de rotation, le temps de travail étant un simple multiple du temps de circulation. Il s'agit de savoir si le dégagement de capital disponible dont nous avons parlé se produit également quand le cas est différent.

Soit une période de travail de 5 semaines, un temps de circulation de 4 semaines, une avance de capita de 100 l. st. par semaine.

Première période de rotation : semaines 1 à 9.

Première période de travail : semaines 1 à 5. En fonction, le capital I, 500 l. st.

Première période de circulation : semaines 6 à 9. A la fin de la 9^e semaine rentrent en argent 500 l. st.

Deuxième période de rotation : semaines 6 à 14.

Deuxième période de travail : semaines 6 à 10.

Première section : semaines 6 à 9. En fonction, le capital II, 400 l. st. A la fin de la 9^e semaine rentre en argent le capital I, 500 l. st.

Deuxième section : 10^e semaine. Sur les 500 l. st. rentrées, 100 l. st. en fonction. Les 400 autres restent disponibles pour la période de travail suivante.

Deuxième période de circulation : semaines 11 à 14. A la fin de la 14^e semaine rentrent en argent 500 l. st.

Jusqu'à la fin de la 14^e semaine (11 à 14), ce sont les 400 l. st. rendues disponibles qui fonctionnent ; 100 l. st., qu'on prélève sur les 500 l. st. rentrées ensuite, complètent les besoins de la troisième période de travail (semaines 11 à 15), si bien que 400 l. st. se trouvent de nouveau disponibles pour la quatrième période de travail. Le même phénomène se reproduit dans chaque période de travail ; il y a toujours, au début, 400 l. st. qui suffisent pour les 4 premières semaines. A la fin de la 4^e semaine rentrent en argent 500 l. st., sur lesquelles 100 l. st. seulement sont exigées pour la dernière semaine, les 400 autres restant disponibles pour la période de travail suivante.

Prenons encore une période de travail de 7 semaines, avec un capital I de 700 l. st., et une période de circulation de 2 semaines avec un capital II de 200 l. st.

Dans ce cas, la première période de rotation dure pendant les semaines 1 à 9, dont 1 à 7 constituent la première période de travail avec une avance de 700 l. st., et 8 à 9 la première période de circulation. A la fin de la 9^e semaine, les 700 l. st. rentrent en argent.

La deuxième période de rotation, semaines 8 à 16, comprend la deuxième

période de travail, semaines 8 à 14. Les besoins des semaines 8 et 9 sont couverts par le capital II. A la fin de la 9^e semaine rentrent les 700 l. st. mentionnées, et il s'en emploie 500 jusqu'au bout de la période de travail (semaines 10 à 14). Restent 200 l. st. disponibles pour la période de travail suivante. La deuxième période de circulation dure les semaines 15 et 16 ; à la fin de la 16^e semaine, 700 l. st. rentrent de nouveau. Dès lors, le même phénomène se reproduit dans chaque période de travail. Les besoins en capital des 2 premières semaines sont couverts par les 200 l. st. rendues disponibles au terme de la période de travail précédente ; 700 l. st. rentrent au bout de la 2^e semaine ; mais la période de travail, ne comptant plus que 5 semaines, ne peut absorber que 500 l. st. ; par conséquent, 200 l. st. restent constamment disponibles pour la période de travail suivante.

Il apparaît donc que, dans notre cas, où nous avons supposé la période de travail plus longue que la période de circulation, il reste de toute façon disponible, à la fin de chaque période de travail, un capital-argent égal au capital II avancé pour la période de circulation. Dans nos trois exemples, le capital II était respectivement de 300, 400 et 200 l. st. ; en conséquence, le capital rendu disponible à la fin de la période de travail a été de 300, 400, 200 l. st.

III. — La période de travail est plus petite que la période de circulation.

Nous prenons encore une période de rotation de 9 semaines, dont une période de travail de 3 semaines, pour laquelle se trouve disponible un capital I de 300 l. st. La période de circulation est de 6 semaines, nécessitant un capital supplémentaire de 600 l. st. que nous pouvons subdiviser en deux capitaux de 300 l. st. chacun et correspondant chacun à une période de travail. Nous avons dès lors trois capitaux de 300 l. st., dont l'un est toujours engagé dans la production et les autres dans la circulation.

Tableau III. Capital I.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	1 ^{re} - 9 ^e	1 ^{re} - 3 ^e	4 ^e - 9 ^e
II.	10 ^e - 18 ^e	10 ^e - 12 ^e	13 ^e - 18 ^e
III.	19 ^e - 27 ^e	19 ^e - 21 ^e	22 ^e - 27 ^e
IV.	28 ^e - 36 ^e	28 ^e - 30 ^e	31 ^e - 36 ^e
V.	37 ^e - 45 ^e	37 ^e - 39 ^e	40 ^e - 45 ^e
VI.	46 ^e - (54 ^e)	46 ^e - 48 ^e	49 ^e - (54 ^e)

Capital II.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	4 ^e -12 ^e	4 ^e - 6 ^e	7 ^e -12 ^e
II.	13 ^e -21 ^e	13 ^e -15 ^e	16 ^e -21 ^e
III.	22 ^e -30 ^e	22 ^e -24 ^e	25 ^e -30 ^e
IV.	31 ^e -39 ^e	31 ^e -33 ^e	34 ^e -39 ^e
V.	40 ^e -48 ^e	40 ^e -42 ^e	43 ^e -48 ^e
VI.	49 ^e -(57 ^e)	49 ^e -51 ^e	(52 ^e -57 ^e)

Capital III.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	7 ^e -15 ^e	7 ^e - 9 ^e	10 ^e -15 ^e
II.	16 ^e -24 ^e	16 ^e -18 ^e	19 ^e -24 ^e
III.	25 ^e -33 ^e	25 ^e -27 ^e	28 ^e -33 ^e
IV.	34 ^e -42 ^e	34 ^e -36 ^e	37 ^e -42 ^e
V.	43 ^e -51 ^e	43 ^e -45 ^e	46 ^e -51 ^e

Nous avons ici le pendant fidèle du cas I, avec cette seule différence qu'il y a trois capitaux qui alternent au lieu de deux. Il ne se produit pas d'entrecroisement ou d'entremêlement des capitaux ; on peut les suivre séparément jusqu'à la fin de l'année. Pas plus que dans le cas I, aucun capital n'est donc rendu disponible à la fin d'une période de travail. Le capital I se trouve déboursé tout entier à la fin de la 3^e semaine ; il rentre tout entier à la fin de la 9^e et recommence à fonctionner au début de la 10^e semaine. Il en va de même des capitaux II et III. L'alternance régulière et complète exclut tout dégagement de capital.

La rotation totale se calcule de la façon suivante :

$$\begin{aligned} \text{Capital I} &: 300 \times 5 \frac{2}{3} = 1\,700 \text{ l. st.} \\ \text{Capital II} &: 300 \times 5 \frac{1}{3} = 1\,600 \text{ —} \\ \text{Capital III} &: 300 \times 5 = 1\,500 \text{ —} \end{aligned}$$

$$\text{Capital total} : 900 \times 5 \frac{1}{3} = 4\,800 \text{ l. st.}$$

Prenons maintenant un cas où la période de circulation ne soit pas un multiple exact de la période de travail ; par exemple une période de travail de 4 semaines, une période de circulation de 5 semaines. Le capital I est dès lors de 400 l. st., le capital II de 400 l. st., le capital III de 100 l. st. Nous ne donnons ci-dessous que les trois premières rotations :

Tableau IV².
Capital I.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	1 ^{re} - 9 ^e	1 ^{re} - 4 ^e	5 ^e - 9 ^e
II.	9 ^e -17 ^e	9 ^e , 10 ^e -12 ^e	13 ^e -17 ^e
III.	17 ^e -25 ^e	17 ^e , 18 ^e -20 ^e	21 ^e -25 ^e

Capital II.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	5 ^e -13 ^e	5 ^e - 8 ^e	9 ^e -13 ^e
II.	13 ^e -21 ^e	13 ^e , 14 ^e -16 ^e	17 ^e -21 ^e
III.	21 ^e -29 ^e	21 ^e , 22 ^e -24 ^e	25 ^e -29 ^e

Capital III.

	Périodes de rotation.	Périodes de travail.	Périodes de circulation.
	Semaines.	Semaines.	Semaines.
I.	9 ^e -17 ^e	9 ^e	10 ^e -17 ^e
II.	17 ^e -25 ^e	17 ^e	18 ^e -25 ^e
III.	25 ^e -33 ^e	25 ^e	26 ^e -33 ^e

Les capitaux s'entrecroisent ici en ce sens que la période de travail du capital III, qui n'a pas de période de travail autonome puisqu'il ne suffit que pour

une semaine, coïncide avec la 1^{re} semaine de travail du capital I. En revanche, à la fin de la période de travail du capital I aussi bien que du capital II, il se trouve dégagée une somme de 100 l. st., égale au capital III. Du moment que le capital III remplit la 1^{re} semaine de la deuxième période de travail, et de toutes les autres périodes de travail, du capital I et qu'on voit rentrer à la fin de cette 1^{re} semaine le capital I tout entier, soit 400 l. st., il ne subsiste pour le restant de la période de travail du capital I qu'une durée de 3 semaines et un déboursé correspondant de 300 l. st. de capital. Les 100 l. st. ainsi rendues disponibles suffisent ensuite pour la 1^{re} semaine de la période de travail immédiatement subséquente du capital II : à la fin de cette semaine rentre tout le capital II, soit 400 l. st. ; mais, comme la période de travail déjà entamée ne peut plus absorber que 300 l. st., on a une nouvelle disponibilité de 100 l. st. à la fin de cette période ; et ainsi de suite. Par conséquent, il y a dégagement de capital à la fin de la période de travail, toutes les fois que le temps de circulation ne forme pas un simple multiple de la période de travail ; et ce capital dégagé est égal à la fraction de capital qui doit remplir le temps constitué par l'excédent de la période de circulation sur la période de travail ou sur un multiple de cette période.

Dans tous les cas examinés, nous avons supposé que, pour une industrie donnée, la période de travail et la période de circulation restent les mêmes durant toute l'année. Cette hypothèse était nécessaire pour établir l'influence du temps de circulation sur la rotation et l'avance de capital. Qu'en fait cette hypothèse ne se réalise pas d'une façon aussi absolue, ou souvent ne se réalise pas du tout, cela ne modifie en rien l'état des choses.

Dans toute cette section, nous n'avons considéré que les rotations du capital circulant, et non celles du capital fixe, pour la raison très simple que la question en discussion n'a rien à voir avec le capital fixe. Les moyens de travail employés dans le procès de production, etc., ne constituent du capital fixe qu'autant que leur délai d'usage est plus long que la période de rotation du capital circulant, qu'autant que le délai pendant lequel ces moyens de travail continuent à servir dans des procès de travail sans cesse répétés est supérieur à la période de rotation du capital circulant, est égal à n périodes de rotation du capital circulant. Que le temps total constitué par ces n périodes de rotation du capital circulant soit plus ou moins long, la partie du capital productif avancée pour ce temps en capital fixe n'est pas renouvelée au cours de ce délai. Elle continue à fonctionner sous son ancienne forme d'usage. La seule différence est que, selon la durée différente de chaque *période de travail* entrant dans chaque période de rotation du capital circulant, le capital fixe cède au produit de cette période de travail une partie plus ou moins grande de sa valeur originelle et que, selon la durée du temps de circulation entrant dans chaque période de rotation, cette partie de valeur du capital fixe, cédée au produit, rentre plus ou moins rapidement sous forme d'argent. La nature du sujet que nous traitons ici, — la rotation de la partie circulante du capital productif, — ressort de la nature même de cette partie du

capital. Le capital circulant employé dans une période de travail ne peut être employé dans une nouvelle période de travail avant d'avoir achevé sa rotation, avant de s'être converti en capital-marchandise, puis en capital-argent et enfin derechef en capital productif. Pour faire par conséquent succéder immédiatement une seconde période de travail à la première, il faut de nouveau avancer du capital, le transformer en éléments circulants du capital productif, et cela en quantité suffisante pour combler la lacune créée par la période de circulation du capital circulant avancé pour la première période de travail. C'est pourquoi la durée de la période de travail du capital circulant influe sur l'échelle du procès de travail dans l'entreprise et sur le partage du capital avancé ou sur l'addition de nouvelles portions de capital. Or c'est bien cela que nous avons à étudier dans cette section.

IV. — Résultats.

L'étude qui précède aboutit aux résultats suivants :

A. Les différentes portions en quoi le capital doit être partagé pour qu'une de ses parties puisse se trouver constamment dans la période de travail tandis que d'autres se trouvent dans la période de circulation alternent, à l'instar de capitaux privés différents et autonomes, dans deux cas : 1^o lorsque la période de travail est égale à la période de circulation, la période de rotation étant ainsi divisée en deux sections égales ; 2^o lorsque la période de circulation est plus longue que la période de travail, mais en constitue un simple multiple, en sorte qu'une période de circulation est égale à n périodes de travail, n étant un nombre entier. Dans ces cas, aucune partie du capital successivement avancé ne devient disponible.

B. En revanche, dans tous les cas où 1^o la période de circulation est plus grande que la période de travail sans en être un simple multiple ; 2^o où cette période est plus petite que la période de travail, on voit, à partir de la deuxième rotation, une fraction du capital circulant total se dégager constamment et périodiquement à la fin de chaque période de travail. Ce capital dégagé est égal à la fraction du capital total avancée pour la période de circulation, lorsque la période de travail est plus grande que la période de circulation ; il est égal à la fraction du capital qui doit remplir le temps constitué par l'excédent de la période de circulation sur la période de travail ou sur un multiple de cette période, lorsque la période de circulation est plus grande que la période de travail.

C. Il s'ensuit que, pour le capital social total considéré dans sa partie circulante, le dégagement de capital doit être la règle, la simple alternance des fractions de capital fonctionnant successivement dans le procès de production doit être l'exception. En effet, l'égalité de la période de travail et de la période de circulation, ou l'égalité de la période de circulation et d'un simple multiple de la période de travail, cette proportionnalité régulière des deux éléments de la

période de rotation est totalement étrangère à la nature des choses et ne peut donc se produire dans l'ensemble qu'à titre exceptionnel.

Une partie très considérable du capital social circulant qui accomplit plusieurs rotations par an se trouvera donc périodiquement, pendant le cycle annuel de rotation, sous forme de capital dégagé.

Il est évident en outre que, toutes choses égales d'ailleurs, la grandeur de ce capital dégagé augmente avec le volume du procès de travail, avec l'échelle de la production, donc d'une façon générale avec le développement de la production capitaliste. Dans le cas B. 2, parce que le capital total avancé s'accroît ; dans le cas B. 1, parce que le développement de la production capitaliste entraîne un allongement de la période de circulation, et par conséquent de la période de rotation dans les cas où la période de travail est inférieure à la période de circulation, et cela sans proportionnalité régulière entre les deux.

Dans le 1^{er} cas, nous avons par exemple 100 l. st. à déboursé par semaine. Donc, pour une période de travail de 6 semaines, 600 l. st. ; pour une période de circulation de 3 semaines, 300 l. st. ; en tout, 900 l. st. Ici, 300 l. st. sont constamment rendues disponibles. Mais si le déboursé hebdomadaire est de 300 l. st., nous avons pour la période de travail 1 800 l. st. et 900 l. st. pour la période de circulation ; le capital périodiquement dégagé sera donc de 900 l. st. au lieu de 300.

D. Le capital total de 900 l. st. par exemple doit être divisé en deux parties : comme ci-dessus, 600 l. st. pour la période de travail et 300 l. st. pour la période de circulation. La partie réellement déboursée dans le procès de travail est donc diminuée de 1/3, ramenée de 900 à 600 l. st. ; l'échelle de production est réduite de 1/3. D'autre part, les 300 l. st. ne fonctionnent que pour que la période de travail ne soit pas interrompue, si bien que, chaque semaine de l'année, 100 l. st. peuvent être déboursées dans le procès de travail.

En théorie, le résultat est le même, que 600 l. st. travaillent pendant 6 fois 8, ou 48 semaines, donnant un produit de 4 800 l. st., ou que le capital total de 900 l. st. se trouve déboursé pendant 6 semaines dans le procès de travail et reste ensuite inactif pendant les 3 semaines de la période de circulation ; dans ce dernier cas, il travaillerait, au cours des 48 semaines, $5 \frac{1}{3} \times 6$, soit 32 semaines, donnant un produit de $5 \frac{1}{3} \times 900$, soit 4 800 l. st., et resterait inactif pendant 16 semaines. Mais le capital fixe se détériorerait davantage dans ces 6 semaines d'oisiveté ; il y aurait renchérissement du travail qui, bien que ne fonctionnant qu'une partie de l'année, doit être payé pendant toute l'année ; enfin cette interruption régulière du procès de production est absolument incompatible avec la marche de la grande industrie moderne, où la continuité même est une force productive du travail.

Si nous examinons de plus près le capital dégagé, ou plus exactement suspendu de sa fonction, nous voyons qu'une partie considérable doit toujours avoir la forme de capital-argent. Conservons notre exemple : période de travail de

6 semaines, période de circulation de 3 semaines, déboursé hebdomadaire de 100 l. st. Au milieu de la deuxième période de travail, à la fin de la 9^e semaine, il rentre 600 l. st., dont 300 seulement sont à investir pendant le reste de la période de travail. A la fin de la deuxième période de travail, 300 l. st. se dégagent donc. En quel état se trouvent-elles ? Supposons qu'il faille déboursé 1/3 pour les salaires et 2/3 pour les matières premières et auxiliaires. Sur les 600 l. st. rentrées, 200 l. st., destinées aux salaires, se trouvent donc sous forme argent et 400 l. st. se trouvent sous la forme de provision productive, d'éléments du capital productif circulant constant. Mais comme, pour la deuxième moitié de la période de travail n° II, il ne faut que la moitié de cette provision productive, l'autre moitié se trouve, pendant 3 semaines, sous la forme de provision productive excédentaire, c'est-à-dire en excédent sur une période de travail. Or le capitaliste sait que, sur ces 400 l. st. faisant partie du capital rentré, il n'a besoin que de la moitié, 200 l. st., pour la période de travail en cours. C'est donc en fonction de la situation du marché qu'il convertira immédiatement tout ou partie de ces 200 l. st. en provision productive excédentaire ou les gardera soit en totalité, soit en partie, sous forme de capital-argent, en attendant une amélioration du marché. Il va de soi, d'autre part, que la partie destinée au paiement du salaire, soit 200 l. st., doit être conservée sous forme d'argent. Après avoir acheté la force de travail, le capitaliste ne peut pas la mettre en magasin comme les matières premières. Il est obligé de l'incorporer au procès de production et il la paie à la fin de la semaine. Sur le capital de 300 l. st. qui a été dégagé, ces 100 l. st. auront donc, en tout cas, la forme de capital-argent disponible, c'est-à-dire non nécessaire pour la période de travail. Le capital rendu disponible sous la forme argent doit donc être au moins égal à la partie du capital qui est variable, déboursée pour le salaire : il peut, au maximum, comprendre la totalité du capital dégagé. En réalité, il oscille constamment entre ce minimum et ce maximum.

Avec le développement du crédit, le capital-argent dégagé par le simple mécanisme du mouvement de rotation jouera un rôle considérable (à côté du capital-argent dû aux rentrées successives du capital fixe et du capital-argent nécessaire, comme capital variable, dans chaque procès de travail) ; il constituera en même temps une des bases de ce même crédit.

Supposons que, dans notre exemple, le temps de circulation soit ramené de 3 semaines à 2, que cette réduction ne soit pas normale, mais provienne d'une conjoncture de prospérité, d'un rapprochement des échéances, etc. Le capital de 600 l. st. déboursé pendant la période de travail rentre une semaine plus tôt qu'il n'était nécessaire et se trouve donc disponible pendant cette semaine. En outre, au milieu de la période de travail, 300 l. st. (fraction de ces 600 l. st.) se dégagent comme précédemment, mais pour 4 semaines au lieu de 3. 600 l. st. se trouveront donc sur le marché financier pendant une semaine, et 300 l. st. pendant 4 semaines au lieu de 3. Comme ce fait intéresse non pas un capitaliste seulement, mais beaucoup, et qu'il se produit à des périodes différentes dans

des industries différentes, on voit apparaître sur le marché une plus grande quantité de capital-argent disponible. Si cette situation se prolonge, la production s'élargira partout où ce sera possible ; les capitalistes qui travaillent avec un capital d'emprunt diminueront leur demande, et le marché financier s'en trouvera allégé comme si l'offre avait augmenté ; enfin, les sommes devenues superflues pour le mécanisme sont jetées sur le marché financier à titre définitif.

Le temps de circulation se contractant de 3 semaines à 2 et la période de rotation, par conséquent, de 9 semaines à 8. 1/9 du capital total avancé devient superflu : au lieu de 900 l. st., il suffit donc de 800 l. st. pour maintenir sans interruption la période de travail de 6 semaines. Une fraction de valeur du capital-marchandise, soit 100 l. st., une fois reconvertie en argent, demeure sous cette forme comme capital-argent, sans fonctionner davantage comme fraction du capital avancé pour le procès de production. Pendant que la production continue à la même échelle et dans les mêmes conditions qu'auparavant par rapport aux prix, etc., la valeur du capital avancé baisse de 900 l. st. à 800 ; le reste, soit 100 l. st., est éliminé sous forme de capital-argent, pénètre sur le marché financier et vient s'ajouter aux capitaux qui y fonctionnent.

On constate par là comment il peut se former une pléthore de capital-argent — et pas seulement en ce sens que l'offre dépasse la demande ; celle-ci, du reste, n'est jamais qu'une pléthore relative, se produisant par exemple dans la « période de mélancolie » par laquelle, à la fin de la crise, s'ouvre un nouveau cycle. Il y a pléthore en ce sens qu'une certaine partie de la valeur-capital avancée devient superflue pour la mise en œuvre de tout le procès social de reproduction (lequel comprend le procès de circulation) et est par suite éliminée sous forme de capital-argent ; l'échelle de la production et les prix restant les mêmes, cette pléthore résulte de la simple contraction³ de la période de rotation. La masse — plus ou moins grande — de l'argent en circulation n'a pas exercé ici la moindre influence.

Supposons, au contraire, que la période de circulation passe de 3 semaines à 5. Dans ce cas, dès la première rotation qui suit, la rentrée du capital se fait avec un retard de 15 jours. La dernière partie du procès de production de cette période de travail ne peut pas être continuée par le mécanisme de la rotation du capital avancé lui-même. Si cette situation se prolongeait, il pourrait se produire, non plus, comme dans le cas précédent, une extension, mais bien une contraction du procès de production, — de l'ampleur qu'on lui donne. Pour continuer le procès à la même échelle, il faudrait augmenter le capital avancé de $2/9 = 200$ l. st. pour tout le temps que dure cette prolongation de la période de circulation. Ce capital additionnel ne peut être prélevé que sur le marché financier. Lorsque la prolongation de la période de circulation s'applique à une ou plusieurs industries importantes, elle peut donc exercer une pression sur le marché financier, à moins que cette action ne soit annulée par une action en

sens contraire. Ici encore il est bien évident que cette pression, tout comme la pléthore de tout à l'heure, n'a rien à voir avec une modification survenue ni dans les prix des marchandises ni dans la masse des moyens de circulation existants.

(J'ai rencontré de grandes difficultés dans la rédaction définitive de ce chapitre. Autant Marx était solide en algèbre, autant il se montrait maladroit dès qu'il s'agissait de calcul numérique, et surtout commercial ; et cela, bien qu'il existe toute une liasse de cahiers où il a procédé lui-même, à un grand nombre d'exemplaires, à tous les genres de calculs commerciaux. Mais la connaissance des divers genres de calcul et la familiarité avec les comptes pratiques exécutés journalièrement par le commerçant ne sont pas du tout identiques ; et, dans ses calculs de rotation, Marx s'est embrouillé à tel point qu'à côté de parties inachevées on rencontre finalement des inexactitudes et des contradictions. Dans les tableaux reproduits ci-dessus, je n'ai conservé que ce qu'il y a de plus simple et d'arithmétiquement exact, en me guidant principalement sur la raison que voici.

Les résultats incertains de ces pénibles calculs ont amené Marx à attribuer un poids immérité à une circonstance qui — d'après moi — est réellement moins importante. Je fais allusion à ce qu'il appelle « libération » de capital-argent. Étant admises les hypothèses ci-dessus, les faits réels sont les suivants :

Peu importe le rapport de grandeur entre la période de travail et la période de circulation, par conséquent entre le capital I et le capital II ; à la fin de la première rotation, il revient au capitaliste, à des intervalles réguliers qui ont la même longueur que la période de travail, et sous la forme argent, le capital nécessaire à une période de travail, donc une somme égale au capital I.

Si la période de travail est de 5 semaines, le temps de circulation de 4 semaines, le capital I égal à 500 l. st., il rentre chaque fois une somme d'argent de 500 l. st. : à la fin de la 9^e, de la 14^e, de la 19^e, de la 24^e, de la 29^e semaine, etc.

Si la période de travail est de 6 semaines, le temps de circulation de 3 semaines, le capital I de 600 l. st., il rentre chaque fois 600 l. st. : à la fin de la 9^e, de la 15^e, de la 21^e, de la 27^e, de la 33^e semaine, etc.

Si enfin la période de travail est de 4 semaines, le temps de circulation de 5 semaines, le capital I de 400 l. st., on a une rentrée de 400 l. st. chaque fois : à la fin de la 9^e, de la 13^e, de la 17^e, de la 21^e, de la 25^e semaine, etc.

Une partie de cet argent rentré sera-t-elle en excédent pour la période de travail en cours, c'est-à-dire libérée. et de quelle partie s'agira-t-il ? Voilà qui ne change rien à la chose. On suppose que la production se continue sans interruption à la même échelle. Or, pour qu'il en soit ainsi, il faut que l'argent soit là, donc qu'il rentre, « libéré » ou non. Si la production est interrompue, la libération cesse aussi.

En d'autres termes, il y a bien libération d'argent, donc formation, sous forme d'argent, d'un capital latent, uniquement potentiel. Mais il en est ainsi dans

toutes les circonstances, et non pas seulement dans les conditions spéciales précisées dans le texte. Et cette libération se fait à une échelle supérieure à l'échelle adoptée dans le texte. Par rapport au capital circulant I, le capitaliste industriel se trouve, à la fin de chaque rotation, exactement dans la même situation que lorsqu'il a monté son affaire : il a de nouveau ce capital tout entier en main⁴, alors qu'il ne peut le reconvertir que progressivement en capital productif.

Ce qui importe dans le texte, c'est la démonstration que, d'un côté, une partie considérable du capital industriel doit toujours exister sous la forme argent et que, d'un autre côté, une partie plus considérable encore doit prendre la forme argent à temps. Mes observations complémentaires ne servent qu'à corroborer cette démonstration. F. E.)

V. — Effet des variations de prix.

Nous avons supposé plus haut que, d'une part, les prix et l'échelle de la production restaient les mêmes et que, d'autre part, il y avait contraction ou expansion du temps de circulation. Supposons maintenant, au contraire, que la période de rotation et l'échelle de production restent les mêmes, mais qu'il y ait une modification des prix, en hausse ou en baisse⁵ pour les matières premières, les matières auxiliaires et le travail, ou seulement pour les deux premiers de ces éléments. Mettons que le prix des matières premières et auxiliaires ainsi que le salaire baissent de moitié. Dans notre exemple, l'avance de capital nécessaire par semaine serait de 50 l. st. au lieu de 100, et pour la période de rotation de 9 semaines elle serait de 450 l. st. au lieu de 900. Sur la valeur-capital avancée, 450 l. st. s'éliminent d'abord sous forme de capital-argent, mais le procès de production se continue à la même échelle, avec la même période de rotation et la même division de cette période qu'auparavant. La masse du produit annuel ne change pas non plus, mais sa valeur est diminuée de moitié. Ce n'est ni une accélération de la circulation ni une modification dans la masse d'argent en circulation qui a provoqué ce changement, accompagné aussi d'une modification de l'offre et de la demande de capital-argent. Tout au contraire. Si les éléments du capital productif voyaient leur valeur, et corrélativement leur prix, baisser de moitié, il en résulterait d'abord qu'une valeur-capital diminuée de moitié serait avancée pour une affaire X continuée à la même échelle, que l'entreprise X pourrait jeter sur le marché la moitié de l'argent seulement, puisque cette entreprise X avance d'abord cette valeur-capital sous la forme argent, en tant que capital-argent. La masse d'argent jetée dans la circulation aurait donc diminué, parce que les prix des éléments de production auraient baissé. Ce serait la première conséquence.

En second lieu, la moitié de la valeur-capital primitivement avancée de 900 l. st., cette somme de 450 l. st. qui l'¹ a parcouru tour à tour les formes de

capital-argent, capital productif et capital-marchandise, et 2^o s'est toujours rencontrée en même temps pour partie sous la forme de capital-argent, pour partie sous celle de capital productif et pour partie sous celle de capital-marchandise, serait éliminée du cycle de l'entreprise X, et paraîtrait par conséquent sur le marché financier comme capital-argent supplémentaire pour y exercer son action à ce titre. Ces 450 l. st. libérées agissent comme capital-argent non parce qu'elles sont de l'argent devenu superflu pour l'exploitation de l'affaire X, mais parce qu'elles sont un composant de la valeur-capital primitive, qu'elles continuent par suite à agir comme capital et ne doivent pas être dépensées comme simple moyen de circulation. Pour les faire agir comme capital, le plus simple est de les jeter sur le marché financier comme capital-argent. Mais, d'un autre côté, on pourrait aussi doubler l'échelle de la production (abstraction faite du capital fixe). Le même capital avancé de 900 l. st. ferait alors marcher un procès de production d'un volume double.

Si, d'autre part, les prix des éléments circulants du capital productif haussaient de moitié, il faudrait 150 l. st. au lieu de 100 par semaine, donc 1 350 au lieu de 900. Un capital supplémentaire de 450 l. st. serait nécessaire pour faire marcher l'entreprise à la même échelle, ce qui, suivant la situation du marché financier, exercerait sur lui une pression plus ou moins grande. S'il y avait auparavant déjà des demandes correspondant à la totalité du capital disponible sur ce marché, on verrait surgir une concurrence intensifiée pour l'obtenir. Si une partie en était inactive, on l'appellerait pour autant à l'activité.

Mais un troisième cas est possible : alors que l'échelle de la production, la vitesse de la rotation et les prix des éléments du capital productif circulant restent les mêmes, le prix des produits de l'entreprise X peut hausser ou baisser. S'il y a baisse du prix des marchandises fournies par l'entreprise X, le prix de son capital-marchandise de 600 l. st., jetées constamment par elle dans la circulation, descend par exemple à 500 l. st. Un sixième de la valeur du capital avancé cesse donc de rentrer du procès de circulation (il n'est pas question ici de la plus-value contenue dans le capital-marchandise) ; il se perd dans ce procès. Mais la valeur et corrélativement le prix des éléments de production ne changeant pas, cette rentrée de 500 l. st. ne suffit à remplacer que les 5/6 du capital de 600 l. st. constamment occupé dans le procès de production. Il faudrait donc dépenser 100 l. st. de capital-argent supplémentaire pour continuer la production à la même échelle.

Si, au contraire, il y a hausse du prix des produits fournis par l'industrie X, le prix du capital-marchandise passe par exemple de 600 à 700 l. st. Un septième de ce prix, soit 100 l. st., ne provient pas du procès de production et n'y a pas été avancé ; il découle du procès de circulation. Mais 600 l. st. suffisent pour remplacer les éléments productifs : 100 l. st. sont donc libérées.

Nous n'avons pas à rechercher ici les causes qui font que, dans le premier cas, la période de rotation se raccourcit ou s'allonge, et qu'il y a hausse ou baisse,

dans le deuxième cas, sur les prix des matières premières et du travail, dans le troisième cas, sur les prix des produits fournis.

Mais l'étude de la question comporte assurément ce qui suit :

Premier cas. — L'échelle de la production, le prix des éléments de production et des produits restent les mêmes ; les périodes de circulation et par conséquent de rotation changent.

D'après l'hypothèse admise dans notre exemple, la réduction de la période de circulation diminue de $1/9$ le montant du capital total à avancer, qui passe ainsi de 900 à 800 l. st., avec élimination de 100 l. st. de capital-argent.

L'entreprise X continue à fournir toutes les 6 semaines le même produit d'une valeur de 600 l. st. ; et, comme on travaille toute l'année sans interruption, elle fournit en 51 semaines la même masse de produit d'une valeur de 5 100 l. st. Il n'y a donc pas de modification quant à la masse et au prix du produit que cette affaire jette dans la circulation, ni quant aux échéances auxquelles elle l'y jette. Mais il y a élimination de 100 l. st., parce que le procès, par la réduction de la période de circulation, s'alimente seulement de 800 l. st. de capital avancé au lieu de 900. Les 100 l. st. de capital éliminé existent sous la forme de capital-argent. Mais elles ne représentent nullement la partie du capital avancé qui serait tenue de fonctionner en permanence sous forme de capital-argent. Supposons que le capital circulant I = 600 l. st. soit avancé constamment pour les $4/5$ en matériaux de production et pour $1/5$ en salaire, soit 480 l. st. d'un côté et 120 l. st. de l'autre, ou toutes les semaines 80 l. st. en matières de production et 20 l. st. en salaire. Le capital II = 300 l. st. doit donc également se partager en $4/5 = 240$ l. st. pour les matières de production et $1/5 = 60$ l. st. pour le salaire. Le capital déboursé pour le salaire doit être toujours avancé sous forme d'argent. Dès que le produit-marchandise d'une valeur de 600 l. st. est vendu, reconverti en argent, 480 l. st. peuvent en être transformées en matières de production (en provision productive), mais 120 l. st. gardent leur forme argent pour servir au paiement du salaire de 6 semaines. Ces 120 l. st. sont, pour le capital rentrant de 600 l. st., le minimum qui doit toujours être renouvelé et remplacé sous la forme de capital-argent et par conséquent se présenter continuellement comme une partie du capital avancé fonctionnant sous forme d'argent.

Si maintenant, par la réduction du temps de circulation, 100 l. st. s'éliminent sous forme de capital-argent, sont rejetées complètement du mécanisme de la rotation, sur les 300 l. st. libérées périodiquement pour 3 semaines et divisibles également en 240 l. st. de provision productive et 60 l. st. de salaire, d'où provient l'argent correspondant à ces 100 l. st. de capital-argent ? Un cinquième seulement de ces 100 l. st. est fourni par un capital-argent périodiquement libéré dans les rotations. Mais les $4/5 = 80$ l. st. sont déjà remplacés par une provision productive supplémentaire de même valeur. De quelle manière cette provision

productive supplémentaire se transforme-t-elle en argent, et d'où vient l'argent nécessaire à cette conversion ?

Une fois opérée la réduction du temps de circulation, ce ne sont plus 480, mais 400 l. st. qui, sur les 600 l. st. mentionnées, se reconvertissent en provision productive. Le reste, soit 80 l. st., conserve sa forme argent et constitue, avec les 20 l. st. destinées au salaire, les 100 l. st. de capital éliminé. Bien que, par l'achat des 600 l. st. de capital-marchandise, ces 100 l. st. proviennent de la circulation et lui échappent maintenant du fait qu'elles ne sont plus redéboursées en salaire et en éléments de production, il ne faut pas oublier qu'étant sous la forme argent, elles se retrouvent sous la forme sous laquelle elles ont été jetées primitivement dans la circulation. Au début, 900 l. st. d'argent ont été déboursées en provision productive et en salaire. Il ne faut plus maintenant que 800 l. st. pour effectuer le même procès de production. Les 100 l. st. ainsi éliminées sous forme d'argent constituent maintenant un nouveau capital-argent en quête de placement, un nouveau composant du marché financier. Il est vrai qu'auparavant déjà elles se trouvaient périodiquement sous la forme de capital-argent libéré et capital productif supplémentaire, mais ces états latents étaient eux-mêmes condition de la continuité, et, par suite, de l'exécution du procès de production. Actuellement, elles ne sont plus nécessaires à cette fin et constituent pour cette raison un nouveau capital-argent et un composant du marché financier, bien qu'elles ne forment à aucun titre un élément supplémentaire de la provision monétaire de la société (elles existent en effet au début de l'affaire et c'est celle-ci qui les a jetées dans la circulation), ni un trésor nouvellement accumulé.

N'étant plus employées dans l'entreprise où elles constituaient une fraction du capital-argent avancé, ces 100 l. st. sont en réalité retirées de la circulation. Mais ce retrait n'est possible que parce que la conversion du capital-marchandise en argent et de cet argent en capital productif, $M' - A - M$, a été accélérée d'une semaine, et avec elle la circulation de l'argent qui agit dans ce procès. Les 100 l. st. sont retirées de la circulation parce qu'elles ne sont plus nécessaires à la rotation du capital X.

On suppose ici que le capital avancé appartient à son utilisateur. Mais rien ne serait changé s'il s'agissait d'un capital emprunté. Avec la réduction du temps de circulation, il ne faudrait plus que 800 l. st. de capital d'emprunt au lieu de 900. Rendues au prêteur, 100 l. st. forment toujours un nouveau capital-argent, avec la seule différence que Y les détient au lieu de X. En outre, si le capitaliste X prenait à crédit ses matières de production pour une valeur de 480 l. st., en sorte qu'il n'eût besoin d'avancer personnellement que 120 l. st. en argent pour le salaire, il prendrait maintenant à crédit pour 80 l. st. de moins de matières de production ; ces 80 l. st. constitueraient donc pour le capitaliste qui fait crédit un excédent de capital-marchandise, tandis que le capitaliste X aurait éliminé 20 l. st. en argent.

La provision productive supplémentaire est maintenant réduite d'un tiers. Étant les 4/5 du capital supplémentaire II de 300 l. st., elle était de 240 l. st. ; elle n'est plus que de 160 l. st., c'est-à-dire provision supplémentaire pour 2 semaines au lieu de 3. On la renouvelle maintenant tous les 15 jours et non plus toutes les 3 semaines, mais pour 15 jours seulement au lieu de 3 semaines. Les achats, par exemple sur le marché du coton, sont plus fréquents et moins volumineux. C'est la même quantité de coton qui est retirée du marché, car la masse du produit ne change pas. Mais le retrait se répartit différemment dans le temps et s'étend sur davantage de temps. Supposons qu'il s'agisse de 3 mois et de 2, avec une consommation annuelle de 1 200 balles de coton.

Dans le premier cas :

Vente au 1^{er} janv. : 300 balles ; reste en magasin : 900 balles ;
 Vente au 1^{er} avril : 300 balles ; reste en magasin : 600 balles ;
 Vente au 1^{er} juill. : 300 balles ; reste en magasin : 300 balles ;
 Vente au 1^{er} oct. : 300 balles ; reste en magasin : 0 balle.

Dans le deuxième cas, au contraire :

Vente au 1^{er} janv. : 200 balles ; reste en magasin : 1 000 balles ;
 Vente au 1^{er} mars : 200 balles ; reste en magasin : 800 balles ;
 Vente au 1^{er} mai : 200 balles ; reste en magasin : 600 balles ;
 Vente au 1^{er} juill. : 200 balles ; reste en magasin : 400 balles ;
 Vente au 1^{er} sept. : 200 balles ; reste en magasin : 200 balles ;
 Vente au 1^{er} nov. : 200 balles ; reste en magasin : 0 balle.

L'argent placé en coton ne rentre donc en totalité qu'un mois plus tard, en novembre au lieu d'octobre. De ce fait, lorsque, par suite de la réduction du temps de circulation et par conséquent de rotation, 1/9 du capital avancé = 100 l. st. s'élimine sous la forme de capital-argent et que ces 100 l. st. se composent de 20 l. st. de capital-argent périodiquement superflu dans le paiement du salaire hebdomadaire et de 80 l. st. existant pour une semaine comme provision productive périodiquement excédentaire, cette diminution à concurrence de 80 l. st., chez le fabricant, de la provision productive en excédent a pour pendant, chez le négociant en coton, une augmentation du stock de marchandises. Le même coton reste d'autant plus longtemps comme marchandise dans les entrepôts du négociant qu'il reste moins longtemps comme provision productive dans le magasin du fabricant.

Nous avons supposé jusqu'ici que la réduction du temps de circulation dans l'entreprise X provient de ce que X vend sa marchandise plus rapidement ou qu'on la lui paie plus tôt, ou que, dans la vente à crédit, l'échéance est plus rapprochée. Cette réduction est donc dérivée d'une réduction du temps demandé par la vente de la marchandise, par la conversion du capital-marchandise en capital-argent, M'—A, première phase du procès de circulation. Elle pourrait

également résulter de la deuxième phase A—M, c'est-à-dire d'une modification simultanée, soit dans la période de travail, soit dans le temps de circulation des capitaux Y, Z, etc., qui fournissent au capitaliste X les éléments de production de son capital circulant.

Par exemple, si le coton, le charbon, etc., avec l'ancien système de transport, mettent 3 semaines de leur emplacement de production ou de stockage à la fabrique du capitaliste X, celui-ci doit avoir au minimum une provision productive de 3 semaines. Tant qu'ils sont en route, le coton et le charbon ne peuvent servir de moyens de production. Ils constituent, au contraire, un objet de travail de l'industrie des transports et du capital engagé dans cette industrie ; ils représentent pour le producteur de charbon ou le marchand de coton du capital-marchandise en circulation. Supposons que les transports s'améliorent et que le voyage ne dure plus que 2 semaines. Il suffira dès lors d'une provision productive de 2 semaines. Le capital de 600 l. st. en rotation rentrant une semaine plus tôt, on assiste à la libération de 80 l. st. de capital supplémentaire avancé pour la provision productive, ainsi que des 20 l. st. destinées au salaire.

D'autre part, lorsque, par exemple, la période de travail du capital qui fournit la matière première diminue (voir les exemples donnés dans les chapitres précédents) et qu'ainsi grandit la possibilité de renouveler la matière première, la provision productive peut diminuer, la matière première peut se renouveler à des intervalles plus rapprochés.

Quand, au contraire, le temps de circulation et par suite la période de rotation s'allongent, il faut une avance de capital supplémentaire. Le capitaliste la fournira de sa poche, s'il la possède. Mais, en ce cas, ce capital, sous une forme ou l'autre, se trouvera investi, comme partie du capital présent, sur le marché financier ; pour le rendre disponible, il faudra le débarrasser de sa vieille forme, vendre par exemple des actions, opérer des retraits de fonds, ce qui exercera, encore cette fois, une action indirecte sur le marché financier. Ou bien le capitaliste devra emprunter. Quant à la partie du capital supplémentaire nécessaire pour le salaire, il faut toujours, dans des conditions normales, l'avancer sous forme de capital-argent : le capitaliste X exerce à cet égard sa part de pression directe sur le marché financier. Pour ce qui est de la partie à investir en matières de production, cette nécessité ne se présente que lorsque le paiement se fait au comptant. Si le capitaliste peut se fournir à crédit, il n'y aura pas d'influence directe sur le marché financier, parce qu'en ce cas le capital supplémentaire est avancé directement comme provision productive et non pas, en premier lieu, comme capital-argent. Si le prêteur jette directement sur le marché financier la traite souscrite par X, s'il la fait escompter, etc., le marché financier s'en trouvera affecté, indirectement, de seconde main. Mais, s'il utilise cette traite pour faire face par exemple à une dette qu'il aurait à payer plus tard, ce capital avancé en supplément n'agit ni directement, ni indirectement sur le marché financier.

Deuxième cas. — *Les matières de production changent de prix, toutes choses égales d'ailleurs.*

Nous avons supposé que le capital total de 900 l. st. était déboursé pour les $4/5 = 720$ l. st. en matières de production, pour $1/5 = 180$ l. st. en salaire.

Si les matières de production baissent de moitié, elles n'exigent plus, pour la période de travail de 6 semaines, que 240 l. st. au lieu de 480, et, pour le capital supplémentaire n° II, que 120 l. st. au lieu de 240. Le capital I est donc réduit de 600 l. st. à $240 + 120 = 360$ l. st., et le capital II de 300 l. st. à $120 + 60 = 180$ l. st. Le capital total est ramené de 900 l. st. à $360 + 180 = 540$ l. st. 360 l. st. s'éliminent donc.

Ce capital-argent éliminé, inoccupé, et par conséquent en quête d'un placement sur le marché financier, n'est qu'une partie du capital de 900 l. st. primitivement avancé comme capital-argent, partie devenue superflue par la baisse de prix des éléments de production en lesquels elle se reconvertit périodiquement : elle reste superflue aussi longtemps que l'affaire n'est pas étendue, mais continue à l'ancienne échelle. Si cette baisse de prix n'était pas due à des circonstances fortuites (récoltes particulièrement riches, importations excessives, etc.), mais à un accroissement de la force productive dans la branche qui fournit la matière première, ce capital-argent constituerait une addition absolue au marché financier, et en général au capital disponible sous forme de capital-argent, puisqu'il ne formerait plus une partie intégrante du capital qui a déjà trouvé à s'employer.

Troisième cas. — *Le produit change lui-même de prix de vente.*

Une baisse de prix entraîne la perte d'une partie du capital, qu'il faut donc remplacer par une nouvelle avance de capital-argent. Cette perte du vendeur peut être compensée par un gain de l'acheteur. Directement, quand la baisse n'est due qu'à une conjoncture accidentelle et que le prix redevient ensuite normal. Indirectement, quand le changement de prix est provoqué par un changement de valeur qui réagit sur l'ancien produit et que ce produit rentre comme élément de production dans une autre sphère de production où il libérera du capital pour autant. Dans les deux cas, le capital que X a perdu et dont il cherche le remplacement sur le marché financier peut être fourni, comme capital supplémentaire nouveau, par ses relations d'affaires. Il y a, dans ce cas, un simple transfert.

Si le prix du produit monte au contraire, on retire de la circulation une fraction de capital qui n'avait pas été avancée. Ce n'est pas une partie organique du capital avancé dans le procès de production, et cela constitue donc, s'il n'y a pas extension de la production, du capital-argent éliminé. Nous avons supposé ici que les prix des éléments du produit sont donnés antérieurement à l'arrivée

sur le marché de ce produit comme capital-marchandise : il se pourrait donc que l'augmentation des prix fût due à un changement effectif de la valeur, qui agirait rétroactivement, en faisant monter par exemple les matières premières après coup. Dans ce cas, le capitaliste X gagnerait sur son produit, qui circule comme capital-marchandise, et sur sa provision productive existante. Ce gain lui fournirait le capital supplémentaire dont il aura maintenant besoin pour continuer son affaire, étant donné l'augmentation de prix des éléments de production.

L'augmentation de prix peut encore n'être que passagère. En ce cas, le capital qui est nécessaire à titre supplémentaire au capitaliste X figure d'autre part comme capital libéré, en tant que son produit sert d'élément de production à d'autres industries. L'un gagne ce que l'autre perd.

LA ROTATION DU CAPITAL VARIABLE

I. — Le taux annuel de la plus-value.

Soit un capital circulant de 2 500 l. st. dont les $\frac{4}{5} = 2 000$ l. st. en capital constant (matières de production) et $\frac{1}{5} = 500$ l. st. en capital variable, déboursé en salaire.

Supposons 5 semaines pour la période de rotation : 4 semaines pour la période de travail, 1 semaine pour la période de circulation. Dans ce cas, le capital I = 2 000 l. st. se compose de 1 600 l. st. de capital constant et de 400 l. st. de capital variable ; le capital II = 500 l. st. est formé de 400 l. st. de capital constant et de 100 l. st. de capital variable. Pour chaque semaine de travail, on débourse donc un capital de 500 l. st. Dans une année de 50 semaines, le produit est de 50 fois 500 l. st. = 25 000 l. st. Le capital I de 2 000 l. st. constamment employé dans une période de travail accomplit donc 12 rotations $\frac{1}{2}$. 12 fois $\frac{1}{2}$ 2 000 l. st. = 25 000 l. st. Ces 25 000 l. st. sont, pour les $\frac{4}{5} = 20 000$ l. st., du capital constant, déboursé en moyens de production, et pour $\frac{1}{5} = 5 000$ l. st., du capital variable, déboursé en salaire. Par contre, le capital total de 25 000 l. st.

n'accomplit que $\frac{25\ 000}{2\ 500} = 10$ rotations.

Le capital circulant variable dépensé pendant la production ne peut servir à nouveau dans le procès de circulation qu'autant que le produit, où sa valeur est incorporée, est vendu, converti de capital-marchandise en capital-argent. afin d'être redéboursé pour le paiement de la force de travail. Mais il en va de même du capital circulant constant (matières de production), qui est déboursé dans la production, et dont la valeur réapparaît comme fraction de valeur du produit. Ce que ces deux parties, — la partie variable et la partie constante du capital circulant, — ont de commun et ce qui les distingue du capital fixe, ce n'est pas que leur valeur transférée au produit est entraînée dans la circulation par le capital-marchandise, c'est-à-dire circule grâce à la circulation du produit comme marchandise. Une fraction de valeur du produit, et par conséquent du produit circulant comme marchandise, du capital-marchandise, est toujours constituée par l'usure du capital fixe, ou la fraction de valeur du capital fixe que ce capital, pendant la production, a transférée au produit. Voici en fait la différence : le capital fixe continue à fonctionner dans le procès de production sous son ancienne forme d'usage pendant un cycle plus ou moins long de périodes de rotation du capital circulant (= capital circulant constant + capital circulant variable), tandis que chacune des rotations a pour condition le remplacement de tout le capital circulant, passé de la sphère de production dans la sphère de circulation sous forme de capital-marchandise. La première phase de la circulation M'—A' est commune au capital circulant constant et au capital circulant variable. La séparation s'opère dans la deuxième phase. L'argent, en quoi la

marchandise est reconvertie, se transforme partiellement en provision productive (capital circulant constant). Suivant les dates différentes où se fait l'achat des divers éléments de cette provision, la transformation peut se faire plus tôt ou plus tard pour telle et telle fraction, mais elle finit toujours par être totale. Une autre partie de l'argent provenant de la vente de la marchandise est mise en réserve pour être dépensée petit à petit en paiement de la force de travail incorporée au procès de production. C'est le capital circulant variable. Il n'empêche que le remplacement total de l'une et de l'autre partie provient toujours de la rotation du capital, de sa transformation en produit, puis en marchandise, enfin en argent. Voilà pourquoi nous avons, au chapitre précédent, traité séparément et en commun la rotation du capital circulant — constant et variable — sans tenir compte du capital fixe.

Pour la question que nous avons à traiter maintenant, il nous faut faire un pas de plus et considérer la partie variable du capital circulant, comme si elle constituait tout le capital circulant. Nous ferons abstraction du capital circulant constant qui opère sa rotation en même temps qu'elle.

On a avancé 2 500 l. st. et la valeur du produit annuel est de 25 000 l. st. Mais la partie variable du capital circulant est de 500 l. st. : dans les 25 000 l. st., il y a donc $\frac{25\ 000}{5} = 5\ 000$ l. st. de capital variable. En divisant 5 000 par 500, nous obtenons le nombre de rotations, soit 10, comme pour le capital total de 25 000 l. st.

Ce calcul de moyennes, où l'on divise la valeur du produit annuel par la valeur du capital avancé et non par la valeur de la partie de ce capital constamment employée dans une période de travail (dans notre cas, non par 400, mais par 500, non par le capital I, mais par le capital I + le capital II), est absolument exact ici, où il ne s'agit que de la production de la plus-value. On verra plus loin qu'à un autre point de vue il ne l'est pas tout à fait et que, somme toute, il ne l'est jamais tout à fait. Il suffit pour les besoins pratiques du capitaliste, mais sans exprimer de façon exacte, adéquate, toutes les circonstances réelles de la rotation.

Jusqu'ici nous avons complètement négligé une fraction de valeur du capital-marchandise : la plus-value recélée par lui, qui a été produite pendant le procès de production et incorporée au produit. C'est d'elle que nous allons maintenant nous occuper.

Si le capital variable de 100 l. st. déboursé chaque semaine produit une plus-value de 100 % ou 100 l. st., le capital variable de 500 l. st. déboursé dans la période de rotation de 5 semaines produit une plus-value de 500 l. st. : la moitié de la journée de travail est faite de surtravail.

Mais si 500 l. st. de capital variable produisent 500 l. st. de plus-value, 5 000 l. st. en produiront 5 000. Or, le capital variable avancé est de 500 l. st. Le rapport entre la masse totale de plus-value produite dans l'année et la valeur du capital variable avancé constitue ce que nous appelons le taux annuel de la

plus-value. Dans le cas présent, ce taux est donc $\frac{5\,000}{500} = 1\,000\%$. Une analyse plus approfondie de ce taux nous montre qu'il est égal au taux de la plus-value produit pendant une période de rotation par le capital variable avancé, multiplié par le nombre de rotations du capital variable (nombre identique au nombre de rotations du capital circulant tout entier).

Dans notre exemple, le capital variable avancé pendant une période de rotation est de 500 l. st., et la plus-value produite également de 500 l. st. Le taux de la plus-value pendant une période de rotation est donc $\frac{500\,pl}{500\,v} = 100\%$. Ces 100 % multipliés par 10, nombre des rotations en un an, donnent $\frac{5\,000\,pl}{500\,v} = 1\,000\%$.

Voilà pour le taux annuel de la plus-value. Quant à la masse de la plus-value obtenue pendant une période de rotation déterminée, elle est égale à la valeur du capital variable avancé pendant cette période, soit 500 l. st., multipliée par le taux de la plus-value : $500 \times \frac{100}{100} = 500 \times 1 = 500$ l. st. Si le capital avancé était de 1 500 l. st., le taux de la plus-value ne variant pas, la masse de la plus-value serait $1\,500 \times \frac{100}{100} = 1\,500$ l. st.

Le capital variable de 5 000 l. st., qui fait dix rotations par an, qui produit une plus-value annuelle de 500 l. st. et pour lequel le taux annuel de la plus-value est donc de 1 000 %, nous l'appellerons le capital A.

Supposons maintenant qu'un autre capital variable B, de 5 000 l. st., soit avancé pour toute une année (c'est-à-dire pour 50 semaines) et n'accomplisse donc qu'une seule rotation par an. Supposons en outre qu'à la fin de l'année le produit soit payé le jour même où il est achevé, que le capital-argent en quoi il est converti rentre donc le jour même. La période de circulation est dès lors égale à 0, la période de rotation est égale à la période de travail, soit un an. Comme dans le cas précédent, le procès de travail absorbe chaque semaine un capital variable de 100 l. st., donc en 50 semaines 5 000 l. st. Supposons également que le taux de la plus-value est le même, 100 %, c'est-à-dire qu'avec une durée uniforme de la journée de travail la moitié en est faite de surtravail. Pour 5 semaines, le capital variable investi est de 500 l. st., le taux de la plus-value 100 %, la masse de plus-value engendrée de 500 l. st. La masse de la force de travail exploitée et son degré d'exploitation sont, d'après notre hypothèse, exactement les mêmes que pour le capital A.

Par semaine, le capital variable investi, qui est de 100 l. st., engendre une plus-value de 100 l. st. ; en 50 semaines, le capital de 5 000 l. st. produit $100 \times 50 = 5\,000$ l. st. de plus-value. La masse de la plus-value produite par année est la même que dans le cas précédent : 5 000 l. st., mais le taux annuel de la plus-

value est totalement différent. Il est égal à la plus-value produite dans l'année, divisée par le capital variable avancé : $\frac{5\,000\,pl}{5\,000\,v} = 100\%$, alors que pour le capital A il était de 1 000 %.

Avec le capital A comme avec le capital B, la dépense de capital variable a été de 100 l. st. par semaine ; le degré de mise en valeur ou taux de la plus-value est également le même : 100 % ; la grandeur du capital variable est aussi la même : 100 l. st. On exploite la même masse de force de travail, la grandeur et le degré de l'exploitation sont les mêmes dans les deux cas, les journées de travail sont d'égale longueur et également partagées en travail nécessaire et en surtravail. La somme de capital variable employée pendant une année est la même : 5 000 l. st. ; elle met en mouvement la même masse de travail et extrait de la main-d'œuvre mise en mouvement par les deux capitaux égaux la même masse de plus-value : 5 000 l. st. Il n'en existe pas moins une différence de 900 % entre les taux annuels de plus-value de A et de B.

Ce phénomène pourrait faire croire que le taux de la plus-value ne dépend pas uniquement de la masse et du degré d'exploitation de la force de travail mise en mouvement par le capital variable, mais encore d'influences inexplicables issues du procès de circulation ; c'est une interprétation qui, en effet, a été donnée, et le phénomène, sinon sous sa forme pure, du moins sous sa forme plus compliquée et plus abstruse (celle du taux annuel du profit), a provoqué, dès 1820, une déroute complète dans l'école de Ricardo.

Le côté étrange du phénomène disparaît dès que nous plaçons en réalité, et non pas en apparence, les capitaux A et B dans des conditions exactement identiques. Mais cela n'est possible que si le capital variable B est dépensé en totalité dans le même laps de temps que le capital A pour le paiement de la force de travail.

Dans ce cas, 5 000 l. st. de capital B sont déboursées en 5 semaines : 1 000 l. st. par semaine font un déboursé de 5 000 l. st. par an. La plus-value est également, suivant notre hypothèse, de 5 000 l. st. Le capital ayant accompli sa rotation = 5 000 l. st., divisé par le capital avancé = 5 000 l. st., donne le nombre des rotations = 10. Le taux de la plus-value = $\frac{5\,000\,pl}{5\,000\,v} = 100\%$, multiplié par le nombre des rotations = 10, donne le taux annuel de la plus-value $\frac{5\,000\,pl}{500\,v} = 10/1 = 1\,000\%$. Les taux annuels de la plus-value sont donc maintenant les mêmes pour A et pour B, c'est-à-dire 1 000 %, mais les masses de la plus-value sont, pour B, 50 000 l. st., pour A, 5 000 l. st. ; les masses de la plus-value produite sont entre elles comme les capitaux avancés A et B, c'est-à-dire comme 5 000 : 500 ou 10 : 1. Aussi bien le capital B a-t-il mis en mouvement, dans le même temps, 10 fois plus de force de travail que le capital A. Seul le capital effectivement employé dans le procès de travail engendre la

plus-value ; à lui seulement s'appliquent toutes les lois relatives à la plus-value, donc aussi la loi d'après laquelle, le taux étant donné, la masse de la plus-value est déterminée par la grandeur relative du capital variable.

Le procès de travail est lui-même mesuré par le temps. La longueur de la journée de travail étant donnée (comme ici, où nous posons toutes les conditions égales pour A et pour B afin de faire clairement ressortir les différences dans le taux annuel de la plus-value), la semaine de travail se compose d'un certain nombre de journées de travail. Autrement dit, nous pouvons considérer une période de travail quelconque, de 5 semaines par exemple, comme une seule journée de travail, de 300 heures par exemple, si la semaine compte 6 journées de 10 heures. Il faut en outre multiplier ce nombre par le chiffre des ouvriers qui sont chaque jour occupés en même temps et ensemble dans le même procès de travail. Avec 10 ouvriers, nous aurions donc 600 heures pour la semaine, et 3 000 heures pour la période de travail de 5 semaines. Donc, des capitaux variables de grandeur égale sont employés avec un taux égal de plus-value et une longueur égale de la journée de travail, si des masses égales de force de travail (une force de travail du même prix multipliée par le même nombre) sont mises en mouvement dans le même laps de temps.

Revenons maintenant à nos exemples primitifs. Dans les deux cas A et B, des capitaux variables de même grandeur, 100 l. st. par semaine, sont employés pendant chaque semaine de l'année. Les capitaux variables employés, fonctionnant effectivement dans le procès de travail, sont donc égaux, mais les capitaux variables avancés sont absolument inégaux. En A, 500 l. st. sont avancées pour 5 semaines, et 100 l. st. en sont employées chaque semaine. En B, 5 000 l. st. sont à avancer pour la première période de 5 semaines, mais 100 l. st. seulement en sont employées par semaine, ce qui ne donne, pour les 5 semaines, que 500 l. st., soit 1/10 du capital avancé. Dans la deuxième période de 5 semaines, il faut avancer 4 500 l. st., mais 500 seulement seront employées, etc. Le capital variable avancé pour une période déterminée ne se transforme en capital variable employé, fonctionnant et agissant effectivement, que dans la mesure suivant laquelle il entre réellement dans les sections de cette période occupées par le procès de travail et fonctionne réellement dans le procès de travail. Dans l'intervalle, alors qu'une partie de ce capital est avancée, mais pour n'être employée que plus tard, cette partie est comme si elle n'existait pas pour le procès de travail et n'a donc d'influence ni sur la formation de la valeur ni sur celle de la plus-value. Par exemple, le capital A de 500 l. st. est avancé pour 5 semaines, mais il n'en rentre chaque semaine que 100 l. st. à tour de rôle dans le procès de travail. La première semaine, on en emploie 1/5 ; 4/5 sont avancés sans être employés, bien qu'ils doivent exister en provision pour les procès de travail des 4 semaines suivantes et donc être avancés.

Les circonstances qui modifient le rapport entre le capital variable avancé et le capital variable employé n'influent sur la production de la plus-value, —

le taux de celle-ci étant donné, — que dans une seule mesure et d'une seule façon : en modifiant la quantité de capital variable qui peut être réellement employée dans une période déterminée, par exemple une semaine, 5 semaines, etc. Le capital variable avancé ne fonctionne comme capital variable que pour autant et pendant qu'il est réellement employé, mais non pendant le temps où il reste avancé à titre de réserve sans être employé. Mais toutes les circonstances qui modifient le rapport entre le capital variable avancé et le capital variable employé se résument dans la variation des périodes de rotation (déterminée par une variation soit de la période de travail, soit de la période de circulation, soit des deux). La loi de la production de la plus-value est telle que, à égalité du taux de la plus-value, des masses égales de capital variable en fonction engendrent des masses égales de plus-value. Donc, si les capitaux A et B emploient, dans les mêmes laps de temps et avec le même taux de plus-value, des masses égales de capital variable il y a forcément, dans les mêmes espaces de temps, production de masses égales de plus-value, quelque différent que soit le rapport entre ce capital variable employé pendant un temps déterminé et le capital variable avancé pendant le même temps, et par conséquent quelque différent que soit le rapport entre les masses de plus-value produites et le capital variable, non pas employé, mais en général avancé. La différence de ce rapport, loin de contredire aux lois exposées sur la production de la plus-value, les confirme au contraire et en est une conséquence nécessaire.

Considérons, pour le capital B, la première période de production de 5 semaines. A la fin de la 5^e semaine, 500 l. st. ont été employées et absorbées. Le produit-valeur est de 1 000 l. st., donc $\frac{500 pl}{500 v} = 100\%$. Tout comme pour le capital A. Le fait que, pour le capital A, la plus-value se réalise en même temps que le capital avancé, alors qu'elle ne le fait pas pour le capital B, ne nous intéresse pas en cet endroit, où il ne s'agit encore que de la production de la plus-value et de son rapport avec le capital variable avancé pendant sa production. Si nous calculons au contraire, pour le capital B, le rapport de la plus-value, non pas avec la partie de l'avance de capital de 5 000 l. st. qui est employée pendant la production de la plus-value, et par conséquent absorbée, mais avec la totalité de ce capital avancé lui-même, nous aurons $\frac{500 pl}{5\ 000 v} = \frac{1}{10} = 10\%$. Soit 10 % pour le capital B et 100 %, ou 10 fois plus, pour le capital A. On nous dira peut-être : cette différence dans le taux de la plus-value pour des capitaux d'égale grandeur, qui ont mis en mouvement une même quantité de travail, divisée de surcroît par parties égales en travail payé et travail non payé, contredit aux lois de la production de la plus-value. La réponse sera simple et fournie par un simple coup d'œil jeté sur les conditions réelles : en A, nous exprimons le taux réel de la plus-value, c'est-à-dire le rapport entre la plus-value produite en 5 semaines par un capital variable de 500 l. st. et ce capital variable de 500 l. st.

En B, au contraire, la manière de calculer n'a rien à voir ni avec la production de la plus-value ni avec la détermination correspondante du taux de la plus-value. En effet, les 500 l. st. de plus-value, produites avec un capital variable de 500 l. st., ne sont pas calculées par rapport aux 500 l. st. de capital variable avancé pendant leur production, mais par rapport à un capital de 5 000 l. st., dont les 9/10, soit 4 500 l. st., n'ont absolument aucune relation avec la production de cette plus-value de 500 l. st., ne doivent au contraire fonctionner que peu à peu dans le cours des 45 semaines suivantes et n'existent donc pas du tout pour la production des 5 premières semaines, la seule dont il s'agisse ici. Dès lors, la différence dans les taux de la plus-value de A et de B ne soulève donc aucun problème.

Comparons maintenant les taux annuels de la plus-value pour les capitaux A et B. Pour le capital B, nous avons $\frac{5\,000\ pl}{5\,000\ v} = 100\%$, et pour le capital A, $\frac{5\,000\ pl}{500\ v} = 1\,000\%$. Mais le rapport des taux de plus-value est le même que précédemment. Nous avons :

$$\frac{\text{Taux de plus-value du capital B}}{\text{Taux de plus-value du capital A}} = \frac{10\%}{100\%}$$

nous avons maintenant :

$$\frac{\text{Taux annuel de plus-value du capital B}}{\text{Taux annuel de plus-value du capital A}} = \frac{100\%}{1\,000\%}$$

c'est-à-dire le même rapport.

Pourtant le problème s'est inversé. Le taux annuel du capital B : $\frac{5\,000\ pl}{5\,000\ v} = 100\%$ ne s'écarte absolument pas, même en apparence, des lois connues de nous qui sont relatives à la production et au taux correspondant de la plus-value. 5 000 v ont été avancés et consommés productivement dans l'année ; ils ont produit 5 000 pl. Le taux de la plus-value est donc la fraction ci-dessus : $\frac{5\,000\ pl}{5\,000\ v} = 100\%$. Le taux annuel coïncide avec le taux réel de la plus-value. Ce n'est donc pas cette fois le capital B, c'est le capital A qui présente l'anomalie à expliquer.

Nous avons ici le taux de la plus-value $\frac{5\,000\ pl}{500\ v} = 1\,000\%$. Mais si, dans le premier cas, 500 pl, produit de 5 semaines, ont été calculés sur un capital avancé de 5 000 l. st. dont les 9/10 n'étaient pas employés dans la production de la plus-value, on calcule maintenant 5 000 pl sur 500 v, c'est-à-dire seulement sur 1/10 du capital variable réellement employé dans la production de 5 000 pl : car

les 5 000 pl sont le produit d'un capital variable de 5 000 l. st. consommé productivement en 50 semaines, et non pas d'un capital de 500 l. st. consommé pendant une période unique de 5 semaines. Dans le premier cas, la plus-value produite pendant 5 semaines a été calculée sur un capital avancé pour 50 semaines. 10 fois supérieur, par conséquent, au capital consommé pendant les 5 semaines. Maintenant la plus-value produite pendant 50 semaines est calculée sur un capital avancé pour 5 semaines, 10 fois moindre, par conséquent, que le capital consommé pendant les 50 semaines.

Le capital A de 500 l. st. n'est jamais avancé pour plus de 5 semaines. Au bout de ce temps il rentre et il peut, en accomplissant 10 rotations, recommencer 10 fois le même procès dans le courant de l'année. Il s'ensuit deux conséquences.

Primo : Le capital avancé en A n'est que 5 fois plus grand que la fraction de capital constamment employée dans le procès de production d'une semaine. Au contraire, le capital B, qui n'accomplit qu'une rotation en 50 semaines et doit donc être avancé pour 50 semaines, est 50 fois plus grand que la fraction qui peut être constamment employée dans une semaine. La rotation modifie par conséquent le rapport entre le capital avancé pour le procès annuel de production et le capital pouvant constamment être employé pour une période déterminée de production, par exemple une semaine. Et ceci nous donne le premier cas où la plus-value de 5 semaines ne se calcule pas sur le capital employé pendant ces 5 semaines, mais sur le capital décuple employé en 50 semaines.

Secundo : La période de rotation du capital A, 5 semaines, ne forme que 1/10 de l'année ; l'année comprend donc 10 périodes de rotation semblables, pendant lesquelles le capital A de 500 l. st. est constamment réemployé. Le capital employé est égal ici au capital avancé pour 5 semaines, multiplié par le nombre des périodes de rotation annuelles. Le capital employé dans l'année est $500 \times 10 = 5\,000$ l. st. Le capital avancé dans l'année est de $\frac{5\,000}{10} = 500$ l. st.

En effet, bien que les 500 l. st. soient réemployées constamment, ce sont les mêmes 500 l. st., et rien de plus, qu'on avance toutes les 5 semaines. D'autre part, pour le capital B, il est vrai qu'on n'emploie en 5 semaines que 500 l. st., qu'on n'avance que 500 l. st. pour ces 5 semaines. Mais la période de rotation étant ici de 50 semaines, le capital employé pendant l'année est égal au capital avancé non pour 5, mais pour 50 semaines. La masse de plus-value produite annuellement s'aligne, avec un taux donné de la plus-value, sur le capital employé et non sur le capital avancé pendant l'année. Pour ce capital de 5 000 l. st. qui n'accomplit qu'une rotation, elle n'est donc pas plus grande que pour le capital de 500 l. st., qui accomplit 10 rotations ; et cela parce que le capital qui ne roule qu'une fois est 10 fois plus grand que le capital qui roule 10 fois.

Le capital variable ayant roulé dans l'année, — par conséquent la partie du produit annuel ou encore de la dépense annuelle égale à cette partie, — représente

le capital variable réellement employé, productivement consommé dans le cours de l'année. Donc, si le capital variable A ayant roulé dans l'année et le capital variable B, ayant accompli sa rotation annuelle, sont égaux et se trouvent employés dans des conditions égales de mise en valeur, le taux de la plus-value est le même pour l'un et l'autre, ainsi que la masse de plus-value produite dans l'année et aussi — les masses de capital employées étant égales — le taux de la plus-value calculé pour l'année, pour autant qu'il se traduit par la formule :

$$\frac{\text{Masse de plus-value produite annuellement}}{\text{Capital variable ayant roulé dans l'année}}$$

Pour employer une expression générale, quelle que soit la grandeur relative des capitaux variables ayant accompli leur rotation, le taux de leur plus-value dans le cours de l'année est déterminé par le taux de plus-value auquel les capitaux respectifs ont travaillé dans des périodes moyennes (un jour, une semaine, par exemple).

Voilà la seule conséquence qui découle des lois relatives à la production de la plus-value et à la détermination du taux de la plus-value.

Voyons maintenant ce qu'exprime le rapport

$$\frac{\text{Capital ayant roulé dans l'année}}{\text{Capital avancé}}$$

(en ne nous occupant, répétons-le, que du capital variable). La division donne le nombre de rotations du capital avancé pour une année.

Pour le capital A, nous avons :

$$\frac{5000 \text{ l. st. de capital ayant roulé dans l'année}}{500 \text{ l. st. de capital avancé}}$$

Pour le capital B, nous avons :

$$\frac{5000 \text{ l. st. de capital ayant roulé dans l'année}}{5000 \text{ l. st. de capital avancé}}$$

Dans les deux rapports, le numérateur exprime le capital avancé multiplié par le nombre de rotations : pour A, 500×10 ; pour B, 5000×1 ; ou le capital avancé multiplié par le temps de rotation inversé et calculé pour un an : pour A, le temps de rotation est $1/10$ d'année, le temps de rotation inversé est $10/1$ année, donc $500 \times 10/1 = 5000$; pour B, $5000 \times 1/1 = 5000$. Le dénominateur exprime le capital ayant fait sa rotation multiplié par le nombre de rotations inversé : pour A, $5000 \times 1/10$, pour B $5000 \times 1/1$.

Les masses respectives de travail (somme du travail payé et du travail non payé) mises en mouvement par les deux capitaux variables qui ont roulé dans l'année sont égales dans ce cas, du fait que les capitaux sont eux-mêmes égaux, ainsi que leur taux de mise en valeur.

Le rapport entre le capital variable ayant roulé dans l'année et le capital variable avancé donne lieu aux constatations suivantes : 1° Il nous montre le rapport entre le capital à avancer et le capital variable employé dans une période de travail déterminée. Si le nombre de rotations est de 10, comme en A, et que l'année soit comptée à 50 semaines, le temps de rotation est de 5 semaines. Pour ces 5 semaines, il faut avancer du capital variable qui soit 5 fois supérieur au capital variable employé en une semaine. Ce qui revient à dire que $1/5$ seulement du capital avancé (ici 500 l. st.) peut être employé dans le cours d'une semaine. Pour le capital B, au contraire, où le nombre de rotations est de $1/1$, le temps de rotation est d'un an ou 50 semaines. Le rapport du capital avancé au capital employé chaque semaine est donc $50 : 1$. S'il était le même pour B que pour A, B serait obligé d'investir 1000 l. st. par semaine, au lieu de 100. — 2° B a donc employé un capital (5000 l. st.) décuple de celui de A pour mettre en mouvement la même masse de capital variable et, par conséquent, avec un taux donné de la plus-value, la même masse de travail (payé et non payé), et produire dans l'année la même masse de plus-value. Le taux effectif de la plus-value n'exprime que le rapport entre le capital variable employé dans un laps de temps déterminé et la plus-value produite dans le même laps de temps ; ou la masse de travail impayé mise en mouvement par le capital variable employé pendant ce laps de temps. Il est totalement indépendant de cette partie du capital variable qui se trouve avancée sans avoir d'emploi à ce moment, et par conséquent tout aussi indépendant des modifications et des différences opérées par la période de rotation pour des capitaux divers dans le rapport entre leur partie avancée pendant un temps déterminé et leur partie employée pendant ce même temps.

L'exposé qui précède nous montre au contraire que le taux annuel de la plus-value ne coïncide que dans un seul cas avec le taux effectif, qui exprime le degré d'exploitation du travail : c'est lorsque le capital avancé n'accomplit qu'une rotation dans l'année et se trouve donc égal au capital ayant fait sa rotation dans l'année, que, par suite, le rapport entre la masse de plus-value produite dans l'année et le capital employé pendant l'année en vue de cette production coïncide et s'identifie avec le rapport entre la masse de plus-value produite dans l'année et le capital avancé dans l'année.

A. — Le taux annuel de la plus-value est égal à :

$$\frac{\text{Masse de la plus-value produite dans l'année}}{\text{Capital variable avancé}}$$

Or la masse de la plus-value produite dans l'année est égale au taux effectif de la plus-value multiplié par le capital variable employé à sa production. Le capital employé à la production de la masse annuelle de la plus-value est égal au capital avancé multiplié par n , nombre de ses rotations. La formule A se transforme donc en :

B. — Le taux annuel de la plus-value est égal à :

$$\frac{\text{Taux effectif de la plus-value} \times \text{capital variable avancé} \times n}{\text{Capital variable avancé}}$$

Soit pour le capital B = $\frac{100\% \times 5000 \times 1}{5000} = 100\%$. C'est seulement lorsque $n = 1$, lorsque le capital variable avancé n'accomplit donc qu'une rotation dans l'année, étant de la sorte égal au capital employé ou ayant roulé dans l'année, que le taux annuel de la plus-value est égal au taux effectif.

Soit Pl' le taux annuel de la plus-value, pl' le taux effectif de la plus-value, v le capital variable avancé, n le nombre de rotations : nous avons

$$Pl' = \frac{pl' \cdot vn}{v} = pl' \cdot n; \text{ donc } Pl' = pl' \cdot n, \text{ ou } Pl' = pl' \text{ à condition que } n = 1.$$

Nouvelle déduction : le taux annuel de la plus-value est toujours égal à $pl' \cdot n$, c'est-à-dire égal au taux effectif de la plus-value produite dans une période de rotation par le capital variable consommé durant cette période, taux que l'on multiplie par le nombre des rotations de ce capital variable dans l'année ou (ce qui revient au même) par l'inverse de son *temps* de rotation calculé sur l'année prise comme unité. (Lorsque le capital variable fait 10 rotations dans une année, son temps de rotation est de $1/10$ d'année, son temps de rotation inversé est donc de $10/1 = 10$.)

Poursuivons, $Pl' = pl'$, lorsque $n = 1$. Pl' est plus grand que pl' , quand n est plus grand que 1 ; c'est-à-dire quand le capital avancé accomplit plus d'une rotation dans l'année, ou que le capital ayant roulé est plus grand que le capital avancé.

Enfin, Pl' est plus petit que pl' , lorsque n est plus petit que 1 ; c'est-à-dire quand le capital ayant accompli sa rotation dans l'année n'est qu'une partie du capital avancé, et que la période de rotation est donc supérieure à une année.

Arrêtons-nous un instant à ce dernier cas.

Nous gardons toutes les données précédentes, mais nous portons la période de rotation à 55 semaines. Le procès de travail exige chaque semaine 100 l. st. de capital variable, donc 5500 l. st. pour la période de rotation, et il produit par semaine 100 pl ; pl' est donc de 100 % comme précédemment. Le nombre des rotations n est ici $\frac{50}{55} = \frac{10}{11}$, puisque le temps de rotation est de $1 + 1/10$ d'année (l'année étant comptée à 50 semaines), donc $\frac{11}{10}$ d'année.

$$Pl' = \frac{100\% \times 5500 \times \frac{10}{11}}{5500} = 100 \times \frac{10}{11} = \frac{1000}{11} = 90 \frac{10}{11}\%$$

nombre inférieur à 100 %. En effet, si le taux annuel de la plus-value était de 100 %, les 5500 v devraient en une année produire 5500 pl , alors qu'il leur faut pour cela $\frac{11}{10}$ d'année. Dans l'année, les 5500 v ne produisent que 5500 pl ; le

taux annuel de la plus-value est donc $\frac{5000 \text{ } pl}{5500 \text{ } v} = \frac{10}{11} = 90 \frac{10}{11}\%$.

Le taux annuel de la plus-value, ou la comparaison entre la plus-value produite dans l'année et le capital variable avancé en général (par distinction d'avec le capital variable ayant accompli sa rotation dans l'année), n'est donc pas quelque chose de purement subjectif, c'est le mouvement réel du capital qui produit lui-même cette opposition. Pour le possesseur du capital A, il se trouve qu'à la fin de l'année son capital variable avancé, soit 500 l. st., est rentré, et qu'il y a de surcroît 5000 l. st. de plus-value. La grandeur de son capital avancé s'exprime non par la masse du capital qu'il a employée dans l'année, mais par la masse qui rentre périodiquement. Il est sans importance qu'à la fin de l'année le capital existe partie comme provision productive, partie comme capital-marchandise ou capital-argent ; la proportion observée dans cette répartition est également indifférente. Pour le possesseur du capital B, il est rentré 5000 l. st., c'est-à-dire son capital avancé, et de surcroît 5000 l. st. de plus-value. Quant au possesseur du capital C (le dernier considéré : 5500 l. st.), il a 5000 l. st. de plus-value produite dans l'année (5000 l. st. de débours et un taux de la plus-value de 100 %), mais son capital avancé n'est pas encore rentré, et pas davantage la plus-value produite.

$Pl' = pl' \cdot n$ exprime que le taux de la plus-value valable pendant une période de rotation pour le capital variable employé

$$\frac{\text{Masse de plus-value engendrée pendant une période de rotation}}{\text{Capital variable employé pendant une période de rotation}}$$

est à multiplier par le nombre des périodes de rotation ou de reproduction du capital variable avancé, des périodes dans lesquelles il renouvelle son cycle.

Nous avons déjà vu (Livre I^{er}, section II : la transformation de l'argent en capital¹ ; puis chap. XXIII : la reproduction simple²) que la valeur-capital est simplement avancée, non dépensée, puisque, après avoir parcouru les différentes phases de son cycle, elle y revient à son point de départ, et elle y revient enrichie de plus-value. Ainsi elle présente le caractère d'une avance faite. Le temps qui s'écoule entre le départ et le retour est le temps pour lequel ce capital est avancé. Tout ce cycle parcouru par la valeur-capital et mesuré par l'intervalle de l'avance et de la rentrée constitue la rotation : la durée de la rotation, une

période de rotation. Cette période terminée, ce cycle achevé, la même valeur-capital peut recommencer le même cycle, de nouveau se mettre en valeur, engendrer de la plus-value. Si le capital variable, comme en A, accomplit 10 rotations dans l'année, la même avance de capital engendre au cours de l'année 10 fois la masse de plus-value qui correspond à une période de rotation.

Il importe de bien comprendre la nature de l'avance du point de vue de la société capitaliste.

Le capital A, qui accomplit 10 rotations dans l'année, est avancé 10 fois dans l'année. Il est avancé de nouveau pour chaque nouvelle période de rotation. Mais, en même temps, le capitaliste A n'avance jamais dans l'année que cette même valeur-capital de 500 l. st. et, en réalité, il ne dispose jamais, pour le procès de production que nous envisageons, de plus de 500 l. st. Dès que ces 500 l. st. ont achevé un cycle, A leur en fait recommencer un autre ; aussi bien la nature du capital veut-elle qu'il ne conserve le caractère de capital qu'en fonctionnant comme capital en permanence dans des procès de production répétés. Il n'est jamais avancé non plus pour plus de 5 semaines. Il devient insuffisant, si la rotation se prolonge au-delà de ce temps. Il est en partie superflu si la rotation dure moins longtemps. On n'a pas avancé 10 capitaux de 500 l. st., c'est un capital de 500 l. st. que l'on a, par périodes successives, avancé 10 fois. Le taux annuel de la plus-value n'est donc pas calculé sur un capital de 500 l. st. avancé 10 fois, ou sur 5 000 l. st., mais sur un capital de 500 l. st. avancé d'un coup ; un écu, circulant 10 fois et s'acquittant de la fonction de 10 écus, ne représente toujours qu'un seul écu en circulation. Il conserve la même valeur d'un écu dans chacune des mains où les transactions le font passer.

De même, le capital A montre à chacun de ses retours et aussi à son retour de fin d'année que son possesseur n'opère jamais qu'avec la même valeur-capital de 500 l. st. Il ne rentre donc chaque fois dans sa main que 500 l. st. Son capital avancé ne dépasse jamais 500 l. st. Le capital avancé de 500 l. st. forme donc le dénominateur de la fraction qui exprime le taux annuel de la plus-value. Nous avons ci-dessus la formule $P' = \frac{p'l' \cdot vn}{v} = p'l'n$. Le taux effectif de la plus-value

étant $p'l' = \frac{p'l}{v}$, égal à la masse de la plus-value divisée par le capital variable qui l'a produite, nous pouvons dans $p'l'n$ remplacer $p'l'$ par sa valeur, poser $\frac{p'l}{v}$ et nous avons alors l'autre formule $P' = \frac{p'l n}{v}$.

Mais par sa rotation décuple, et par conséquent par le renouvellement 10 fois répété de son avance, le capital A de 500 l. st. accomplit la fonction d'un capital 10 fois plus grand, d'un capital de 5 000 l. st., tout comme 500 écus circulant 10 fois dans une année remplissent la fonction de 5 000 écus qui ne circulent qu'une fois.

II. — La rotation du capital variable individuel.

« Quelle que soit la forme sociale que le procès de production revête, il doit être continu ou, ce qui revient au même, repasser périodiquement par les mêmes phases ... Considéré, non sous son aspect isolé, mais dans le cours de sa rénovation incessante, tout procès de production social est donc en même temps procès de reproduction ... Comme incrément périodique de la valeur avancée, la plus-value acquiert la forme d'un *revenu*, provenant du capital » (Livre I^{er}, chap. XXIII³).

Nous avons, pour le capital A, dix périodes de rotation de 5 semaines chacune ; dans la première période, l'avance est de 500 l. st. de capital variable ; c'est-à-dire que, chaque semaine, 100 l. st. se convertissent en force de travail, si bien qu'à la fin de la première période de rotation 500 l. st. ont été dépensées en force de travail. Ces 500 l. st., qui faisaient primitivement partie du capital total avancé, ont cessé d'être du capital. Elles sont parties en salaire. A leur tour, les ouvriers les versent dans l'achat de leurs moyens de subsistance ; ils consomment, par conséquent, des moyens de subsistance d'une valeur de 500 l. st. Une masse de marchandises de cette valeur se trouve donc anéantie (ce que l'ouvrier économise par exemple sous forme d'argent n'est pas non plus du capital). Cette masse de marchandises fait l'objet de la consommation improductive de l'ouvrier : elle maintient simplement la capacité d'action de sa force de travail, instrument indispensable du capitaliste. — Mais en second lieu, pour le capitaliste, ces 500 l. st. se trouvent converties en force de travail de la même valeur (du même prix). Dans le procès de travail, le capitaliste consomme cette force productivement. Au bout de 5 semaines, on a un produit-valeur de 1 000 l. st. La moitié, c'est-à-dire 500 l. st., est la reproduction de la valeur du capital variable dépensé dans le paiement de la force de travail. L'autre moitié, 500 l. st., est de la plus-value nouvellement produite. Mais la force de travail de 5 semaines qui a été échangée contre une partie du capital, ce qui a converti cette même partie en capital variable, a été également dépensée, consommée, quoique d'une façon productive. Le travail qui agissait hier n'est pas celui qui agit aujourd'hui. Sa valeur, augmentée de la plus-value qu'il a créée, existe maintenant comme valeur du produit, d'une chose distincte de la force de travail elle-même. Pourtant, par suite de la conversion du produit en argent, la partie de sa valeur qui est égale à la valeur du capital variable avancé peut s'échanger de nouveau contre de la force de travail et, par conséquent, fonctionner de nouveau comme capital variable. Le fait que la valeur-capital non seulement reproduite, mais aussi reconvertie en argent sert à occuper les mêmes ouvriers, c'est-à-dire les mêmes porteurs de force de travail, ne change rien à la question. Il se peut que, dans la deuxième période de rotation, le capitaliste emploie d'autres ouvriers au lieu des premiers.

Dans les dix périodes de rotation de 5 semaines, c'est donc en fait un capital

de 5 000 l. st., et non de 500 l. st., qui est dépensé par portions successives en salaire, et les ouvriers dépensent derechef ce salaire en moyens de subsistance. Le capital de 5 000 l. st. ainsi avancé a été consommé. Il n'existe plus. D'autre part, une force de travail d'une valeur non de 500 l. st., mais de 5 000 l. st. est incorporée par portions successives au procès de production et ne reproduit pas seulement sa propre valeur, soit 5 000 l. st., mais produit en excédent une plus-value de 5 000 l. st. Le capital variable de 500 l. st. avancé dans la seconde période de rotation n'est pas le même que celui de 500 l. st. qui a été avancé dans la première période. Celui-ci a été consommé, dépensé en salaire. Mais il est *remplacé* par un nouveau capital variable de 500 l. st., qui, dans la première période de rotation, a été produit sous forme de marchandise, et reconverti en argent. Ce nouveau capital-argent de 500 l. st. est donc la forme argent de la masse de marchandises nouvellement produite dans la première période de rotation. Le fait que le capitaliste a de nouveau en main une somme identique de 500 l. st., c'est-à-dire détient, abstraction faite de la plus-value, autant de capital-argent qu'il en a primitivement avancé, voile simplement cet autre fait qu'il opère avec un capital nouvellement produit. (Quant aux autres éléments de valeur du capital-marchandise, qui remplacent les parties constantes du capital, leur valeur n'est pas nouvellement produite ; il y a simplement modification de la forme sous laquelle cette valeur existe.) — Prenons la troisième période de rotation. On y constate avec évidence que le capital de 500 l. st. avancé pour la troisième fois n'est pas un capital ancien, mais un capital nouvellement produit : c'est en effet la forme argent de la masse de marchandises produite dans la seconde période de rotation, c'est-à-dire de la partie de cette masse de marchandises dont la valeur est égale à la valeur du capital variable avancé. La masse de marchandises produite dans la première période de rotation a été vendue. La fraction de sa valeur égale à la fraction de valeur variable du capital avancé a été convertie en force de travail nouvelle pour la seconde période de rotation et a produit une masse de marchandises nouvelle qui a été vendue à son tour et dont une fraction de valeur forme le capital de 500 l. st. avancé dans la troisième période de rotation.

Et ainsi de suite pendant les dix périodes de rotation. Toutes les 5 semaines, on jette sur le marché, en vue d'incorporer sans cesse une nouvelle force de travail au procès de production, des masses de marchandises nouvellement produites (dont la valeur, pour autant qu'elle remplace du capital variable, est elle aussi nouvellement produite et ne se borne pas à réapparaître, comme c'est le cas pour la partie constante du capital circulant).

Ce que l'on obtient donc par les 10 rotations successives du capital variable avancé de 500 l. st., ce n'est pas la possibilité de procéder 10 fois à la consommation productive de ce capital de 500 l. st. ou d'employer pendant 50 semaines un capital variable qui suffit pour 5 semaines. On emploie, au contraire, 10 fois 500 l. st. de capital variable dans les 50 semaines, et le capital de 500 l. st. ne suffit

jamais que pour 5 semaines et doit être remplacé, au bout de ce temps, par un capital de 500 l. st. nouvellement produit. C'est ce qui se passe pour le capital A aussi bien que pour le capital B. Mais ici commence la différence.

Au bout de la première période de 5 semaines, A et B ont avancé et dépensé chacun un capital variable de 500 l. st. Dans les deux cas, la valeur du capital variable a été convertie en force de travail et remplacée par cette partie de la nouvelle valeur produite par la force de travail qui est égale à la valeur du capital variable avancé de 500 l. st. Pour B comme pour A, la force de travail n'a pas seulement remplacé, par une valeur nouvelle d'égal montant, la valeur du capital variable dépensé de 500 l. st. : elle a ajouté une plus-value, — qui, d'après notre hypothèse, est de même grandeur.

Mais, dans le cas de B, le produit-valeur, qui remplace le capital variable avancé et ajoute à la valeur de celui-ci une plus-value, ne se trouve pas sous la forme qui lui permettrait de fonctionner à nouveau comme capital productif, en l'espèce comme capital variable. Pour A, il se trouve sous cette forme. Et, jusqu'à la fin de l'année, le capital variable dépensé dans les 5 premières semaines et tour à tour dans chacune des périodes de 5 semaines, bien qu'il soit remplacé par une valeur nouvellement produite et augmentée de plus-value, ne figure pas pour B sous une forme où il puisse à nouveau fonctionner comme capital productif, en l'espèce comme capital variable. Sa *valeur* a bien été remplacée par une valeur nouvelle, donc renouvelée, mais sa *forme* de valeur (qui est ici la forme absolue de la valeur, la forme argent) n'a pas été renouvelée.

Pour la deuxième période de 5 semaines (et ainsi de suite pour chaque période de 5 semaines dans l'année), il faut donc que 500 l. st. soient disponibles, tout comme c'était le cas pour la première période. Abstraction faite du crédit, le capitaliste devra ainsi disposer, au début de l'année, d'une provision de 5 000 l. st., en tant que capital-argent latent qu'il avance, bien qu'il ne dépense effectivement ces 5 000 l. st. et ne les convertisse en force de travail que peu à peu dans le courant de l'année.

Dans le cas de A, le cycle, la rotation du capital avancé sont achevés ; par suite, la valeur de remplacement se trouve, dès l'expiration des 5 premières semaines, sous la forme où elle pourra mettre en mouvement une force de travail nouvelle pour 5 semaines, c'est-à-dire sous sa forme argent primitive.

En A comme en B, on consomme dans la deuxième période de 5 semaines une force de travail nouvelle et on dépense un nouveau capital de 500 l. st. pour le paiement de cette force de travail. Les moyens de subsistance des ouvriers qui ont été payés avec les 500 premières l. st. ont disparu ; en tout cas, leur valeur n'est plus dans les mains du capitaliste. Les 500 l. st. suivantes servent à acheter une force de travail nouvelle et à retirer du marché des moyens de subsistance nouveaux. En un mot, ce n'est pas l'ancien capital, c'est un capital nouveau de 500 l. st. qu'on dépense. Mais, en A, ce capital nouveau de 500 l. st. est la forme

argent de la valeur nouvellement produite qui doit remplacer les 500 l. st. précédemment dépensées. En B, cette valeur de remplacement se trouve sous une forme où elle ne peut pas fonctionner comme capital variable. Elle existe, mais pas sous la forme de capital variable. Pour que le procès de production puisse continuer, il faut donc qu'il existe, pour les 5 semaines suivantes, un capital supplémentaire de 500 l. st. sous l'indispensable forme argent et qu'on avance ce capital. A et B dépensent donc, pendant 50 semaines, la même quantité de capital variable, paient et consomment la même quantité de force de travail. Mais B est obligé de la payer avec un capital avancé égal à sa valeur totale, soit 5000 l. st. A la paie en ordre successif, grâce à la forme argent sans cesse renouvelée de la valeur produite toutes les 5 semaines qui remplace le capital de 500 l. st. avancé chaque fois pour 5 semaines. Le capital-argent avancé n'est donc jamais supérieur à ce qu'il faut pour 5 semaines, c'est-à-dire jamais supérieur à l'avance de 500 l. st. faite pour les premières 5 semaines. Ces 500 l. st. suffisent pour toute l'année. Le degré d'exploitation du travail étant le même, ainsi que le taux effectif de la plus-value, il est clair, dans ces conditions, que les taux annuels de A et de B sont forcément en raison inverse des grandeurs des capitaux variables qu'il a fallu avancer pour mettre en mouvement pendant l'année la même masse de force de travail. Pour A $\frac{5000 pl}{500 v} = 1000\%$, pour B

$$\frac{5000 pl}{5000 v} = 100\%. \text{ Mais } 500 v : 5000 v = 1 : 10 = 100\% : 1000\%.$$

La différence provient de la différence des périodes de rotation, c'est-à-dire des périodes au bout desquelles la valeur remplaçant le capital variable employé dans un temps déterminé peut de nouveau fonctionner comme capital, donc comme capital nouveau. Pour B comme pour A, il se fait le même remplacement de valeur pour le capital variable employé pendant les mêmes périodes. L'addition de plus-value est également la même pendant les mêmes périodes. Mais, pour B, on a beau avoir toutes les 5 semaines un remplacement de valeur de 500 l. st. outre 500 l. st. de plus-value, cette valeur de remplacement ne constitue pas encore un capital nouveau, du fait qu'elle ne se trouve pas sous la forme argent. Pour A, non seulement l'ancienne valeur-capital est remplacée par une nouvelle, mais elle est rétablie sous sa forme argent, donc remplacée par un nouveau capital prêt à fonctionner.

Que cette valeur de remplacement mette plus ou moins de temps pour se reconverter en argent et revêtir ainsi la forme sous laquelle on avance le capital variable, c'est là une circonstance totalement indifférente pour la production de la plus-value en elle-même. Cette production dépend de la grandeur du capital variable employé et du degré d'exploitation du travail. Mais la circonstance mentionnée modifie le montant du capital-argent qu'il faut avancer afin de mettre en mouvement pendant l'année une quantité donnée de force de travail, et elle détermine par conséquent le taux annuel de la plus-value.

III. — La rotation du capital variable au point de vue social.

Considérons un instant la question au point de vue social. Supposons qu'un ouvrier coûte 1 l. st. par semaine et que la journée de travail soit de 10 heures. En A comme en B, on occupe 100 ouvriers pendant l'année (100 l. st. par semaine pour 100 ouvriers, cela fait pour 5 semaines 500 l. st. et pour 50 semaines 5000 l. st.); chaque ouvrier fournit 60 heures par semaine de 6 jours. Donc 100 ouvriers font 6000 heures de travail par semaine et, pour 50 semaines, 300000 heures. Cette force de travail est requise par A et par B et la société ne peut donc la dépenser à autre chose. Jusqu'ici, il n'y a donc aucune différence entre A et B au point de vue social. En outre, pour A comme pour B, les 100 ouvriers reçoivent un salaire annuel de 5000 l. st. (soit 10000 l. st. pour les 200 ouvriers réunis) et enlèvent à la société des moyens de subsistance pour la même somme. Toujours pas de différence entre A et B au point de vue social. Dans les deux cas, les ouvriers sont payés à la semaine et, par conséquent, prélèvent sur la société leurs moyens de subsistance semaine par semaine, jetant en circulation, dans les deux cas également, l'équivalent monétaire semaine par semaine. Mais ici commence la différence.

Primo. — L'argent que l'ouvrier de A jette dans la circulation n'est pas seulement, comme c'est le cas pour l'ouvrier de B, la forme argent de la valeur de sa force de travail (en réalité, moyen de paiement pour un travail déjà fourni) : dès la deuxième période de rotation, à partir de l'ouverture de l'entreprise, c'est la forme argent *de la valeur qu'il a produite lui-même* (prix de la force de travail augmenté de la plus-value) dans la première période de rotation et qui sert à payer son travail pendant la deuxième période. Ce n'est pas le cas en B. Il est vrai que, par rapport à l'ouvrier, l'argent sert également dans ce cas à payer du travail déjà fourni ; mais ce travail fourni n'est pas payé par son propre produit monnayé (par la forme argent de la valeur qu'il a lui-même produite). Ceci ne peut se faire qu'à partir de la deuxième année, l'ouvrier de B étant alors payé sur son produit monnayé de l'année précédente.

Plus la période de rotation du capital est courte, — c'est-à-dire plus les intervalles sont courts entre les échéances de sa reproduction dans l'année. — et plus rapidement la partie variable du capital primitivement avancée par le capitaliste sous la forme argent se convertit en la forme argent du produit créé par l'ouvrier pour remplacer ce capital variable (produit qui comprend en outre la plus-value) ; plus court est donc le temps pour lequel le capitaliste est forcé d'avancer de l'argent sur son propre fonds, et plus faible est, par rapport au volume donné de la production, le capital qu'il avance : plus grande relativement est la masse de plus-value qu'avec un taux donné de la plus-value il retire chaque année, puisque, avec la forme argent de la valeur produite par l'ouvrier lui-même, il peut plus fréquemment racheter cet ouvrier et mettre son travail en mouvement.

L'échelle de la production étant donnée, la grandeur absolue du capital-argent variable qu'on avance (comme du reste celle de tout capital circulant) diminue en fonction du raccourcissement de la période de rotation, tandis que le taux annuel de plus-value augmente. La grandeur du capital avancé étant donnée, on voit augmenter l'échelle de la production et, par conséquent, le taux de la plus-value étant donné, on voit augmenter la masse absolue de la plus-value produite dans une période de rotation avec le relèvement du taux annuel de la plus-value, qui est provoqué par le raccourcissement des périodes de reproduction. D'une façon générale, il résulte de l'étude précédente que, suivant les grandeurs variables de la période de rotation, il faut avancer un volume très variable de capital-argent pour mettre en mouvement la même masse de capital circulant productif et la même somme de travail, le degré d'exploitation du travail restant le même.

Secundo. — En B comme en A, — et cette différence est connexe à la première. — c'est avec le capital variable, devenu en sa main moyen de circulation, que l'ouvrier paie les moyens de subsistance qu'il achète. Le blé par exemple qu'il retire du marché, il le remplace par un équivalent en argent. Mais, en B, l'argent qui sert à retirer les moyens de subsistance du marché et à les payer n'a pas, comme en A, la forme argent d'un produit jeté sur le marché par l'ouvrier dans le courant de l'année : c'est bien de l'argent que l'ouvrier remet au vendeur de ses moyens de subsistance, mais non pas de la marchandise — moyens de production ou de subsistance — que le vendeur puisse acheter avec l'argent reçu, ce qui, au contraire, est le cas en A. On retire donc au marché de la force de travail, des moyens de subsistance pour cette force de travail, du capital fixe sous la forme des moyens de travail employés en B, des matières de production, et pour les remplacer on jette sur le marché un équivalent en argent ; mais, dans l'année, le marché ne reçoit aucun produit en remplacement des éléments matériels du capital productif qu'on lui a retirés. Supposons qu'au lieu d'être capitaliste la société soit communiste : tout d'abord, le capital-argent disparaît, et avec lui les déguisements des transactions qui s'imposent grâce à lui. La chose revient simplement à ceci : il faut que la société calcule d'avance la quantité de travail, des moyens de production et de subsistance qu'elle peut, sans aucun dommage, employer à des entreprises, comme par exemple la construction des chemins de fer, qui, pendant un temps assez long, un an ou même davantage, ne fournissent ni moyens de production ou de subsistance, ni effet utile quelconque, mais enlèvent à la production annuelle totale du travail des moyens de production et de subsistance. Au contraire, dans la société capitaliste, où le bon sens social ne se fait valoir qu'après coup, il est possible et inévitable qu'il se produise sans cesse de grandes perturbations. D'une part, il s'exerce une pression sur le marché financier ; cependant qu'à l'inverse les facilités offertes par le marché financier suscitent en masse les entreprises dont nous parlons, c'est-à-dire précisément les circonstances qui provoqueront plus tard la pression sur le

marché financier. Il y a pression, parce qu'il faut ici en permanence, pour un temps plus ou moins long, des avances de capital-argent sur une grande échelle. Ajoutez-y que les industriels et les commerçants engagent constamment dans des spéculations sur les chemins de fer, etc., le capital-argent dont ils ont besoin pour la mise en œuvre de leur propre industrie et le remplacent par des emprunts contractés sur le marché financier. — D'autre part, il s'exerce une pression sur le capital productif disponible de la société. Comme l'on retire constamment au marché des éléments du capital productif que l'on remplace par un simple équivalent en argent, la demande solvable augmente sans fournir aucun élément d'apport. On assiste en conséquence à la hausse des prix pour les moyens de subsistance aussi bien que pour les matières de production. Ajoutez que la spéculation se développe d'ordinaire pendant ce temps, qu'il se fait un grand transfert de capitaux. Une bande de spéculateurs, de soumissionnaires, d'ingénieurs, d'avocats, etc., s'enrichit. Ils provoquent sur le marché une forte demande de produits de consommation, en même temps que les salaires augmentent. En ce qui concerne les produits alimentaires, l'agriculture est, il est vrai, stimulée. Mais, comme cette quantité de produits alimentaires ne saurait augmenter brusquement en cours d'année, on en importe davantage, comme en général on importe davantage de produits alimentaires exotiques (café, sucre, vin, etc.) et d'objets de luxe. D'où exagération de l'importation et spéculation dans les spécialités intéressées. D'autre part, dans les industries où l'on peut accroître rapidement la production (manufacture proprement dite, mines, etc.), la hausse des prix provoque une expansion subite bientôt suivie de l'effondrement. Le même effet se produit sur le marché du travail, d'où l'on veut attirer aux nouvelles industries de grandes masses de la surpopulation relative latente et même des ouvriers déjà occupés. D'une façon générale, les entreprises à grande échelle telles que les chemins de fer enlèvent au marché du travail une quantité déterminée de main-d'œuvre qui ne peut provenir que de certaines branches, l'agriculture par exemple, où l'on n'a besoin que de garçons robustes. Ce phénomène continue même quand les nouvelles entreprises sont devenues des industries stables et disposent déjà par conséquent de la classe ouvrière flottante dont elles ont besoin. C'est ce qui se produit lorsque par exemple la construction des chemins de fer dépasse momentanément la moyenne. Il y a absorption d'une partie de l'armée ouvrière de réserve, dont la pression maintenait les salaires relativement bas. La hausse des salaires est générale, même dans des branches où les ouvriers trouvaient aisément de l'embauche jusque-là. Et cela dure jusqu'à ce que le krach inévitable libère de nouveau l'armée de réserve et ramène les salaires au minimum et même au-dessous⁴.

Pour autant que la durée plus ou moins longue de la période de rotation dépend de la période de travail au sens propre du mot, c'est-à-dire de la période nécessaire pour fournir au marché le produit achevé, elle repose sur les conditions matérielles de la production données chaque fois dans les diverses entreprises,

conditions qui, dans l'agriculture, revêtent davantage le caractère de conditions naturelles, mais qui, dans les manufactures et la majeure partie de l'industrie extractive, se modifient avec le développement social du procès de production lui-même.

Pour autant que la longueur de la période de travail repose sur l'importance des livraisons (sur le volume du produit à forme de marchandise jeté d'ordinaire sur le marché), elle a un caractère conventionnel. Mais la convention elle-même a pour base matérielle l'échelle de la production et n'est par conséquent accidentelle que considérée dans le détail.

Enfin, pour autant que la longueur de la période de rotation dépend de la longueur de la période de circulation, elle est sans doute déterminée en partie par les fluctuations incessantes des conjonctures du marché, la facilité plus ou moins grande de la vente, et la nécessité qui en résulte de jeter une partie du produit sur un marché plus ou moins éloigné. Abstraction faite du volume de la demande en général, le mouvement des prix joue ici un rôle capital, puisqu'en présence de la baisse des prix on restreint la vente à dessein, pendant que la production continue; l'inverse a lieu en cas de hausse, la vente marchant au contraire de front avec la production, à moins que les produits ne soient vendus d'avance. Il faut cependant considérer comme base matérielle proprement dite la distance effective qui sépare le lieu de production du marché où le produit se vend.

Supposons que des cotonnades ou des filés anglais soient vendus à destination des Indes, que l'exportateur paie le fabricant anglais (ce qu'il ne fait de bon gré que si la situation du marché financier est bonne. Dès que le fabricant est obligé de recourir lui-même au crédit pour remplacer son capital-argent, les affaires prennent mauvaise tournure). L'exportateur vend ensuite ses cotonnades sur le marché indien, d'où on lui renvoie son capital avancé. Jusqu'au moment de cette rentrée, les choses se passent absolument comme dans le cas où la longueur de la période de travail rend nécessaire l'avance d'un nouveau capital-argent afin de maintenir le procès de production à une échelle donnée. Le capital-argent avec lequel le fabricant paie ses ouvriers et renouvelle de même les autres éléments de son capital circulant n'est pas la forme argent des filés qu'il a produits. Tel ne peut être le cas qu'au moment où la valeur de ces filés est rentrée en Angleterre sous forme d'argent ou de produit. C'est toujours du capital-argent supplémentaire. La seule différence consiste en ce qu'il est avancé non par le fabricant, mais par le commerçant qui peut-être ne se le procure à son tour que par le crédit. De même, avant ou en même temps que cet argent se trouve jeté sur le marché, le marché anglais n'est enrichi d'aucun produit supplémentaire que cet argent ait servi à payer et qui puisse entrer dans la consommation productive ou individuelle. Que cette situation se prolonge et prenne de l'importance, les suites en seront les mêmes que dans la prolongation de la période de travail.

Il se peut, en outre, qu'aux Indes mêmes les filés soient encore vendus à crédit. Grâce à ce crédit, le marchand achète du produit indien et l'expédie en Angleterre en guise de règlement, ou bien il établit une traite de même valeur. Si cette situation se prolonge, il se produit une pression sur le marché financier indien, et cette pression peut, par contrecoup, provoquer une crise en Angleterre. Cette crise, même si elle s'accompagne de l'exportation de métaux précieux à destination des Indes, provoque dans ce dernier pays une nouvelle crise, par suite de la faillite de firmes anglaises et de leurs succursales indiennes, auxquelles les banques indiennes ont fait crédit. Il y a donc crise simultanée, sur le marché auquel la balance commerciale est *favorable* comme sur le marché auquel elle est *défavorable*. Ce phénomène peut même se compliquer davantage. L'Angleterre a par exemple envoyé aux Indes des lingots d'argent; mais les créanciers anglais des Indes y font maintenant rentrer leurs créances, et les Indes auront bientôt à réexpédier en Angleterre leurs lingots d'argent.

Il se peut que l'exportation aux Indes soit à peu près compensée par l'importation, bien que cette dernière soit (à moins de circonstances spéciales, comme la hausse des cotons, etc.) déterminée en volume et stimulée par la première. La balance du commerce entre l'Angleterre et les Indes peut apparaître en équilibre ou ne présenter que de légères oscillations dans un sens ou l'autre. Mais, dès que la crise éclate en Angleterre, on découvre que des cotonnades sont en stock aux Indes (c'est-à-dire ne se sont pas transformées de capital-marchandise en capital-argent, — ce qui indique une surproduction de ce côté), qu'en Angleterre, d'autre part, il n'y a pas seulement des stocks invendus de produits indiens, mais qu'une grande partie des stocks vendus et consommés n'a pas encore été payée. Le phénomène qui apparaît donc comme crise du marché financier exprime en réalité des anomalies dans le procès de production et de reproduction lui-même.

Tertio. — Par rapport au capital circulant employé (variable et constant), voici la différence que provoque la longueur de la période de rotation, pour autant qu'elle résulte de la longueur de la période de travail: s'il y a plusieurs rotations dans l'année, un élément du capital circulant variable ou constant peut être fourni par son propre produit, comme dans la production charbonnière, la confection, etc. Dans le cas contraire, il n'en est pas de même, du moins dans le cours de l'année.

LA CIRCULATION DE LA PLUS-VALUE

Nous venons de voir qu'une différence dans la période de rotation engendre une différence dans le taux annuel de la plus-value, même si la masse de la plus-value produite dans l'année reste constante.

Mais, en outre, on enregistre nécessairement une différence dans la capitalisation de la plus-value, dans l'*accumulation*, et par suite, le taux de la plus-value restant constant, dans la masse de plus-value produite pendant l'année.

Remarquons d'abord que le capital A (dans l'exemple du chapitre précédent) a un revenu périodique courant, c'est-à-dire que, exception faite pour la période de rotation du début de l'entreprise, il se sert de sa production de plus-value pour faire face à sa propre consommation dans le cours de l'année, sans avoir à fournir d'avance sur son propre fonds. Il n'en est pas de même pour B. Dans le même temps, il produit bien autant de plus-value que A, mais cette plus-value ne se trouve pas réalisée et ne peut donc entrer dans la consommation individuelle ou productive. Pour la consommation individuelle, il faut anticiper sur la plus-value ; il faut donc faire une avance de fonds.

Une partie du capital productif, difficile à classer : le capital supplémentaire exigé pour la réparation et la conservation du capital fixe, se présente aussi désormais sous un nouvel aspect.

Pour A, cette fraction du capital n'est pas avancée au début de la production ; du moins elle ne l'est pas en totalité ou en majeure partie. Elle n'a pas besoin d'être disponible, ni même d'exister. Elle découle de l'entreprise même par la conversion immédiate de la plus-value en capital, c'est-à-dire par son emploi direct comme capital. Une partie de la plus-value non seulement produite, mais réalisée périodiquement dans le cours de l'année, peut couvrir les dépenses nécessaires à la réparation, etc. Une partie du capital nécessaire à la conduite de l'affaire sur son échelle première est ainsi produite pendant la marche de l'affaire et par l'affaire elle-même grâce à la capitalisation d'une partie de la plus-value. Cela n'est pas possible pour le capitaliste B. Cette fraction du capital doit constituer chez lui une partie du capital primitivement avancé. Dans les deux cas, cette partie figurera dans les livres du capitaliste comme capital avancé ; elle l'est du reste, puisque, d'après notre hypothèse, elle forme une partie du capital productif nécessaire à la conduite de l'affaire sur une échelle donnée. Mais la différence est grande suivant le fonds d'où l'avance provient. Pour B, c'est réellement une partie du capital qu'il faut avancer ou tenir prêt dès le début. Pour A, c'est au contraire une partie de la plus-value que l'on emploie comme capital. Ce dernier cas nous montre que non seulement le capital accumulé, mais encore une partie du capital primitivement avancé peuvent n'être que de la plus-value capitalisée.

Dès que le développement du crédit intervient, le rapport entre le capital

primitivement avancé et la plus-value capitalisée se complique encore davantage. Par exemple A emprunte au banquier C une partie du capital productif avec lequel il commence son entreprise ou la continue pendant l'année. Il ne dispose pas en propre, à l'origine, du capital nécessaire. Le banquier C lui prête une somme purement et simplement prélevée sur la plus-value déposée chez lui par les industriels D, E, F, etc. Du point de vue de A, il ne s'agit pas encore de capital accumulé. Mais en fait, pour D, E, F, etc., A n'est qu'un agent qui capitalise la plus-value qu'ils se sont appropriée.

Nous avons vu (Livre I^{er}, chap. XXIV¹) que l'accumulation, la transformation de la plus-value en capital est, de par son contenu véritable, le procès de reproduction sur une échelle élargie, qu'il s'agisse d'un agrandissement extensif par suite de la construction de nouvelles fabriques venant s'ajouter aux anciennes, ou d'un agrandissement intensif de l'exploitation à l'échelle existante.

L'agrandissement de l'échelle de production peut s'opérer par petites doses, une partie de la plus-value étant consacrée à des améliorations qui tantôt augmentent simplement la force productive du travail employé, tantôt permettent simultanément de l'exploiter avec plus d'intensité. Il peut encore arriver, si la journée de travail n'est pas légalement fixée, qu'il suffise d'une dépense supplémentaire de capital circulant (en matière de production et en salaire) pour agrandir l'échelle de production ; le capital fixe n'est pas augmenté, mais on en prolonge l'usage quotidien tout en diminuant proportionnellement la période de rotation. Dans d'autres cas, la plus-value capitalisée peut, si les conjonctures du marché sont propices, permettre des spéculations sur les matières premières, des opérations auxquelles le capital primitivement avancé n'aurait pas suffi, etc.

Mais il est évident que, là où le nombre plus élevé des périodes de rotation entraîne une réalisation plus fréquente de la plus-value dans le cours de l'année, il y aura des périodes où l'on n'aura besoin ni de prolonger la journée de travail ni d'introduire des améliorations de détail ; d'autre part, l'extension de toute l'affaire sur une échelle proportionnelle n'est possible que dans certaines limites plus ou moins étroites, déterminées soit par le caractère général de l'entreprise, les bâtiments par exemple, soit par les dimensions du fonds à travailler, comme c'est le cas en agriculture ; il faut en outre pour cela une somme de capital supplémentaire telle qu'elle ne peut être fournie que par l'accumulation de la plus-value pendant plusieurs années.

A côté de l'accumulation effective ou transformation de la plus-value en capital productif (et de la reproduction correspondante sur une échelle progressive), nous trouvons donc l'accumulation d'argent, l'entassement d'une partie de la plus-value de manière à former un capital-argent latent, qui ne doit fonctionner comme capital actif supplémentaire que plus tard, quand il aura un certain volume.

C'est ainsi que les choses se présentent au point de vue du capitaliste indi-

viduel. Mais le développement de la production capitaliste s'accompagne de celui du crédit. Le capital-argent que le capitaliste ne peut pas encore employer dans sa propre affaire est employé par d'autres, qui lui paient des intérêts. Il fonctionne pour le capitaliste comme capital-argent au sens spécifique du mot, comme une sorte de capital différent du capital productif. Il fonctionne comme capital entre les mains d'un autre. Avec la réalisation plus fréquente de la plus-value et l'agrandissement de l'échelle à laquelle elle se produit, il y a, de toute évidence, accroissement de la proportion selon laquelle on jette sur le marché du capital-argent nouveau, de l'argent comme capital, qui, à partir de ce marché, est réabsorbé, du moins en grande partie, dans l'extension de la production.

La forme la plus simple sous laquelle puisse se présenter ce capital-argent supplémentaire latent est celle du trésor. Il se peut que ce trésor soit de l'or ou de l'argent supplémentaire, obtenu directement ou encore indirectement par l'échange avec les pays producteurs de métaux précieux. Et c'est uniquement de la sorte que le trésor monétaire d'un pays peut s'accroître de façon absolue. Mais il se peut aussi, — et c'est la majorité des cas, — que ce trésor ne soit que de l'argent enlevé à la circulation intérieure et ayant pris la forme de trésor aux mains de quelques capitalistes. Il est possible également que ce capital-argent latent n'existe que sous forme de titres de valeur (abstraction toujours faite de la monnaie de crédit), ou encore de simples créances (titres juridiques) des capitalistes sur des tiers, constatées par documents légaux. Dans tous ces cas, ce capital-argent supplémentaire, quelle qu'en soit la forme, ne représente en sa qualité de capital en espérance rien d'autre que des titres supplémentaires et tenus en réserve, qui constatent les droits des capitalistes sur la production annuelle de la société, production supplémentaire de l'avenir.

« La masse de richesses effectivement accumulée, considérée quant à sa grandeur . . . , est tellement insignifiante par rapport aux forces productives de la société à laquelle elle appartient, quel que soit d'ailleurs le degré de civilisation de cette société, et même par rapport à la consommation effective de cette même société durant quelques années seulement, que les législateurs et les spécialistes de l'économie politique devraient se préoccuper principalement des forces productives et de leur libre développement à venir, et non pas, comme ils l'ont fait jusqu'ici, de la simple richesse accumulée, qui saute aux yeux. La partie de beaucoup la plus considérable de la richesse dite accumulée est purement nominale et ne se compose pas d'objets réels, bateaux, maisons, cotonnades, améliorations du sol, mais de simples titres juridiques, de droits sur les forces productives annuelles de la société dans l'avenir, titres produits et perpétués par les expédients ou les institutions caractéristiques d'un état d'insécurité . . . L'utilisation de ces articles (accumulations d'objets matériels ou richesse effective) comme simple moyen de donner à ceux qui les détiennent la propriété de la richesse qui doit être créée par les forces productives à venir de la société.

cette utilisation leur serait enlevée peu à peu et sans violence par les lois naturelles de la répartition ; avec l'appui du travail coopératif, ce ne serait l'affaire que de quelques années². »

« Peu de gens considèrent, la plupart ne soupçonnent même pas combien minime est le rapport, pour la masse comme pour le degré d'efficacité, entre les accumulations réelles de la société et les forces productives de l'homme, ou même la consommation ordinaire d'une seule génération durant quelques années seulement. La raison en est évidente, mais l'effet en est très nuisible. La richesse consommée chaque année disparaît avec son usage ; elle ne s'aperçoit qu'un instant et n'impressionne qu'au moment où on en jouit, où on la consomme. Mais les meubles, les machines, les bâtiments, partie de la richesse qui ne peut se consommer que lentement, nos yeux les voient de notre enfance à notre vieillesse comme des monuments durables de l'effort humain. Grâce à la possession de cette partie fixe, durable, lentement consommée, de la richesse publique, — sol et matières premières, sur quoi on travaille, outils à l'aide de quoi on travaille, bâtiments qui fournissent un abri pendant le travail, — grâce à cette possession, les propriétaires de ces objets dominant, dans leur intérêt personnel, les forces productives annuelles de tous les ouvriers réellement productifs de la société, quelle que soit l'insignifiance de ces objets par rapport aux produits constamment renaissants de ce travail. La population de la Grande-Bretagne et de l'Irlande est de 20 millions d'habitants ; la consommation moyenne par tête, hommes, femmes et enfants compris, doit être d'environ 20 l. st. par an ; ce qui donne, au total, une richesse approximative de 400 millions de livres sterling, produit du travail consommé par année. Le montant total du capital accumulé de ces pays ne dépasse pas, d'après l'évaluation, 1 200 millions, soit le triple du produit annuel : 60 l. st. de capital par tête, en supposant la répartition égale. Ce qui nous intéresse ici, c'est le rapport, plutôt que le montant absolu plus ou moins exact, de ces évaluations. Les intérêts de ce capital total suffiraient pour nourrir, environ deux mois par an, la population totale avec son train de vie actuel, et l'ensemble du capital accumulé pourrait (si l'on trouvait des acheteurs) la faire vivre pendant trois ans tout juste sans travailler ! Mais ensuite, n'ayant ni maisons, ni vêtements, ni vivres, les hommes n'auraient plus qu'à mourir de faim ou à devenir les esclaves de ceux qui les auraient entretenus durant trois ans. Le rapport entre trois ans et la durée d'une génération bien portante, mettons quarante ans, nous donne le rapport entre la grandeur, d'une part, l'importance de la richesse effective, le capital accumulé du pays même le plus riche, et d'autre part la force productive de cette génération, les capacités de production d'une seule génération : encore ne parlons-nous pas de ce qu'elle pourrait produire avec les dispositions raisonnables d'une sécurité égale, surtout en travaillant en coopération, mais de ce qu'elle produit réellement, d'une façon absolue, avec les expédients défectueux et décourageants de l'insécurité ! . . . Et c'est pour maintenir et perpétuer dans son état actuel de répartition forcée cette masse

de capital existant qui n'est énorme qu'en apparence, ou plutôt cette domination et ce monopole sur les produits du travail annuel acquis grâce au capital que l'on voudrait conserver à tout jamais tout ce mécanisme ignoble, les vices, les crimes, les souffrances de l'insécurité. Rien ne peut être accumulé tant que les besoins nécessaires n'ont pas reçu satisfaction, et le grand fleuve des tendances humaines coule à la recherche de la jouissance ; de là, pour tout moment donné, le montant relativement insignifiant de la richesse effective de la société. C'est un cycle éternel de production et de consommation. Dans cette masse énorme de production et de consommation annuelle, la pincée d'accumulation effective pourrait presque disparaître sans qu'on s'en aperçût ; et cependant l'on s'est préoccupé surtout de cette pincée d'accumulation plutôt que de la masse de force productive. Et cette pincée d'accumulation a été accaparée par un petit nombre d'individus, qui s'en sont fait un instrument pour s'approprier le produit, sans cesse renaissant d'année en année, du travail de la grande masse. D'où l'importance décisive de cet instrument pour cette poignée de gens... Sous le nom de charges publiques, le produit national est, pour un tiers environ, enlevé aux producteurs et consommé improductivement par des gens qui n'en rendent pas l'équivalent, c'est-à-dire ne donnent rien de ce que le producteur puisse considérer comme tel... La foule regarde avec étonnement les masses accumulées, surtout quand elles sont concentrées entre les mains d'une poignée de gens. Mais les masses produites annuellement, semblables aux flots éternels et innombrables d'un fleuve puissant, déferlent et se perdent dans l'océan oublié de la consommation. Et cette consommation éternelle n'en commande pas moins toutes les jouissances, et même l'existence de tout le genre humain. C'est à la quantité et à la répartition de ce produit annuel qu'il faudrait avant tout appliquer la réflexion. L'accumulation effective est d'une importance absolument secondaire, et cette importance, elle la doit presque toute à l'influence qu'elle exerce sur la répartition du produit annuel... L'accumulation effective et la répartition sont toujours considérées ici [chez Thompson] par rapport et par subordination à la force productive. Dans presque tous les autres systèmes, l'on a considéré la force productive par rapport et par subordination à l'accumulation et à la perpétuation du mode de répartition existant. En face de la conservation de ce mode de répartition, l'on n'a pas un regard pour la misère toujours renaissante ou le bien-être du genre humain tout entier. Éterniser les conséquences de la violence, de la duperie, du hasard, voilà ce qu'on a nommé sécurité ; c'est à la conservation de cette sécurité mensongère que l'on a sacrifié sans pitié toutes les forces productives du genre humain³. »

*
* *

Abstraction faite des perturbations qui entravent même la reproduction sur une échelle donnée, il n'y a que deux cas qui soient normalement possibles pour

la reproduction :

- Ou bien reproduction sur une échelle simple.
- Ou bien capitalisation de la plus-value, accumulation.

1. — La reproduction simple.

Dans la reproduction simple, la plus-value produite et réalisée périodiquement en une ou plusieurs rotations par an est consommée à titre individuel, c'est-à-dire improductif, par son propriétaire, le capitaliste.

Le fait que la valeur des produits se compose en partie de plus-value, en partie de la fraction de valeur constituée par le capital variable qui s'y trouve reproduit, plus le capital constant consommé ne change absolument rien ni à la quantité, ni à la valeur du produit total qui, en tant que capital-marchandise, entre constamment dans la circulation et en est retiré tout aussi constamment pour échoir à la consommation productive ou individuelle, c'est-à-dire pour servir de moyen de production ou de moyen de consommation. Abstraction faite du capital constant, cela n'affecte que la répartition du produit annuel entre les ouvriers et les capitalistes.

Même dans l'hypothèse de la reproduction simple, une partie de la plus-value doit donc constamment exister sous forme d'argent et non pas de produit ; sans quoi elle ne pourrait être convertie, en vue de la consommation, d'argent en produit. Il nous faut insister ici sur cette transformation de la plus-value de sa forme marchandise primitive en argent. Pour plus de simplicité, nous prendrons le problème sous sa forme la plus simple, la circulation exclusive de l'argent-métal, c'est-à-dire de la monnaie, qui est équivalent effectif.

D'après les lois qui régissent la circulation simple des marchandises (Livre I^{er}, chap. III⁴), la masse de monnaie métallique existant dans le pays doit être suffisante non seulement pour faire circuler les marchandises, mais encore pour faire face aux fluctuations de la circulation monétaire ; ces fluctuations ont leur source soit dans les variations de vitesse des circulations, soit dans les changements de prix des marchandises, soit dans les proportions diverses et variables suivant lesquelles l'argent fonctionne comme moyen de paiement ou comme moyen de circulation proprement dit. Le rapport suivant lequel la masse existante de monnaie se divise en trésor et en monnaie circulante se modifie sans cesse, mais la masse de l'argent est toujours égale à la somme de l'argent existant comme trésor et comme monnaie circulante. Cette masse d'argent (de métal précieux) est un trésor social accumulé petit à petit. Dans la proportion où une partie de ce trésor s'use chaque année, elle a besoin d'être remplacée annuellement, comme tout autre produit. C'est ce qui s'opère en fait par l'échange direct ou indirect d'une partie du produit national annuel contre le produit des pays fournisseurs d'or et d'argent. Mais ce caractère international de la transaction ne fait qu'en dissimuler la simplicité. Pour ramener le problème à son expression

la plus simple et la plus claire, il nous faut donc supposer que la production de l'or et de l'argent se fait dans le pays même et constitue par conséquent une partie de la production sociale totale à l'intérieur de chaque pays.

Abstraction faite de ce qui est nécessaire pour les articles de luxe, le minimum de la production annuelle de l'or et de l'argent doit être égal à l'usure annuelle de la monnaie métallique par suite de la circulation. En outre, si la somme des valeurs des marchandises produites et mises en circulation pendant l'année augmente, il faut qu'il y ait également augmentation de la production annuelle de l'or et de l'argent, pour autant que la somme accrue des valeurs des marchandises en circulation et la masse d'argent nécessaire à leur circulation (et à la thésaurisation correspondante) ne sont pas compensées par une vitesse plus grande de la circulation monétaire et par un fonctionnement plus étendu de l'argent comme moyen de paiement, c'est-à-dire par une plus grande liquidation réciproque des achats et des ventes sans intervention de monnaie véritable.

Il faut donc qu'une partie de la force de travail sociale et des moyens de production sociaux soit dépensée chaque année dans la production de l'or et de l'argent.

Les capitalistes qui pratiquent la production d'or et d'argent et qui, — d'après notre hypothèse de la reproduction simple, — la pratiquent dans les seules limites de l'usure annuelle moyenne de l'or et de l'argent et de la consommation annuelle moyenne de ces métaux qui résulte de l'usure jettent leur plus-value, que d'après notre hypothèse ils consomment entièrement dans l'année sans en rien capitaliser, directement dans la circulation sous la forme argent, qui est pour eux la forme naturelle, et non pas, comme dans les autres branches de production, la forme convertie du produit.

En outre : pour ce qui concerne le salaire, — la forme argent sous laquelle on avance le capital variable, — il est également remplacé ici non par la vente du produit, par sa transformation en argent, mais par un produit dont la forme naturelle est d'emblée la forme argent.

Enfin la même chose se passe pour la partie du produit consistant en métal précieux qui est égale à la valeur du capital constant périodiquement consommé, aussi bien du capital constant circulant que du capital constant fixe dépensé dans le courant de l'année.

Examinons le cycle, et corrélativement la rotation du capital investi dans la production du métal précieux d'abord sous la forme $A-M \dots P \dots A'$. Pour autant que M , dans $A-M$, ne se compose pas uniquement de force de travail et de moyens de production, mais encore de capital fixe dont la valeur n'est consommée qu'en partie dans P , il est évident que A' — le produit — est une somme d'argent égale au capital variable déboursé en salaire, plus le capital constant circulant dépensé en moyens de production, plus la fraction de valeur du capital fixe emportée par l'usure, plus la plus-value. Si la somme était moindre, la valeur générale de l'or restant la même, l'organisation des mines

serait improductive, ou bien, — si la chose se généralisait, — la valeur de l'or monterait dans l'avenir comparativement aux marchandises dont la valeur ne se modifie pas ; autrement dit, les prix des marchandises diminueraient, et la somme d'argent déboursée dans $A-M$ serait désormais moins grande.

Considérons d'abord la partie circulante du capital avancé en A , point de départ de $A-M \dots P \dots A'$: une somme déterminée d'argent est avancée, jetée dans la circulation pour payer de la force de travail et acheter des matières de production. Mais ce n'est point par le cycle de ce capital-là qu'elle est enlevée de nouveau à la circulation pour y être rejetée. Le produit, sous sa forme naturelle, est déjà de l'argent ; il n'a donc pas à être converti en argent par l'échange, par un procès de circulation. Il passe de la sphère de production dans la sphère de circulation non point sous la forme de capital-marchandise qui doit se reconvertir en capital-argent, mais comme capital-argent qui doit se reconvertir en capital productif, c'est-à-dire acheter à nouveau force de travail et matières de production. La forme argent du capital circulant consommé en force de travail et en moyens de production est remplacée non par la vente du produit, mais par la forme naturelle du produit même, non point par conséquent par le retrait de la circulation sous la forme argent de la valeur du produit, mais par de l'argent supplémentaire, nouvellement produit.

Supposons un capital circulant de 500 l. st., une période de rotation de 5 semaines, une période de travail de 4 semaines et une période de circulation d'une semaine seulement. De prime abord, il faut que de l'argent soit, pour 5 semaines, en partie avancé comme provision productive, en partie tenu en réserve pour servir petit à petit au paiement des salaires. Au commencement de la 6^e semaine, 400 l. st. sont rentrées et 100 l. st. libérées. Et cela se renouvelle constamment. Ici, comme précédemment, 100 l. st. se trouveront constamment sous forme libérée pendant un certain temps de la rotation. Mais elles se composent, tout comme les autres 400 l. st., d'argent supplémentaire nouvellement produit. Nous avons ici 10 rotations par an et le produit annuel est de 5 000 l. st. d'or. (La période de circulation ne résulte pas ici du temps nécessaire pour convertir la marchandise en argent, mais du temps nécessaire pour convertir l'argent en éléments de production.)

Pour tout autre capital de 500 l. st. qui accomplit sa rotation dans les mêmes conditions, la forme argent constamment renouvelée est la forme convertie du capital-marchandise produit, qui est jeté toutes les 4 semaines dans la circulation et qui reprend périodiquement cette forme argent grâce à sa vente, — donc grâce au retrait périodique de la quantité d'argent qui est entrée primitivement dans le procès. Dans le cas présent, au contraire, une nouvelle somme supplémentaire d'argent, soit 500 l. st., est, à chaque période de rotation, retirée du procès de production lui-même et jetée dans la circulation, à laquelle elle enlève ainsi constamment des matières de production et de la force de travail. Cet argent jeté dans la circulation n'en est pas retiré à nouveau par le cycle de ce capital,

mais augmenté encore par des masses d'or nouvellement produites en permanence.

Considérons la partie variable de ce capital circulant et fixons-le, comme ci-dessus, à 100 l. st. : dans la production marchande ordinaire, ces 100 l. st. suffiraient, s'il y avait 10 rotations, à payer constamment la force de travail. Ici, dans la production de l'argent, la même somme est suffisante : mais les 100 l. st. rentrées qui servent à payer la force de travail toutes les 5 semaines ne sont pas la forme convertie du produit de cette force de travail, mais une partie de son produit sans cesse renouvelé. Le producteur d'or paie ses ouvriers directement avec une partie de l'or qu'ils produisent eux-mêmes. Les 1000 l. st. ainsi déboursées chaque année en force de travail et jetées par les ouvriers dans la circulation ne reviennent donc pas par la circulation à leur point de départ.

Quant au capital fixe, il exige dès le début de l'entreprise une dépense considérable de capital-argent, qui est donc jeté dans la circulation. Semblable à tout capital fixe, il ne rentre que par fractions, au fur et à mesure des années. Mais il rentre comme partie intégrante du produit, de l'or, et non point par la vente du produit et sa transformation en or. Il acquiert donc peu à peu sa forme argent, non parce que de l'argent est retiré de la circulation, mais parce qu'il y a accumulation d'une partie correspondante du produit. Le capital-argent ainsi rétabli n'est pas une somme d'argent retirée petit à petit de la circulation en compensation de la somme d'argent qui y avait été primitivement jetée pour le capital fixe. C'est une masse d'argent supplémentaire.

Enfin la plus-value est, elle aussi, égale à une partie du nouveau produit formé d'or qui est, à chaque nouvelle période de rotation, jetée dans la circulation, pour être, d'après notre hypothèse, dépensée improductivement, en paiement de moyens de subsistance et d'objets de luxe.

Mais, par hypothèse, toute cette production annuelle d'or, — qui enlève constamment au marché de la force de travail et des matières de production, mais pas d'argent, et lui apporte continuellement de l'argent supplémentaire, — ne remplace que l'argent usé dans l'année, sert donc uniquement à maintenir au complet la masse sociale d'argent, qui existe constamment, bien qu'en proportions variables, sous les deux formes de trésor et d'argent en circulation.

D'après la loi de la circulation des marchandises, la masse d'argent doit être égale à la masse exigée pour la circulation, plus une quantité qui se trouve sous forme de trésor, cette dernière quantité augmentant ou diminuant suivant la contraction ou l'expansion de la circulation, mais servant surtout à constituer la réserve nécessaire de moyens de paiement. Ce qui doit être payé en argent, — quand il n'y a pas compensation entre les règlements, — c'est la valeur des marchandises. Il n'importe aucunement qu'une partie de cette valeur se compose de plus-value et n'ait donc rien coûté au vendeur des marchandises. Supposons que les producteurs soient tous propriétaires indépendants de leurs moyens de

production et que la circulation ait donc lieu entre les producteurs directs eux-mêmes. Abstraction faite de la partie constante de leur capital, on pourrait en ce cas, par analogie avec le régime capitaliste, partager la valeur nouvelle produite dans l'année en deux fractions : la première, *a*, qui remplace simplement leurs moyens de subsistance nécessaires, la seconde, *b*, consommée pour partie en produits de luxe et employée pour partie à élargir la production. Le capital variable serait alors représenté par *a*, la plus-value par *b*. Mais cette distinction n'aurait aucune influence sur la grandeur de la masse d'argent requise pour la circulation de leur produit total. Toutes choses égales d'ailleurs, la valeur de la masse de marchandises en circulation serait la même, ainsi que, par conséquent, la masse d'argent nécessaire pour cette valeur. La division des périodes de rotation ne changeant pas, il faudrait aussi les mêmes réserves d'argent, c'est-à-dire que la même partie du capital devrait constamment avoir la forme argent, puisque, par hypothèse, la production serait la production de marchandises. Le fait qu'une partie de la valeur des marchandises se compose de plus-value ne modifie donc absolument en rien la masse de l'argent nécessaire à l'exploitation de l'entreprise.

Un adversaire de Tooke, qui s'en tient à la forme $A-M-A'$, lui demande comment le capitaliste s'y prend pour retirer constamment de la circulation plus d'argent qu'il n'y en a jeté. Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici de la *formation* de la plus-value. C'est cette formation qui constitue tout le mystère, mais, au point de vue capitaliste, elle va de soi. La somme de valeur employée ne serait pas du capital si elle ne s'enrichissait d'une plus-value. Mais puisque, par hypothèse, c'est du capital, la plus-value est toute naturelle.

La question n'est donc pas : d'où vient la plus-value ? mais : d'où vient l'argent nécessaire pour la monnayer ?

Dans l'économie bourgeoise, l'existence de la plus-value va de soi. Non seulement elle est supposée, mais on suppose, en outre, qu'une partie de la masse de marchandises jetée dans la circulation consiste en surproduit et représente donc une valeur que le capitaliste n'a pas jetée dans la circulation avec son capital ; on suppose, par conséquent, que le capitaliste, avec son produit, jette dans la circulation quelque chose en plus de son capital, et qu'il l'en retire également.

Le capital-marchandise que le capitaliste jette dans la circulation a plus de valeur que le capital productif qu'il a retiré de la circulation sous forme de force de travail et de moyens de production. (D'où cela vient-il ? La chose reste inexplicable, incompréhensible, mais *c'est un fait** du point de vue de l'économie bourgeoise.) Cette hypothèse explique que non seulement le capitaliste A, mais encore les capitalistes B, C, D, etc., puissent retirer constamment de la circulation, par l'échange de leurs marchandises, une valeur supérieure à celle du capital qui a fait l'objet de l'avance primitive et ensuite des avances renouvelées. Cette opération étant aussi multiple que les différents capitaux fonctionnant de

façon autonome, A, B, C, D, etc., jettent constamment dans la circulation, sous forme de capital-marchandise, plus de valeur qu'ils n'en retirent de cette circulation sous forme de capital productif. Ils ont donc à se partager constamment une somme de valeur égale à la somme de valeur des capitaux productifs avancés par chacun (autrement dit, chacun pour sa part doit retirer de la circulation un capital productif), et une autre somme de valeur qu'ils jettent aussi de tous côtés dans la circulation sous forme de marchandises et qui représente pour chacun l'excédent de la valeur des marchandises sur la valeur des éléments de production.

Mais le capital-marchandise doit être monnayé avant sa reconversion en capital productif et avant la dépense de la plus-value qu'il renferme. D'où vient l'argent nécessaire à cette transformation ? Cette question semble, au premier abord, difficile, et ni Tooke ni personne ne l'a résolue jusqu'ici.

Supposons que le capital circulant de 500 l. st. avancé sous forme de capital-argent soit, avec n'importe quelle période de rotation, le capital circulant total de la société, c'est-à-dire de la classe capitaliste. Supposons, en outre, que la plus-value soit de 100 l. st. Comment toute la classe capitaliste peut-elle continuellement retirer 600 l. st. de la circulation où elle n'en jette continuellement que 500 ?

Après que le capital-argent de 500 l. st. s'est converti en capital productif, celui-ci se convertit, dans le procès de production, en valeur-marchandise de 600 l. st., et on a en circulation, en dehors de la valeur de 500 l. st. égale au capital-argent primitivement avancé, une plus-value nouvellement produite de 100 l. st.

Cette plus-value supplémentaire de 100 l. st. est jetée dans la circulation sous forme de marchandises. Il n'y a pas de doute à ce sujet. Mais cette opération ne donne pas l'argent supplémentaire nécessaire à la circulation de cette valeur-marchandise supplémentaire.

Il ne faut pas recourir à de spécieuses échappatoires pour tourner la difficulté.

Par exemple, pour ce qui est du capital circulant constant, il est évident que tous les capitalistes ne le déboursent pas en même temps. Pendant que le capitaliste A vend sa marchandise et que son capital avancé prend la forme argent, l'acheteur B voit au contraire son capital existant sous la forme argent prendre la forme de ses moyens de production, précisément produits par A. L'acte par lequel A rend la forme argent au capital-marchandise qu'il vient de produire est également celui par lequel B rend à son capital la forme productive, le convertit de la forme argent en moyens de production et en force de travail ; la même somme d'argent fonctionne dans le procès bilatéral comme dans tout achat simple M—A. D'autre part, lorsque A retransforme l'argent en moyens de production, il achète à C, et celui-ci se sert de cet argent pour payer B, etc. La marche des choses se trouverait donc expliquée. Mais :

Toutes les lois établies (Livre I^{er}, chap. III⁵) en ce qui concerne la quantité de l'argent circulant lors de la circulation des marchandises ne sont aucunement modifiées par le caractère capitaliste du procès de production.

Du moment où l'on dit, par conséquent, que le capital social circulant à avancer sous forme d'argent est de 500 l. st., on fait déjà entrer en ligne de compte le fait que, d'une part, cette somme a été avancée au même moment et que, d'autre part, cette somme met en mouvement un capital productif supérieur à 500 l. st., puisqu'elle sert alternativement de fonds monétaire à des capitaux productifs différents. Cette explication suppose donc la présence de l'argent au lieu d'en expliquer l'existence.

On pourrait dire encore : le capitaliste A produit des articles que le capitaliste B consomme individuellement, improductivement. L'argent de B monnaie donc le capital-marchandise de A, et ainsi la même somme d'argent sert à monnayer la plus-value de B et le capital constant circulant de A. Mais plus nettement encore que ci-dessus, on suppose ici la question résolue : d'où B tire-t-il en effet l'argent qui suffit à son revenu ? Comment a-t-il lui-même monnayé cette fraction de son produit qui est la plus-value ?

On pourrait encore dire : la partie du capital variable circulant que A avance constamment à ses ouvriers lui revient constamment de la circulation ; et seule une partie changeante en reste constamment dans ses mains propres pour le paiement du salaire. Mais, entre la dépense et la rentrée, il s'écoule un certain temps pendant lequel l'argent versé en salaire peut également servir, entre autres choses, à monnayer la plus-value. — En réalité, nous savons déjà que, plus ce temps est considérable, plus doit être importante la masse de la provision d'argent que le capitaliste A est obligé d'avoir constamment sous la main. Ensuite l'ouvrier dépense l'argent, achète des marchandises, monnaie donc dans cette mesure la plus-value contenue dans ces marchandises. Le même argent qu'on avance sous forme de capital variable sert donc aussi dans cette mesure à monnayer de la plus-value. Sans approfondir la question, faisons simplement remarquer que la consommation de toute la masse capitaliste et des personnes improductives qui dépend d'elle va de pair avec celle de la classe ouvrière ; parallèlement à l'argent que les ouvriers jettent dans la circulation, les capitalistes doivent donc en jeter également dans cette circulation pour dépenser leur plus-value comme revenu ; il faut donc que de l'argent soit retiré de la circulation pour cette plus-value. Pareille explication ne diminuerait que la quantité nécessaire, sans l'éliminer.

On pourrait dire enfin : lors du premier investissement du capital fixe, on verse toujours dans la circulation une grande quantité d'argent, que celui qui l'a versée ne retire de la circulation que peu à peu, par fractions, dans le cours des années. Cette somme ne peut-elle suffire à monnayer la plus-value ? — Il convient de répondre : la somme de 500 l. st. (qui renferme aussi la thésaurisation pour les fonds de réserve nécessaires) comporte déjà la possibilité d'être employée au

titre du capital fixe, si ce n'est par celui qui l'a versée dans la circulation, du moins par quelqu'un d'autre. En outre, quand il s'agit de la somme dépensée pour acquérir les produits servant de capital fixe, on a déjà supposé que, elle aussi, la plus-value contenue dans ces marchandises, est payée ; la question est précisément de savoir d'où vient cet argent.

Nous avons déjà donné la réponse générale : quand doit circuler une masse de marchandises de $x \times 1\,000$ l. st., le montant de la somme d'argent nécessaire pour cette circulation est absolument indépendant du fait que la valeur de cette masse de marchandises contient ou ne contient pas de la plus-value, que la masse de marchandises est ou n'est pas de production capitaliste. *Le problème lui-même n'existe donc pas.* Les conditions, par exemple la vitesse de circulation de l'argent, étant d'ailleurs données, il faut une somme d'argent déterminée pour faire circuler la valeur-marchandise de $x \times 1\,000$ l. st. indépendamment de la part plus ou moins grande qui, dans cette valeur, revient au producteur direct de ces marchandises. Le problème, dans la mesure où il peut y en avoir un ici, coïncide avec le problème général : d'où vient la somme d'argent indispensable à la circulation des marchandises dans un pays ?

Du point de vue de la production capitaliste, il existe cependant une *apparence* de problème particulier. C'est le capitaliste qui apparaît en effet ici comme le point de départ de l'argent jeté dans la circulation. L'argent que l'ouvrier dépense pour payer ses moyens de subsistance existe d'ores et déjà comme forme argent du capital variable et est donc primitivement jeté dans la circulation par le capitaliste comme moyen d'achat ou de paiement de la force de travail. En outre, le capitaliste jette dans la circulation l'argent qui, pour lui, constitue à l'origine la forme argent de son capital constant, fixe et circulant ; il le dépense comme moyen d'achat et de paiement des moyens de travail et des matières de production. Seulement, en dehors de cela, le capitaliste n'apparaît plus comme point de départ de la masse d'argent qui se trouve dans la circulation. Mais nous n'avons, dès lors, que deux points de départ : le capitaliste et l'ouvrier. Les tiers de toute sorte doivent ou bien recevoir de l'argent de ces deux classes en échange de services rendus, ou bien, s'ils en reçoivent sans contrepartie, être copropriétaires de la plus-value sous forme de rente, intérêt, etc. Il n'importe nullement ici que le capitaliste industriel garde dans sa poche toute la plus-value ou qu'il soit obligé de la partager avec d'autres personnes. Il s'agit de savoir comment il monnaie sa plus-value et non pas comment l'argent ainsi obtenu se répartit ensuite. Dans notre cas, le capitaliste figure donc encore comme unique propriétaire de la plus-value. Quant à l'ouvrier, il n'est, nous l'avons déjà dit, que le point de départ secondaire, tandis que le capitaliste est le point de départ primaire de l'argent jeté dans la circulation par l'ouvrier. L'argent, d'abord avancé comme capital variable, accomplit déjà sa deuxième circulation quand l'ouvrier le dépense pour payer des moyens de subsistance.

La classe capitaliste reste donc le seul point de départ de la circulation de

l'argent. Quand elle a besoin de 400 l. st. pour payer des moyens de production et de 100 l. st. pour payer la force de travail, elle jette 500 l. st. dans la circulation. Mais, le taux de la plus-value étant de 100 %, la plus-value contenue dans le produit est égale à une valeur de 100 l. st. Comment peut-on retirer continuellement 600 l. st. de la circulation, où l'on n'en jette continuellement que 500 ? Rien ne vient de rien. La classe totale des capitalistes ne peut retirer de la circulation ce qui n'y avait pas été jeté.

Nous laissons de côté le fait que la somme d'argent de 400 l. st. est peut-être suffisante pour faire circuler, avec 10 rotations, des moyens de production d'une valeur de 4 000 l. st. et du travail d'une valeur de 1 000 l. st., et que les autres 100 l. st. suffisent également pour la circulation de la plus-value de 1 000 l. st. Ce rapport de la somme d'argent à la valeur-marchandise mise en circulation par elle ne change rien à la chose. Le problème reste le même. Si les mêmes pièces de monnaie ne circulaient pas à plusieurs reprises, il faudrait jeter dans la circulation 5 000 l. st. comme capital, et il faudrait aussi 1 000 l. st. pour monnayer la plus-value. La question est : d'où vient cette dernière somme, qu'elle soit de 1 000 ou de 100 l. st. ? Elle constitue dans tous les cas un excédent sur le capital-argent jeté dans la circulation.

En fait, si paradoxal que cela puisse sembler de prime abord, c'est la classe capitaliste elle-même qui jette dans la circulation l'argent servant à réaliser la plus-value contenue dans les marchandises. Mais, attention ! elle ne l'y jette pas comme argent avancé, donc pas comme capital. Elle le dépense comme moyen d'achat pour sa consommation individuelle. Elle ne l'avance donc pas, bien qu'elle soit le point de départ de sa circulation.

Prenons un capitaliste isolé qui débute dans son affaire, par exemple un fermier. Pendant la première année, il avance un capital-argent, mettons de 5 000 l. st., dont 4 000 l. st. pour payer des moyens de production et 1 000 l. st. pour payer la force de travail. Supposons que le taux de la plus-value soit de 100 % et qu'il s'approprie donc une plus-value de 1 000 l. st. Les 5 000 l. st. mentionnées comprennent tout l'argent qu'il avance comme capital-argent. Mais notre homme a besoin de vivre, et il ne touche pas d'argent avant la fin de l'année. Supposons qu'il consomme pour 1 000 l. st. Il faut qu'il les possède. Il dit bien qu'il est obligé de s'avancer ces 1 000 l. st. durant la première année. Mais cette avance n'a ici qu'un sens subjectif : il est obligé de payer sa consommation individuelle de sa propre poche, et non sur la production gratuite de ses ouvriers. Cet argent, il ne l'avance pas comme capital. Il le dépense, le verse en échange d'un équivalent fait de moyens de subsistance qu'il consomme. Il a dépensé cette valeur en argent, l'a jetée dans la circulation et l'en a retirée sous forme de valeurs-marchandises, qu'il a consommées. Il a donc cessé de se trouver dans un rapport quelconque avec leur valeur. L'argent avec lequel il a payé existe comme élément de l'argent circulant. Mais, la valeur de cet argent, il l'a retirée de la circulation sous forme de produits, et, en même temps que les produits

où elle existait, a été anéantie leur valeur. Elle a disparu. Et maintenant, à la fin de l'année, le fermier jette dans la circulation une valeur-marchandise de 6000 l. st. et la vend. De cette façon, il lui rentre : 1° son capital-argent avancé de 5000 l. st. ; 2° la plus-value monnayée de 1000 l. st. Pour 5000 l. st. qu'il a avancées comme capital, jetées dans la circulation, il en retire donc 6000 l. st., dont 5000 l. st. pour le capital et 1000 pour la plus-value. Ces dernières 1000 l. st. ont été monnayées avec l'argent qu'il a jeté lui-même dans la circulation non en tant que capitaliste, mais en tant que consommateur ; il ne les a pas avancées, mais dépensées. Elles lui reviennent comme forme argent de la plus-value qu'il a produite. Dès lors, cette opération se renouvellera tous les ans. Mais, à partir de la deuxième année, les 1000 l. st. qu'il dépense sont constamment la forme convertie, la forme argent de la plus-value qu'il a produite. La dépense et la rentrée sont toutes deux annuelles.

Si son capital accomplissait plusieurs rotations dans l'année, la seule chose qui serait changée, ce serait la durée, et par suite l'importance de la somme qu'en plus de son capital-argent avancé il aurait à jeter dans la circulation pour sa consommation individuelle.

Ce n'est pas en tant que capital que le capitaliste jette cet argent dans la circulation. Mais, être capitaliste, c'est avoir la possibilité de vivre, jusqu'à la rentrée de la plus-value, des moyens dont on dispose.

Nous avons supposé, dans le cas étudié, que la somme d'argent que le capitaliste, en attendant la première rentrée de son capital, jette dans la circulation pour couvrir sa consommation individuelle est exactement égale à la plus-value qu'il a produite et qu'il a par suite à monnayer. Par rapport au capitaliste isolé, cette supposition est évidemment arbitraire. Mais, dans l'hypothèse de la reproduction simple, il faut qu'elle soit exacte pour l'ensemble de la classe capitaliste. Elle n'exprime rien de plus que ce qui est contenu dans cette hypothèse : le fait que toute la plus-value, mais elle seule, sans aucune fraction du capital primitif, est consommée improductivement.

Nous avons supposé précédemment que la production totale de métaux précieux (500 l. st.) suffit simplement à remplacer l'usure monétaire.

Les capitalistes producteurs d'or possèdent en or tout leur produit, la partie qui remplace le capital constant aussi bien que celle qui remplace le capital variable, ou encore celle qui consiste en plus-value. Une partie de la plus-value sociale se compose par conséquent d'or, et non pas d'un produit qui ne se convertit en or que dans la circulation. Elle consiste d'emblée en or et elle est jetée dans la circulation pour en retirer des produits. Cela s'applique également au salaire, au capital variable et au remplacement du capital constant avancé. Lorsqu'une partie de la classe capitaliste jette donc dans la circulation une valeur-marchandise supérieure (du montant de la plus-value) au capital-argent avancé par elle, une autre partie de la classe capitaliste jette dans la circulation une valeur-argent supérieure (du montant de la plus-value) à la valeur-mar-

chandise qu'elle enlève constamment de la circulation pour la production de l'or. Alors que certains capitalistes pompent constamment dans la circulation plus d'argent qu'ils n'en projettent dans son cours, d'autres, les producteurs d'or, déversent constamment plus d'argent qu'ils n'en retirent sous forme de moyens de production.

Bien que, sur ce produit de 500 l. st. d'or, une partie constitue la plus-value des producteurs d'or, toute la somme n'en est pas moins destinée uniquement à remplacer l'argent nécessaire pour la circulation des marchandises ; peu importe quelle fraction de cette somme monnaie la plus-value des marchandises, et quelle autre monnaie leurs autres éléments de valeur.

Que l'on transporte la production d'or du pays considéré en des pays étrangers ne change absolument rien à l'affaire. Une partie de la force de travail sociale et des moyens de production sociaux du pays A est convertie en un produit, mettons de la toile d'une valeur de 500 l. st., qui est exporté dans le pays B pour y acheter de l'or. Le capital productif ainsi utilisé dans le pays A ne jette pas plus de marchandises, distinctes de l'argent, sur le marché du pays A, que s'il était employé directement à la production de l'or. Ce produit de A se présente sous l'aspect de 500 l. st. d'or, et c'est uniquement comme argent qu'il entre dans la circulation du pays A. La partie de plus-value sociale contenue dans ce produit existe directement en argent et, pour le pays A, elle ne saurait jamais avoir d'autre forme. Bien que, pour les capitalistes qui produisent l'or, une partie seulement du produit représente de la plus-value et l'autre le remplacement du capital, la question de savoir quelle fraction de cet or, en dehors du capital constant circulant, remplace du capital variable et quelle fraction représente de la plus-value dépend au contraire uniquement des rapports qui existent dans chaque cas entre le salaire et la plus-value d'une part, la valeur des marchandises circulantes d'autre part. La partie qui forme de la plus-value se répartit entre les différents membres de la classe capitaliste. Bien qu'elle soit dépensée continuellement par eux pour la consommation individuelle et reprise par la vente du produit nouveau, — ce sont précisément ces opérations d'achat et de vente qui font de façon générale circuler entre eux le seul argent nécessaire pour monnayer la plus-value, — une partie de la plus-value sociale se trouve néanmoins, bien que dans des proportions variables, sous forme d'argent dans la poche des capitalistes, tout comme une partie du salaire reste, du moins plusieurs jours de la semaine, sous forme d'argent dans la poche des ouvriers. Et cette partie n'est pas limitée par la partie du produit-argent qui forme primitivement la plus-value des capitalistes producteurs d'or, mais, comme nous l'avons dit, par la proportion d'après laquelle ce produit de 500 l. st. se répartit d'une façon générale entre capitalistes et ouvriers et d'après laquelle le stock de marchandises à faire circuler se divise en plus-value et en autres éléments de la valeur. Cependant la partie de la plus-value qui n'existe pas sous forme d'autres marchandises, mais à côté de celles-ci sous forme d'argent, ne se compose d'une

portion de l'or annuellement produit que pour autant qu'une fraction de la production annuelle d'or circule pour réaliser la plus-value. L'autre partie de l'argent, qui, comme forme d'argent de la plus-value, se trouve constamment, dans des proportions variables, entre les mains de la classe capitaliste, est un élément non pas de l'or annuellement produit, mais des masses d'argent antérieurement accumulées dans le pays.

D'après notre hypothèse, la production annuelle d'or à concurrence de 500 l. st. suffit tout juste à remplacer l'usure annuelle de la monnaie. Ne nous occupons donc que de ces 500 l. st. ; faisons abstraction de cette partie de la masse des marchandises annuellement produite, dont la circulation est assurée par de l'argent précédemment accumulé : nous constatons que la plus-value produite sous la forme marchandise trouve dans la circulation l'argent nécessaire pour la monnayer, ne fût-ce que pour cette raison très simple que, de l'autre côté, de la plus-value est produite chaque année sous forme d'or. La même observation s'applique aux autres parties de la production d'or de 500 l. st., qui remplacent le capital-argent avancé.

Il faut faire ici deux remarques :

1° La plus-value dépensée en argent par les capitalistes, au même titre que le capital variable ou tout autre capital productif avancé par eux en argent, est en réalité un produit des ouvriers ; c'est le produit de ceux qui sont occupés à l'extraction de l'or. Ils produisent à l'état neuf aussi bien la partie de l'or qui leur est « avancée » comme salaire, que la partie qui représente directement la plus-value des producteurs d'or capitalistes. Pour ce qui est enfin de la production qui ne fait que remplacer le capital constant avancé, cette partie ne réapparaît sous la forme argent, généralement parlant dans un produit, que par le travail annuel des ouvriers. A l'origine de l'entreprise, elle a été versée par le capitaliste comme un argent qui ne vient pas d'être produit, mais forme une partie de la masse d'argent sociale en circulation. Au contraire, pour autant qu'elle est remplacée par du produit nouveau, par de l'or supplémentaire, elle est le produit annuel des ouvriers. L'avance faite par le capitaliste apparaît ici encore comme une simple forme, provenant de ce que l'ouvrier n'est pas possesseur de ses propres moyens de production et ne peut non plus disposer, pendant la production, des moyens de subsistance produits par d'autres ouvriers.

2° Quant à la masse d'argent qui existe indépendamment de ce remplacement annuel de 500 l. st. et se rencontre soit sous forme de trésor, soit sous forme d'argent circulant, elle doit forcément se trouver – nous voulons dire qu'elle a dû se trouver à l'origine. – dans les mêmes conditions où se trouvent encore annuellement ces 500 l. st. Nous reviendrons sur ce point dans la conclusion de cette sous-section. Auparavant, quelques observations encore.

*
* *

Nous avons vu, en étudiant la rotation, que, toutes choses égales d'ailleurs, un changement dans la longueur des périodes de rotation rend nécessaires des masses changeantes de capital-argent, pour effectuer la production à la même échelle. Il faut donc que la circulation monétaire soit assez élastique pour s'adapter à cette alternance d'expansion et de contraction.

Poursuivons. Si nous supposons toutes choses égales d'ailleurs, – aucune modification dans la longueur, l'intensité, la productivité de la journée de travail, – mais une *répartition différente de la valeur produite* entre le salaire et la plus-value, en sorte que le premier augmente et la deuxième baisse ou inversement, la masse de l'argent circulant ne s'en trouve pas affectée. Cette modification peut s'opérer sans nulle expansion ou contraction de la masse d'argent en circulation. Considérons en particulier le cas où le salaire subirait une hausse générale et où, d'après les conditions supposées, le taux de la plus-value subirait une baisse générale, tandis qu'il n'y aurait, toujours par hypothèse, aucun changement dans la valeur de la masse des marchandises en circulation. Dans ce cas, il y a bien accroissement du capital-argent qui doit être avancé comme capital variable, et, par conséquent, de la masse d'argent qui sert à cette fonction. Mais l'accroissement de la masse d'argent requise pour faire fonction de capital variable s'accompagne d'une diminution correspondante de la plus-value, et par suite de la masse d'argent nécessaire à la réalisation de cette plus-value. La somme de la masse d'argent nécessaire à la réalisation de la valeur-marchandise n'en est pas plus affectée que cette valeur-marchandise elle-même. Le prix de revient de la marchandise monte pour le capitaliste individuel, mais le prix social de production n'est pas changé. Ce qui change, c'est le rapport suivant lequel, abstraction faite de la fraction de valeur constante, s'opère le partage du prix de production des marchandises en salaire et en profit.

On nous objectera qu'une dépense plus considérable de capital-argent variable (étant supposé naturellement que l'argent ne change pas de valeur) implique une masse plus considérable d'espèces monnayées entre les mains des ouvriers. Ceux-ci demandent donc davantage de marchandises. Et le prix de ces dernières augmente en conséquence. – On nous dira encore : si les salaires montent, les capitalistes augmentent les prix de leurs marchandises. – Dans les deux cas, l'augmentation générale du salaire cause une hausse des prix des marchandises. Il faut donc une plus grande somme d'argent pour faire circuler les marchandises, que la hausse des prix s'explique d'une façon ou d'une autre.

Nous répondrons à la première observation : l'augmentation du salaire poussera surtout les ouvriers à demander en plus grande quantité les moyens de subsistance nécessaires. C'est dans une moindre mesure qu'ils augmenteront leur demande d'articles de luxe ou se mettront à demander des articles qu'ils ne consommaient pas autrefois. Cette demande subite et plus étendue des moyens de subsistance nécessaires en fera à coup sûr monter momentanément le prix. Conséquence : une plus grande partie du capital social sera employée

à produire des moyens de subsistance nécessaires, une partie moindre à produire des articles de luxe, ces derniers diminuant de prix parce que la plus-value est moins considérable et que, par suite, les capitalistes les demandent moins. Dans la mesure où les ouvriers, en revanche, achètent eux-mêmes des articles de luxe, la hausse de leur salaire reste, — à concurrence de ce volume d'achats, — sans action sur le prix des moyens de subsistance nécessaires : elle ne fait que substituer des acheteurs de marchandises de luxe à d'autres. Les ouvriers en consomment plus et les capitalistes relativement moins. *Voilà tout**. Après quelques oscillations, on voit circuler une masse de marchandises de même valeur qu'auparavant. — Quant aux oscillations momentanées, elles n'auront d'autre résultat que de jeter dans la circulation intérieure du capital-argent inemployé, qui cherchait jusque-là son emploi dans des spéculations à la Bourse ou à l'étranger.

Nous répondrons à la deuxième observation : si les producteurs capitalistes tenaient le moyen de faire monter à leur gré le prix de leurs marchandises, ils pourraient également le faire et ils le feraient sans hausse des salaires. Le salaire ne monterait jamais avec diminution des prix des marchandises. La classe capitaliste ne s'opposerait jamais aux *trade unions*, puisqu'elle pourrait faire à tout instant et dans toutes les circonstances ce qu'elle fait actuellement à titre exceptionnel dans des conditions déterminées, particulières, pour ainsi dire locales : profiter de toute augmentation de salaire pour augmenter les prix des marchandises dans des proportions beaucoup plus considérables, et ainsi empocher des profits plus élevés.

Prétendre que les capitalistes peuvent faire monter le prix des articles de luxe, parce que ces articles sont moins demandés (du côté des capitalistes qui ne disposent plus pour cela des ressources aussi élevées), ce serait faire une application tout à fait originale de la loi de l'offre et de la demande. Tant qu'il n'y a, pour ces articles, que substitution d'acheteurs, les ouvriers remplaçant les capitalistes, la demande des ouvriers n'influe pas sur la hausse de prix des moyens de subsistance nécessaires, puisque les ouvriers ne sauraient dépenser pour les moyens de subsistance nécessaires ce qu'ils dépensent pour les articles de luxe ; mais, pour autant qu'il n'y a pas substitution pure et simple d'acheteurs, les prix des articles de luxe baissent par suite de la diminution de la demande. La conséquence en est que l'on retire des capitaux placés dans la production de ces articles, jusqu'à ce que l'offre de pareils produits soit ramenée à la mesure qui répond à leur rôle modifié dans le procès social de production. Du fait que la production est diminuée, la valeur restant d'ailleurs la même, les prix redeviennent normaux. Tant que dure cette contraction ou ce procès de compensation, la production des moyens de subsistance voit affluer continuellement, du fait de leur augmentation de prix, autant de capital qu'en perd l'autre branche de la production, et cela jusqu'à ce que la demande soit satisfaite. Alors l'équilibre se rétablit, et la conclusion de tout le procès est que le capital social

et par suite le capital-argent lui aussi sont répartis en d'autres proportions entre la production des moyens de subsistance nécessaires et celle des articles de luxe.

Avec toutes leurs objections, les capitalistes et leurs thuriféraires de la science économique ne cherchent qu'à intimider.

Les faits qui donnent prétexte à cette manœuvre d'intimidation sont de trois espèces.

1° C'est une loi générale de la circulation monétaire que si, toutes choses égales d'ailleurs, la somme des prix des marchandises en circulation monte, — que cette augmentation ait lieu pour la même masse de marchandises ou pour une masse plus grande, — la masse de l'argent en circulation augmente. Mais on confond l'effet avec la cause. Le salaire monte (quoique dans des proportions qui ne sont adéquates que dans des cas rares et par exception) avec la hausse du prix des moyens de subsistance nécessaires. Sa hausse est la conséquence, et non pas la cause, de la hausse du prix des marchandises.

2° Si la hausse des salaires est partielle ou locale, — c'est-à-dire si la hausse n'intéresse que quelques branches de production, — il peut en résulter une hausse locale du prix des produits de ces branches. Mais cela même dépend de beaucoup de circonstances : il faut, par exemple, que le salaire n'ait pas subi ici une pression anormale et, par suite, que le taux de profit n'ait pas été anormalement élevé ; il faut que le marché ne se rétrécisse pas pour ces marchandises du fait de la hausse des prix (et par conséquent que la hausse des prix ne présuppose pas le resserrement des apports de denrées), etc.

3° En présence d'une hausse générale du salaire, le prix des marchandises produites monte dans les branches d'industrie où prédomine le capital variable, mais tombe dans celles où prédomine le capital constant, ou le capital fixe.

*
* *

Nous avons vu, en étudiant la circulation simple des marchandises (Livre I^{er}, chap. III, 2^o), que, dans la circulation de toute quantité déterminée de marchandises, sa forme argent est fugitive ; que, néanmoins, l'argent qui, lors de la métamorphose d'une marchandise, disparaît d'une main se retrouve forcément dans l'autre ; que, par conséquent, on ne voit pas seulement, en premier lieu, les marchandises s'échanger dans tous les sens, se remplacer ; mais que ce remplacement a comme intermédiaire et comme accompagnement une précipitation d'argent dans tous les sens. « Or, quand la marchandise d'un échangiste remplace celle d'un autre, l'argent reste toujours aux doigts d'un troisième. La circulation sue l'argent par tous les pores⁷. » Le même fait exactement s'exprime, dans le cadre de la production capitaliste de marchandises, de la façon suivante : une partie du capital existe toujours sous forme de capital-

argent, et de même une partie de la plus-value se trouve constamment sous forme d'argent entre les mains de ses propriétaires.

En dehors de cela, le *cycle de l'argent*, — c'est-à-dire son *retour* à son point de départ, — pour autant qu'il forme un facteur de la rotation du capital, constitue, par rapport à la *circulation de l'argent*, un phénomène tout à fait différent, voire opposé⁸ : la circulation exprime simplement qu'en passant d'une main à l'autre l'argent *s'éloigne* de plus en plus de son point de départ (Livre I^{er}, p. [96, 97]). Cependant l'accélération de la rotation implique par le fait même celle de la circulation.

Considérons d'abord le capital variable. Si, par exemple, un capital-argent de 500 l. st. accomplit, sous forme de capital variable, 10 rotations dans l'année, il est évident que cette partie aliquote de la masse d'argent en circulation fait circuler 10 fois sa valeur : une somme de 5 000 l. st. Le capital circule 10 fois par an entre le capitaliste et l'ouvrier. L'ouvrier est payé et paie 10 fois dans l'année avec la même partie aliquote de la masse d'argent en circulation. Si, l'échelle de la production restant la même, ce capital variable n'accomplissait qu'une rotation dans l'année, il n'y aurait qu'une circulation unique de 5 000 l. st.

Supposons maintenant que la partie constante du capital circulant soit de 1 000 l. st. Si le capital accomplit 10 rotations, le capitaliste vend la marchandise, et par conséquent la partie circulante de sa valeur, 10 fois par an. La même partie aliquote de la masse d'argent en circulation (1 000 l. st.) passe 10 fois par an des mains de ses possesseurs en celles du capitaliste. Ce sont 10 changements de mains. En second lieu, le capitaliste achète 10 fois par an des moyens de production ; et voilà 10 nouvelles circulations de l'argent d'une main dans l'autre. Avec une somme de 1 000 l. st. d'argent, le capitaliste industriel a vendu pour 10 000 l. st. de marchandises et en a racheté pour la même somme. En circulant 20 fois, les 1 000 l. st. d'argent ont fait circuler un stock de marchandises de 20 000 l. st.

Enfin, la fraction d'argent qui réalise la plus-value circule également plus vite quand la rotation est accélérée.

Au rebours, la circulation plus rapide de l'argent n'implique pas forcément une rotation plus rapide du capital, ni par conséquent de l'argent ; en d'autres termes, elle n'implique pas forcément un raccourcissement du procès de production et une accélération de son renouvellement.

Il y a toujours circulation plus rapide de l'argent, dès que l'on opère une plus grande masse de transactions avec la même masse d'argent. Le cas peut se présenter même quand les périodes de reproduction du capital sont égales, s'il arrive que la circulation de l'argent ne se fasse pas avec le même aménagement technique. En outre, il peut y avoir accroissement de la masse des transactions au cours desquelles l'argent circule sans exprimer un échange effectif de marchandises (marchés à terme à la Bourse, etc.). D'autre part, certaines circulations d'argent peuvent disparaître complètement. C'est le cas quand l'ex-

ploitant agricole est lui-même le propriétaire foncier : il n'y a pas de circulation d'argent entre le fermier et le propriétaire ; de même pour le capitaliste industriel, qui est lui-même propriétaire du capital : il n'y a pas de circulation entre lui et le prêteur.

*
* *

Quant à la formation primitive d'un trésor monétaire dans un pays et à son appropriation par quelques individus, nous n'avons pas besoin d'y insister ici plus longuement.

Le mode de production capitaliste, — étant fondé sur le salaire, sur le paiement de l'ouvrier en argent et en général sur la transformation des prestations en nature en prestations en argent, — ne peut se réaliser avec quelque ampleur et quelque profondeur que s'il existe dans le pays une masse d'argent suffisante pour la circulation et pour la constitution d'un trésor (fonds de réserve, etc.), déterminée par cette circulation. Telle est la condition préalable exigée par l'histoire : il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il se forme d'abord une masse suffisante d'argent thésaurisé et que la production capitaliste ne commence qu'ensuite. Cette production se développe en même temps que ses conditions, et l'une de ces conditions consiste en un apport suffisant de métaux précieux. C'est pourquoi l'accroissement de cet apport de métaux précieux constitue depuis le XVI^e siècle un facteur essentiel dans l'histoire du développement de la production capitaliste. Mais quand il s'agit de la nécessité de l'apport continu d'argent dans le cadre de la production capitaliste, on constate que, d'une part, l'on jette dans la circulation de la plus-value sous forme de produit sans qu'il y ait l'argent nécessaire pour la monnayer, et que, d'autre part, l'on y jette de la plus-value sous forme d'or sans que le produit ait été au préalable transformé en argent.

Si les marchandises supplémentaires qui doivent se convertir en argent trouvent la somme d'argent nécessaire, c'est que, d'autre part, l'on jette dans la circulation, non point par l'échange, mais par la production même, de l'or (et de l'argent) supplémentaire, qui doit se convertir en marchandises.

II. — L'accumulation et la reproduction élargie.

En tant que l'accumulation s'opère sous la forme d'une reproduction sur l'échelle élargie, elle ne présente évidemment pas de problème nouveau par rapport à la circulation de l'argent.

Le capital-argent supplémentaire, qui est nécessaire au fonctionnement du capital productif grandissant, est fourni par cette partie de la plus-value réalisée que les capitalistes jettent dans la circulation comme capital-argent, et non pas

comme forme argent du revenu. L'argent se trouve déjà entre les mains des capitalistes. Seul son emploi est différent.

Mais voici que, grâce au capital productif additionnel, une masse supplémentaire de marchandises, produit de ce capital, est jetée dans la circulation. En même temps que cette masse supplémentaire de marchandises, l'on a jeté dans la circulation une partie de l'argent supplémentaire qui est nécessaire à sa réalisation, pour autant que la valeur de cette masse de marchandises est égale à la valeur du capital productif consommé dans sa production. Cette masse supplémentaire d'argent a été précisément avancée comme capital-argent additionnel et revient donc au capitaliste par la rotation de son capital. Nous retrouvons ici la même question que plus haut : d'où vient l'argent supplémentaire, qui permet de réaliser la plus-value supplémentaire existant maintenant sous forme de marchandises ?

La réponse générale reste la même. La somme des prix de la masse des marchandises en circulation se trouve accrue, non parce que telle masse de marchandises a augmenté de prix, mais parce que la masse des marchandises actuellement en circulation est plus grande que celle qui circulait précédemment, sans qu'il y ait eu compensation par une chute des prix. L'argent supplémentaire nécessaire à la circulation de cette masse de marchandises plus considérable qui a une plus grande valeur doit être fourni soit par une économie accentuée de la masse d'argent en circulation, — par la compensation des paiements, etc., ou encore par des mesures d'accélération de la circulation des mêmes pièces de monnaie, — soit par la transformation de l'argent de sa forme trésor en sa forme circulante. Ce dernier procédé implique que le capital-argent sans emploi jusque-là entre en fonction comme moyen d'achat ou de paiement ou encore que le capital-argent fonctionnant déjà comme fonds de réserve, tout en accomplissant pour son propriétaire la fonction de fonds de réserve, circule activement pour la société (c'est le cas des dépôts bancaires, qui servent continuellement à consentir des prêts) et remplit donc une double fonction : mais le procédé implique encore qu'on économise les fonds de réserve monétaires stagnants.

« Pour que l'argent coule constamment comme numéraire, il faut que le numéraire se fige constamment sous forme d'argent. La circulation constante du numéraire est conditionnée par sa stagnation constante en plus ou moins grandes quantités dans les fonds de réserve de numéraire qui naissent de toutes parts à l'intérieur de la circulation, en même temps qu'eux-mêmes la conditionnent, fonds de réserve dont la constitution, la répartition, la liquidation et la reconstitution varient sans cesse, dont l'existence est constante disparition et la disparition constante existence. Adam Smith a montré cette incessante transformation du numéraire en argent et de l'argent en numéraire en disant que chaque possesseur de marchandises doit toujours avoir en réserve, à côté

de la marchandise particulière qu'il vend, une certaine quantité de la marchandise générale avec laquelle il achète. Nous avons vu que dans la circulation M-A-M le second membre A-M s'éparpille en une série d'achats qui ne s'effectuent pas d'un seul coup, mais se succèdent dans le temps, de telle sorte qu'une partie de A circule comme numéraire, tandis que l'autre dort sous forme d'argent. L'argent n'est ici en fait que du *numéraire latent*, et les différentes parties constituantes de la masse monétaire en circulation ne cessent d'apparaître alternativement tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre. Cette première transformation du moyen de circulation en argent représente donc une phase purement technique de la circulation monétaire elle-même⁹. »

Dans la mesure où tous ces moyens sont insuffisants, il faut une production supplémentaire d'or ; ou, ce qui revient au même, on échange une partie du produit supplémentaire directement ou indirectement contre de l'or — produit des pays fournisseurs de métaux précieux.

La somme totale de la force de travail et des moyens de production sociaux, qui est dépensée dans la production annuelle de l'or et de l'argent considérés comme instruments de la circulation, constitue une lourde part des *faux frais** de la production capitaliste et de tout mode de production fondé sur la production marchande. Elle retire à l'exploitation sociale une somme correspondante de moyens possibles, supplémentaires, de production et de consommation, c'est-à-dire de la richesse effective. Dans la mesure où, l'échelle de la production restant la même ou le degré de son expansion étant donné, l'on diminue les frais de ce coûteux mécanisme de la circulation, on augmente la force productive du travail social. Dans la mesure, par conséquent, où les expédients développés par le système du crédit ont cet effet, ils accroissent directement la richesse capitaliste, soit que le procès social de production et de travail s'accomplisse en grande partie sans la moindre intervention d'argent réel, soit que l'on relève la capacité fonctionnelle de la masse d'argent réellement en fonction.

Ainsi se trouve résolue cette question absurde : la production capitaliste avec son volume actuel serait-elle possible sans le système du crédit (même en ne considérant ce système que de ce point de vue-ci), c'est-à-dire avec la seule circulation métallique ? Évidemment non ! Elle se serait au contraire heurtée aux limites mêmes de la production des métaux précieux. Mais, d'autre part, il ne faut pas se faire d'idées mystiques sur la vertu productive du crédit, en tant qu'il place à la disposition des intéressés du capital-argent ou le met en mouvement. Toutefois, ce n'est pas ici le lieu de développer davantage ce point.

* * *

Il faut considérer maintenant le cas où il n'y a pas accumulation effective, c'est-à-dire élargissement direct de l'échelle de production, une partie de la plus-value réalisée étant au contraire mise simplement en réserve pour plus ou moins de temps afin d'être convertie plus tard en capital productif.

En tant que l'argent qui s'accumule ainsi est de l'argent supplémentaire, la chose va de soi : il ne peut être qu'une partie de l'or supplémentaire importé des pays producteurs d'or. Remarquons que le produit national, en échange duquel cet or est importé, n'existe pas plus longtemps dans le pays. Il est expédié à l'étranger contre de l'or.

Si nous supposons, au contraire, que la masse d'argent ne change pas dans le pays, l'argent, qui est amassé ou qui s'amasse, provient de la circulation : seule sa fonction est changée. Ce n'est plus de l'argent en circulation, mais du capital-argent virtuel, qui se constitue peu à peu.

L'argent amassé de la sorte est la forme argent d'une marchandise vendue, exactement de cette fraction de valeur de la marchandise qui représente pour son possesseur de la plus-value. (On suppose ici que le crédit n'existe pas.) Le capitaliste qui a amassé cet argent a vendu à concurrence de cette somme sans acheter.

Si l'on n'envisage cette opération que partiellement, il n'y a rien à expliquer. Une partie des capitalistes garde une partie de l'argent tiré de la vente de son produit, au lieu de retirer du marché un produit correspondant. Une autre partie convertit, au contraire, tout son argent en produit, à l'exception du capital-argent rentrant sans cesse, qui est nécessaire à la mise en œuvre de la production. Une partie du produit jeté sur le marché comme support de la plus-value se compose des moyens de production ou des éléments réels du capital variable, des moyens de subsistance nécessaires. Ce produit peut donc servir immédiatement à élargir la production. L'hypothèse n'implique nullement, en effet, que certains capitalistes amassent du capital-argent pendant que d'autres consomment la totalité de leur plus-value, mais simplement que les uns opèrent l'accumulation sous la forme argent, constituent du capital-argent virtuel, tandis que les autres accumulent effectivement, c'est-à-dire élargissent l'échelle de la production en augmentant réellement leur capital productif. La masse d'argent existante reste suffisante pour les besoins de la circulation, même si, alternativement, certains capitalistes amassent de l'argent, tandis que les autres élargissent l'échelle de la production, et inversement. Cet amas d'argent sur l'un des deux côtés peut du reste se réaliser sans espèces sonnantes, par un simple entassement de créances.

Mais la difficulté se présente quand, au lieu d'une accumulation partielle, nous supposons une accumulation générale de capital-argent dans la classe capitaliste. D'après notre hypothèse, — domination générale et absolue de la production capitaliste, — il n'y a que deux classes : la classe capitaliste et la classe ouvrière. Tout ce que la classe ouvrière achète est égal à son salaire, égal à la somme du capital variable avancé par l'ensemble de la classe capitaliste. Cet argent reflue en direction de cette dernière grâce à la vente de son produit à la classe ouvrière. Son capital variable recouvre ainsi sa forme argent. Soit un capital variable de $x \times 100$ l. st., somme du capital variable non pas avancé, mais employé dans

l'année. Quelle que soit la quantité d'argent, changeant avec la vitesse de la rotation, qui a été requise dans l'année pour faire l'avance de ce capital variable, la question reste inchangée. Avec ce capital de $x \times 100$ l. st., la classe capitaliste achète une certaine masse de force de travail, paie des salaires à un certain nombre d'ouvriers : première transaction. Les ouvriers achètent aux capitalistes avec la même somme une quantité donnée de marchandises et la somme de $x + 100$ l. st. rentre ainsi dans les mains des capitalistes : deuxième transaction. Et cela se répète constamment. La somme de $x \times 100$ l. st. ne peut donc jamais mettre la classe ouvrière à même d'acheter la partie du produit en laquelle se présente le capital constant, ni à plus forte raison la partie qui figure la plus-value de la classe capitaliste. Avec les $x \times 100$ l. st., les ouvriers ne peuvent jamais acheter qu'une fraction de valeur du produit social qui est égale à la partie où s'exprime la valeur du capital variable avancé.

Abstraction faite du cas où cette accumulation générale d'argent ne traduit que la répartition, peu importe dans quelles proportions, du métal précieux importé en supplément entre les divers capitalistes, comment la classe capitaliste dans son ensemble va-t-elle donc accumuler de l'argent ?

Il faudrait qu'ils vendent tous une partie de leur produit sans rien acheter. Tous possèdent un fonds d'argent déterminé qu'ils jettent dans la circulation comme moyen de circulation servant à leur consommation, et dont une certaine partie revient, de la circulation, à chacun : ce fait n'a rien de mystérieux. Mais ce fonds d'argent existe précisément comme fonds de circulation, grâce à la conversion de la plus-value en argent, et nullement comme capital-argent virtuel.

Si l'on considère la chose telle qu'elle se passe dans la réalité, le capital-argent virtuel, accumulé pour être utilisé plus tard, comprend :

1° Des dépôts en banque. Et la banque n'a la disposition effective que d'une somme relativement minime. Il ne s'agit là que d'un entassement nominal de capital-argent. Ce qui est réellement entassé, ce sont des créances, qui ne peuvent se convertir en argent (si le fait est qu'elles se convertissent) que parce qu'il se réalise un équilibre entre les retraits et les versements. L'argent que la banque manipule ne représente qu'une somme relativement faible.

2° Des titres d'État. Ces titres ne sont pas du tout du capital, mais une simple créance sur le produit annuel de la nation.

3° Des actions. Sauf le cas de spéculation pure, ce sont des titres de propriété sur un capital réel appartenant à une société, un mandat de paiement sur la plus-value qui provient annuellement de ce capital.

Dans tous ces cas, il n'y a pas amas d'argent : ce qui d'un côté se présente comme amas de capital-argent se présente de l'autre côté comme une dépense réelle et constante d'argent. Il est sans importance que l'argent soit dépensé par le propriétaire ou par d'autres, ses débiteurs.

Dans le cadre de la production capitaliste, la thésaurisation comme telle n'est jamais le but, mais le résultat soit d'un arrêt de la circulation, — si les masses

d'argent qui revêtent la forme de trésor sont plus grandes que d'ordinaire, — soit des accumulations occasionnées par la rotation. Ou, enfin, le trésor n'est que la formation d'un capital-argent qui, provisoirement fixé sous une forme virtuelle, est destiné à fonctionner comme capital productif.

D'une part, une fraction de la plus-value réalisée en argent est donc retirée de la circulation et amassée comme trésor ; mais, d'autre part, une autre fraction de la plus-value est constamment convertie en même temps en capital productif. A l'exception de la répartition du métal précieux supplémentaire au sein de la classe capitaliste, l'accumulation sous la forme argent ne se fait jamais en même temps sur tous les points.

La partie du produit annuel qui représente la plus-value sous forme de marchandise obéit tout à fait aux mêmes règles que l'autre partie du produit annuel. Sa circulation exige une certaine somme d'argent. Cette somme appartient à la classe capitaliste au même titre que la masse de marchandises produite chaque année et représentant la plus-value. Personne d'autre que la classe capitaliste ne la jette, à l'origine, dans la circulation. Grâce à la circulation elle-même, la répartition de cette masse se renouvelle sans trêve entre les capitalistes. Comme en général dans la circulation de la monnaie, une partie de cette masse est bloquée à des points qui varient sans cesse, tandis qu'une autre partie circule constamment. Peu importe qu'une partie de cette accumulation soit intentionnelle, destinée à former du capital-argent.

Nous n'avons pas tenu compte ici des aléas de la circulation, grâce auxquels tel capitaliste accapare une portion de la plus-value ou même du capital d'autrui, provoquant de la sorte une accumulation et une centralisation unilatérales du capital-argent aussi bien que du capital productif. C'est ainsi qu'une partie de la plus-value dont A s'est emparé et qu'il accumule comme capital-argent peut être une fraction de la plus-value de B dont celui-ci attend en vain le retour.

TROISIÈME SECTION

LA REPRODUCTION ET LA CIRCULATION DE L'ENSEMBLE DU CAPITAL SOCIAL

Chapitre XVIII¹

INTRODUCTION

1. — *Objet de l'étude.*

Le procès de production immédiat du capital, c'est son procès de travail et de mise en valeur, qui a pour résultat la marchandise et pour motif déterminant la production de plus-value.

Le procès de reproduction du capital englobe aussi bien ce procès de production immédiat que les deux phases du procès de circulation proprement dit, c'est-à-dire le cycle complet qui, en tant que procès périodique, se répétant sans cesse à intervalles déterminés, constitue la rotation du capital.

Que nous considérions maintenant ce cycle sous la forme A...A' ou P...P, le procès de production immédiat P n'en constitue toujours quant à lui qu'un chaînon. Sous la première forme, il apparaît comme l'intermédiaire du procès de circulation, sous la seconde, c'est le procès de circulation qui apparaît comme son intermédiaire. Son renouvellement constant, la réapparition constante du capital sous la forme de capital productif ont, dans les deux cas, pour condition ses transformations dans le procès de circulation. D'autre part, le procès de production, qui se renouvelle constamment, est la condition des métamorphoses que le capital ne cesse d'accomplir et de recommencer dans la sphère de la circulation, de son apparition tour à tour sous forme de capital-argent et de capital-marchandise.

Cependant, chaque capital pris à part ne constitue qu'une fraction promue à une existence autonome, pour ainsi dire douée d'une vie individuelle, de l'ensemble du capital social, de même que chaque capitaliste pris à part n'est qu'un élément individuel de la classe capitaliste. Le mouvement du capital social se compose de la totalité des mouvements de ses fractions promues à l'autonomie, de la totalité des rotations des capitaux individuels. De même que la métamorphose de la marchandise singulière est un chaînon de la série des métamorphoses du monde des marchandises — de la circulation des marchandises — la métamorphose du capital individuel, sa rotation, est un chaînon du cycle du capital social.

Ce procès global inclut aussi bien la consommation productive (le procès de production immédiat) avec les changements de forme (les échanges, du point de vue matériel) qui le rendent possible que la consommation individuelle avec les changements de forme ou échanges qui l'assurent. D'une part, il inclut la conversion du capital variable en force de travail et, par conséquent, l'incorporation de la force de travail au procès de production capitaliste. Ici, l'ouvrier se présente en tant que vendeur de sa marchandise, la force de travail, et le capitaliste comme acheteur de celle-ci. Mais, d'autre part, la vente des marchandises implique leur achat par la classe ouvrière, donc leur consommation individuelle. Cette fois, la classe ouvrière se présente en tant qu'acheteur et les capitalistes comme vendeurs de marchandises aux ouvriers.

La circulation du capital-marchandise inclut la circulation de la plus-value, donc les achats et les ventes, par lesquels les capitalistes assurent leur consommation individuelle, la consommation de la plus-value.

Le cycle des capitaux individuels, considérés en bloc en tant que capital social, donc le cycle dans sa totalité, comprend non seulement la circulation du capital, mais aussi la circulation générale des marchandises. A l'origine, celle-ci ne peut se composer que de deux éléments : 1^o le cycle propre du capital ; 2^o le cycle des marchandises qui entrent dans la consommation individuelle, donc celles pour l'achat desquelles l'ouvrier dépense son salaire et le capitaliste sa plus-value (ou une partie de celle-ci). Sans doute, le cycle du capital englobe-t-il aussi la circulation de la plus-value dans la mesure où cette dernière constitue une portion du capital-marchandise et de même la conversion du capital variable en force de travail inclut le paiement du salaire. Mais la dépense de cette plus-value et de ce salaire pour l'achat de marchandises ne constitue pas un chaînon de la circulation du capital, bien que la dépense du salaire tout au moins en soit la condition.

Dans le Livre I^{er}, nous avons analysé le procès de production capitaliste à la fois comme opération isolée et comme procès de reproduction : production de plus-value et production du capital lui-même. Les changements de forme et de substance que subit le capital dans la sphère de la circulation, nous les avons supposés, sans nous y arrêter. De même, nous avons supposé que le capitaliste, d'une part, vend le produit à sa valeur, d'autre part, trouve dans la sphère de circulation les moyens matériels de production qui lui permettent de recommencer le procès ou de le poursuivre sans interruption. Le seul acte, dans la sphère de la circulation du capital, auquel il nous fallait nous arrêter dans ce livre, c'était l'achat et la vente de la force de travail, condition fondamentale de la production capitaliste.

Dans la première section de ce Livre II, nous avons examiné les diverses formes prises par le capital au cours de son cycle et les diverses formes de ce cycle lui-même. Au temps de travail étudié dans le Livre I^{er} est venu s'ajouter le temps de circulation.

Dans la deuxième section, nous avons étudié le cycle sous sa forme périodique, c'est-à-dire la rotation du capital. Nous avons montré comment les différents composants du capital (fixe et circulant) accomplissent le cycle de leurs formes en des temps différents et de façon différente. Nous avons recherché ensuite quelles circonstances peuvent modifier la longueur de la période de travail et de la période de circulation. Nous avons vu l'influence qu'ont sur le volume du procès de production lui-même et le taux annuel de la plus-value la période du cycle et les différences dans la proportion des éléments qui la composent. En fait, si, dans la première section, nous avons examiné principalement les formes successives que le capital revêt et dépouille constamment dans son cycle, dans la deuxième, nous avons vu comment dans ce flux et cette succession de formes un capital de grandeur donnée se divise simultanément, mais dans des proportions variables, en capital productif, capital-argent et capital-marchandise. Et ceci de telle sorte que non seulement ces diverses formes alternent entre elles, mais que sans cesse des fractions différentes de la valeur-capital totale existent parallèlement et fonctionnent dans ces différents états. Le capital-argent surtout a présenté une particularité qui n'était pas apparue dans le Livre I^{er}. Nous avons trouvé des lois précises en vertu desquelles des éléments de grandeur inégale d'un capital donné doivent être, suivant les conditions de la rotation, avancés et renouvelés sans cesse sous forme de capital-argent, pour maintenir toujours en fonction un capital productif de volume donné.

Mais, dans la première comme dans la seconde section, il ne s'agissait toujours que d'un capital individuel, du mouvement d'une fraction du capital social, promue à l'autonomie.

Cependant, les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement de l'ensemble du capital social. Dans la circulation simple des marchandises, la métamorphose complète d'une marchandise est apparue comme un chaînon de la série de métamorphoses du monde des marchandises ; de même ici, la métamorphose du capital individuel apparaît comme un chaînon de la série de métamorphoses du capital social. Mais tandis que la circulation simple des marchandises n'impliquait pas du tout nécessairement la circulation du capital — elle peut avoir lieu sur la base d'une production non capitaliste — le cycle de l'ensemble du capital social implique, nous l'avons déjà noté, même la circulation de marchandises qui n'entre pas dans le cycle du capital individuel, c'est-à-dire la circulation des marchandises qui ne constituent pas un capital.

Nous avons maintenant à examiner le procès de circulation des capitaux individuels (qui est, dans sa totalité, une forme du procès de reproduction) en tant que composants de l'ensemble du capital social, donc le procès de circulation de l'ensemble de ce capital social.

II. — Le rôle du capital-argent.

(Bien que ce qui suit fasse partie de la fin de cette section, nous allons l'examiner tout de suite : nous étudierons le capital-argent considéré comme composant du capital social total.)

Au cours de l'étude de la rotation du capital individuel, le capital-argent est apparu sous deux aspects.

Premièrement : c'est sous cette forme que tout capital individuel entre en scène et inaugure son procès de capital. Il apparaît donc comme le *primus motor* [premier moteur] qui donne l'impulsion au procès tout entier.

Deuxièmement : selon la durée de la période de rotation et le rapport réciproque de ses deux composants, période de travail et période de circulation, l'élément de la valeur-capital avancée, qui doit être sans cesse avancé et renouvelé sous la forme argent, varie en fonction du capital productif qu'il met en mouvement, c'est-à-dire en fonction de l'échelle de production ininterrompue. Mais, quel que soit ce rapport, en toutes circonstances la portion de la valeur-capital en mouvement, qui peut remplir constamment la fonction de capital productif, a pour limite la portion de valeur-capital avancée, qui doit toujours exister sous la forme argent à côté du capital productif. Il ne s'agit ici que de la rotation normale, d'une moyenne abstraite. Nous avons fait abstraction d'apports supplémentaires de capital-argent destinés à compenser des arrêts dans la circulation.

Sur le premier point : la production de marchandises suppose leur circulation et la circulation des marchandises suppose que la marchandise se présente sous forme d'argent, c'est-à-dire qu'elle suppose la circulation de l'argent : le dédoublement de la marchandise en marchandise et argent est une loi de la manifestation du produit comme marchandise. De même, la production capitaliste suppose, tant au point de vue social qu'individuel, le capital sous forme monétaire ou capital-argent comme *primus motor* [premier moteur] pour toute nouvelle affaire à ses débuts et comme moteur permanent. Le capital circulant, en particulier, suppose l'apparition toujours renouvelée, à intervalles assez brefs, du capital-argent comme moteur. Toute la valeur-capital avancée, c'est-à-dire tous les éléments du capital consistant en marchandises : force de travail, moyens de travail et matériaux de production, doivent faire l'objet d'achats sans cesse renouvelés à l'aide d'argent. Ce qui est dit ici du capital individuel vaut pour le capital social qui fonctionne simplement sous la forme de nombreux capitaux individuels. Mais, comme nous l'avons montré au Livre I^{er}, il ne s'ensuit nullement que même en système capitaliste le champ d'action du capital, l'échelle de la production dépendent, dans leurs limites *absolues*, du volume du capital-argent en fonction.

Au capital sont incorporés des éléments de production dont l'élasticité, dans certaines limites, est indépendante de la grandeur du capital-argent avancé. Une

force de travail qui coûte le même prix qu'une autre peut être exploitée plus ou moins, de façon intensive ou extensive. Si le capital-argent vient à s'accroître en même temps que cette exploitation (c'est-à-dire si le salaire augmente) l'accroissement n'est pas proportionnel à celle-ci, donc dans cette mesure il ne compte pas.

La matière naturelle exploitée productivement, qui ne constitue pas un élément de valeur du capital : terre, mer, minerais, forêts, etc., peut être exploitée à un degré plus élevé, de façon intensive ou extensive, sans augmentation du capital-argent avancé, si l'on impose une plus grande tension au même nombre de travailleurs. Les éléments concrets du capital productif se trouvent ainsi multipliés sans qu'il soit besoin d'un nouvel apport de capital monétaire. Si celui-ci est nécessaire pour l'achat de matières auxiliaires additionnelles, le capital-argent — c'est sous cette forme que la valeur-capital est avancée — ne sera pas augmenté proportionnellement à l'efficacité accrue du capital productif, donc pour autant l'augmentation ne compte pas.

Les mêmes moyens de travail, donc le même capital fixe, peuvent, soit que l'on prolonge la durée quotidienne de leur utilisation, soit qu'on les emploie avec plus d'intensité, être utilisés avec une efficacité plus grande sans mise de fonds supplémentaire pour le capital fixe. Simplement, il se produit alors une rotation plus rapide du capital fixe, mais les éléments de sa reproduction sont aussi fournis plus rapidement.

Abstraction faite de la matière naturelle, des forces de la nature, qui ne coûtent rien, peuvent être incorporées au procès de production, comme agents de ce procès, avec plus ou moins d'efficacité. Le degré de celle-ci dépend de méthodes et de progrès scientifiques qui ne coûtent rien au capitaliste.

Ce raisonnement s'applique aussi à la combinaison sociale de la force de travail dans le procès de production et à l'habileté accumulée par les travailleurs individuels. Carey calcule que le propriétaire foncier ne reçoit jamais assez, parce qu'on ne lui paie pas tout le capital ou tout le travail qui, de temps immémorial, a été investi dans le sol et qui lui confère sa capacité de production actuelle. (De la capacité de production enlevée au sol, il n'est naturellement pas question.) En vertu de ce raisonnement, chaque ouvrier devrait être payé en fonction du travail qu'il en a coûté au genre humain tout entier pour faire d'un sauvage un mécanicien moderne. On devrait dire au contraire : si l'on calcule tout le travail investi dans le sol qui, sans être payé, a été monnayé par les propriétaires fonciers et les capitalistes, tout le capital placé dans la terre a été remboursé maintes et maintes fois, avec usure, donc il y a longtemps que la société a, maintes et maintes fois déjà, racheté la propriété foncière.

L'augmentation des forces productives du travail, si elle n'a pas pour condition une dépense supplémentaire de valeur-capital, n'accroît sans doute en première instance que la masse du produit, mais elle n'accroît pas sa valeur ; excepté dans la mesure où elle permet de reproduire une plus grande quantité

de capital constant avec le même travail, donc de conserver sa valeur. Mais, en même temps, elle crée une nouvelle matière-capital, donc la base d'une accumulation accrue du capital.

Dans la mesure où l'organisation même du travail social, donc l'augmentation de la force productive sociale du travail, exige une production à grande échelle, donc des avances de capital-argent en grandes quantités de la part du capitaliste individuel, ce résultat est atteint en partie, comme nous l'avons déjà montré dans le Livre I^{er}, par la centralisation des capitaux en peu de mains. Il n'est pas nécessaire pour cela que le volume des valeurs-capital en fonction ni par suite le volume du capital-argent qui en constitue l'avance augmentent de façon absolue. La grandeur des capitaux individuels peut croître par leur centralisation entre les mains d'un petit nombre d'hommes, sans qu'augmente leur somme sociale. Il se produit simplement une répartition différente des capitaux individuels.

Enfin, dans la section précédente, nous avons montré qu'une réduction de la période de rotation permet de mettre en mouvement soit le même capital productif avec un capital-argent moindre, soit plus de capital productif avec le même capital-argent.

Mais, de toute évidence, cela n'a rien à voir avec le véritable problème du capital-argent. Cela montre simplement que le capital avancé — une somme de valeur donnée, qui sous sa forme libre, sous sa forme de valeur consiste en une certaine somme d'argent — recèle après sa conversion en capital productif des possibilités productives dont le champ n'est pas borné par les limites de sa valeur, mais qui, à l'intérieur de certaines limites, peuvent agir avec une extension ou une intensité plus ou moins grandes. Une fois donnés les prix des éléments de production — moyens de production et force de travail — la grandeur du capital-argent nécessaire à l'achat d'une quantité déterminée de ces éléments de production qui existent sous forme de marchandises est déterminée. Ou encore, c'est la grandeur de la valeur du capital à avancer qui est fixée. Mais dans quelle mesure ce capital agira-t-il comme créateur de valeur et de produits, voilà ce qui est élastique et variable.

Sur le deuxième point : la portion de travail et de moyens de production sociaux, qu'il faut dépenser chaque année pour produire ou acheter l'or² destiné à remplacer l'usure de la monnaie, réduit d'autant, cela va de soi, le volume de la production sociale. Quant à la valeur de l'argent qui fonctionne en partie comme moyen de circulation, en partie comme trésor, elle existe une fois pour toutes, elle est acquise, elle existe à côté de la force de travail, des moyens de production produits et des sources naturelles de la richesse. Elle ne peut pas être considérée comme leur limite. Par sa conversion en éléments de production, par l'échange avec d'autres peuples, elle pourrait élargir l'échelle de la production. Cela suppose cependant que l'argent joue, après comme avant, son rôle de monnaie universelle.

Selon la durée de la période de rotation, il faut une masse plus ou moins grande de capital-argent pour mettre en mouvement le capital productif. De même, nous avons vu que la division de la période de rotation en temps de travail et temps de circulation est la condition d'un accroissement du capital latent ou en réserve sous forme d'argent.

Dans la mesure où la période de rotation est déterminée par la période de travail, elle est déterminée — toutes choses égales d'ailleurs — par la nature matérielle du procès de production : elle ne l'est donc pas par le caractère social spécifique de celui-ci. Cependant, en système de production capitaliste, des opérations assez étendues et d'assez longue durée entraînent des avances de capital-argent plus importantes, pour un temps plus long. Dans de telles sphères, la production dépend donc des limites dans lesquelles le capitaliste individuel dispose de capital-argent. Cette barrière est enfoncée grâce au crédit et au système d'association qui va de pair avec lui, par exemple les sociétés par actions. Des perturbations sur le marché de l'argent paralyseront en conséquence de telles affaires, tandis que de leur côté celles-ci provoqueront des perturbations sur le marché de l'argent.

Sur la base d'une production socialisée, il y a lieu de déterminer à quelle échelle ces opérations, qui pour un temps assez long prélèvent force de travail et moyens de production sans fournir pendant ce temps d'effet utile sous forme de produit, pourront être exécutées sans nuire aux branches de production qui ne se bornent pas, d'une façon continue ou plusieurs fois par an, à prélever de la force de travail et des moyens de production, mais fournissent aussi des subsistances et des moyens de production. En production socialisée comme en production capitaliste, les ouvriers des secteurs à périodes de travail relativement courtes ne prélèveront des produits, sans fournir d'autres produits en retour, que pour des temps relativement courts ; par contre, dans les branches à longues périodes de travail, ils prélèveront continuellement des produits pour un temps assez long, avant de restituer quelque chose. Cette circonstance résulte donc des conditions objectives du procès de travail considéré, non de sa forme sociale. Le capital-argent disparaît en production socialisée. La société répartit la force de travail et les moyens de production entre les diverses branches d'industrie. Les producteurs pourront, si l'on veut, recevoir des bons en échange desquels ils prélèveront sur les dépôts sociaux de consommation une quantité correspondant à leur temps de travail. Ces bons ne sont pas de l'argent. Ils ne circulent pas.

On voit que, dans la mesure où il découle de la longueur de la période de travail, le besoin de capital-argent est conditionné par deux faits. *Premièrement* : il faut, somme toute, que l'argent soit la forme sous laquelle tout capital individuel, crédit mis à part, apparaît pour se transformer en capital productif ; cela résulte de la nature de la production capitaliste, de la production marchande en général. *Deuxièmement* : la grandeur de l'avance d'argent nécessaire³ découle

du fait que, pendant un temps assez long, force de travail et moyens de production sont constamment retirés à la société sans qu'on lui restitue, pendant ce temps, un produit reconvertible en argent. La forme que revêt cet argent : monnaie métallique, bons de crédit, signes de valeur, etc., ne supprime pas la première condition : nécessité d'avancer le capital sous la forme argent : la deuxième condition n'est en aucune façon affectée par la nature de l'argent ou par la forme de production qui permettent de prélever du travail, des subsistances et des moyens de production, sans jeter en retour quelque équivalent dans la circulation.

Chapitre XIX¹

EXPOSÉS ANTÉRIEURS DE LA QUESTION

I. — *Les physiocrates.*

Le *Tableau économique* de Quesnay montre, à grands traits, comment le produit annuel, de valeur déterminée, de la production nationale se répartit grâce à la circulation de façon telle que puisse avoir lieu — toutes choses égales d'ailleurs — sa reproduction simple, c'est-à-dire sa reproduction à la même échelle. Le point de départ de la période de production est, par la nature des choses, constitué par la récolte de l'année précédente. Les innombrables actes individuels de la circulation sont immédiatement considérés en bloc dans leur mouvement de masse socialement caractéristique : circulation entre grandes classes sociales à fonctions économiques déterminées. Voici ce qui nous intéresse : une partie du produit total — qui en tant qu'objet d'usage est, comme tout autre élément de ce produit, la nouvelle résultante du travail de l'année écoulée — a en même temps pour unique fonction d'être porteuse de l'ancienne valeur-capital qui reparait de nouveau sous la même forme naturelle. Cette partie ne circule pas, mais demeure entre les mains de ses producteurs, la classe des fermiers, pour y recommencer sa fonction de capital. Dans ce capital constant, fraction du produit de l'année, Quesnay fait entrer des éléments qui n'en font pas partie, mais il doit aux limites de son horizon, dans lequel l'agriculture constitue la seule sphère d'investissement où le travail humain produise de la plus-value, c'est-à-dire, au point de vue capitaliste, la seule sphère vraiment productive, d'atteindre à l'essentiel. Le procès de reproduction économique, quel que soit son caractère social spécifique, est dans ce domaine (l'agriculture) toujours enchevêtré avec un procès de reproduction naturel. Les conditions tangibles du second nous éclairent sur celles du premier et évitent cette confusion d'idées que seuls font naître les aspects trompeurs de la circulation.

L'étiquette collée sur un système diffère de celles collées sur d'autres articles par ceci notamment qu'elle dupe non seulement l'acheteur, mais souvent le vendeur aussi. Quesnay lui-même et ses plus proches disciples croyaient à leur panonceau féodal. Jusqu'ici nos professeurs aussi y ont cru. En réalité cependant, le système des physiocrates est la première conception systématique de la production capitaliste. Ce sont les représentants du capital industriel — la classe des fermiers — qui dirigent tout le mouvement économique. L'agriculture est pratiquée d'une manière capitaliste, c'est-à-dire en tant qu'entreprise menée sur une grande échelle par le fermier capitaliste ; celui qui cultive directement la terre est un travailleur salarié. La production ne fournit pas seulement les articles d'usage, mais aussi leur valeur ; or son principe moteur, c'est l'obtention de la plus-value, qui naît dans la sphère de la production, non dans celle de la circulation. Des trois classes qui figurent chez Quesnay comme agents du procès de reproduction social mis en œuvre par la circulation, le fermier capitaliste,

qui exploite directement le travail « productif » et produit de la plus-value, se distingue de ceux qui se bornent à s'approprier cette plus-value.

Le caractère capitaliste du système des physiocrates suscita même au temps de son plein épanouissement l'opposition de Linguet et Mably, d'une part, des défenseurs de la petite propriété foncière libre, d'autre part.

Dans l'analyse du procès de reproduction, Adam Smith² fait un pas en arrière. C'est d'autant plus frappant que, d'ordinaire, il ne se borne pas à développer des analyses justes de Quesnay, par exemple ses « avances primitives » et « avances annuelles » qu'il généralise en capital « fixe » et capital « circulant »³, il retombe même par endroits tout à fait dans les erreurs des physiocrates. Pour démontrer par exemple que le fermier produit plus de valeur que n'importe quelle autre espèce de capitalistes, il dit :

« Il n'est pas de capital qui, à grandeur égale, mette en mouvement une plus grande quantité de travail productif que celui du fermier. Non seulement ses domestiques, mais ses bêtes de travail aussi sont des ouvriers productifs. [Joli compliment pour les domestiques !] En agriculture, la nature *travaille* aussi, à côté des hommes ; et quoique son travail *ne coûte aucune dépense*, ce qu'elle produit n'en a pas moins sa *valeur propre, aussi bien que ce que produisent les ouvriers qui coûtent le plus*. Les opérations les plus importantes de l'agriculture semblent tendre non pas tant à accroître la fertilité de la nature – bien qu'elles le fassent aussi – qu'à l'orienter vers la production des plantes les plus utiles à l'homme. Souvent, un champ couvert de ronces et d'herbes folles fournit autant de végétation que la vigne ou le champ de blé les mieux cultivés. Plantations et culture servent souvent plus à régulariser qu'à développer l'active fécondité de la nature et, quand le cultivateur a terminé ses travaux, c'est à elle qu'il reste toujours une grande partie de l'ouvrage à faire. Ainsi les ouvriers et les bestiaux [!], employés en agriculture, n'ont donc pas seulement pour effet, comme les ouvriers des manufactures, de reproduire une valeur égale à leur propre consommation ou au capital qui les emploie augmenté du profit du capitaliste, mais ils produisent une valeur bien plus considérable. Outre le capital du fermier et tout son profit, ils provoquent encore la reproduction régulière de la rente du propriétaire foncier. Celle-ci peut être considérée comme le produit des forces de la nature, dont le propriétaire foncier concède l'usage au fermier. Elle est plus ou moins élevée selon le niveau supposé de ces forces, en d'autres termes, selon qu'on suppose à la terre plus ou moins de fertilité naturelle ou artificiellement acquise. C'est l'œuvre de la nature, qui demeure après qu'on a déduit ou remplacé tout ce qui peut être considéré comme œuvre de l'homme. Rarement, elle est inférieure à un quart, souvent supérieure à un tiers du produit total. Jamais une égale quantité de travail productif, employé dans une manufacture, ne peut opérer une reproduction si élevée. Dans la

manufacture, la nature ne fait rien, c'est l'homme qui fait tout, et la reproduction doit toujours nécessairement être proportionnelle à la force des agents qui la réalisent. C'est pourquoi le capital investi dans l'agriculture non seulement met en mouvement une plus grande quantité de travail productif que n'importe quel capital équivalent investi dans une manufacture, mais encore, par rapport à la quantité de travail productif qu'il emploie, il ajoute une valeur bien plus grande au produit annuel du sol et au travail du pays, c'est-à-dire à la richesse et au revenu réels de ses habitants » (Livre II, chap. V, p. 242).

A. Smith dit au Livre II, chap. I^{er} : « Toute la valeur des semences est aussi au sens propre un capital fixe. » Ici donc, capital égale valeur-capital ; elle existe sous une forme « fixe ».

« Bien qu'elles aillent et viennent de la terre au grenier, elles ne changent jamais de propriétaire et, donc, ne circulent pas vraiment. Le fermier ne tire pas son profit de leur vente, mais de leur multiplication » (p. 186).

Le caractère borné de cette théorie réside dans le fait que Smith ne voit pas – Quesnay lui l'avait compris – que la réapparition sous une forme nouvelle de la valeur du capital constant constitue une étape importante du procès de reproduction : il n'y voit qu'une illustration de plus – et fautive par-dessus le marché – de la différence qu'il fait entre capital circulant et capital fixe. Quand Smith traduit « avances primitives » et « avances annuelles » par « *fixed capital* » (capital fixe et « *circulating capital* », capital circulant), le progrès réside dans le mot « capital » dont le concept est généralisé, sans tenir compte de l'application particulière que les physiocrates en faisaient à l'agriculture ; le recul, c'est de poser que la différence essentielle est entre les termes « fixe » et « circulant » et de se tenir à cette distinction.

II. – Adam Smith.

1. Vues générales de Smith.

Au Livre I^{er}, chap. VI, p. 42. A. Smith dit :

« Dans toute société, le prix de toute marchandise se résout finalement en quelqu'une de ces trois parties (salaire, profit, rente foncière) ou en toutes trois à la fois ; et dans toute société avancée, toutes trois entrent plus ou moins dans le prix de la très grande majorité des marchandises, comme parties constituantes de ce prix⁴. »

Ou, comme il est dit plus loin, p. 63 :

« Salaire, profit et rente foncière sont les trois *sources primitives* de tout revenu comme de *toute valeur d'échange*. »

Nous étudierons ultérieurement en détail cette théorie d'A. Smith sur « les composants du prix des marchandises » ou de « toute valeur d'échange ». On lit encore :

« Puisque ceci s'applique à toute marchandise particulière prise isolément, il faut que ce soit aussi valable pour toutes les marchandises dont l'ensemble constitue le *produit annuel total* de la terre et du travail de chaque pays. *Le prix total ou valeur d'échange* de ce produit annuel doit nécessairement *se résoudre* en ces trois éléments, les mêmes, et *se distribue* entre les divers habitants du pays, sous forme de *salaire* de leur travail, de *profit* de leur capital, ou de *rente* de leur propriété foncière » (Livre II, chap. II, p. 190).

Après avoir ainsi décomposé le prix de toute marchandise prise isolément ainsi que « le prix total ou valeur d'échange ... du produit annuel du sol et du travail de tout pays » en salaire, profit et rente du sol, soit trois sources de revenus pour le salarié, le capitaliste et le propriétaire foncier, Adam Smith est obligé par un détour de réintroduire en fraude un quatrième élément, à savoir le capital. Il y parvient en distinguant entre revenu brut et revenu net.

« Le revenu *brut* de l'ensemble des habitants d'un grand pays comprend le *produit annuel total* de leur terre et de leur travail ; le revenu *net* comprend la *partie* qui reste à leur disposition, *après déduction des frais d'entretien* , d'abord de leur *capital fixe* , puis de leur *capital circulant* ; ou encore la partie qu'ils peuvent, sans entamer leur capital, mettre dans leur fonds de consommation, ou encore dépenser pour leur subsistance, leur confort et leurs distractions. De même leur richesse réelle est proportionnelle non à leur revenu brut, mais à leur revenu net » (*Ibidem*, p. 190).

Nous remarquerons à ce propos :

1° Adam Smith ne traite ici expressément que de la reproduction simple, non de la reproduction sur une échelle agrandie ou de l'accumulation, il ne parle que des dépenses pour la conservation (*maintaining*) du capital en fonction. Le revenu « net » est égal à la partie du produit annuel de la société ou du capitaliste individuel qui peut entrer dans le « fonds de consommation », mais le volume de ce fonds ne doit pas entamer le capital en fonction (*encroach upon capital*). Donc une fraction de valeur du produit individuel comme du produit social ne se résout ni en salaire, ni en profit ou rente foncière, mais en capital.

2° Adam Smith s'évade de sa propre théorie à l'aide d'un jeu de mots, en distinguant entre revenu brut et revenu net. Le capitaliste individuel, comme la classe capitaliste tout entière, ou ce qu'on appelle la nation, perçoit à la place du capital consommé dans la production un produit-marchandise, dont la valeur, figurable par des parties proportionnelles de ce produit même, remplace, d'une part, la valeur-capital employée et constitue donc un revenu au sens le plus littéral du mot (*revenu**, participe de *revenir**, venir de nouveau), mais *nota bene*,

il s'agit de revenu-capital, ou encore d'une rentrée de capital ; et, d'autre part, des éléments de valeur

« qui sont distribués entre les divers habitants du pays, sous forme de salaire pour leur travail, de profit pour leur capital ou de rente de leur propriété foncière ».

C'est cela que dans la vie courante on entend par revenu. La valeur du produit tout entier constitue donc un revenu pour quelqu'un, pour le capitaliste individuel ou pour le pays entier, mais il y a, d'une part, une rentrée de capital, d'autre part, des « revenus » différents de celui-ci. Donc, ce qu'on a écarté en décomposant en ses divers éléments la valeur de la marchandise, on le réintroduit par une porte de derrière, grâce au double sens du mot « *revenue* ». Mais seuls peuvent être « appropriés comme revenu » des éléments de valeur du produit qui existent déjà dans celui-ci. Pour qu'il y ait rentrée de capital, sous forme de revenu, il faut bien que du capital ait auparavant été dépensé.

Adam Smith dit plus loin :

« Il faut que le taux minimum des profits ordinaires soit toujours légèrement supérieur à ce qui est nécessaire pour compenser les pertes éventuelles que tout capital employé risque de subir. C'est cet excédent seul qui représente le profit ou bénéfice net. [Quel est le capitaliste qui par profit entend des débours de capitaux indispensables ?] Ce que l'on appelle profit brut comprend souvent non seulement cet excédent, mais aussi la portion gardée en réserve pour pallier des pertes extraordinaires de ce genre » (Livre I^{er}, chap. IX, p. 72).

Mais cela ne peut signifier rien d'autre que : une partie de la plus-value considérée comme portion du profit brut doit obligatoirement constituer un fonds d'assurance pour la production.

Ce fonds d'assurance est créé par une partie du surtravail qui, en ce sens, produit directement du capital, c'est-à-dire le fonds destiné à la reproduction. Pour ce qui est de la dépense pour la « conservation », du capital fixe, etc. (voir les passages cités plus haut), le remplacement du capital fixe consommé, par un nouveau capital, ne constitue pas une nouvelle dépense de capital, mais simplement le renouvellement de l'ancienne valeur-capital sous une forme différente. Quant aux frais de réparation du capital fixe, qu'Adam Smith range également dans les frais de conservation, ils rentrent dans le prix du capital avancé. Que le capitaliste, au lieu d'être obligé de l'investir en une seule fois, puisse ne déboursier cette somme que peu à peu et suivant les besoins pendant le fonctionnement du capital et qu'il puisse même la prendre sur le profit déjà empoché, cela ne change rien à l'origine de ce profit. L'élément de valeur d'où il provient prouve simplement que le travailleur fournit du surtravail pour le fonds de réparation comme pour le fonds d'assurance.

Adam Smith nous raconte alors que tout le capital fixe doit être exclu du

revenu net, c'est-à-dire du revenu au sens spécifique, mais qu'il n'y faut pas compter non plus toute la fraction du capital circulant, que requièrent l'entretien et la réparation du capital fixe ainsi que son renouvellement, en fait, donc tout le capital n'existant pas sous une forme naturelle qui le destine au fonds de consommation.

« Il est bien évident qu'il faut exclure du revenu net de la société tout ce qui est dépensé pour la conservation du capital fixe. Ni les matières premières nécessaires au maintien en état des machines et de l'outillage industriel utiles, ni le produit du travail nécessaire pour donner à ces matières premières la forme requise ne sauraient constituer une partie de ce revenu.

« Le *prix* de ce travail peut, il est vrai, constituer une partie de ce revenu-là, puisque les ouvriers qui y sont employés peuvent consacrer toute la valeur de leur salaire à leur fonds immédiatement consommable. Mais dans d'autres genres de travaux, le *prix* [c'est-à-dire le salaire payé pour ce travail] et le *produit* [en quoi se matérialise ce travail] entrent tous deux dans ce fonds de consommation : le *prix* va dans celui des ouvriers, le *produit* dans celui d'autres personnes, qui voient leur niveau de vie (subsistances, confort, distractions) élevé par le travail de ces ouvriers » (Livre II, chap. II, p. 190-191).

Adam Smith bute ici sur une distinction très importante entre les ouvriers employés dans la production de *moyens de production* et ceux qui travaillent à produire directement des *moyens de consommation*. La valeur du produit-marchandise des premiers contient un élément égal à la somme des salaires, c'est-à-dire à la valeur de la fraction du capital investi pour l'achat de force de travail ; cette fraction de valeur existe matériellement : c'est une certaine portion des moyens de production produits par ces ouvriers. L'argent reçu en salaire est pour eux un revenu, mais leur travail n'a créé ni pour eux ni pour d'autres de produits consommables. Ces produits ne constituent donc pas eux-mêmes un élément de la partie de la production annuelle destinée à alimenter le fonds de consommation social, fonds où ne peut être réalisé que du « revenu net ». Adam Smith omet d'ajouter ici que ce qui s'applique aux salaires s'applique à cet élément de valeur des moyens de production qui constitue, en tant que plus-value, sous les catégories de profit et de rente, le revenu (en première main) du capitaliste industriel. Ces éléments de valeur eux aussi existent en moyens de production, en objets non consommables. Ce n'est qu'après avoir été monnayés qu'ils peuvent prélever une certaine quantité, proportionnelle à leur prix, de moyens de consommation produits par la deuxième catégorie d'ouvriers et la faire passer dans le fonds de consommation individuel de leurs possesseurs. Mais cette omission aurait dû être pour A. Smith une raison de plus de voir ceci : la portion de valeur des moyens de production produits annuellement, qui est égale à la valeur des moyens de production en fonction dans cette sphère, c'est-à-dire des moyens de production, servant à produire d'autres moyens de

production, donc une portion de valeur égale à la valeur du capital constant employé ici, ne peut en aucun cas être un élément de valeur créateur de revenu, non seulement par la forme naturelle sous laquelle elle se présente, mais aussi par sa fonction de capital.

En ce qui concerne la deuxième catégorie de travailleurs, qui produisent directement des moyens de consommation, les définitions d'Adam Smith ne sont pas tout à fait exactes. Il dit, en effet, que, dans ces sortes de travaux, le *prix* du travail et le produit entrent tous deux dans (*go to*) le fonds de consommation immédiat : le *prix* (c'est-à-dire l'argent reçu en salaire) « dans le stock de consommation (fonds de consommation) des *ouvriers*, et le *produit*, dans celui d'*autres personnes* (*that of other people*) qui voient leur niveau de vie (subsistances, confort et distractions) élevé par le travail de ces ouvriers ». Mais le travailleur ne peut pas vivre du *prix* de son travail, de l'argent, qui lui est versé en paiement de son salaire : il le réalise en achetant avec cet argent des moyens de consommation ; ceux-ci peuvent pour une part se composer de marchandises qu'il a lui-même produites. Mais, d'autre part, il peut arriver qu'il fabrique un produit qui n'entre que dans la consommation des exploiters de son travail.

Après avoir ainsi exclu complètement le capital fixe du « revenu net » d'un pays, A. Smith poursuit :

« Quoique nécessairement toute la dépense d'entretien du capital fixe soit exclue du revenu net de la société, il n'en va pas de même de la dépense d'entretien du capital circulant. Des quatre éléments qui composent ce dernier : argent, subsistances, matières premières et produits finis, les trois derniers, nous l'avons dit, en sont régulièrement retirés pour être transférés, soit dans le capital fixe de la société, soit dans le fonds destiné à la consommation immédiate. La portion des articles consommables qui n'est pas directement employée à l'entretien du premier [du capital fixe] entre toujours dans le second [le fonds destiné à la consommation immédiate] et constitue une partie du revenu net de la société. La conservation de ces trois éléments du capital circulant ne diminue donc le revenu net de la société que de la fraction du produit annuel nécessaire à l'entretien du capital fixe » (Livre II, chap. II, p. 192).

C'est une simple tautologie. Cela revient à dire que la partie du capital circulant, qui ne sert pas à la production des moyens de production, entre dans celle des moyens de consommation, donc dans la partie du produit d'une année, destinée à constituer le fonds de consommation de la société. Mais ce qui suit immédiatement est important :

« A cet égard, le capital circulant d'une société diffère de celui d'un particulier. Celui d'un particulier est complètement exclu de son revenu net et ne saurait jamais en constituer une partie ; ce dernier se compose exclusivement de son profit. Or, bien que le capital circulant de chaque particulier constitue une partie

du capital circulant de la société à laquelle il appartient, il ne s'ensuit nullement que ce capital soit exclu du revenu net de la société et ne puisse en former une partie. Dans la boutique d'un épicier, si les marchandises ne peuvent certes absolument pas être versées en totalité dans le fonds réservé à sa propre consommation immédiate, elles peuvent cependant faire partie du fonds de consommation d'autres personnes qui, grâce au revenu qu'elles tirent d'autres fonds, remplacent régulièrement la valeur des marchandises, augmentée du profit de l'épicier sans que de cette opération résulte une diminution ni du capital de l'épicier ni du leur » (*Ibidem*).

Nous apprenons ici par conséquent trois choses :

1° Comme le capital fixe et le capital circulant nécessaire à la reproduction et à l'entretien de celui-ci (le fonctionnement, il l'oublie), le capital circulant de chaque capitaliste individuel employé à la production de moyens de consommation est lui aussi totalement exclu du revenu net de ce capitaliste, qui ne saurait se composer que de ses profits. Donc, la portion de sa production marchande qui remplace son capital ne peut se résoudre en éléments de valeur qui constitueraient pour lui du revenu.

2° Le capital circulant de chaque capitaliste individuel constitue une partie du capital circulant de la société ; tout à fait comme pour le capital fixe individuel.

3° Le capital circulant de la société, qui n'est pourtant que la somme des capitaux circulants individuels, diffère par son caractère du capital circulant de chaque capitaliste individuel. Ce capital circulant ne peut en aucun cas constituer une partie *du revenu de celui-ci* ; une portion du premier (celle qui consiste en moyens de consommation) peut par contre constituer en même temps une *partie du revenu de la société*, ou, comme il est dit plus haut, il n'est pas fatal qu'il retranche une partie du produit annuel du revenu de la société.

En réalité ce qu'Adam Smith appelle ici capital circulant, c'est le capital-marchandise produit chaque année, que les capitalistes producteurs de moyens de consommation mettent en circulation chaque année. Cette production marchande annuelle consiste tout entière en articles consommables et constitue donc le fonds dans lequel les revenus nets de la société (y compris les salaires) se réalisent ou se dépensent. Au lieu de prendre pour exemple les marchandises du magasin de l'épicier, Adam Smith aurait dû choisir les masses de biens stockées dans les entrepôts des capitalistes industriels.

S'il avait groupé les ensembles d'idées qui se sont imposés à lui d'abord quand il étudiait la reproduction de ce qu'il appelle capital fixe, et maintenant dans l'étude de ce qu'il nomme capital circulant, Adam Smith aurait abouti au résultat suivant :

I. Le produit social d'une année se divise en deux sections : la première

comprend les moyens de production, la seconde les moyens de consommation : il faut les traiter séparément.

II. La valeur totale de la fraction du produit annuel composée de *moyens de production* se répartit ainsi : une portion de cette valeur n'est que la valeur des moyens de production consommés pour la fabrication de ces moyens de production : ce n'est donc qu'une valeur-capital qui réapparaît sous une forme renouvelée ; une deuxième portion est égale à la valeur du capital dépensé en force de travail, ou encore à la somme des salaires payés par les capitalistes de cette sphère de production. Une troisième portion de valeur enfin constitue la source des profits des capitalistes industriels de cette catégorie, rentes foncières comprises.

Le premier composant – selon Adam Smith la fraction reproduite du capital fixe de tous les capitaux individuels occupés dans cette première section – est « évidemment exclu du revenu net et ne saurait jamais constituer une partie de ce revenu », qu'il s'agisse du capitaliste individuel ou de la société. Il fonctionne toujours comme capital, jamais comme revenu : en cela, le « capital fixe » de chaque capitaliste individuel ne se distingue en rien du capital fixe de la société. Mais les autres éléments de valeur du produit annuel de la société consistant en moyens de production – éléments de valeur qui par conséquent existent aussi en parties aliquotes de cette masse totale de moyens de production – constituent certes en même temps des *revenus pour tous les agents participant à cette production*, des salaires pour les ouvriers, des profits et des rentes pour les capitalistes. Cependant *pour la société* ils ne constituent pas un revenu mais un *capital*, bien que le produit annuel de la société ne se compose que de la somme des produits des capitalistes individuels qui en font partie. La plupart du temps, ne serait-ce que par leur nature, ils ne peuvent fonctionner que comme moyens de production : mais même ceux qui, à la rigueur, pourraient faire fonction de moyens de consommation sont destinés à servir de matières premières ou auxiliaires pour une nouvelle production. C'est à ce titre – donc comme capital – qu'ils fonctionnent, mais pas dans les mains de leurs producteurs, dans celles de leurs utilisateurs, c'est-à-dire :

III. Entre les mains des capitalistes de la deuxième section, de ceux qui produisent directement des *biens de consommation*. Pour eux, ils remplacent le capital consommé dans la production des moyens de consommation (pour la part de ce capital qui n'a pas été convertie en force de travail et ne se compose pas de la somme des salaires des travailleurs de cette deuxième section). Quant à ce capital consommé qui se trouve maintenant, sous forme de moyens de consommation, entre les mains des capitalistes qui les produisent, il constitue pour sa part, donc du point de vue social, *le fonds de consommation dans lequel les capitalistes et les travailleurs de la première section réaliseront leurs revenus*.

Si Adam Smith avait poussé aussi loin son analyse, il s'en serait fallu de peu que tout le problème ne fût résolu. Il était tout près de le faire. Il avait en effet

déjà noté que des portions de valeur déterminées d'une des deux catégories de capitaux-marchandises (moyens de production), qui composent l'ensemble de la production annuelle de la société, constituaient un revenu pour les capitalistes individuels et les ouvriers occupés à leur production, mais ne faisaient pas partie du revenu de la société, tandis qu'une portion de valeur de l'autre catégorie (moyens de consommation) constituait une valeur-capital pour ses propriétaires individuels, les capitalistes occupés dans cette sphère, mais n'était pourtant rien d'autre qu'une fraction du revenu social.

Mais de ce qui précède, il résulte déjà :

Premièrement. — Bien que le capital social soit simplement égal à la somme des capitaux individuels et que, par conséquent, la production marchande annuelle de la société ou son capital-marchandise soit égale à la somme des produits-marchandises de ces capitaux individuels ; bien que, par suite, la décomposition de la valeur-marchandise en ses éléments qui s'applique à tout capital-marchandise individuel doive aussi s'appliquer à celui de la société tout entière. — et en fin de compte elle s'y applique effectivement. — cependant ces deux facteurs apparaissent dans l'ensemble du procès social de reproduction sous une forme différente.

Deuxièmement. — Même sur le plan de la reproduction simple, il y a non seulement production de salaire (capital variable) et de plus-value, mais aussi production directe d'une nouvelle valeur-capital constante ; et cependant la journée de travail ne se divise qu'en deux parties : l'une pendant laquelle le travailleur remplace le capital variable en produisant en fait un équivalent pour l'achat de sa force de travail, et la seconde, pendant laquelle il produit de la plus-value (profit, rente, etc.). Et précisément le travail journalier, qui est dépensé à reproduire des moyens de production — et dont la valeur se décompose en salaire et plus-value — se réalise en de nouveaux moyens de production qui remplacent la fraction de capital constant dépensée pour produire les moyens de consommation.

Les difficultés principales — dans ce qui précède nous en avons résolu la majeure partie — surgissent non pas dans l'étude de l'accumulation, mais dans celle de la reproduction simple. C'est pourquoi Adam Smith (Livre II) comme avant lui Quesnay (*Tableau économique*) partent de la reproduction simple, dès qu'ils traitent du mouvement de la production annuelle de la société et de sa reproduction mise en œuvre par la circulation.

2. Smith décompose la valeur d'échange en $v + pl$.

Selon le dogme de Smith, le prix ou valeur d'échange (*exchangeable value*) de toute marchandise prise à part — donc celui de toutes les marchandises prises ensemble, qui composent la production annuelle de la société (à juste titre il suppose partout la production capitaliste) — résulte des trois composants (*component parts*) suivants ou se résout en (*resolves itself into*) : salaire, profit et

rente. On peut donc réduire ce dogme à cette formule : valeur-marchandise = $v + pl$, c'est-à-dire égale la valeur du capital variable avancé plus la plus-value. Et c'est Adam Smith qui nous autorise expressément à ramener ainsi profit et rente à une unité commune que nous appellerons *pl*. Les citations suivantes le montrent. Nous y négligerons tout d'abord les points secondaires, et en particulier toute déviation apparente ou réelle de ce dogme : la valeur-marchandise se compose exclusivement des éléments que nous désignons par $v + pl$.

Dans la manufacture :

« La valeur que les ouvriers ajoutent aux matériaux se décompose ... en deux parties, dont l'une représente leur salaire, l'autre le profit de l'employeur sur tout le capital avancé par lui en matériaux et en salaires » (Livre I^{er}, chap. VI, p. 41). « Bien que le salaire du manufacturier [l'ouvrier de manufacture] soit avancé par le patron, il ne lui en coûte rien en fait, puisqu'en règle générale la valeur de ce salaire, jointe à un profit, est fixée (*reserved*) dans l'augmentation de valeur de l'article qui a fait l'objet de son travail » (Livre III, chap. III, p. 221).

La portion du capital (*stock*) qui est dépensée « pour entretenir du travail productif ... après avoir fait pour lui (l'employeur) office de capital ... constitue un revenu pour eux (les ouvriers) » (Livre II, ch. III, p. 223).

Dans le chapitre que nous venons de citer, Adam Smith dit expressément :

« Toute la production annuelle des terres et du travail d'un pays se divise naturellement (*naturally*) en deux parties. L'une, et souvent la plus grande, est destinée en premier lieu à remplacer un capital et à renouveler les vivres, matières premières et produits finis, prélevés sur un capital ; l'autre est destinée à constituer un revenu, soit pour le possesseur de ce capital, en tant que *profit du capital*, soit pour quelqu'un d'autre, en tant que *rente de sa propriété foncière* » (p. 222).

Il n'y a qu'une fraction du capital, Smith nous l'a dit précédemment, qui constitue en même temps un revenu pour quelqu'un. C'est celle investie dans l'achat de travail productif. Cette partie — le capital variable — remplit d'abord entre les mains de l'employeur et pour lui « l'office de capital », et ensuite « constitue un revenu » pour l'ouvrier productif lui-même. Le capitaliste convertit une partie de sa valeur-capital en force de travail et, ce faisant, en capital variable : ce n'est que grâce à cette conversion que non seulement cette partie, mais l'ensemble de son capital pourra fonctionner comme capital industriel. L'ouvrier, vendeur de la force de travail, en reçoit la valeur sous forme de salaire. Entre ses mains, la force de travail n'est qu'une marchandise aliénable, marchandise dont la vente le fait vivre et qui, par suite, est l'unique source de son revenu ; la force de travail ne remplit la fonction de capital variable qu'entre les mains de celui qui l'achète, le capitaliste, et même le prix d'achat, le capitaliste ne

l'avance qu'en apparence, puisque sa valeur lui a déjà été fournie auparavant par l'ouvrier.

Après nous avoir ainsi montré que, dans la manufacture, la valeur du produit = $v + pl$ (où pl = profit du capitaliste), A. Smith nous dit que dans l'agriculture les ouvriers, outre « la reproduction d'une valeur égale à leur propre consommation et au capital » (variable) « qui les emploie, augmenté du profit du capitaliste, réalisent en sus du capital du fermier et de tout son profit la reproduction régulière de la rente du propriétaire foncier » (Livre II, ch. V, p. 343). Que la rente aille entre les mains du propriétaire foncier, c'est parfaitement indifférent pour l'objet de notre étude. Avant de passer dans ses mains, il faut qu'elle se trouve dans celles du fermier, c'est-à-dire du capitaliste industriel. Il faut qu'elle constitue un élément de valeur du produit avant de devenir revenu pour qui que ce soit. Rente et profit ne sont donc chez Adam Smith lui-même rien d'autre que des parties constituantes de la plus-value, que le travailleur productif reproduit sans cesse en même temps que son propre salaire, c'est-à-dire que la valeur du capital variable. Rente et profit sont donc tous deux des parties de la plus-value pl et ainsi chez Adam Smith le prix de toutes les marchandises se décompose en $v + pl$.

Chez Smith, ce dogme selon lequel le prix de toute marchandise (et donc aussi de la production marchande annuelle) se décompose en salaire, plus profit, plus rente foncière prend même, dans la partie ésotérique qui affleure de temps à autre dans son œuvre, cette forme : la valeur de toute marchandise et donc de la production marchande annuelle de la société = $v + pl$ = la valeur-capital dépensée en force de travail et que l'ouvrier reproduit toujours, plus la plus-value qu'il y ajoute par son travail.

Ce résultat final d'Adam Smith nous révèle en même temps (on le verra plus loin) l'origine de ses limites dans l'analyse des éléments qui composent la valeur-marchandise. Le fait qu'ils constituent en même temps des sources de revenu différentes pour différentes catégories de personnes en fonction dans la production n'a rien à voir avec la détermination de l'importance de chacun de ces éléments, ni avec la limite de la somme de leur valeur.

Quand A. Smith dit :

« Salaire, profit et rente foncière sont les trois sources primitives de tout revenu et de toute valeur d'échange, tout autre revenu est en dernière analyse dérivé de l'une d'elles » (Livre I^{er}, chap. VI, p. 48).

il accumule toute une série de quiproquos.

1. Tous les membres de la société qui ne figurent pas directement dans la reproduction, avec ou sans travail, ne peuvent recevoir en premier lieu leur part de la production marchande annuelle — donc leurs moyens de consommation — que des catégories auxquelles la production échoit en première main : travailleurs productifs, capitalistes industriels et propriétaires fonciers. De ce point

de vue, leurs revenus proviennent *materialiter* [matériellement] du salaire (des travailleurs productifs), du profit et de la rente foncière. Donc, ils apparaissent comme dérivés par rapport à ces revenus initiaux. Par ailleurs cependant, les bénéficiaires de ces revenus dérivés, dans le sens que nous venons de voir, les reçoivent en vertu de leur fonction sociale de roi, prêtre, professeur, prostituée, mercenaire, etc., et peuvent donc tenir ces fonctions pour les sources premières de leurs revenus.

2. Et ici la folle bévue d'Adam Smith atteint son point culminant. Après avoir commencé par déterminer justement les composants de la valeur de la marchandise et de la somme de valeur produite qu'ils matérialisent dans le produit et après avoir prouvé ensuite que ces composants constituent autant de sources de revenu différentes⁵ — après avoir ainsi dérivé les revenus de la valeur, il procède de façon inverse — et c'est cette conception qui domine chez lui — et de composants (*component parts*), il transforme les revenus en « sources primitives de toute valeur d'échange », ce qui ouvrait la porte toute grande à l'économie vulgaire (cf. notre Roscher).

3. La partie constante du capital.

Voyons maintenant par quel tour de passe-passe Adam Smith essaie de faire disparaître de la valeur-marchandise la portion de valeur constante du capital.

« Dans le prix du grain, par exemple, une partie paie la rente du propriétaire foncier. » Or qu'on verse cette part au propriétaire foncier et qu'elle constitue pour lui un revenu sous forme de rente, cela n'a pas de rapport avec l'origine de cet élément de valeur, pas plus que l'origine des autres composants de la valeur ne dépend du fait qu'ils constituent une source de revenu sous forme de profit et de salaire.

« Une autre partie paie le salaire et l'entretien des ouvriers [et des bêtes de travail ! ajoute-t-il] employés pour sa production et la troisième paie le profit du fermier. Ces trois parties semblent [seem, en fait elles ne font que le sembler] constituer soit directement, soit en dernière analyse, tout le prix du grain⁶. »

La totalité de ce prix, c'est-à-dire la détermination de son montant, est absolument indépendante du fait qu'il est distribué entre trois catégories de personnes.

« Une quatrième partie... peut sembler indispensable pour remplacer le capital du fermier ou compenser l'usure de son bétail et de ses autres instruments aratoires. Mais il faut considérer que le prix de n'importe quel instrument agricole — prenons l'exemple d'un cheval de labour — se compose lui-même à son tour des trois éléments énumérés plus haut : la rente de la terre sur laquelle on l'a élevé, le travail de l'élevage et le profit du fermier, qui fait l'avance des deux premiers, rente et salaire du travail d'élevage. Le prix du grain peut donc bien remplacer le prix et les frais d'entretien du cheval : dans sa totalité, il

ne s'en décompose pas moins toujours, immédiatement ou en dernière analyse, en ces mêmes trois éléments : rente foncière, travail [il entend par là salaire] et profit » (Livre I^{er}, chap. VI, p. 42).

C'est littéralement tout ce qu'Adam Smith avance à l'appui de son étonnante doctrine. Sa seule preuve consiste à répéter la même affirmation. Par exemple, il admet que le prix du grain ne se compose pas seulement de $v + pl$, mais aussi des moyens de production consommés dans la production du grain, donc d'une valeur-capital que le fermier n'a pas investie en force de travail. Mais, dit-il, les prix de tous ces moyens de production se décomposent eux aussi, comme le prix du grain, en $v + pl$: Adam Smith omet simplement d'ajouter : ils comprennent en outre le prix des moyens de production consommés pour les produire. Il renvoie d'une branche de production à une autre, et de celle-ci à une troisième encore. L'affirmation que tout le prix des marchandises se décompose « immédiatement » ou « en dernière analyse » (*ultimately*) en $v + pl$ serait autre chose que dérobade et phrase creuse, à une seule condition : si l'on prouvait que les produits-marchandises dont le prix se décompose immédiatement en c (prix des moyens de production consommés) + $v + pl$ sont compensés en définitive par des produits-marchandises qui remplacent en totalité ces « moyens de production consommés » — eux-mêmes étant produits uniquement grâce à une dépense de capital variable, c'est-à-dire de capital déboursé sous forme de force de travail. Le prix des seconds serait alors immédiatement égal à $v + pl$. Donc le prix des premiers, $c + v + pl$, où c représente le capital constant, pourrait aussi en fin de compte se résoudre en $v + pl$. Adam Smith lui-même ne croyait pas avoir fourni cette preuve en citant l'exemple des ramasseurs de *Scotch pebbles* (cailloux d'Écosse). Et pourtant, selon lui, ceux-ci : 1° ne créent aucune espèce de plus-value, mais se bornent à produire leur propre salaire ; 2° n'utilisent pas de moyens de production (ils doivent bien en utiliser pourtant sous forme de paniers, sacs et autres récipients pour transporter les cailloux).

Nous avons déjà vu plus haut qu'Adam Smith jette, par la suite, sa propre théorie par-dessus bord sans remarquer qu'il se contredit lui-même. Mais c'est bien dans ses points de départ scientifiques qu'il faut chercher l'origine de ces contradictions. Le capital converti en travail produit une valeur supérieure à la sienne. Comment ? Les ouvriers, répond Adam Smith, impriment pendant le procès de production aux objets qu'ils façonnent une certaine valeur qui, en plus de l'équivalent de leur propre prix d'achat, constitue une plus-value (profit et rente) qui ne leur échoit pas à eux-mêmes mais à leurs employeurs. Mais c'est tout ce qu'ils font et peuvent faire. Ce qui est dit du travail industriel d'une journée s'applique au travail mis en œuvre par la classe capitaliste tout entière pendant un an. La masse totale du produit-valeur annuel de la société ne peut donc se décomposer qu'en $v + pl$: soit un équivalent qui permet aux ouvriers de remplacer le capital dépensé pour prix de leur achat et une valeur supplémentaire qu'il leur faut fournir en plus à leur employeur. Mais ces deux éléments

de valeur des marchandises sont en même temps des sources de revenu pour les différentes classes qui participent à la reproduction : le premier, le salaire, c'est le revenu de l'ouvrier ; du second, la plus-value, le capitaliste industriel conserve une partie pour lui — sous forme de profit — et cède une autre fraction sous forme de rente : c'est le revenu du propriétaire foncier. D'où pourrait alors provenir un autre élément de valeur, puisqu'en dehors de $v + pl$ le produit-valeur annuel ne contient pas d'autres éléments ? Nous sommes ici sur le plan de la reproduction simple. La somme totale de travail d'une année se résolvant en travail nécessaire, d'une part, pour reproduire le capital dépensé sous forme de force de travail et, d'autre part, pour créer de la plus-value, d'où pourrait donc provenir encore le travail capable de produire un capital qui ne serait pas dépensé sous forme de force de travail ?

L'affaire se présente de la façon suivante :

1. Adam Smith détermine la valeur d'une marchandise par la masse de travail que le salarié ajoute (*adds*) à l'objet de son travail. Il dit littéralement : « aux matériaux » puisqu'il parle de la manufacture, qui transforme déjà des produits du travail : mais cela ne change rien au fond de la chose. La valeur que le travailleur ajoute à un objet (et ce *adds*, c'est l'expression même d'Adam) ne dépend nullement du fait que cet objet, auquel on ajoute de la valeur, ait eu lui-même de la valeur *avant* cette addition ou non. L'ouvrier crée donc sous forme de marchandise un produit-valeur qui, d'après Adam Smith, est pour une part l'équivalent de son salaire ; et cette part sera donc déterminée par le volume de valeur que son salaire représente : suivant la grandeur de celui-ci, il lui faudra ajouter plus ou moins de travail à l'objet pour produire ou reproduire une valeur égale à celle de son salaire. Mais, pour une autre part, l'ouvrier ajoute encore à l'objet, au-delà de la limite que nous venons de tracer, du travail qui constitue de la plus-value pour son employeur capitaliste. Qu'elle reste en totalité entre les mains du capitaliste ou qu'il doive en céder une fraction à une troisième catégorie de gens, cela ne change absolument rien à la détermination qualitative (cette valeur est bien de la plus-value), ni quantitative de la plus-value ajoutée à l'objet par le salarié (cela ne change rien à son ordre de grandeur). C'est de la valeur comme n'importe quelle autre portion de valeur du produit. Elle se différencie toutefois du reste, parce que l'ouvrier n'a reçu ni ne recevra d'équivalent en échange : le capitaliste s'approprie cette valeur sans donner d'équivalent. La valeur totale de la marchandise est déterminée par la somme de travail que l'ouvrier a dépensée pour la produire. Une partie de cette valeur totale est déterminée de la façon suivante : elle est égale à la valeur du salaire, c'est donc un équivalent du salaire. La deuxième partie, la plus-value, est donc nécessairement déterminée elle aussi : elle est égale à la valeur totale du produit, moins la fraction qui sert d'équivalent du salaire : donc, elle est égale à la quantité qui, dans le produit-valeur créé par la fabrication de la marchandise, excède la fraction de valeur de ce produit égale à l'équivalent du salaire.

2. Ce qui vaut pour la marchandise produite dans une entreprise industrielle particulière par un ouvrier individuel s'applique au produit annuel de toutes les branches de la production. Ce qui vaut du travail quotidien d'un ouvrier productif individuel s'applique au travail annuel réalisé par la classe ouvrière productive dans son ensemble. Celle-ci « fixe » (c'est le mot de Smith) dans le produit annuel une valeur totale déterminée par la quantité de travail fourni dans l'année, et cette valeur totale se décompose en deux parties : l'une déterminée par la fraction du travail annuel de la classe ouvrière, qui lui sert à créer un équivalent pour son salaire annuel — en fait, c'est ce salaire lui-même, — l'autre déterminée par le travail annuel supplémentaire, par lequel l'ouvrier crée une plus-value pour la classe capitaliste. Le produit-valeur annuel que recèle la production de l'année ne se compose donc que de deux éléments : l'équivalent du salaire annuel de la classe ouvrière et la plus-value, fournie dans l'année à la classe capitaliste. Mais le salaire annuel, c'est le revenu de la classe ouvrière et le montant annuel de la plus-value, le revenu de la classe capitaliste ; tous deux représentent donc (et ce point de vue est juste dans un exposé de la reproduction simple) les participations relatives de chaque classe au fonds de consommation annuel, dans lequel elles se réalisent. Et, ainsi, il ne reste nulle part de place pour le capital constant, pour la reproduction du capital qui fonctionne sous forme de moyens de production. Mais Smith dit expressément dans l'introduction de son ouvrage que toutes les parties de la valeur-marchandise qui font fonction de revenu coïncident avec le produit annuel du travail destiné au fonds social de consommation.

« Expliquer en quoi consistait le revenu du peuple, ou quelle était la nature du fonds qui ... a fourni (*supplied*) sa consommation annuelle, tel est le but de ces quatre premiers livres » (p. 12).

Et dès la première phrase de l'introduction, on peut lire :

« Le travail annuel d'une nation est le fonds qui à l'origine la pourvoit de toutes les subsistances ... qu'elle consomme en cours d'année et qui sont toujours ou le produit immédiat de ce travail ou des objets achetés à d'autres nations avec ce produit » (p. 11).

La première erreur d'Adam Smith, c'est d'identifier la *valeur des produits* de l'année et le *produit-valeur* annuel. Ce dernier est *uniquement* le produit du travail de l'année écoulée ; la première inclut, en outre, tous les éléments de valeur consommés pour fabriquer la production de l'année, *mais produits eux-mêmes dans l'année précédente ou, pour une part, dans les années d'avant* : il s'agit des moyens de production dont la valeur ne fait que *réapparaître*, et qui, quant à leur valeur, n'ont été ni produits ni reproduits par le travail fourni au cours de la dernière année. C'est grâce à cette confusion qu'Adam Smith escamote la partie constante de la valeur du produit de l'année. Cette confusion

repose elle-même sur une autre erreur dans sa conception fondamentale : il ne fait pas la distinction entre les deux caractères du travail lui-même : d'une part, dépense de force de travail qui crée de la valeur ; d'autre part, travail concret, utile créateur d'objets d'usage (de valeur d'usage). La somme totale des marchandises produites par an — *la production annuelle totale* — est le produit du travail *utile* qui a abouti à un résultat au cours de la dernière année ; c'est seulement parce que du travail employé socialement a été dépensé dans un système très ramifié de travaux utiles variés que toutes ces marchandises existent ; c'est seulement grâce à ce fait que la valeur des moyens de production consommés dans la production de ces marchandises est conservée dans sa valeur totale et réapparaît sous une forme naturelle nouvelle. *La production totale de l'année* est donc le résultat du travail *utile* dépensé dans l'année ; par contre, seule une partie de la valeur des produits de l'année a été créée pendant l'année. Cette partie, c'est le produit-valeur annuel qui représente la somme du travail mis en œuvre pendant l'année.

Donc quand Adam Smith, dans le passage que nous venons de citer, déclare :

« Le travail annuel d'une nation est le fonds qui à l'origine la pourvoit de toutes les subsistances qu'elle consomme en cours d'année, etc. »

il se place au seul point de vue du travail utile, qui, sans doute, a donné à toutes ces subsistances leur forme consommable. Mais, ce faisant, il oublie que ceci n'aurait pas été possible sans l'aide des instruments et des objets de travail légués par les années précédentes et donc que le « travail annuel », s'il a créé de la valeur, n'a nullement créé toute la valeur du produit fabriqué grâce à lui ; il oublie que la valeur produite est inférieure à la valeur des produits.

On ne saurait faire grief à Adam Smith de n'être pas allé plus loin que ses successeurs dans cette analyse (encore qu'il existât déjà chez les physiocrates un rudiment de développement juste) ; mais il se perd ensuite dans un véritable chaos, pour cette raison principalement qu'il mêle sans cesse à sa conception « ésotérique » de la valeur ses conceptions exotériques qui, dans la plupart des cas, l'emportent chez lui, tandis que de temps en temps son instinct scientifique fait resurgir le point de vue ésotérique.

4. Capital et revenu chez Adam Smith.

La portion de valeur de toute marchandise (et partant du produit annuel également), qui constitue un simple équivalent du salaire, est égale au capital avancé par le capitaliste pour payer le salaire ; c'est-à-dire égale à l'élément variable de l'ensemble du capital qu'il a avancé. Cette partie de la valeur-capital avancée, le capitaliste la récupère grâce à un élément de valeur nouveau, produit par les salariés dans la marchandise qu'ils livrent. Le capital variable peut être avancé de plusieurs manières ; le capitaliste paie en argent à l'ouvrier la part

qui lui revient dans un produit qui n'est pas encore prêt à être vendu, ou bien qui est prêt à la vente, mais n'est pas encore vendu par le capitaliste : ou bien le capitaliste paie l'ouvrier avec l'argent provenant de la vente de la marchandise livrée par celui-ci, ou encore, il a, grâce au crédit, disposé de cet argent à l'avance : dans tous ces cas, le capitaliste débourse du capital variable, que les ouvriers perçoivent sous forme d'argent, et en échange il possède l'équivalent de cette valeur-capital dans la portion de valeur de ses marchandises dans laquelle l'ouvrier a reproduit la fraction de leur valeur totale qui lui revient : autrement dit dans laquelle l'ouvrier a produit la valeur de son propre salaire. Au lieu de lui donner cette portion de valeur en nature sous la forme de ce qu'il a produit lui-même, le capitaliste la lui paie en argent. Pour le capitaliste, la partie variable de la valeur-capital qu'il a avancée existe donc maintenant en marchandise, tandis que l'ouvrier a touché en argent l'équivalent de sa force de travail aliénée.

Donc, tandis que la partie du capital avancé par le capitaliste et transformé en capital variable par l'achat de la force de travail fonctionne, à l'intérieur même du procès de production, comme force de travail active et que la dépense de cette force de travail produit à nouveau, c'est-à-dire reproduit sous forme de marchandise, comme valeur nouvelle, cette partie du capital – il s'agit donc d'une reproduction, c'est-à-dire d'une production nouvelle de capital avancé! – l'ouvrier, lui, dépense la valeur, ou le prix de sa force de travail qu'il a vendue, en subsistances, en moyens nécessaires pour reproduire sa force de travail. Sa recette, partant son revenu, c'est une somme d'argent égale au capital variable : ce revenu ne durera qu'aussi longtemps qu'il pourra vendre sa force de travail au capitaliste.

La marchandise du salarié – sa force de travail – ne fait fonction de marchandise que dans la mesure où, incorporée au capital du capitaliste, elle fait fonction de capital : d'autre part, le capital du capitaliste, déboursé sous forme de capital-argent pour l'achat de force de travail, fait fonction de revenu entre les mains du vendeur de la force de travail, le salarié.

Ici s'entrelacent divers procès de circulation et de production qu'Adam Smith ne sépare pas :

Premièrement. Opération faisant partie du *procès de circulation* : l'ouvrier vend sa marchandise – la force de travail – au capitaliste ; l'argent, avec lequel le capitaliste l'achète, est pour celui-ci de l'argent investi pour être mis en valeur, donc du capital-argent ; il n'est pas dépensé, mais avancé. (Tel est le sens véritable de « l'avance » des physiocrates – peu importe d'où le capitaliste tire l'argent. Pour le capitaliste, toute valeur qu'il paie en vue du procès de production est une avance, que le paiement ait lieu avant ou *post festum* [après coup] ; c'est une avance faite au procès de production lui-même.) Ce qui se produit ici, c'est simplement ce qui se passe dans toute vente de marchandise : le vendeur cède une valeur d'usage (ici la force de travail) et en reçoit la valeur en argent

(en réalise le prix) ; l'acheteur donne son argent et reçoit en échange la marchandise, ici la force de travail.

Deuxièmement. Dans le procès de *production* la force de travail achetée constitue maintenant une partie du capital en fonction et l'ouvrier lui-même remplit ici simplement la fonction d'une forme naturelle particulière de ce capital, différente des éléments de ce capital existant en nature sous forme de moyens de production. Au cours du procès, l'ouvrier, en dépensant sa force de travail, ajoute aux moyens de production, qu'il transforme en produit, une valeur égale à la valeur de sa force de travail (abstraction faite de la plus-value) ; il reproduit donc pour le capitaliste sous forme de marchandise la fraction de son capital que celui-ci lui a avancée ou lui avancera en salaire ; il lui produit un équivalent de cette fraction ; il produit donc pour le capitaliste le capital que celui-ci pourra « avancer » de nouveau en achetant de la force de travail.

Troisièmement. Dans la vente de la marchandise, une partie du prix de vente remplace donc pour le capitaliste le capital variable qu'il a avancé ; ce qui permet au capitaliste d'acheter de nouveau de la force de travail, à l'ouvrier de la vendre de nouveau.

Dans toute vente ou achat de marchandises – si nous n'étudions que la transaction elle-même – il est parfaitement indifférent de savoir ce que devient dans les mains du vendeur l'argent réalisé par la vente de sa marchandise et dans les mains de l'acheteur l'article d'usage qu'il a acheté. Donc, à ne considérer que le seul procès de circulation, il est aussi tout à fait indifférent de savoir que la force de travail achetée par le capitaliste reproduit pour lui de la valeur-capital, et que par ailleurs l'argent que l'ouvrier a reçu comme prix d'achat de sa force de travail constitue pour lui un revenu. Que la valeur de l'article commercialisé par l'ouvrier, sa force de travail, constitue du « revenu » pour lui et que l'usage qu'en fait l'acheteur reproduise pour celui-ci de la valeur-capital, aucun de ces deux faits n'affecte l'ordre de grandeur de sa valeur.

C'est parce que la valeur de la force de travail – c'est-à-dire le prix de vente adéquat de cette marchandise – est déterminée par la quantité de travail nécessaire à sa reproduction et que celle-ci l'est, elle-même, par la quantité de travail exigée pour la production des subsistances indispensables au travailleur, donc pour la conservation de son existence, que le salaire devient ce revenu d'où l'ouvrier doit tirer sa subsistance.

C'est une erreur totale de dire comme A. Smith (p. 223) :

« La *portion de capital* dépensée pour entretenir du travail productif... après avoir fait pour lui » (le capitaliste) « office de capital... constitue un revenu pour eux » (les ouvriers).

L'argent, avec lequel le capitaliste paie la force de travail qu'il achète, « fait pour lui office de capital » dans la mesure où il incorpore ainsi cette force de travail aux éléments matériels de son capital et, par là, ne fait somme toute que

mettre son capital en situation de fonctionner comme capital productif. Distinguons : dans les mains de l'ouvrier, la force de travail est *marchandise* et non capital et elle constitue pour lui un revenu, tant qu'il peut recommencer constamment à la vendre : elle fonctionne comme capital *après* la vente, entre les mains du capitaliste, pendant le procès de production. Ce qui sert deux fois ici, c'est la force de travail : dans les mains de l'ouvrier, comme marchandise vendue à sa valeur ; dans les mains du capitaliste qui l'a achetée, comme force productrice de valeur et de valeur d'usage. Mais l'argent que l'ouvrier reçoit du capitaliste, il le reçoit seulement après lui avoir fourni l'usage de sa force de travail, après qu'elle est déjà réalisée dans la valeur du produit de son travail. Le capitaliste a cette valeur en main avant de la payer. Ce n'est donc pas l'argent qui fonctionne deux fois : d'abord comme forme argent du capital variable, puis comme salaire. Mais c'est bien la force de travail qui a rempli deux fonctions : d'abord celle de *marchandise* lors de la vente de la force de travail (dans la fixation du salaire à payer l'argent n'agit qu'en qualité de mesure de valeur idéale, et il n'est absolument pas indispensable que le capitaliste l'ait en main) ; ensuite dans le procès de production, où elle exerce dans les mains du capitaliste la fonction de *capital*, c'est-à-dire d'élément créateur de valeur et de valeur d'usage. Elle a déjà fourni sous forme de marchandise l'équivalent à payer à l'ouvrier, avant que le capitaliste ne le lui paie en argent. C'est donc l'ouvrier qui crée lui-même le fonds de paiement, où le capitaliste puise pour le payer. Mais ce n'est pas tout.

L'argent que l'ouvrier touche du capitaliste, il le dépense pour conserver sa force de travail, donc, — à considérer la classe capitaliste et la classe ouvrière dans leur ensemble, — pour conserver au capitaliste l'instrument, qui seul lui permet de rester capitaliste.

L'achat et la vente ininterrompus de la force de travail font donc, d'une part, de la force de travail un élément éternel du capital : de ce fait, ce dernier apparaît comme créateur de marchandises, d'articles d'usage ayant une valeur ; en outre, la portion de capital qui achète la force de travail est sans cesse reconstituée par le produit de celle-ci, et c'est donc l'ouvrier qui crée sans cesse le fonds de capital, sur lequel on le paie. D'autre part, la vente ininterrompue de sa force de travail se transforme en une source constamment renouvelée où l'ouvrier puise sa subsistance et ainsi sa force de travail apparaît comme le bien d'où il tire le revenu qui le fait vivre : revenu ne signifiant ici pas autre chose que l'appropriation de valeurs résultant de la vente constamment répétée d'une marchandise (la force de travail). Les valeurs ainsi acquises ne servent qu'à la reproduction continue de la marchandise à vendre. Et, dans cette mesure, A. Smith a raison de dire que la part de valeur du produit que l'ouvrier crée lui-même, pour laquelle le capitaliste lui paie un équivalent sous forme de salaire, devient pour l'ouvrier source de revenu. Mais ni la nature ni la grandeur de cette part de valeur de la marchandise n'en sont modifiées, pas plus que n'est modifiée

la valeur des moyens de production parce qu'ils font fonction de valeur-capital, ou encore pas plus que n'est modifiée la nature ou la grandeur d'une ligne droite selon qu'elle sert de base à un triangle ou de diamètre à une ellipse. La valeur de la force de travail tout comme celle de ces moyens de production est déterminée indépendamment de ces facteurs. Cette part de valeur de la marchandise ne se *compose* pas de revenu, en tant que facteur constituant autonome, pas plus qu'elle ne se *résout* en revenu. De ce que cette valeur nouvelle, qu'il reproduit constamment, constitue pour l'ouvrier une source de revenu, il ne s'ensuit pas, réciproquement, que son revenu forme une partie constitutive de la valeur nouvelle qu'il produit. Dans cette valeur nouvelle qu'il crée, la grandeur de la part qu'on lui paie détermine le volume de la valeur de son revenu, et non l'inverse. Que cette part de la nouvelle valeur constitue pour lui un revenu, cela indique simplement ce qui en advient, le caractère de son utilisation, mais cela n'a rien à voir avec sa formation, pas plus qu'avec celle de n'importe quelle valeur. Si je touche dix écus par semaine, le fait de cette recette hebdomadaire ne modifie rien ni à la *nature* de la valeur, ni à la *grandeur* de la valeur des dix écus. La valeur de la force de travail est déterminée, comme celle de toute autre marchandise, par la quantité de travail nécessaire à sa reproduction ; cette quantité est déterminée par la valeur des subsistances indispensables à l'ouvrier, donc elle est égale au travail nécessaire pour reproduire ses conditions de vie elles-mêmes : c'est là ce qui fait le caractère particulier de cette marchandise (la force de travail), mais à tout prendre il n'y a rien là de plus surprenant que de voir la valeur des bêtes de somme déterminée par la valeur des subsistances indispensables à leur entretien, donc par la quantité de travail humain nécessaire pour produire ces subsistances.

Mais c'est la catégorie « revenu » qui est ici chez A. Smith cause de tout le mal. Les diverses sortes de revenu forment chez lui les *component parts*, les composantes de la valeur-marchandise nouvellement créée, produite chaque année, et réciproquement les deux parties en quoi se décompose *pour le capitaliste* cette valeur-marchandise — l'équivalent du capital variable qu'il a avancé en argent lors de l'achat du travail et l'autre fraction de valeur, qui lui appartient aussi, mais ne lui a rien coûté, la plus-value — constituent des sources de revenu. L'équivalent du capital variable est de nouveau avancé, investi en force de travail et constitue de ce point de vue un revenu pour l'ouvrier sous forme de salaire ; l'autre partie — la plus-value — ne devant pas remplacer pour le capitaliste une avance quelconque de capital, peut être dépensée par lui en moyens de consommation (nécessaires ou de luxe), être consommée comme revenu, au lieu de former une valeur-capital quelle qu'elle soit. La condition préalable de ce revenu, c'est la valeur-marchandise elle-même, et ses composants ne se différencient pour le capitaliste que dans la mesure où ils constituent par rapport au capital variable qu'il a avancé soit un *équivalent* de celui-ci, soit un *excédent*. Tous deux ne consistent qu'en force de travail dépensée réalisée en travail

pendant la production de marchandises. Ils consistent en une dépense, non pas en une recette ou revenu — en une dépense de travail.

Après ce quiproquo où le revenu devient source de valeur-marchandise au lieu que la valeur-marchandise soit source de revenu, la valeur-marchandise apparaît maintenant comme la « juxtaposition » des différentes sortes de revenus ; ceux-ci sont déterminés indépendamment les uns des autres et c'est l'addition du volume de leur valeur qui détermine la valeur totale de la marchandise. Mais une question se pose alors : comment sera déterminée la valeur de ces revenus qui donneraient naissance à la valeur-marchandise ? Pour le salaire elle l'est : le salaire est la valeur de sa marchandise, la force de travail, et cette valeur est déterminable (comme celle de n'importe quelle autre marchandise) par le travail nécessaire pour la reproduire. Mais la plus-value, ou plutôt chez A. Smith ses deux formes, profit et rente foncière, comment les déterminer ? L'explication ici ne va pas plus loin qu'un bavardage vide de sens. Tantôt A. Smith présente salaire et plus-value (ou salaire et profit) comme des éléments dont se compose la valeur-marchandise (ou le prix) et tantôt, souvent presque dans la même phrase, comme des éléments en quoi le prix de la marchandise se résout (*resolves itself*) ; ce qui veut dire tout le contraire : que la valeur-marchandise est la donnée première et que différentes portions de cette valeur donnée échoient sous forme de revenus distincts à différentes personnes participant au procès de production. Ce qui n'est nullement identique avec la notion que la valeur résulte de ces trois « composantes ». Si je détermine de mon propre chef la longueur de trois segments de droite distincts et qu'ensuite, en me servant de ces trois segments comme « composants », je forme un quatrième segment de droite égal à la somme de leurs longueurs, le procédé n'est pas du tout le même que si, étant donné par ailleurs un segment de droite, pour une raison quelconque je le partage et pour ainsi dire le « résous » en trois portions distinctes. Dans le premier cas, la longueur du segment varie absolument avec la longueur des trois segments dont elle constitue la somme ; dans le deuxième, la longueur des trois segments est dès l'abord limitée par le fait qu'ils sont les fractions d'une ligne de grandeur donnée.

Mais, en fait, tenons-nous-en à ce qu'il y a de juste dans l'exposé d'A. Smith : la valeur contenue dans la production marchande annuelle de la société (comme dans n'importe quelle marchandise isolée, ou dans le produit d'une journée, d'une semaine, etc.) et qui est nouvellement créée par le travail de l'année est égale à la valeur du capital variable (donc à la portion de valeur destinée à acheter de la force de travail) et de la plus-value, que — dans le cas de la reproduction simple et toutes choses égales d'ailleurs — le capitaliste peut réaliser en moyens destinés à sa consommation personnelle. Tenons-nous-en encore à ceci : A. Smith confond le travail, créateur de valeur et qui est dépense de force de travail, avec le travail créateur de valeur d'usage, c'est-à-dire dépensé sous une forme utile et adéquate. Toute la théorie aboutit alors à ceci : la valeur de toute

marchandise est le produit du travail ; donc l'est également la valeur de la production du travail d'un an, ou la valeur des marchandises produites annuellement par la société. Mais puisque tout travail se décompose en : 1° temps de travail nécessaire où l'ouvrier reproduit simplement un équivalent du capital avancé dans l'achat de sa force de travail et 2° surtravail par lequel il fournit au capitaliste une valeur, pour laquelle celui-ci ne paie pas d'équivalent, donc de la plus-value, toute valeur-marchandise ne peut se décomposer qu'en ces deux éléments distincts et constitue donc finalement en tant que salaire le revenu de la classe ouvrière, en tant que plus-value, celui de la classe capitaliste. Quant à la valeur-capital constante, autrement dit la valeur des moyens de production consommés dans la production du produit annuel, sans doute ne peut-on dire de quelle façon cette valeur entre dans la valeur du nouveau produit (à part cette phrase creuse que le capitaliste la compte à l'acheteur dans la vente de sa marchandise) ; mais en dernière analyse — *ultimately* — cet élément de valeur ne saurait se composer encore que de l'équivalent du capital variable et de plus-value, puisque les moyens de production sont eux-mêmes un produit du travail : il ne peut donc se composer que du produit du travail nécessaire et du surtravail.

Si les valeurs de ces moyens de production font fonction de capitaux dans les mains de leurs utilisateurs, cela n'empêche point qu'à « l'origine » et si l'on va au fond des choses, en d'autres mains — autrefois il est vrai — elles étaient décomposables en ces deux mêmes valeurs, donc en deux sources de revenus distincts.

Il y a un point exact dans ce raisonnement : c'est que dans le mouvement du capital social — c'est-à-dire de l'ensemble des capitaux individuels — l'affaire se présente autrement que pour chaque capital individuel pris à part, donc autrement que du point de vue du capitaliste individuel. Pour ce dernier, la valeur-marchandise se décompose en deux : 1° un élément constant (le quatrième, dit Smith) et 2° la somme du salaire et de la plus-value, ou salaire, profit et rente foncière. Par contre, du point de vue social, le quatrième élément de Smith, la valeur-capital constante, disparaît.

5. Conclusions.

La sottise formule selon laquelle les trois revenus, salaire, profit, rente, constitueraient trois « composants » de la valeur-marchandise a sa source chez A. Smith dans cette autre, plus plausible, selon laquelle la valeur-marchandise se résout (*resolves itself*) en ces trois éléments. Mais cela aussi est faux, même en supposant que la valeur-marchandise ne puisse être divisée qu'en deux facteurs : l'équivalent de la force de travail consommée et la plus-value que crée celle-ci. Ici encore, toutefois, l'erreur repose sur un fonds de vérité. La production capitaliste est basée sur le fait que l'ouvrier productif vend sa propre force de travail — sa marchandise — au capitaliste dans les mains duquel elle remplit

ensuite simplement la fonction d'élément de son capital productif. Cette transaction — vente et achat de la force de travail — qui fait partie de la circulation n'inaugure pas seulement le procès de production, mais détermine implicitement son caractère spécifique. La production d'une valeur d'usage et même celle d'une marchandise (car elle peut résulter d'un travail productif indépendant) n'est ici pour le capitaliste qu'un moyen de produire de la plus-value absolue et relative. C'est pourquoi, dans l'analyse du procès de production, nous avons vu que la production de plus-value absolue et relative détermine : 1° la durée du procès de travail quotidien ; 2° toute la forme sociale et technique du procès de production capitaliste. C'est à l'intérieur de ce dernier que se réalise la différenciation entre la simple conservation d'une valeur (la valeur-capital constante), la reproduction réelle d'une valeur avancée (l'équivalent de la force de travail) et la production de plus-value, c'est-à-dire d'une valeur pour laquelle le capitaliste n'avance d'équivalent ni avant ni *post festum* [après coup].

L'appropriation de plus-value, — valeur qui vient en excédent de l'équivalent de valeur avancé par le capitaliste, — bien que l'achat et la vente de la force de travail lui servent d'introduction, est une opération s'accomplissant à l'intérieur du procès de production lui-même et qui en constitue une phase essentielle.

L'opération introductive, acte de la circulation : achat et vente de la force de travail, est fondée elle-même sur une distribution des *éléments* de production qui précède la distribution des *produits* sociaux et qu'elle suppose : à savoir la séparation de la force de travail, marchandise du travailleur, des moyens de production, propriété des non-travailleurs.

Mais, en même temps, cette appropriation de plus-value, ou cette division de la production de valeur en reproduction de valeur avancée et production de valeur nouvelle ne remplaçant pas d'équivalent (plus-value), ne change absolument rien à la substance de la valeur elle-même ni à la nature de la production de celle-ci. La substance de la valeur est et reste la force de travail dépensée et rien de plus — du travail, quel que soit le caractère particulier, utile, de ce travail, — et la production de la valeur c'est le procès de cette dépense et rien d'autre. C'est ainsi que le serf dépense de la force de travail six jours durant : il travaille pendant six jours ; et qu'il travaille par exemple trois jours pour soi, sur son propre champ, et les trois autres journées pour son seigneur, sur les terres de celui-ci, ne change rien au fait même de cette dépense. Son travail volontaire, pour soi, et le travail forcé, pour son maître, sont également du travail à les considérer en tant que travail par rapport aux valeurs ou aux produits utiles créés ; il n'existe pas de différence entre le travail de ces six journées. La distinction ne se fait que par rapport aux conditions différentes qui provoquent la dépense de sa force de travail pendant les deux moitiés de ces six jours. Il en est de même du travail nécessaire et du surtravail du salarié.

Le procès de production s'éteint dans la marchandise. La dépense de force de travail qu'a exigée sa fabrication se traduit maintenant sous la forme d'une

qualité matérielle de la marchandise. Celle-ci possède de la valeur ; la grandeur de cette valeur se mesure à la grandeur du travail dépensé ; la valeur de la marchandise ne se décompose en rien d'autre et ne comprend rien d'autre. Pour tracer une ligne droite d'une longueur déterminée, je « produis » d'abord, en la dessinant suivant certaines règles (lois) indépendantes de ma volonté, une ligne droite (sans doute n'est-ce qu'un symbole, je le sais d'avance). Si je partage cette droite en trois segments (ils peuvent à leur tour correspondre à un problème déterminé), chacun de ces trois fragments reste, après comme avant, une ligne droite et la ligne droite entière, dont ils sont des parties, ne se trouve pas décomposée par ce fractionnement en quelque chose qui se distinguerait de la ligne droite, par exemple une ligne courbe de quelque nature que ce soit. Je ne puis pas davantage partager la droite de longueur donnée de telle sorte que la somme des parties soit plus longue que la droite elle-même avant son partage ; la longueur de la droite non divisée n'est donc pas déterminée non plus par la longueur des segments quelle que soit leur longueur. Inversement, les longueurs relatives de ces derniers ont dès le départ pour limites les dimensions de la droite dont ils sont des fragments.

De ce point de vue, la marchandise fabriquée par le capitaliste ne se distingue en rien de la marchandise fabriquée par un travailleur indépendant, ou des communautés d'ouvriers ou des esclaves. Toutefois, dans le cas qui nous occupe, tout le produit du travail ainsi que sa valeur tout entière appartient au capitaliste. Comme n'importe quel autre producteur, il est d'abord obligé de transformer la marchandise en argent, en la vendant, pour pouvoir se livrer à de nouvelles opérations : il faut qu'il lui donne la forme de l'équivalent général.

Considérons le produit-marchandise avant sa transformation en argent. Il appartient en totalité au capitaliste. D'autre part, en tant que produit de travail utile — en tant que valeur d'usage — il est entièrement le produit du procès de travail écoulé ; il n'en est pas de même de sa valeur. Une partie de cette valeur n'est que la valeur des moyens de production dépensés dans la production de la marchandise et qui réapparaissent sous une forme nouvelle ; cette valeur n'a pas été produite pendant le procès de production de cette marchandise : car cette valeur les moyens de production la possédaient avant le procès de production, indépendamment de celui-ci ; c'est comme porteurs de cette valeur qu'ils sont entrés dans ce procès ; ce qui s'est renouvelé et modifié, c'est seulement la forme sous laquelle elle apparaît. Cette partie de la valeur-marchandise constitue pour le capitaliste un équivalent de la fraction de son capital constant, dont il fait l'avance, et qui a été consommée pendant la production de la marchandise. Elle existait antérieurement sous forme de moyens de production ; elle existe maintenant comme élément de valeur de la marchandise nouvellement produite. Dès que celle-ci est monnayée, il faut que cette valeur, qui existe maintenant en argent, soit reconvertie en moyens de production, en sa forme originelle, déterminée par le procès de production et la fonction qu'elle y remplit. Le

caractère de la valeur d'une marchandise n'est nullement modifié parce que cette valeur fait fonction de capital.

Une deuxième fraction de la valeur de la marchandise est la valeur de la force de travail que le salarié vend au capitaliste. Comme la valeur des moyens de production celle-ci est déterminée indépendamment du procès de production, dans lequel la force de travail doit entrer, et elle est fixée dans un acte de la circulation : achat et vente de la force de travail, avant que cette dernière n'entre dans le procès de production. De par sa fonction, — dépense de sa force de travail, — le salarié produit une valeur-marchandise égale à la valeur que le capitaliste doit lui payer pour l'utilisation de sa force de travail. Il donne cette valeur en marchandise au capitaliste, qui la lui paie en argent. Que cette partie de la valeur-marchandise ne soit pour le capitaliste qu'un équivalent de son capital variable qu'il doit avancer en salaire ne change absolument rien au fait que c'est une valeur-marchandise nouvellement créée pendant le procès de production, et qui se compose exclusivement, comme la plus-value, de force de travail antérieurement dépensée. La réalité de ce fait n'est pas davantage affectée parce que la valeur de la force de travail, payée par le capitaliste sous forme de salaire à l'ouvrier, revêt pour celui-ci la forme de revenu et qu'ainsi ce n'est pas seulement la force de travail qui est reproduite sans cesse, mais la classe des salariés en tant que classe, ce qui constitue la base de la production capitaliste dans son ensemble.

Mais la somme de ces deux portions de valeur ne constitue pas la valeur de la marchandise dans sa totalité. Il subsiste un excédent : la plus-value. Celle-ci, de même que la fraction de valeur qui remplace le capital variable avancé en salaire, est une valeur nouvellement créée par l'ouvrier pendant le procès de production, — du travail coagulé. Seulement, il ne coûte rien au propriétaire de tout le produit, le capitaliste. Cette circonstance permet effectivement au capitaliste de le consommer tout entier comme revenu, à condition qu'il ne doive pas en céder des fractions à d'autres copropriétaires — par exemple la rente du sol au propriétaire foncier ; dans ce cas, ces fractions constituent le revenu de ces rieres personnes. Et c'est aussi ce fait qui a été le principe moteur, c'est lui qui a poussé notre capitaliste à s'occuper de la production de marchandises. Mais ni sa bonne intention initiale de mettre la main sur de la plus-value, ni après coup la dépense de celle-ci comme revenu, par lui et par d'autres, n'affectent la nature même de la plus-value. Elles ne changent rien au fait que c'est du travail coagulé, non payé et ne modifient pas non plus sa grandeur, déterminée par des conditions toutes différentes.

Mais si A. Smith avait voulu, dès l'étude de la valeur-marchandise, se préoccuper, comme il le fait ici, de savoir quel rôle était imparti à ses différents éléments dans le procès de reproduction d'ensemble, il eût vu clairement que, tandis que certains éléments font office de revenu, d'autres, avec la même permanence, font fonction de capital — et ainsi, suivant sa propre logique, il eût dû aussi dire

qu'ils étaient les éléments constitutifs de la valeur-marchandise ou qu'elle se décomposait en ces éléments.

A. Smith identifie la production marchande en général avec la production marchande capitaliste. Dès le départ, les moyens de production sont pour lui du « capital », le travail du travail salarié et en conséquence

« le nombre des ouvriers utiles et productifs est partout... proportionnel à la grandeur du capital utilisé pour les employer (*to the quantity of the capital stock which is employed in setting them to work*) » (*Ibidem*, Introduction, p. 12).

En un mot les divers facteurs du procès de travail — matériels et personnels — apparaissent dès l'abord sous les masques caractéristiques de la période de production capitaliste. L'analyse de la valeur-marchandise coïncide donc immédiatement avec cette considération : jusqu'à quel point cette valeur constitue-t-elle d'une part un simple équivalent du capital dépensé, jusqu'à quel point constitue-t-elle d'autre part une valeur « libre » ou plus-value ne remplaçant pas de valeur-capital avancée ? Comparés entre eux de ce point de vue, les éléments de la valeur-marchandise se transforment ainsi en sous-main en ses « composants » autonomes et finalement en « sources de toute valeur ». Autre conséquence : alternativement, la valeur-marchandise se compose de « revenus » de différentes sortes ou se décompose en eux, si bien que ce ne sont plus les revenus qui se composent de valeur-marchandise, mais la valeur-marchandise qui se compose de « revenus ». Mais la nature d'une valeur-marchandise en tant que valeur-marchandise, ou de l'argent comme tel, n'est pas modifiée parce qu'ils exercent une fonction de capital, de même une valeur-marchandise ne subit pas davantage d'altération, parce qu'elle fera par la suite office de revenu pour tel ou tel. La marchandise à laquelle A. Smith a affaire c'est, dès le départ, le capital-marchandise (qui, outre la valeur-capital consommée dans la production de la marchandise, englobe la plus-value) : c'est donc la marchandise produite par le capitaliste, résultat du procès de production capitaliste. Il aurait donc fallu analyser celui-ci antérieurement, et donc analyser aussi le procès de mise en valeur et de création de la valeur qu'il implique. Or, la condition préalable de ce procès étant à son tour la circulation des marchandises, son exposé requiert en conséquence aussi une analyse préalable et indépendante de la marchandise. Même quand A. Smith, dans sa formulation « ésotérique », tombe juste en passant, il ne se réfère toujours à la production de valeur qu'à l'occasion de l'analyse de la marchandise, c'est-à-dire de l'analyse du capital-marchandise.

III. — *Les successeurs d'A. Smith*⁷.

Ricardo reproduit assez littéralement la théorie d'A. Smith :

« Il doit être entendu que tous les produits d'un pays sont consommés, mais

il y a lieu de faire une différence absolue selon qu'ils sont consommés par ceux qui reproduisent ou ceux qui ne reproduisent pas une autre valeur. Quand nous disons que du revenu est épargné et ajouté au capital, nous entendons que cette portion du revenu ajoutée au capital est consommée par des ouvriers productifs, au lieu de l'être par des ouvriers improductifs » (*Principles, etc.*, p. 163).

En fait, Ricardo a pleinement accepté la théorie d'A. Smith selon laquelle le prix de la marchandise se décompose en salaire et plus-value (ou capital variable et plus-value). Les points de désaccord avec lui portent sur : 1. les composants de la plus-value : il élimine la rente foncière comme élément nécessaire de celle-ci. 2. Ricardo *décompose* le prix de la marchandise en ces composants. La grandeur de la valeur est donc la donnée première. La somme des composants est posée comme grandeur donnée ; c'est d'elle que l'on part et non pas l'inverse, comme A. Smith le fait souvent, en contradiction avec la vue plus juste qu'il a des choses, pour obtenir la grandeur de la valeur de la marchandise après coup par addition des composants.

Ramsay objecte à Ricardo :

« Ricardo oublie que la totalité du produit ne se divise pas seulement en salaire et profit, mais qu'il en faut aussi une partie pour remplacer le capital fixe » (*An Essay on the Distribution of Wealth*, Édimbourg, 1836, p. 174).

Par capital fixe, Ramsay entend ce que j'entends par capital constant :

« Le capital fixe existe sous une forme qui lui permet de contribuer à la fabrication de la marchandise qu'on est en train de produire, mais non à l'entretien des ouvriers » (p. 59).

Après avoir décomposé la valeur-marchandise, donc la valeur de la production sociale annuelle également, en salaire et plus-value, donc en simples revenus, A. Smith en a repoussé la conséquence nécessaire qu'alors toute la production de l'année pouvait être consommée. Les penseurs originaux ne déduisent jamais les conséquences absurdes de leur théorie. Ils laissent ce soin aux Say et aux Mac Culloch.

En fait, Say adopte une solution de facilité. Ce qui est pour l'un avance de capital sera pour l'autre revenu et produit net, ou, en tout cas, l'était. La distinction entre produit brut et produit net est purement subjective et « ainsi la valeur totale de tous les produits s'est distribuée en revenus dans la société » (SAY : *Traité d'économie politique*, 1817, II, p. 64).

« La valeur totale de chaque produit se compose des profits des propriétaires fonciers, des capitalistes et des industriels [Le salaire figure ici comme profits des industriels !] qui ont contribué à lui donner l'existence. C'est ce qui fait que le revenu de la société est égal à la *valeur brute qui a été produite* et non comme

l'imaginait la secte des économistes [les physiocrates] « au produit net des terres » (p. 63).

Proudhon, entre autres, s'est approprié cette découverte de Say.

Storch, qui accepte lui aussi la doctrine d'A. Smith dans son principe, trouve cependant que l'application de Say n'est pas défendable :

« Si l'on admet que le revenu d'une nation est égal à son produit brut, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de capital à en déduire [entendez capital constant], il faut aussi admettre qu'elle peut dépenser improductivement la valeur entière de son produit annuel sans faire le moindre tort à son revenu futur ... les produits qui constituent le capital [constant] d'une nation ne sont point consommables » (STORCH : *Considérations sur la nature du revenu national*, Paris 1824, p. 147-150).

Mais Storch a omis de dire comment l'existence de ce capital constant peut s'accorder avec l'analyse du prix de Smith, analyse qu'il accepte, selon laquelle la valeur-marchandise ne renferme que du salaire et de la plus-value, mais pas de part de capital constant. C'est seulement par l'intermédiaire de Say qu'il s'aperçoit des résultats absurdes auxquels conduit cette analyse du prix et voici sur ce sujet son dernier mot : « Il est impossible de résoudre le prix nécessaire dans ses éléments les plus simples⁸. »

Sismondi, qui s'est surtout occupé du rapport du capital et du revenu et qui, effectivement, fait, de sa conception particulière de ce rapport, la différence spécifique de ses *Nouveaux Principes*, n'a pas dit *un seul* mot scientifiquement fondé, il n'a pas contribué d'un iota à la solution du problème.

Barton, Ramsay et Cherbuliez font quelques tentatives pour dépasser la conception de Smith. Ils échouent parce que, dès l'abord, ils posent le problème sous un seul aspect en ne décortiquant pas clairement capital constant et capital variable de façon à les distinguer du capital fixe et du capital circulant.

John Stuart Mill lui aussi reproduit avec sa suffisance habituelle la doctrine léguée par A. Smith à ses successeurs.

Résultat : la confusion de pensée de Smith a continué d'exister jusqu'à l'heure actuelle et son dogme constitue un article de foi orthodoxe de l'économie politique.

LA REPRODUCTION SIMPLE

1. — *Position de la question*¹.

Si nous considérons dans son résultat la fonction annuelle du capital social — donc de l'ensemble du capital, dont les capitaux individuels ne sont que des fragments, leur mouvement étant à la fois leur mouvement individuel et en même temps un chaînon indissociable du mouvement de l'ensemble du capital — c'est-à-dire si nous considérons le produit-marchandise que la société fournit en un an, nous verrons forcément comment s'opère le procès de reproduction du capital social, quels caractères distinguent ce procès de reproduction de celui d'un capital individuel et quels caractères leur sont communs. Le produit annuel englobe aussi bien les portions du produit social qui remplacent du capital — la² reproduction sociale — que les portions qui échoient au fonds de consommation, et sont consommées par les ouvriers et les capitalistes, donc à la fois la consommation productive et la consommation individuelle. La reproduction englobe à la fois³ la reproduction (c'est-à-dire l'entretien) de la classe capitaliste et de la classe ouvrière, partant aussi la reproduction du caractère capitaliste de l'ensemble du procès de production.

C'est évidemment la formule de circulation :

$M' - \begin{cases} A - M \dots P \dots M' \\ a - m \end{cases}$ que nous avons à analyser et la consommation y joue nécessairement un rôle ; car le point de départ $M' = M + m$, le capital-marchandise inclut aussi bien la valeur-capital constante et variable que la plus-value. Son mouvement embrasse donc la consommation individuelle comme la consommation productive. Dans les cycles $A - M \dots P \dots M' - A'$ et $P \dots M' - A' - M \dots P$, c'est le mouvement du *capital* qui est point de départ et point d'arrivée : et ceci inclut aussi la consommation, puisque la marchandise, le produit, doit nécessairement être vendue. Mais cette vente supposée accomplie, il est indifférent pour le mouvement du capital individuel de savoir ce qu'il advient ensuite de cette marchandise. Par contre, dans le mouvement $M' \dots M'$, on reconnaît les conditions de la reproduction sociale précisément au fait qu'il faut démontrer ce qu'il advient de chaque fraction de valeur de ce produit total M' . Le procès total de reproduction inclut ici le procès de consommation résultant de la circulation, de même que le procès de reproduction du capital lui-même.

Pour notre démonstration, il nous faut considérer le procès de reproduction du double point de vue du remplacement et de la valeur et de la matière des divers composants de M' . Nous ne pouvons plus nous contenter, comme dans l'analyse de la valeur du produit du capital individuel, de l'*hypothèse* que le capitaliste individuel peut, en vendant son produit-marchandise, transformer d'abord des éléments de son capital en argent et les reconvertir ensuite en capital productif en rachetant les éléments de production sur le marché des marchandises. Ces

éléments de production, pour autant qu'ils sont de nature matérielle, constituent un élément du capital social, au même titre que le produit fini individuel, contre quoi ils s'échangent et qu'ils remplacent. D'un autre côté, le mouvement de la portion du produit-marchandise social, que l'ouvrier consomme en dépensant son salaire et le capitaliste en dépensant la plus-value, n'est pas seulement un chaînon indissociable du mouvement du produit total, mais il s'entremêle au mouvement des capitaux individuels, et son déroulement ne saurait être expliqué par une simple hypothèse.

La question telle qu'elle se pose immédiatement est la suivante : comment le *capital* consommé dans la production est-il remplacé en valeur⁴ par une partie du produit annuel et comment ce processus de remplacement s'enchevêtre-t-il avec la consommation de la plus-value par le capitaliste et du salaire par l'ouvrier ? Il s'agit donc en premier lieu de la reproduction à échelle simple. En outre, nous supposons non seulement que les produits s'échangent à leur valeur, mais qu'aucune révolution de valeur ne se produit dans les composants du capital productif. Si les prix s'écartaient de la valeur, cela ne saurait d'ailleurs influencer sur le mouvement du capital social. Après comme avant, ce seraient au total les mêmes quantités de produits qui s'échangeraient, mais les capitalistes individuels y participeraient en des proportions qui, en valeur, ne correspondraient plus à leurs avances respectives ni aux masses de plus-value que chacun, pris isolément, aurait produites. Quant aux révolutions de valeur, elles ne changent rien aux rapports entre les éléments de valeur du produit annuel total, si elles sont générales et se répartissent uniformément. Dans la mesure, par contre, où elles sont partielles et ne se répartissent pas uniformément, elles représentent des perturbations qui ne peuvent se comprendre que si on les considère *premièrement* comme des *dérogations* à des rapports de valeur constants ; mais, *deuxièmement*, une fois démontrée la loi en vertu de laquelle une fraction de valeur du produit annuel remplace du capital constant et l'autre du capital variable, une révolution, qu'elle se produise dans la valeur du capital constant ou du capital variable, ne changerait rien à cette loi. Elle ne modifierait que la grandeur relative des fractions de valeur qui remplissent une de ces deux fonctions puisque d'autres valeurs auraient pris la place des valeurs primitives.

Tant que nous étudions du point de vue individuel la production de valeur et la valeur du produit du capital, la forme naturelle du produit-marchandise était, pour l'analyse, absolument indifférente ; peu importait qu'il s'agît de machines, de grain ou de miroirs. Ce n'étaient toujours que des exemples et n'importe quelle branche de production pouvait indifféremment servir à illustrer le raisonnement. C'est que nous avons affaire au procès de production immédiat lui-même qui se présente, en tout point, comme le procès d'un capital individuel. S'il était question de la reproduction du capital, il suffisait de supposer qu'à l'intérieur de la sphère de circulation la partie du produit-marchandise, qui représente la valeur-capital, trouvait l'occasion de se reconvertir en ses éléments

de production et, partant, de reprendre sa forme de capital productif ; tout comme il suffisait de supposer qu'ouvrier et capitaliste trouvaient sur le marché les marchandises, pour l'achat desquelles ils dépensent salaire et plus-value. Cette façon purement formelle de présenter les choses ne suffit plus dans l'étude de l'ensemble du capital social et de la valeur de son produit. La reconversion en capital d'une partie de la valeur des produits, le passage d'une autre partie dans la consommation individuelle de la classe capitaliste et de la classe ouvrière constituent un mouvement à l'intérieur même de la valeur de ces produits qui sont la résultante de l'ensemble du capital ; et ce mouvement est un remplacement non seulement de valeur, mais de matière, et, par suite, il est conditionné aussi bien par le rapport réciproque des composants de valeur du produit social que par leur valeur d'usage, leur forme matérielle.

La reproduction simple, à la même échelle, apparaît ainsi comme une abstraction, en ce sens que, d'une part, en système capitaliste l'absence d'accumulation ou de reproduction à une échelle élargie est une hypothèse étrange, d'autre part, les conditions dans lesquelles s'effectue la production ne restent pas absolument identiques (et c'est pourtant ce que l'on a supposé) d'une année à l'autre. On suppose qu'un capital social de valeur donnée fournira, cette année comme l'année passée, la même masse de valeurs-marchandises et satisfera la même quantité de besoins, bien que les formes des marchandises aient pu changer dans le procès de reproduction. Cependant, du moment qu'il y a accumulation, la reproduction simple en forme toujours une partie : elle peut donc être étudiée en elle-même et constitue un facteur réel de l'accumulation. La valeur du produit annuel peut diminuer et la somme des valeurs d'usage rester la même ; la valeur peut rester la même et la somme des valeurs d'usage diminuer ; la somme de valeurs et la somme des valeurs d'usage reproduites peuvent diminuer simultanément. Tout cela revient à dire que la reproduction a lieu soit dans des conditions plus favorables que précédemment, soit dans des conditions plus difficiles qui peuvent avoir pour résultat une reproduction imparfaite, défectueuse. Toutes ces circonstances n'intéressent que le côté quantitatif des divers éléments de la reproduction, mais non le rôle qu'ils jouent dans le procès d'ensemble en tant que capital reproducteur ou revenu reproduit.

II. — Les deux sections de la production sociale⁶.

Le produit total de la société, donc l'ensemble de sa production aussi se décomposent en deux grandes sections :

I. *Moyens de production*, marchandises qui, de par leur forme, doivent ou au moins peuvent entrer dans la consommation productive.

II. *Moyens de consommation*, marchandises qui, de par leur forme, entrent

dans la consommation individuelle de la classe capitaliste et de la classe ouvrière.

Dans chacune de ces deux sections, toutes les branches de production distinctes qui en font partie ne forment qu'une grande branche de production unique — les moyens de production pour les unes, les moyens de consommation pour les autres. L'ensemble du capital employé dans chacune de ces deux branches de production forme une grande section particulière du capital social.

Dans chaque section, le capital se décompose en deux parties :

1. *Capital variable*. En valeur, il est égal à la valeur de la force de travail sociale employée dans cette branche de production ; donc à la somme des salaires payés pour cette force de travail. Au point de vue matériel, il se compose de la force de travail en action elle-même, c'est-à-dire du travail vivant mis en mouvement par cette valeur-capital.

2. *Capital constant*, c'est-à-dire la valeur de tous les moyens de production utilisés pour la production dans cette branche. Ceux-ci, à leur tour, se décomposent en capital fixe : machines, instruments de travail, bâtiments, bêtes de travail, etc., et en capital constant *circulant* : matériaux de production tels que matières premières et auxiliaires, produits semi-finis, etc.

La valeur du produit annuel total fabriqué à l'aide de ce capital, dans chacune des deux sections, se décompose en un élément de valeur qui représente le capital constant *c* consommé dans la production et, quant à sa valeur, simplement transféré dans le produit, et en un autre élément de valeur ajouté au produit par tout le travail de l'année. Ce deuxième élément se décompose encore en deux parties : l'une remplace le capital variable avancé *v* et l'autre, en excédent de ce capital, constitue la plus-value *pl*. Comme la valeur de toute marchandise particulière, celle du produit annuel total se décompose donc aussi, dans chaque section, en $c + v + pl$.

L'élément de valeur *c*, qui représente le capital constant *consommé* dans la production, ne coïncide pas avec la valeur du capital constant *employé* dans la production. Les matériaux de production, certes, sont entièrement consommés et leur valeur est, par suite, transférée au produit en totalité. Mais seule une partie du capital fixe employé est consommée complètement et voit sa valeur, en conséquence, passer dans le produit. Une autre partie du capital fixe : machines, bâtiments, etc., continue d'exister et de fonctionner comme avant, bien que l'usure subie dans l'année ait amoindri sa valeur. Cette partie du capital fixe, qui continue de fonctionner, n'existe pas pour nous quand nous étudions la valeur du produit. Elle constitue une partie de la valeur-capital indépendante de cette valeur-marchandise nouvellement produite, et qui existe parallèlement à elle. Nous l'avons déjà constaté en étudiant la valeur du produit d'un capital individuel (Livre I^{er}, ch. VIII, p. [154]). Mais, ici, il nous faut provisoirement faire

abstraction du procédé d'analyse employé à ce moment-là. Nous avons vu, en étudiant la valeur du produit du capital individuel, que la valeur que l'usure enlève au capital fixe est transférée à la marchandise créée pendant le temps d'usure, qu'une partie de ce capital fixe soit, pendant ce temps, remplacée en nature par prélèvement sur cette valeur transférée ou non. Par contre, en étudiant le produit social total et sa valeur, nous sommes ici obligés, au moins provisoirement, de faire abstraction de la part de valeur transférée au produit annuel par l'usure du capital fixe pendant un an, dans la mesure où ce capital fixe n'a pas été remplacé en nature pendant l'année même. Dans une section ultérieure de ce chapitre, nous examinerons ce point séparément.

Dans notre analyse de la reproduction simple, nous allons prendre pour base le schéma suivant, dans lequel c = capital constant, v = capital variable, pl = plus-value, et le rapport de mise en valeur $\frac{pl}{v}$ est supposé de 100%. Les chiffres peuvent représenter des millions de marks, de francs ou de livres sterling.

I. Production de moyens de production :

Capital : $4\ 000\ c + 1\ 000\ v = 5\ 000$;

Produit-marchandise : $4\ 000\ c + 1\ 000\ v + 1\ 000\ pl = 6\ 000$, qui existent en moyens de production.

II. Production de moyens de consommation :

Capital : $2\ 000\ c + 500\ v = 2\ 500$;

Produit-marchandise : $2\ 000\ c + 500\ v + 500\ pl = 3\ 000$, qui existent en moyens de consommation.

En récapitulant, on a le produit-marchandise annuel total :

I. $4\ 000\ c + 1\ 000\ v + 1\ 000\ pl = 6\ 000$ en moyens de production ;

II. $2\ 000\ c + 500\ v + 500\ pl = 3\ 000$ en moyens de consommation. Valeur totale = 9 000, dont, par hypothèse, le capital fixe continuant à fonctionner sous sa forme naturelle a été exclu.

Si nous étudions maintenant les transactions nécessaires sur la base de la reproduction simple — toute la plus-value étant donc consommée improductivement — et si nous ne tenons pas compte, pour l'instant, de la circulation monétaire qui la rend possible, dès le départ, trois grands points de repère s'offrent à nous :

1. Il faut que les $500\ v$, salaire des ouvriers, et les $500\ pl$, plus-value des capitalistes, de la section II, soient dépensés en moyens de consommation. Or leur valeur existe en moyens de consommation, d'une valeur de 1 000, qui remplacent entre les mains des capitalistes, de la section II, les $500\ v$ qu'ils ont avancés et représentent leurs $500\ pl$. Salaire et plus-value de la section II seront donc échangés à l'intérieur de la section II contre le produit de la même section. Ainsi $(500\ v + 500\ pl)\ II = 1\ 000$ s'éliminent du produit total sous forme de

moyens de consommation.

2. Il faut que les $1\ 000\ v + 1\ 000\ pl$ de la section I soient aussi dépensés en moyens de consommation, donc en produit de la section II. Ils doivent donc nécessairement s'échanger contre la part de capital constant d'un montant égal qui reste de ce produit, soit $2\ 000\ c$. En échange, la section II recevra un montant égal de moyens de production, produit de la section I, dans lequel se trouve matérialisée la valeur des $1\ 000\ v + 1\ 000\ pl$ de la section I. Par cette opération, $2\ 000\ c$ de II et $(1\ 000\ v + 1\ 000\ pl)$ de I sont éliminés de notre compte.

3. Il reste encore $4\ 000\ c$ de I. Ils consistent en moyens de production qui, ne pouvant être utilisés que dans la section I, servent à remplacer leur capital constant consommé et, par suite, sont liquidés par échange réciproque entre les capitalistes individuels de la section I, exactement comme ont été liquidés les $(500\ v + 500\ pl)$ de II par échange entre les ouvriers et les capitalistes ou encore entre les capitalistes individuels de II.

Restons-en là pour l'instant : cela suffira à faire mieux comprendre ce qui suit.

III. — L'échange entre les deux sections : $I(v + pl)$ contre IIc .

Nous commencerons par le grand échange entre les deux sections ($1\ 000\ v + 1\ 000\ pl$) I —, ces valeurs, qui existent entre les mains de ceux qui les produisent sous leur forme naturelle de moyens de production, sont échangées contre $2\ 000\ IIc$, contre des valeurs qui existent sous la forme naturelle de moyens de consommation. Ainsi la classe capitaliste de la section II a fait repasser son capital constant égal à $2\ 000$ de la forme moyens de consommation à celle de moyens de production des moyens de consommation : sous cette forme, il peut fonctionner à nouveau, en tant que valeur-capital constante, comme agent du procès de travail et assurer la mise en valeur. D'un autre côté, l'équivalent de la force de travail de I ($1\ 000\ I_v$) et la plus-value des capitalistes de I ($1\ 000\ I_{pl}$) sont réalisés en moyens de consommation : tous deux sont convertis de leur forme naturelle de moyens de production en une forme naturelle qui permet leur consommation comme revenu.

Or cet échange réciproque s'opère grâce à une circulation d'argent qui le facilite autant qu'elle en rend difficile l'intelligence, mais dont l'importance est décisive, car il faut que la partie variable du capital réapparaisse toujours de nouveau sous la forme argent et que ce capital monétaire dépouille la forme argent pour se convertir en force de travail. Le capital variable doit nécessairement, dans toutes les branches d'industrie qui sont en activité parallèlement et simultanément dans toute l'étendue de la société, qu'elles fassent partie de la catégorie I ou II, être avancé sous la forme argent. Le capitaliste achète la force de travail avant qu'elle n'entre dans le procès de production, mais ne la paie, à échéances convenues, qu'après qu'elle a été déjà dépensée dans la production

de valeurs d'usage. De même que la fraction restante de la valeur du produit, celle qui n'est qu'un équivalent de l'argent dépensé en paiement de la force de travail : la fraction de valeur du produit représentant le capital variable, lui appartient aussi. Dans cette fraction de valeur, l'ouvrier lui a déjà fourni l'équivalent de son salaire. Mais c'est la reconversion de la marchandise en argent, sa vente, qui rend au capitaliste son capital variable, sous forme de capital-argent qu'il peut de nouveau avancer pour acheter de la force de travail.

Dans la section I, le capitaliste collectif a donc payé 1 000 l. st. (je dis livres sterling simplement pour marquer qu'il s'agit de valeur en *argent*), soit 1 000 v aux ouvriers pour la partie de valeur du produit I qui existe déjà comme partie de valeur v du produit I, c'est-à-dire des moyens de production qu'ils ont produits. Avec ces 1 000 l. st., les ouvriers achètent, pour la même valeur, des moyens de consommation aux capitalistes de II et transforment ainsi en argent la moitié du capital constant de II ; de leur côté, avec ces 1 000 l. st., les capitalistes de II achètent aux capitalistes de I des moyens de production pour une valeur de 1 000 ; ainsi, pour ces derniers, le capital variable, soit 1 000 v , qui existait sous la forme naturelle de moyens de production en tant que partie de leur produit, est reconverti en argent et peut maintenant, entre les mains des capitalistes de I, exercer de nouveau la fonction de capital-argent qui sera transformé en force de travail, donc en l'élément le plus essentiel du capital productif. C'est par cette voie que leur capital variable reflue vers eux sous la forme argent par la réalisation d'une partie de leur capital-marchandise.

Quant à l'argent nécessaire pour échanger la partie pl du capital-marchandise de I contre la deuxième moitié de la portion de capital constant de II, il peut être avancé de diverses manières. Dans la réalité, cette circulation implique une quantité infinie d'achats et de ventes isolés, effectués par les capitalistes individuels des deux catégories ; mais, dans tous les cas, l'argent doit provenir de ces capitalistes, puisque nous en avons déjà fini dans notre compte avec la masse d'argent mise en circulation par les ouvriers. Tantôt un capitaliste de la catégorie II pourra se procurer auprès du capitaliste de la catégorie I des moyens de production en puisant dans le capital-argent qu'il possède à côté du capital productif ; tantôt, inversement, un capitaliste de la catégorie I, puisant dans le fonds monétaire réservé aux dépenses personnelles – non aux dépenses de capital, – pourra s'acheter des moyens de consommation chez le capitaliste de la catégorie II. Il faut poser que dans tous les cas des réserves d'argent doivent forcément exister entre les mains des capitalistes – comme nous l'avons déjà montré plus haut aux sections I et II de ce livre, – soit pour une avance de capital, soit pour une dépense de revenu. Supposons que la moitié de l'argent – pour notre démonstration, la proportion est tout à fait indifférente – soit avancée par les capitalistes de II dans l'achat de moyens de production destinés à remplacer leur capital constant, et que l'autre moitié soit dépensée par les capitalistes de

I pour leur consommation, nous avons : la section II avance 500 l. st. pour acheter des moyens de production de I ; ce faisant, elle a remplacé en nature, en incluant les 1 000 l. st. vues plus haut et qui proviennent des ouvriers de I, les $3/4$ de son capital constant ; la section I achète des moyens de consommation à II avec les 500 l. st. reçues et elle a ainsi décrit la circulation $m-a-m$ pour la moitié de la partie de son capital-marchandise qui consiste en pl , réalisant ainsi son produit en fonds de consommation. Par ce deuxième procès, les 500 l. st. reviennent entre les mains de II comme capital-argent qu'il possède à côté de son capital productif. Par ailleurs, I fait par anticipation, avant la vente de sa marchandise, une dépense d'argent d'un montant de 500 l. st. pour l'achat à II de moyens de consommation, dépense qui correspond à la moitié de la fraction pl de son capital-marchandise encore en stock chez lui sous forme de produit. Avec ces 500 l. st., II achète à I des moyens de production ; il a ainsi remplacé en nature son capital constant tout entier ($1\,000 + 500 + 500 = 2\,000$), tandis que I a réalisé sa plus-value tout entière en moyens de consommation. Au total, il y aurait eu échange de marchandises pour 4 000 l. st. avec une circulation d'argent de 2 000 l. st. ; et pour l'argent nous aboutissons à cette grandeur, uniquement parce que nous avons présenté l'ensemble du produit annuel comme s'échangeant en une fois en un petit nombre de grandes quantités. Ce qui est important ici, ce sont seulement les faits suivants : non seulement II a reconverti en moyens de production son capital constant reproduit sous forme de moyens de consommation, mais en outre lui reviennent les 500 l. st. qu'il avait avancées à la circulation en achetant des moyens de production ; de même, I possède de nouveau en argent non seulement son capital variable reproduit sous forme de moyens de production, capital-argent convertible de nouveau directement en force de travail, mais, en outre, lui reviennent les 500 l. st. qu'il a dépensées par anticipation pour l'achat de moyens de consommation avant la vente de la partie plus-value de son capital. Mais elles lui reviennent non par la dépense qu'il en a faite, mais par la vente ultérieure de la part de son produit-marchandise qui est porteuse de la moitié de sa plus-value.

Dans les deux cas, ce n'est pas seulement le capital constant de II qui est reconverti et passe de la forme produit à la forme naturelle des moyens de production, la seule où il puisse faire fonction de capital ; et de même, ce n'est pas seulement la part de capital variable de I qui est transformée en argent et la fraction de plus-value des moyens de production de I qui est convertie en une forme consommable comme revenu. Mais en outre reviennent à II les 500 l. st. de capital-argent qu'il a avancées pour l'achat de moyens de production, avant d'avoir vendu la portion de valeur du capital constant – elle existe sous forme de moyens de consommation – qui leur correspond et les compense ; de plus, reviennent à I les 500 l. st. qu'il a dépensées par avance pour l'achat de moyens de consommation. Si l'argent avancé par II sur le compte de la partie constante de son produit-marchandise, par I sur le compte d'une fraction de plus-value

de son produit-marchandise leur revient – c'est seulement que deux catégories de capitalistes ont mis en circulation chacune 500 l. st. en argent, l'une en sus du capital constant qui existe sous forme de marchandise II, l'autre en sus de la plus-value existant sous forme de marchandise I. En définitive, ils se sont payés réciproquement et intégralement par l'échange de leurs équivalents-marchandise respectifs. L'argent qu'ils ont mis en circulation en sus des valeurs de leurs marchandises, pour être le moyen de l'échange de leurs marchandises, sort de la circulation et leur revient au prorata de la quantité que chacun d'eux a mise en circulation. Ils n'en sont pas devenus plus riches d'un liard. Il possédait un capital constant de 2000 sous forme de moyens de consommation + 500 en argent ; il possède maintenant 2000 en moyens de production et 500 en argent comme avant : de même I possède comme avant une plus-value de 1000 (marchandises, moyens de production convertis maintenant en fonds de consommation) + 500 en argent comme avant. Il s'ensuit cette règle générale : l'argent que les capitalistes industriels mettent en circulation pour permettre la circulation de leurs propres marchandises, soit au compte de la portion de capital constant de la marchandise, soit à celui de la plus-value existant dans la marchandise, tant qu'il est dépensé comme revenu, revient entre les mains de ces capitalistes ; ils en récupèrent autant qu'ils en ont avancé pour la circulation monétaire.

Pour ce qui est de la reconversion en argent du capital variable de la section I, celui-ci existe d'abord pour les capitalistes de I, après qu'ils l'ont dépensé en salaire, sous forme de marchandise : c'est sous cette forme que les ouvriers de leur ont fourni. Les capitalistes l'ont versé en argent aux ouvriers pour prix de leur force de travail. Ils ont ainsi payé l'élément de valeur de leur produit-marchandise qui est égal à ce capital variable versé en argent. En échange, ils sont propriétaires de cette partie aussi du produit-marchandise. Mais la fraction de la classe ouvrière qu'ils emploient n'est pas acquéreur des moyens de production qu'elle a produits : elle est acquéreur des moyens de consommation produits par II. Le capital variable avancé en argent lors du paiement de la force de travail ne retourne donc pas directement aux capitalistes de I. Par les achats des ouvriers, il passe entre les mains des capitalistes producteurs des marchandises nécessaires aux travailleurs et qui leur sont accessibles, donc dans les mains des capitalistes de II, et c'est seulement quand ceux-ci utilisent l'argent pour l'achat de moyens de production qu'il revient, par ce détour, entre les mains des capitalistes de I.

Il en résulte que, dans le cas de la reproduction simple, la somme de valeur $v + pI$ du capital-marchandise de I (donc une portion correspondante proportionnelle du produit-marchandise total de I aussi) doit être égale au capital constant II c qui, lui aussi, constituait une partie proportionnelle du produit-marchandise total de la section II et en est sorti, ou encore $I(v + pI) = IIc$.

IV. – Les échanges à l'intérieur de la section II. Subsistances nécessaires et objets de luxe.

Dans la valeur du produit-marchandise de la section II, il reste encore à analyser les composants $v + pI$. Leur étude n'a rien à voir avec la question la plus importante qui nous occupe ici : savoir si la décomposition en $c + v + pI$ de la valeur de tout produit-marchandise du capitaliste individuel vaut également, quoique se manifestant sous des formes intermédiaires différentes, pour la valeur du produit total annuel. Cette question est résolue par l'échange de $I(v + pI)$ contre II c d'une part, par l'analyse, que nous réservons pour plus tard, de la reproduction de I c dans le produit-marchandise annuel de I, d'autre part. Étant donné que II $(v + pI)$ existe sous la forme naturelle d'articles de consommation, que le capital variable avancé aux ouvriers en paiement de leur force de travail doit en gros être nécessairement dépensé par eux en moyens de consommation et que la portion de valeur pI des marchandises, dans l'hypothèse de la reproduction simple, est dépensée en fait en moyens de consommation, comme revenu, il est clair *prima facie* [à première vue] que les ouvriers de II rachètent une partie de leur propre produit – correspondant au volume de la valeur monétaire reçue en salaire – à l'aide du salaire qu'ils reçoivent des capitalistes de II. Par cette opération, la classe capitaliste de II reconvertit en argent son capital monétaire avancé en paiement de la force de travail. C'est tout comme si elle avait payé les ouvriers en simples bons-valeurs. Dès que les ouvriers réaliseraient ces bons en achetant une partie du produit-marchandise produit par eux et appartenant au capitaliste, ces bons retourneraient dans les mains des capitalistes, avec cette simple différence que le bon dans le cas présent ne représente pas seulement de la valeur, mais, dans sa matérialité d'or ou d'argent, en possède. Nous étudierons de plus près ultérieurement cette espèce de reflux du capital variable avancé sous forme d'argent, grâce à ce procès où la classe ouvrière apparaît comme acheteur et la classe capitaliste comme vendeur. Mais c'est ici un autre point qu'il s'agit de discuter dans ce reflux du capital variable à son point de départ.

Dans la production annuelle de marchandises, la section II comprend les branches d'industrie les plus diverses, mais qui, par rapport à leurs produits, peuvent être divisées en deux grandes sous-sections :

a) Moyens de consommation entrant dans la consommation de la classe ouvrière et constituant aussi – s'il s'agit de subsistances indispensables – une partie de la consommation de la classe capitaliste, quoique ces subsistances diffèrent souvent en qualité et en valeur de celles des ouvriers. Toute cette sous-section, nous pouvons, étant donné le but recherché, la grouper sous la rubrique : moyens de consommation *nécessaires* ; il est absolument indifférent que tel produit, par exemple le tabac, soit ou ne soit pas un moyen de consom-

mation indispensable du point de vue physiologique, il nous suffit que l'habitude l'ait rendu indispensable.

b) Moyens de consommation de *luxe*, qui n'entrent que dans la consommation de la classe capitaliste et ne peuvent donc être échangés que contre de la plus-value, qui n'échoit jamais à l'ouvrier.

Dans la première rubrique, il est clair que le capital variable avancé pour produire des marchandises de cette catégorie doit nécessairement revenir directement en argent à la fraction de la classe capitaliste de II qui produit ces subsistances nécessaires (donc aux capitalistes de II a). Ceux-ci vendent ces subsistances à leurs propres ouvriers, pour le montant du capital variable qu'ils leur ont versé en salaire. Ce reflux est *direct* par rapport à toute la sous-section a de la classe capitaliste II, quel que soit le nombre des transactions entre capitalistes des diverses branches d'industrie intéressées pour distribuer au prorata cette rentrée de capital variable. Ce sont des procès de circulation dont les moyens de circulation sont fournis directement par l'argent que dépensent les ouvriers. Mais il en va autrement avec la sous-section II b. Toute la partie de la production de valeur à laquelle nous avons affaire ici. II $b_{(v+pl)}$, revêt la forme naturelle d'articles de luxe ; il s'agit donc d'articles que la classe ouvrière ne peut pas plus acheter que la valeur-marchandise I, existant sous la forme de moyens de production, bien que ces moyens de luxe-ci, comme ces moyens de production-là, soient produits par ces ouvriers. Le reflux par lequel le capital variable avancé dans cette sous-section revient sous sa forme argent aux producteurs capitalistes ne peut donc être direct, mais nécessite un intermédiaire tout comme pour I_v.

Supposons par exemple, comme ci-dessus pour l'ensemble de la section II, que $v = 500$; $pl = 500$, mais que le capital variable et la plus-value correspondante se distribuent ainsi :

Sous-section a : subsistances nécessaires : $v = 400$; $pl = 400$, donc une masse de marchandises en moyens de consommation nécessaires d'une valeur de $400_v + 400_{pl} = 800$, ou :

$$II a(400_v + 400_{pl}).$$

Sous-section b : moyens de luxe d'une valeur de $100_v + 100_{pl} = 200$, ou :

$$II b(100_v + 100_{pl}).$$

Les ouvriers de II b ont reçu en paiement de leur force de travail 100 en argent, disons 100 l. st. ; avec cet argent, ils achètent aux capitalistes de II a des moyens de consommation pour un montant de 100. Cette classe de capitalistes achète avec cet argent pour 100 de marchandise II b et par cette opération les capitalistes de II b recupèrent leur capital variable sous la forme argent.

Dans la catégorie II a existent déjà de nouveau entre les mains des capitalistes

400 v sous la forme argent, obtenus par échange avec leurs propres ouvriers ; en outre, sur la portion de leur produit représentant la plus-value, le quart a été cédé aux ouvriers de II b et pour cet argent on a acheté II b (100_v) de marchandises de luxe.

Si, maintenant, nous supposons que les capitalistes de II a et de II b répartissent leurs dépenses de revenu en subsistances nécessaires et objets de luxe dans la même proportion — admettons que chacun consacre $3/5$ aux subsistances nécessaires et $2/5$ aux objets de luxe — les capitalistes de la sous-section II a dépenseront leurs revenus de plus-value de 400_{pl} pour $3/5$ en achetant leurs propres produits, les subsistances nécessaires, soit 240 ; et pour $2/5$, soit 160, en objets de luxe. Les capitalistes de la sous-section II b répartiront leur plus-value = 100_{pl} de la même manière : $3/5$, soit 60, en subsistances nécessaires et $2/5$, soit 40, en objets de luxe : ces derniers étant produits et échangés à l'intérieur de leur propre sous-section.

Les 160 d'objets de luxe qui échoient à (II a) $_{pl}$ parviennent aux capitalistes de II a de la façon suivante : des (II a) 400_{pl} , 100, nous l'avons vu, ont été échangés sous forme de subsistances nécessaires contre la même somme de (II b), qui existe en objets de luxe, et 60 autres en subsistances nécessaires sont échangés contre (II b) 60_{pl} en objets de luxe. Le compte global se présente donc ainsi :

$$II a : 400_v + 400_{pl} ; II b : 100_v + 100_{pl}.$$

1. 400_v (a) sont mangés par les ouvriers de II a, ces 400_v (a) constituent une partie de leur production (subsistances nécessaires) : les ouvriers les achètent aux producteurs capitalistes de leur propre section. Ainsi, il revient à ceux-ci 400 l. st. en argent, soit leur valeur-capital variable de 400 versée en salaire à leurs propres ouvriers ; avec cet argent ils peuvent de nouveau acheter de la force de travail.

2. Une partie des 400_{pl} (a) égale aux 100_v (b), soit $1/4$ de la plus-value (a), est réalisée en articles de luxe de la façon suivante : les ouvriers (b) ont reçu des capitalistes de leur section (b) 100 l. st. en salaire : avec cet argent ils achètent $1/4$ de pl (a), c'est-à-dire des marchandises consistant en subsistances nécessaires ; les capitalistes de a achètent avec cet argent pour la même valeur des articles de luxe = 100_v (b), c'est-à-dire la moitié de la production de luxe totale. Par cette opération, leur capital variable revient aux capitalistes de b sous sa forme argent et ils peuvent recommencer une nouvelle fois leur reproduction en procédant à un nouvel achat de force de travail, puisque tout le capital constant de l'ensemble de la catégorie II est déjà remplacé par l'échange de I ($v + pl$) contre II c. La force de travail des ouvriers occupés dans les industries de luxe ne peut donc se vendre à nouveau que parce que la partie de leur propre produit qu'ils ont créée comme équivalent de leur salaire, et que les capitalistes de II a ont fait passer dans leurs fonds de consommation, est conver-

tie en argent. (Le même raisonnement s'applique à la vente de la force de travail dans la section I ; étant donné que le II_c , contre lequel $I_{(v+pl)}$ s'échange, consiste aussi bien en objets de luxe qu'en subsistances nécessaires et que ce qui est renouvelé par $I_{(v+pl)}$ ce sont les moyens de production des objets de luxe aussi bien que des subsistances nécessaires.)

3. Nous en venons maintenant à l'échange entre *a* et *b*, dans la mesure où il ne s'agit que d'un échange entre capitalistes des deux sous-sections. Dans ce qui précède, nous en avons fini avec le capital variable (400_v) et une partie de la plus-value (100_{pl}) de *a* et avec le capital variable (100_v) de *b*. En outre, nous avons admis que le revenu capitaliste était dans les deux catégories dépensé en moyenne dans la proportion suivante : 2/5 pour le luxe et 3/5 pour des besoins vitaux nécessaires. En dehors des 100 déjà employés à des dépenses de luxe, 60 échoient donc encore pour le luxe à toute la sous-section *a* ; même proportion pour *b*, soit 40.

(II *a*)_{pl} est donc réparti en 240 de subsistances et 160 de moyens de luxe, soit $240 + 160 = 400_{pl}$ (II *a*).

(II *b*)_{pl} se répartit en 60 de subsistances et 40 de luxe : $60 + 40 = 100_{pl}$ (II *b*). Les derniers 40, cette catégorie les consomme sur son propre produit (2/5 de sa plus-value) : les 60 de subsistances, elle les obtient en échangeant 60 de son surproduit contre 60_{pl} (*a*).

Pour la classe capitaliste II tout entière, nous avons donc ($v + pl$ existant en subsistances nécessaires dans la sous-section *a* et en objets de luxe dans *b*) :

II *a* ($400_v + 400_{pl}$) + II *b* ($100_v + 100_{pl}$) = 1 000, réalisés de la façon suivante par ce mouvement : $500_v (a + b)$ [réalisé en $400_v (a)$ et $100_{pl} (a)$] + $500_{pl} (a + b)$ [réalisé en $300_{pl} (a) + 100_v (b) + 100_{pl} (b)$] = 1 000.

Pour *a* et *b*, chacun pris à part, nous obtenons la réalisation suivante :

$$a) \frac{v}{400_v (a)} + \frac{pl}{240_{pl} (a) + 100_v (b) + 60_{pl} (b)} = 800$$

$$b) \frac{v}{100_{pl} (a)} + \frac{pl}{60_{pl} (a) + 40_{pl} (b)} = \frac{200}{1000}$$

Conservons, pour simplifier, la même proportion entre capital variable et capital constant (ce qui, soit dit en passant, n'est absolument pas indispensable) ; à $400_v (a)$ correspond un capital constant de 1 600 et à $100_v (b)$ un capital constant de 400 et nous avons pour II les deux sous-sections suivantes *a* et *b* :

$$II a : 1\,600_c + 400_v + 400_{pl} = 2\,400 ;$$

$$II b : 400_c + 100_v + 100_{pl} = 600 ;$$

et ensemble :

$$2\,000_c + 500_v + 500_{pl} = 3\,000.$$

D'après cette formule, sur les 2 000 II_c en moyens de consommation, qui sont échangés contre 2 000 $I_{(v+pl)}$, 1 600 sont échangés en moyens de production de subsistances nécessaires et 400 en moyens de production d'objets de luxe.

Les 2 000 $I_{(v+pl)}$ se décomposeraient donc eux-mêmes en : ($800_v + 800_{pl}$) I pour *a*, soit 1 600 moyens de production de subsistances nécessaires et ($200_v + 200_{pl}$) I pour *b*, soit 400 moyens de production d'articles de luxe.

Une partie importante non seulement des moyens de travail proprement dits, mais aussi des matières premières et des matières auxiliaires, etc., est de même nature pour les deux sections. En ce qui concerne l'échange des différentes parties de valeur de l'ensemble du produit $I_{(v+pl)}$, cette division serait tout à fait indifférente. Les 800 I_v , comme les 200 I_v sont réalisés par l'opération suivante : le salaire est dépensé en moyens de consommation 1 000 II_c , donc le capital-argent avancé pour ce salaire se distribue de la même manière à son retour entre les producteurs capitalistes de I et remplace pour eux de nouveau en argent, au prorata de leurs mises de fonds, le capital variable qu'ils ont avancé ; d'autre part, pour ce qui est de la réalisation des 1 000 I_{pl} , les capitalistes ici encore tireront de l'ensemble de la seconde moitié de II *c*, soit 1 000, 600 II *a* et 400 II *b* en moyens de consommation, proportionnellement à la grandeur de leur *pl* ; donc ceux qui doivent remplacer le capital constant de II *a* retireront :

$$480 (3/5) \text{ de } 600_c (II a) \text{ et } 320 (2/5) \text{ de } 400_c (II b) = 800 ;$$

ceux qui remplacent le capital constant de II *b* :

$$120 (3/5) \text{ de } 600_c (II a) \text{ et } 80 (2/5) \text{ de } 400_c (II b) = 200.$$

$$\text{Total} = 1\,000$$

Ce qu'il y a d'arbitraire ici, pour I comme pour II, c'est le rapport entre le capital variable et le capital constant, de même que d'avoir choisi le même rapport pour I et II et leurs sous-sections. Cette identité, nous ne l'avons admise que pour simplifier, et supposer des rapports différents ne changerait absolument rien aux conditions du problème ni à sa solution. Mais le résultat qui en découle nécessairement, dans l'hypothèse de la reproduction simple, c'est que :

1. Le nouveau produit-valeur du travail annuel (décomposable en $v + pl$) créé sous la forme naturelle de moyens de production doit être égal en valeur au capital constant *c* de la valeur des produits créés par l'autre partie du travail annuel, reproduite sous forme de moyens de consommation. S'il était moindre que II_c , II ne pourrait remplacer son capital constant en totalité : s'il était plus grand, un excédent resterait inutilisé. Dans les deux cas, l'hypothèse : reproduction simple, ne serait pas respectée.

2. Dans le produit annuel reproduit sous forme de moyens de consommation, le capital variable *v* avancé en argent ne peut être réalisé par ses bénéficiaires,

s'il s'agit des ouvriers travaillant dans les industries de luxe, que dans la fraction des subsistances nécessaires qui matérialise pour les producteurs capitalistes de celles-ci leur plus-value sous sa première forme ; donc, le v , investi dans la production de luxe, est égal à une partie de pl correspondant à son volume de valeur, produit sous forme de subsistances nécessaires ; il doit donc être inférieur à la pl totale – soit $(II a) pl$ – et ce n'est que grâce à la réalisation de ce v en cette partie de pl , que revient sous la forme argent, aux producteurs capitalistes des articles de luxe, le capital variable qu'ils ont avancé. C'est un phénomène tout à fait analogue à la réalisation de $I_{(v+pl)}$ en II_c : sauf que dans le deuxième cas $(II b)_v$ se réalise en une partie de $(II a)_{pl}$, qui lui est égale en volume de valeur. Ces rapports restent déterminants qualitativement pour toute distribution du produit annuel total, dans la mesure où il entre réellement dans le procès de la reproduction annuelle mise en œuvre par la circulation. $I_{(v+pl)}$ ne peut être réalisé qu'en II_c , de même que II_c dans sa fonction de composante du capital productif ne peut se renouveler que par cette réalisation ; de même $(II b)_v$ n'est réalisable qu'en une partie de $(II a)_{pl}$ et c'est seulement de cette façon que $(II b)_v$ peut être reconverti en capital monétaire. Bien entendu, ces formules ne s'appliquent que dans la mesure où tout ceci est vraiment un résultat du procès de reproduction lui-même, donc dans la mesure où, par exemple, les capitalistes de $II b$ ne se procurent pas ailleurs, grâce au crédit, du capital-argent pour v . Quantitativement, par contre, les échanges des diverses parties du produit annuel ne peuvent avoir lieu dans les proportions indiquées ci-dessus, que si l'échelle et les rapports de valeur de la production restent stationnaires et si ces rapports stricts ne sont pas altérés par le commerce extérieur.

Si on disait à la manière d'Adam Smith : $I_{(v+pl)}$ se résolvent en II_c et II_c se résout en $I_{(v+pl)}$, ou encore comme il a l'habitude de le dire souvent, ce qui est encore plus ridicule, $I_{(v+pl)}$ constituent des composants du prix de II_c (ou de sa valeur, il dit *value in exchange* [valeur d'échange]) et II_c constitue le composant total de la valeur de $I_{(v+pl)}$, on pourrait et il faudrait dire de même : $(II b)_v$ se résout en $(II a)_{pl}$, ou $(II a)_{pl}$ en $(II b)_v$, ou encore $(II b)_v$ constitue un composant de la plus-value $II a$ et vice versa : la plus-value se résoudrait ainsi en salaire, ou capital variable, et le capital variable constituerait un « composant » de la plus-value. Cette absurdité se trouve effectivement chez Adam Smith, puisque chez lui le salaire est déterminé par la valeur des subsistances nécessaires, tandis que, par contre, ces valeurs-marchandises le sont par le salaire (capital variable) et la plus-value qu'elles renferment. Il est si absorbé par les fractions qui résulteraient, en système capitaliste, de la décomposition du produit-valeur d'un jour de travail – à savoir $v+pl$ – qu'il en oublie complètement que, dans le simple échange de marchandises, il est absolument indifférent de savoir si les équivalents existant sous des formes naturelles différentes consistent en travail payé ou non, étant donné que, dans les deux cas, leur production coûte autant de travail ; et il oublie qu'il importe aussi peu de savoir si la marchandise de A

est un moyen de production, celle de B un moyen de consommation, si après la vente une marchandise doit faire office d'élément de capital, si l'autre, par contre, entre dans un fonds de consommation et selon Adam serait consommée comme revenu. L'usage que l'acheteur individuel fait de sa marchandise ne fait pas partie de l'échange de marchandises, de la sphère de la circulation, et n'affecte pas la valeur de la marchandise. Le fait que dans l'analyse de la circulation de l'ensemble du produit social annuel il faille tenir compte de la destination d'usage précise, du moment où seront consommés les différents composants de ce produit, ne modifie en rien ces constatations.

Dans l'échange que nous avons constaté plus haut de $(II b)_v$ contre une fraction de $(II a)_{pl}$ de même valeur et dans les échanges ultérieurs entre $(II a)_{pl}$ et $(II b)_{pl}$ nous n'avons nullement supposé que les capitalistes individuels de $II a$ et $II b$, ou leurs collectivités respectives, distribuaient leur plus-value selon une proportion unique entre objets de consommation nécessaires et objets de luxe. L'un dépensera plus pour cette consommation-ci, l'autre plus pour celle-là. Sur le plan de la reproduction simple, nous supposons seulement qu'une somme de valeur égale à la plus-value tout entière est réalisée en fonds de consommation. Ce sont les limites qui sont donc données. A l'intérieur de chaque section, il pourra se faire que les prestations de l'un soient plus importantes en a , celles de l'autre plus considérables en b ; mais ceci se compensera réciproquement, de sorte que les classes capitalistes a et b prises en bloc participent aux deux sous-sections chacune dans la même proportion. Mais les rapports de valeur – la part proportionnelle des deux catégories de producteurs a et b à la valeur totale du produit II – donc aussi un rapport quantitatif déterminé entre les branches de production qui fournissent ces produits – sont nécessairement donnés dans chaque cas concret ; seul le rapport choisi comme exemple est hypothétique : qu'on en prenne un autre, cela ne change rien aux opérations qualitatives ; simplement seraient modifiées les déterminations quantitatives. Mais si, par quelque circonstance que ce soit, une modification réelle des rapports de grandeur de a et de b venait à se produire, les conditions de la reproduction simple seraient également modifiées en conséquence.

$(II b)_v$ se réalisant en une partie équivalente de $(II a)_{pl}$, la reconversion en capital-argent du capital variable avancé en $(II b)_v$, qui remplit de nouveau la fonction de capital variable sous sa forme argent et, partant, l'existence et la reproduction de la fraction de la classe ouvrière occupée dans $II b$ – son approvisionnement en moyens de consommation nécessaires – sont conditionnés par le gaspillage de la classe capitaliste, par l'échange d'une partie importante de sa plus-value contre des articles de luxe ; et ceci exactement dans la proportion où augmente la part d'articles de luxe du produit annuel, où donc la production de luxe absorbe une quantité croissante de la force de travail.

Chaque crise diminue momentanément la consommation de luxe ; elle ralentit,

retarde la reconversion de (II b) en capital-argent, ne la permet que partiellement et jette ainsi une partie des travailleurs des industries de luxe sur le pavé, tandis que, par là même, elle bloque et diminue, par ailleurs, la vente des moyens de consommation nécessaires. Sans parler du tout des ouvriers improductifs, licenciés en même temps — le paiement de leurs services représentait une partie des dépenses de luxe des capitalistes (ces ouvriers eux-mêmes sont dans cette mesure des articles de luxe), — qui prenaient également une part très grande à la consommation des subsistances nécessaires notamment, etc. C'est l'inverse en période de prospérité, et surtout dans les moments où, pendant cette période, s'épanouit la spéculation — où pour d'autres raisons la valeur relative de l'argent, exprimée en marchandises, baisse (sans que se produise par ailleurs de véritable révolution de valeur) et où donc monte le prix des marchandises, indépendamment de leur valeur propre. Ce n'est pas seulement la consommation de subsistances nécessaires qui s'accroît alors : la classe ouvrière (dans laquelle est alors entrée activement son armée de réserve tout entière) prend aussi part momentanément à la consommation des articles de luxe qui, d'ordinaire, lui sont inaccessibles : et en outre aussi à la catégorie d'articles de consommation nécessaires qui, dans leur majorité, ne constituent d'ordinaire des moyens de consommation « nécessaires » que pour la classe capitaliste, phénomène qui, à son tour, provoque une montée des prix.

C'est pure tautologie que de dire : les crises proviennent de ce que la consommation solvable ou les consommateurs capables de payer font défaut. Le système capitaliste ne connaît d'autres modes de consommation que payants, à l'exception de ceux de l'indigent ou du « filou ». Dire que des marchandises sont invendables ne signifie rien d'autre que : il ne s'est pas trouvé pour elles d'acheteurs capables de payer, donc de consommateurs (que les marchandises soient achetées en dernière analyse pour la consommation productive ou individuelle). Mais si, pour donner une apparence de justification plus profonde à cette tautologie, on dit que la classe ouvrière reçoit une trop faible part de son propre produit et que cet inconvénient serait pallié dès qu'elle en recevrait une plus grande part, dès que s'accroîtrait en conséquence son salaire, il suffit de remarquer que les crises sont chaque fois préparées justement par une période de hausse générale des salaires, où la classe ouvrière obtient effectivement une plus grande part de la fraction du produit annuel destinée à la consommation. Du point de vue de ces chevaliers, qui rompent des lances en faveur du « simple » (!) bon sens, cette période devrait au contraire éloigner la crise. Il semble donc que la production capitaliste implique des conditions qui n'ont rien à voir avec la bonne ou la mauvaise volonté, qui ne tolèrent cette prospérité relative de la classe ouvrière que passagèrement et toujours seulement comme signe annonciateur d'une crise⁸.

Nous avons vu plus haut comment le rapport existant entre la production de moyens de consommation nécessaires et celle d'articles de luxe conditionnait

le partage de $II_{(v+pl)}$ entre II a et II b et donc aussi le partage de II_c entre (II a)_c et (II b)_c. Cette répartition a donc une influence fondamentale sur le caractère et les rapports quantitatifs de la production et constitue un facteur essentiel pour la détermination de sa forme générale.

La reproduction simple a, par nature, la consommation pour fin, bien que le désir d'arracher de la plus-value apparaisse comme principe moteur du capitaliste individuel, mais la plus-value — quelle que soit sa grandeur relative — ne doit en définitive servir ici qu'à la consommation individuelle du capitaliste.

Dans la mesure où la reproduction simple est une partie, et la plus importante, de toute reproduction annuelle à échelle élargie, ce mobile va de pair avec celui de l'enrichissement en tant que tel et en même temps s'y oppose. L'affaire, en réalité, paraît plus complexe, parce que des participants (*partners*) au partage du butin — la plus-value du capitaliste — apparaissent sous l'aspect de consommateurs ne dépendant pas de ce capitaliste.

V. — La réalisation des échanges par la circulation monétaire.

Notre développement antérieur a montré que la circulation entre les différentes catégories de producteurs s'opérait suivant le schéma suivant :

1^o Entre la catégorie I et la catégorie II :

$$\begin{aligned} \text{I.} & \quad 4\,000\,c + \frac{1\,000\,v + 1\,000\,pl}{\dots\dots\dots} \\ \text{II.} & \quad \dots\dots\dots 2\,000\,c \dots\dots + 500\,v + 500\,pl. \end{aligned}$$

Nous en avons donc terminé avec la circulation de $II\,c = 2\,000$, échangé contre I ($1\,000\,v + 1\,000\,pl$).

Il reste encore — puisque nous laissons pour l'instant $4\,000\,I\,c$ de côté — la circulation de $v + pl$ à l'intérieur de la catégorie II. Or $II_{(v+pl)}$ se répartissent entre les sous-catégories II a et II b comme suit :

$$2^{\circ} \text{ II. } 500\,v + 500\,pl = a(400\,v + 400\,pl) + b(100\,v + 100\,pl).$$

Les $400\,v$ (a) circulent à l'intérieur de leur propre sous-section : les ouvriers ainsi payés achètent avec cet argent à leurs employeurs, les capitalistes de II a, des subsistances nécessaires qu'ils ont produites eux-mêmes.

Les capitalistes des deux sous-sections dépensent leur plus-value chacun pour $3/5$ en produits de II a (subsistances nécessaires) et pour $2/5$ en produits de II b (objets de luxe), les $3/5$ de la plus-value a, soit 240, sont consommés à l'intérieur même de la sous-section II a : de même les $2/5$ de la plus-value b (produite et existant en objets de luxe) sont consommés à l'intérieur de la sous-section II b.

Entre II a et II b il reste donc encore à échanger :

Du côté II a : $160\,pl$.

Du côté II b : $100\,v + 60\,pl$. Ils se résorbent l'un dans l'autre. Les ouvriers II b

achètent avec leurs 100 reçus en salaire (en argent) des subsistances nécessaires à II a pour un montant de 100. Les capitalistes de II b achètent aussi pour le montant des 3/5 de leur plus-value, soit 60, leurs subsistances nécessaires à II a. Ainsi les capitalistes de II a reçoivent l'argent indispensable pour investir les 2/5 de leur plus-value soit 160 *pl*, selon notre hypothèse, en marchandises de luxe produites par II b (100_v qui se trouvent entre les mains des capitalistes de II b en tant que produit remplaçant le salaire payé et 60_{pl}). Le schéma de cette opération est donc :

$$3^{\circ} \text{ II a } (400_v) + (240_{pl}) + \frac{160_{pl}}{100_v + 60_{pl} + (40_{pl})}$$

b.....

dans lequel les quantités entre parenthèses sont celles qui ne circulent et ne sont consommées qu'à l'intérieur de leur propre sous-section.

Le retour direct du capital-argent avancé en capital variable, qui n'a lieu que pour la section de capitalistes II a, produisant des subsistances nécessaires, n'est qu'une application, modifiée par des conditions spéciales, de la loi générale mentionnée plus haut, en vertu de laquelle l'argent que les producteurs de marchandises avancent à la circulation leur revient lorsque la circulation des marchandises se déroule normalement. D'où il s'ensuit accessoirement que, si derrière le producteur de marchandises lui-même il y a un capitaliste financier qui avance à son tour au capitaliste industriel du capital-argent (au sens le plus strict du mot, donc de la valeur-capital sous la forme argent), le point exact où refluera cet argent, c'est la poche de ce capitaliste financier. Ainsi, quoique l'argent passe plus ou moins par toutes les mains, la masse de l'argent en circulation appartient à la section du capital financier concentrée et organisée sous forme de banques, etc. C'est la façon dont elle avance son capital qui conditionne tout compte fait le retour constant vers elle de ce capital sous la forme argent, bien que cette opération soit à son tour rendue possible par la reconversion du capital industriel en capital monétaire.

Pour la circulation des marchandises, deux choses sont toujours indispensables : des marchandises et de l'argent, mis tous deux en circulation.

« La circulation ne s'éteint ... pas, comme l'échange immédiat, dans le changement de place ou de mains des produits. L'argent ne disparaît point, bien qu'il s'élimine à la fois de chaque série de métamorphoses d'une marchandise. Il se précipite toujours sur le point de la circulation qui a été évacué par la marchandise, etc. » (Livre I^{er}, chap. III, p. [95]).

Par exemple, nous avons supposé dans la circulation entre II c et I (*v* + *pl*) que II a a avancé 500 l. st. en argent pour cette circulation. La circulation entre de grands groupes sociaux de producteurs se décomposant en une infinité de procès de circulation, c'est tantôt un producteur de ce groupe-ci, tantôt celui

d'un autre groupe qui se présentera d'abord comme acheteur — donc qui mettra de l'argent en circulation. Abstraction faite des circonstances individuelles, ce fait est conditionné d'abord par les différences des périodes de production et partant des rotations des divers capitaux-marchandises. Donc II achète pour 500 l. st. une valeur équivalente de moyens de production à I, tandis que celui-ci achète à II des moyens de consommation pour 500 l. st. ; l'argent revient donc à II : ce retour ne l'enrichit en aucune manière. Il a d'abord jeté une somme d'argent de 500 l. st. dans la circulation et en a retiré la même valeur de marchandises. Il vend ensuite des marchandises pour 500 l. st. et retire de la circulation la même valeur d'argent ; c'est ainsi que lui reviennent les 500 l. st. En fait, II a ainsi jeté dans la circulation 500 l. st. d'argent et 500 l. st. de marchandises, soit 1 000 l. st. ; il retire de la circulation 500 l. st. de marchandises et 500 l. st. d'argent. Pour l'échange de 500 l. st. de marchandises I et 500 l. st. de marchandises II, la circulation n'a besoin que de 500 l. st. d'argent ; donc qui a avancé l'argent en achetant la marchandise d'autrui le recouvre en vendant sa propre marchandise. Par suite, si I avait d'abord acheté à II des marchandises pour 500 l. st. et s'il lui avait vendu ensuite des marchandises pour 500 l. st., les 500 l. st., au lieu de revenir à II, seraient revenues à I.

Dans la catégorie I, l'argent investi en salaire, c'est-à-dire le capital variable, avancé sous la forme argent, ne revient pas directement sous cette forme, mais indirectement par un chemin détourné. En II, par contre, les 500 l. st. de salaire reviennent directement des ouvriers aux capitalistes : ce retour est toujours direct là où achat et vente se répètent entre les mêmes personnes de telle sorte qu'elles s'affrontent sans cesse alternativement comme acheteur et comme vendeur de marchandises. Le capitaliste de II paie la force de travail en argent : ce faisant, il incorpore la force de travail à son capital et c'est seulement par cette opération de circulation, qui pour lui n'est que transformation du capital-argent en capital productif, qu'il fait figure de capitaliste industriel en face de l'ouvrier devenu son salarié. Mais ensuite l'ouvrier qui en première instance était vendeur, négociant de sa propre force de travail, affronte en deuxième instance comme acheteur, possesseur d'argent, le capitaliste vendeur de marchandises : c'est ainsi que revient à ce dernier l'argent qu'il a avancé en salaire. Si la vente de ces marchandises ne comporte pas d'escroquerie, etc., mais si on échange des équivalents en marchandises et argent, ce procès n'enrichit pas le capitaliste. Celui-ci ne paie pas l'ouvrier deux fois, en argent d'abord, en marchandises ensuite : son argent lui revient dès que l'ouvrier le change chez lui contre de la marchandise.

Pendant le capital-argent transformé en capital variable — donc l'argent avancé en salaire — joue un rôle essentiel dans la circulation monétaire elle-même, car — la classe ouvrière étant obligée de vivre au jour le jour et ne pouvant donc accorder de longs crédits au capitaliste industriel — il faut avancer du capital variable en argent, pour des délais assez courts, une semaine, etc., si-

multanément en une infinité de points différents de la société. Cette opération doit se répéter à des intervalles relativement courts (plus est bref le laps de temps, plus la somme d'argent totale mise en circulation d'un coup par ce canal peut être relativement réduite), quelles que soient les diverses périodes de rotation des capitaux dans les différentes branches d'industrie. Dans tous les pays de production capitaliste, le capital-argent ainsi avancé constitue une part relativement décisive de la circulation totale, d'autant plus que — avant qu'il ne reflue à son point de départ — cet argent se répand dans les canaux les plus variés et fait office de moyen de circulation pour une foule d'autres affaires.

Étudions maintenant la circulation entre $I_{(v+p)}$ et II_c d'un autre point de vue.

Les capitalistes de I font l'avance de 1 000 l. st. en paiement de salaires : avec cet argent, les ouvriers achètent pour 1 000 l. st. de subsistances aux capitalistes II et ceux-ci, à leur tour, achètent pour la même somme des moyens de production aux capitalistes de I. Ces derniers ont récupéré leur capital variable sous la forme argent, tandis que les capitalistes de II ont reconverti la moitié de leur capital constant de capital-marchandise en capital productif. Les capitalistes de II font une nouvelle avance de 500 l. st. d'argent, pour se procurer auprès de I des moyens de production : les capitalistes de I dépensent cet argent en moyens de consommation de II : les 500 l. st. reviennent ainsi aux capitalistes de II ; ils les avancent à nouveau pour reconvertir en sa forme naturelle productive le dernier quart de leur capital constant transformé en marchandise. Cet argent revient à I qui se procure de nouveau chez II un montant égal de moyens de consommation ; ainsi les 500 l. st. reviennent à II ; les capitalistes de II sont maintenant comme auparavant en possession de 500 l. st. d'argent et de 2 000 l. st. de capital constant, mais ce dernier vient de changer de forme : de capital-marchandise, il est redevenu capital productif. 1 500 l. st. ont permis de mettre en circulation une masse de marchandises de 5 000 l. st. Voici les différentes opérations : 1° I paie aux ouvriers 1 000 l. st. pour l'acquisition d'une égale valeur de force de travail ; 2° avec ces 1 000 l. st. les ouvriers achètent des subsistances à II ; 3° avec le même argent, II achète des moyens de production à I qui retrouve ainsi 1 000 l. st. de capital variable sous la forme argent ; 4° II achète avec 500 l. st. des moyens de production à I ; 5° avec les mêmes 500 l. st. I achète à II des moyens de consommation ; 6° II achète avec les mêmes 500 l. st. des moyens de production à I ; 7° I achète avec ces mêmes 500 l. st. des subsistances à II. II a récupéré les 500 l. st. qu'il avait mises en circulation en plus de ses 2 000 l. st. de marchandises, et pour lesquelles il n'avait retiré de la circulation aucun équivalent en marchandise⁹.

Voici donc comment s'opèrent les échanges :

1° I paie 1 000 l. st. d'argent pour de la force de travail, donc pour de la marchandise, soit 1 000 l. st.

2° Les ouvriers achètent avec leur salaire pour un montant de 1 000 l. st. de moyens de consommation à II ; donc de la marchandise, soit 1 000 l. st.

3° II achète pour les 1 000 l. st. versées par les ouvriers des moyens de production à I pour la même valeur ; donc de la marchandise, soit 1 000 l. st.

Ainsi 1 000 l. st. d'argent sont revenues à I sous la forme argent du capital variable.

4° II achète à I pour 500 l. st. de moyens de production, donc de la marchandise, soit 500 l. st.

5° I achète à II pour les mêmes 500 l. st. des moyens de consommation, donc de la marchandise, soit 500 l. st.

6° II achète à I pour les mêmes 500 l. st. des moyens de production, donc de la marchandise, soit 500 l. st.

7° I achète à II pour les mêmes 500 l. st. des moyens de consommation, donc de la marchandise, soit 500 l. st.

Total de la valeur-marchandise échangée : 5 000 l. st. Les 500 l. st. que II a avancées pour son achat lui sont revenues.

Le résultat, c'est que :

1° I possède du capital variable sous la forme argent, d'un montant de 1 000 l. st. dont il a à l'origine fait l'avance à la circulation ; il a en outre dépensé pour sa consommation individuelle 1 000 l. st. dans l'achat de son propre produit-marchandise ; c'est-à-dire il a dépensé l'argent encaissé pour la vente de moyens de production d'une valeur de 1 000 l. st.

D'un autre côté, la forme naturelle nouvelle que doit revêtir le capital variable qui existe sous la forme argent — à savoir la force de travail — est conservée, reproduite et existe de nouveau grâce à la consommation : c'est le seul article commercialisable de ses possesseurs : il faut qu'ils le vendent, s'ils veulent vivre. Donc est reproduit également le rapport de salariés à capitalistes.

2° Le capital constant de II est remplacé en nature et les 500 l. st. qu'il a avancées à la circulation lui sont revenues.

Pour les ouvriers de I, la circulation est la circulation simple de M-A-M, soit

$$\frac{1}{M} \text{ (force de travail) } - \frac{2}{A} \text{ (1000 l. st. forme argent du capital variable I) } - \frac{3}{M}$$

(subsistances nécessaires pour un montant de 1000 l. st.); ces 1000 l. st. représentent en monnaie, jusqu'à concurrence de la même valeur, le capital constant de II existant sous forme de marchandises, de subsistances.

Pour les capitalistes de II, le procès est le suivant : M-A, conversion en argent d'une partie de leur produit-marchandise et reversion de cet argent en éléments du capital productif, à savoir en une partie des moyens de production qui leur sont indispensables.

Dans l'avance de A (500 l. st.) que font les capitalistes de II pour acheter les autres éléments des moyens de production, on donne par anticipation la forme argent à la partie de II existant encore sous la forme marchandise (moyens de consommation) : dans l'acte A—M, où II achète avec A, tandis que M est vendue par I, l'argent (II) se transforme en une partie du capital productif, tandis que M (I) accomplit l'opération M—A, se transforme en argent : mais cet argent ne représente pas pour I une fraction de la valeur-capital, mais de la plus-value monnayée, qui ne sera dépensée qu'en moyens de consommation.

Dans la circulation A—M... P... M'—A' la première opération A—M d'un capitaliste est la dernière M'—A' de l'autre capitaliste (ou une partie de celle-ci) ; savoir si cet M, par lequel A est transformé en capital productif, représente pour le vendeur de M (qui donc transforme cet M en argent) un élément de capital constant, de capital variable, ou de la plus-value est sans aucune importance pour la circulation des marchandises elles-mêmes.

La section I, quant à l'élément $v + pl$ de son produit-marchandise, tire plus d'argent de la circulation qu'elle n'y en a mis. Premièrement, lui reviennent les 1 000 l. st. de capital variable : deuxièmement, elle vend pour 500 l. st. de moyens de production (voir ci-dessus échange n°4) : ainsi est monnayée la moitié de sa plus-value : puis (échange n°6) elle vend encore pour 500 l. st. de moyens de production, la deuxième moitié de sa plus-value, et de la sorte toute la plus-value a été retirée de la circulation sous la forme argent : donc successivement :

1° Capital variable reconverti en argent, soit 1 000 l. st. ; 2° la moitié de la plus-value monnayée, soit 500 l. st. ; 3° l'autre moitié de la plus-value, soit 500 l. st. ; donc total : 1 000, + 1 000, monnayés = 2 000 l. st. Bien que I n'ait jeté dans la circulation que 1 000 l. st. (en faisant abstraction des transactions permettant la reproduction de I_c que nous étudierons plus tard), il en a retiré le double. Naturellement, la pl monnayée (convertie en A) disparaît aussitôt dans d'autres mains (II) puisque cet argent est dépensé en moyens de consommation. Les capitalistes de I ont retiré en argent exactement autant de valeur qu'ils avaient jeté en marchandise ; que cette valeur soit de la plus-value, c'est-à-dire qu'elle ne coûte rien au capitaliste, cela ne change absolument rien à la valeur même de ces marchandises ; cela nous est donc parfaitement indifférent tant qu'il s'agit de conversion de valeurs dans la circulation des marchandises. Naturellement, comme toutes les formes que revêt au cours de ces changements le capital avancé, cette métamorphose de la plus-value en argent n'est que passagère. Elle ne dure exactement que le temps de l'intervalle entre la conversion de la marchandise I en argent et la conversion qui lui succède de l'argent I en marchandise II.

Si l'on supposait des temps de rotation plus brefs — ou, du point de vue de la circulation simple des marchandises, une circulation plus rapide de l'argent, — il suffirait de moins d'argent encore pour faire circuler les valeurs-marchandises échangées ; le total est toujours déterminé — le nombre des échanges succes-

sifs étant donné — par le total du prix, ou le total de la valeur des marchandises en circulation. Il est pour cette opération absolument indifférent de savoir quelle est dans cette somme de valeurs la proportion de plus-value, d'une part, et de valeur-capital, d'autre part.

Si, dans notre exemple, le salaire était payé dans I quatre fois par an, soit $4 \times 250 = 1 000$, 250 l. st. en argent suffiraient donc pour la circulation $I_v - 1/2 I_c$ et pour la circulation entre le capital variable I_v et la force de travail I. De même, si la circulation entre I_{pl} et I_c avait lieu en quatre rotations, il ne faudrait que 250 l. st., donc au total une somme d'argent ou un capital-argent de 500 l. st. pour une circulation de marchandises d'un montant de 5 000 l. st. La plus-value serait alors monnayée en quatre fois par quarts successifs au lieu de l'être en deux fois successivement par moitié.

Si, dans l'échange n°4, c'était I qui apparaissait comme acheteur, à la place de II et par suite dépensait 500 l. st. d'argent en moyens de consommation d'un égal volume de valeur, II achèterait ensuite dans l'opération n°5 des moyens de production avec les mêmes 500 l. st. ; 6° I achète alors des moyens de consommation avec les mêmes 500 l. st. ; 7° II achète avec les mêmes 500 l. st. des moyens de production ; finalement, donc, les 500 l. st. reviennent à I comme elles revenaient précédemment à II. La plus-value est ici monnayée par de l'argent dépensé par son propre producteur capitaliste pour sa consommation privée ; cet argent représente une anticipation de revenu, une anticipation de recette sur la plus-value recélée par la marchandise encore à vendre. La transformation de la plus-value en argent n'est pas le fait de la récupération des 500 l. st. : car à côté des 1 000 l. st. en marchandises I_v , à la fin de l'échange n°4, I a jeté dans la circulation 500 l. st. en argent ; c'était là de l'argent additionnel, et non pas — autant que nous le sachions — le produit de la vente de marchandises. Lorsque cet argent retournera à I, celui-ci aura seulement recouvré son argent additionnel et non pas monnayé sa plus-value. La transformation de la plus-value I en argent n'a lieu que par la vente des marchandises I_{pl} , qui la recèlent, et ne dure chaque fois qu'autant que l'argent réalisé par la vente de la marchandise n'est pas de nouveau dépensé en moyens de consommation.

I achète à II des moyens de consommation avec de l'argent additionnel (500 l. st.) ; cet argent est déboursé par I, qui en possède l'équivalent dans la marchandise II ; l'argent revient pour la première fois parce que II achète à I pour 500 l. st. de marchandise, il revient donc en tant qu'équivalent de la marchandise vendue par I, mais cette marchandise ne coûte rien à I, constitue donc pour lui de la plus-value, et ainsi l'argent qu'il a mis en circulation lui-même sert à monnayer sa propre plus-value ; de même, dans son second achat (n°6), I a reçu son équivalent en marchandise II. Mettons maintenant que II n'achète pas (n°7) des moyens de production à I, I aurait en fait payé pour 1 000 l. st. de moyens de consommation — il aurait consommé toute sa plus-value comme revenu — à savoir : 500 en ses marchandises I (moyens de production) et 500 en

argent ; par contre, il aurait encore en stock pour 500 l. st. de ses marchandises I (moyens de production) et aurait en moins 500 l. st. en argent.

Par contre, II aurait les trois quarts de son capital constant reconvertis de la forme capital-marchandise en capital productif, et un quart en capital-argent (500 l. st.), en fait, sous forme d'argent improductif ou d'argent qui interrompt sa fonction et reste en réserve. Si cette situation se prolongeait. II serait obligé de réduire d'un quart l'échelle de sa reproduction. Mais les 500 en moyens de production, que I a sur les bras, ne sont pas de la plus-value existant sous la forme marchandise. Elles sont là à la place des 500 l. st. d'argent que I possédait à côté de sa plus-value de 1 000 l. st. en marchandise et dont il a fait l'avance. En tant qu'argent, elles existent sous une forme qui peut toujours être réalisée ; en tant que marchandises, elles sont pour l'instant invendables. Il est bien évident que la reproduction simple (dans laquelle chaque élément du capital productif dans II comme dans I doit être remplacé) n'est ici possible que si les 500 jaunets réintègrent le nid de I, qui les a d'abord laissés s'envoler.

Si un capitaliste (nous n'avons plus ici affaire qu'à des capitalistes industriels, qui, du même coup, représentent toutes les autres catégories de capitalistes) dépense de l'argent en moyens de consommation, cet argent est perdu pour lui, il a suivi la voie de toute chose d'ici-bas. Pour qu'il lui revienne, il faut qu'il le pêche dans la circulation en échange de marchandises — donc grâce à son capital-marchandise. La valeur de chaque élément de son produit marchand, c'est-à-dire celle de chaque marchandise prise isolément, est décomposable pour lui, comme la valeur de son produit-marchandise annuel tout entier (qui pour lui équivaut à son capital-marchandise), en capital constant, capital variable et plus-value. La conversion en argent de chaque marchandise isolée (qui est un élément du produit marchand) est donc en même temps la transformation en argent d'une certaine quantité de la plus-value que recèle le produit-marchandise tout entier. Dans le cas donné, il est donc exact, à la lettre, de dire que le capitaliste a jeté lui-même l'argent dans la circulation — et cela en le dépensant en moyens de consommation — opération par laquelle sa plus-value est monnayée, autrement dit réalisée. Bien entendu, il ne s'agit pas des mêmes pièces d'argent, mais d'une somme en espèces sonnantes, égale en totalité ou en partie à celle que le capitaliste a jetée dans la circulation pour satisfaire ses besoins personnels.

En pratique, l'opération a lieu de deux façons : si l'affaire n'a été inaugurée que pendant l'année en cours, il se passera un bon moment, quelques mois dans le meilleur des cas, avant que le capitaliste puisse dépenser pour sa consommation personnelle de l'argent provenant de ses rentrées. Il ne suspend pas pour autant sa consommation un seul instant. Il se fait à lui-même une avance d'argent sur la plus-value à gagner (peu importe ici qu'il tire cet argent de sa poche ou, par le crédit, de la poche d'un autre) ; ce faisant, il avance aussi un moyen qui va circuler et permettra de réaliser la plus-value réalisable par la suite. Si, par

contre, l'affaire fonctionne régulièrement depuis longtemps déjà, débours et recettes se répartissent sur l'année à diverses échéances. Mais il est une chose qui se poursuit sans interruption : c'est la consommation du capitaliste ; elle est calculée par anticipation sur les recettes habituelles ou attendues et son volume en constitue une certaine proportion. A chaque vente de marchandise, une partie de la plus-value à obtenir dans l'année est réalisée. Mais si, au cours de l'année entière, on ne vendait que tout juste assez de marchandise produite pour remplacer le capital constant et variable qu'elle représente, ou encore si les prix s'effondraient de telle sorte que la vente de la production marchande de toute l'année ne permette de réaliser que la valeur-capital avancée qu'elle recèle, alors apparaîtrait clairement le caractère d'anticipation de l'argent dépensé sur une plus-value à venir. Si notre capitaliste fait faillite, ses créanciers et le tribunal rechercheront si les dépenses privées qu'il a faites par anticipation étaient dans un juste rapport avec le volume de son affaire et la rentrée de plus-value correspondant habituellement ou normalement à son affaire.

Mais, par rapport à la classe capitaliste tout entière, la thèse que cette classe est obligée de mettre elle-même en circulation l'argent nécessaire à la réalisation de sa plus-value (et nécessaire aussi à la circulation de son capital constant et variable), non seulement ne paraît pas être un paradoxe, mais c'est la condition nécessaire du mécanisme tout entier : car ici il n'y a que deux classes en présence : la classe ouvrière, qui ne dispose que de sa force de travail ; la classe capitaliste, qui possède le monopole des moyens de production sociaux comme de l'argent. Si la classe ouvrière avançait par ses propres moyens, au départ, l'argent nécessaire à la réalisation de la plus-value contenue dans les marchandises, c'est là que résiderait le paradoxe. Cependant, dans tous les cas, le capitaliste individuel ne procède à cette avance que dans la forme suivante : il fait acte d'acheteur, *dépense* de l'argent pour acheter des moyens de consommation, ou *avance* de l'argent pour acheter des éléments de son capital productif, soit de la force de travail, soit des moyens de production. Il ne lâche jamais l'argent que contre un équivalent. Il n'avance jamais de l'argent à la circulation autrement qu'il lui avance de la marchandise. Les deux fois, il agit comme point de départ de leur circulation.

Le déroulement réel de l'opération est obscurci par deux faits :

1. L'apparition, dans le procès de circulation du capital industriel, du *capital commercial* (dont la forme première est toujours l'argent, puisque le marchand en tant que marchand ne fabrique pas de « produit » ou de « marchandise ») et du *capital financier*, comme objets que manipule une espèce particulière de capitalistes.

2. La division de la plus-value — qui, en premier lieu, doit nécessairement se trouver toujours dans les mains du capitaliste industriel — en diverses catégories, dont les représentants apparaissent aux côtés du capitaliste industriel : le propriétaire foncier (pour la rente du sol), l'usurier (pour l'intérêt) et le gouverne-

ment et ses fonctionnaires, les rentiers, etc. Ces gaillards apparaissent vis-à-vis du capitaliste industriel comme acheteurs, et en cela ils semblent monnayer ses marchandises : pour leur part, ils mettent eux aussi « de l'argent » en circulation et le capitaliste industriel le reçoit d'eux. Mais on oublie toujours d'où ils l'ont tiré primitivement et d'où ils continuent toujours à le tirer de nouveau.

VI. — *Le capital constant de la section I^o.*

Il nous reste encore à étudier le capital constant de la section I, soit 4 000 l.c. Cette valeur est égale à la valeur des moyens de production consommés dans la production de cette masse de marchandises et qui réapparaît dans le produit-marchandise I. Cette valeur qui réapparaît n'a pas été produite dans le procès de production I, mais y est entrée l'année d'avant comme valeur constante, comme valeur donnée de ses moyens de production ; elle existe maintenant dans toute la portion de la masse de marchandises I qui n'est pas absorbée par la section II ; la valeur de cette masse de marchandises, qui reste ainsi entre les mains des capitalistes de I, est égale aux 2/3 de la valeur de leur produit-marchandise annuel total. Pour le capitaliste individuel qui produit un moyen de production particulier, nous avons pu dire : il vend son produit-marchandise, il le convertit en argent. En le convertissant en argent, il a aussi reconverti en argent la portion de valeur constante de son produit. Avec cette portion de valeur convertie en argent, il rachète alors à d'autres vendeurs de marchandises ses propres moyens de production ou encore il convertit la part de valeur constante de son produit en une forme naturelle qui lui permette d'exercer de nouveau la fonction de capital constant productif. Maintenant, par contre, cette hypothèse devient impossible. La classe capitaliste de I englobe l'ensemble des capitalistes produisant des moyens de production. En outre, le produit-marchandise de 4 000 qui est resté entre leurs mains est une partie du produit social qui ne peut être échangée contre aucune autre, car il n'existe plus d'autre fraction du produit annuel. Excepté ces 4 000, on a déjà disposé de tout le reste ; une fraction a été absorbée par le fonds de consommation social et une autre doit remplacer le capital constant de la section II, qui a déjà échangé tout ce dont elle peut disposer pour l'échange avec la section I.

Cette difficulté se résout très simplement, quand on considère que dans sa forme naturelle tout le produit-marchandise de I consiste en moyens de production, c'est-à-dire qu'il se compose des éléments matériels du capital constant lui-même. On constate ici le même phénomène que précédemment pour II, simplement sous un autre aspect. Pour II, le produit-marchandise tout entier consistait en moyens de consommation ; une partie, dont la mesure était fournie par la somme du salaire et de la plus-value contenus dans ce produit-marchandise, pouvait donc en être consommée par ses propres producteurs. Ici,

dans I, tout le produit-marchandise consiste en moyens de production, bâtiments, machines, récipients, matières premières et auxiliaires, etc. Une partie de ceux-ci, celle qui remplace le capital constant utilisé dans cette sphère, peut donc fonctionner immédiatement de nouveau sous sa forme naturelle comme partie intégrante du capital productif. Dans la mesure où elle entre dans la circulation, elle circule à l'intérieur de la section I. Dans II, une partie du produit-marchandise est consommée en nature individuellement par ses propres producteurs, dans I, au contraire, une partie du produit est consommée en nature productivement par ses producteurs capitalistes.

Dans la fraction du produit-marchandise $I = 4000_c$, le capital constant consommé dans cette catégorie réapparaît sous une forme naturelle telle qu'il peut exercer de nouveau immédiatement la fonction de capital constant productif. Dans II, la fraction du produit-marchandise de 3 000, dont la valeur est égale à la somme du salaire et de la plus-value (soit 1 000), entre directement dans la consommation individuelle des capitalistes et ouvriers de II, tandis que la valeur-capital constante de ce produit-marchandise (soit 2 000) ne peut, par contre, entrer de nouveau dans la consommation productive des capitalistes de II, mais doit être remplacée par échange avec I.

Dans I, au contraire, la fraction de son produit-marchandise de 6 000, dont la valeur est égale à la somme salaire et plus-value (soit 2 000), n'entre pas dans la consommation individuelle de ses producteurs et, en raison de sa forme naturelle, elle ne saurait y entrer. Il faut d'abord qu'elle soit échangée avec II. Inversement, la part de valeur constante de ce produit (4 000) se trouve revêtir une forme naturelle qui lui permet — si l'on considère la classe capitaliste I tout entière — de remplir la fonction de capital constant de cette classe. Autrement dit, tout le produit de la section I consiste en valeurs d'usage, qui, en raison de leur forme naturelle — en système de production capitaliste, — ne peuvent servir que d'éléments du capital constant. De ce produit d'une valeur de 6 000, un tiers (2 000) remplace donc le capital constant de la section II et les deux autres tiers, le capital constant de la section I.

Le capital constant consiste en une masse de groupes de capitaux différents, investis dans les diverses branches où l'on produit des moyens de production : tant dans les usines sidérurgiques, tant dans les mines de charbon, etc. Chacun de ces groupes de capitaux ou chacun de ces capitaux sociaux globaux se compose à son tour d'une quantité plus ou moins grande de capitaux individuels fonctionnant d'une manière autonome. En premier lieu, le capital de la société, par exemple 7 500 (ce chiffre peut représenter des millions, etc.), se décompose en différents groupes de capitaux ; le capital social de 7 500 se décompose en fractions particulières dont chacune est investie dans une branche de production particulière ; la fraction de valeur-capital de la société investie dans chaque branche de production particulière comprend au point de vue de sa forme naturelle et les moyens de production de chaque sphère de production particu-

lière et la force de travail de qualification voulue, nécessaire à la marche du travail dans cette sphère. Selon le genre de travail¹¹ spécifique requis dans chacune des sphères de production, la division du travail fait subir à cette force de travail diverses modifications. La fraction du capital social investie dans chaque branche de production particulière se compose à son tour de la somme des capitaux individuels, fonctionnant d'une manière autonome, qui y sont investis. Il va de soi que ce raisonnement s'applique aux deux sections, à I comme à II.

Quant à la valeur-capital constante qui réapparaît dans I sous la forme de son produit-marchandise, elle rentre aussi comme moyen de production pour une part dans la sphère de production particulière (ou même dans l'entreprise particulière) d'où elle est sortie comme produit ; par exemple, le blé dans la production de blé ; le charbon dans la production de charbon ; le fer sous forme de machines dans la production de fer, etc.

Cependant, les produits partiels composant la valeur-capital constante de I, qui ne rentrent pas directement dans leur sphère de production particulière ou individuelle, ne font que changer de place. Sous leur forme naturelle, ils entrent dans une autre sphère de production de la section I, tandis que le produit d'autres sphères de production de la section I les remplace en nature. C'est un simple changement de place de ces produits. Ils entrent tous en I, en qualité d'éléments qui remplacent le capital constant ; seulement, au lieu de le faire dans un groupe de I, ils le font dans un autre. S'il y a ici échange entre les divers capitalistes de I, c'est l'échange d'une forme naturelle de capital constant contre une autre forme naturelle de capital constant, d'une sorte de moyens de production contre d'autres sortes de moyens de production. C'est l'échange réciproque des différents éléments individuels de capital constant de I. Les produits, s'ils ne servent pas directement de moyens de production dans leurs propres branches de production, sont écartés de leur sphère de production, passent dans une autre et se remplacent ainsi réciproquement. En d'autres termes (exactement comme cela s'est produit dans II pour la plus-value), chaque capitaliste de I retire de cette masse de marchandises les moyens de production correspondants qui lui sont nécessaires, dans la proportion où il est copropriétaire de ce capital constant de 4 000. Si, au lieu d'être capitaliste, la production était socialisée, il est clair que ces produits de la section I n'en seraient pas moins continuellement distribués de nouveau, aux fins de reproduction comme moyens de production entre les branches de production de cette section : une partie resterait dans la sphère de production d'où elle est issue en tant que produit, une autre partie, par contre, en serait écartée et passerait dans d'autres centres de production et ainsi se produirait un continuel va-et-vient entre les divers centres de production de cette section.

VII. – Capital variable et plus-value dans les deux sections.

La valeur totale des moyens de consommation produits annuellement est donc égale au capital variable de II, reproduit pendant l'année, à quoi s'ajoute la plus-value de II nouvellement produite (c'est-à-dire qu'elle est égale à la valeur produite pendant l'année par II), plus le capital variable de I reproduit pendant l'année, à quoi s'ajoute la plus-value de I nouvellement produite (soit donc la valeur produite dans l'année par I).

Dans l'hypothèse de la reproduction simple, la valeur totale des moyens de consommation produits annuellement est donc égale au produit-valeur annuel, c'est-à-dire égale à la totalité de la valeur produite pendant l'année par le travail social ; et il faut qu'il en soit ainsi puisque dans la reproduction simple toute cette valeur est consommée.

La journée de travail social totale se divise en deux parties :

1. Travail nécessaire : il crée au cours de l'année une valeur de 1 500_v ;

2. Surtravail : il crée une valeur additionnelle ou plus-value de 1 500_{pl}. La somme de ces valeurs (soit 3 000) est égale à la valeur des moyens de consommation produits annuellement (3 000). La valeur totale des moyens de consommation produits annuellement est donc égale à la valeur totale que la journée de travail social totale produit pendant l'année ; elle est égale à la somme de la valeur du capital social variable et de la plus-value sociale, c'est-à-dire égale au nouveau produit annuel total.

Mais nous savons que, bien que ces deux grandeurs de valeur coïncident, la valeur totale des marchandises de II (moyens de consommation) n'en a pour autant nullement été produite dans cette section de la production sociale. Elles coïncident parce que la valeur-capital constante qui réapparaît dans II est égale à la valeur nouvellement produite dans I (capital variable + plus-value) ; et que, par suite, $I(v + pl)$ peut acheter la fraction des produits de II qui, pour ses producteurs (dans la section II), représente de la valeur-capital constante. On voit en conséquence pourquoi, du point de vue social, la valeur du produit de II peut se décomposer en $v + pl$, bien que, pour les capitalistes de cette section, la valeur de ce produit se décompose en $c + v + pl$. Il en est ainsi seulement parce que II_c est ici égal à $I(v + pl)$ et que ces deux parties constitutives du produit social en s'échangeant prennent chacune la forme naturelle de l'autre ; donc, après cette transaction, II_c existe de nouveau en moyens de production et $I(v + pl)$, par contre, en moyens de consommation.

Et c'est ce fait qui a amené Adam Smith à affirmer que la valeur du produit annuel se décomposait en $v + pl$. Ceci ne vaut : 1. que pour la partie du produit annuel qui se compose de moyens de consommation et 2. ce n'est pas valable si l'on veut dire par là que cette valeur totale est produite en II et que la valeur

de ses produits est donc égale à la somme du capital variable avancé en II et de la plus-value produite en II. Ce n'est valable que dans le sens suivant :

$$II_{(c+v+pl)} = II_{(v+pl)} + I_{(v+pl)} \text{ ou } II_c = I_{(v+pl)}$$

Il s'ensuit en outre :

La journée de travail social (c'est-à-dire le travail dépensé pendant l'année entière par l'ensemble de la classe ouvrière) ne se divise, comme chaque journée de travail individuelle, qu'en deux parties, travail nécessaire plus surtravail, et, en conséquence, la valeur produite par cette journée de travail ne se divise, elle aussi, qu'en deux parties, le capital variable, c'est-à-dire la portion de valeur grâce à laquelle l'ouvrier achète les moyens de sa propre reproduction, et la plus-value, que le capitaliste peut dépenser pour sa propre consommation individuelle. Il n'en reste pas moins, cependant, qu'au point de vue social une partie de la journée de travail social est uniquement dépensée pour *produire du capital constant frais*, à savoir des produits qui sont destinés exclusivement à exercer dans le procès de travail la fonction de moyens de production, et donc de capital constant dans le procès de mise en valeur qui accompagne le procès de travail. Dans notre hypothèse, la journée de travail social totale est représentée par une valeur en argent de 3000, dont 1/3 seulement, soit 1000, est produit dans la section II, qui produit des moyens de consommation, c'est-à-dire des marchandises dans lesquelles se réalisent finalement la totalité du capital variable et la totalité de la plus-value de la société. Selon cette hypothèse, les 2/3 de la journée de travail social sont donc employés à produire du capital constant neuf. Sans doute du point de vue du capitaliste individuel et des ouvriers de la section I, ces 2/3 de la journée de travail social ne servent qu'à produire du capital variable et de la plus-value, tout comme le dernier tiers de la journée de travail social dans la section II, mais du point de vue social — et également si l'on étudie la valeur d'usage du produit — ces 2/3 de la journée de travail social ne servent cependant qu'à remplacer du capital constant engagé dans le procès de consommation productive ou déjà consommé. Même du point de vue individuel, ces 2/3 de la journée de travail produisent, il est vrai, une valeur totale qui n'est égale pour son producteur qu'au capital variable augmenté de la plus-value, mais ils ne produisent pas de valeurs d'usage d'une espèce telle que salaire ou plus-value puissent y être dépensés : leur produit est un moyen de production.

Il faut remarquer tout d'abord que pas une seule fraction de la journée de travail social ne sert ni en I, ni en II, à produire la valeur du capital constant employé et fonctionnant dans ces deux grandes sphères de production. Elles ne produisent que de la valeur additionnelle, $2000 I_{(v+pl)} + 1000 II_{(v+pl)}$, qui constitue un complément au capital constant $4000 I_c + 2000 II_c$. La valeur nouvelle, produite sous forme de moyens de production, n'est pas encore du capital constant. Elle est seulement destinée à en exercer à l'avenir la fonction.

La totalité du produit de II — moyens de consommation — est, du point de vue de sa valeur d'usage, concrètement, sous sa forme naturelle, le produit du tiers de la journée de travail social fourni par II, c'est le produit des travaux sous leur forme concrète : travail du tisserand, du boulanger, etc., qui ont été employés dans cette section : c'est le produit de ce travail dans la mesure où il fonctionne comme l'élément subjectif du procès de travail. Quant à la partie de valeur constante de ce produit II, par contre, elle ne réapparaît que dans une valeur d'usage nouvelle, dans une forme naturelle nouvelle, les moyens de consommation, alors qu'antérieurement elle existait sous forme de moyens de production. Par le procès de travail, sa valeur a été transférée de son ancienne à sa nouvelle forme naturelle. Mais la *valeur* de ces 2/3 de la valeur des produits, soit 2000, n'a pas été produite dans le procès de mise en valeur de cette année-ci.

Tout comme du point de vue du procès de travail, le produit II est le résultat de travail vivant, nouvellement en fonction, et des moyens de production qui lui sont fournis et qu'on suppose exister déjà, qui constituent les conditions matérielles dans lesquelles il se réalise. de même du point de vue du procès de mise en valeur, la valeur du produit II (soit 3000) se compose de la nouvelle valeur ($500_v + 500_{pl} = 1000$) produite par le 1/3 de la journée de travail social qui vient de s'ajouter au travail antérieur et d'une valeur constante, dans laquelle sont matérialisés les 2/3 d'une journée de travail social passée, qui s'est écoulée antérieurement au procès de production II, étudié ici. Cette fraction de valeur du produit II est représentée dans une portion du produit lui-même. Elle existe en une certaine quantité de moyens de consommation d'une valeur de 2000, égale aux 2/3 d'une journée de travail social. C'est sous cette nouvelle forme d'usage qu'elle réapparaît. L'échange d'une partie des moyens de consommation, soit $2000 II_c$, contre des moyens de production I, soit $I (1000_v + 1000_{pl})$, est donc, en réalité, l'échange des 2/3 de la totalité de la journée de travail, qui ne constituent pas une fraction du travail de cette année, mais se sont écoulés avant cette année-ci, contre les 2/3 de la journée de travail de cette année, nouvellement ajoutés cette année. Il serait impossible que les 2/3 de la journée de travail social de cette année soient employés dans la production de capital constant et constituent en même temps du capital variable et de la plus-value pour leurs propres producteurs, s'ils n'avaient pas dû s'échanger contre une fraction de valeur des moyens de consommation consommés annuellement, qui recélait les 2/3 d'une journée de travail réalisée et dépensée avant cette année et non dans le courant de celle-ci. C'est l'échange de 2/3 de journée de travail de cette année contre 2/3 de journée de travail dépensés avant cette année, l'échange entre du temps de travail de cette année et celui de l'année précédente. Et voilà qui nous explique l'énigme : voilà pourquoi le produit (en valeur) de la totalité de la journée de travail social peut se résoudre en capital variable et plus-value, quoique les 2/3 de cette journée de travail n'aient pas été dépensés

dans la production d'objets permettant de réaliser capital variable ou plus-value, mais au contraire dans la production de moyens de production destinés à remplacer le capital usé pendant l'année. Et ceci explique facilement que 2/3 de la valeur des produits II, dans lesquels capitalistes et ouvriers I réalisent le capital variable et la plus-value qu'ils ont produits (et qui constituent les 2/9 de la valeur de l'ensemble des produits de l'année), soient, au point de vue de leur valeur, le produit des 2/3 d'une journée de travail social écoulée avant cette année-ci.

La somme du produit social de I et de II, moyens de consommation et moyens de production, est certes en valeur d'usage, concrètement, considérée sous sa forme naturelle, le produit du travail de cette année, mais seulement dans la mesure où ce travail lui-même est considéré comme travail utile, concret, et ce n'est plus vrai si on le considère comme dépense de force de travail, comme travail créateur de valeur. Et même la première affirmation ne vaut que dans ce sens : les moyens de production n'ont pu se transformer en un nouveau produit, en produit de cette année, que grâce au travail qui leur a été ajouté, au travail vivant qui les utilise. Mais réciproquement aussi, sans moyens de production indépendants de lui, sans moyens de travail et matières de production, le travail de cette année n'aurait pu se transformer en produit.

VIII. — Le capital constant dans les deux sections.

Quant à la valeur totale du produit — 9 000 — et aux catégories qui la composent, son analyse ne présente pas de difficulté plus grande que celle de la valeur du produit d'un capital individuel : au contraire, c'est la même analyse.

Le produit social total d'une année contient dans notre cas trois journées de travail social d'une année. La valeur de chacune de ces journées de travail s'exprime par le nombre 3 000, par suite, la valeur du produit total s'exprimera par $3 \times 3\,000 = 9\,000$.

De plus, sur ce temps de travail, il s'est écoulé *avant* le procès de production d'un an, dont nous analysons le produit : dans la section I, 4/3 de journée de travail [produit (en valeur) 4 000] et dans la section II, 2/3 de journée de travail [produit (en valeur) 2 000]. Au total, 2 journées de travail social dont le produit égale, en valeur, 6 000. C'est pourquoi $4\,000 I_c + 2\,000 II_c = 6\,000$ figurent comme valeur des moyens de production réapparaissant dans la valeur de la production sociale totale, ou valeur-capital constante.

De plus, la journée de travail social annuelle nouvellement ajoutée dans la section I comprend 1/3 de travail nécessaire, ou travail qui remplace la valeur du capital variable $1\,000 I_v$ et paie le prix du travail employé dans I. De même dans II, 1/6 de la journée de travail social est du travail nécessaire d'un montant de 500. Donc, $1\,000 I_v + 500 II_v = 1\,500_v$, qui exprime la valeur de la demi-journée de travail social, est l'expression de valeur de la première moitié de la journée

de travail globale, qui consiste en travail nécessaire et a été ajoutée cette année.

Enfin, dans I, 1/3 de la journée de travail totale — valeur produite égale 1 000 — est du surtravail ; dans II, 1/6 de la journée de travail — produit 500 — est du surtravail ; ensemble, ils constituent l'autre moitié de la journée de travail ajoutée. D'où il résulte que la plus-value globale produite est de $1\,000 I_{pl} + 500 II_{pl} = 1\,500_{pl}$.

Donc :

Portion de capital constant de la valeur des produits de la société (c) :

Deux journées de travail dépensées avant le procès de production ; expression de valeur = 6 000.

Travail nécessaire dépensé pendant l'année (v) :

Une demi-journée de travail dépensée dans la production de l'année ; expression de valeur = 1 500.

Plus-value dépensée pendant l'année (pl) :

Une demi-journée de travail dépensée dans la production de l'année ; expression de valeur = 1 500.

Valeur produite par le travail annuel (v + pl) = 3 000.

Valeur totale des produits (c + v + pl) = 9 000.

La difficulté ne réside donc pas dans l'analyse de la valeur du produit social elle-même. Elle naît de la comparaison des éléments de *valeur* du produit social avec ses éléments *matériels*.

La portion de valeur constante qui, simplement, réapparaît, est égale à la valeur de la fraction de ce produit qui consiste en *moyens de production* et y est matérialisée.

Le nouveau produit-valeur de l'année, soit (v + pl), est égal à la valeur de la fraction de ce produit qui consiste en *moyens de consommation* et y est matérialisée.

Mais, à part quelques exceptions négligeables ici, les moyens de production et les moyens de consommation sont des catégories de marchandises totalement différentes, des produits de formes naturelles ou d'usage totalement différents, donc aussi les produits de travaux concrets de genres totalement différents. Le travail qui emploie des machines pour produire des subsistances est tout différent du travail qui fabrique des machines. La totalité de la journée de travail annuelle, dont la valeur est exprimée par 3 000, semble dépensée à produire des moyens de consommation égaux à 3 000, dans lesquels ne réapparaît aucune fraction de valeur constante, puisque ces $3\,000 = 1\,500_v + 1\,500_{pl}$ ne se résolvent qu'en capital variable et plus-value. Par ailleurs, la valeur-capital constante, soit 6 000, apparaît à son tour dans une sorte de produits, les moyens de production, tout à fait différents des moyens de consommation, tandis qu'aucune fraction de la journée de travail social ne semble dépensée à produire ces nouveaux produits ; cette journée de travail tout entière semble bien plutôt ne comprendre

que des genres de travaux, dont le résultat n'est pas des moyens de production, mais des moyens de consommation. Le mystère est déjà éclairci. En valeur, le produit du travail annuel est égal à la valeur des produits de la section II, à la valeur totale des moyens de consommation nouvellement produits. Mais la valeur de ces produits est supérieure de $2/3$ à la fraction du travail de l'année dépensée à l'intérieur de la sphère de production des moyens de consommation (section II). $1/3$ seulement du travail de l'année est dépensé pour cette production. $2/3$ de ce travail annuel sont dépensés à produire des moyens de production, donc dans la section I. En valeur, le produit créé pendant ce temps dans la section I, égal à la somme de capital variable et de plus-value produits en I, est égal à la valeur-capital constante de II qui réapparaît dans II en moyens de consommation. Ils peuvent donc s'échanger réciproquement et se remplacer en nature. La valeur totale des moyens de consommation de II est en conséquence égale à la somme du nouveau produit-valeur de I + II ou encore $II(c + v + p) = I(v + p) + II(v + p)$, donc égale à la somme de la nouvelle valeur produite par le travail de l'année sous forme de $v + p$.

D'un autre côté, la valeur totale des moyens de production (I) est égale à la somme de la valeur-capital constante réapparaissant sous la forme des moyens de production (I) et de celle qui réapparaît sous la forme de moyens de consommation (II), donc elle est égale à la somme de valeur-capital constante qui réapparaît dans le produit total de la société. Cette valeur totale est égale à l'expression de valeur de $4/3$ de journée de travail écoulés avant le procès de production de I et $2/3$ écoulés avant le procès de production de II, donc au total à deux journées entières de travail.

Dans le produit social annuel, la difficulté vient donc de ce que la portion de valeur constante se présente sous l'aspect de produits – moyens de production – d'un genre tout différent de ceux – moyens de consommation – qui représentent la nouvelle valeur ($v + p$) ajoutée à cette part de valeur constante. Cela donne l'illusion que, du point de vue de la valeur, $2/3$ de la masse des produits consommés se retrouvent sous une forme nouvelle, en tant que produit nouveau, sans que la société ait dépensé à les produire un quelconque travail. Avec le capital individuel, cela n'a pas lieu. Chaque capitaliste individuel emploie un mode de travail concret bien défini, qui transforme les moyens de production qui lui sont particuliers en un produit¹². Par exemple, supposons que le capitaliste soit fabricant de machines, que le capital constant dépensé pendant l'année soit de 6000_c , le capital variable de 1500_v , la plus-value de 1500_p ; le produit sera de 9000 , disons un produit de 18 machines de 500 chacune. Le produit tout entier consiste ici en une seule et même forme : en machines. (S'il en produit plusieurs sortes, chacune est comptée à part.) Le produit-marchandise est tout entier produit du travail dépensé pendant l'année pour la construction de machines, c'est la combinaison du même mode de travail concret avec les mêmes moyens de production. En conséquence, les différents éléments de la valeur du produit

se présentent sous la même forme naturelle : 12 machines recèlent 6000_c ; 3 machines, 1500_v ; 3 machines, 1500_p . Il est bien évident ici que, si la valeur des 12 machines est de 6000_c , ce n'est pas parce que dans ces machines serait seulement matérialisé du travail écoulé avant la fabrication des machines et non du travail dépensé à les fabriquer. La valeur des moyens de production pour 18 machines ne s'est pas transformée d'elle-même en 12 machines, mais la valeur de ces 12 machines (qui elle-même consiste en $4000_c + 1000_v + 1000_p$) est égale à la valeur totale du capital constant contenu dans les 18 machines. De là, l'obligation pour le fabricant de machines de vendre 12 des 18 machines pour remplacer le capital constant dépensé et qui lui est indispensable pour la reproduction de 18 nouvelles machines. Par contre, l'affaire serait inexplicable si le travail employé, bien qu'il consiste uniquement en fabrication de machines, donnait pour résultat : d'une part, 6 machines = $1500_v + 1500_p$; d'autre part, du fer, du cuivre, des vis, des courroies, etc., pour une valeur de 6000_c , c'est-à-dire les moyens de production des machines sous leur forme naturelle que le capitaliste individuel, fabricant de machines, ne produit pas lui-même, on le sait, mais qu'il doit, au contraire, remplacer grâce au procès de circulation. Et pourtant, à première vue, c'est bien de cette manière absurde que la reproduction du produit annuel social a l'air de s'accomplir.

Le produit du capital individuel, c'est-à-dire de toute fraction du capital social douée de vie propre, exerçant une fonction autonome, peut avoir n'importe quelle forme naturelle. La seule condition, c'est qu'il ait vraiment une forme d'usage, une valeur d'usage, qui en fasse un élément capable de circuler dans le monde des marchandises. C'est une chose parfaitement indifférente et fortuite qu'il puisse rentrer en qualité de moyen de production dans le procès de production d'où il est sorti en qualité de produit, donc que la partie de sa valeur qui représente la part de capital constant revête une forme naturelle, qui lui permette d'exercer effectivement de nouveau la fonction de capital constant. Si ce n'est pas le cas, cette partie de la valeur du produit sera convertie par vente et achat de manière à reprendre la forme de ses éléments matériels de production : ainsi, le capital constant sera reproduit sous la forme naturelle qui lui permet d'exercer sa fonction.

Il en va autrement du produit de la totalité du capital social. Tous les éléments matériels de la reproduction doivent obligatoirement constituer eux-mêmes dans leur forme naturelle des parties de ce produit. La part de capital constant consommée ne peut être remplacée par la production d'ensemble que si la part totale de capital constant, réapparaissant dans le produit, réapparaît sous la forme de nouveaux moyens de production capables vraiment d'exercer la fonction de capital constant. L'hypothèse étant celle de la reproduction simple, il faut, en conséquence, que la valeur de la fraction du produit qui consiste en moyens de production soit égale à la partie du capital social qui constitue de la valeur constante.

De plus, du point de vue individuel, le capitaliste ne produit dans la valeur de ses produits, grâce au travail qu'il y a nouvellement ajouté, que son capital variable et sa plus-value, tandis que la part de valeur constante a été transférée au produit par le caractère concret du travail nouvellement ajouté.

Du point de vue social, la fraction de la journée de travail social qui produit des moyens de production et, partant, leur ajoute une valeur nouvelle, de même qu'elle leur transfère la valeur des moyens de production consommés dans leur production, ne produit rien que du *capital constant* neuf ; celui-ci est destiné à remplacer le capital constant consommé, aussi bien dans I que dans II, sous la forme des anciens moyens de production. Elle ne crée que du produit destiné à la consommation productive. La valeur entière de ce produit n'est en conséquence que de la valeur qui peut exercer de nouveau la fonction de capital constant : elle ne peut permettre de racheter que du capital constant sous sa forme naturelle, et donc, du point de vue social, ne se résout ni en capital variable, ni en plus-value. D'un autre côté, la fraction de la journée de travail social qui produit des moyens de consommation ne produit aucun élément du capital social de remplacement. Elle ne crée que des produits destinés dans leur forme naturelle à réaliser la valeur du capital variable et de la plus-value de I et de II.

Si l'on se place au point de vue social, si donc l'on considère la totalité de la production sociale, qui englobe aussi bien la reproduction du capital social que la consommation individuelle, il faut se garder de tomber dans le travers où est tombé Proudhon dans son imitation de l'économie bourgeoise : il ne faut pas considérer qu'une société de type de production capitaliste perdrait son caractère spécifique, son caractère économique déterminé par l'histoire, si on la considérait en bloc comme un tout. Au contraire. On a affaire alors au capitaliste collectif. Le capital global apparaît comme le capital par actions de tous les capitalistes individuels pris ensemble. Cette société par actions a ceci de commun avec beaucoup d'autres sociétés par actions, que chacun sait ce qu'il y met, mais *non* ce qu'il en retirera.

IX. — Coup d'œil rétrospectif sur Adam Smith, Storch et Ramsay.

La valeur totale du produit social s'élève à $9000 = 6000c + 1500v + 1500pl$: en d'autres termes : 6000 reproduisent la valeur des moyens de production et 3000 celle des moyens de consommation. La valeur du revenu social ($v + pl$) ne s'élève donc qu'à 1/3 de la valeur totale du produit et c'est seulement pour la valeur de ce tiers que l'ensemble des consommateurs, ouvriers aussi bien que capitalistes, peuvent prélever des marchandises, des produits, sur la production sociale totale et les incorporer à leur fonds de consommation. Par contre, 6000, soit les 2/3 de la valeur des produits, représentent la valeur du capital constant,

qu'il faut remplacer en nature. Il faut donc que des moyens de production soient de nouveau incorporés, pour un montant correspondant, au fonds de production. Cela, Storch en voit la nécessité, sans le pouvoir démontrer :

« Il est donc clair que la valeur du produit annuel se distribue partie en capitaux et partie en profits, et que chacune de ces portions de la valeur du produit annuel va régulièrement acheter les produits dont la nation a besoin, tant pour entretenir son capital que pour renouveler son fonds consommable... les produits qui constituent le capital d'une nation *ne sont point consommables* » (STORCH : *Considérations sur la nature du revenu national*, Paris, 1824, p. 134–135, 150).

Adam Smith, cependant, a établi ce dogme fantastique, auquel on ajoute foi encore aujourd'hui non seulement sous la forme déjà mentionnée selon laquelle la valeur du produit social tout entier se résout en revenu, c'est-à-dire en salaire et plus-value, ou, selon son expression, en salaire plus profit (intérêt), plus rente foncière, mais sous la forme plus vulgaire encore que les *consommateurs* sont obligés, en dernière analyse (*ultimately*), de payer aux producteurs la *valeur totale du produit*. C'est resté jusqu'à maintenant un des lieux communs les mieux accredités ou plutôt une des vérités éternelles de la prétendue science de l'économie politique. Voici comment la théorie est illustrée concrètement de manière à la rendre plausible. Prenons un article quelconque, par exemple des chemises de toile. Tout d'abord, le filateur de fil de lin doit payer au producteur de lin toute la valeur du lin, donc les semences, les engrais, le fourrage des bêtes de travail, etc., plus la fraction de valeur que le capital fixe du producteur de lin (bâtiments, instruments agricoles, etc.) cède à ce produit ; le salaire payé pour produire le lin ; la plus-value (profit, rente foncière) contenue dans le lin ; enfin les frais de transport du lin de son lieu de production à la filature. Ensuite le tisserand n'a pas seulement à rembourser ce prix au filateur du fil de lin, mais doit lui verser encore la part de valeur des machines, bâtiments, etc., bref du capital fixe, qui est transférée au lin, en outre, toutes les matières auxiliaires consommées pendant le procès de filage, le salaire des ouvriers fileurs, la plus-value, etc., et cela continue de même avec le blanchisseur, les frais de transport de la toile de lin terminée, le fabricant de chemises, enfin, qui a payé le prix total de tous les producteurs antérieurs, qui lui ont livré simplement sa matière brute. Dans ses mains, a lieu maintenant un nouvel apport de valeur, grâce pour une part à la valeur du capital constant consommé dans la fabrication des chemises sous forme de moyens de travail, matières auxiliaires, etc., pour une autre part, grâce au travail dépensé pour cette fabrication, qui ajoute au produit la valeur du salaire des ouvriers chemisiers et la plus-value du fabricant de chemises. Supposons que ces chemises, ce produit tout entier coûte maintenant tout compte fait 100 l. st. et que cette somme représente la part de la valeur totale des produits de l'année que la société dépense en chemises. Les utilisateurs de

chemises paient les 100 l. st., donc la valeur de tous les moyens de production contenus dans les chemises, de même que le salaire et la plus-value du cultivateur de lin, du filateur, du tisserand, du blanchisseur, du fabricant de chemises, ainsi que ceux de tous les transporteurs. Ceci est parfaitement exact. C'est en fait ce qu'un enfant peut voir. Mais alors on poursuit : il en va de même de la valeur de toutes les autres marchandises. Il faudrait dire : il en va de même de la valeur de tous *les moyens de consommation*, de la valeur de la fraction du produit social qui entre dans le fonds de consommation, donc de la part de valeur du produit social qui peut être dépensée comme revenu. En valeur, la somme de toutes ces marchandises est égale, il est vrai, à la valeur de tous les moyens de production qui y sont consommés (fraction de capital constant), augmentée de la valeur que le travail ajouté en dernier lieu (salaire et plus-value) a créée. La totalité des consommateurs est donc en mesure de payer toute cette somme de valeur, car si la valeur de chaque marchandise prise isolément se compose bien de $c + v + pl$, la somme de valeur de toutes les marchandises entrant dans le fonds de consommation prises ensemble ne peut, au maximum, qu'être égale à la part de valeur du produit social qui se résout en $v + pl$, c'est-à-dire à la valeur que le travail dépensé pendant l'année a ajoutée aux moyens de production existant antérieurement, au capital constant. Mais, pour ce qui est du capital constant, nous avons vu qu'il est remplacé par prélèvement sur la masse des produits sociaux de deux façons. Premièrement, par échange des capitalistes de II, qui produisent des moyens de consommation avec les capitalistes de I, qui produisent les moyens de production nécessaires. Et là réside l'origine de cette phrase creuse selon laquelle ce qui est capital pour l'un est revenu pour l'autre. Mais, en réalité, les choses ne se passent point de la sorte. Les 2 000 Il_c qui existent en moyens de consommation d'une valeur de 2 000 constituent pour la classe capitaliste II du capital constant. Ces capitalistes ne peuvent donc pas le consommer eux-mêmes, bien que ce produit, de par sa forme naturelle, doive nécessairement être consommé. D'autre part, 2 000 $l_{(v + pl)}$ sont le salaire et la plus-value produits par la classe capitaliste et la classe ouvrière de I. Ils existent sous la forme naturelle de moyens de production, d'objets dont la valeur ne peut être consommée ainsi. Nous avons donc affaire à une somme de valeur de 4 000¹³, dont la moitié, avant comme après l'échange, ne remplace que du capital constant, cependant que l'autre moitié ne constitue que du revenu. Deuxièmement, le capital constant de la section I est remplacé en nature, partie par échange entre les capitalistes de I, partie par remplacement en nature dans chaque entreprise individuelle.

La formule selon laquelle toute la valeur du produit annuel doit être en définitive payée par les consommateurs ne serait alors juste que si l'on incluait dans les consommateurs deux catégories tout à fait différentes, les consommateurs individuels et les consommateurs productifs. Mais dire qu'une partie du produit doit être consommée *productivement*, cela ne signifie rien d'autre que :

il doit nécessairement exercer la fonction de capital et ne peut être consommé comme revenu.

Si nous décomposons la valeur de l'ensemble du produit, soit 9 000, en $6000_c + 1500_v + 1500_{pl}$ et si nous n'étudions les 3 000 $_{(v + pl)}$ qu'en leur qualité de revenu, il semble inversement que le capital variable disparaît et que le capital, du point de vue social, ne consiste qu'en capital constant. Car ce qui, à l'origine, apparaissait comme 1 500 v s'est résolu en une fraction du revenu social, en salaire, revenu de la classe ouvrière et, par là, son caractère de capital a disparu. Ramsay tire effectivement cette conclusion. Selon lui, le capital, au point de vue social, ne consisterait qu'en capital fixe, mais par capital fixe il entend capital constant, la masse de valeur qui consiste en moyens de production, que ces moyens de production soient alors des moyens de travail ou de la matière à travailler : telle que matières premières, produits semi-finis, matières auxiliaires, etc. Le capital variable, il l'appelle circulant :

« Le capital circulant comprend exclusivement des moyens d'entretien et autres articles indispensables avancés aux ouvriers avant l'achèvement du produit de leur travail... Seul le capital fixe, et non le capital circulant, est, au sens propre, source de richesse nationale... Le capital circulant n'est pas une force qui agisse immédiatement dans la production, elle n'y est pas même essentielle, mais c'est simplement un moyen de fortune, rendu nécessaire par la pauvreté pitoyable de la masse du peuple... Le capital fixe seul constitue du point de vue national une partie constitutive des frais de production » (RAMSAY, ouvrage cité, p. 23-26, *passim*).

Ramsay précise de la sorte son explication du capital fixe, par quoi il entend capital constant :

« La durée du temps pendant lequel une partie du produit de ce travail-là [il s'agit du travail employé pour la fabrication d'une marchandise quelconque] a existé en tant que capital fixe, c'est-à-dire sous une forme telle que, tout en contribuant à la fabrication de la future marchandise, elle n'entretienne pas d'ouvriers » (p. 59).

On voit ici, de nouveau, le mal qu'a fait Adam Smith en noyant la distinction entre capital constant et variable dans celle de capital fixe et circulant. Le capital constant de Ramsay se compose de moyens de travail, son capital circulant de subsistances ; tous deux sont des marchandises de valeur donnée ; pas plus les unes que les autres ne peuvent produire de plus-value.

X. — Capital et revenu : capital variable et salaire¹⁴.

L'ensemble de la reproduction annuelle, tout le produit d'une année, provient du travail utile effectué pendant cette même année. Mais la valeur de ce produit

total est supérieure à sa fraction de valeur dans laquelle se concrétise le travail de l'année, c'est-à-dire la force de travail dépensée dans ce laps de temps. La *valeur produite* dans cette année, la valeur nouvellement créée sous forme marchandise, est plus petite que la *valeur des produits*, la valeur totale de la masse de marchandises fabriquées au cours de l'année entière. La différence que nous obtenons en déduisant de la valeur totale du produit annuel la valeur que le travail de l'année en cours lui a ajoutée n'est pas réellement une valeur reproduite, mais seulement de la valeur réapparaissant sous une forme d'existence nouvelle. Elle a été transférée au produit de l'année à partir d'une valeur existant déjà antérieurement qui peut dater d'une époque plus ou moins ancienne, suivant la durée des composants du capital constant qui sont intervenus dans le procès de travail social de l'année en cours. Elle peut aussi provenir de la valeur d'un moyen de production qui a été créé l'année précédente ou encore au cours des dernières années. De toute façon, il s'agit d'une valeur qui a été transférée de moyens de production des années antérieures au produit de l'année en cours.

Si nous prenons notre schéma. après échange entre I et II et à l'intérieur de II des éléments étudiés jusqu'ici, nous avons :

I. $4\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pl}$ (les derniers 2 000 sont réalisés en articles de consommation II_c) = 6 000.

II. $2\,000_c$ (reproduits par échange avec $I_{(v+pl)}$) + $500_v + 500_{pl}$ = 3 000.

Valeur totale : 9 000.

La valeur produite nouvellement pendant l'année ne se trouve qu'en v et pl . Le total de la valeur produite dans l'année est donc égal à la somme de $v + pl$, c'est-à-dire $2\,000 I_{(v+pl)} + 1\,000 II_{(v+pl)} = 3\,000$. Toutes les autres fractions de valeur du produit de cette année sont seulement de la valeur transmise ; elles proviennent de la valeur de moyens de production antérieurement créés et consommés dans la production de l'année considérée. En dehors de la valeur de 3 000, le travail de l'année en cours n'en a pas produit d'autre ; c'est là toute sa production de valeur de l'année.

Comme nous l'avons vu, les 2 000 $I_{(v+pl)}$ remplacent les 2 000 II_c de la section II, sous la forme naturelle de moyens de production. Les deux tiers du travail de l'année, dépensés dans la section I, ont donc reproduit le capital constant II, aussi bien sa valeur totale que sa forme naturelle. Du point de vue social, deux tiers du travail dépensé pendant l'année ont créé une nouvelle valeur-capital constante, réalisée sous la forme naturelle correspondant aux besoins de la section II. La plus grande partie du travail social de l'année a, par conséquent, été dépensée à produire un capital constant nouveau (valeur-capital existant sous forme de moyens de production), pour remplacer la valeur-capital constante dépensée dans la production de moyens de consommation. Ce qui, à ce propos, distingue la société capitaliste du sauvage ne réside pas, comme le pense Senior¹⁵, dans le fait que le sauvage a le privilège et la particularité de dépenser

pendant un certain temps son travail sans qu'il lui procure de revenu, c'est-à-dire de produit convertible en moyens de consommation. La différence consiste en ceci :

a) La société capitaliste emploie une plus grande part de son travail annuel disponible à la production de moyens de production (donc de capital constant) qui ne peuvent se résoudre en revenu ni sous la forme de salaire, ni sous celle de plus-value, mais qui peuvent uniquement faire fonction de capital ;

b) Lorsque l'homme primitif fait des arcs, des flèches, des marteaux en silex, des haches, des paniers, etc., il sait très bien qu'il n'a pas employé son temps à la production de moyens de consommation, mais qu'il s'est pourvu en moyens de production et rien de plus. Par surcroît, le sauvage commet un grave péché économique en étant totalement indifférent au temps gaspillé et, par exemple, en consacrant quelquefois un mois entier, comme le raconte Tylor, à la fabrication d'une flèche¹⁶.

L'idée courante, dont une partie des économistes se sert pour éluder les difficultés théoriques, c'est-à-dire la compréhension des rapports véritables (idée selon laquelle ce qui est capital pour les uns est revenu pour les autres et vice versa), est partiellement juste, mais devient tout à fait erronée dès qu'on la pose en principe général. (Elle implique, en effet, une incompréhension totale de tout le procès d'échange que décrit la reproduction annuelle, par conséquent aussi une incompréhension du fonds de vérité partielle qu'elle contient réellement.)

Nous allons rassembler maintenant les conditions réelles sur lesquelles repose la justesse partielle de cette idée, ce qui montrera en même temps combien on a mal compris ces conditions.

1. Le capital variable fait fonction de capital entre les mains du capitaliste et de revenu entre les mains du salarié.

Le capital variable existe d'abord entre les mains du capitaliste sous forme de *capital-argent* : il fonctionne comme *tel*, lorsqu'il sert à acheter de la force de travail. Aussi longtemps qu'il demeure entre les mains du capitaliste sous la forme argent, il n'est rien d'autre qu'une valeur donnée, existant en argent, donc une grandeur constante et non variable. Il ne s'agit que d'un capital variable en puissance — justement à cause de son aptitude à se convertir en force de travail. Il ne devient capital variable réel qu'une fois dépouillée sa forme argent, après qu'il a été converti en force de travail et que celle-ci fonctionne comme élément du capital productif dans le procès capitaliste.

L'*argent*, qui d'abord faisait fonction, pour le capitaliste, de capital variable sous forme argent, fait maintenant, entre les mains de l'ouvrier, office de salaire sous forme argent, qu'il transformera en moyens de subsistance, donc de *revenu* sous forme argent que l'ouvrier tire de la vente sans cesse renouvelée de sa force de travail.

Nous nous trouvons donc seulement devant ce simple fait : l'*argent* de l'ache-

teur, ici le capitaliste, passe de sa main dans celle du vendeur (ici : vendeur de force de travail), c'est-à-dire de l'ouvrier. Ce n'est pas le *capital* variable qui assume ces deux fonctions, à savoir d'être capital pour le capitaliste et revenu pour l'ouvrier, mais c'est le même *argent* qui, dans la main du capitaliste, existe d'abord comme forme argent de son capital variable, donc comme capital variable en puissance ; puis, dès que le capitaliste l'a converti en force de travail, il est, dans les mains de l'ouvrier, l'équivalent de sa force de travail vendue. Que le même argent serve dans la main du vendeur à une utilisation tout autre que dans la main de l'acheteur, c'est là un phénomène inhérent à tout acte de vente et d'achat de marchandises.

Certains apologistes de l'économie politique représentent la chose de façon erronée. Cela devient tout à fait évident, si nous examinons (exclusivement et sans nous occuper pour l'instant de la suite) l'acte de circulation $A-T (= A-M)$, c'est-à-dire la conversion d'argent en force de travail du côté de l'acheteur capitaliste, et $T-A (= M-A)$, c'est-à-dire la conversion de la marchandise « force de travail » en argent du côté du vendeur, de l'ouvrier. Ces économistes disent : le même argent réalise ici deux capitaux ; l'acheteur — le capitaliste — convertit son capital-argent en force de travail vivante qu'il incorpore à son capital productif ; d'autre part, le vendeur — l'ouvrier — convertit sa marchandise (sa force de travail) en argent qu'il dépense comme revenu, ce qui justement le met en état de renouveler sans cesse la vente de sa force de travail et, ainsi, de l'entretenir. Sa force de travail est donc elle-même son capital sous forme marchandise, d'où il tire constamment son revenu. La force de travail est effectivement sa fortune (qui se renouvelle, se reproduit toujours) ; elle n'est pas son capital. Elle représente la seule marchandise qu'il puisse et doive vendre continuellement pour vivre et qui n'agit comme capital (variable) qu'entre les mains de l'acheteur, c'est-à-dire du capitaliste. Qu'un homme soit sans cesse contraint de vendre à nouveau sa force de travail, c'est-à-dire de se vendre lui-même, à une tierce personne, cela prouve bien, selon ces économistes, que c'est un capitaliste, puisqu'il a constamment de la « marchandise » (lui-même) à vendre. Avec cette façon de voir les choses, même un esclave serait un capitaliste, bien qu'il soit vendu une fois pour toutes comme marchandise par une tierce personne ; car la nature de cette marchandise, l'esclave travailleur, implique que non seulement son acheteur le fasse travailler tous les jours de nouveau, mais lui donne aussi les moyens de subsistance, grâce auxquels il pourra toujours recommencer son travail. (Voir à ce sujet Sismondi et Say dans les lettres à Malthus.)

2. Dans l'échange de $1\ 000 I_v + 1\ 000 I_{p1}$ contre $2\ 000 II_c$, ce qui pour les uns est capital constant ($2\ 000 II_c$) devient capital variable et plus-value, bref, revenu pour les autres ; et ce qui est capital variable et plus-value : $2\ 000 I_{(v+p)}$ (c'est-à-dire, somme toute, revenu) pour les uns, devient capital constant pour les autres.

Considérons d'abord l'échange de I_v contre II_c , en nous plaçant pour commencer au point de vue de l'ouvrier.

L'ensemble des ouvriers de I a vendu pour 1 000 sa force de travail à l'ensemble des capitalistes de I ; cette valeur lui est payée en argent sous forme de salaire. Avec cet argent, il achète à II des moyens de consommation d'une valeur équivalente. Le capitaliste II n'est pour lui qu'un vendeur de marchandises et rien d'autre, même si l'ouvrier achète à son propre capitaliste, comme c'est le cas ci-dessus (p. [355–356]), par exemple, pour l'échange des $500 II_v$. La forme de circulation par laquelle passe sa marchandise, sa force de travail, est celle de la simple circulation des marchandises : M (force de travail) — A — M (moyens de consommation, marchandise II). Elle tend uniquement à subvenir aux besoins, elle est tournée vers la consommation. Le résultat de cet acte de circulation est que l'ouvrier a ainsi entretenu sa force de travail pour le capitaliste I et, pour pouvoir continuer à le faire, il doit sans cesse recommencer le procès : $T(M) — A — M$. Son salaire est réalisé en moyens de consommation ; il est dépensé comme revenu et, pour l'ensemble de la classe ouvrière, ne cesse d'être dépensé comme tel.

Étudions à présent ce même échange I_v contre II_c , du point de vue du capitaliste. Tout le produit-marchandise de II consiste en moyens de consommation ; donc en denrées destinées à la consommation annuelle, partant à la réalisation du revenu de quelqu'un ; dans notre cas, de l'ensemble des ouvriers I. Mais, en ce qui concerne l'ensemble des capitalistes II, une partie de leur produit-marchandise, égale à 2 000, constitue maintenant la forme transformée en marchandise de la valeur-capital constante de leur capital productif. Cette fraction doit être reconvertie de la forme marchandise en la forme naturelle sous laquelle elle pourra refaire fonction d'élément constant du capital productif. Ce qu'a accompli jusqu'ici le capitaliste II, c'est la reconversion en argent, du fait de sa vente aux ouvriers I, d'une moitié (= 1 000) de sa valeur-capital constante, reproduite sous la forme marchandise (moyens de consommation). Ce n'est toujours pas, par conséquent, le capital variable I_v qui s'est converti en la première moitié de la valeur-capital constante II_c ; c'est l'argent qui, ayant servi de capital-argent à I pour acheter de la force de travail, est passé dans les mains du vendeur de la force de travail. Pour celui-ci, il ne représente pas un capital, mais un revenu en argent, il est dépensé comme tel pour acheter des moyens de consommation. D'autre part, l'argent (= 1 000) versé par les ouvriers I aux capitalistes II ne peut faire fonction d'élément constant du capital productif II. Il n'est plus que la forme monétaire de son capital-marchandise, qui doit encore être transformé en éléments fixes ou circulants du capital constant. II achète donc à I des moyens de production pour 1 000 avec l'argent reçu des ouvriers de I, acheteurs de sa marchandise. Ainsi la moitié du total de la valeur-capital constante II est renouvelée en nature, sous une forme où elle peut à nouveau faire fonction d'élément du capital productif II. Dans ce cas, la circulation a pris

la forme $M-A-M$, à savoir : moyens de consommation d'une valeur de 1 000 – argent = 1 000 – moyens de production d'une valeur de 1 000.

Mais $M-A-M$ est ici mouvement du capital. M , vendu aux ouvriers, se transforme en A et cet A est converti en moyens de production. C'est la reconversion de la marchandise en éléments matériels de fabrication de cette marchandise. D'autre part, tout comme le capitaliste II joue seulement vis-à-vis de I le rôle d'acheteur de marchandises, le capitaliste I ne fait ici vis-à-vis de II qu'office de vendeur de marchandises. Primitivement I a acheté de la force de travail d'une valeur de 1 000 avec 1 000 en argent destinés à faire fonction de capital variable ; il a donc reçu un équivalent pour ses 1 000 v , déboursés sous la forme argent. Cet argent appartient à présent à l'ouvrier qui le dépense en achats faits à II. I ne peut récupérer cet argent, qui s'en est allé dans la caisse de II, qu'en vendant à II des marchandises s'élevant à la même somme de valeur.

I disposait d'abord d'une certaine somme d'argent, égale à 1 000, destinée à fonctionner comme portion de capital variable ; elle assume ce rôle par sa transformation en force de travail d'une valeur équivalente. Mais l'ouvrier lui a fourni, pour résultat du procès de production, une masse de marchandises (moyens de production) d'une valeur de 6 000, dont $1/6$ ou 1 000 sont, en valeur, un équivalent de la fraction de capital variable avancée en argent. Pas plus que tout à l'heure sous la forme argent, cette valeur-capital variable ne fonctionne maintenant, sous sa forme marchandise, comme capital variable ; cela ne lui est possible qu'une fois convertie en force de travail vivante et seulement pour le temps où celle-ci joue son rôle dans le procès de production. Sous forme d'argent, la valeur-capital variable n'était qu'un capital variable en puissance. Mais elle revêtait une forme qui la rendait directement convertible en force de travail. Sous forme de marchandise, cette valeur-capital variable n'est plus qu'une valeur-argent en puissance ; elle ne sera rétablie dans sa forme monétaire primitive que par la vente de la marchandise ; dans notre cas, par le fait que II achètera à I pour 1 000 de marchandises. Le mouvement de la circulation est ici : 1 000, (argent) – force de travail de valeur 1 000 – 1 000 en marchandises (équivalent du capital variable) – 1 000, (argent) ; donc : $A-M \dots M-A$ (identique à : $A-T \dots M-A$). Le procès de production s'insérant entre $M \dots$ et $\dots M$ n'appartient pas lui-même à la sphère de la circulation ; il n'apparaît pas dans l'échange réciproque des différents éléments de la reproduction annuelle, bien que cet échange comprenne la reproduction de tous les éléments du capital productif, aussi bien ses éléments constants que son élément variable, la force de travail. Tous les acteurs de cet échange apparaissent uniquement ou comme acheteurs, ou comme vendeurs, ou comme les deux à la fois. Les travailleurs y font figure seulement d'acheteurs de marchandises, les capitalistes alternativement d'acheteurs et de vendeurs et, dans certaines limites, ils peuvent être exclusivement acheteurs ou exclusivement vendeurs de marchandises.

Il en résulte que I possède à nouveau la portion de valeur variable de son

capital sous la forme argent, seule forme à partir de laquelle elle soit immédiatement convertible en force de travail ; ce qui veut dire que I la détient sous la seule forme qui rende effectivement possible d'en faire l'avance comme élément variable de son capital productif. D'autre part, pour pouvoir assumer à nouveau son rôle d'acheteur de marchandise, le travailleur doit d'abord se présenter comme vendeur de marchandises, à savoir de sa force de travail.

En ce qui concerne le capital variable de la section II (500 II_v), le procès de circulation entre capitalistes et ouvriers de cette section de production se fait sans intermédiaires, dans la mesure où nous considérons qu'il s'effectue entre le capitaliste collectif II et l'ouvrier collectif II.

Le capitaliste collectif II avance 500 v pour acheter de la force de travail de valeur équivalente ; le capitaliste collectif est ici acheteur, l'ouvrier collectif vendeur. Ensuite, l'ouvrier se présente, avec l'argent reçu pour sa force de travail, comme acheteur d'une partie des marchandises qu'il a lui-même produites. Donc le capitaliste est ici vendeur. L'argent que le capitaliste a payé pour acheter sa force de travail, l'ouvrier le lui a remplacé par une fraction du capital-marchandise II produit, c'est-à-dire 500 v en marchandises ; le capitaliste possède maintenant en marchandises le même v qu'il possédait en argent avant de le convertir en force de travail ; d'autre part, l'ouvrier a réalisé la valeur de sa force de travail en argent ; il réalise maintenant cet argent à son tour en le dépensant comme revenu pour subvenir à sa consommation et en acquérant une partie des moyens de consommation qu'il a lui-même produits. Il s'agit là de l'échange du revenu en argent de l'ouvrier contre la fraction de marchandises 500 v du capitaliste, reproduite par l'ouvrier lui-même sous forme marchandise. Cet argent retourne ainsi au capitaliste II en qualité de forme argent de son capital variable. Il y a ici remplacement de la valeur-capital variable sous forme marchandise par une valeur équivalente de revenu en argent.

Le capitaliste ne se trouve pas plus riche parce qu'il récupère, en vendant à l'ouvrier une masse de marchandises équivalente, l'argent qu'il lui a versé en paiement de sa force de travail. Il le paierait effectivement deux fois, s'il lui donnait d'abord 500 pour l'achat de sa force de travail, puis y ajoutait de surcroît, à titre gracieux, la masse de marchandises d'une valeur de 500 qu'il a fait produire par l'ouvrier. Inversement, si l'ouvrier ne lui produisait que des marchandises équivalentes à 500 pour le prix de sa force de travail payée 500, le capitaliste se trouverait, après l'opération, exactement au même point qu'avant. Mais, en réalité, l'ouvrier a reproduit un produit de 3 000 ; il a conservé la portion constante de la valeur du produit, c'est-à-dire la valeur des moyens de production consommés (= 2 000), en les transformant en un produit nouveau ; à cette valeur donnée, il a en outre ajouté une valeur de 1 000_(v+p). (Comme nous l'exposerons plus en détail à la section XIII de ce chapitre¹⁷, Destutt de Tracy développe l'idée que le capitaliste s'enrichirait en gagnant de la plus-value du fait du retour des 500 en argent.)

L'achat de moyens de consommation d'une valeur de 500 par l'ouvrier II provoque le retour de la valeur de 500 II_v vers le capitaliste II ; naguère, celui-ci possédait cette valeur sous forme de marchandises ; elle lui revient en argent, forme sous laquelle il l'avait primitivement avancée. Le résultat immédiat de cette transaction, comme pour toute autre vente de marchandises, est la conversion d'une valeur donnée de la forme marchandise en forme argent. Même le retour par cet intermédiaire de l'argent vers son point de départ n'a rien de spécifique. Si le capitaliste II avait acheté au capitaliste I de la marchandise pour 500 en argent et vendu ensuite à son tour de la marchandise à I pour la somme de 500, il aurait tout aussi bien récupéré 500 en argent. Seulement les 500 en argent auraient servi à l'échange d'une masse de marchandises de 1 000 et, d'après la loi générale énoncée plus haut, auraient fait retour à celui qui a jeté dans la circulation l'argent nécessaire à l'échange de cette masse de marchandises.

Mais les 500 en argent, récupérés par le capitaliste II, sont en même temps, sous forme argent, un capital variable en puissance renouvelé. Pourquoi cela ? L'argent, et donc aussi le capital-argent, n'est capital variable en puissance que parce qu'il peut se convertir en force de travail et dans la mesure où il le peut. Le retour des 500 l. st. en argent vers le capitaliste II s'accompagne du retour sur le marché de la force de travail II. Le retour de ces deux facteurs à des pôles opposés (donc aussi la réapparition des 500 en argent, non seulement comme argent, mais aussi comme capital variable sous forme argent) a la même procédure pour condition. L'argent (= 500) revient au capitaliste II, parce qu'il a vendu des moyens de consommation d'un montant de 500 à l'ouvrier II, donc parce que celui-ci a dépensé son salaire, et, ce faisant, a pourvu à son entretien, à celui de sa famille et, par suite, à celui de sa force de travail. Pour pouvoir continuer à vivre et à se présenter comme acheteur de marchandises, il doit à nouveau vendre sa force de travail. Le retour au capitaliste II des 500 en argent est donc en même temps le retour, ou le maintien, de la force de travail en tant que marchandise, achetée pour les 500 en argent, et signifie de ce fait le retour des 500 en argent comme capital variable en puissance.

En ce qui concerne la section II b qui produit des articles de luxe, son $v - (II b)_v$ — se comporte comme I_v. L'argent qui renouvelle le capital variable (sous forme argent) des capitalistes II b leur fait retour par le biais des capitalistes II a. Cependant, il n'est pas indifférent que les ouvriers achètent leurs subsistances directement aux producteurs capitalistes, auxquels ils vendent leur force de travail, ou qu'ils les achètent à une autre catégorie de capitalistes, par le biais desquels l'argent reflue aux premiers. Comme la classe ouvrière vit au jour le jour, elle achète aussi longtemps qu'elle en a les moyens. Rien de semblable chez le capitaliste, comme, par exemple, pour l'échange de II_c contre 1 000 I_v. Le capitaliste ne vit pas au jour le jour. Son principe moteur est la mise en valeur la plus fructueuse possible de son capital. Si, par conséquent, des circonstances

quelconques surviennent qui font que le capitaliste II voit plus d'avantage à retenir un certain temps sous forme argent une partie au moins de son capital constant, plutôt que de le renouveler immédiatement, le retour des 1 000 II_c (en argent) vers I en est retardé, ainsi que le rétablissement de ces 1 000_v en argent. Le capitaliste I ne peut donc continuer à travailler à la même échelle, à moins de disposer d'argent de réserve. Il faut, de toutes manières, du capital-argent de réserve pour pouvoir travailler de façon ininterrompue, sans se soucier du reflux plus ou moins rapide, sous forme argent, de la valeur-capital variable.

Lorsqu'on est amené à étudier l'échange des divers éléments de la reproduction de l'année en cours, on doit également examiner le résultat du travail de l'année précédente, c'est-à-dire du travail de l'année déjà arrivée à son terme. Le procès de production, dont est résulté ce produit annuel, est derrière nous ; il est passé et intégré dans son produit. A plus forte raison encore, le procès de circulation qui précède le procès de production ou lui est parallèle, c'est-à-dire la transformation de capital variable potentiel en capital variable réel, l'achat et la vente de force de travail. Le marché du travail ne constitue plus une partie du marché des marchandises que l'on a devant soi. Ici, l'ouvrier a non seulement vendu sa force de travail, mais a fourni, outre la plus-value, l'équivalent en marchandises du prix de sa force de travail. De plus, il a son salaire en poche et, pendant l'échange, il ne figure que comme acheteur de marchandises (moyens de consommation). Mais, d'autre part, le produit annuel doit recéler tous les éléments de la reproduction et recréer tous les éléments du capital productif, donc surtout son élément le plus important, le capital variable. Nous avons vu, en effet, que le résultat de la transaction, en ce qui concerne le capital variable, est le suivant : l'ouvrier, en tant qu'acheteur de marchandises, en dépensant son salaire et en consommant la marchandise achetée, entretient et reproduit sa force de travail qui représente la seule marchandise qu'il ait à vendre ; tout comme l'argent avancé pour acheter cette force de travail fait retour au capitaliste, la force de travail revient au marché du travail parce qu'elle est marchandise échangeable contre cet argent. Voici le résultat que nous obtenons dans le cas particulier des 1 000 I_v : 1 000_v (argent) du côté des capitalistes I — en face, force de travail d'une valeur de 1 000 du côté des ouvriers I, de sorte que tout le procès de reproduction I peut recommencer. Ceci est un premier résultat du procès d'échange.

D'autre part, la dépense du salaire des ouvriers I a prélevé sur II des moyens de consommation pour un montant de 1 000_c, ce qui convertit ces derniers de marchandises en argent. Mais II les a reconvertis de leur forme argent en la forme naturelle de son capital constant en achetant des marchandises (= 1 000_v) à I, à qui revient ainsi sa valeur-capital variable en argent.

Le capital variable I passe par trois métamorphoses qui n'apparaissent pas du tout ou dont on ne voit que quelques signes dans l'échange du produit annuel.

1. La première forme est celle de 1 000 I_v en argent qui sont transformés en force de travail d'une valeur équivalente. Cette conversion n'apparaît pas elle-même dans l'échange de marchandises entre I et II, mais son résultat apparaît dans le fait que la classe ouvrière I affronte le vendeur de marchandises II avec 1 000 en argent ; tout comme la classe ouvrière II, possédant 500 en argent, affronte le vendeur de marchandises qui détient 500 II_v en marchandises.

2. La seconde forme est la seule où le capital variable varie réellement et fonctionne comme tel ; elle est la seule dans laquelle une force créatrice de valeur prend la place d'une valeur donnée, échangée avec elle à cette fin : cette deuxième forme appartient exclusivement au procès de production que nous avons laissé derrière nous.

3. La troisième forme, dans laquelle le capital variable s'est affirmé comme tel dans le résultat du procès de production, est le produit-valeur annuel qui, pour I, vaut $1\,000_v + 1\,000_{pl} = 2\,000 I_{(v+p)}$. Une valeur deux fois plus grande = 2 000 en marchandises, a remplacé sa valeur primitive = 1 000 en argent. C'est pourquoi la valeur-capital variable, égale à 1 000 en marchandises, ne représente que la moitié du produit-valeur créé par le capital variable comme élément du capital productif. Les 1 000 I_v en marchandises sont l'équivalent exact de cette partie du capital total qui avait été primitivement avancée par I en 1 000_v argent et qui était variable par destination. Sous la forme marchandise, ces 1 000 I_v ne sont de l'argent qu'en puissance (ils ne le deviennent effectivement qu'après leur vente). Ils sont donc moins directement encore du capital-argent variable. Ils le deviendront finalement par la vente de la marchandise 1 000 I_v à II_c et par la réapparition rapide de la force de travail comme marchandise achetable, comme matériau qui peut être obtenu en échange de 1 000_v en argent.

Au cours de toutes ces métamorphoses, le capitaliste I tient constamment entre ses mains le capital variable : 1. d'abord comme capital-argent ; 2. ensuite comme élément de son capital productif ; 3. puis, plus tard, comme portion de valeur de son capital-marchandise, par conséquent en valeur-marchandise ; 4. enfin comme argent qu'affronte à nouveau la force de travail, en quoi il peut se convertir. Pendant le procès de travail, le capitaliste détient dans sa main le capital variable sous forme de force de travail active et créatrice de valeur ; mais celui-ci ne représente pas une valeur d'une grandeur donnée. Comme le capitaliste ne paie toutefois l'ouvrier que lorsque sa force a déjà opéré pendant un temps plus ou moins long, il détient déjà, avant de la payer, la valeur de remplacement, créée en échange par cette force, augmentée de la plus-value.

Puisque le capital variable, sous quelque forme que ce soit, reste toujours entre les mains du capitaliste, on ne peut prétendre en aucune manière qu'il se transforme en revenu pour quiconque. Par contre, il apparaît que 1 000 I_v en marchandise se transforment en argent par leur vente à II qui voit ainsi la moitié de son capital constant remplacée en nature.

Ce qui se décompose en revenu n'est pas le capital variable I, c'est-à-dire 1 000

en argent. Cet argent cesse de fonctionner comme forme argent du capital variable I, dès qu'il est converti en force de travail ; tout comme l'argent de n'importe quel autre vendeur de marchandises cesse d'être la propriété de ce dernier, dès qu'il l'a transformé en marchandises. Les échanges par lesquels passe, entre ses mains, l'argent touché comme salaire par la classe ouvrière ne sont pas des échanges du capital variable, mais ceux de la valeur de sa force de travail convertie en argent. De même, l'échange du produit-valeur créé par l'ouvrier ($2\,000 I_{(v+p)}$) n'est que l'échange d'une marchandise appartenant aux capitalistes et qui ne regarde en rien l'ouvrier. Mais le capitaliste — et plus encore son interprète théorique, l'économiste — ne peut que difficilement se défaire de l'idée que l'argent payé à l'ouvrier continue à être son argent propre. Si le capitaliste est producteur d'or, la fraction variable de valeur (à savoir l'équivalent en marchandise remplaçant le prix payé pour la force de travail) apparaît directement sous la forme monnaie. Elle peut donc à nouveau fonctionner comme capital-argent variable, même sans le biais d'un retour. En ce qui concerne l'ouvrier II — à l'exception de l'ouvrier d'industrie de luxe — 500_v existent en marchandises destinées à sa consommation. Considéré comme ouvrier collectif, il les achète directement au capitaliste collectif à qui il a vendu sa force de travail. La fraction variable du capital II consiste, de par sa forme naturelle, en moyens de consommation dont la partie la plus grande est destinée à la consommation de la classe ouvrière. Mais ce n'est pas le capital variable qui est dépensé sous cette forme par l'ouvrier : c'est le salaire, c'est-à-dire l'argent de l'ouvrier qui, se réalisant en moyens de consommation, rétablit justement pour le capitaliste le capital variable 500 II_v en argent. Le capital variable II_v est reproduit en moyens de consommation, tout comme le capital constant 2 000 II_c ; ni l'un ni l'autre ne se décompose en revenu. C'est le salaire qui, dans les deux cas, se résout en revenu.

C'est un fait important dans l'échange du produit annuel que la dépense du salaire comme revenu rétablisse, sous forme de capital-argent, aussi bien le capital constant que le capital variable : dans un cas 1 000 II_c , de même, par ce biais, 1 000 I_v et également 500 II_v . Dans le cas du capital variable, ce rétablissement s'opère par un retour d'argent qui peut être direct ou indirect.

XI. — Le remplacement du capital fixe.

Lorsqu'on entreprend l'exposé des échanges de la reproduction annuelle, on rencontre la grande difficulté suivante. Choisissons la forme la plus simple sous laquelle la chose se présente. Nous avons alors :

$$(I) 4\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pl} +$$

$$(II) 2\,000_c + 500_v + 500_{pl} = 9\,000,$$

ce qui se décompose finalement ainsi :

$$4\,000 I_c + 2\,000 II_c + 1\,000 I_v + 500 II_v + 1\,000 I_{pl} +$$

$500 II_{pl} = 6\,000_c + 1\,500_v + 1\,500_{pl} = 9\,000$. Une part de valeur du capital constant, dans la mesure où celui-ci consiste en moyens de travail proprement dits (en tant que section distincte des moyens de production), est transmise par les moyens de travail au produit du travail (la marchandise) ; ces moyens de travail continuent à fonctionner comme éléments du capital productif, et ceci sous leur forme naturelle primitive. C'est leur usure, la perte de valeur qu'ils subissent peu à peu au cours d'une période de fonctionnement déterminée, qui réapparaît comme élément de valeur des marchandises produites grâce à eux, et qui est transmise par l'instrument de travail au produit du travail. Du point de vue de la reproduction annuelle, seuls les éléments du capital fixe qui durent plus d'une année sont donc pris, par principe, en considération ici. S'ils disparaissent en entier pendant l'année, ils doivent être remplacés et renouvelés en entier par la reproduction annuelle. Dans ce cas, le problème soulevé ici ne les concerne point du tout. Il peut arriver — et cela est assez fréquent — que certaines pièces de machines et d'autres formes durables du capital fixe doivent être remplacées en entier au cours de l'année, bien que le corps du bâtiment ou de la machine soit de longue durée. Ces organes partiels entrent dans la même catégorie, celle des éléments du capital fixe, à remplacer en cours d'année.

L'élément de valeur des marchandises, dont il s'agit ici, ne doit en aucune manière être confondu avec les frais de réparation. Si la marchandise est vendue, cet élément de valeur est monnayé, converti en argent comme les autres. C'est après sa transformation en argent qu'apparaît ce qui le distingue des autres éléments de la valeur. Les matières premières et les matériaux auxiliaires, consommés dans la production, doivent être remplacés en nature, afin que puisse commencer la reproduction des marchandises (et que, d'une manière générale, le procès de production soit continu). De même, la force de travail dépensée à les produire devra être remplacée par une force de travail fraîche. L'argent tiré de la marchandise doit donc être constamment reconverti en ces éléments du capital productif, c'est-à-dire de la forme argent en la forme marchandise. Que des matières premières et des matériaux auxiliaires, par exemple, soient achetés à certains intervalles, en quantités importantes, dans le but de constituer des provisions pour la production et de différer ainsi pour un certain temps de nouveaux achats de ces moyens de production, ne change rien au fond de la chose. Tant que durent ces stocks, il est indifférent que l'argent provenant de la vente des marchandises (dans la mesure où il est destiné à ces achats) puisse s'accumuler. Cette partie du capital constant apparaîtra donc passagèrement comme capital-argent, ayant suspendu sa fonction active. Il ne s'agit pas là d'un capital-revenu, mais d'un capital productif figé sous forme argent. Le renouvellement des moyens de production doit se faire continuellement, bien que la forme de ce renouvellement puisse varier par rapport à la circulation. Les nouveaux achats, l'acte de circulation par lequel ces moyens

de production sont renouvelés et remplacés, peuvent avoir lieu à intervalles assez grands : dans ce cas, il y a dépense massive d'argent en une seule fois, compensée par une provision correspondante de moyens de production ; ou encore, ils ont lieu à des intervalles rapprochés : dans ce cas, il y a dépense d'argent à plus petites doses, se succédant rapidement, et les provisions en vue de la production sont réduites. Mais ceci ne change rien à l'affaire en elle-même. Il en va de même pour la force de travail. Là où la production se fait continuellement à la même échelle pendant toute l'année, il y a remplacement continu de la force de travail consommée par une force nouvelle ; là où le travail a un caractère saisonnier ou se fait par à-coups, à des périodes diverses (par exemple dans l'agriculture), il y a achat d'une masse de force de travail plus ou moins grande selon les besoins. Par contre, l'argent tiré de la vente de marchandises, dans la mesure où il monnaie la fraction des marchandises égale à l'usure du capital fixe, n'est pas reconverti en élément du capital productif dont il compense la perte de valeur. Il se dépose à côté du capital productif et conserve sa forme argent. Cette précipitation d'argent se répète jusqu'à ce que la période de reproduction, qui s'échelonne sur un nombre plus ou moins grand d'années, se soit écoulée. Pendant ces années, l'élément fixe du capital constant continue à fonctionner dans le procès de production sous son ancienne forme naturelle. Aussitôt que l'élément fixe, bâtiments, machines, etc., a terminé sa carrière et ne peut donc plus fonctionner dans le procès de production, sa valeur existe indépendamment de lui. Elle est remplacée tout entière par de l'argent, à savoir par la somme des précipitations d'argent, des valeurs qui ont été transmises progressivement par le capital fixe aux marchandises qu'il a contribué à produire et qui sont passées à la forme argent par la vente des marchandises. Cet argent sert alors à remplacer en nature le capital fixe (ou des éléments de celui-ci, puisque ceux-ci ont une durée de vie variable). Ainsi sera renouvelé effectivement ce composant du capital productif. Par conséquent, cet argent représente la forme monétaire d'une part de valeur du capital constant, précisément de sa part fixe. Cette thésaurisation est donc elle-même un élément du procès de reproduction capitaliste, c'est-à-dire reproduction et mise en réserve — sous forme argent — de la valeur du capital fixe ou de ses divers éléments ; jusqu'au moment où le capital fixe a terminé sa vie et, par conséquent, a transmis toute sa valeur aux marchandises produites. Il doit alors être remplacé en nature. Ce n'est qu'au moment où il est reconverti en éléments nouveaux du capital fixe, remplaçant ceux qui sont morts, que cet argent perd sa forme de trésor et rentre, par conséquent, dans le procès de reproduction du capital, auquel la circulation sert d'intermédiaire.

L'échange du produit-marchandise annuel ne peut se décomposer en un simple échange réciproque direct entre ses divers composants, pas plus que la circulation simple des marchandises n'est identique à un simple échange de produits. L'argent y joue un rôle spécifique qui se traduit en particulier dans

la manière dont la valeur du capital fixe se reproduit. (Il faudra étudier ensuite combien ceci se présenterait différemment dans le cas où la production serait collective et ne revêtirait pas la forme de la production marchande.)

Revenons maintenant à notre schéma initial : nous avons pour la section II : $2000_c + 500_v + 500_{pl}$. La totalité des moyens de consommation produits au cours de l'année est égale à la valeur de 3000. Chacun des divers éléments des marchandises, qui constituent le produit total, se décompose, quant à sa valeur, en $2/3_c + 1/6_v + 1/6_{pl}$, ou, exprimé en pourcentage, en $66\frac{2}{3}_c + 16\frac{2}{3}_v + 16\frac{2}{3}_{pl}$. Les différentes sortes de marchandises de la section II peuvent contenir du capital constant en proportions diverses. La fraction fixe de capital constant qu'elles renferment peut également varier, ainsi que la durée des éléments fixes du capital. Il s'ensuit le caractère variable de l'usure annuelle ou de la fraction de valeur que ces parties fixes de capital transmettent au prorata aux marchandises à la production desquelles elles ont contribué. Ce fait est ici sans importance. Par rapport au procès social de reproduction, il ne s'agit ici que de l'échange entre les sections II et I qui ne s'affrontent que dans leurs rapports sociaux, leurs rapports de masses. Le pourcentage attribué à la part de valeur c du produit-marchandise II (lui seul est décisif dans la question qui nous occupe ici) représente une proportion moyenne, établie sur l'ensemble des branches de production que groupe la section II.

Chaque espèce de marchandise — presque toujours les mêmes d'ailleurs — dont la valeur totale est désignée par : $2000_c + 500_v + 500_{pl}$ correspond ainsi en valeur à $66\frac{2}{3}\%_c + 16\frac{2}{3}\%_v + 16\frac{2}{3}\%_{pl}$. Cela est valable pour chaque 100 de marchandises figurant soit sous c , soit sous v , soit sous pl .

Les marchandises, qui sont la forme matérielle des 2000_c , se décomposent, quant à leur valeur, en :

$$1. 1333\frac{1}{3}_c + 333\frac{1}{3}_v + 333\frac{1}{3}_{pl} = 2000_c.$$

De même, 500_v se décomposent en :

$$2. 333\frac{1}{3}_c + 83\frac{1}{3}_v + 83\frac{1}{3}_{pl} = 500_v.$$

Enfin, les 500_{pl} se décomposent en :

$$3. 333\frac{1}{3}_c + 83\frac{1}{3}_v + 83\frac{1}{3}_{pl} = 500_{pl}.$$

Si nous additionnons les c de 1, 2 et 3, nous avons : $1333\frac{1}{3}_c + 333\frac{1}{3}_c + 333\frac{1}{3}_c = 2000$. De même : $333\frac{1}{3}_v + 83\frac{1}{3}_v + 83\frac{1}{3}_v = 500$. De même pour pl . Le total donne la valeur 3000, comme ci-dessus.

La valeur totale du capital constant, contenu dans la masse de marchandises II valant 3000, est donc renfermée dans les 2000_c . Ni les 500_v ni les 500_{pl} n'en contiennent un atome. La même constatation peut être faite pour v et pl .

Autrement dit, toute la partie de la masse de marchandises II qui représente une valeur-capital constante et peut, par conséquent, être transformée, soit en nature, soit en argent, existe en 2000_c . Tout ce qui se rapporte à l'échange de la valeur constante des marchandises II est ainsi limité aux mouvements de 2000_{II_c} ; cet échange ne pourra se faire qu'avec $I(1000_v + 1000_{pl})$.

De même, en ce qui concerne la section I, tout ce qui a trait à l'échange de sa valeur-capital constante doit se borner à l'examen de 4000_{I_c} .

I. — Le remplacement en argent de la fraction de valeur représentant l'usure.

Examinons d'abord :

$$I. 4000_c + \underbrace{1000_v + 1000_{pl}}.$$

$$II. \dots\dots\dots 2000_c + 500_v + 500_{pl}.$$

L'échange de marchandises 2000_{II_c} contre des marchandises de même valeur I ($1000_v + 1000_{pl}$) supposerait que les 2000_{II_c} se sont reconvertis intégralement en nature, en éléments naturels du capital constant II, produits par I. Cependant, le capital constant II existe sous forme d'une valeur-marchandise de 2000 qui contient un élément pour compenser la perte de valeur du capital fixe. Cet élément ne sera pas immédiatement remplacé en nature, mais plutôt transformé en argent, qui s'accumulera progressivement et s'additionnera, jusqu'à ce que soit venu à échéance le renouvellement en nature du capital fixe. Chaque année enregistre la mort de quelque capital fixe qu'il faut remplacer dans telle ou telle affaire individuelle ou encore dans telle ou telle branche d'industrie : dans un même capital individuel, telle ou telle partie du capital fixe est à remplacer (ses parties ayant une existence de durée variable). Lorsque nous examinons la reproduction annuelle (même à échelle simple et en laissant de côté toute accumulation), nous ne commençons pas à la source. Nous choisissons une année parmi beaucoup d'autres et non pas l'année de naissance de la production capitaliste. Les différents capitaux investis dans les branches multiples de production de la section II ont donc un âge différent. Tout comme des personnes, exerçant une activité dans ces branches de production, peuvent mourir au cours de l'année, des masses de capitaux fixes finissent annuellement leur existence cette année-là et doivent être renouvelées en nature à l'aide du fonds d'accumulation monétaire. Dans ce sens, la transformation de 2000_{II_c} de marchandises (moyens de consommation) en éléments naturels est incluse dans l'échange de 2000_{II_c} contre $2000_{I(v+pl)}$. Ces éléments naturels consistent non seulement en matières premières et auxiliaires, mais aussi en éléments naturels du capital fixe, tels que machines, outils, bâtiments, etc. L'usure, qui doit être remplacée en argent dans la valeur de 2000_{II_c} , ne correspond donc pas au volume du capital fixe en fonction, puisque l'une de ses parties doit être remplacée annuellement en nature. Ceci suppose cependant que l'argent nécessaire à cet échange s'est accumulé entre les mains des capitalistes II, au cours des années précédentes. Cette même hypothèse est valable pour l'année en cours, au même titre qu'elle a été admise pour les précédentes.

Dans l'échange entre $I(1000_v + 1000_{pl})$ et 2000_{II_c} , il faut d'abord remarquer

que la somme de valeur $I_{(v+pl)}$ ne contient aucun élément constant de valeur. Elle ne contient donc pas non plus d'élément de valeur pour l'usure à remplacer, autrement dit pour la valeur que l'élément fixe du capital constant a transmise aux marchandises, forme naturelle sous laquelle existe $v+pl$. Par contre, cet élément existe en II_c et c'est précisément une partie de cet élément de valeur, due au capital fixe, qui reste tout d'abord en attente sous la forme argent, au lieu de se convertir immédiatement de sa forme argent en sa forme naturelle. Lors de l'échange de $I(1000_v + 1000_{pl})$ contre $2000 II_c$, une difficulté surgit immédiatement : les moyens de production I (c'est précisément sous cette forme naturelle qu'existent les $2000_{(v+pl)}$) doivent être échangés, pour la totalité de leur valeur de 2000, contre leur équivalent en moyens de consommation II. Mais, par contre, les moyens de consommation $2000 II_c$ ne peuvent être convertis, pour la totalité de leur valeur, en moyens de production I ($1000_v + 1000_{pl}$), parce qu'une part aliquote de leur valeur — égale à l'usure ou à la perte de valeur du capital fixe qu'il faut compenser — doit d'abord se déposer sous forme argent. Cet argent ne fonctionne alors plus comme moyen de circulation pendant la période annuelle de reproduction en cours, la seule qui soit envisagée ici. Mais l'argent, qui monnaie l'élément d'usure contenu dans la valeur-marchandise $2000 II_c$, ne peut provenir que de I, puisque II n'a pas à se payer lui-même, mais est payé précisément par la vente de sa marchandise et que, par hypothèse, $I_{(v+pl)}$ achète toute la masse de marchandises $2000 II$. La section I doit donc, en achetant, monnayer cette usure pour II. Or, d'après la loi établie précédemment, l'argent avancé pour la circulation retourne au producteur capitaliste qui, plus tard, mettra en circulation une quantité égale de marchandises. En achetant à II_c , I ne peut évidemment pas donner à ce dernier des marchandises pour 2000, et, par-dessus le marché, une somme d'argent supplémentaire cédée à titre définitif (sans que celle-ci lui revienne par l'opération d'échange). Autrement, il achèterait la masse de marchandises II_c au-dessus de sa valeur. En effet, si II échange ses 2000_c contre $I(1000_v + 1000_{pl})$, il n'a rien d'autre à demander à I. L'argent circulant pendant cet échange retourne à I ou à II, suivant que c'est l'un ou l'autre qui l'a mis en circulation, autrement dit que l'un ou l'autre s'est présenté le premier comme acheteur. Dans ce cas, II aurait reconverti en même temps toute la valeur de son capital-marchandise en la forme naturelle de moyens de production, alors que, par hypothèse, une partie aliquote de ce capital-marchandise, après sa vente, n'est pas reconvertie, pendant la période de reproduction annuelle en cours, de la forme argent en la forme naturelle de composants fixes de son capital constant. Il s'ensuit que II ne pourrait recevoir un solde en argent que s'il vendait à I pour 2000, mais lui achetait pour une somme moindre : pour 1800 par exemple. Dans ce cas, I aurait à solder le compte par 200 en argent qui ne lui feraient pas retour, parce qu'il n'aurait pas repris à la circulation cet argent qu'il lui aurait avancé en y jetant pour 200 de marchandises. Dans ce cas, II aurait un fonds en argent à mettre au compte de son

usure de capital fixe ; mais, du côté de I, nous aurions par contre une surproduction de moyens de production, s'élevant à 200, ce qui ruinerait toute la base de notre schéma, à savoir : reproduction à échelle constante, ce qui suppose une proportionnalité complète entre les divers systèmes de production. Nous aurions seulement écarté une difficulté pour en créer une autre bien plus désagréable.

Puisque ce problème offre des difficultés qui lui sont propres et n'a pas été jusqu'ici traité par les économistes, nous allons examiner une à une toutes les solutions possibles (du moins en apparence), ou plutôt nous étudierons toutes les façons de poser le problème.

Nous venons d'abord de supposer que II vend à I pour 2000, mais ne lui achète que pour 1800 de marchandises. Dans la valeur-marchandise $2000 II_c$ sont contenus 200 pour le remplacement de l'usure qui doivent être accumulés en argent ; ainsi, la valeur $2000 II_c$ se décomposerait en 1800 à échanger contre des moyens de production I et en 200, représentant le remplacement de l'usure, lesquels doivent être retenus en argent (après vente des 2000_c à I). Ou encore, par rapport à sa valeur, $2000 II_c$ serait égal à $1800_c + 200_c (d)$, où (d) signifie « déchet » (usure : F. E.).

Nous aurions alors à examiner l'échange :

$$\begin{array}{l} \text{I. } \underbrace{1000_v + 1000_{pl}} \\ \text{II. } 1800_c + 200_c (d). \end{array}$$

I achète avec 1000 l. st., qui sont allées aux ouvriers sous forme de salaire en paiement de leur force de travail, des moyens de consommation pour 1000 II_c . Avec ces mêmes 1000 l. st., II achète des moyens de production pour 1000 I_v . Par conséquent, leur capital variable revient aux capitalistes I sous forme argent, ce qui leur donne la possibilité d'acheter l'année suivante de la force de travail d'une valeur équivalente, c'est-à-dire de remplacer en nature la part variable de leur capital productif. En outre, II avance 400 l. st. pour acheter des moyens de production I_{pl} , et I_{pl} achète avec ces mêmes 400 l. st. des moyens de consommation II_c . Ainsi les 400 l. st. avancées à la circulation par II sont revenues aux capitalistes II, mais seulement comme équivalent pour de la marchandise vendue. I achète des moyens de consommation pour 400 l. st. qu'il a avancées ; II achète à I des moyens de production pour 400 l. st. : de cette manière, ces 400 l. st. retournent à I. Les opérations faites jusqu'ici donnent le compte suivant :

I jette dans la circulation pour $1000_v + 800_{pl}$ de marchandises ; il y jette, en outre, en argent : 1000 l. st. en salaires et 400 l. st. pour l'échange avec II. La transaction accomplie, I possède 1000_v en argent, 800_{pl} transformés en 800 II_c (moyens de consommation) et 400 l. st. en argent.

II met en circulation 1800_c en marchandises (moyens de consommation) et 400 l. st. en argent. L'échange accompli, il possède : 1800 en marchandises I (moyens de production) et 400 l. st. en argent.

Finalement, il reste du côté de I, 200_{pl} (en moyens de production), et du côté de II, 200_c (d) (en moyens de consommation).

Selon notre hypothèse, I achète avec 200 l. st. les moyens de consommation c (d) d'une valeur de 200. Ces 200 l. st. sont retenues par II, puisque les 200_c (d) représentent de l'usure et ne peuvent être reconvertis directement en moyens de production. Donc, 200 I_{pl} ne peuvent être vendus ; 1/10 de la plus-value I à remplacer ne peut être réalisé, converti de sa forme naturelle de moyens de production en celle de moyens de consommation.

Cette conclusion ne contredit pas seulement notre hypothèse de la reproduction à échelle simple. Elle ne constitue pas, à proprement parler, une hypothèse permettant d'expliquer la transformation en argent des 200_c (d). Elle signifie plutôt que cette transformation n'est pas explicable. Puisqu'on ne peut pas démontrer de quelle manière 200_c (d) pourraient être convertis en argent, on suppose que I a l'amabilité de les monnayer, justement parce qu'il n'est pas en état de convertir en argent son propre reliquat de 200_{pl}. Considérer cette hypothèse comme une opération normale du mécanisme d'échange équivaut à supposer qu'il tombe chaque année du ciel 200 l. st. pour convertir régulièrement en argent les 200_c (d).

L'absurdité de telles hypothèses ne saute pourtant pas immédiatement aux yeux si I *pl*, au lieu de se présenter, comme c'est le cas ici, sous sa forme d'existence primitive (c'est-à-dire comme partie intégrante de la valeur de moyens de production, donc de marchandises que leurs producteurs capitalistes doivent, en les vendant, réaliser en argent), apparaît entre les mains des associés des capitalistes en qualité, par exemple, de rente foncière entre les mains des propriétaires fonciers ou d'intérêt entre les mains des bailleurs de fonds. Cependant, si la fraction de la plus-value des marchandises, que le capitaliste industriel doit céder sous forme de rente foncière ou d'intérêt aux autres copropriétaires de la plus-value, ne peut être, à la longue, réalisée par la vente de ces marchandises, alors rentes et intérêts restent impayés. Ni le propriétaire foncier, ni l'usurier ne peut donc plus jouer le *deus ex machina*, en dépensant la rente, l'intérêt pour monnayer ainsi, à volonté, certaines fractions de la reproduction annuelle. Il en va de même des dépenses de l'ensemble des travailleurs dits improductifs, fonctionnaires, médecins, avocats, etc., ainsi que de tous ceux qui, sous le nom de « grand public », « servent » aux économistes à expliquer ce qu'ils avaient dû laisser sans explication.

Les choses ne vont pas mieux si, au lieu de l'échange direct entre I et II (entre les deux grandes sections de producteurs capitalistes), on fait appel au commerçant comme intermédiaire, pour surmonter, grâce à son « argent », toutes les difficultés. Dans notre cas, par exemple, 200 I_{pl} doivent en définitive être vendus

aux capitalistes industriels de II. Ils peuvent passer par les mains d'une série de commerçants, mais le dernier d'entre eux – selon notre hypothèse – se trouvera dans la même situation vis-à-vis de II que celle où se trouvaient d'abord les producteurs capitalistes de I, c'est-à-dire incapables de vendre à II les 200 I_{pl}. La somme destinée à l'achat étant bloquée, le procès avec I ne pourra donc pas être renouvelé.

Nous voyons ici, abstraction faite de notre but proprement dit, qu'il est absolument indispensable de considérer le procès de reproduction dans sa forme fondamentale (en écartant toutes les interférences qui l'obscurcissent), si l'on veut se débarrasser de tous les faux-fuyants ayant l'apparence d'une explication « scientifique », dans le cas où l'on aborde directement l'analyse du procès social de reproduction sous sa forme concrète compliquée.

La loi d'après laquelle, dans des conditions de reproduction normales (que ce soit à échelle simple ou élargie), l'argent avancé à la circulation par le producteur capitaliste doit retourner à son point de départ (peu importe qu'il s'agisse de son propre argent ou d'argent emprunté) exclut définitivement l'hypothèse que 200 II_c (d) peuvent être transformés en argent par une avance de fonds de la part de I.

2. Le remplacement du capital fixe en nature.

Après avoir écarté l'hypothèse examinée ci-dessus, il ne nous reste plus à étudier que les possibilités qui, outre le remplacement de l'usure en argent, comporteraient aussi le remplacement en nature du capital fixe définitivement mort.

Nous avons supposé précédemment :

a. Que les 1 000 l. st., payées en salaires par I, sont dépensées par les ouvriers dans l'achat de moyens de consommation II_c d'une valeur équivalente.

C'est une simple constatation de fait que les 1 000 l. st. ont été avancées par I en argent. Les divers producteurs capitalistes doivent payer les salaires en argent ; les travailleurs le dépensent ensuite en articles de consommation ; il sert alors aux vendeurs de ces articles de moyen de circulation pour transformer à leur tour leur capital constant de la forme marchandise en capital productif. Cet argent emprunte, certes, de nombreuses voies (boutiquiers, propriétaires, percepteurs, travailleurs improductifs, tels : les médecins, etc., dont l'ouvrier lui-même a besoin) ; ce n'est donc que partiellement qu'il passe directement des mains de l'ouvrier de I dans celles de la classe capitaliste II. Ce mouvement pouvant s'arrêter plus ou moins, il est possible que les capitalistes aient besoin d'une nouvelle réserve d'argent. Mais tout ceci n'intervient pas dans l'étude de cette forme fondamentale.

b. Nous avons en outre supposé qu'à un certain moment I avance en argent 400 l. st. supplémentaires pour acheter à II, et que cet argent lui revient, alors qu'à un autre moment II avance également 400 l. st. pour acheter à I, et, de même,

recupère son argent. Cette hypothèse est nécessaire, car il serait, dans le cas contraire, arbitraire d'admettre que la classe capitaliste I seule, ou la classe II seule, doive avancer à la circulation l'argent nécessaire à l'échange de leurs marchandises. Mais nous avons montré au paragraphe I qu'il faut rejeter comme absurde l'hypothèse d'après laquelle I mettrait en circulation de l'argent supplémentaire pour monnayer 200 II_c (d). Il ne resterait donc que l'hypothèse, apparemment plus absurde encore, d'après laquelle II lui-même avancerait cet argent, en vue de monnayer la fraction de valeur-marchandise destinée à remplacer l'usure de capital fixe. Par exemple, la part de valeur que perd la machine à filer de M. X au cours de la production réapparaît comme une partie de la valeur du fil à coudre. Ce que sa machine perd, d'un côté par usure, s'accumulerait chez lui, de l'autre, en argent. Or supposons que X achète à Y pour 200 l. st. de coton et avance ainsi à la circulation cette somme en argent ; Y lui achète alors pour 200 l. st. de fil et X utilise ces 200 l. st. comme fonds compensant l'usure de sa machine à filer. Ceci reviendrait simplement à dire que X, abstraction faite de sa production, du produit de celle-ci et de la vente de ce dernier, tient par-devers lui 200 l. st. pour se dédommager lui-même de la dépréciation de sa machine ; en d'autres termes, il perdrait non seulement 200 l. st. par la dépréciation de son matériel, mais devrait aussi, chaque année, donner de sa poche 200 l. st. supplémentaires, pour pouvoir acheter, en fin de compte, une nouvelle machine.

Ceci n'est absurde qu'en apparence. La section II est composée de capitalistes dont le capital fixe se trouve à des stades très différents de sa reproduction. Pour certains d'entre eux, il est parvenu au stade où il doit être entièrement renouvelé en nature. Pour d'autres, il en est plus ou moins éloigné encore. Tous les capitalistes de cette section ont ceci de commun que leur capital fixe n'est pas réellement reproduit, c'est-à-dire remplacé en nature par un nouvel exemplaire de la même espèce, mais que la valeur de ce capital fixe est accumulée petit à petit en argent. Les capitalistes II, cités en premier, sont dans une situation identique (ou presque, ce qui n'a pas d'importance ici) à celle où ils se trouvaient lors du démarrage de leur affaire. Ils se présentaient alors sur le marché avec leur capital-argent, pour le transformer d'une part en capital constant (fixe et circulant), d'autre part en force de travail, en capital variable. Ils doivent, comme à ce moment-là, avancer maintenant à la circulation ce capital-argent, c'est-à-dire la valeur du capital fixe constant aussi bien que celles du capital circulant et du capital variable.

Supposons que, des 400 l. st. mises en circulation par les capitalistes II dans un but d'échange avec I, une moitié provienne de ceux des capitalistes II qui doivent reproduire non seulement avec leurs marchandises leurs moyens de production, appartenant au capital circulant, mais aussi, avec leur argent, un nouveau capital fixe en nature, tandis que l'autre moitié des capitalistes II ne remplace en nature, avec son argent, que la partie circulante de son capital

constant et ne renouvelle pas en nature son capital fixe. Alors il n'est nullement contradictoire d'admettre que ces 400 l. st., à leur retour (dès que I les a utilisées pour l'achat de moyens de consommation), soient distribuées diversement entre ces deux groupes de II. Elles reviennent à la section II, mais ne retournent pas entre les mêmes mains ; elles se répartissent diversement à l'intérieur de cette section et passent d'un groupe à l'autre.

L'un des groupes de II, en plus de la fraction de moyens de production finalement couverte par ses marchandises, a converti 200 l. st. en éléments nouveaux du capital fixe en nature. Tout comme au début de l'affaire, l'argent ainsi dépensé lui revient progressivement de la circulation, au cours d'une série d'années, en tant que fraction de la valeur des marchandises à produire avec ce capital fixe correspondant à l'usure de ce dernier.

Par contre, l'autre groupe de II n'a pas prélevé sur I de marchandise pour les 200 l. st., mais celui-ci le paie avec l'argent ayant servi au premier groupe de II à acheter des éléments de capital fixe. Le premier groupe de II possède une fois de plus en nature sa valeur-capital fixe, alors que le second groupe est encore occupé à l'accumuler en argent, en vue de remplacer plus tard en nature son capital fixe.

Après les échanges qui ont précédé, l'état de choses dont il nous faut partir, c'est le reliquat de marchandises à échanger entre les deux catégories : pour I – 400_{pl}, pour II – 400_c¹⁸. Nous supposons que II avance 400 l. st. en argent pour l'échange de ces marchandises d'un montant de 800. Une moitié, soit 200 l. st., doit de toutes manières être déboursée par le groupe de II_c qui a accumulé 200 en argent, en tant que valeur remplaçant l'usure, et qui doit reconvertir cette valeur en la forme naturelle de son capital fixe.

La valeur-capital constant, la valeur-capital variable et la plus-value (ces trois formes de capital composant la valeur du capital-marchandises de II comme de I) peuvent être représentées par des quantités proportionnelles de marchandise II ou I. On peut représenter de la même façon, à l'intérieur de la valeur-capital constante elle-même, cette fraction de valeur qui est destinée, pour l'instant, à s'accumuler progressivement sous forme argent, avant d'être transformée en forme naturelle du capital fixe. Une certaine quantité de marchandises II (dans notre exemple elle s'élève à la moitié du reliquat, soit 200) n'est plus ici que le support de la valeur représentant l'usure qui doit, grâce à l'échange, se déposer en argent. (Déjà, le premier groupe des capitalistes II, celui qui renouvelle du capital fixe en nature, peut avoir réalisé une fraction de sa valeur, représentant l'usure, avec la part d'usure de l'ensemble des marchandises, dont nous ne considérons plus ici que le reliquat ; de toute façon, il lui reste 200 argent à réaliser.)

Quant à la seconde moitié (= 200) des 400 l. st. mises par II en circulation pour échanger le reliquat, elle sert à acheter à I des éléments circulants du capital constant. Il se peut qu'une partie de ces 200 l. st. soit jetée dans la circulation

par les deux groupes de II ou par celui seul qui ne renouvelle pas en nature l'élément fixe de valeur.

Avec les 400 l. st. on prélève alors sur I : *primo*, des marchandises s'élevant à 200 l. st. et consistant seulement en éléments de capital fixe ; *secundo*, des marchandises d'un montant de 200 l. st. qui ne font que remplacer en nature des éléments de la partie circulante du capital constant de II. I a donc vendu toute sa production annuelle en marchandises, dans la mesure où celle-ci était vendable à II ; mais 1/5 de sa valeur, soit 400 l. st., se trouve maintenant entre ses mains sous forme argent. Cet argent est de la plus-value monnayée qui doit être dépensée comme revenu en moyens de consommation. I ayant acheté avec ces 400 l. st. tout le stock de marchandises restant à II (= 400), cet argent retourne donc à II en lui enlevant ses marchandises.

Supposons maintenant trois cas : nous appelons « groupe 1 » cette partie des capitalistes II qui renouvelle son capital fixe en nature et « groupe 2 » celle qui accumule en argent la valeur représentant l'usure du capital fixe. Les trois possibilités sont les suivantes : a. pour les groupes 1 et 2 une certaine quantité (disons la moitié pour chacun) des 400 qui subsistent encore en II sous forme marchandises sert à remplacer certaines fractions des parties circulantes du capital constant ; b. le groupe 1 a déjà vendu toute sa marchandise, de sorte que le groupe 2 ait encore à vendre la totalité des 400 ; c. le groupe 2 a tout vendu à l'exception des 200 qui sont porteurs de la valeur-usure.

Nous avons alors les répartitions suivantes :

a. De la valeur-marchandise, soit 400_c, que II détient encore, le groupe 1 possède 100 et le groupe 2, 300. Sur ces 300, 200 représentent l'usure. Ici donc, sur les 400 l. st. argent, renvoyées à présent par I pour emporter les marchandises de II, le groupe 1 a déboursé à l'origine 300, dont 200 en argent, avec lesquels il a obtenu de I des éléments fixes de capital en nature et 100 en argent pour permettre son échange de marchandises avec I ; par contre, de ces 400, le groupe 2 n'a avancé qu'un quart, soit 100, pour permettre de son côté un échange de marchandises avec I.

Par conséquent, des 400 en argent, le groupe 1 a avancé 300 ; le groupe 2, 100.

De ces 400 il revient :

Au groupe 1 : 100, c'est-à-dire un tiers seulement de l'argent qu'il a avancé. Mais, pour les deux autres tiers, il possède du capital fixe renouvelé d'une valeur de 200. Pour cet élément fixe de capital, d'une valeur de 200, il a donné à I de l'argent, mais pas de marchandise. En ce qui concerne la marchandise, le groupe 1 se borne à acheter à I, mais, après cela, ne lui vend rien. Cet argent ne peut donc pas retourner au groupe 1, sinon celui-ci aurait reçu de I les éléments fixes de capital en cadeau. Avec le dernier tiers de l'argent qu'il a avancé, le groupe 1 est d'abord apparu comme acheteur d'éléments circulants de son capital constant. I lui achète, avec le même argent, le reste de sa mar-

chandise, d'un montant de 100. Cet argent retourne donc au groupe 1 de II, parce qu'il se présente comme vendeur de marchandises, aussitôt après s'être présenté comme acheteur. Si cet argent ne lui retournait pas, le groupe 1 de II aurait alors donné à I 100 en argent contre une valeur équivalente de marchandises et ensuite encore 100 en marchandises. En d'autres termes, il lui aurait donné sa marchandise gratis.

Par contre, 300 en argent retournent au groupe 2 qui a déboursé 100 en argent ; ayant mis cet argent (100) en circulation en tant qu'acheteur, il le récupère en tant que vendeur. Il reçoit en outre 200, parce qu'il fonctionne seulement comme vendeur de marchandises, d'un montant de 200, mais non comme acheteur. L'argent ne peut donc pas revenir à I. L'usure du capital fixe est ainsi soldée par l'argent mis en circulation par le groupe 1 de II, lors de l'achat d'éléments fixes de capital. Mais il arrive entre les mains du groupe 2, non comme argent du groupe 1, mais comme argent appartenant à la section I.

b. Dans cette hypothèse, le reliquat de II_c se répartit de sorte que le groupe 1 possède 200 en argent, et le groupe 2, 400 en marchandises.

Le groupe 1 a vendu toute sa marchandise, mais les 200 en argent sont, sous une forme métamorphosée, les éléments fixes de son capital constant qu'il doit renouveler en nature. Dans ce cas, il agit seulement comme acheteur et reçoit, en échange de son argent, de la marchandise I d'une valeur équivalente, sous forme d'éléments naturels de capital fixe. Le groupe 2 n'a à mettre en circulation que 200 l. st. au maximum (si la section I n'avance aucun argent pour l'échange de marchandises entre I et II), puisque, pour la moitié de sa valeur-marchandise, il vend à I, mais ne lui achète pas.

400 l. st. lui reviennent de la circulation : 200 parce qu'il les a avancées comme acheteur et les récupère comme vendeur d'une marchandise équivalente ; les 200 autres, parce qu'il vend de la marchandise à I pour une valeur de 200, sans retirer de I une valeur équivalente de marchandises.

c. Le groupe 1 possède 200 en argent et 200_c en marchandises ; le groupe 2, 200_c (d) en marchandises.

Dans cette hypothèse, le groupe 2 n'a aucune avance d'argent à faire, car, vis-à-vis de I, il ne fait absolument plus fonction d'acheteur, mais seulement de vendeur ; il peut donc attendre que quelqu'un veuille lui acheter.

Le groupe 1 avance 400 l. st. en argent, dont 200 pour l'échange réciproque de marchandises avec I et 200 comme simple acheteur de I. Avec ces dernières 200 l. st., il achète les éléments fixes du capital.

Avec 200 l. st. argent, I achète au groupe 1 de la marchandise pour 200 ; il y a donc retour vers le groupe 1 des 200 l. st. argent, avancées pour cet échange de marchandises. I achète, avec les 200 l. st. restantes (qu'il a également reçues du groupe 1) pour 200 de marchandises du groupe 2, qui voit ainsi se déposer en argent l'usure de son capital fixe.

Le problème ne serait en aucune manière modifié, si l'on supposait que, dans

le cas c, la section I avance les 200 en argent pour l'échange des marchandises existantes, au lieu que ce soit II (groupe 1) qui le fasse. Si I achète d'abord, pour 200, de la marchandise de II (groupe 2) — on a supposé que ce dernier n'a plus que ce reliquat de marchandises à vendre — les 200 l. st. ne retournent pas à I, puisque II (groupe 2) ne se présente plus comme acheteur ; mais II (groupe 1) possède alors 200 l. st. en argent pour acheter, et également des marchandises jusqu'à concurrence de 200 pour échanger. Il a donc en tout 400 à échanger avec I ; 200 l. st. en argent reviennent ainsi de II (groupe 1) à I. Si I les débourse à nouveau pour acheter de II (groupe 1) des marchandises pour 200, elles lui reviennent dès que II (groupe 1) achète à I la seconde moitié des 400 en marchandises. Le groupe I (II) a déboursé 200 l. st. en argent comme simple acheteur d'éléments du capital fixe ; elles ne lui reviennent donc pas, mais servent à monnayer le reliquat 200_c des marchandises de II (groupe 2), tandis que l'argent avancé par I pour l'échange des marchandises (200 l. st.) lui fait retour non pas par II, groupe 2, mais par II, groupe 1. Pour sa marchandise de 400, I a obtenu en retour un équivalent en marchandise (400) ; lui sont également revenues les 200 l. st. en argent qu'il a avancées pour l'échange des 800 en marchandises, et ainsi tout est en règle.

La difficulté résultant de l'échange

I. $1\ 000_v + 1\ 000_{pl}$.

II. 2000_c a été limitée à la difficulté engendrée par l'échange des reliquats :

I. 400_{pl}.

II. (1) 200 en argent + 200_c en marchandise + (2) 200_c en marchandise ou, autrement dit, pour rendre la chose plus claire encore :

I. $200_{pl} + 200_{pl}$.

II. (1) 200 en argent + 200_c en marchandise + (2) 200_c en marchandise.

Puisque II (1) échange 200_c en marchandise contre 200 I_{pl} en marchandise et que tout l'argent circulant entre I et II, au cours de l'échange des 400 en marchandises, revient à celui qui l'a avancé, soit I, soit II, cet argent, élément de l'échange entre I et II, n'est pas, en fait, un élément du problème qui nous occupe. Autrement dit : si nous supposons que, lors de l'échange entre 200 I_{pl} (marchandises) et 200 II_c (marchandises de II, groupe 1), l'argent fonctionne comme moyen de paiement et non pas comme moyen d'achat (donc pas non plus comme « moyen de circulation » au sens le plus étroit), il est alors évident, puisque les marchandises 200 I_{pl} et 200 II_c (groupe 1) sont d'une même valeur, que des moyens de production d'une valeur de 200 s'échangent contre des moyens de consommation d'une valeur de 200. Il est aussi évident que l'argent n'a ici qu'un rôle idéal et qu'il ne doit nullement en être mis en circulation, par l'une ou l'autre partie, pour régler des bilans. Le problème ne sera donc posé clairement que

lorsque nous aurons biffé des deux côtés I et II la marchandise 200 I_{pl} et son équivalent, la marchandise 200 II_c (groupe 1).

Après élimination de ces deux quantités de marchandises d'une même valeur (I et II) qui se soldent mutuellement, il ne demeure que le reste de l'échange, qui fait apparaître nettement le problème, à savoir :

I. 200_{pl} marchandises ;

II. (1) 200_c argent + (2) 200_c en marchandises.

Il devient clair que II (groupe 1) achète avec 200 en argent les éléments de son capital fixe 200 I_{pl}. Ainsi, II (groupe 1) a renouvelé son capital fixe en nature et la plus-value de I, d'une valeur de 200, est convertie de marchandise (moyens de production, représentant des éléments de capital fixe) en argent. Avec cet argent, I achète à II (groupe 2) des moyens de consommation. Le résultat est pour II que le groupe I a renouvelé en nature une partie fixe de son capital constant et qu'une autre partie (compensant l'usure de capital fixe) s'est concrétisée en argent pour le groupe 2. Ce processus continue d'année en année, jusqu'à ce que cette autre partie du capital constant soit à renouveler, elle aussi, en nature.

Une condition indispensable dans notre cas est que cet élément fixe du capital constant II, dont la valeur intégrale est reconvertie en argent et doit par conséquent être renouvelée en nature tous les ans (groupe 1), soit égal à l'usure annuelle de l'autre élément fixe du capital constant II qui continue à fonctionner sous son ancienne forme naturelle, et dont l'usure, la perte de valeur qu'il transmet aux marchandises à la production desquelles il contribue, doit d'abord être remplacée en argent. Un tel équilibre semblerait alors une loi de la reproduction à échelle constante : ceci revient à dire que, dans la section I qui produit les moyens de production, la division du travail doit rester la même, dans la mesure où cette section I produit, d'une part, des composants circulants et, d'autre part, des composants fixes du capital constant de la section II.

Avant d'examiner cette question de plus près, nous allons d'abord voir comment les choses se présentent, si le reliquat de II_c (1) n'est pas identique au reliquat de II_c (2) ; il peut être soit plus grand, soit plus petit. Étudions tour à tour chacun de ces deux cas.

Premier cas :

I. 200_{pl} ;

II. (1) 220_c (en argent) + (2) 200_c (en marchandises).

Ici II_c (1) achète avec 200 l. st. les marchandises 200 I_{pl} et I achète avec le même argent les marchandises 200 II_c (2), c'est-à-dire le composant du capital fixe devant se concrétiser en argent et qui est ainsi monnayé. Mais 20 II_c (1) en argent ne peuvent être reconvertis en capital fixe sous forme naturelle.

Il semble que nous pourrions remédier à cet inconvénient, en donnant au reliquat de I_{pl} la valeur 220 au lieu de 200, de sorte que, des 2000 I, seulement

1 780, et non 1 800, aient été absorbés par des échanges antérieurs. Dans ce cas, nous aurions :

I. 220_{pl} ;

II. (1) 220_c (en argent) + (2) 200_c (en marchandise).

II_c (groupe 1) achète avec 220 l. st. en argent les $220 I_{pl}$ et I achète alors, avec 200 l. st., les $200 II_c$ (2) en marchandise. Il reste cette fois, du côté de I, 20 l. st. en argent, fraction de la plus-value qu'il ne peut pas dépenser en moyens de consommation, mais seulement garder sous forme argent. La difficulté est donc tout simplement déplacée de II_c (groupe 1) à I_{pl} .

Supposons maintenant que II_c (groupe 1) soit plus petit que II_c (groupe 2). Nous avons alors :

Deuxième cas :

I. 200_{pl} (en marchandises) ;

II. (1) 180_c (en argent) + (2) 200_c (en marchandises).

II (groupe 1) achète pour 180 l. st. en argent, $180 I_{pl}$ de marchandises. Avec cet argent, I achète à II (groupe 2) des marchandises d'une même valeur, c'est-à-dire $180 II_c$ (2) ; restent invendables $20 I_{pl}$ d'un côté et $20 II_c$ (2) de l'autre : des marchandises d'une valeur de 40 ne peuvent donc pas être transformées en argent.

Il ne nous servirait à rien de poser le reliquat $I = 180$; il est vrai qu'il n'y aurait, dans ces conditions, aucun excédent en I ; mais il subsisterait toujours un excédent de 20 en II_c (groupe 2) qui ne peut non plus être vendu ni monnayé.

Dans le premier cas, où II (1) est supérieur à II (2), il reste en II_c (1) un excédent d'argent, qu'il est impossible de reconvertir en capital fixe ; ou bien, si l'on suppose le reliquat I_{pl} égal à II_c (1), il reste en I_{pl} le même excédent d'argent, inconvertible en moyens de consommation.

Dans le second cas, où II_c (1) est inférieur à II_c (2), il y a un déficit en argent en $200 I_{pl}$ et II_c (2) et un excédent équivalent en marchandises des deux côtés ; ou bien, si l'on suppose le reliquat de I_{pl} égal à II_c (2), il reste un déficit en argent et un excédent en marchandises du côté de II_c (2).

Nous pouvons admettre que les reliquats I_{pl} sont toujours identiques à II_c (1). La production est en effet déterminée par la commande et la reproduction n'est pas modifiée par le fait qu'il peut y avoir une plus grande production d'éléments fixes de capital cette année et, l'année suivante, une plus grande production d'éléments circulants des capitaux constants I et II. Alors, dans le premier cas, I_{pl} ne pourrait être reconverti en moyens de consommation, à moins que I n'achète avec I_{pl} une partie de la plus-value de II et n'accumule celle-ci en argent, au lieu de la consommer. Dans le second cas, il n'y aurait pas d'autre issue qu'une dépense d'argent de la part de I lui-même, hypothèse que nous avons déjà rejetée.

Si II_c (1) est supérieur à II_c (2), il est indispensable d'importer de la marchandise étrangère pour pouvoir réaliser l'excédent d'argent de I_{pl} . Si II_c (1) est

plus petit que II_c (2), il est, au contraire, indispensable d'exporter des marchandises II (moyens de consommation), pour réaliser la part d'usure II_c en moyens de production. Dans les deux cas, un commerce avec l'extérieur s'impose.

Même en supposant que pour étudier la reproduction à échelle constante il faille admettre que demeure inchangée la productivité de toutes les branches de l'industrie (et, par conséquent aussi, les rapports de valeur de leurs produits-marchandise), les deux cas ci-dessus [c'est-à-dire II_c (1) plus grand ou plus petit que II_c (2)] seraient cependant toujours intéressants pour une production à échelle élargie, dans laquelle ils peuvent incontestablement se présenter.

3. Résultats.

En ce qui concerne le remplacement du capital fixe, on peut faire les remarques générales suivantes :

S'il meurt cette année une fraction de l'élément fixe de II_c plus grande que l'année précédente, s'il faut donc en renouveler en nature une fraction plus importante (toutes autres circonstances étant égales d'ailleurs, c'est-à-dire non seulement l'échelle de la production, mais aussi en particulier la productivité du travail), alors la fraction du capital fixe en voie de disparition, et qui doit être temporairement remplacée en argent jusqu'à sa mort définitive, doit diminuer dans la même proportion. En effet, d'après notre hypothèse, le montant total (ainsi que la somme des valeurs) de la fraction fixe du capital fonctionnant en II_c demeure constant. Ceci entraîne les conséquences suivantes : *Primo* : Si une fraction plus importante du capital-marchandise I se compose d'éléments du capital fixe de II_c , une fraction d'autant plus petite se composera d'éléments circulants de II_c , puisque la production totale de I pour II_c demeure constante. L'une de ces fractions augmentant, l'autre diminue et inversement. D'autre part, la production totale de la section II conserve aussi le même volume. Comment cela est-il possible quand diminuent ses matières premières, ses produits semi-finis, ses matériaux auxiliaires (c'est-à-dire les éléments circulants du capital constant II) ? *Secundo* : Une plus grande fraction du capital fixe II_c , rétablie sous sa forme argent, afflue vers I pour y être reconvertie de la forme argent en sa forme naturelle. En d'autres termes, I voit affluer un surcroît d'argent, en dehors de celui qui circule entre I et II pour le simple échange des marchandises ; ce surcroît d'argent ne sert pas à assurer l'échange réciproque des marchandises, mais se présente exclusivement dans le rôle de moyen d'achat. En même temps, la masse de marchandises de II_c , porteuse de la valeur de remplacement pour l'usure, aurait diminué proportionnellement, donc la masse de marchandises II qui ne doit pas être échangée contre de la marchandise de I, mais seulement contre de l'argent de I serait moindre. Il serait passé plus d'argent de II à I comme simple moyen d'achat et il existerait moins de marchandises de II, lequel ferait seulement office d'acheteur vis-à-vis de I. Une plus grande fraction de I_{pl} (car I_v est déjà transformé en marchandises II) ne serait

donc pas convertible en marchandises de II, mais immobilisée sous la forme argent.

Dans le cas inverse, lorsqu'il y a, au cours d'une année, moins de capital fixe de II à reproduire à la suite de « décès », c'est-à-dire lorsque la fraction d'usure est plus grande, il n'est pas besoin en conséquence d'un examen plus approfondi.

Le résultat serait la crise — une crise de production — malgré la reproduction à échelle constante.

En un mot : plaçons-nous dans le cas de la reproduction simple et de circonstances demeurant les mêmes, surtout en ce qui concerne la force productive, la quantité totale et l'intensité du travail : si l'on ne suppose pas une proportion constante entre le capital fixe disparaissant (à renouveler) et le capital fixe continuant à fonctionner sous son ancienne forme naturelle (et conférant de la valeur à ses produits pour le seul remplacement de l'usure), deux cas peuvent se présenter : ou la masse des éléments circulants à reproduire restera la même alors que la masse des éléments fixes à reproduire aura augmenté : la production totale de I devra donc augmenter, ou bien il y aura un déficit dans la reproduction, même si l'on fait abstraction des conditions monétaires.

Ou bien la grandeur relative du capital fixe II à reproduire en nature diminuera, ce qui entraînera une augmentation proportionnelle de la partie du capital fixe II qui ne peut plus être remplacée qu'en argent : la masse des composants circulants du capital constant II, reproduits par I, demeurera constante, tandis que celle du capital fixe à reproduire aura diminué. Donc, il y aura ou bien une diminution dans la production totale de I, ou un excédent (de même qu'il y avait auparavant un déficit) et un excédent qui ne pourra pas être transformé en argent.

Le même travail peut, certes, dans le premier cas produire davantage, moyennant un accroissement de la productivité, de l'extension ou de l'intensité et ainsi le déficit pourrait être comblé. Mais un tel changement ne pourrait avoir lieu sans qu'il y ait transfert de travail et de capital d'une branche de production à une autre, à l'intérieur de I. Tout transfert provoquerait des troubles momentanés. En outre, dans la mesure où il y aurait augmentation de l'extension et de l'intensité du travail, I aurait à échanger une valeur plus grande contre une valeur moindre de II ; il y aurait donc une dépréciation du produit de I.

Les résultats sont inverses dans le second cas, lorsque I doit diminuer sa production, ce qui signifie la crise pour les travailleurs et les capitalistes qui y sont occupés, ou lorsqu'il fournit un excédent (d'où nouvelle crise). De telles surproductions ne sont pas un mal en elles-mêmes, mais au contraire un avantage. C'est dans la production capitaliste qu'elles sont un mal.

Dans les deux cas, le commerce extérieur pourrait apporter remède : dans le premier, en transformant en moyens de consommation la marchandise I, figée sous forme monétaire. Dans le second, en écoulant l'excédent de marchandise.

Mais le commerce extérieur, à moins qu'il ne pourvoie au simple remplacement de certains éléments (là aussi, d'après leur valeur), ne fait qu'étendre les contradictions à une sphère plus vaste en leur donnant un champ d'action plus large.

La forme capitaliste de la reproduction une fois abolie, le problème se ramène à ceci : la grandeur de la fraction du capital fixe qui disparaît et qui doit donc être reproduite en nature (il s'agit ici de la fraction servant à la production de moyens de consommation) change d'année en année. Si elle est très grande une certaine année (au-dessus de la mortalité moyenne, comme pour les hommes), elle est certainement d'autant plus petite l'année suivante. La masse de matières premières, de produits semi-finis et de matériaux auxiliaires, nécessaires pour la production annuelle des articles de consommation — toutes choses restant égales d'ailleurs, — ne diminue pas pour autant ; la production totale des moyens de production devrait donc augmenter dans un cas et diminuer dans l'autre. On ne peut remédier à cela que par une surproduction relative continue ; il faut, d'une part, une certaine quantité de capital fixe qui produit davantage qu'il n'est directement nécessaire ; d'autre part et surtout, une provision de matières premières, etc., dépassant les besoins immédiats annuels (ceci vaut surtout pour les moyens de subsistance). Une telle sorte de surproduction équivaut au contrôle de la société sur les moyens matériels de sa propre reproduction. Mais, dans le cadre de la société capitaliste, elle est un élément d'anarchie.

L'exemple du capital fixe, qui vient d'être étudié dans une reproduction à échelle constante, est frappant. Un des arguments favoris des économistes pour expliquer les crises est le déséquilibre dans la production du capital fixe et du capital circulant. Ils ne comprennent pas qu'un tel déséquilibre peut et doit se produire par le simple *maintien* du capital fixe ; qu'il peut et doit se produire dans l'hypothèse d'une production normale idéale, lorsqu'il y a reproduction simple du capital social déjà en fonction.

XII. — La reproduction de la matière monétaire.

Nous avons laissé complètement de côté jusqu'à présent la question de la reproduction annuelle de l'or et de l'argent. Dans la mesure où ces métaux servent de matière première pour la fabrication d'articles de luxe, la dorure, etc., ils ne mériteraient pas plus que n'importe quels autres produits d'être spécialement mentionnés ici. Par contre, ils jouent un rôle important comme matière de la monnaie, donc comme argent potentiel. Pour simplifier, nous ne considérons ici que l'or comme matière monétaire.

D'après des données déjà anciennes, la production annuelle totale d'or s'élevait à 800-900 000 livres, soit environ de 1 100 à 1 250 millions de marks. D'après Sætbeer¹⁹, par contre, il n'y aurait eu en moyenne que 170 675 kilos d'une valeur approximative de 476 millions de marks pour les années 1871-1875.

L'Australie en aurait fourni environ 167, les États-Unis 166, la Russie 93 millions de marks. Le reste se répartit entre divers pays pour des sommes inférieures à 10 millions de marks par pays. Pendant la même période, la production annuelle d'argent s'est élevée à un peu moins de 2 millions de kilos, d'une valeur de 354 millions et demi de marks. En chiffres ronds, le Mexique en fournissait 108, les États-Unis 102, l'Amérique du Sud 67, l'Allemagne 26 millions, etc.

Des pays à production capitaliste prédominante, seuls les États-Unis sont producteurs d'or et d'argent : les pays capitalistes d'Europe reçoivent presque tout leur or et la partie de loin la plus grande de leur argent d'Australie, des États-Unis, du Mexique, d'Amérique du Sud et de Russie.

Mais nous allons situer les mines d'or dans le pays de la production capitaliste dont nous analysons ici la reproduction annuelle, et ceci pour la raison suivante :

La production capitaliste ne saurait exister sans commerce extérieur. Mais, si nous supposons une reproduction annuelle normale à une échelle donnée, nous supposons aussi par là que le commerce extérieur remplace les articles nationaux seulement par des articles d'une forme d'usage et d'une forme naturelle différentes, sans affecter les rapports de valeur. Il n'affecte donc pas non plus les rapports de valeur selon lesquels les deux sections : moyens de production et moyens de consommation, échangent réciproquement leur produit, et pas davantage les rapports entre capital constant, capital variable et plus-value, selon lesquels se décompose la valeur du produit de chacune de ces sections. L'introduction du commerce extérieur dans l'analyse de la valeur des produits annuellement reproduite ne peut que créer de la confusion, sans apporter aucun élément nouveau, soit au problème, soit à sa solution. Il faut donc en faire entièrement abstraction, et traiter ici l'or comme un élément direct de la reproduction annuelle, et non comme un élément de marchandise importé du dehors par échange.

La production de l'or appartient, comme celle des métaux en général, à la section I qui englobe la production des moyens de production. Supposons que la production annuelle d'or soit égale à 30 (pour des raisons de commodité, car ce chiffre est en réalité beaucoup trop élevé, par rapport à ceux de notre schéma). Décomposons cette valeur en $20_c + 5_v + 5_{pl}$; 20_c doivent être échangés contre d'autres éléments de I_c ; ceci sera examiné plus tard ; mais les $5_v + 5_{pl}$ (I) doivent être échangés contre des éléments de II_c , c'est-à-dire des moyens de consommation.

En ce qui concerne les 5_v , toute affaire produisant de l'or commence par acheter la force de travail ; elle ne le fait pas avec de l'or qu'elle a elle-même produit, mais avec une fraction du numéraire dont dispose le pays. Les ouvriers achètent, avec ces 5_v , des moyens de consommation à II qui consacre cet argent à l'achat de moyens de production à I. Si, par exemple, II achète à I de l'or, comme marchandise, etc. (composant de son capital constant) pour une valeur

de 2, alors 2_v retournent aux producteurs d'or I en argent, qui appartenait déjà précédemment à la circulation. Si II n'achète pas d'autre marchandise à I, I achète à II, en jetant son or, comme monnaie, dans la circulation, puisque l'or peut acheter toute marchandise. La seule différence est que I ne se présente pas ici comme vendeur, mais uniquement comme acheteur. Les chercheurs d'or de I peuvent toujours vendre leur marchandise, car elle se trouve toujours sous une forme immédiatement échangeable.

Admettons qu'un filateur ait payé 5_v à ses ouvriers ; ceux-ci lui fournissent en échange — abstraction faite de la plus-value — des filés, soit un produit égal à 5 ; les ouvriers achètent pour 5 à II_c . Ce dernier achète à I du fil pour 5 en argent ; ainsi, 5_v retournent sous forme argent au filateur. Par contre, dans le cas supposé, I *au* (comme nous appellerons les producteurs d'or) avance à ses ouvriers 5_v en argent, lequel a déjà appartenu auparavant à la circulation. Les ouvriers dépensent l'argent en moyens de subsistance : mais, des 5, 2 seulement retournent de II à I *au*. Mais I *au* peut, tout aussi bien que le filateur, recommencer le procès de reproduction ; car ses ouvriers lui ont fourni 5 en or : il en a vendu 2 et il en possède 3 en or qu'il lui suffit de faire frapper²⁰ ou de transformer en billets de banque, afin de redevenir directement, et sans autre intervention de II, possesseur de tout son capital variable sous la forme argent.

Mais, lors de ce premier procès de la reproduction annuelle, il s'est déjà produit une modification dans la masse d'argent appartenant réellement ou virtuellement à la circulation. Nous avons supposé que II_c a acheté pour 2_v (I *au*) d'or-matière et que 3 ont été dépensés par I *au* à l'intérieur de II sous la forme argent du capital variable. Ces 3, provenant de la masse monétaire fournie grâce à la nouvelle production d'or, sont donc restés à l'intérieur de II : ils n'ont pas reflué vers I. Selon notre hypothèse, les besoins de II en or-matière sont satisfaits. Les 3 constituent de l'or thésaurisé, qui reste par conséquent entre ses mains. En effet, ils ne peuvent pas former les éléments de son capital constant ; en outre, II possédait déjà un capital-argent suffisant pour acheter la force de travail, enfin, à l'exception de l'élément usure, ces 3 *au* supplémentaires n'ont pas de fonction à remplir à l'intérieur de II_c , bien que s'étant échangés contre une fraction de celui-ci (ils pourraient servir à couvrir l'élément usure dans la mesure où II_c (1) serait inférieur à II_c (2), ce qui est accidentel). D'autre part, toujours à l'exception de l'élément usure, la totalité du produit-marchandise II_c doit être échangée contre des moyens de production $I_{(v+pl)}$. De tout ceci, il ressort que cet argent doit être transféré entièrement de II_c à II_{pl} (qu'il se présente sous forme de moyens de subsistance nécessaires ou d'articles de luxe), et qu'inversement une valeur-marchandise correspondante doit passer de II_{pl} à II_c . Résultat : une fraction de la plus-value est thésaurisée en argent.

Si, dans la seconde année de reproduction, l'or annuellement produit continue à être utilisé comme matériau dans la même proportion, 2 retourneront à

nouveau à I *au* et 3 seront remplacés en nature, c'est-à-dire qu'ils seront libérés en tant que trésor à l'intérieur de II, et ainsi de suite...

Pour ce qui est du capital variable en général : le capitaliste I *au*, comme tout autre, doit avancer continuellement ce capital, sous forme argent, pour l'achat de travail. Avec ledit capital variable, ce n'est pas lui qui achète à II, mais ses ouvriers. Il ne peut donc jamais arriver qu'il se présente comme acheteur, donc qu'il transmette de l'or à II, sans l'initiative de ce dernier. Mais, dans la mesure où II lui achète de la matière, où il est obligé de transformer du capital constant II_c en or-matière, une partie de I *au* revient de II à I *au* exactement de la même manière qu'aux autres capitalistes de I ; et, si ce n'est pas le cas, I *au* remplace son capital variable par de l'or, puisé directement dans sa production. Dans la mesure où le capital *v* qu'il a avancé en argent ne lui revient pas de II, il y a transformation en trésor, à l'intérieur de II, d'une partie de la circulation déjà existante (à savoir l'argent qui est venu de I et n'y est pas retourné). Pour cette raison, une fraction de la plus-value de II n'a pas été dépensée en moyens de consommation. Comme, sans cesse, de nouvelles mines d'or sont ouvertes et d'anciennes remises en service, une proportion déterminée de l'argent, que I *au* doit dépenser en capital variable, forme toujours une partie de la masse d'argent préexistant à la nouvelle production d'or et que I *au* passe à II par l'intermédiaire de ses ouvriers. Pour autant que, de II, elle ne retourne pas à I *au*, elle y constitue un élément de thésaurisation.

Pour ce qui est de (I *au*)_{p1}, I *au* peut ici se présenter constamment comme acheteur ; il jette sa plus-value sous forme d'or dans la circulation et en retire en échange des moyens de consommation II_c ; l'or, ici, s'utilise en partie comme matière et fonctionne par conséquent comme élément réel du composant constant *c* du capital productif ; si ce n'est pas le cas, il redevient élément de thésaurisation comme fraction de II_c conservant la forme argent. Abstraction faite pour l'instant de I_c, qui sera examiné plus loin²¹, il apparaît que, même dans le cas de la reproduction simple, même en éliminant l'accumulation au sens propre, c'est-à-dire la reproduction à échelle élargie, l'accumulation d'argent, ou thésaurisation, est par contre nécessairement incluse ici. Ceci se reproduisant tous les ans, il est possible d'expliquer par là l'hypothèse dont on part pour analyser la production capitaliste, à savoir qu'au début de la reproduction une masse de numéraire, correspondant à l'échange de marchandises, se trouve entre les mains de la classe des capitalistes I et II. Cette accumulation a lieu même après déduction de la perte d'or due à l'usure de la monnaie en circulation.

Il va de soi que, plus est avancé l'âge de la production capitaliste, plus est grande la masse de numéraire accumulée de toutes parts et plus est faible la proportion que la production nouvelle d'or ajoute tous les ans à cette masse, bien que ce supplément puisse être important en valeur absolue. Revenons une fois de plus à l'objection faite à Tooke : comment se peut-il que chaque capitaliste retire de la production annuelle une plus-value en numéraire, c'est-à-dire

qu'il retire de la circulation une plus grande somme d'argent que celle qu'il y met, puisque, en dernière instance, la classe capitaliste elle-même doit être considérée comme la source qui est, somme toute, à l'origine de l'argent en circulation ?

Nous ferons à ce sujet les remarques suivantes, en résumant ce qui a été développé précédemment (t. IV, chap. XVII, p. 297-324) :

1. Une seule condition est nécessaire ici : qu'il existe somme toute une quantité suffisante d'argent pour transformer les divers éléments de l'ensemble de la reproduction annuelle ; elle n'est nullement affectée par le fait qu'une partie de la valeur-marchandise se compose de plus-value. En admettant que toute la production appartienne aux ouvriers eux-mêmes, que leur surtravail ne soit donc du surtravail que pour eux-mêmes et non pour les capitalistes, la masse de valeur-marchandise en circulation serait la même et nécessiterait, toutes choses égales d'ailleurs, la même masse d'argent pour sa circulation. Dans les deux cas, la seule question qui se pose est celle-ci : d'où vient l'argent nécessaire pour transformer la totalité de cette valeur-marchandise ? Et en aucune manière elle ne se pose ainsi : d'où vient l'argent nécessaire pour monnayer la plus-value ?

Certes, pour y revenir une fois encore, chaque marchandise prise à part se compose de $c + v + pl$; il faut donc, pour la circulation de l'ensemble des marchandises, d'une part, une certaine somme d'argent nécessaire à la circulation du capital $c + v$; d'autre part, une autre somme d'argent nécessitée par la circulation des revenus des capitalistes, à savoir de la plus-value pl . Tout comme pour chaque capitaliste pris isolément, l'argent avec lequel la classe capitaliste dans son ensemble avance du capital est distinct de l'argent avec lequel elle dépense ses revenus. D'où vient ce dernier ? Simplement de ce que parmi la masse d'argent se trouvant entre les mains de la classe capitaliste (donc, en gros, parmi la masse totale d'argent existant à l'intérieur de la société), une partie²² sert à la circulation des revenus des capitalistes. Nous avons déjà vu plus haut comment chaque capitaliste, lançant une nouvelle affaire, repêche l'argent dépensé en moyens de consommation pour son entretien, sous forme d'argent lui servant à monnayer sa plus-value, dès que l'affaire est en marche. De façon générale, l'origine de toute cette difficulté est double :

D'abord, du seul point de vue de la circulation et de la rotation du capital, c'est-à-dire en considérant le capitaliste seulement comme personification du capital — et non comme un bon vivant de consommateur capitaliste, — nous le voyons mettre sans cesse en circulation de la plus-value, élément de son capital-marchandise, mais nous ne voyons jamais entre ses mains l'argent sous forme de revenu ; nous ne le voyons jamais jeter dans la circulation de l'argent pour dépenser sa plus-value.

Ensuite, si la classe capitaliste jette dans la circulation une certaine somme d'argent sous forme de revenu, il peut sembler qu'elle paie un équivalent pour cette fraction du produit total annuel, celle-ci cessant donc de représenter de la plus-value. Mais le surproduit, qui incarne la plus-value, ne coûte rien à la

classe capitaliste. En tant que classe, elle le possède et en jouit gratuitement ; la circulation d'argent n'y changera rien. La modification, entraînée par cette dernière, consiste simplement en ceci : chaque capitaliste, au lieu de consommer son surproduit en nature, ce qui, en général, n'est pas possible, retire de la masse totale du surproduit social annuel, pour se les approprier, des marchandises de toutes sortes, jusqu'à concurrence du montant de la plus-value qu'il s'est lui-même appropriée. Or, le mécanisme de la circulation a montré que, si la classe capitaliste met de l'argent en circulation pour la dépense de revenus, elle l'en retire à nouveau et peut donc toujours recommencer le même procès ; donc, que les capitalistes, en tant que classe, restent, avant comme après, possesseurs de la somme d'argent nécessaire à monnayer la plus-value. Par conséquent, si le capitaliste non seulement retire du marché la plus-value sous forme de marchandises destinées à son fonds de consommation, mais, en même temps, récupère l'argent servant à acheter ces marchandises, il a évidemment retiré ces marchandises de la circulation sans donner d'équivalent. Elles ne lui coûtent rien, bien qu'il les paie avec de l'argent. Si j'achète des marchandises pour une livre sterling et que le vendeur me rende cette livre pour un surproduit qui ne m'a rien coûté, j'ai de toute évidence obtenu les marchandises pour rien. La répétition constante de cette opération ne modifie en rien le fait que je retire sans cesse des marchandises et reste pourtant sans cesse en possession de la livre, bien que je m'en dessaisisse temporairement pour l'acquisition de marchandises. Le capitaliste retrouve toujours cet argent comme équivalent d'une plus-value qui ne lui a rien coûté.

Nous avons vu que chez Adam Smith toute la valeur de la production sociale se résout en revenu, en $v + pl$, et que la valeur-capital constante est, par conséquent, posée comme nulle. Il s'ensuit inéluctablement que l'argent nécessaire à la circulation du revenu annuel est également suffisant pour la circulation du produit annuel total, de sorte que, dans notre exemple, l'argent nécessaire à la circulation des moyens de consommation, d'une valeur de 3 000, suffit à faire circuler toute la production annuelle valant 9 000. Telle est en effet l'opinion d'Adam Smith, et elle est reprise par Th. Tooke. Cette idée fautive du rapport entre la masse d'argent nécessaire pour monnayer le revenu et la masse d'argent qui fait circuler la production sociale totale résulte inévitablement de ce que l'un et l'autre ne comprennent pas et exposent d'une façon absurde la manière dont les divers éléments de la totalité du produit annuel (éléments matériels comme éléments de valeur) se reproduisent et se remplacent tous les ans. Par conséquent, elle a déjà été réfutée.

Écoutons Smith et Tooke eux-mêmes :

Smith dit (Livre II, chap. II) :

« On peut regarder la circulation d'un pays comme divisée en deux branches différentes : la circulation qui se fait entre commerçants seulement, et la cir-

culution entre les commerçants et les consommateurs. Quoique les mêmes pièces de monnaie (papier ou métal) puissent être employées tantôt dans l'une de ces deux branches de circulation et tantôt dans l'autre, cependant, comme ces deux branches vont constamment et simultanément de pair, chacune d'elles exige un fonds de monnaie d'une espèce ou de l'autre pour la maintenir en mouvement. La valeur des marchandises qui circulent entre les différents commerçants ne peut jamais excéder la valeur de celles qui circulent entre les commerçants et les consommateurs, tout ce qui est acheté par les gens du commerce étant en définitive destiné à être vendu aux consommateurs. La circulation des gens de commerce entre eux portant sur des ventes en gros exige en général une somme bien plus grosse pour chaque transaction particulière. Celle entre les commerçants et les consommateurs portant en général sur des ventes au détail n'exige fort souvent que de très petites sommes, un shilling ou même un demi-penny étant quelquefois tout ce qu'il faut. Or les petites sommes circulent beaucoup plus vite que les grosses... Ainsi, quoique les achats annuels de tous les consommateurs soient au moins [cet « au moins » est très bien !] égaux en valeur à ceux de tous les gens de commerce, néanmoins ils peuvent en général se faire avec une masse de monnaie beaucoup plus petite, etc. »

Th. Tooke fait, sur ce passage d'Adam Smith, les remarques suivantes (*An Inquiry into the currency principle*, Londres, 1844, p. 34—36 et suivantes) :

« Il est hors de doute que la distinction faite ici est fondamentalement juste... L'échange entre les commerçants et les consommateurs comprend aussi le paiement du salaire qui est la recette principale (*the principal means*) du consommateur... Tous les échanges des commerçants entre eux, c'est-à-dire toutes les ventes depuis le producteur ou l'importateur jusqu'au détaillant ou à l'exportateur en passant par tous les degrés intermédiaires de la manufacture, etc., peuvent se résoudre en transferts de capitaux. Mais des transferts de capitaux ne présupposent pas nécessairement (ni ne comportent réellement en fait), dans la majorité des échanges, une cession effective de billets de banque ou de monnaie au moment du transfert (je veux dire une cession matérielle et non fictive)... Le montant total des échanges des commerçants entre eux sera, en dernière instance, déterminé et limité par le montant des échanges entre les commerçants et les consommateurs. »

A ne lire que la dernière phrase, on pourrait croire que Tooke constate uniquement qu'il existe un rapport entre les échanges des commerçants entre eux et ceux de commerçant à consommateur ; en d'autres termes, entre la valeur du revenu annuel total et la valeur du capital qui le produit. Ce n'est pourtant pas le cas. Il se prononce expressément en faveur de la conception d'Adam Smith. Une critique particulière de sa théorie de la circulation est, de ce fait, superflue.

2. Au début de sa carrière, tout capital industriel met en circulation, en une seule fois, l'argent qui représente la totalité de son composant fixe ; il retire progressivement cet argent, au cours de plusieurs années, par la vente de son produit annuel. Il jette donc d'abord dans la circulation plus d'argent qu'il n'en retire. Cela se répète chaque fois que le capital total est renouvelé en nature ; cela se répète chaque année pour un certain nombre d'entreprises, dont le capital fixe doit être renouvelé en nature : cela se répète partiellement à chaque réparation, à chaque renouvellement fragmentaire du capital fixe. Si donc, d'un côté, on retire de la circulation une plus grande quantité d'argent que celle qu'on y a mise, l'inverse se produit de l'autre côté.

Dans toutes les branches d'industrie, dont la période de production (distincte de la période de travail) s'étend sur un laps de temps assez long, les producteurs capitalistes mettent constamment de l'argent en circulation pendant cette période, soit pour payer la force de travail employée, soit pour acheter les moyens de production à consommer. Des moyens de production sont ainsi directement retirés du marché des marchandises. De même, des articles de consommation sont retirés, soit indirectement par les ouvriers dépensant leur salaire, soit directement par les capitalistes eux-mêmes, qui ne suspendent nullement leur consommation. Mais, pour l'instant, ces capitalistes ne jettent pas simultanément sur le marché un équivalent en marchandises. Pendant cette période, l'argent qu'ils ont mis en circulation sert à monnayer de la valeur-marchandise, y compris la plus-value qu'elle comporte. Ce facteur devient très important en production capitaliste développée, et pour des affaires de longue haleine, entreprises par des sociétés par actions, etc., comme par exemple : installations de chemins de fer, de canaux, de docks, construction de grands bâtiments municipaux, de bateaux métalliques, drainage de terres à grande échelle, etc.

3. Alors que les autres capitalistes, en dehors de leurs dépenses en capital fixe, retirent de la circulation une plus grande somme d'argent que celle qu'ils y ont mise pour l'achat de force de travail et des éléments circulants, les capitalistes producteurs d'or et d'argent, abstraction faite du métal précieux qui sert de matière première, ne jettent dans la circulation que du numéraire et n'en retirent que des marchandises. Le capital constant (à l'exception de la fraction d'usure), la plus grande partie du capital variable et la totalité de la plus-value (excepté le trésor qui peut éventuellement s'accumuler entre les mains de ces capitalistes), sont mis en circulation sous forme monétaire.

4. D'une part, certes, toutes sortes de choses circulent comme marchandises qui n'ont pas été produites au cours de l'année, par exemple des terrains, des immeubles, etc. Circulent également des produits dont la période de production s'étend sur plus d'un an : bétail, bois, vin, etc. Il est important de souligner pour ce phénomène, comme pour certains autres, qu'il existe toujours, outre la somme d'argent nécessaire pour la circulation immédiate, une certaine quantité

d'argent en attente, inactive, mais qui peut entrer en fonction au moment voulu. La valeur de tels produits circule souvent par degrés et fragmentairement, par exemple la valeur des immeubles dans le loyer de toute une série d'années.

D'autre part, la circulation de l'argent n'intervient pas dans tous les mouvements du procès de reproduction. Le procès de production dans sa totalité — l'acquisition de ses éléments une fois faite — en est exclu, comme tout produit consommé directement par le producteur lui-même, que ce soit à titre individuel ou à titre productif, comme c'est le cas aussi pour l'entretien des ouvriers agricoles.

La masse d'argent qui fait circuler le produit annuel existe donc dans la société ; elle a été accumulée petit à petit. Elle ne fait pas partie du produit-valeur de cette année, excepté peut-être l'or destiné à remplacer les pièces de monnaie usées.

Dans cet exposé, nous avons supposé que la circulation se fait exclusivement par l'intermédiaire de la monnaie de métaux précieux ; et encore s'agit-il de la forme la plus simple de circulation, achats et ventes au comptant. Mais même sur cette base d'une simple circulation métallique, l'argent peut également jouer le rôle de moyen de paiement, et, en fait, l'a réellement joué dans l'histoire ; c'est sur cette base que se sont développés un système de crédit et certains aspects de son mécanisme.

Nous ne faisons pas cette supposition uniquement pour des raisons de méthode, bien que leur importance se révèle par le fait que Tooke et ses élèves, aussi bien que leurs adversaires, aient été constamment obligés, au cours de leurs controverses, de revenir, lorsqu'il était question de la circulation des billets de banque, à l'hypothèse d'une circulation purement métallique. Ils étaient obligés de le faire après coup ; ils le faisaient alors très superficiellement et pour cause : en effet, ils réduisaient à une incidence ce qui aurait dû être le point de départ de leur analyse.

Mais l'examen le plus élémentaire de la circulation monétaire représentée sous sa forme *initiale* — elle est ici un facteur immanent du procès de reproduction annuel — établit les faits suivants :

a. Dans l'hypothèse d'une production capitaliste développée, et par conséquent du règne du salariat, le capital-argent joue évidemment le rôle principal, pour autant qu'il est la forme sous laquelle est avancé le capital variable. Dans la mesure où le système du salariat se développe, tout produit se transforme en marchandise et doit, par conséquent (à quelques exceptions importantes près), passer tout entier par la conversion en argent comme phase de son mouvement. La masse de l'argent en circulation doit suffire à monnayer les marchandises, et la plus grande partie de cette masse est fournie sous forme de salaire, c'est-à-dire d'argent qui, comme forme argent du capital variable, est avancé par les capitalistes industriels en paiement de la force de travail. Dans sa grande masse, cet argent ne fonctionne entre les mains des ouvriers que

comme moyen de circulation (moyen d'achat). C'est tout à fait le contraire du système d'économie naturelle, tel qu'il prédomine sur la base de tout système de dépendance (y compris le servage) et bien plus encore sur celle de communautés plus ou moins primitives, liées ou non à des conditions de dépendance ou de servage.

Dans le système esclavagiste, le capital-argent, déboursé pour l'achat de la force de travail, joue le rôle de capital fixe sous forme argent. Il n'est remplacé que progressivement, c'est-à-dire à la fin de la période de vie active de l'esclave. C'est pourquoi, chez les Athéniens, le gain obtenu par un propriétaire d'esclaves, soit directement, en utilisant industriellement ses esclaves, soit indirectement, en les louant à d'autres employeurs industriels (par exemple, pour le travail des mines), est considéré uniquement comme intérêt (plus amortissement) du capital-argent avancé. De même, dans la production capitaliste, le capitaliste industriel porte en compte, comme intérêt et remplacement de son capital fixe, une fraction de la plus-value, plus l'usure du capital fixe. Ceci est également de règle pour les capitalistes qui louent du capital fixe (immeubles, machines, etc.). De simples esclaves domestiques, soit qu'ils rendent des services nécessaires ou servent uniquement à l'apparat, n'entrent pas en considération ici, car ils correspondent à notre classe de travailleurs domestiques. Dans la mesure où le système esclavagiste, dans l'agriculture, dans les manufactures, la navigation, etc., est la forme dominante du travail productif (comme c'était le cas dans les États développés de la Grèce et à Rome), il conserve un élément de l'économie naturelle. Le marché des esclaves lui-même est constamment alimenté en marchandise-force de travail, par la guerre, la piraterie, etc., et ce rapt ne s'opère pas par l'intermédiaire d'un procès de circulation, mais il est l'appropriation en nature de force de travail étrangère par contrainte physique directe. Même aux États-Unis, après que le territoire situé entre les États à travail salarié du Nord et les États esclavagistes du Sud eut été transformé en une pépinière d'esclaves pour le Sud (où, par conséquent, l'esclave jeté sur le marché était lui-même devenu un élément de la reproduction annuelle), cette méthode a été assez longtemps insuffisante et le commerce des esclaves africains se continua aussi longtemps que possible pour faire face aux besoins du marché.

b. Le flux et le reflux d'argent qui s'opèrent naturellement, sur la base de la production capitaliste, lors de l'échange des produits annuels ; les avances en bloc, et pour tout leur volume de valeur, de capitaux fixes, puis le retrait progressif de cette valeur hors de la circulation (retrait s'étalant sur des périodes de plusieurs années) ; par suite, la reconstitution graduelle de cette valeur sous forme argent par la thésaurisation annuelle (thésaurisation totalement distincte, dans son essence, de celle reposant sur la nouvelle production d'or annuelle qui lui est parallèle) ; la durée variable du temps pour lequel, suivant la longueur des périodes de production des marchandises, l'argent est avancé, et la nécessité de toujours recommencer à accumuler cet argent, avant qu'il puisse être retiré

de la circulation par la vente de la marchandise ; la durée variable de l'avance, que suffit à causer la variété des distances entre les lieux de production et le marché ; de même, la diversité, en grandeur et en période, du reflux, suivant l'état ou le volume relatif des stocks de production dans les différentes affaires et chez les divers capitalistes d'une même branche, donc les termes d'achats des éléments du capital constant (tout ceci ayant lieu pendant l'année de reproduction) : il a suffi que l'expérience rende remarquables et évidents tous ces divers facteurs du mouvement naturel pour faire se développer systématiquement les auxiliaires mécaniques du crédit et pour donner aussi le branle à la chasse réelle aux capitaux existants susceptibles d'être prêtés.

Il faut y ajouter la différence entre les entreprises dont la production se fait, les conditions étant normales, de façon continue à échelle constante et celles qui emploient dans les différentes périodes de l'année une force de travail de volume variable, comme, par exemple, l'agriculture.

XIII. – La théorie de la reproduction de Destutt de Tracy²³.

Nous choisirons le grand logicien Destutt de Tracy (voir Livre I^{er}, p. [123] et [127, note 18]) pour illustrer l'indigence intellectuelle, à la fois confuse et prétentieuse, des économistes lorsqu'ils abordent l'étude de la reproduction sociale. Ricardo lui-même a pris Destutt au sérieux, en l'appelant *a very distinguished writer* (un écrivain très remarquable) (*Principles*, etc., p. 333).

Voici comment cet auteur distingué explique l'ensemble du procès de reproduction et de circulation :

« On me demandera comment ces entrepreneurs d'industrie peuvent faire de si grands profits et de qui ils peuvent les tirer. Je réponds que c'est en vendant tout ce qu'ils produisent plus cher que cela ne leur a coûté à produire et qu'ils le vendent :

« 1. A eux-mêmes pour toute la partie de leur consommation destinée à la satisfaction de leurs besoins, laquelle ils paient avec une portion de leurs profits ;

« 2. Aux salariés, tant ceux qu'ils soldent que ceux que soldent les capitalistes oisifs, desquels salariés ils retirent, par ce moyen, la totalité de leurs salaires, à cela près des petites économies qu'ils peuvent faire ;

« 3. Aux capitalistes oisifs, qui les paient avec la partie de leur revenu qu'ils n'ont pas déjà donnée aux salariés qu'ils emploient directement : en sorte que toute la rente qu'ils leur desservent annuellement leur revient par un de ces côtés ou par l'autre » (DESTUTT DE TRACY : *Traité de la volonté et de ses effets*, Paris, 1826, p. 239).

Donc, les capitalistes s'enrichissent en premier en se grugeant mutuellement

quand ils font l'échange de la fraction de plus-value qu'ils consacrent à leur consommation privée ou dépensent comme revenu. Par exemple, si cette fraction de leur plus-value ou de leurs profits est égale à 400 l. st., ils feront de ces 400 l. st., disons 500 l. st., parce que chacun des intéressés vend sa part à l'autre en la majorant de 25 %. Comme tous agissent ainsi, le résultat est le même que si toutes les ventes entre eux s'étaient faites à leur juste valeur. Avec cette différence, qu'il leur faut, pour faire circuler une valeur-marchandise de 400 l. st., une somme d'argent de 500 l. st. Cette méthode semble conduire plutôt à l'appauvrissement qu'à l'enrichissement, puisqu'elle les contraint à conserver une grosse partie de leur fortune globale sous la forme improductive et inutile de moyens de circulation. Tout revient à ceci que les capitalistes – malgré la majoration nominale et générale des prix de leurs marchandises – n'ont qu'un stock de marchandises d'une valeur de 400 l. st. à répartir entre eux pour leur consommation privée, mais ils se font mutuellement le plaisir de faire circuler cette valeur-marchandise de 400 l. st. à l'aide de la somme d'argent qui serait requise pour une marchandise d'une valeur de 500 l. st.

Remarquons en passant que Destutt suppose implicitement qu'il existe une « fraction de leurs profits », c'est-à-dire somme toute un stock de marchandises représentant du profit. Or il veut justement nous expliquer d'où vient ce profit. La somme d'argent nécessaire pour le faire circuler est une question tout à fait secondaire. La masse de marchandises représentant le profit semble provenir de ce que les capitalistes non seulement la vendent entre eux – ce qui est déjà une belle et profonde pensée – mais se la vendent réciproquement trop cher. Nous connaissons donc maintenant une des sources d'enrichissement des capitalistes. C'est comme le secret de « l'inspecteur Bräsing »²⁴ : la grande pauvreté provient de la grande Armut²⁵.

2° Ces mêmes capitalistes vendent en outre

« aux salariés, tant ceux qu'ils soldent que ceux que soldent les capitalistes oisifs, desquels salariés ils retirent par ce moyen la totalité de leurs salaires. à cela près des petites économies qu'ils peuvent faire ».

Le reflux vers les capitalistes du capital-argent, forme sous laquelle ils ont avancé aux ouvriers leurs salaires, constitue pour M. Destutt la seconde source d'enrichissement de nos capitalistes.

Si, par exemple, la classe capitaliste a payé aux ouvriers 100 l. st. en salaires et que ces ouvriers lui achètent des marchandises d'une valeur de 100 l. st., ces capitalistes s'enrichissent donc du fait que cette somme de 100 l. st. qu'ils ont avancée en tant qu'acheteurs de force de travail leur revient par la vente aux ouvriers de 100 l. st. de marchandises. Il semble pourtant, du point de vue du simple bon sens, que les capitalistes récupèrent tout bonnement par ce procédé les 100 l. st. qu'ils possédaient déjà avant. Au début du procès, ils possèdent 100 l. st. en argent qui leur servent à acheter pour 100 l. st. de force de travail.

Pour cette somme d'argent, la force de travail achetée produit des marchandises d'une certaine valeur, qui est, d'après ce que nous savons jusqu'à présent, de 100 l. st. Par la vente aux ouvriers des 100 l. st. de marchandises, les capitalistes récupèrent 100 l. st. en argent. Ils possèdent donc à nouveau 100 l. st. en argent et les ouvriers 100 l. st. de marchandises qu'ils ont produites eux-mêmes. On voit mal, dans ces conditions, comment les capitalistes peuvent s'enrichir ! Si les 100 l. st. en argent ne leur faisaient pas retour, ils auraient dû, *primo*, payer 100 l. st. en argent aux ouvriers pour leur travail et, *secundo*, leur donner gratuitement le produit de ce travail, c'est-à-dire des moyens de consommation pour 100 l. st. Le retour de l'argent pourrait donc tout au plus expliquer pourquoi les capitalistes ne s'appauvrissent pas par cette opération, mais nullement pourquoi ils s'enrichissent.

Un tout autre problème est, certes, de savoir comment les capitalistes se trouvent en possession de ces 100 l. st. en argent et pourquoi les ouvriers se voient contraints, au lieu de produire des marchandises pour leur propre compte, de troquer leur force de travail contre ces 100 l. st. Mais ceci ne requiert aucune explication pour un penseur du calibre de Destutt !

Pourtant, Destutt lui-même n'est pas entièrement satisfait de cette solution. Il ne nous avait pas dit qu'on s'enrichissait en dépensant une somme d'argent de 100 l. st. et en récupérant ensuite cette même somme ; le retour des 100 l. st. n'est donc pas une source d'enrichissement, mais prouve seulement que cet argent n'est pas perdu. Il nous avait dit, par contre, que les capitalistes s'enrichissent

« en vendant tout ce qu'ils produisent plus cher que cela ne leur a coûté à produire ».

Dans ces conditions, les capitalistes s'enrichissent nécessairement dans leurs transactions avec les ouvriers, en leur vendant trop cher. Très bien !

« Ils donnent des salaires... et tout cela leur revient par les dépenses de tous ces gens-là qui leur paient » (les produits) « plus cher qu'il ne leur » (aux capitalistes) « en a coûté pour ces salaires » (p. 240).

Ce qui reviendrait à dire que les capitalistes paient 100 l. st. de salaires aux ouvriers et qu'ensuite ils vendent leur propre production à 120 l. st., de sorte qu'ils récupèrent non seulement les 100 l. st., mais gagnent encore 20 l. st. de plus ? Mais ceci est impossible. Les ouvriers n'ont pour leur dépense que l'argent qu'ils ont reçu sous forme de salaire. S'ils reçoivent des capitalistes un salaire de 100 l. st., ils ne peuvent acheter que pour 100 l. st. et non pas pour 120 l. st. Il y a donc dans ce raisonnement quelque chose qui cloche. Cependant, il existe une autre solution : les ouvriers achètent aux capitalistes de la marchandise pour 100 l. st. mais n'en reçoivent en réalité que pour une valeur de 80 l. st. Ils sont, sans objection possible, grugés de 20 l. st. Le capitaliste, sans objection possible,

s'est enrichi de 20 l. st., parce qu'effectivement il a payé le salaire 20 % au-dessous de sa valeur ou encore parce qu'il a déduit par des voies détournées 20 % du montant nominal des salaires.

La classe capitaliste atteindrait le même but en ne payant d'emblée que 80 l. st. de salaire aux ouvriers et en leur fournissant ensuite effectivement contre ces 80 l. st. des marchandises d'une valeur de 80 l. st. Ceci paraît être la voie normale, lorsqu'on considère la classe capitaliste dans son ensemble, car, d'après M. Destutt lui-même, la classe ouvrière doit recevoir des « salaires suffisants » (p. 219) qui lui permettent d'entretenir son existence et son activité, « de se procurer la subsistance la plus stricte » (p. 180). Si les ouvriers ne reçoivent pas ces salaires suffisants, cela signifie, d'après le même Destutt, « la mort de l'industrie » (p. 208), donc, apparemment, aucun moyen de s'enrichir pour les capitalistes. Quel que soit le montant des salaires payés par la classe capitaliste à la classe ouvrière, ils possèdent toujours une valeur déterminée, soit, par exemple, 80 l. st. Si la classe capitaliste paie 80 l. st. aux ouvriers, elle doit, pour ces 80 l. st., leur fournir une valeur-marchandise de 80 l. st. et le retour de ces 80 l. st. ne l'enrichit pas. Si elle leur paie 100 l. st. en argent et leur vend une valeur-marchandise de 80 l. st. au prix de 100 l. st., elle a donc payé aux ouvriers 25 % en argent de plus que le montant du salaire normal et leur fournit en revanche 25 % de marchandises en moins.

En d'autres termes : le fonds d'où la classe capitaliste tire son profit serait constitué par des réductions sur le salaire normal, par le paiement de la force de travail au-dessous de sa valeur, c'est-à-dire au-dessous de la valeur des moyens de consommation, indispensables à la reproduction normale du salarié. Si, comme Destutt le réclame, un salaire normal était payé, il n'y aurait pas de fonds pour le profit, ni pour les industriels, ni pour les capitalistes oisifs.

M. Destutt aurait donc pu réduire tout le mystère de l'enrichissement de la classe capitaliste à une retenue sur le salaire. Les autres fonds de plus-value, dont il parle en 1 et 3, n'existeraient donc pas.

Dans tous les pays où le salaire de base des ouvriers se réduit à la valeur des moyens de consommation nécessaires à leur subsistance en tant que classe, il n'existerait donc aucun fonds de consommation ni d'accumulation pour les capitalistes, donc pas non plus de fonds de subsistance pour la classe capitaliste : par conséquent, il n'y aurait pas de classe capitaliste. D'après Destutt, ceci serait même effectivement le cas dans tous les pays riches et développés de civilisation ancienne, puisque

« dans nos anciennes sociétés, le fonds de l'entretien des salariés... est une quantité à peu près constante » (p. 202).

Même avec la réduction des salaires, l'enrichissement des capitalistes ne provient pas de ce qu'ils paient d'abord aux ouvriers 100 l. st. en argent et ne leur fournissent ensuite que 80 l. st. de marchandises pour ces 100 l. st. d'argent, donc

qu'en fait ils font circuler 80 l. st. de marchandises à l'aide d'une somme d'argent de 100 l. st. de 25 % trop élevée. Le capitaliste s'enrichit parce que, sur le produit des ouvriers, il s'approprie outre la plus-value — la fraction du produit représentant la plus-value — 25 % de la fraction du produit qui aurait dû aller à l'ouvrier sous forme de salaire. D'après la naïve conception de Destutt, la classe capitaliste ne gagnerait absolument rien. Elle paie 100 l. st. en salaire et rend à l'ouvrier, pour cette somme, 80 l. st. de marchandises qu'il a lui-même produites. Mais, lors de l'opération suivante, la classe capitaliste doit à nouveau avancer 100 l. st. pour le même procès. Elle s'adonne donc au plaisir gratuit d'avancer 100 l. st. en argent et de fournir pour cette somme seulement 80 l. st. de marchandises, au lieu d'avancer 80 l. st. en argent et de fournir pour cette somme 80 l. st. en marchandises. En d'autres termes, elle avance continuellement, et sans utilité, un capital-argent trop élevé de 25 %, pour la circulation de son capital variable, ce qui constitue une curieuse manière de s'enrichir.

3. Enfin, la classe capitaliste vend

« aux capitalistes oisifs, qui la paient avec la partie de leur revenu qu'ils n'ont pas déjà donnée aux salariés qu'ils emploient directement, en sorte que toute la rente qu'elle leur » (aux capitalistes oisifs) « dessert annuellement lui revient par un de ces côtés ou par l'autre ».

Nous avons vu précédemment que les capitalistes industriels paient, « avec une portion de leurs profits, toute la partie de leur consommation destinée à la satisfaction de leurs besoins ». Supposons que leurs profits soient de 200 l. st., dont ils dépensent 100 par exemple, pour leur consommation personnelle. L'autre moitié ne leur appartient pas ; elle appartient aux capitalistes oisifs, c'est-à-dire aux propriétaires fonciers et aux capitalistes prêtant à intérêts. Ils ont 100 l. st. à payer à ces gens. Admettons encore que les capitalistes oisifs aient besoin de 80 l. st. pour leur propre consommation et de 20 l. st. pour l'achat de domesticité, etc. Ils achètent donc aux capitalistes industriels des moyens de consommation pour 80 l. st. Ceux-ci, en délivrant des produits pour 80 l. st., voient retourner vers eux 80 l. st., en argent, c'est-à-dire les 4/5 des 100 l. st. payées aux capitalistes oisifs sous forme de rentes, intérêts, etc. En outre, la classe des domestiques, salariés directs des capitalistes oisifs, a reçu 20 l. st. de ses patrons. Elle aussi achète aux capitalistes industriels des moyens de consommation pour 20 l. st. De cette façon, ces derniers recouvrent, tout en donnant des produits pour cette somme, 20 l. st. en argent, autrement dit le dernier cinquième des 100 l. st. en argent qu'ils ont payées aux capitalistes oisifs sous forme de rente, intérêts, etc.

A la fin de la transaction, les capitalistes industriels ont recouvré les 100 l. st. en argent données aux capitalistes oisifs en paiement de rente, intérêts, etc., tandis que la moitié de leur surproduit, égale à 100 l. st., est passée de leur main dans le fonds de consommation des capitalistes oisifs.

De toute évidence, il paraît totalement superflu, dans le problème qui nous occupe, de faire entrer en jeu d'aucune façon le partage des 100 l. st. entre les capitalistes oisifs et leurs salariés directs. La chose est simple : leur rente, leurs intérêts, bref, la part qui leur revient de la plus-value, égale à 200 l. st., leur est payée en argent (100 l. st.) par les capitalistes industriels. Avec ces 100 l. st., ils achètent, directement ou indirectement, aux capitalistes industriels, des moyens de consommation. Ils leur rendent donc 100 l. st. en argent et prélèvent pour 100 l. st. de moyens de consommation.

Le retour des 100 l. st. en argent, versées par les capitalistes industriels aux capitalistes oisifs, s'est donc effectué. Ce reflux d'argent est-il, comme le rêve Destutt, pour les capitalistes industriels un moyen de s'enrichir ? Avant la transaction, ils possédaient une somme de valeurs de 200 l. st., à savoir 100 l. st. en argent et 100 l. st. en moyens de consommation. Après la transaction, ils ne possèdent plus que la moitié de la somme de valeurs primitive. Ils ont à nouveau les 100 l. st. en argent, mais ont perdu les 100 l. st. en moyens de consommation qui sont passées aux mains des capitalistes oisifs. Ils sont donc plus pauvres de 100 l. st., au lieu d'en être plus riches. Si, au lieu de ce détour, consistant à payer d'abord 100 l. st. en argent, puis à recouvrer cette somme en paiement de moyens de consommation d'une valeur de 100 l. st., ils avaient payé à l'aide de rente directe, intérêts, etc., leurs produits, c'est-à-dire en nature, ces 100 l. st. en argent ne leur reviendraient pas de la circulation, parce qu'ils ne les y auraient pas mises. Par le truchement d'un paiement en nature, l'affaire se serait simplement résumée à ceci : les capitalistes industriels auraient gardé pour eux la moitié du surproduit d'une valeur de 200 l. st. et auraient donné l'autre moitié, sans équivalent, aux capitalistes oisifs. Même Destutt n'aurait pas été tenté de déclarer que c'est là un moyen d'enrichissement.

Le terrain et le capital, empruntés par les capitalistes industriels aux capitalistes oisifs et pour lesquels ils doivent leur payer une partie de la plus-value, sous forme de rente foncière, intérêts, etc., ont, bien entendu, rapporté un profit aux industriels ; ils sont en effet une des conditions de leur production, tant du produit en général que de cette fraction du produit qui constitue le surproduit ou incarne la plus-value. Ce profit découle de l'utilisation du terrain et du capital empruntés, mais non pas du prix qu'ils ont coûté. Ce prix vient plutôt en déduction du profit. Ou alors, il faudrait prétendre que les capitalistes industriels ne s'enrichiraient pas, mais s'appauvriraient, s'ils pouvaient garder pour eux l'autre moitié de la plus-value, au lieu de la donner. C'est à une telle confusion qu'on est conduit, lorsqu'on mélange les phénomènes de circulation, par exemple le reflux d'argent, avec la répartition des produits qui n'est qu'une conséquence de cette circulation.

Ce même Destutt est pourtant assez finaud pour remarquer :

« D'où viennent à ces hommes oisifs leurs revenus ? N'est-ce pas de la rente

que leur paient sur leurs profits ceux qui font travailler leurs capitaux, c'est-à-dire ceux qui, avec leurs fonds, salarient du travail qui produit plus qu'il ne coûte, en un mot les hommes industriels ? C'est donc toujours jusqu'à ceux-là qu'il faut remonter pour retrouver la source de toute richesse. Ce sont ceux-là qui nourrissent réellement même les salariés qu'emploient les autres » (p. 246).

Le paiement de cette rente, etc., est donc maintenant un prélèvement fait sur le bénéfice des industriels. Tout à l'heure, c'était pour eux un moyen de s'enrichir.

Cependant, il reste à notre Destutt une consolation : ces bons industriels agissent avec les capitalistes oisifs exactement comme ils l'ont fait entre eux et avec les ouvriers. Ils leur vendent toutes les marchandises trop cher, de 20 % par exemple. Alors s'ouvrent deux possibilités : ou bien les capitalistes oisifs possèdent d'autres moyens financiers que les 100 l. st. qu'ils reçoivent des industriels, ou bien ils n'en possèdent pas. Dans le premier cas, les industriels leur vendent des marchandises et des valeurs de 100 l. st. au prix de 120 l. st. En vendant leurs marchandises, il leur revient donc non seulement les 100 l. st. payées aux capitalistes oisifs, mais encore 20 l. st. qui constituent réellement pour eux, une valeur nouvelle. Où en est notre compte à présent ? Les industriels ont donné gratuitement de la marchandise pour 100 l. st., car les 100 l. st. avec lesquelles elle a été partiellement payée étaient leur propre argent. Leur propre marchandise leur a donc été payée avec leur propre argent. Par conséquent, il ya perte de 100 l. st. Mais ils ont reçu en outre 20 l. st. pour la hausse du prix au-dessus de la valeur. Il y a bénéfice de 20 l. st., ce qui ramène la perte à 80 l. st., qui resteront déficit et ne deviendront pas bénéfice. L'escroquerie commise aux dépens des capitalistes oisifs a diminué la perte des industriels, mais n'a pas transformé pour autant leur perte de richesse en moyen d'enrichissement. Cette méthode ne peut pas se poursuivre longtemps, puisqu'il est impossible que les capitalistes oisifs paient 120 l. st. en argent par an, alors qu'ils n'en reçoivent que 100.

L'autre possibilité serait celle-ci. Les industriels vendent de la marchandise d'une valeur de 80 l. st. en échange des 100 l. st. en argent qu'ils ont payées aux capitalistes oisifs. Dans ce cas, comme dans le précédent, ils donnent gracieusement 80 l. st. sous forme de rente, intérêts, etc. Par cette duperie, ils ont diminué leur tribut aux capitalistes oisifs, mais celui-ci n'en continue pas moins à exister : et ces derniers sont bien capables, selon cette même théorie qui veut que les prix dépendent de la bonne volonté des vendeurs, d'exiger à l'avenir, pour leurs terrains et leur capital, 120 l. st. de rentes, intérêts, etc., au lieu de 100 comme précédemment.

Ces considérations brillantes sont tout à fait dignes du penseur profond qui, d'une part, copie Adam Smith en affirmant que « le travail est la source de toute richesse » (p. 242), que les capitalistes industriels

ACCUMULATION
ET REPRODUCTION ÉLARGIE

« emploient leurs fonds à solder du travail qui les reproduit avec profit » (p. 246), mais qui, d'autre part, conclut que les capitalistes industriels

« alimentent tous les autres hommes, augmentent seuls la fortune publique et créent tous nos moyens de jouissance » (p. 242).

Il conclut que ce ne sont pas les ouvriers qui nourrissent les capitalistes, mais les capitalistes qui nourrissent les ouvriers ; ceci pour la raison lumineuse que l'argent qui paie les ouvriers ne reste pas entre leurs mains, mais retourne sans cesse aux capitalistes, en paiement des marchandises produites par les ouvriers.

« Ils ne font que recevoir d'une main et rendre de l'autre. Leur consommation doit donc être regardée comme faite par ceux qui les soudoient » (p. 235).

Après cette présentation exhaustive de la reproduction sociale et de la consommation, telles qu'elles se font par l'intermédiaire de la circulation monétaire, Destutt poursuit :

« C'est là ce qui complète ce mouvement perpétuel de richesses, qui, bien que mal connu » (oh ! combien), « a été très bien nommé circulation ; car il est véritablement circulaire et revient toujours au point d'où il est parti. Ce point est celui où se fait la production » (p. 239–240).

Destutt, *that very distinguished writer*, membre de l'Institut de France et de la Société philosophique de Philadelphie, qui est en effet dans une certaine mesure une lumière parmi les économistes vulgaires, demande finalement au lecteur d'admirer la clarté merveilleuse avec laquelle il a présenté le déroulement du procès social, les flots de lumière qu'il a versés sur le sujet. Il condescend même à faire savoir au lecteur d'où vient toute cette clarté. Impossible de vous présenter cela autrement que dans l'original :

« On remarquera, j'espère, combien cette manière de considérer la consommation de nos richesses est concordante avec tout ce que nous avons dit à propos de leur production et de leur distribution, et en même temps *quelle clarté elle répand sur toute la marche de la société*. D'où viennent cet accord et cette *lucidité*? De ce que nous avons rencontré la vérité. Cela rappelle l'effet de ces miroirs où les objets se peignent nettement et dans leurs justes proportions, quand on est placé dans leur vrai point de vue, et où tout paraît confus et désuni, quand on est trop près ou trop loin » (p. 242, 243).

*Voilà le crétinisme bourgeois dans toute sa béatitude !**

Nous avons montré au Livre premier comment se fait l'accumulation pour le capitaliste pris isolément. En monnayant le capital-marchandise, on monnaie en même temps le surproduit représentant la plus-value. Cette plus-value ainsi transformée en argent est reconvertie par le capitaliste en éléments naturels additionnels de son capital productif. Au cours du cycle de production suivant, le capital agrandi fournit une production plus grande. Ce qui a lieu pour le capital individuel doit également se manifester pour l'ensemble de la production annuelle ; tout comme nous avons vu, en étudiant la reproduction simple, que la précipitation progressive en argent, sous forme de trésor, des éléments fixes usés — qui se produit pour le capital individuel — se manifeste également dans la reproduction sociale annuelle.

Si un capital individuel est égal à $400_c + 100_v$, et la plus-value annuelle à 100, le produit-marchandise est égal à $400_c + 100_v + 100_p$. Ces 600 sont transformés en argent. De cette somme, 400_c sont reconvertis en la forme naturelle du capital constant ; 100_v en force de travail et, en plus — si toute la plus-value est accumulée, — 100_p sont transformés en capital constant additionnel par leur conversion en éléments naturels du capital productif. Pour cela, nous supposons : 1. que cette somme, dans des conditions techniques données, suffit, soit à l'extension du capital constant en fonction, soit à l'établissement d'une nouvelle entreprise industrielle. Il peut cependant arriver qu'il soit nécessaire de transformer la plus-value en argent et d'accumuler ce dernier pendant beaucoup plus longtemps, avant qu'un tel procès puisse commencer, c'est-à-dire avant qu'une accumulation réelle et un élargissement de la production puissent avoir lieu. Nous supposons, 2. qu'en réalité il y a déjà eu auparavant production à échelle élargie ; car, pour pouvoir convertir l'argent (c'est-à-dire la plus-value thésaurisée en argent) en éléments du capital productif, ces éléments doivent pouvoir s'acheter comme marchandises sur le marché. Peu importe qu'ils soient achetés sous la forme de marchandises finies, ou fabriqués sur commande. De toute façon, ils ne seront payés qu'après finition et, en tout cas, qu'après qu'a eu lieu, en ce qui les concerne, une reproduction effective à échelle élargie, une extension de la production jusqu'alors normale. Ils devaient exister virtuellement, c'est-à-dire sous la forme de leurs éléments, puisqu'il suffit de l'impulsion donnée par la commande (qui équivaut à un achat antérieur à l'existence de la marchandise et à une vente anticipée), pour que leur production ait effectivement lieu. L'argent qui se trouve d'un côté fait naître de l'autre côté la reproduction élargie, parce que celle-ci existe en puissance indépendamment de l'argent ; l'argent n'est pas, en effet, en lui-même, un élément de la reproduction réelle.

Si le capitaliste A, par exemple, vend pendant une année ou une série d'années les quantités de marchandises qu'il a produites peu à peu, il transforme par là

progressivement en argent la fraction de ce produit-marchandise, support de la plus-value (le surproduit), c'est-à-dire la plus-value produite par lui sous forme de marchandise. Il accumule cet argent petit à petit et se constitue ainsi un capital-argent potentiel nouveau ; potentiel, à cause de sa destination et de sa capacité à être converti en éléments du capital productif. En réalité, il n'accomplit qu'une simple thésaurisation qui n'est pas un élément de la reproduction effective. Son activité se borne d'abord à retirer progressivement de l'argent de la circulation. Naturellement, il n'est pas exclu que l'argent circulant qu'il met ainsi sous clef ait été lui-même, avant son entrée dans la circulation, une fraction d'un autre trésor. Ce trésor de A, qui est virtuellement un futur capital-argent, n'est pas une richesse sociale supplémentaire, pas plus que s'il était dépensé en moyens de consommation. De l'argent retiré de la circulation, et qui s'y trouvait donc auparavant, peut déjà avoir été immobilisé comme élément de trésor ou avoir été du salaire sous forme monétaire ; il peut avoir servi à monnayer des moyens de production ou d'autres marchandises, à faire circuler des éléments constants du capital ou des revenus capitalistes. Il n'est pas une nouvelle richesse. Pas plus que l'argent, du point de vue de la simple circulation des marchandises, n'est porteur, en dehors de sa propre valeur, d'une valeur décuplée sous prétexte qu'il a accompli dix rotations dans un jour et réalisé dix valeurs différentes de marchandises. Les marchandises existent sans lui et lui-même demeure ce qu'il est (ou plutôt il diminue par usure), qu'il accomplisse une rotation ou bien dix. Ce n'est que dans la production d'or que se crée une nouvelle richesse sous forme d'argent potentiel (pour autant que l'or produit englobe du surproduit, support de plus-value). C'est seulement dans la mesure où la totalité du nouveau produit-argent entre dans la circulation, qu'il accroît la matière argent de nouveaux capitaux-argent virtuels.

Bien qu'elle ne soit pas une nouvelle richesse sociale supplémentaire, la plus-value thésaurisée sous forme argent représente un nouveau capital-argent potentiel, à cause de la fonction pour laquelle elle est accumulée. (Nous verrons plus tard que du capital-argent nouveau peut naître autrement que par transformation progressive en or de la plus-value.)

De l'argent est retiré de la circulation et accumulé comme trésor par vente de marchandises, non suivie d'achat. Si l'on conçoit cette opération comme une pratique générale, il ne paraît pas possible de prévoir d'où peuvent provenir les acheteurs. Dans ce procès, en effet, qu'il faut concevoir comme pratique générale puisque tout capital individuel peut se trouver dans sa phase d'accumulation, chacun veut vendre, afin de thésauriser, et personne ne veut acheter.

Si on se représentait le procès de circulation entre les différentes parties de la reproduction annuelle, comme se déroulant en ligne droite (ce qui serait faux, puisque, à quelques rares exceptions près, il consiste en mouvements réciproques s'opérant en sens opposé), il faudrait commencer avec le producteur d'or

(ou d'argent) qui achète sans vendre, et supposer que tous les autres lui vendent. Alors la totalité du surproduit social annuel (support de toute plus-value) passerait entre ses mains, et tous les autres capitalistes partageraient proportionnellement entre eux son surproduit qui se trouve réalisé par nature en monnaie, l'or étant la forme naturelle de sa plus-value. Car la fraction du produit du producteur d'or qui doit remplacer son capital en fonction est déjà retenue et utilisée en conséquence. La plus-value produite en or du producteur d'or serait alors le seul fonds d'où tous les autres capitalistes tireraient la matière nécessaire à la conversion en or de leur surproduit annuel. Elle devrait donc égaler la valeur totale de la plus-value sociale annuelle, qui doit commencer par se changer en chrysalide, sous forme de trésor. Si absurdes que soient ces hypothèses, elles n'ont pas d'autre utilité que d'expliquer la possibilité d'une thésaurisation simultanée générale. La reproduction elle-même, sauf du côté des producteurs d'or, n'en aurait pas avancé d'un pouce.

Avant de résoudre cette difficulté apparente, nous ferons la distinction suivante : l'accumulation dans la section I (production des moyens de production) et dans la section II (production des moyens de consommation). Nous commençons par la section I.

I. — Accumulation dans la section I.

1. Thésaurisation.

Il est évident qu'aussi bien les investissements de capitaux dans les nombreuses branches d'industrie qui composent la section I, que les divers investissements de capitaux individuels à l'intérieur de chacune de ces branches d'industrie (suivant leur âge, c'est-à-dire la durée de leur activité passée, abstraction faite de leur volume, des conditions techniques, des conditions de marché, etc.) se trouvent à des phases diverses du processus de transformation progressive de la plus-value en capital-argent potentiel. Peu importe que ce capital-argent doive servir à l'élargissement du capital en fonction ou à l'établissement de nouvelles entreprises industrielles qui sont les deux formes d'élargissement de la production. Une partie des capitalistes transforme donc sans cesse en capital productif son capital-argent potentiel, lorsqu'il a atteint le volume requis. Ceci veut dire qu'ils achètent, avec l'argent accumulé par la conversion en or de la plus-value, des moyens de production, des éléments additionnels du capital constant, tandis que d'autres capitalistes sont encore occupés à la thésaurisation de leur capital-argent potentiel. Les capitalistes appartenant à ces deux catégories s'affrontent donc, les uns comme acheteurs, les autres comme vendeurs, chacun se limitant exclusivement à son rôle.

Supposons que A vende à B $600 (= 400_c + 100_v + 100_{pI})$. B pouvant très bien représenter plusieurs acheteurs. A a vendu 600 en marchandises contre 600 en

argent, dont 100 représentent de la plus-value qu'il retire de la circulation et thésaurise en argent ; mais ces 100 en argent ne sont que la forme monétaire du surproduit qui était le support d'une valeur de 100. La thésaurisation n'est pas du tout une production, ni, d'emblée, un accroissement de la production. Le rôle du capitaliste se borne à retirer de la circulation l'argent obtenu par la vente du surproduit, d'une valeur de 100, à le retenir et à le confisquer. Cette opération est effectuée non seulement par A, mais en de nombreux points du périmètre de la circulation par d'autres capitalistes A', A'', A''', qui travaillent tous aussi activement que A à ce genre de thésaurisation. Ces nombreux points, où de l'argent est retiré de la circulation et accumulé sous forme de nombreux trésors individuels ou de capitaux-argent potentiels, semblent être autant d'obstacles à la circulation, parce qu'ils immobilisent l'argent et le privent pour un temps plus ou moins long de son aptitude à circuler. Mais il faut tenir compte que, dans la circulation simple des marchandises, longtemps avant que celle-ci n'ait eu pour fondement la production marchande capitaliste, il y a eu déjà thésaurisation ; la quantité d'argent existant dans la société est toujours plus grande que sa fraction impliquée dans la circulation active, bien que cette part puisse croître ou décroître suivant les circonstances. Ces mêmes trésors et cette même thésaurisation se retrouvent ici, mais ils sont à présent un facteur immanent du procès de production capitaliste.

On comprendra le plaisir de certains lorsque, à l'intérieur du système de crédit, tous ces capitaux potentiels deviennent, de par leur concentration entre les mains des banques, etc., du capital disponible, *loanable capital*, du capital-argent, qui n'est plus capital passif, perspective d'avenir, mais capital actif, capital usuraire (l'usure signifiant ici accroissement).

A ne réalise cette thésaurisation que s'il se présente seulement comme vendeur (quand il s'agit de son surproduit) et ne joue pas ensuite le rôle d'acheteur. Sa production répétée de surproduit — porteur de la plus-value, qui sera transformée en or — est donc la condition nécessaire à sa thésaurisation. Dans le cas présent, où nous n'examinons que la circulation à l'intérieur de la section I, la forme naturelle du surproduit, ainsi que du produit total dont le surproduit constitue une fraction, représente la forme naturelle d'un composant du capital constant I. Elle appartient donc à la catégorie des moyens de production servant à la fabrication des moyens de production. Nous verrons, par la suite, à quelle fonction le surproduit est destiné entre les mains des acheteurs B, B', B'', etc.

A ce propos, il faut avant tout retenir ceci : Quoique A retire de la circulation de l'argent en échange de sa plus-value et qu'il le thésaurise, il met également des marchandises dans la circulation sans en retirer en compensation d'autres marchandises, ce qui permet par ailleurs à B, B', B'', etc., de jeter de l'argent dans la circulation et de n'en retirer que de la marchandise. Dans notre cas, cette marchandise, d'après sa forme naturelle et sa destination, s'intègre au capital constant de B, B', B'', etc., comme élément fixe ou circulant. Nous parlerons

de ceci plus en détail, dès que nous nous occuperons de l'acheteur du surproduit : B, B', B'', etc.

Faisons ici une remarque en passant : comme précédemment, dans la reproduction simple, nous trouvons à nouveau ici que l'échange des divers composants du produit annuel, c'est-à-dire leur circulation (qui doit englober en même temps la reproduction du capital et, qui plus est, son rétablissement dans ses diverses déterminations : capital-argent constant, variable, fixe et circulant, capital-marchandise), ne suppose nullement un simple achat de marchandises se complétant par une vente ultérieure ou inversement. Dans ce cas, il n'y aurait effectivement qu'un échange marchandises contre marchandises, comme le pensent les économistes et surtout l'école du libre-échange, depuis les physiocrates et Adam Smith. Nous savons que le capital fixe, une fois faits les débours qu'il nécessite, n'est pas renouvelé pendant toute la durée de son activité, mais continue à fonctionner sous son ancienne forme, pendant que sa valeur se dépose peu à peu en argent. Or nous avons vu que le renouvellement périodique² du capital fixe II_c (toute la valeur du capital II_c se convertit en éléments d'une valeur égale à $I_{(v+pn)}$) suppose, d'une part, l'achat pur et simple de la fraction fixe de II_c qui est reconvertie de la forme argent en la forme naturelle et à laquelle correspond la simple vente de I_{pl} ; d'autre part, ce renouvellement suppose une vente pure et simple de la part de II_c , vente de la fraction de valeur fixe (correspondant à l'usure) qui se dépose en argent et à laquelle correspond un simple achat de I_{pl} . Afin que l'échange se fasse ici normalement, il faut admettre que le simple achat de la part de II_c est égal en valeur à la simple vente de la part de II_c ; et, de même, on doit supposer que la simple vente de I_{pl} à II_c (groupe 1) est égale au simple achat de II_c (groupe 2) (p. 112). S'il en était autrement, la reproduction simple serait altérée ; l'achat exclusif d'un côté doit être couvert par une vente exclusive de l'autre. De même, il faut supposer ici que la simple vente de la partie A, A', A'' de I_{pl} appelée à être thésaurisée est équilibrée par le simple achat de la partie B, B', B'' de I_{pl} , qui transforme le trésor des capitalistes en éléments de capital productif additionnel.

Dans la mesure où l'équilibre se rétablit par le fait que l'acheteur se présente ensuite, et pour la même somme de valeur, comme vendeur, et vice versa, il y a reflux de l'argent, vers le côté d'où il avait été avancé lors de l'achat, et qui a vendu avant d'acheter à nouveau. Mais l'équilibre réel, par rapport à l'échange de marchandises lui-même, c'est-à-dire l'échange des différentes fractions du produit annuel, est conditionné par l'identité de valeur des marchandises échangées les unes contre les autres.

Mais, pour autant que se font des échanges unilatéraux : un groupe de simples acheteurs d'un côté, un groupe de simples vendeurs de l'autre (nous avons vu que l'échange normal du produit annuel sur la base capitaliste entraîne ces métamorphoses unilatérales), l'équilibre existe seulement si l'on admet que les

sommes de valeur des achats unilatéraux et des ventes unilatérales coïncident. Le fait que la production marchande est la forme générale de la production capitaliste implique déjà le rôle joué dans celle-ci par l'argent non seulement comme moyen de circulation, mais comme capital-argent. Il s'ensuit certaines conditions particulières pour l'échange normal dans ce mode de production et, partant, pour le cours normal de la reproduction, que ce soit à échelle simple ou élargie. Elles se convertissent en autant de conditions d'un développement anormal, en possibilités de crises, puisque l'équilibre — étant donné la forme naturelle de cette production — est lui-même fortuit.

Nous avons vu de même qu'au cours de l'échange I_v contre une valeur correspondante de II_c , ce dernier finit bien par remplacer de la marchandise I par une valeur équivalente en marchandise I et que la vente de leur propre marchandise se complète ici ultérieurement, pour l'ensemble des capitalistes II , par l'achat de marchandises I d'une égale valeur. Il y a bien remplacement, mais non échange entre les capitalistes I et II , dans cet échange de leurs marchandises respectives. II_c vend sa marchandise à la classe ouvrière de I ; ils se rencontrent, la dernière uniquement comme acheteur de marchandises, les premiers uniquement comme vendeurs de marchandises : avec l'argent ainsi obtenu, II_c se présente uniquement comme acheteur de marchandises au capitaliste collectif I ; celui-ci, par contre, ne figure que comme vendeur exclusif de marchandises, jusqu'à concurrence du montant de I_v . Ce n'est que par cette vente de marchandises que I reproduit finalement son capital variable sous forme de capital-argent. Si le capital de I affronte celui de II uniquement comme vendeur de marchandises jusqu'à concurrence de I_v , par contre il affronte sa propre classe ouvrière comme acheteur de marchandises dans l'achat de force de travail. Si la classe ouvrière I se présente au capitaliste II exclusivement comme acheteur de marchandises (moyens de subsistance), elle est exclusivement, vis-à-vis du capitaliste I , vendeur de marchandises : elle vend sa force de travail.

L'offre continuelle de force de travail de la part de la classe ouvrière de I , la reconversion d'une fraction du capital-marchandise I en forme argent du capital variable, le remplacement d'une fraction du capital-marchandise II par des éléments naturels du capital constant II_c sont autant de données indispensables³ qui se conditionnent mutuellement. Mais elles ont pour intermédiaire un procès très compliqué qui inclut trois procès de circulation indépendants les uns des autres et s'enchevêtrant cependant. C'est précisément la complexité de ce procès qui offre autant d'occasions de déroulement anormal.

2. Le capital constant additionnel.

Le surproduit, porteur de la plus-value, ne coûte rien à ceux qui se l'approprient, c'est-à-dire aux capitalistes de I . Ils n'ont en aucune manière besoin

d'avancer de l'argent ou des marchandises pour l'obtenir. Déjà pour les physiocrates, l'avance est la forme générale de la valeur réalisée en éléments de capital productif. Ce qu'ils avancent n'est donc rien d'autre que leur capital constant et variable. L'ouvrier ne se borne pas à maintenir leur capital constant par son travail, ni à remplacer leur valeur-capital variable par une fraction correspondante de valeur nouvellement créée sous forme marchandise, mais il leur fournit en outre, par son surtravail, une plus-value existant sous forme de surproduit. Par la vente réitérée de ce surproduit, les capitalistes constituent leur trésor, le capital-argent additionnel en puissance. Dans le cas que nous examinons ici, ce surproduit consiste en moyens de production servant à fabriquer des moyens de production. Ce n'est qu'entre les mains de $B, B', B'', \text{etc. } (I)$, que ce surproduit fait fonction de capital constant additionnel. Mais, virtuellement, il l'est déjà avant qu'il ne soit vendu, lorsqu'il est encore entre les mains des thésauriseurs $A, A', A'', \text{etc. } (I)$. Si nous considérons seulement le volume de valeur de la reproduction du côté de I , nous nous trouvons encore dans les limites de la simple reproduction. Aucun capital additionnel n'a été mis en mouvement pour créer ce surplus de capital constant virtuel (le surproduit) et aucun surtravail plus important que celui qui se dépense sur la base de la reproduction simple n'a été accompli. Ici, la différence réside uniquement dans la forme du surtravail employé et dans le caractère concret de son utilité particulière. Ce surtravail a été dépensé en moyens de production pour I_c et non pour II_c . Au lieu d'être dépensé en moyens de production servant à fabriquer des moyens de consommation, il l'a été en moyens de production servant à fabriquer des moyens de production. Dans la reproduction simple, nous avons supposé que toute la plus-value I était dépensée, comme revenu, en marchandises II . Elle ne se composait donc que des moyens de production, destinés à remplacer le capital constant II_c sous sa forme naturelle. Pour qu'on puisse passer de la reproduction simple à la reproduction élargie, la production dans la section I doit être capable de fabriquer moins d'éléments de capital constant pour II , mais d'autant plus pour I . Cette transition, qui n'ira pas toujours sans difficultés, est facilitée par le fait qu'un certain nombre de produits de I peuvent servir de moyens de production dans les deux sections.

Il s'ensuit donc — compte tenu du seul volume de valeur — que, dans le cadre de la reproduction simple, se trouve produit le substrat matériel de la reproduction élargie. Il consiste simplement en surtravail de la classe ouvrière I , directement consacré à la production de moyens de production et à la création d'un capital additionnel virtuel I . Le capital-argent additionnel virtuel créé par $A, A', A'' (I)$ — par vente répétée de leur surproduit obtenu sans dépense de capitaux-argent, — est donc ici simplement la forme argent de moyens de production I , fabriqués en supplément.

Ici (nous verrons qu'il peut en être autrement), la production d'un capital additionnel virtuel⁴ n'exprime rien d'autre qu'un phénomène du procès même

de production : la production, sous une forme déterminée, d'éléments du capital productif.

La production à grande échelle de capital-argent virtuel additionnel – en de nombreux points du périmètre de la circulation – n'est donc rien d'autre que le résultat et l'expression d'une vaste production de capital productif virtuel additionnel, dont l'apparition elle-même ne suppose aucune dépense supplémentaire d'argent de la part des capitalistes industriels.

La transformation progressive de ce capital productif virtuel additionnel en capital-argent virtuel (trésor) de la part de A, A', A'', etc. (I), conditionnée par les ventes successives de leur surproduit – c'est-à-dire par une vente de marchandises unilatérale et répétée, sans achat complémentaire. – s'accomplit par retrait réitéré d'argent hors de la circulation et sa thésaurisation. Sauf dans le cas où le producteur d'or est l'acheteur, cette thésaurisation ne suppose en aucune manière une richesse supplémentaire en métaux précieux, mais seulement une modification de la fonction de l'argent déjà en circulation. Jusqu'à présent, il faisait office de moyen de circulation, maintenant il fait fonction de trésor, de capital-argent virtuel en formation. Il n'y a donc pas de relation causale entre la formation d'un capital-argent additionnel et la masse de métal précieux se trouvant dans un pays.

Il s'ensuit donc encore : plus est grand le capital productif déjà en fonction dans un pays (y compris la force de travail qui lui est incorporée, génératrice de surproduit), plus sont développés la force productive du travail et par conséquent aussi les moyens techniques d'une extension rapide de la production de moyens de production – plus est grande, par conséquent, la masse du surproduit, tant en valeur qu'en masse de valeurs d'usage par lesquelles il est représenté – plus sont donc grands :

1. le capital productif virtuel additionnel sous forme de surproduit entre les mains de A, A', A'', etc. :

2. la masse de ce surproduit transformé en argent, donc du capital-argent virtuel additionnel entre les mains de A, A', A'', etc. Si donc Fullarton, par exemple, ne veut pas prétendre parler de surproduction au sens ordinaire, mais bien de surproduction de capital, à savoir de capital-argent, ceci prouve une fois encore à quel point même les économistes bourgeois les meilleurs comprennent peu de chose au mécanisme de leur système.

Si le surproduit, directement créé et accaparé par les capitalistes A, A', A'' (I), est la base concrète de l'accumulation capitaliste, c'est-à-dire de la reproduction élargie, bien qu'il ne fonctionne effectivement en cette qualité qu'entre les mains de B, B', B'' ... (I), il est, par contre, absolument improductif au cours de sa métamorphose en argent – en tant que trésor et capital-argent virtuel se formant petit à petit. Sous cette forme, il est parallèle au procès de production, mais en dehors de lui : c'est un poids mort (*dead weight*) de la production capitaliste. Le désir de rendre cette plus-value utilisable, en vue d'obtenir un

profit ou un revenu, tandis qu'elle s'accumule comme capital-argent virtuel, trouve son accomplissement dans le système du crédit et dans les « petits papiers » (*Papierchen*). Par ce fait, le capital financier acquiert sous une autre forme l'influence la plus énorme sur la marche et le prodigieux développement du système de production capitaliste.

Le surproduit, transformé en capital-argent virtuel, sera d'autant plus important en volume qu'a été plus grande la masse totale du capital déjà en fonction et de l'activité duquel il est issu. L'augmentation absolue du volume annuel du capital-argent virtuel reproduit facilite sa fragmentation, de sorte qu'il peut être plus rapidement investi dans une affaire particulière, soit entre les mains du même capitaliste, soit en d'autres mains (par exemple : celles de membres de sa famille, en cas d'héritage, etc.).

La fragmentation du capital-argent signifie ici qu'il est entièrement détaché du capital générateur pour être investi, comme nouveau capital-argent, dans une nouvelle affaire indépendante.

Les vendeurs A, A', A'' ... (I) du surproduit l'ont obtenu comme résultat direct du procès de production, qui n'exige aucun acte de circulation nouveau autre que l'avance de capital constant et variable requise même dans la reproduction simple. Ce faisant, ils ont en outre jeté la base concrète d'une reproduction élargie, ils ont effectivement fabriqué du capital virtuel additionnel ; mais l'attitude de B, B', B'' (I) est différente : 1. Ce n'est qu'entre leurs mains que le surproduit des A, A', A'' ... fonctionnera réellement comme capital constant additionnel (pour l'instant, nous laissons de côté l'autre élément du capital productif : la force de travail additionnelle, c'est-à-dire le capital variable additionnel) ; 2. Pour qu'il parvienne entre leurs mains, un acte de circulation est nécessaire : B, B', B'' ... doivent acheter le surproduit.

Au sujet du point 1, il faut remarquer qu'une grande partie du surproduit (capital constant virtuel additionnel) produit par A, A', A'' ... (I), bien que créée dans l'année en cours, pourra ne faire effectivement office de capital industriel entre les mains de B, B', B'' ... (I) que l'année suivante ou encore plus tard ; quant au point 2, la question se pose : d'où vient l'argent nécessaire à ce procès de circulation ?

Dans la mesure où les produits créés par B, B', B'' ... (I) s'intègrent de nouveau en nature dans leur propre procès de production, il va sans dire qu'une fraction de leur propre surproduit est dans cette mesure directement transmise (sans intervention aucune de la circulation) à leur capital productif et y rentre comme élément additionnel du capital constant. Dans la même mesure, ces produits ne servent pas non plus à convertir en or le surproduit de A, A', A'' ... (I). Abstraction faite de cela, d'où vient l'argent ? Nous savons que les B ont accumulé leur trésor comme le font A, A', A'' ..., par la vente de leurs surproduits respectifs. Ils ont maintenant atteint leur but : leur capital-argent accumulé, virtuel pour l'instant, va fonctionner dorénavant effectivement comme capital-argent addi-

tionnel. Mais nous tournons toujours en rond. La question subsiste : D'où vient l'argent que les B (I) ont antérieurement retiré de la circulation et accumulé ?

Cependant, nous avons appris dans l'étude de la reproduction simple que les capitalistes I et II doivent posséder une certaine quantité d'argent pour pouvoir échanger leur surproduction. Là, l'argent, qui ne servait qu'à la dépense du revenu en moyens de consommation, retournait aux capitalistes, dans la mesure où ils l'avaient avancé pour l'échange de leurs marchandises respectives. Ici, le même argent réapparaît, mais avec une fonction différente. Les A et les B (I) se fournissent tour à tour l'argent destiné à transformer le surproduit en capital-argent virtuel additionnel et remettent alternativement en circulation, comme moyen d'achat, le capital-argent nouvellement formé.

La seule chose qu'il y ait à supposer ici est que la masse d'argent, existant dans un pays donné (la rapidité de la circulation, etc., étant supposée la même), suffit, aussi bien pour la circulation active que pour la réserve thésaurisée. Et nous avons vu que cette même condition préalable devait être remplie lors de la simple circulation des marchandises. La fonction des trésors seule diffère ici. La quantité d'argent existante doit aussi être plus grande : 1. parce que, dans la production capitaliste, toute la production (excepté le métal précieux nouvellement extrait et les quelques produits consommés par le producteur lui-même) revêt la forme marchandise et doit par conséquent passer par la métamorphose en argent ; 2. parce que, en régime capitaliste, la masse du capital-marchandise et son volume de valeur ne sont pas seulement plus grands de façon absolue, mais croissent à une vitesse beaucoup plus grande ; 3. parce qu'un capital variable de plus en plus étendu doit sans cesse se transformer en capital-argent ; 4. parce que la création de nouveaux capitaux-argent allant de pair avec l'élargissement de la production, la matière de leur forme trésor doit aussi nécessairement exister. Ceci, qui est en tout cas valable pour la première phase de la production capitaliste, où même le système du crédit s'accompagne d'une circulation principalement métallique, s'applique également à la phase la plus développée du système de crédit, dans la mesure où il demeure basé sur la circulation métallique. D'une part, la production additionnelle de métaux précieux, par ses alternatives d'abondance ou de rareté, peut ici exercer une influence perturbatrice sur les prix des marchandises, aussi bien pour d'assez longues périodes que pour de très courts intervalles. D'autre part, le mécanisme du crédit, par toutes sortes d'opérations, de méthodes et de dispositifs techniques, est constamment occupé à limiter à un minimum relativement de plus en plus bas la circulation métallique effective, ce qui accroît corrélativement le caractère artificiel de tout le mécanisme et les chances de perturbations dans sa marche normale.

Il peut arriver que les différents B, B', B'' ... (I), dont le nouveau capital-argent virtuel entre en activité, aient à s'acheter mutuellement leurs produits (les fractions de leur surproduit) et soient amenés à se les vendre les uns aux autres.

Dans ce cas, et la marche étant normale, l'argent avancé pour la circulation du surproduit revient aux différents B, dans la proportion même où ils l'ont avancé pour la circulation de leurs marchandises respectives. Si l'argent circule comme moyen de paiement, il ne sert qu'à équilibrer des comptes dans la mesure où les achats et les ventes ne se compensent pas. Mais, ici, comme partout, il est important de supposer d'abord une circulation métallique dans sa forme la plus simple et la plus primitive, parce que le flux et le reflux, l'équilibre de bilans, bref, tous les éléments qui apparaissent dans le système de crédit comme des opérations consciemment réglementées se manifestent alors comme existant indépendamment du système de crédit : la chose apparaît sous sa forme naturelle primitive et non sous sa forme ultérieure, conventionnelle.

3. Le capital variable additionnel.

Puisqu'il s'est agi jusqu'à présent du seul capital constant additionnel, nous avons maintenant à nous occuper de l'étude du capital variable additionnel.

Au Livre I^{er}, nous avons longuement expliqué comment, en système capitaliste, il y a toujours de la force de travail disponible et comment on peut mettre plus de travail en mouvement si c'est nécessaire, sans augmenter le nombre d'ouvriers employés, ou encore sans accroître la masse de force de travail. Il n'est donc pas nécessaire, pour l'instant, de nous y arrêter ; nous supposons plutôt que la fraction du capital-argent nouvellement constituée, transformable en capital variable, trouvera toujours la force de travail, en laquelle elle doit se convertir. Nous avons aussi expliqué au Livre I^{er} comment un capital donné peut, à l'intérieur de certaines limites et sans accumulation, étendre sa provision de production. Mais ici il s'agit bien d'accumulation de capital au sens spécifique du terme, de sorte que l'élargissement de la production est conditionné par la transformation de la plus-value en capital additionnel, par conséquent aussi par un élargissement de la base capitaliste de la production.

Le producteur d'or peut accumuler, comme capital-argent virtuel, une partie de sa plus-value en or. Dès que ce capital a atteint le volume requis, il peut le convertir directement en un nouveau capital variable, sans être obligé, pour ce faire, de vendre d'abord son surproduit ; il peut le transformer aussi en éléments du capital constant. Dans ce dernier cas, il doit trouver les éléments matériels de son capital constant ; soit, comme nous l'avons supposé dans l'étude précédente, que chaque producteur stocke sa production pour apporter au marché sa marchandise finie, soit qu'il travaille sur commande. L'élargissement réel de la production, c'est-à-dire le surproduit, est supposé dans les deux cas, dans le premier comme réellement existant, dans le second comme virtuellement disponible.

II. — Accumulation dans la section II.

Nous avons jusqu'ici supposé que les A, A', A'' ... (I) vendent leur surproduit aux B, B', B'' ... qui appartiennent à la même section I. Supposons cependant que A (I) monnaie son surproduit en le vendant à un B de la section II. Ceci ne peut se faire que si A (I) n'achète pas de moyens de consommation après avoir vendu à B (II) des moyens de production. Il ne doit donc y avoir qu'une vente unilatérale de la part de A. Nous avons vu que II_c ne peut être converti de capital-marchandise en la forme naturelle de capital constant productif que si non seulement I_v mais aussi une partie au moins de I_{pl} sont échangés contre une fraction de II_c , lequel II_c est composé de moyens de consommation. Mais voici que A ne peut transformer son I_{pl} en or que si cet échange n'a pas lieu ; bien plus, il retire de la circulation l'argent obtenu par la vente de son I_{pl} à II_c , au lieu d'acheter avec cet argent des moyens de consommation à II_c . Il y a bien alors de la part de A (I) formation d'un capital-argent virtuel supplémentaire, mais il y a d'autre part une fraction d'égale valeur du capital constant B (II) figée sous forme de capital-marchandise, incapable de se convertir en la forme naturelle de capital constant productif. En d'autres termes : une fraction des marchandises de B (II), et c'est une fraction qu'à première vue il doit vendre pour pouvoir reconvertir tout son capital constant en sa forme productive, est devenue invendable. Il se produit donc, en ce qui le concerne, une surproduction qui, pour son compte à lui, gêne la reproduction, même à échelle constante.

Dans ce cas, le capital-argent virtuel supplémentaire du côté de A (I) est bien la forme monnayée d'un surproduit (plus-value). Mais le surproduit (plus-value), en tant que tel, n'est encore ici qu'un phénomène de la reproduction simple, non de la reproduction à échelle élargie. Afin que la reproduction de II_c puisse avoir lieu à échelle constante, $I_{(v+pl)}$ doit finalement être échangé contre II_c , et ceci est vrai de toute façon, même pour une fraction de I_{pl} . A (I), par la vente à B (II) de son surproduit, lui a fourni une fraction correspondante de valeur de capital constant en nature ; mais en même temps, en retirant son argent de la circulation, en ne complétant pas sa vente par un achat ultérieur, il a rendu invendable une égale fraction de valeur des marchandises de B (II). Donc, si nous considérons la totalité de la reproduction sociale, qui comprend à la fois les capitalistes I et II, la conversion du surproduit de A (I) en capital-argent virtuel entraîne l'impossibilité de reconvertir une égale partie de la valeur du capital-marchandise de B (II) en capital productif (constant). Il s'ensuit donc non pas la virtualité d'une production à échelle élargie, mais un freinage et par conséquent un déficit de la reproduction simple. Puisque la formation et la vente du surproduit de A (I) sont des phénomènes normaux de la reproduction simple, même sur la base de celle-ci nous trouvons les deux phénomènes suivants, qui se conditionnent réciproquement : formation de capital-argent virtuel supplémentaire dans la section I (donc une sous-consommation du point de vue de II) ;

stagnation dans la section II de stocks de marchandises qui ne peuvent être reconvertis en capital productif (donc surproduction relative dans la section II) ; excédent de capital-argent dans la section I et déficit dans la reproduction de la section II.

Sans nous arrêter plus longtemps sur ce point, nous remarquerons simplement que nous avons supposé, dans l'analyse de la reproduction simple, que la totalité de la plus-value de I et de II était dépensée comme revenu. Mais, en réalité, une fraction de la plus-value est dépensée comme revenu et une autre est convertie en capital. Ce n'est qu'à cette condition qu'une accumulation réelle peut avoir lieu. Que l'accumulation puisse se faire aux dépens de la consommation est — sous cette forme générale — une illusion qui contredit la nature de la production capitaliste, puisqu'elle suppose que le but et le moteur de la production capitaliste c'est la consommation, et non pas la course à la plus-value et sa capitalisation, c'est-à-dire l'accumulation.

Maintenant, regardons de plus près l'accumulation dans la section II.

La première difficulté rencontrée au sujet de II_c , à savoir sa reconversion à partir d'un composant du capital-marchandise II en capital constant II sous sa forme naturelle, concerne la reproduction simple ; prenons le schéma déjà utilisé antérieurement :

$(1\ 000_v + 1\ 000_{pl})$ I s'échangent contre :
2 000 II_c .

Mais si, par exemple, la moitié du surproduit I, égale à $\frac{1\ 000_{pl}}{2}$ ou 500 I_{pl} , est à nouveau incorporée à la section I comme capital constant, cette fraction du surproduit retenue en I ne peut pas remplacer une partie de II_c . Au lieu d'être convertie en moyens de consommation, elle est destinée à servir de moyens de production supplémentaires en I. (Ce secteur de la circulation entre I et II comporte effectivement un échange réciproque, avec double changement de lieu, des marchandises ; il diffère par là du remplacement de 1 000 II_c par 1 000 I_v , dû aux ouvriers de I.) La fraction de surproduit ne peut pas assumer cette fonction simultanément en I et en II. Il n'est pas possible que le capitaliste dépense la valeur de son surproduit en moyens de consommation, tout en le consommant en même temps productivement, c'est-à-dire en l'incorporant à son capital productif. Au lieu de 2 000 $I_{(v+pl)}$, ce sont seulement 1 500 à savoir : $(1\ 000_v + 500_{pl})$ I qui peuvent s'échanger contre les 2 000 II_c . 500 II_c ne peuvent pas être reconvertis de leur forme marchandise en capital productif (constant) II. Il y aurait donc en II une surproduction dont le volume correspondrait exactement à celui de l'élargissement de la production qui s'est produit en I. Il se pourrait que la surproduction de II réagît si vivement sur I que même le reflux des 1 000, dépensés par les ouvriers de I en moyens de consommation II, ne s'effectuât que partiellement. Ces 1 000 ne retourneraient donc pas entre les

maines des capitalistes I sous forme de capital-argent variable. Même la reproduction à échelle constante serait alors enrayée pour eux, et qui plus est du fait de leur simple tentative d'élargir la reproduction. A ce propos, il faut remarquer qu'il n'y a eu effectivement que reproduction simple en I et que seul le groupage des éléments du schéma a été modifié, pour permettre un élargissement ultérieur, disons l'année suivante.

On pourrait essayer d'éluider ces difficultés de la façon suivante : les 500 II_c restant en magasin chez les capitalistes, et non immédiatement convertibles en capital productif, sont d'autant plus éloignés d'être de la surproduction qu'ils constituent, au contraire, un élément nécessaire à la reproduction que nous avons négligé jusqu'ici. Nous avons vu que des provisions d'argent s'accumulent en de nombreux points : elles doivent donc être retirées de la circulation, en partie pour rendre possible la formation d'un nouveau capital-argent à l'intérieur même de I, en partie pour fixer provisoirement, et sous forme d'argent, la valeur du capital fixe qui est consommé petit à petit. Mais comme, d'après notre schéma, la totalité de l'argent et des marchandises se trouve exclusivement et d'emblée entre les mains des capitalistes I et II et que n'interviennent ni commerçant, ni financier, ni banquier, ni catégories de simples consommateurs non directement intéressés à la production de marchandises, il s'ensuit que la constitution permanente de stocks de marchandises (dans notre cas, de la part de leurs producteurs respectifs eux-mêmes) est indispensable pour entretenir la marche du mécanisme de la reproduction. Les 500 II_c restant en magasin chez les capitalistes II représentent donc la provision en moyens de consommation qui permet la continuité du procès de consommation, inclus dans la reproduction et qui, dans notre cas, assure la transition d'une année à l'autre. Le fonds de consommation que ses vendeurs (qui sont aussi ses producteurs) détiennent encore ne peut pas descendre à zéro cette année, pour recommencer à zéro l'année prochaine ; pas plus que cela n'est possible dans le passage du jour au lendemain. Puisqu'une reconstitution constante de tels stocks de marchandises est nécessaire — même si elle varie en volume, — nos producteurs capitalistes II ont besoin d'une réserve de capital en argent qui leur permette de continuer leur procès de production, bien qu'une fraction de leur capital productif soit passagèrement figée sous forme de marchandise. D'après notre hypothèse, ils allient dans leurs fonctions tout le commerce à l'entreprise de production ; ils doivent donc aussi disposer de tout le capital-argent additionnel dont disposent les commerçants, lorsque les diverses fonctions du procès de reproduction, devenus autonomes, sont assumées par des capitalistes d'espèces différentes.

Il faut objecter à cela : 1. Cette constitution de provision et sa nécessité valent pour tous les capitalistes, aussi bien pour ceux de I que pour ceux de II. Considérés comme simples vendeurs de marchandises, ils se distinguent seulement parce qu'ils vendent des marchandises de nature différente. La provision en marchandises II suppose une provision antérieure en marchandises I. Si, d'un

côté, nous ne tenons pas compte de cette provision, nous devons la négliger aussi de l'autre. Mais si nous la prenons en considération des deux côtés, le problème reste exactement le même. 2. De même que l'année en cours se termine pour II avec une provision de marchandises pour l'année suivante, de même II a commencé l'année avec un stock de marchandises transmises de l'année précédente. Lorsque nous analysons la reproduction annuelle, prise dans son expression la plus abstraite, nous devons donc barrer ce stock dans les deux cas : d'une part, en laissant à cette année toute sa production, c'est-à-dire en y comprenant le stock de marchandises qu'elle laisse à l'année suivante ; d'autre part, en lui retirant la provision de marchandises qu'elle a reçue de l'année précédente. Il nous reste alors, comme objet de notre analyse, le produit total d'une année moyenne. 3. Le simple fait que la difficulté à tourner ne nous ait pas frappés dans l'analyse de la reproduction simple prouve qu'il s'agit d'un phénomène spécifique, seulement dû à un arrangement différent (par rapport à la reproduction) des éléments I. modification de groupage sans laquelle aucune reproduction à échelle élargie ne saurait avoir lieu.

III. — Représentation schématique de l'accumulation.

Nous allons examiner maintenant la reproduction d'après le schéma suivant :

Schéma a.

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pl} = 6\,000 \\ \text{II. } 1\,500_c + 376_v + 376_{pl} = 2\,252 \end{array} \right\} \text{Total : } 8\,252.$$

Nous remarquons d'abord que la somme totale du produit social annuel (8 252) est inférieure à celle du premier schéma, où elle était égale à 9 000. Nous pourrions prendre une somme bien plus grande, la décupler, si nous voulions. Mais nous avons choisi une somme inférieure à celle du schéma I, pour mettre en évidence le fait que la reproduction à échelle élargie (considérée ici seulement comme une production fonctionnant avec des investissements de capitaux plus grands) n'a rien à voir avec la grandeur absolue du total. Nous montrerons aussi que, pour une masse de marchandises donnée, elle suppose seulement un arrangement autre ou une destination fonctionnelle différente des divers éléments du produit donné ; par rapport à la totalité de sa valeur, elle n'est donc d'abord qu'une reproduction simple. Les données de la reproduction simple se modifient non pas en quantité, mais dans leur détermination qualitative. Cette modification est la condition matérielle préalable de l'élargissement ultérieur de l'échelle de la reproduction⁵.

Nous pourrions représenter le schéma différemment, en adoptant des rapports différents entre capital variable et capital constant. Par exemple :

Schéma b.

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,000_c + 875_v + 875_{pl} = 5\,750 \\ \text{II. } 1\,750_c + 376_v + 376_{pl} = 2\,502 \end{array} \right\} \text{Total : } 8\,252.$$

Ainsi arrangé, notre schéma semblerait fait pour la reproduction à échelle simple, où la plus-value serait entièrement dépensée comme revenu, sans être accumulée. Dans les deux cas *a* et *b*, nous avons un produit annuel de même valeur, mais, en *b*, le groupement de ses éléments par fonctions est tel que la reproduction recommence à la même échelle, tandis qu'en *a* il constitue la base matérielle pour une reproduction à échelle élargie. En *b*, $875_v + 875_{pl} = 1\,750 I_{(v+pl)}$ s'échangent sans excédent contre $1\,750 II_c$, tandis qu'en *a* $(1\,000_v + 1\,000_{pl}) I = 2\,000 I_{(v+pl)}$ s'échangent contre $1\,500 II_c$ en laissant un excédent de $500 I_{pl}$ pour l'accumulation dans la section I.

Venons-en à une analyse plus poussée du schéma *a*. Admettons qu'en I, aussi bien qu'en II, une moitié de la plus-value, au lieu d'être dépensée en revenu, soit accumulée, c'est-à-dire transformée en élément du capital additionnel. Comme la moitié de $1\,000 I_{pl}$ (= 500) doit être accumulée sous l'une ou l'autre forme pour être investie comme capital-argent additionnel, c'est-à-dire transformée en capital productif additionnel — $(1\,000_v + 500_{pl}) I$ seulement sont dépensés comme revenu. La grandeur normale de II_c à faire figurer ici est, par conséquent, $1\,500$ seulement. Nous n'avons pas besoin d'étudier ici l'échange entre $1\,500 I_{(v+pl)}$ et $1\,500 II_c$, puisqu'il a été examiné comme procès de la reproduction simple. Nous n'avons pas davantage à considérer les $4\,000 I$, puisque leur réarrangement, en vue de la nouvelle reproduction (cette fois elle a lieu à échelle élargie), a également été vu dans l'étude du procès de la reproduction simple.

Restent à examiner : $500 I_{pl}$ et $(376_v + 376_{pl}) II$, en ce qui concerne d'une part les conditions intérieures de I comme de II, d'autre part, le mouvement de l'un à l'autre. Comme nous avons supposé qu'au sein de II la moitié de la plus-value doit aussi être accumulée, 188 sont à convertir en capital, dont $1/4$ en capital variable, ce qui fait 47 (mettons 48 , pour faciliter nos comptes) ; restent 140 à convertir en capital constant.

Nous rencontrons ici un nouveau problème dont la simple existence étonnera l'opinion courante, d'après laquelle des marchandises de natures diverses s'échangent entre elles, de même des marchandises contre de l'argent, et cet argent, à nouveau, contre de nouvelles marchandises. Ce qui permet de transformer les $140 II_{pl}$ en capital productif, c'est leur remplacement par une fraction équivalente des marchandises I_{pl} .

Il va de soi que la fraction de I_{pl} , à échanger contre II_{pl} , doit consister en moyens de production pouvant s'intégrer dans la production de I comme dans celle de II, ou exclusivement dans celle de II. Ce remplacement ne peut se faire que par vente unilatérale de la part de II, puisque la totalité du surproduit $500 I_{pl}$, que nous avons encore à étudier, doit servir à l'accumulation à l'intérieur de I ;

elle ne peut donc être échangée contre des marchandises II ; en d'autres termes, I ne peut pas l'accumuler et la consommer en même temps. II doit acheter $140 I_{pl}$ avec de l'argent comptant, sans que, toutefois, cet argent lui revienne par vente ultérieure de sa marchandise à I. Et c'est un procès qui se renouvelle tous les ans, pour chaque production nouvelle, pour autant qu'elle est reproduction à échelle élargie. D'où la section II peut-elle tirer son argent ?

Il semble, au contraire, que II ne soit pas d'un bon rapport en ce qui concerne la formation d'un nouveau capital-argent. Cette formation, qui, d'abord, n'est qu'une simple thésaurisation, accompagne en effet, et, en production capitaliste, conditionne l'accumulation réelle.

Nous avons d'abord $376 II_v$; ce capital-argent 376 , avancé pour obtenir la force de travail, retourne constamment au capitaliste II sous forme de capital-argent variable, lorsque la marchandise II a été achetée. L'argent qui fonctionne dans ce cycle n'est nullement augmenté par le fait que sans cesse il s'éloigne de son point de départ — en l'occurrence la poche du capitaliste — et y retourne. Cette opération n'est donc pas l'origine d'une accumulation d'argent. Il n'est pas non plus possible de retirer cet argent de la circulation en vue de constituer un capital-argent thésaurisé, nouveau capital-argent virtuel.

Mais attention ! N'y a-t-il pas moyen de faire là quelque petit profit ?

Nous ne devons pas oublier que la section II possède, vis-à-vis de la section I, cet avantage que les ouvriers employés par elle sont amenés à lui acheter des marchandises qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. La section II est acheteur de force de travail et en même temps vendeur de marchandises à ceux qui possèdent la force de travail qu'elle emploie.

1. La section II, comme d'ailleurs aussi la section I, peut simplement abaisser le salaire au-dessous de son niveau moyen normal, ce qui libère une fraction de l'argent fonctionnant comme capital variable. Constamment répété, ceci pourrait devenir une source normale de thésaurisation et par conséquent de formation, dans la section II, d'un capital-argent virtuel supplémentaire. Comme il s'agit ici de la formation normale d'un capital, nous ne parlerons évidemment pas des profits frauduleux éventuels. Mais il ne faut pas oublier que le salaire normal effectivement payé (qui, toutes choses égales d'ailleurs, détermine la grandeur du capital variable) ne l'est pas par un effet de bonté de la part des capitalistes, mais bien parce que, dans des conditions données, il doit être payé. Cette explication des choses se trouve donc ainsi écartée. Si nous appelons 376_v le capital variable dont dispose la section II, nous ne pouvons pas lui substituer 350_v par exemple, en vue d'expliquer un nouveau problème qui surgit.

2. D'autre part, la section II, considérée dans son ensemble, possède, comme nous l'avons déjà dit, l'avantage par rapport à la section I d'être à la fois l'acheteur de la force de travail et le revendeur de leur marchandise à ses propres ouvriers. Tous les pays industriels, par exemple l'Angleterre et les États-Unis, offrent les preuves les plus tangibles de la façon dont cela peut être exploité :

en payant nominalement des salaires normaux, mais en récupérant une partie par un véritable vol, sans équivalent correspondant en marchandises ; ce tour peut être réalisé soit par le *trucksystem*⁶, soit par une falsification du moyen de circulation qui peut d'ailleurs ne pas tomber sous le coup de la loi. (Approfondir cela par quelques exemples frappants.) Il s'agit là de la même opération qu'au paragraphe I, mais camouflée et exécutée par des voies détournées. Il faut donc la rejeter au même titre que la première. Pour nous, il s'agit non pas du salaire nominal, mais du salaire effectivement payé.

Comme nous le voyons dans une analyse objective du mécanisme capitaliste, certaines tares infamantes, qui le marquent encore exceptionnellement, ne peuvent servir de subterfuge pour éluder des difficultés théoriques. Mais, chose étrange, la grande majorité de mes critiques bourgeois pousse les hauts cris comme si j'avais fait tort aux capitalistes (par exemple au Livre I^{er} du *Capital*), en admettant qu'ils paient la force de travail à sa juste valeur, ce que, pour la majeure partie, ils ne font pas. (Ici, je pourrais citer Schäffle, avec la magnanimité qu'on veut bien m'attribuer.)

Bref, nous ne pouvons rien tirer des 376 II_v, pour résoudre la question.

Mais il semble bien qu'avec les 376 II_{pI}, l'affaire soit encore plus scabreuse. Ici, les capitalistes d'une même section sont seuls à s'affronter, s'achetant et se vendant mutuellement les moyens de consommation qu'ils ont produits. L'argent nécessaire à ces échanges ne sert que de moyen de circulation, et il doit, dans un déroulement normal, retourner aux intéressés, dans la mesure où ils l'ont avancé à la circulation, pour recommencer toujours le même circuit.

Il semble n'y avoir ici que deux moyens pour retirer cet argent de la circulation, en vue de former du capital-argent virtuel supplémentaire. Ou bien une partie des capitalistes II gruge l'autre et lui vole de l'argent. Nous savons qu'il n'est besoin, pour former un nouveau capital-argent, d'aucune extension provisoire du moyen de circulation : il faut simplement que de l'argent soit retiré de la circulation en certains points et thésaurisé. Cela ne changerait rien que cet argent soit volé, donc que la formation d'un capital-argent additionnel parmi une partie des capitalistes II s'accompagne d'une perte d'argent positive chez les autres. Ceux des capitalistes II ainsi frustrés devraient vivre un peu moins à l'aise et ce serait tout.

Ou bien une fraction de II_{pI}, sous forme de moyens de subsistance nécessaires, est directement transformée en capital variable nouveau, à l'intérieur de la section II. Nous examinerons, à la fin de ce chapitre (IV), comment cela peut se faire.

1. Premier exemple.

A. Schéma de la reproduction simple :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pI} = 6\,000 \\ \text{II. } 2\,000_c + 500_v + 500_{pI} = 3\,000 \end{array} \right\} \text{Total} = 9\,000.$$

B. Schéma de départ pour reproduction sur une échelle élargie.

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pI} = 6\,000 \\ \text{II. } 1\,500_c + 750_v + 750_{pI} = 3\,000 \end{array} \right\} \text{Total} = 9\,000.$$

Supposons que dans le schéma B la moitié de la plus-value de I est accumulée, ce qui fait 500 ; nous obtenons d'abord $(1\,000_v + 500_{pI})$ I ou $1\,500 I_{(v+pI)}$ qui doivent être remplacés par $1\,500 II_c$; il reste alors en I : $4\,000_c + 500_{pI}$, ces derniers devant être accumulés. Le remplacement de $(1\,000_v + 500_{pI})$ I par $1\,500 II_c$ est un procès de la reproduction simple qui a déjà été discuté à propos de cette dernière.

Admettons que sur les $500 I_{pI}$, 400 doivent être convertis en capital constant et 100 en capital variable. L'échange, à l'intérieur de I, des 400 *pI* destinés à être capitalisés a déjà été étudié. Ils peuvent donc, sans difficulté, être annexés à I_c et nous avons alors pour I : $4\,400_c + 1\,000_v + 100_{pI}$ (ces derniers sont à transformer en 100_v).

De son côté, la section II achète à I, dans un but d'accumulation, les $100 I_{pI}$ (existant en moyens de production) qui constituent alors du capital constant additionnel de II, tandis que les 100 argent, avec quoi II les paie, sont transformés en forme argent du capital variable additionnel de I. Nous avons alors pour I un capital de $4\,400_c + 1\,100_v$ (ces derniers en argent) = 5 500.

II possède maintenant $1\,600_c$ comme capital constant. Pour les faire fonctionner, il doit avancer en plus 50_v en argent pour acheter de la force de travail, de sorte que son capital variable passe de 750 à 800. Cette extension des capitaux constant et variable de II, au total 150, est prélevée sur sa plus-value ; il ne reste donc que 600_{pI} des $750 II_{pI}$, comme fonds de consommation des capitalistes II, dont le produit annuel se répartit de la façon suivante :

II. $1\,600_c + 800_v + 600_{pI}$ (fonds de consommation) = 3 000. Les 150_{pI} produits en moyens de consommation, qui sont ici transformés en $(100_c + 50_v)$ II, sont entièrement absorbés en nature dans la consommation des ouvriers : 100 en sont consommés par les ouvriers I ($100 I_v$) et 50 par les ouvriers II ($50 II_v$), comme nous l'avons expliqué plus haut. En effet, il est nécessaire qu'en II, où le produit total est réalisé dans la forme requise par l'accumulation, une partie de la plus-value, excédant l'autre de 100, soit reproduite sous forme de moyens de consommation *nécessaires*. Si la reproduction à échelle élargie en est réellement à son début, les 100 du capital-argent variable de I refluent à II, par l'intermédiaire de la classe ouvrière I ; II, par contre, transmet 100_{pI} , en stock de marchandises, à I et en même temps 50, en stock de marchandises, à sa propre classe ouvrière.

L'arrangement, modifié en vue de l'accumulation, est maintenant le suivant :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,400_c + 1\,100_v + 500_{pI} \text{ (fonds de consommation)} = 6\,000 \\ \text{II. } 1\,600_c + 800_v + 600_{pI} \text{ (fonds de consommation)} = 3\,000 \\ \text{Total, comme ci-dessus} = 9\,000 \end{array} \right\}$$

Dont, comme capital :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,400_c + 1\,100_v \text{ (argent)} = 5\,500 \\ \text{II. } 1\,600_c + 800_v \text{ (argent)} = 2\,400 \end{array} \right\} \text{Total : } 7\,900.$$

alors que la production a commencé avec :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,000_c + 1\,000_v = 5\,000 \\ \text{II. } 1\,500_c + 750_v = 2\,250 \end{array} \right\} \text{Total : } 7\,250.$$

Si l'accumulation réelle se fait sur cette base, c'est-à-dire si l'on produit effectivement avec ce capital accru, nous obtenons à la fin de l'année suivante :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,400_c + 1\,100_v + 1\,100_{pl} = 6\,600 \\ \text{II. } 1\,600_c + 800_v + 800_{pl} = 3\,200 \end{array} \right\} \text{Total : } 9\,800.$$

Admettons que l'accumulation dans la catégorie I continue à la même cadence, c'est-à-dire que 550_{pl} sont dépensés comme revenu et 550_{pl} accumulés. D'abord 1 100 I_v sont remplacés par 1 100 II_c, ensuite il faut encore réaliser 550 I_{pl} en marchandises II d'une même valeur, ce qui fait au total 1 650 I_(v+pl). Mais le capital constant de II, qu'il faut remplacer, est seulement égal à 1 600, les 50 restants doivent donc être prélevés sur 800 II_{pl}. Si nous écartons d'abord l'aspect monétaire, nous avons comme résultat de cette transaction :

$$\begin{array}{l} \text{I. } 4\,400_c + 550_{pl} \text{ (à capitaliser)}; \text{ en outre, } 1\,650_{(v+pl)} \text{ en fonds de consommation des capitalistes et des ouvriers, réalisés en marchandises II}_c. \\ \text{II. } 1\,650_c \text{ (dont 50 en excédent tirés de II}_{pl} \text{, d'après ce qui précède)} + 800_v + 750_{pl} \text{ (fonds de consommation des capitalistes).} \end{array}$$

Si l'ancien rapport de v à c subsiste en II, alors 25_v supplémentaires doivent être dépensés pour 50_c ; il faut les prendre sur 750_{pl} ; nous obtenons donc :

$$\text{II. } 1\,650_c + 825_v + 725_{pl}.$$

Dans la catégorie I, 550_{pl} sont à capitaliser ; sur cette somme, si le rapport antérieur est conservé, 440 constituent du capital constant et 110 du capital variable. Il faut éventuellement puiser ces 110 dans 725 II_{pl}, ce qui veut dire que des moyens de consommation, d'une valeur de 110, sont consommés par les ouvriers de I au lieu de l'être par les capitalistes II ; ces derniers sont donc forcés de capitaliser ces 110_{pl}, qu'ils ne peuvent pas consommer. Des 725 II_{pl}, il reste donc 615 II_{pl}. Mais, si la section II transforme ces 110 en capital constant additionnel, elle a besoin d'un nouveau capital variable supplémentaire de 55 ; celui-ci doit à nouveau être tiré de sa plus-value ; si on le déduit des 615 II_{pl}, il reste 560 pour la consommation des capitalistes II et nous obtenons, après avoir accompli tous les transferts réels et virtuels, les valeurs-capital suivantes :

$$\begin{array}{l} \text{I. } (4\,400_c + 440_c) + (1\,100_v + 110_v) = 4\,840_c + 1\,210_v = 6\,050 \\ \text{II. } (1\,600_c + 50_c + 110_c) + (800_v + 25_v + 55_v) = \\ \quad 1\,760_c + 880_v = 2\,640 \\ \text{Total} = 8\,690 \end{array}$$

Si les choses doivent se dérouler normalement, l'accumulation doit se faire plus rapidement en II qu'en I, parce que, sinon, la fraction de I_(v+pl), qui doit

être convertie en marchandises II_c croîtrait plus rapidement que les II_c contre lesquels seulement elle peut s'échanger.

Si la reproduction est poursuivie sur cette base, et toutes choses égales d'ailleurs, nous aurons, à la fin de l'année suivante :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 4\,840_c + 1\,210_v + 1\,210_{pl} = 7\,260 \\ \text{II. } 1\,760_c + 880_v + 880_{pl} = 3\,520 \end{array} \right\} \text{Total : } 10\,780.$$

Si le taux de partage de la plus-value reste invariable, la section I doit d'abord dépenser en revenus 1 210_v et la moitié de $pl = 605$, soit en tout 1 815. Ce fonds de consommation est à nouveau supérieur de 55 à II_c ; ces 55 doivent être déduits de 880_{pl}, reste : 825. La transformation de 55 II_{pl} en II_c implique en outre qu'on déduise 27,5 de II_{pl} pour du capital variable équivalent ; il reste donc à consommer 797,5 II_{pl}.

La section I a maintenant à capitaliser 605_{pl}, dont 484 en capital constant et 121 en capital variable ; ces derniers sont à déduire de II_{pl}, qui s'élève encore à 797,5 ; il reste donc 676,5 II_{pl}. La section II transforme par conséquent 121 de plus en capital constant, ce qui exige un capital variable supplémentaire, égal à 60,5, lesquels sont encore prélevés sur 676,5. Reste à consommer : 616.

Nous avons alors, comme capitaux :

$$\begin{array}{l} \text{I. Constant : } 4\,840 + 484 = 5\,324. \\ \text{Variable : } 1\,210 + 121 = 1\,331. \\ \text{II. Constant : } 1\,760 + 55 + 121 = 1\,936. \\ \text{Variable : } 880 + 27,5 + 60,5 = 968. \end{array}$$

$$\left. \begin{array}{l} \text{Totaux : I. } 5\,324_c + 1\,331_v = 6\,655 \\ \text{II. } 1\,936_c + 968_v = 2\,904 \end{array} \right\} \text{Total général : } 9\,559.$$

Ce qui conduit en fin d'année à :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 5\,324_c + 1\,331_v + 1\,331_{pl} = 7\,986 \\ \text{II. } 1\,936_c + 968_v + 968_{pl} = 3\,872 \end{array} \right\} \text{Total : } 11\,858.$$

En répétant le même calcul et en arrondissant à l'unité, nous obtenons à la fin de l'année suivante :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 5\,856_c + 1\,464_v + 1\,464_{pl} = 8\,784 \\ \text{II. } 2\,129_c + 1\,065_v + 1\,065_{pl} = 4\,259 \end{array} \right\} \text{Total : } 13\,043.$$

Et à la fin de l'année suivante :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 6\,442_c + 1\,610_v + 1\,610_{pl} = 9\,662 \\ \text{II. } 2\,342_c + 1\,172_v + 1\,172_{pl} = 4\,686 \end{array} \right\} \text{Total : } 14\,348.$$

Au cours de cinq années de reproduction à échelle élargie, le capital total de I et de II est passé de $5\,500_c + 1\,750_v = 7\,250$ à $8\,784_c + 2\,782_v = 11\,566$; il a donc crû dans le rapport de 100 à 160. La plus-value totale, à l'origine de 1 750, se trouve être maintenant de 2 782. La plus-value consommée était au début de 500 pour I et de 600 pour II, ce qui fait au total 1 100 ; dans la dernière année, elle a été de 732 pour I et de 746 pour II, ce qui fait au total 1 478. Elle a donc augmenté dans le rapport de 100 à 134.

2. Deuxième exemple.

Prenons maintenant le produit annuel de 9 000, qui se trouve tout entier comme capital-marchandises entre les mains de la classe des capitalistes industriels, dans une forme où la moyenne générale du rapport entre capital variable et capital constant soit de 1 à 5. Cela suppose, d'abord, un développement déjà important de la production capitaliste et par conséquent de la force productive du travail social ; ensuite, un élargissement antérieur déjà de l'échelle de production ; enfin, un développement de toutes les conditions qui provoquent une surpopulation relative dans la classe ouvrière. Le produit annuel se répartira alors comme suit, après avoir arrondi les décimales à l'unité :

$$\left. \begin{array}{l} \text{I. } 5\,000_c + 1\,000_v + 1\,000_{pl} = 7\,000 \\ \text{II. } 1\,430_c + 285_v + 285_{pl} = 2\,000 \end{array} \right\} \text{Total : } 9\,000.$$

Admettons que la classe des capitalistes I consomme la moitié de la plus-value (= 500) et accumule l'autre moitié. Il faudrait alors échanger ($1\,000_v + 500_{pl}$) I = 1 500 en 1 500 II_c . Mais comme ici II_c ne s'élève qu'à 1 430, il faudra ajouter 70, pris sur la plus-value ; ces 70 déduits de 285 II_{pl} laissent 215 II_{pl} .

Nous avons donc :

I. $5\,000_c + 500_{pl}$ (à capitaliser) + $1\,500_{(v+pl)}$ (en fonds de consommation pour les capitalistes et les ouvriers).

II. $1\,430_c + 70_{pl}$ (à capitaliser) + 285, + 215 $_{pl}$.

Puisqu'ici 70 II_{pl} sont directement ajoutés à II_c , un capital variable de $70/5 = 14$ est nécessaire, pour mettre en mouvement ce capital constant additionnel. Il faut donc déduire encore ces 14 de 215 II_{pl} ; restent 201 II_{pl} et nous avons :

II. $(1\,430_c + 70_c) + (285_v + 14_v) + 201_{pl}$.

L'échange de $1\,500_{(v+1/2pl)}$ contre II_c est un procès de la reproduction simple ; il a donc déjà été étudié. Cependant, il faut faire remarquer quelques particularités qui résultent de ce que, au cours de la reproduction avec accumulation, $I_{(v+1/2pl)}$ n'est pas remplacé seulement par II_c , mais par II_c plus une partie de II_{pl} .

Si nous supposons qu'une accumulation a lieu, il va de soi que $I_{(v+pl)}$ est plus grand que II_c , et non pas égal à II_c comme dans la reproduction simple ; car, *primo*, I incorpore une partie de son surproduit dans son propre capital productif et en transforme les 5/6 en capital constant ; il ne peut donc pas en même temps remplacer ces 5/6 par des moyens de consommation de II. *Secundo*, I doit, sur son surproduit, fournir les éléments matériels du capital constant, nécessaires à l'accumulation dans II, tout comme II doit fournir à I les éléments matériels du capital variable qui doit mettre en mouvement la fraction de son surproduit employée par I lui-même comme capital constant additionnel. Nous savons que le capital variable réel consiste en force de travail, par conséquent le capital variable additionnel aussi. Ce n'est pas le capitaliste I qui achète à II des moyens de subsistance ou les accumule en les destinant à la force de travail supplémen-

taire qu'il compte employer, comme devait le faire le propriétaire d'esclaves. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui traitent avec II. Mais cela n'empêche pas que, du point de vue du capitaliste, les moyens de consommation d'une force de travail supplémentaire ne sont que les moyens de production et d'entretien de la force de travail supplémentaire qu'il emploiera éventuellement. Ils sont donc du capital variable en nature. Quant à I, sa première opération est d'accumuler le capital-argent nouveau nécessaire à l'achat d'une force de travail supplémentaire. Dès qu'il a incorporé cette force de travail à son capital productif, l'argent devient moyen d'achat de marchandises II pour cette force de travail, qui doit trouver sous la main ses moyens de consommation.

Remarquons incidemment que Monsieur le capitaliste ainsi que sa presse sont souvent mécontents de la manière dont la force de travail dépense son argent, ainsi que des marchandises II, dans lesquelles cet argent se réalise. A cette occasion, ils philosophent, parlent culture et philanthropisent, comme par exemple M. Drummond, secrétaire d'ambassade de Grande-Bretagne à Washington ; *The Nation* (un journal) aurait, en octobre 1879, fait paraître un article intéressant dans lequel il serait dit entre autres :

« Les ouvriers n'ont pas su élever leur niveau culturel à la hauteur des inventions actuelles. Quantité d'objets leur sont devenus accessibles, mais qu'ils ne savent utiliser. Ils n'élargissent, par conséquent, pas le marché. [Chaque capitaliste a naturellement le désir que les ouvriers achètent sa marchandise.] Il n'y a aucune raison pour que l'ouvrier ne souhaite posséder autant de confort que l'homme d'Église, l'avocat et le médecin, qui gagnent la même somme que lui. [Cette espèce d'avocats, d'hommes d'Église et de médecins doit, en effet, se contenter de désirer tout ce confort !] Mais il ne le fait pas. Reste la question de savoir comment il pourrait être éduqué comme consommateur, par une méthode rationnelle et saine : elle n'est pas facile à résoudre, puisque toute son ambition ne dépasse pas le désir de voir abrégé ses heures de travail et que les démagogues l'excitent beaucoup plus dans ce sens que vers l'élévation de sa position et l'amélioration de ses capacités morales et intellectuelles » (*Reports of H. M.'s Secretaries of Embassy and Legation on the Manufactures, Commerce, etc., of the countries in which they reside*, Londres, 1879, p. 404).

Il semble donc que de longues heures de travail soient le secret de la méthode rationnelle et saine qui doit relever la position de l'ouvrier par une amélioration de ses qualités morales et intellectuelles et en faire un consommateur rationnel. Pour devenir un consommateur rationnel de la marchandise des capitalistes, il doit surtout — mais les démagogues l'en empêchent — commencer par laisser consommer, par son propre capitaliste, sa propre force de travail de façon irrationnelle et malsaine. Ce qu'entend le capitaliste par consommation rationnelle apparaît partout où il daigne se mêler directement du commerce des moyens de consommation de ses ouvriers, avec le « trucksystem », qui inclut

également, entre autres choses, la fourniture de logements à l'ouvrier, capitaliste et propriétaire ne faisant qu'un.

Le même Drummond, dont la belle âme rêve des tentatives faites par les capitalistes pour élever la classe ouvrière, parle, entre autres, dans ce même rapport, des fabriques modèles de cotonnades des « Lowell et Lawrence Mills ». Les cantines et logements pour les femmes de la fabrique appartiennent à la société par actions qui est propriétaire de la manufacture. Les gérantes de ces maisons sont au service de cette même société, qui leur en prescrit les règlements ; aucune des femmes n'a le droit de rentrer après dix heures du soir. Mais voici la perle : une police spéciale de la société parcourt les environs pour empêcher les infractions à la règle : après dix heures du soir, personne n'entre ni ne sort. Aucune femme ne peut loger ailleurs que sur le terrain appartenant à la société, sur lequel chaque maison lui rapporte environ 10 dollars de loyer par semaine ; et c'est alors que se découvre dans toute sa gloire le consommateur rationnel :

« Mais comme l'inévitable piano se trouve dans beaucoup des meilleures maisons pour ouvrières, la musique, le chant et la danse jouent un rôle important, du moins pour celles qui, après un travail ininterrompu de dix heures au métier à tisser, ont davantage besoin de distraction, après la monotonie de leur travail, que de repos réel » (p. 412).

Le secret principal pour transformer un ouvrier en consommateur rationnel se dévoile maintenant. M. Drummond visite la fabrique de coutellerie de Turner's Falls (Connecticut River) et Mister Oakman, le trésorier de la société par actions, après lui avoir dit que la qualité des couteaux de table américains est supérieure à celle des anglais, poursuit :

« Mais nous battons l'Angleterre également en matière de prix. Nous la dépassons déjà en ce qui concerne la qualité, c'est un fait reconnu ; mais nous devons encore baisser nos prix et nous le ferons, dès que nous obtiendrons notre acier et notre main-d'œuvre à meilleur compte ! » (p. 427).

L'abaissement du salaire et les longues heures de travail, voilà le nec plus ultra de la méthode rationnelle et saine, ayant pour but d'élever l'ouvrier à la dignité d'un consommateur rationnel, pour qu'il crée un marché pour la masse d'objets que la culture et le progrès des inventions lui ont rendus accessibles.

De même que I doit fournir sur son surproduit le capital constant additionnel de II, de même II fournit, dans ce sens, le capital variable additionnel I. II accumule pour I et pour lui-même, dans la mesure où il s'agit de capital variable, en reproduisant une fraction plus grande de sa production totale, donc aussi de son surproduit, sous forme de moyens de consommation indispensables.

Dans le cas d'une production basée sur l'accroissement du capital $I_{(v+p)}$ doit

être égal à II_c , plus cette fraction du surproduit incorporée à nouveau comme capital, plus la fraction additionnelle du capital constant, nécessaire à élargir la production en II ; l'élargissement minimum est celui sans lequel une accumulation réelle, c'est-à-dire une extension réelle de production en I, est impossible.

En revenant maintenant au cas étudié en dernier lieu, nous constatons qu'il présente cette particularité que II_c est inférieur à $I_{(v+1/2p)}$; inférieur donc à la fraction du produit de I dépensée comme revenu en moyens de consommation, de sorte qu'une partie du surproduit de II, égale à 70, est immédiatement réalisée par l'échange de 1500 $I_{(v+p)}$. Quant à II_c (= 1430), son remplacement à valeur égale doit être tiré, toutes choses égales d'ailleurs, de $I_{(v+p)}$, afin que la reproduction simple puisse avoir lieu en II. En tant que tel, nous n'avons pas à l'étudier ici. Il n'en est pas de même pour les 70 II_{pl} complémentaires. Ce qui est, pour I, un simple remplacement de revenu par des moyens de consommation, un échange de marchandises en vue de la simple consommation, est pour II un procès d'accumulation directe, une transformation d'une fraction de son surproduit en capital constant, à partir de moyens de consommation. Pour II, il ne s'agit pas seulement ici — comme dans la reproduction simple — d'une pure reconversion de son capital constant de la forme marchandise en sa forme naturelle. Si I achète les 70 II_{pl} avec 70 l. st.-argent (réserve monétaire pour la transformation de plus-value) et si II, de son côté, n'achète pas 70 I_{pl} avec cet argent, mais l'accumule comme capital-argent, ce dernier représente, certes, toujours un produit supplémentaire (c'est-à-dire le surproduit même de II, dont il est une partie aliquote), encore qu'il ne s'agisse pas d'un produit devant réintégrer la production. Mais, dans ce cas, cette accumulation d'argent de la part de II signifierait en même temps que les 70 I_{pl} , en moyens de production, sont invendables. Il y aurait donc surproduction relative dans la catégorie I, correspondant à ce non-élargissement simultané de la reproduction du côté II.

Ceci mis à part, on constate : pendant la période où les 70 en argent venant de I ne sont pas encore (ou sont en partie seulement) revenus vers I par l'achat de 70 I_{pl} de la part de II, ils figurent en entier (ou en partie) comme capital-argent virtuel supplémentaire entre les mains de II. Ceci est valable pour tout échange entre I et II, tant que le remplacement mutuel de leurs marchandises respectives n'a pas amené le reflux de l'argent vers son point de départ. Lorsque les choses se passent normalement, l'argent ne joue que provisoirement ce rôle. Par contre, dans le système de crédit, où tout l'argent additionnel, temporairement libéré, est appelé à fonctionner immédiatement comme capital additionnel actif, ce capital-argent, libéré de façon seulement temporaire, peut être investi et servir, par exemple, à de nouvelles entreprises en I, bien qu'il y ait encore à faire circuler le produit additionnel encore immobilisé dans d'autres entreprises. Il faut remarquer en outre que l'adjonction de 70 I_{pl} au capital constant II nécessite en même temps un élargissement du capital variable II s'élevant à 14. Ceci

implique que la reproduction en II se fait déjà en vue d'une capitalisation ultérieure et que cette reproduction comporte, par conséquent, un élargissement de la fraction du surproduit consistant en moyens de subsistance indispensables. C'est un fait analogue à ce qui se passe dans l'incorporation directe. en I, du surproduit I_{pl} au capital I_c .

Comme nous l'avons vu, le total de 9000 du second exemple doit, en vue de la reproduction, se répartir de la façon suivante, dans le cas où 500 I_{pl} doivent être capitalisés. Nous n'y tenons compte que des marchandises et négligeons la circulation d'argent.

I. $5000_c + 500_{pl}$ (à capitaliser) + $1500_{(v+pl)}$ (fonds de consommation) = 7000 en marchandises.

II. $1500_c + 299_v + 201_{pl} = 2000$ en marchandises.

Total : 9000 en produits-marchandises.

La capitalisation se fait alors comme suit :

Dans la section I, les 500 $_{pl}$ qui doivent être capitalisés se divisent en 5/6 (= 417 $_c$) + 1/6 (= 83 $_v$). Les 83 $_v$ retirent de II $_{pl}$ une somme d'argent équivalente, qui sert à acheter des éléments de capital constant et s'ajoute donc à II $_c$. L'augmentation de 83 en II $_c$ entraîne une augmentation d'un cinquième de 83 (= 17) en II $_v$. Après cette transaction, nous avons :

$$I. (5000_c + 417_{pl})_c + (1000_v + 83_{pl})_v = 5417_c + 1083_v = 6500$$

$$II. (1500_c + 83_{pl})_c + (299_v + 17_{pl})_v = 1583_c + 316_v = 1899$$

$$\text{Total : } 8399$$

Dans la section I, le capital est passé de 6000 à 6500, par conséquent il a augmenté de 1/12. Dans la section II, il est passé de 1715 à 1899, donc il a augmenté de presque 1/9.

Sur cette base, la reproduction dans la seconde année donne à la fin de celle-ci les capitaux suivants :

$$I. (5417_c + 452_{pl})_c + (1083_v + 90_{pl})_v = 5869_c + 1173_v = 7042.$$

$$II. (1583_c + 42_{pl} + 90_{pl})_c + (316_c + 8_{pl} + 18_{pl})_v = 1715_c + 342_v = 2057.$$

Elle donne à la fin de la troisième année le produit suivant :

$$I. 5869_c + 1173_v + 1173_{pl}.$$

$$II. 1715_c + 342_v + 342_{pl}.$$

Si la section I accumule, comme elle l'a fait jusqu'ici, la moitié de la plus-value, nous avons : $I_{(v+1/2pl)}$ soit $1173_v + 587_{(1/2pl)} = 1760$, somme supérieure de 45 à la totalité de 1715 II $_c$. Ces 45 doivent être compensés par le transfert à II $_c$ de moyens de production d'une égale valeur. II $_c$ augmente donc de 45, ce qui

entraîne un accroissement de 1/5 (= 9) pour II $_v$. De plus, les 587 I_{pl} capitalisés se divisent en 5/6 et 1/6, en 489 $_c$ et 98 $_v$; ces 98 entraînent dans la catégorie II une nouvelle adjonction au capital constant de 98 : celle-ci, à son tour, entraîne l'augmentation du capital variable II de 1/5, soit 20. Nous avons alors :

$$I. (5869_c + 489_{pl})_c + (1173_v + 98_{pl})_v = 6358_c + 1271_v = 7629$$

$$II. (1715_c + 45_{pl} + 98_{pl})_c + (342_v + 9_{pl} + 20_{pl})_v = 1858_c + 371_v = 2229$$

$$\text{Capital total : } 9858.$$

Le capital de I, dans sa totalité, a donc grandi de 6000 à 7629 pendant les trois ans de reproduction croissante ; celui de II a augmenté de 1715 à 2229 et l'ensemble du capital social est passé de 7715 à 9858.

3. L'échange de II $_c$ en cas d'accumulation.

Au cours de l'échange de II $_c$ contre $I_{(v+pl)}$, différents cas peuvent se présenter.

Quand il s'agit de reproduction simple, tous deux doivent être égaux et se remplacer réciproquement, sinon, comme nous l'avons vu plus haut, la reproduction simple ne peut se faire sans perturbation.

En ce qui concerne l'accumulation, c'est surtout son taux qu'il faut considérer. Nous avons supposé, dans les cas précédents, que le taux d'accumulation dans la section I était égal à 1/2 pl/I et, aussi, qu'il restait constant d'année en année. Nous avons seulement modifié la proportion dans laquelle ce capital accumulé se répartit en capital variable et constant. Trois possibilités en étaient résultées :

1. $I_{(v+1/2pl)}$ est égal à II $_c$, lequel est donc inférieur à $I_{(v+pl)}$. Il doit toujours en être ainsi, sinon il ne peut y avoir accumulation en I.

2. $I_{(v+1/2pl)}$ est supérieur à II $_c$. Dans ce cas, le remplacement s'effectue en ajoutant une part correspondante de II $_{pl}$ à II $_c$, pour le rendre égal à $I_{(v+1/2pl)}$. Pour II, la transaction n'est pas ici reproduction simple de son capital constant, elle est déjà accumulation, adjonction à ce capital de cette fraction de son surproduit que II échange contre des moyens de production I ; cette augmentation implique en même temps que II accroît en outre proportionnellement son capital variable à partir de son propre surproduit.

3. $I_{(v+1/2pl)}$ est inférieur à II $_c$. Ici II n'a pas reproduit complètement son capital constant par l'échange. Il doit, par conséquent, combler son déficit en achetant à I. Ceci ne nécessite aucune autre accumulation de capital variable II, puisque son capital constant a été, par cette seule opération, reproduit dans toute sa valeur. D'autre part, la partie des capitalistes de I qui accumule seulement du capital-argent additionnel a déjà, grâce à cette transaction, réalisé une partie de cette sorte d'accumulation.

L'hypothèse de la reproduction, à savoir $I_{(v+pl)} = II_c$, n'est pas seulement incompatible avec la production capitaliste (ce qui, d'ailleurs, n'exclut pas que dans un cycle industriel de 10 à 11 années telle ou telle année puisse comporter une production totale moindre que la précédente, qu'il n'y ait donc même pas simple reproduction, par rapport à l'année précédente). Mais, de plus, pour un accroissement annuel normal de la population, une simple reproduction ne pourrait exister que dans la mesure où les 1500, qui représentent la plus-value totale, serviraient à entretenir un nombre proportionnellement croissant de domestiques improductifs. Par contre, l'accumulation de capital, donc la production capitaliste réelle, serait alors impossible. La réalité de l'accumulation capitaliste exclut par conséquent que II_c soit égal à $I_{(v+pl)}$. Cependant, même dans l'accumulation capitaliste, il pourrait arriver qu'à la suite du déroulement des procès d'accumulation, qui ont eu lieu au cours d'une série de périodes de production antérieures, II_c soit non seulement égal, mais même supérieur à $I_{(v+pl)}$. Il y aurait donc en II une surproduction qui ne pourrait être compensée que par un grand krach, après lequel le capital de II serait transféré à I. Le rapport de $I_{(v+pl)}$ à II_c n'est pas modifié non plus, si une fraction du capital constant de II se reproduit elle-même, comme par exemple dans l'emploi en agriculture de semences prises sur la récolte. En ce qui concerne la transaction entre I et II, cette fraction de II_c n'entre pas davantage en ligne de compte que I_c . Il n'y a rien de changé non plus, si une fraction des produits de II est de nature à s'intégrer à I comme moyens de production. Elle est couverte par une fraction des moyens de production fournis par I. Nous devons d'emblée retrancher cette fraction des deux côtés, si nous voulons étudier à l'état pur et sans perturbation l'échange entre les deux grandes sections de la production sociale : les producteurs de moyens de production et les producteurs de moyens de consommation.

Dans la production capitaliste, $I_{(v+pl)}$ ne peut donc pas être égal à II_c , autrement dit ils ne peuvent pas s'équilibrer l'un l'autre au cours d'un échange.

Par contre, si $\frac{pl}{x}$ est la fraction de I_{pl} dépensée comme revenu par les capitalistes, $I \left\{ v + \frac{pl}{x} \right\}$ peut être égal, supérieur ou inférieur à II_c ; mais $I \left\{ v + \frac{pl}{x} \right\}$ doit toujours être inférieur à $II_{(c+pl)}$, la différence entre eux étant cette fraction de I_{pl} que les capitalistes de la catégorie II doivent en tout cas consommer eux-mêmes.

Il faut remarquer que, dans cette façon de décrire l'accumulation, la valeur du capital constant, en tant que fraction de valeur du capital-marchandise à la production duquel elle contribue, n'est pas présentée de façon exacte. La partie fixe du capital constant nouvellement accumulé n'est transmise au capital-marchandise que progressivement, et à certaines périodes, selon la nature diverse de ces éléments fixes : ce capital-marchandise consiste donc, pour sa plus grande

partie, en produits remplaçant les composants constants circulants et le capital variable, chaque fois que des matières premières, des produits semi-finis, etc., entrent en masse dans la production de marchandises. (A cause de la rotation des éléments circulants, on peut néanmoins procéder ainsi : on suppose alors que la partie circulante, jointe à cette fraction de valeur du capital fixe qui lui a été cédée, accomplit, au cours de l'année, un nombre suffisant de rotations, pour que le total des marchandises livrées soit égal à la valeur de tout le capital investi dans la production annuelle.) Mais, chaque fois que le fonctionnement des machines n'exige que des matériaux auxiliaires, et non des matières premières, l'élément-travail v doit réapparaître dans le capital-marchandise comme composant principal. Dans le calcul du taux du profit, la plus-value est calculée sur le capital total, sans tenir compte de ce que les composants fixes confèrent périodiquement au produit une valeur plus ou moins grande. Mais, dans le calcul de la valeur de tout capital-marchandise périodiquement produit, la partie fixe du capital constant ne doit intervenir que dans la mesure où, par son usage, elle confère aux produits eux-mêmes un élément moyen de valeur.

IV. — *Addendum.*

La source initiale de l'argent de II est $v+pl$ de la production d'or de la section I, échangé contre une fraction de II_c . Ce n'est que dans la mesure où le producteur d'or accumule de la plus-value ou la transforme en moyens de production I, c'est-à-dire où il élargit sa production, que son $(v+pl)$ ne s'intègre pas à II. D'autre part, dans la mesure où l'accumulation d'argent, de la part des producteurs d'or eux-mêmes, conduit finalement à la reproduction élargie, une partie de la plus-value de la production d'or, non dépensée comme revenu, s'intègre à II comme capital variable additionnel du producteur d'or. Elle met en train une nouvelle thésaurisation en II ou procure des moyens nouveaux pour acheter à I, sans avoir besoin de lui vendre directement. De cet argent, tiré du $I_{(v+pl)}$ de la production d'or, il faut déduire la part de l'or que certaines branches de production de II utilisent comme matière première, etc., bref, comme élément de remplacement de leur capital constant. Il existe, dans l'échange entre I et II, l'élément d'une thésaurisation provisoire (qui se ferait en vue d'un élargissement ultérieur de la reproduction) : pour I, seulement lorsqu'une partie de I_{pl} est vendue à II unilatéralement, c'est-à-dire sans achat complémentaire, et sert de capital constant additionnel à II ; pour II, lorsque la même chose se produit du côté de I relativement au capital variable additionnel ; de plus, lorsque II_c ne couvre pas toute la plus-value, dépensée par I comme revenu, ce qui signifie qu'une fraction de celle-ci sert à acheter une partie de II_{pl} , ainsi transformée

en argent. Si $I \left\{ v + \frac{pl}{x} \right\}$ est supérieur à II_c , celui-ci n'a pas besoin de remplacer

par de la marchandise I, en vue de sa reproduction simple, ce que I a consommé de II_{pl} . Il reste à savoir dans quelle mesure, au cours de l'échange entre les capitalistes II (qui ne peut être qu'un échange réciproque de II_{pl}), une thésaurisation peut avoir lieu. Nous savons qu'à l'intérieur de II une accumulation directe se produit par le fait qu'une partie de II_{pl} est directement transformée en capital variable (tout comme dans I, une partie de I_{pl} est directement transformée en capital constant). Étant donné que l'accumulation, à l'intérieur des différentes branches d'industrie de II, et pour les capitalistes individuels de ces différentes branches, remonte plus ou moins loin, les choses s'expliquent, *mutatis mutandis*, tout comme pour I. Les uns se trouvent encore au stade de la thésaurisation : ils vendent sans acheter ; les autres sont à la phase d'élargissement réel de la reproduction : ils achètent sans vendre. Il est vrai que le capital-argent variable additionnel sert d'abord à acheter de la force de travail supplémentaire ; celle-ci, à son tour, achète des moyens de subsistance à ceux des thésauriseurs qui détiennent les moyens de consommation supplémentaires, destinés aux ouvriers. Au fur et à mesure qu'ils le thésaurisent, l'argent ne revient pas à son point de départ : il est accumulé.

FIN DU LIVRE II
DU « CAPITAL »

ANNEXE

KARL MARX

NOTES MARGINALES SUR LE « TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE » D'ADOLPH WAGNER¹

1. Point de vue de Monsieur Wagner : le « *point de vue socio-juridique* » (p. 2)². Se trouve sur ce point en « *accord avec Rodbertus, Lange et Schäffle* » (p. 2). Pour les « *points principaux des principes* », il se réfère à *Rodbertus et Schäffle*. Monsieur Wagner dit même de la *piraterie* comme « *mode d'acquisition illégal* » étendu à des *peuples entiers*, qu'elle n'est spoliation que si « l'on admet l'existence d'un *véritable jus gentium* [droit des gens] » p. 18, n. 5).

Il recherche avant tout les « *conditions de la vie économique en commun* » et « *détermine d'après celles-ci la sphère de la liberté économique de l'individu* » (p. 2).

« L'« *instinct de la satisfaction* »... *n'agit pas* et ne doit pas agir comme *force naturelle pure*, mais il est soumis, comme tout instinct humain, à la direction de la raison et de la conscience. Tout acte qui en résulte est par suite un acte *responsable* et est toujours l'objet d'un *jugement moral*, qui est toutefois lui-même, il est vrai (!), exposé au *changement historique* » (p. 9).

A la rubrique « *travail* » (p. 9, § 2), Monsieur Wagner ne distingue pas entre le *caractère concret de tout travail* et la *dépense de force de travail* commune à toutes ces sortes de travail concrètes (p. 9, 10).

« Même la *simple gestion du patrimoine en vue de l'obtention d'une rente* oblige en permanence à des activités qui relèvent de la *notion de travail*, de même que l'*utilisation*, en vue de la satisfaction des besoins, du revenu obtenu » (p. 10, n. 6).

Les catégories *historico-juridiques* sont pour W[agner] les « *catégories sociales* » (n. 6, p. 13).

« Notamment les *monopoles naturels de situation*, ainsi en particulier dans le cas d'une implantation *urbaine* » (c'est un monopole naturel que d'être situé dans la City de Londres !), « également du fait de l'incidence du *climat* sur la *production agricole* de pays entiers, de même les *monopoles naturels* liés à la *fertilité spéciale du sol*, comme pour les vignobles renommés, le fait pouvant jouer entre des peuples différents, par exemple dans le cas d'*écoulement de produits tropicaux* vers des pays de la zone tempérée » (« y contribuent les *taxes à l'exportation* sur des produits d'une sorte de monopole naturel, qui sont imposées dans beaucoup de pays (Europe méridionale, pays tropicaux) en supposant avec certitude qu'on les fera supporter aux consommateurs étrangers » (n. 11, p. 15). Quand Monsieur Wagner fait dériver de là les taxes à l'exportation dans les pays de l'Europe méridionale, cela montre qu'il ignore tout de

l' « histoire » de ces taxes)³ – ces monopoles naturels donc ont pour effet « que des biens au moins *partiellement naturels*, transformés en *biens purement économiques*, sont payés au prix le plus élevé possible, quand on les acquiert » (p. 15).

Le secteur d'échange (*écoulement*) régulier des biens est leur *marché* (p. 21).

À la rubrique, *biens économiques* : « *Relations de personnes ou de choses (res incorporales)* dont l'isolement momentané⁴ est le résultat d'une abstraction : a) *sous le régime de liberté complète de circulation* : les *clientèles*, les *raisons sociales*, etc., dans ces cas on cède ou l'on peut acquérir contre paiement des relations avantageuses avec d'autres personnes, relations qui sont l'œuvre de l'activité humaine ; b) *sous le régime de liberté limitée, d'entraves légales* : privilèges industriels, monopoles, brevets d'invention, etc. » (p. 22, 23).

Monsieur Wagner subsume les « *services* » sous les « *biens économiques* » (p. 23, n. 2 et p. 28). La véritable idée sous-jacente, chez lui, est son désir de présenter le conseiller privé Wagner comme un « *travailleur productif* » ; car, dit-il,

« la question est en outre préjudicielle à l'appréciation économique de toutes les classes qui, *par profession*, rendent des *services personnels* : les *domestiques*, les personnes vouées aux *carrières libérales* et par conséquent aussi l'*Etat*. Toutes ces classes ne sont *productives*, dans le sens économique, que si ces services sont comptés parmi les biens économiques » (p. 24).

Le passage suivant est très caractéristique de la manière de penser de W[agner] et consorts :

Rau avait remarqué : qu'il dépendait de la « *définition de la fortune* et également des biens économiques » que « *les services* en fassent aussi partie ou pas ». Sur quoi Wagner : il faudrait « *adopter une définition* » de la « *fortune* » – telle qu'elle *comprend* les *services dans les biens économiques* » (p. 28).

Mais la « *raison décisive* » en est « qu'il est impossible de n'admettre que les biens matériels pour *satisfaire nos besoins*, parce que *ceux-ci* réclament *non seulement ces biens matériels, mais aussi les services personnels* de tierces personnes (ceux de l'*Etat* surtout, la *protection* et les encouragements de tout genre) » (p. 28).

Patrimoine :

1. « *purement économique* ... *provision de biens économiques existant* à un moment donné *servant de fonds pour la satisfaction des besoins* », c'est là le « *patrimoine en soi* », « *parties du patrimoine universel ou du patrimoine national* ».

2. « *Considéré comme notion historico-juridique* ... *provision de biens écono-*

miques qui sont la possession ou la propriété d'une personne », « *possession d'une fortune* » (p. 32). Cette dernière est une « *notion de la propriété relative, historico-juridique*. La propriété confère seulement le *droit de disposer d'une certaine façon des choses*, le droit d'empêcher les autres *d'en user d'une certaine façon* et ces droits ainsi conférés varient » {c'est-à-dire historiquement} (p. 34). « *La richesse*⁵ en ce deuxième sens est la *richesse privée*, patrimoine⁵ d'une personne physique ou juridique » (I. c.).

Patrimoine public :

« notamment le patrimoine des ... *économies collectives obligatoires* (*Zwangsgemeinwirtschaften*), par exemple, le *patrimoine de l'Etat, de la province*, de la commune. Ou bien ce patrimoine est destiné à être *employé d'une façon générale*, et on en a attribué la propriété à l'*Etat*, etc., le *représentant légal de la collectivité* (nation, habitants d'une commune, etc.) – les routes, les fleuves et autres –, ... ou bien c'est le *patrimoine proprement dit de l'Etat, de la commune*, etc. : *patrimoine administratif* appliqué aux services dont l'*Etat* se charge, *patrimoine en argent* que l'*Etat* emploie à l'acquisition des objets nécessaires à ses services⁶ » (p. 35).

Capital, *capitale*, traduction de *κεφάλαιον*, par quoi on désignait une somme prêtée par opposition aux intérêts (*τόκος*). Passa au moyen âge à *Capitale, caput pecuniae* comme désignant le principal, l'essentiel, l'originaire (p. 37). En allemand on utilisait le mot *Hauptgeld*⁷ (p. 37).

« *Capital, fonds d'acquisition, provision de biens qui rapporte : une provision de biens mobiliers*. » En revanche : « *Provision d'usage* : une quantité de moyens de jouissance meubles, regroupés sous une rubrique quelconque » (p. 38, n. 2).

Capital circulant et capital fixe (p. 38, 2 (a) et 2 (b)).
Valeur. D'après M. Wagner, la théorie de la valeur de Marx est « *la pierre angulaire de son système socialiste* » (p. 45). Comme je n'ai jamais construit un « *système socialiste* », c'est là une fantaisie des Wagner, Schäffle e tutti quanti.

Plus loin : en conséquence de quoi Marx

« trouve dans le travail la *substance sociale commune* de la *valeur d'échange*, la seule qu'il considère, la *mesure* de cette *valeur d'échange* est le temps de travail socialement nécessaire », etc.

Je ne parle nulle part de « *la substance sociale commune de la valeur d'échange* », je dis au contraire que les valeurs d'échange (*valeur d'échange* n'existe que s'il y en a au moins deux) représentent quelque chose *qui leur est commun*, qui est tout à fait indépendant « de leurs valeurs d'usage » {c'est-à-dire, ici, de leur forme naturelle}, à savoir la « *valeur* ». C'est ainsi qu'il est dit : « Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la

valeur d'échange des marchandises est par conséquent *leur valeur*. La suite de notre étude nous ramènera à la valeur d'échange en tant que mode d'expression nécessaire ou forme sous laquelle se présente la valeur, laquelle doit tout d'abord être considérée *indépendamment de cette forme* » (p. 13⁸).

Je ne dis donc pas que la « substance sociale commune de la valeur d'échange » est le « travail » ; et comme je traite en détail, dans une partie spéciale, de la *forme de la valeur*, c'est-à-dire du développement de la valeur d'échange, il serait étrange de réduire cette « forme » à une « substance sociale commune », le travail. Monsieur Wagner oublie aussi que ce ne sont ni « la valeur », ni « la valeur d'échange » qui sont sujets chez moi, mais la *marchandise*.

Plus loin :

« Mais cette théorie » (de Marx) « n'est pas tant une théorie générale de la valeur qu'une *théorie du coût*, et se rattache à celle de Ricardo » (I. c.).

Monsieur Wagner aurait [pu], en lisant aussi bien *Le Capital* que l'écrit de Sieber (s'il savait le russe), apprendre à discerner la différence entre Ricardo et moi, celui-ci en fait ne s'est occupé du travail qu'en tant que *mesure de la grandeur de la valeur* et n'a, par suite, pas trouvé de corrélation entre sa théorie de la valeur et l'essence de l'argent.

Lorsque Monsieur Wagner dit que cela n'est « pas une théorie générale de la valeur », il a tout à fait raison de son point de vue, puisque, par théorie générale de la valeur, il entend l'ergotage sur le mot « valeur », ce qui lui permet de s'en tenir à la traditionnelle et professorale confusion allemande entre « valeur d'usage » et « valeur », puisque les deux ont le mot « valeur » en commun. Mais quand il dit en outre que c'est une « *théorie du coût* », ou bien cela revient à une tautologie : à savoir les marchandises, dans la mesure où elles sont des valeurs, représentent uniquement *quelque chose de social*, du travail et ce plus précisément dans la mesure où la *grandeur de valeur* d'une marchandise est déterminée, selon moi, par la *grandeur du temps de travail contenu*, etc. *en elle*, donc par la masse normale de travail que coûte la production d'un objet, etc. : et Monsieur Wagner démontre le contraire, en assurant que cette, etc. théorie de la valeur n'est pas « la théorie générale », parce que telle n'est pas l'idée que se fait Monsieur Wagner de la « théorie générale de la valeur ». Ou bien alors il dit *quelque chose de faux* : Ricardo (après Smith) confond valeur et coûts de production ; j'ai déjà, dans la *Contribution à la Critique de l'économie politique*, et de même dans des notes pour *Le Capital*, indiqué expressément que *valeurs* et *prix de production* (qui ne font qu'exprimer en argent les coûts de production) ne coïncident pas. Pourquoi non ? Cela, je n'ai pas été le dire à Monsieur Wagner.

En outre, j'« use d'arbitraire », lorsque je

« ramène ce coût au seul travail fourni, au sens le plus étroit. Cela suppose toujours qu'on a démontré qu'il est possible et avantageux de développer la production sans l'entremise de *capitalistes privés*, formant et utilisant des capitaux, et cette démonstration n'a pas encore été faite » (p. 45).

Au lieu d'exiger de moi de telles démonstrations relatives à l'avenir, Monsieur Wagner aurait dû commencer au contraire par prouver qu'un *procès de production social*, pour ne pas parler du tout du procès de production en général, *n'existait pas* dans les très nombreuses communautés qui *existaient* avant l'*apparition des capitalistes privés* (communauté de l'Inde ancienne, communauté familiale chez les Slaves méridionaux, etc.). En outre, tout ce que Wagner pouvait dire c'est que l'exploitation de la classe ouvrière par la classe capitaliste, bref, le caractère de la production capitaliste, tel que Marx le présente, est juste, mais qu'il se trompe en ceci qu'il considère cette économie comme transitoire, tandis qu'inversement Aristote se trompait en ce qu'il considérait l'*économie esclavagiste* comme *n'étant pas* transitoire.

« Tant⁹ qu'une telle démonstration *ne sera pas faite* » {alias, tant qu'existe l'économie capitaliste}, « le *gain du capital est en fait aussi* » {c'est ici qu'apparaît le pied fourchu ou l'oreille d'âne} « un élément "*constitutif*" de la valeur, et *non pas* seulement, comme dans la conception socialiste, une *ablation* ou "*spoliation*" perpétrée sur la personne du travailleur » (p. 45, 46).

On ne voit pas très bien ce qu'est cette « *ablation perpétrée sur la personne du travailleur* », ablation de sa peau, etc. Or dans mon exposé, le gain du capital n'est pas en fait non plus « uniquement une *ablation* ou "*spoliation*" perpétrée sur la personne du travailleur ». Je représente au contraire le capitaliste comme fonctionnaire nécessaire de la production capitaliste et montre très en détail qu'il ne se borne pas à « enlever » ou « spolier », mais qu'il obtient par la force la *production de la plus-value*, donc qu'en un premier temps il contribue à créer ce qui doit être enlevé ; je montre en outre d'une façon détaillée que, même si ne s'échangeaient *que des équivalents* dans l'échange de marchandises, le capitaliste — dès qu'il paie à l'ouvrier la valeur effective de sa force de travail — gagnerait la *plus-value* de plein droit, c'est-à-dire du droit correspondant à ce mode de production. Mais tout ceci ne fait pas du « gain du capital » l'*élément* « *constitutif* » de la valeur, mais prouve seulement que dans la valeur qui n'est pas « *constituée* » par le travail du capitaliste se dissimule une part que celui-ci peut s'approprier « légalement » c'est-à-dire sans enfreindre le droit correspondant à l'échange de marchandises.

« Cette théorie considère trop exclusivement un seul élément de la valeur » {1. Tautologie. La théorie est fautive, parce que Wagner a une « théorie générale de la valeur » qui ne s'accorde pas avec elle, sa « valeur » étant déterminée par la « valeur d'usage », comme le prouve notamment le traitement des professeurs ; 2. Monsieur Wagner substitue à la valeur le « prix du marché » qui a cours dans chaque cas, ou le prix de la marchandise qui s'en écarte, ce qui est très différent de la valeur}, « le *coût*, elle [la théorie] néglige l'autre [moment], l'*usage*, l'*utilité*, le besoin » {c'est-à-dire qu'elle ne confond pas « valeur » et valeur d'usage, ce qui serait pourtant si souhaitable pour un confus de naissance comme Wagner}.

« Non seulement elle ne répond pas à la *formation de la valeur d'échange* dans la *circulation de nos jours* »

{il veut dire la *formation du prix* qui ne change absolument rien à la *détermination de la valeur* : d'ailleurs dans la *circulation de nos jours* il y a certainement [certainement], comme le sait tout spéculateur, falsificateur de marchandises, etc., *formation de valeur d'échange*, laquelle n'a rien de commun avec la *formation de la valeur*, mais garde l'œil braqué sur les valeurs « formées » : d'ailleurs, par exemple, dans la détermination de la *valeur de la force de travail*, je suppose que sa valeur est vraiment payée, ce qui n'est pas effectivement le cas. Monsieur Schäßfle, dans *Kapitalismus*, etc. [Capitalisme], pense que c'est « généreux » ou quelque chose de ce genre. Ce qu'il évoque, c'est simplement un procédé nécessaire scientifiquement)

« mais elle ne répond pas même à l'état de choses qui s'établirait forcément dans l'état social imaginé par Marx. C'est ce que Schäßfle a montré péremptoirement (!) dans la *Quintessenz* et surtout dans le *Social. Körper*¹⁰ ».

{Ainsi l'Etat social que M. Schäßfle a eu la gentillesse d'« établir » pour moi se transforme en Etat social « de Marx » (et non pas en « Etat social » faussement attribué à Marx dans l'hypothèse de Schäßfle).}

« L'exemple des céréales est typique. Le besoin en étant à peu près constant, tandis que les récoltes sont très variables, la *valeur d'échange* en devra être réglée autrement que par le simple coût, même dans le système de « taxes sociales » ».

{Autant d'inepties que de paroles. Premièrement, je n'ai parlé nulle part de « taxes sociales » et dans l'étude sur la valeur je m'occupe des rapports bourgeois¹¹ et non de l'application de cette théorie de la valeur à « l'Etat social », que je n'ai même pas construit, moi, mais qui a été construit pour moi par Monsieur Schäßfle. Deuxièmement : lorsque le prix du blé augmente, en cas de mauvaise récolte, c'est d'abord la valeur de la récolte qui augmente, parce qu'une masse de travail donnée est réalisée dans un produit moindre ; ensuite c'est son prix de vente qui augmente bien davantage encore. En quoi cela concerne-t-il ma théorie de la valeur ? Dans la mesure où le blé¹² est vendu au-dessus de sa valeur, dans la même mesure d'autres marchandises, que ce soit sous leur forme naturelle ou sous forme d'argent, sont vendues au-dessous de leur valeur, et cela même si leur propre prix-argent ne baisse pas. La somme de la valeur reste la même, même si l'expression de cette somme totale de la valeur s'était accrue en argent, donc, selon Monsieur Wagner, si la somme de la « valeur d'échange » avait augmenté. C'est le cas, si nous admettons que la baisse de prix dans la somme des autres marchandises ne couvre pas le prix dépassant la valeur (excédent de prix) du blé. Mais, dans ce cas, la valeur d'échange de l'argent a baissé pro tanto [d'autant] au-dessous de sa valeur ; non seulement la somme de la valeur de toutes les marchandises reste la même, mais elle reste la même en expression monétaire, si l'argent est compté parmi les marchandises. En outre : l'augmentation du prix du blé au-dessus de la hausse de sa valeur fournie par la mauvaise récolte sera en tout cas moindre dans l'« Etat social » qu'elle ne l'est avec toute la spéculation actuelle sur le blé. Mais alors l'« Etat social » organisera d'emblée

la production de telle sorte que l'approvisionnement annuel en céréales dépende seulement dans une proportion tout à fait infime des changements du temps, que le volume de la production — l'approvisionnement et l'aspect d'usage qui s'y trouve impliqué — soit régularisé rationnellement. Enfin qu'est-ce que la « taxe sociale » peut prouver qui vienne infirmer ou confirmer ma théorie de la valeur, en admettant que les fantaisies de Schäßfle à ce sujet soient réalisées ? Rien de plus que des mesures contraignantes prises en cas de pénurie de vivres à bord d'un bateau ou dans une forteresse ou pendant la Révolution française, etc. et qui n'ont rien à faire de la valeur ; et quelle horreur pour l'« Etat social » que d'enfreindre les lois de la valeur de l'« Etat capitaliste (bourgeois) », donc également la théorie de la valeur ! Rien que des radotages puérils !}

Le même Wagner cite avec complaisance un passage de Rau :

« Pour éviter des malentendus, il est nécessaire de bien établir ce qu'il faut entendre par valeur en tant que telle¹³ et il est conforme à l'usage de la langue allemande de choisir, à cet effet, la valeur d'usage » (p. 46).

Déduction du concept de valeur (p. 46 et suiv.)

La valeur d'usage et la valeur d'échange doivent être d'abord* déduites par Monsieur Wagner du concept de valeur, et non, comme chez moi, d'un concret, celui de la marchandise, et il est intéressant de poursuivre ce scolasticisme jusque dans ses plus récents « principes ».

« C'est¹⁴ une tendance naturelle de l'homme que de s'efforcer d'avoir une conscience et une intelligence claires du rapport qu'entretiennent les biens intérieurs et extérieurs avec ses besoins. Cela est opéré par l'estimation (estimation de valeur), qui confère de la valeur aux biens ou, si l'on veut, aux choses du monde extérieur, et par laquelle celle-ci est mesurée » (p. 46), et il est dit p. 12 : « Tout moyen de satisfaire un besoin est un bien. »

Si nous remplaçons donc dans la première phrase le mot « bien » par son contenu conceptuel wagnérien, la première phrase du passage cité prend la forme suivante :

« C'est une tendance naturelle de "l'"homme que de s'efforcer d'avoir une conscience et une intelligence claires du rapport qu'entretiennent les "moyens" intérieurs et extérieurs » de satisfaire ses besoins, « avec ses besoins ». Nous pouvons simplifier un peu cette phrase en laissant tomber « les moyens intérieurs » etc., comme Monsieur Wagner le fait d'ailleurs lui-même dès la phrase suivante, « si l'on veut ».

« "L'"homme ? » Si ce qui est visé ici est la catégorie « homme », ce dernier n'a absolument « aucun » besoin ; si c'est l'homme isolé qui se trouve affronté à la nature, il faut le concevoir comme animal non grégaire ; si c'est un homme qui se trouve déjà dans une quelconque forme de société — et c'est ce que sous-entend Wagner, puisque « l' » homme, chez lui, possède sinon une formation universitaire, du moins le langage — il faut, comme point de départ, présenter le caractère déterminé de cet homme social. C'est-à-dire le caractère déterminé de la communauté dans laquelle il vit, étant donné que dans ce cas

la production, c'est-à-dire le *procès selon lequel il gagne sa vie*, a déjà un caractère social quelconque.

Mais chez un magister professoral, les rapports de l'homme avec la nature ne sont pas d'emblée *pratiques*, donc fondés par l'action, mais *théoriques* et 2 rapports de cette sorte sont déjà imbriqués dans la première phrase.

Premièrement : étant donné que dans la phrase suivante, les « *moyens extérieurs de satisfaction de ses besoins* » ou « *biens extérieurs* » se transforment en « *choses du monde extérieur* », le premier rapport imbriqué prend la forme suivante : l'homme est en rapport avec les *choses du monde extérieur* comme moyens de satisfaire ses besoins. Mais les hommes ne « sont » nullement, au début, « dans ce rapport théorique avec les *choses du monde extérieur* ». Ils commencent, comme tout animal, par manger, boire, etc., donc non pas par « être » en rapport, mais par *se comporter activement*, par s'emparer par l'action de certaines choses du monde extérieur, et par satisfaire leur besoin de cette façon. (Ils commencent donc par la production.) C'est par la répétition de ce procès que la propriété qu'ont ces choses de « satisfaire leurs besoins » s'imprime dans leur cerveau ; comme les animaux, les hommes apprennent aussi à distinguer « théoriquement » en premier les choses extérieures qui servent à la satisfaction de leurs besoins. Parvenus à un certain degré de la suite du développement, après qu'entre-temps, également, leurs besoins et les activités qui servent à les satisfaire se sont multipliés et développés, ils baptiseront par le langage, pour une classe dans son ensemble, ces choses distinguées du reste du monde extérieur par l'expérience. Cela se passe nécessairement, étant donné que dans le procès de production — c'est-à-dire le procès d'appropriation de ces choses — ils sont en contact actif permanent entre eux et avec ces choses, et que bientôt également ils doivent mener contre les autres une lutte dont ces choses sont l'enjeu. Mais cette désignation par le langage ne fait strictement qu'exprimer sous forme de représentation ce qu'une confirmation répétée a transformé en expérience, à savoir que des hommes vivant déjà dans une certaine interdépendance sociale (en raison du langage, c'est là un préalable indispensable) utilisent certaines choses extérieures pour satisfaire leurs besoins. Les hommes n'attribuent à ces choses un nom particulier (*generic*) que parce qu'ils savent déjà que celles-ci servent à la satisfaction de leurs besoins, que parce qu'ils cherchent à s'en emparer par une activité plus ou moins fréquemment répétée et aussi, pour cette raison, à les garder en leur possession ; ils les appellent peut-être « bien » ou n'importe quoi d'autre qui exprime qu'ils utilisent ces choses pratiquement, que ces choses leur sont utiles, et ils confèrent à la chose ce caractère d'utilité, comme si elle le possédait elle-même, bien qu'un mouton ait sans doute du mal à considérer comme faisant partie de ses qualités « utiles » le fait d'être comestible pour l'homme.

Donc : les hommes ont effectivement commencé par s'approprier, etc., etc., certaines choses du monde extérieur comme moyens de satisfaire leurs propres besoins ; plus tard, ils en viennent à désigner *également par le langage* ce qu'elles sont pour eux dans l'expérience pratique, à savoir des *moyens de satisfaire leurs besoins*, des choses qui les « satisfont ». Dès lors, si le fait que les hommes traitent non seulement pratiquement ces choses comme moyens de satisfaction de leurs besoins, mais les désignent aussi dans la représentation et, par la suite,

dans le langage, comme des choses qui « *satisfont* » leurs besoins, donc les *satisfont eux-mêmes* {tant que le besoin de l'homme n'est pas apaisé, il n'est pas en paix avec ses besoins, donc avec lui-même}, si ce fait est appelé, « suivant l'usage de la langue allemande », leur « conférer une *valeur* », on a démontré que le concept général de « *valeur* » est issu du comportement de l'homme vis-à-vis des choses qu'il trouve dans le monde extérieur, et par suite, que c'est là le concept générique de la « *valeur* »¹⁵, et que toutes les autres sortes de valeur, comme par exemple la valence¹⁵ chimique des éléments, n'en sont que des variétés particulières*.

C'est « la tendance naturelle » d'un professeur d'économie allemand que de déduire la catégorie économique de « valeur » d'un « concept », et il y parvient du fait que ce qui s'appelle vulgairement en économie politique « valeur d'usage » est rebaptisé « suivant l'usage de la langue allemande » « *valeur* » tout court. Et dès que la « valeur » tout court est trouvée, elle sert à *déduire* à son tour la « *valeur d'usage* » de la « valeur tout court ». Il suffit pour cela de replacer, derrière la « valeur » tout court, le fragment « d'usage », que l'on avait laissé tomber.

C'est en fait Rau (voir p. 88¹⁶) qui nous dit en toute simplicité qu'il « est nécessaire » (aux magisters professoraux allemands) « d'établir ce qu'on entend par *valeur tout court* », et qui ajoute naïvement : « et il est conforme à l'usage de la langue allemande de choisir à cet effet — la *valeur d'usage* ». {En chimie, on appelle *valence chimique* d'un élément le nombre de liaisons possibles d'un de ses atomes avec des atomes d'autres éléments. Mais le poids de liaison des atomes s'appelait aussi équivalence, valeur égale de divers éléments, etc., etc. Il faut donc préalablement définir le concept de « valeur tout court », etc., etc.)

Quand l'homme se réfère à des *choses en tant que « moyens de satisfaire ses besoins »* il se réfère à *elles en tant que « biens »*, teste Wagner [témoin Wagner]. Il leur confère l'attribut de « bien » ; le *contenu de cette opération* ne change nullement du fait que Monsieur Wagner la rebaptise « *conférer de la valeur* ». Sa propre conscience avachie s'éveille aussitôt « à l'intelligence » dans la phrase suivante :

« Cela est opéré par l'*estimation* (estimation de *valeur*), qui confère de la *valeur aux biens* ou, si l'on veut, aux *choses du monde extérieur* et par laquelle celle-ci est *mesurée*. »

Nous ne voulons pas nous étendre sur le fait que Monsieur Wagner déduit

* [Une phrase inachevée a été biffée dans le manuscrit :]

Chez Monsieur Wagner cette « déduction » est encore embellie par le fait qu'il a affaire à « l'homme et non « aux » hommes. Monsieur Wagner exprime cette simple « déduction » en ces termes : « C'est un *penchant naturel* de l'homme » (lire : du professeur d'économie allemand), de... « le rapport » suivant lequel les choses du monde extérieur non seulement existent en tant que moyens de satisfaire des besoins humains, mais sont reconnues par le langage et par suite utilisées en tant que telles...

la valeur de l'estimation de valeur (il fait suivre lui-même le mot *estimation*, pour « s'efforcer d'avoir une conscience et une intelligence claires » de la chose, des mots « estimation de valeur » entre parenthèses). « L'homme » a une « tendance naturelle » à faire cela, à « estimer » les biens comme « valeurs », et permet ainsi à Monsieur Wagner de déduire du « concept de valeur en général » ce qu'il s'en était promis. Ce n'est pas pour rien que Wagner glisse subrepticement sous le mot « biens », « si l'on veut », les « choses du monde extérieur ». C'est de là qu'il est parti : l'homme « est en rapport » avec les « choses du monde extérieur », qui sont des moyens de satisfaire ses besoins, comme avec des « biens ». Il estime donc ces choses précisément par le fait qu'il est en rapport avec elles en tant que « biens ». Et nous avons déjà eu, pour désigner cette « estimation », une « périphrase », qui peut prendre par exemple la forme suivante :

« La nature de l'homme nécessite¹⁷ qu'il se trouve en contact permanent avec le monde extérieur, il reconnaît que beaucoup de conditions de sa vie et de son bien-être se trouvent dans ce monde » (p. 8).

Or cela revient purement et simplement à dire qu'il « estime les choses du monde extérieur » dans la mesure où elles satisfont ce que « nécessite sa nature », où elles sont des moyens de satisfaire ses besoins, et où, pour cette raison, comme nous l'avons déjà appris, il est en rapport avec elles comme avec des « biens ».

On peut maintenant, surtout si l'on éprouve la « tendance » professorale « naturelle » à déduire le concept de valeur en général, dénommer l'opération : conférer « aux choses du monde extérieur » l'attribut de « biens », d'une autre manière : à savoir leur « conférer de la valeur ». On aurait aussi bien pu dire : étant en rapport avec les choses du monde extérieur qui satisfont ses besoins comme avec des « biens », l'homme les « prise », il leur confère donc un « prix », et ainsi, à travers la manière de procéder de « l' » homme, se trouverait livrée *ready cut* [sur mesure] au *professor germanicus* la déduction du concept du « prix tout court ». Tout ce que le professeur ne peut pas faire lui-même, il le fait faire par « l' » homme, lequel en fait n'est à son tour rien d'autre que l'homme professoral, qui pense avoir compris le monde à partir du moment où il l'a rangé sous des rubriques abstraites. Mais dans la mesure où l'expression : « conférer de la valeur » aux choses du monde extérieur n'est qu'une autre manière de dire : leur conférer l'attribut de « biens », on est très loin, comme le cherche Wagner subrepticement, d'avoir ainsi conféré aux « biens » eux-mêmes de la « valeur », valeur qui serait une détermination distincte de leur « état de bien ». On n'a fait que substituer au mot « bien » le mot « valeur ». { On pourrait, comme on le voit, substituer aussi le mot « prix ». On pourrait aussi substituer le mot « trésor » ; car, en qualifiant certaines « choses du monde extérieur » de « biens », « l' » homme les « estime », et partant, est en rapport avec elles comme avec un « trésor »¹⁸. On voit ainsi comment Monsieur Wagner a pu en un seul tour de passe-passe faire surgir les 3 catégories économiques de valeur, prix et trésor de « la seule tendance naturelle de l'homme » à livrer au professeur son monde borné (de représentations) de concepts. } Mais Monsieur Wagner est mû par l'obscur instinct d'échapper à son labyrinthe tautologique et de capter subrepti-

cement « autre chose encore » ou « quelque chose d'autre ». D'où la formule : « qui confère etc. de la valeur aux biens ou, si l'on veut, aux choses du monde extérieur ». Quant à l'étiquetage des « choses du monde extérieur » comme biens, c'est-à-dire l'opération par laquelle celles-ci sont distinguées et fixées (dans la représentation) comme moyens de satisfaction des besoins humains, étant donné que Monsieur Wagner l'a dénommé « conférer de la valeur à ces choses », il lui est tout aussi impossible d'appeler cela : conférer de la valeur « aux biens » eux-mêmes, qu'il lui serait impossible de dire : conférer de la valeur à la « valeur » des choses du monde extérieur. Mais le saut périlleux est accompli par la formule : « attribuer de la valeur aux biens, si l'on veut aux choses du monde extérieur ». Wagner aurait dû dire : étiqueter comme « biens » certaines choses du monde extérieur peut être aussi appelé : « conférer de la valeur » à ces choses, et c'est là la déduction wagnérienne du « concept de valeur » tout court ou en général. Le contenu n'est pas modifié par cette modification de l'expression linguistique. Il s'agit toujours simplement de la distinction ou de la fixation dans la représentation des choses du monde extérieur qui sont des moyens de satisfaction des besoins humains ; donc en fait simplement de la connaissance et de la reconnaissance du fait que certaines choses du monde extérieur sont des moyens de satisfaire des besoins de « l' » homme (qui, en tant que tel, souffre en l'occurrence de « besoin de concepts »).

Mais Monsieur Wagner veut nous faire et se faire accroire à lui-même que, au lieu d'avoir donné le même contenu à 2 noms, il a, au contraire, progressé en passant de la détermination de « bien » à une détermination distincte de la première et plus élaborée qu'elle : à savoir celle de « valeur » ; et il accomplit simplement ce pas en substituant, « si l'on veut », aux « choses du monde extérieur » le mot « biens », procès qui est à son tour « obscurci » par le fait qu'il substitue « si l'on veut », « aux biens », les « choses du monde extérieur ». Sa propre confusion a ainsi pour effet immanquable de semer la confusion dans l'esprit de ses lecteurs. Il aurait pu aussi inverser cette belle « déduction » de la manière qui suit : en distinguant des autres choses du monde extérieur les choses du monde extérieur qui sont les moyens de satisfaire ses besoins, précisément comme moyens de les satisfaire, et en leur conférant une qualité particulière, l'homme leur reconnaît une dignité, il leur confère de la valeur ou leur donne l'attribut de « valeur » ; on peut aussi exprimer cela en disant qu'il leur confère comme caractéristique l'attribut de « bien » ou qu'il les considère ou les estime comme « bien ». Par là se trouve conféré aux « valeurs », si l'on veut, aux choses du monde extérieur le concept de « bien ». Et ainsi, on a « déduit » du concept de « valeur » le concept de « bien » en général. Dans toutes les déductions de ce genre, il s'agit uniquement de faire diversion au problème qu'on ne maîtrise pas¹⁹.

Mais d'une haleine, Monsieur Wagner passe à toute vitesse de la « valeur » des biens à la « mesure » de cette valeur.

Le contenu serait absolument identique, même sans cette introduction subreptice du mot valeur. On pourrait dire : en qualifiant de « biens » certaines choses du monde extérieur qui, etc., l'homme est peu à peu amené à comparer ces « biens » entre eux, et, conformément à la hiérarchie de ses besoins, à les ranger dans un certain ordre de préférence, c'est-à-dire, si l'on veut appeler cela

ainsi, à les « mesurer ». Quant à l'évolution de la *quantité réelle de ces biens*, c'est-à-dire l'évolution de leur *mesure de grandeur*. Wagner se garde bien d'en parler ici, vu que cela risquerait de rappeler au lecteur de manière trop vive combien il s'agit peu ici de ce que l'on entend habituellement par « mesure de valeur ».

{ Pour démontrer que le fait de *distinguer* particulièrement (d'attirer l'attention sur) les choses du monde extérieur qui sont des moyens de satisfaire des besoins humains en tant que « biens » peut être aussi *dénoté* : « conférer de la valeur » à ces choses, Wagner n'a pu se contenter, comme Rau, de faire appel à l'usage de la langue allemande ». Il y a aussi le mot latin *dignitas* = *dignité, rang, etc.*, qui, conféré à des choses, signifie aussi « valeur » ; *dignitas* est dérivé de *dignus* et celui-ci de *dic*, *point out, show, distinguer, montrer* ; *dignus* veut donc dire *pointed out* ; de là aussi *digitus*, le doigt, avec lequel on montre une chose, avec lequel on l'indique ; *grec* : δεικ-νυμι, δάκ-τυλος (doigt) ; *got[hique]* : ga-tecta (dico) ; *allemand* : *zeigen* ; et nous pourrions aboutir ainsi à bien d'autres « déductions » ενὸς ε, considérant que δεικνυμι ou δεικνύω (rendre visible, mettre au jour, *indiquer*) a la même racine δέκ (présenter, *prendre*) que δέχομαι [recevoir] }

Et toutes ces banalités. tout ce méli-mélo tautologique, tout cet ergotage sur les mots. tous ces tours de passe-passe, Monsieur Wagner arrive à les entasser en pas tout à fait 7 lignes.

Rien d'étonnant donc que cet obscurantiste (*vir obscurus*) poursuive, fort de cette prouesse, en se rengorgeant :

« Cette notion de la valeur tant de fois controversée et que tant de recherches, qui souvent n'ont que l'apparence de la profondeur, obscurcissent encore se développe simplement » (*indeed* [vraiment]) {rather [plutôt] s'embrouille²⁰}, « quand on » {à savoir Wagner} « part du besoin et de la nature économique de l'homme pour arriver à la notion du bien et qu'on rattache à celle-ci la notion de la valeur » (p. 46).

On a là toute l'économie conçue comme cuisine de concepts²¹, dont le soi-disant développement. chez notre *vir obscurus*, débouche sur le « rattachement », qui lui « attache » en quelque sorte la corde au cou²².

Autre déduction du concept de valeur :

Valeur subjective et objective. Subjectivement et dans le sens le plus général, la valeur du bien = l'importance qui « donnée à un bien à cause de cette utilité ... pas une propriété intrinsèque des choses, quand même elle suppose objectivement l'utilité d'une chose » {donc présuppose la valeur « objective »} « ... Au sens objectif²³, on entend par « valeur », « valeurs » également les biens ayant une valeur. dans lesquels (!) bien et valeur, biens et valeurs deviennent des notions identiques pour l'essentiel » (p. 46, 47).

Après avoir baptisé « valeur en général », « notion de valeur » tout court, ce qu'on dénomme d'habitude « valeur d'usage », il ne peut manquer de se rappeler que « la valeur qui est ainsi (tiens ! tiens !) « déduite » (!) est la « valeur d'usage ». Après avoir tout d'abord baptisé « notion de valeur » en général, et « valeur » tout court, la « valeur d'usage », il découvre après coup qu'il n'a fait que radoter

sur la « valeur d'usage », qu'il a donc « déduit » cette dernière, puisque, pour lui, radoter et déduire sont « essentiellement » des opérations identiques de la pensée. A cette occasion cependant nous apprenons ce que recouvre de subjectif la confusion jusqu'ici « objective » des concepts de Monsieur Wagner. Il nous dévoile en effet un secret. Rodbertus lui avait écrit une lettre que l'on peut lire dans la *Tübinger Zeitschrift*²⁴ de 1878, où lui, Rodbertus, analyse pourquoi il n'y a « qu'une sorte de valeur », la valeur d'usage.

« Je » (Wagner) « me suis rangé à son avis, dont j'ai déjà signalé l'importance dans la première édition. »

Voici ce que dit Wagner de [ce que] dit Rodbertus :

« Cela est parfaitement juste et nous force à modifier la "division" [illogique] consacrée de la « valeur » en *valeur d'usage* et en *valeur d'échange*, division que j'avais encore adoptée dans le § 35 de ma première édition » (p. 48, n. 4).

et le même Wagner me range (p. 49, note) parmi les gens selon lesquels la « valeur d'usage » doit être complètement « écartée » de la science ».

Tout ceci, c'est du « radotage ». De *prime abord**, je ne pars pas de « concepts », donc pas non plus du « concept de valeur » et je n'ai par conséquent en aucune manière à le « diviser ». Ce dont je pars, c'est de la forme sociale la plus simple, sous laquelle se présente le produit du travail dans la société actuelle, et c'est la « marchandise ». C'est elle que j'analyse et à vrai dire d'abord dans la forme sous laquelle elle apparaît. Je trouve alors ici qu'elle est d'une part, sous sa forme naturelle, une chose d'usage²⁵, alias une valeur d'usage ; qu'elle est, d'autre part, porteuse de valeur d'échange et sous cet aspect « valeur d'échange » elle-même. La suite de l'analyse de cette dernière me montre que la valeur d'échange n'est qu'une « forme phénoménale », un mode de représentation autonome de la valeur contenue dans la marchandise, et je passe alors à l'analyse de la valeur. C'est pourquoi il est dit expressément, 2^e édition, p. 36²⁶ : « Si donc, au début de ce chapitre, pour suivre la manière de parler ordinaire, nous avons dit : la marchandise est valeur d'usage et valeur d'échange, pris à la lettre, c'était faux. La marchandise est valeur d'usage ou objet d'utilité, et "valeur". Elle se présente pour ce qu'elle est, chose double, dès que sa valeur possède une forme phénoménale propre, distincte de sa forme naturelle, celle de valeur d'échange », etc. Je ne divise donc pas la valeur en valeur d'usage et valeur d'échange, considérées comme des contraires, en lesquels se partage l'abstrait. « la valeur », mais je divise la forme²⁷ concrète sociale du produit du travail ; la « marchandise » est d'une part valeur d'usage et d'autre part « valeur », non pas valeur d'échange, car la forme phénoménale seule n'est pas son contenu propre.

Deuxièmement : seul un *vir obscurus* qui n'a pas compris un mot du *Capital* peut conclure : parce que Marx, dans une note de la première édition du *Capital*²⁸, rejette tout le verbiage professoral allemand sur la « valeur d'usage » en général et renvoie les lecteurs qui veulent être informés sur les valeurs d'usage réelles aux « Guides de la science et de la routine commerciales », — pour cette

raison, la *valeur d'usage* ne joue aucun rôle chez lui. Elle ne joue bien entendu pas le rôle de son contraire, de la « valeur », qui n'a rien de commun avec elle, si ce n'est que « valeur » se trouve dans l'expression « valeur d'usage ». Il aurait aussi bien pu dire que la « valeur d'échange » est écartée par moi, parce qu'elle n'est que la forme phénoménale de la valeur, mais qu'elle n'est pas la « valeur », puisque pour moi la « valeur » d'une marchandise n'est ni sa valeur d'usage, ni sa valeur d'échange.

Lorsqu'il s'agit d'analyser la « marchandise » — le concret économique le plus simple — il faut écarter toutes les relations qui n'ont rien à faire avec l'objet présent de l'analyse. Mais ce qu'il faut dire de la marchandise, pour autant qu'elle est valeur d'usage, je l'ai dit par conséquent en quelques lignes et j'ai par ailleurs fait ressortir la *forme caractéristique* sous laquelle apparaît ici la valeur d'usage — le produit du travail —, à savoir : « une chose²⁹ peut être utile et produit du travail humain, sans être marchandise. Quiconque, par son produit, satisfait ses propres besoins crée, il est vrai, une valeur d'usage, mais non pas une marchandise. Pour produire des marchandises, il doit non seulement produire des valeurs d'usage, mais des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales³⁰ » (p. 15). {Voilà la racine de la « valeur d'usage sociale » de Rodbertus.} Par là, la valeur d'usage — en tant que valeur d'usage de la « marchandise » — possède elle-même un caractère historique spécifique. Dans la communauté primitive, où, par exemple, les subsistances sont produites collectivement et sont réparties entre les membres de la communauté, le produit commun satisfait directement les besoins vitaux de chaque membre de la communauté, de chaque producteur, le caractère social du produit, de la valeur d'usage se situe ici dans son *caractère collectif (commun)*. {Monsieur Rodbertus par contre transforme la « valeur d'usage sociale » de la *marchandise* en « valeur d'usage sociale » tout court, radotage donc.}

Il ressort de ce qui précède que ce serait pur radotage que de « rattacher », lors de l'analyse de la marchandise, — parce qu'elle se présente d'une part comme valeur d'usage ou bien d'autre part comme « valeur » — de « rattacher » donc, à cette occasion, toutes sortes de réflexions banales sur des valeurs d'usage ou des biens qui ne ressortissent pas au monde des marchandises, tels que « les biens de l'Etat », « les biens communaux », etc., comme le font Wagner et in general le professeur allemand, ou encore des réflexions sur le bien qu'est la « santé », etc. Lorsque l'Etat lui-même est un producteur capitaliste, par exemple lors de l'exploitation de mines, de forêts, etc., son produit est une « marchandise » et possède par suite le caractère spécifique de toute autre marchandise.

D'autre part, le *vir obscurus* n'a pas remarqué que dans l'analyse de la marchandise déjà, je ne m'en tiens pas à la double manière sous laquelle se présente la marchandise, mais qu'il est dit tout de suite après que dans l'être double de la marchandise se présente le double *caractère* du *travail*, dont elle est le produit : on passe alors au travail *utile*, c'est-à-dire aux modes concrets des travaux qui créent des valeurs d'usage, et au *travail abstrait*, le *travail en tant que dépense de la force de travail*, quelle que soit la manière « utile » dont cette dernière est dépensée (dans la suite, la présentation du procès de production reposera sur cela). Il n'a pas remarqué qu'au cours du développement de la *forme-valeur de la marchandise*, en dernière instance de sa forme-argent, donc

de l'argent, la *valeur* d'une marchandise se présente comme *valeur d'usage* de l'autre, c'est-à-dire sous la forme naturelle de l'autre marchandise. Il n'a pas remarqué que la *plus-value* est déduite elle-même d'une *valeur d'usage de la force de travail* qui lui est « spécifique » et lui revient en propre, etc., etc. Il n'a donc pas remarqué que, chez moi, la valeur d'usage joue un rôle tout autrement important que dans les théories économiques antérieures et qu'elle n'est prise en considération, nota bene, que lorsqu'une telle prise en considération s'impose en fonction de l'analyse de modèles économiques donnés et non pas en fonction d'une ratiocination sur les concepts ou les termes « valeur d'usage » et « valeur ».

C'est pourquoi des définitions du « capital » sont données immédiatement après l'analyse de la marchandise et non pas à l'occasion de sa « valeur d'usage », définitions qui ne peuvent être qu'absurdes, tant que nous sommes seulement à l'analyse des éléments de la marchandise.

Mais ce qui ennuie (choque) Monsieur Wagner dans ma présentation c'est que je ne lui fais pas le plaisir de suivre la « tendance » germano-patriotique et professorale et de confondre valeur d'usage et valeur. Bien que la société allemande soit très *post festum* [retardataire], elle est cependant sortie peu à peu de l'économie naturelle féodale, ou tout au moins de la prépondérance de cette économie, et parvenue à l'économie capitaliste, mais les professeurs, ce qui est naturel, ont toujours un pied dans la vieille fange. De serfs attachés aux propriétaires terriens, ils se sont transformés en serfs de l'Etat, vulgo du gouvernement. C'est pourquoi notre *vir obscurus* n'a même pas remarqué que ma méthode *analytique* qui ne part pas de l'homme, mais de la période sociale donnée économiquement, n'a rien de commun avec la méthode allemande et professorale, consistant à rattacher des concepts (« avec des paroles, on peut jouter à merveille, avec des paroles, construire un système³¹ »), c'est pourquoi notre *vir obscurus* dit :

« En conformité de vues avec Rodbertus et même avec Schäßle, je considère comme le principal caractère de toute valeur celui d'être une *valeur d'usage*, et je fais d'autant mieux ressortir l'estimation de la valeur d'usage que l'estimation de la valeur d'échange n'est pas du tout applicable à un grand nombre de biens économiques des plus importants » {qu'est-ce qui le force à chercher des échappatoires ? c'est donc que, comme serviteur de l'Etat, il se sent tenu à confondre valeur d'échange et valeur !}, « elle ne l'est pas à l'Etat, ni à ses services, ni à d'autres rapports économiques collectifs » (p. 49, note).

{Cela fait penser aux anciens chimistes, avant que la chimie ne soit une science : parce que le beurre comestible qui, dans la vie ordinaire, s'appelle beurre tout court (d'après la coutume nordique) a une consistance molle, ils ont appelé sucs butyreux des *chlorures*, le *beurre de zinc*, le *beurre d'antimoine*, etc., et donc maintenu, pour parler comme le *vir obscurus*, le caractère *butyreux* de tous les chlorures, (les composés) de zinc et d'antimoine.} Le bavardage en arrive à ceci : parce que certains biens, notamment l'Etat (un bien !) et ses « services » (notamment les services de ses professeurs d'économie politique), ne sont pas des « marchandises », il faut nécessairement que les caractères

opposés contenus dans les « marchandises » elles-mêmes {caractères qui apparaissent *expressément* également dans la *forme-marchandise* du produit du travail} soient confondus l'un avec l'autre ! Il serait d'ailleurs difficile de soutenir, dans le cas de Wagner et consorts, qu'ils gagnent plus, lorsque leurs « services » sont « évalués » d'après leur « valeur d'usage », d'après leur « contenu »³² concret, que lorsqu'ils sont évalués d'après leur « traitement »³² (par le moyen d'une « taxe sociale », comme le dit Wagner), c'est-à-dire d'après ce qu'ils obtiennent en *paiement*.

{La seule origine évidente de cette sottise allemande est le fait que linguistiquement les mots Wert [valeur] ou Würde [dignité] ont tout d'abord été appliqués aux choses utiles elles-mêmes qui existaient depuis longtemps, même en tant que « produits du travail », avant de devenir *marchandises*. Mais cela concerne autant la détermination scientifique de la « valeur » des marchandises que le fait que le mot *sel*, chez les Anciens, a d'abord été appliqué au sel comestible et que par conséquent les *sucres*, etc., figurent depuis Pline comme des *variétés de sel* {*indeed* [en fait] tous les corps solides incolores, solubles dans l'eau et ayant un goût particulier} et que par conséquent la catégorie chimique « sel » comprend le sucre, etc.}

{Étant donné que la marchandise est achetée par l'acheteur, non parce qu'elle a de la valeur, mais parce qu'elle est « valeur d'usage » et qu'elle est utilisée dans des buts déterminés, il va tout à fait de soi 1. que les valeurs d'usage sont « estimées », c'est-à-dire que leur *qualité* est examinée (tout comme leur *quantité* est mesurée, pesée, etc.); 2. que lorsque différentes sortes de marchandises peuvent être substituées les unes aux autres pour le même usage, on donne la préférence à telle ou telle, etc., etc.}

En gothique, un seul mot pour *valeur* et *dignité* : *vairths*. τιμή {τιμάω – *estimer*, c'est-à-dire évaluer ; déterminer le *prix* ou la *valeur* ; *taxer* ; métaph[oriquement] : *apprécier*³³, *priser*, *honorer*, *distinguer électivement*. τιμή – *estimation*, d'où : détermination du *prix* ou de la *valeur*, devis, évaluation. Ensuite : *appréciat[ion]*, également *valeur*. *prix lui-même* (Hérodote, Platon), αἱ τιμαί – *frais* chez Démost[hène]. Ensuite : *appréciation*, *honneur*, considération, place honorifique, poste honorifique, etc., *Griech[isch]-Deutsch[es] Lexikon* [Dictionnaire grec-allemand] de Rost.)

Valeur, prix (*Schulze, glossaire*) *gothique* : *vairths*, adj. . ἄξιος [quia de la valeur, digne], ἱκανός [convenable, suffisant] :

vieux-nordique : *verdh*, digne, *verdh*, *valeur*, *prix* ; *anglo-s[axon]* : *veordh*, *vurdh*³⁴, *angl[ais]* : *worth*, adj. et subst. *valeur* et *dignité*.

« *moyen-haut-allemand* : *wert*, gén. *werdes*, adj. *dignus* et de même *pfenninwert*.

-*wert*, gén. *werdes*, *valeur*, *dignité*, *majesté*, *aestimatio*, *marchandise d'une valeur déterminée*, par exemple *pfenwert*, *pennyworth*.

-*werde* : *meritum*, *aestimatio*, *dignitas*, caractère précieux ». (Ziemann, *Mittel[hoch]deutsches Wörterbuch* [Dictionnaire moyen-haut allemand].)

Wert (valeur) et *Würde* (dignité) sont donc entièrement liés, selon l'étymologie et selon le sens. Ce qui masque la chose est le *mode de flexion inorganique* (faux), devenu usuel en nouveau-haut allemand, de *Wert* : *Werth*, *Werthes* au lieu de *Werdes*, car au *th* goth[ique] correspond en haut-allemand *d*, et non *th = t*, et cela était aussi le cas en moyen-haut allemand (*Wert*, gén. *werdes*, l. c.). La règle du moyen-haut allemand voulait que *d* devienne *t* en fin de mot, donc *wert* au lieu de *werd*, mais gén. *werdes*³⁵.

Mais tout cela a autant et aussi peu à voir avec la catégorie économique de « valeur » qu'avec la *valence chimique des éléments chimiques* (atomicité) ou avec les équivalences ou valeurs chimiques égales (poids de liaison des éléments chimiques).

Il faut remarquer en outre que même si de ce point de vue linguistique il ressort à l'évidence de l'identité originelle de *Würde* et de *Wert*, de même que de la nature de la chose, que ce mot se rapportait également à des choses, à des produits du travail sous leur forme naturelle, il a été par la suite transféré directement sans aucune modification sur les *prix*, c'est-à-dire la valeur dans sa forme-valeur développée – c'est-à-dire la valeur d'échange –, ce qui concerne aussi peu la question que le fait que le même mot a continué d'être employé pour dignité en général, pour poste honorifique, etc. Ici donc, linguistiquement, pas de distinction entre valeur d'usage et valeur.

Passons maintenant au garant du *vir obscurus*, à *Rodbertus* {dont on peut voir l'article dans la *Tübinger Zeitschrift*}. *Vir obscurus* cite de *Rodbertus* ce qui suit :

Dans le *texte*, p. 48 :

« Il n'y a qu'une *espèce de valeur* et c'est la valeur d'usage. Celle-ci peut être *individuelle* ou *sociale*. La première³⁶ fait face à l'individu et à ses besoins, en dehors de toute considération d'organisation sociale. »

{Sottise déjà (voir *Le Capital*, p. 171³⁷), où il est dit : que le *procès de travail*, en tant qu'activité qui a pour but la production de valeurs d'usage, etc., est « commun à toutes *ses* » (celles de la vie humaine) « *formes sociales* » et « *indépendant de toutes* ». Tout d'abord ce n'est pas le mot « valeur d'usage » qui fait face à l'individu, mais ce sont des *valeurs d'usage concrètes* ; et *quelles* sont celles qui « sont en face » de lui (chez ces messieurs tout « est », tout est en l'« état »³⁸), cela dépend complètement du stade du *procès social* de production, cela correspond donc également « à une organisation sociale ». Mais si *Rodbertus* veut seulement proférer la trivialité selon laquelle la valeur d'usage, qui, dans l'objet d'usage, fait réellement face à l'individu, lui fait face en tant que valeur d'usage individuelle et qui lui est destinée, ce n'est là qu'une tautologie, soit triviale, soit fautive, car pour ne pas parler de choses telles que le riz, le maïs ou le blé, pour ne pas parler de choses telles que la viande {qu'un Hindou ne trouve pas en face de lui en tant que nourriture} un individu ne peut éprouver le besoin d'un titre de professeur ou de conseiller privé, ou encore le besoin d'une décoration que dans une « organisation sociale » tout à fait déterminée.}

« La *valeur d'usage* sociale est celle qu'a un organisme *social* composé de plusieurs organismes individuels (d'individus) » (p. 48, *texte*).

Quel charabia ! S'agit-il ici de la « valeur d'usage » de l'« organisme social » ou d'une valeur d'usage qui se trouve en la possession d'un « organisme social » (comme c'est le cas, par exemple, pour la terre dans les communautés primitives), ou encore de la forme « sociale » déterminée de la valeur d'usage à l'intérieur d'un *organisme social*, comme c'est le cas — par exemple, là où domine la production marchande — pour la valeur d'usage, livrée par un producteur et qui doit nécessairement être « valeur d'usage pour d'autres » et, dans ce sens, « valeur d'usage sociale » ? Rien à tirer de telles platitudes.

Passons donc à l'autre phrase du Faustus de Wagner³⁹.

« La valeur d'échange n'est que le manteau, l'appendice historique de la valeur d'usage sociale d'une certaine époque historique. En opposant logiquement la valeur d'échange à la valeur d'usage, on oppose une notion historique à une notion logique, ce qui est contraire à la logique » (p. 48, note 4). « Cela est », exulte Wagner *ibidem*, « cela est parfaitement juste ! »

Qui est le « on » qui se permet des choses pareilles ? Que Rodbertus pense à moi, c'est certain, puisque, selon M. Meyer, son *famulus*, il a écrit un « grand et épais manuscrit » contre *Le Capital*. Qui établit une opposition logique ? Monsieur Rodbertus, pour lequel « valeur d'usage » et « valeur d'échange » sont toutes deux, par nature, de simples « notions ». En fait, dans tout prix qui a cours, chaque espèce particulière de marchandise parcourt le procès illogique qui consiste à se distinguer des autres comme *bien*, *valeur d'usage*, en tant que coton, fil, fer, grain, etc., à se présenter comme un « bien » *toto coelo* [à tous points de vue] qualitativement différent des autres, mais en même temps à présenter son *prix* comme un aspect qualitativement identique, mais quantitativement différencié de la même essence. Elle se présente pour celui qui en a besoin sous sa forme naturelle et sous une forme complètement différente qui lui est « commune » avec toutes les autres marchandises, la *forme-valeur*, ainsi qu'en tant que *valeur d'échange*. Il ne s'agit ici d'une opposition « logique » que chez Rodbertus et chez les magisters professoraux allemands qui lui sont proches, eux qui partent de la « notion » de valeur et non de la « chose sociale », de la « marchandise » et qui amènent ce concept à se scinder en lui-même (à se dédoubler) et qui se querellent ensuite pour savoir lequel de ces deux spectres est bien leur homme !

Mais dans l'obscur arrière-fond de ces formules ampoulées, il y a tout simplement l'immortelle découverte que l'homme doit nécessairement, en toutes circonstances, manger, boire, etc. {on ne peut pas même poursuivre en disant s'habiller, avoir couteau et fourchette, lits et habitation, puisque ce n'est pas le cas *en toutes circonstances*}; bref, qu'il doit nécessairement, en toutes circonstances, pour satisfaire ses besoins, trouver des choses extérieures toutes prêtes dans la nature et qu'il doit nécessairement les maîtriser ou qu'il doit les accommoder pour lui-même en partant de ce qu'il trouve dans la nature ; dans cette manière effective qu'il a de procéder, il se comporte toujours de fait vis-à-vis de certaines choses extérieures comme vis-à-vis de « valeurs d'usage », c'est-à-dire qu'il les traite toujours comme des objets à son usage ; c'est pourquoi la valeur d'usage, selon Rodbertus, est une notion « logique » ; donc, étant donné

que l'homme doit aussi respirer, « respiration » est une notion « logique », mais certainement pas une notion « physiologique ». Mais toute la platitude de Rodbertus ressort de son opposition entre « logique » et « historique » ! Il conçoit la « valeur » (la valeur économique, en opposition à la valeur d'usage de la marchandise) uniquement sous sa forme phénoménale de *valeur d'échange* : comme cette dernière valeur apparaît uniquement lorsqu'une partie au moins des produits du travail, les objets d'usage, fonctionne comme « marchandises » et comme ceci ne se produit pas dès le début, mais seulement à une certaine période de développement social, donc à une certaine étape du développement historique, il peut dire que la *valeur d'échange* est donc une notion « historique ». Or si R[odbertus] — je dirai plus loin pourquoi il ne l'a pas vu — avait analysé plus à fond la valeur d'échange des marchandises — celle-ci en effet n'existe que lorsque la marchandise apparaît au pluriel, différentes sortes de marchandises —, il aurait trouvé la « valeur » derrière cette forme phénoménale. S'il était passé ensuite à l'étude de la valeur, il aurait encore trouvé que la chose, la valeur d'usage, est valable comme simple *objectivation* du travail humain, comme *dépense d'une même force de travail humaine* et que, par conséquent, ce contenu est présenté comme caractère *objectif*⁴⁰ de la chose même, comme [caractère] qui lui revient à *elle-même* objectivement⁴⁰, quand bien même cette objectivité n'apparaît pas dans sa forme naturelle {ce qui rend par contre nécessaire une *forme-valeur* particulière}. Il aurait donc trouvé que la « valeur » de la marchandise ne fait qu'exprimer sous une forme historiquement développée ce qui existe également dans toutes les autres formes historiques de société, même si c'est *sous des formes variables, à savoir le caractère social du travail*, pour autant qu'il y ait *dépense d'une force de travail « sociale »*. Si « la valeur » de la marchandise n'est qu'une forme historique déterminée de quelque chose qui existe dans toutes les formes de société, il en va de même pour la « valeur d'usage sociale », termes par lesquels il désigne la « valeur d'usage » de la marchandise. Monsieur Rodbertus emprunte la mesure de la grandeur de la valeur à Ricardo, mais il n'a pas plus que Ricardo étudié ou compris la substance de la valeur elle-même ; par exemple, le caractère « collectif » du [procès de travail] dans la communauté primitive, considérée comme organisme collectif des forces de travail qui vont ensemble, et par suite celui de *leur travail*, c'est-à-dire de la dépense de ces forces.

S'étendre plus longuement sur les radotages de Wagner à ce propos paraît superflu.

Mesure de la grandeur de la valeur ; Monsieur Wagner m'annexe sur ce point, mais il trouve à son grand regret que j'ai « éliminé » le « travail de formation du capital » (p. 58, n. 7).

« Dans une circulation réglée par des organes sociaux, les fixations des *valeurs de taxe*, c'est-à-dire des *prix de taxe*, sont déterminées en ayant égard, comme il convient, à ce *facteur du coût* » {c'est ainsi qu'il nomme le quantum de travail dépensé, etc., dans la production}, « c'était, en principe, ainsi que procédaient les autorités d'autrefois, ainsi s'établissaient les taxes et il faudrait encore procéder ainsi dans tout *nouveau système de taxe* » {socialiste ! veut-il dire} « qui naitrait. Le *coût* énoncé n'est pas, dans la circulation libre, la raison

déterminante, *exclusive* des valeurs d'échange et des prix et ne peut l'être dans aucun *état social imaginable*. Car indépendamment des coûts, il y a constamment des *oscillations* de la *valeur d'usage* et du *besoin* qui ont de l'*influence sur la valeur d'échange et sur les prix* (prix contractuels et taxes) et qui modifient et doivent modifier l'*influence du coût*, etc. » (p. 58, 59). « Un » {c'est-à-dire cet !} « exposé⁴¹ sagace de la théorie socialiste de la valeur ... est dû à Schäffle » (!) qui dit, *Sozialer Körper* III, p. 278 : « Quelle que soit l'action sociale [exercée sur les] besoins et productions, on ne peut éviter que (...) *tous les besoins* ne restent [toujours] en équilibre quantitativement et qualitativement avec les productions. Mais s'il en est ainsi, les *quotients sociaux de la valeur du coût de production* ne peuvent pas être en même temps *proportionnels aux quotients sociaux de la valeur d'usage* » (p. 59, n. 9).

Que tout cela ne revient en fait qu'à la constatation triviale de montée et de baisse des *prix du marché* au-dessus ou au-dessous de la valeur, et revient à présupposer que, dans l'« Etat social de Marx », c'est la théorie de la valeur qu'il a développée pour la société *bourgeoise* qui est déterminante — voilà qui est attesté par la formule de W[agner] :

« Ils » (les prix) « s'en » {des coûts} « écarteront par moments plus ou moins, ils seront plus élevés pour les biens dont la valeur d'usage a augmenté, ils seront moins élevés pour ceux dont la valeur d'usage a diminué. *Ce n'est qu'à la longue* que le coût pourra redevenir et redeviendra le régulateur décisif », etc. (p. 59).

Droit. Pour montrer l'imagination du *vir obscurus* quant à l'influence créatrice du *droit* en matière économique, une formule suffira, même s'il revient à tout propos au point de vue absurde qui s'y fait jour :

« Chaque économie⁴² est dirigée, en tant qu'organe de l'activité technique et économique ..., par une *personne* physique ou juridique. A son tour, ce n'est pas un phénomène purement économique, elle dépend aussi de l'état du *droit*. Car c'est celui qui décide de qui est une personne, et qui peut être à la tête d'une économie », etc. (p. 65).

Système des communications et des transports (p. 75–76) p. 80 (note).

A la page 82 : le « *changement*⁴³ *des éléments (naturels) de la masse des marchandises* » {d'une économie, baptisé aussi chez Wagner « *changement dans l'état des biens* », est déclaré équivalent au « *changement social de matière* » de Schäffle — présenté tout au moins comme un de ses cas particuliers ; mais j'ai employé aussi le mot dans le cas du procès de production « naturel » pour désigner le métabolisme de la matière entre l'homme et la nature} est emprunté à mon œuvre, où métabolisme de la matière apparaît d'abord dans l'analyse de M–A–M, et où des interruptions du changement de forme sont aussi désignées par la suite comme interruptions du métabolisme de la matière.

Quant à ce que Monsieur Wagner dit en outre des « *changements intérieurs* » aux biens qui se trouvent dans la même branche de production (chez lui, dans une « économie individuelle ») en se référant en partie à leur « valeur d'usage »

et en partie à leur « valeur », cette question aussi est exposée chez moi lors de l'analyse de la première phase de M–A–M, à savoir M–A, par exemple du tisserand linier (*Capital*, p. 85, 86–87⁴⁴), où il est dit en conclusion : « Aussi nos échangistes découvrent-ils que la même division du travail, qui fait d'eux des producteurs privés indépendants, rend la marche de la production sociale, et les rapports qu'elle crée, complètement indépendants de leurs volontés, de sorte que l'indépendance des personnes les unes vis-à-vis des autres trouve son complément obligé en un système de dépendance réciproque, imposée par les choses » (*Capital*, p. 87⁴⁴).

Les contrats pour l'acquisition des biens par circulation. Ici, notre obscurantiste (*vir obscurus*) dénature le mien et le sien. Chez lui, le droit vient en premier et ensuite la circulation ; dans la réalité, c'est l'inverse. Il y a d'abord la *circulation* et à partir de là se développe ensuite un *ordre juridique*. J'ai exposé à propos de l'analyse de la circulation des marchandises que, dans le commerce de troc développé, les échangeants se reconnaissent tacitement comme personnes et propriétaires égaux des biens qu'ils ont respectivement à échanger ; ils le font déjà au moment où ils se proposent mutuellement leurs biens et tombent d'accord pour conclure une affaire. C'est ce rapport *de fait*, qui jaillit d'abord et par l'échange lui-même, qui reçoit ensuite une *forme juridique* dans le contrat, etc. ; mais cette forme ne crée ni son contenu, l'échange, ni la *relation entre personnes qui se trouve présente* en elle, mais vice versa. Au contraire chez Wagner :

« Cette *acquisition* » {des biens par circulation} « suppose nécessairement une *certaine législation qui* » (!) « *réglemente* cette circulation », etc. (p. 84).

Crédit. Au lieu de présenter le développement de l'argent comme *moyen de paiement*, Wagner fait d'emblée du procès de la circulation, dans la mesure où ce procès s'effectue de telle manière que les deux équivalents ne se rencontrent pas simultanément en M–A, une « *affaire à crédit* » (p. 85 sq.), à quoi il « rattache » le fait que cela s'accompagne souvent d'un paiement d'« intérêt » ; cela sert aussi à « donner confiance » et, du même coup, à poser la « confiance » comme une base du « crédit ».

Sur la conception juridique du « patrimoine », telle qu'on la trouve chez Puchta etc., e. d'après laquelle les *dettes* en font également partie, comme *éléments négatifs* (p. 86, n. 8).

Le *crédit* est « *crédit à la consommation* » ou « *crédit à la production* » (p. 86). Le premier⁴⁵ est dominant à un niveau de culture inférieur, le deuxième⁴⁵ à un niveau « supérieur ».

Sur les *causes de l'endettement* {sources du paupérisme : instabilité des récoltes, service militaire, concurrence des esclaves} dans la Rome antique. (Jhering, 3^e éd., p. 234, II, 2, *Geist des römischen Rechts* [Esprit du droit romain].)

D'après Monsieur Wagner, au « degré inférieur », le « crédit à la consommation » domine chez les classes « inférieures nécessiteuses » et les classes « supérieures dépensières ». *In fact* [En fait] : en Angleterre, en Amérique, *prédomi-*

nance générale du « crédit à la consommation » avec formation du système des banques de dépôt !

« Le crédit à la production . . . devient un facteur économique de l'économie nationale basée sur la propriété privée de la terre et des capitaux mobiliers et sur la libre concurrence. Il se rattache à la possession du patrimoine, non pas au patrimoine comme catégorie purement économique », il n'est par suite qu'une « catégorie historico-juridique » (!) (p. 87).

*Dépendance de l'économie individuelle et de la fortune vis-à-vis des incidences du monde extérieur, en part [iculier] de l'influence de la conjoncture dans l'économie nationale*⁴⁶.

1. *Changements dans les valeurs d'usage* : s'améliorent dans quelques cas avec l'écoulement du temps, en tant que condition indispensable à certains processus naturels (vins, cigares, violons, etc.).

« Ils deviennent plus mauvais dans la grande majorité [des cas], se décomposent en leurs éléments matériels, des accidents de tout genre. » S'accompagnent du « changement » de la valeur d'échange dans la même direction, « élévation de valeur » ou « diminution de valeur » (p. 96–97). Voir ce qui est dit du contrat de location à Berlin (p. 97, n. 2).

2. *Changements dans l'état des connaissances humaines des qualités des biens* ; par là, « augmentation du patrimoine » dans le cas positif. {Utilisation de la houille pour la fusion du fer en Angleterre vers 1620, lorsque le déboisement commençait déjà à mettre en question le maintien des fonderies de fer ; découvertes chimiques, comme celle de l'iode (utilisation des sources contenant des sels iodés). Phosphorite comme engrais. Anthracite comme combustible de chauffage. Matières permettant l'éclairage au gaz, la confection de photos. Découverte de colorants et de produits médicamenteux. Gutta-percha, caoutchouc. Ivoire végétal (tiré du *Phytelephas macrocarpa*). Créosote, bougies de paraffine. Mise à profit de l'asphalte, des aiguilles d'épicéa (laine de bois), des gaz dans les hauts-fourneaux, des goudrons de houille pour la fabrication de l'aniline, des résidus de laine, des copeaux, etc., etc.} Dans le cas négatif, diminution de l'utilité et par suite de la valeur (comme à la suite de la découverte de trichine dans la viande de porc, de matières vénéneuses dans les couleures, les plantes, etc.) (p. 97–98). Découvertes de produits miniers dans le sol, de nouvelles propriétés utiles dans ses produits, découverte de nouvelles applications de celles-ci accroissant le patrimoine du propriétaire foncier (p. 98).

3. Conjoncture.

Influence de toutes les « conditions » extérieures, qui « déterminent essentiellement la production des biens destinés à la circulation, leur demande et leur vente » . . . et par suite pour leur « valeur d'échange », y compris celle « du bien particulier déjà fini . . . le plus souvent indépendamment » du « sujet économique », « ou du propriétaire » (p. 98). La conjoncture devient un « facteur déterminant » dans le « système de libre concurrence » (p. 99). L'un — « en vertu

du principe de la propriété privée » — y gagne « ce qu'il n'a pas mérité⁴⁷ », et ainsi l'autre subit un « dommage ». « des pertes économiques imméritées ».

Sur la spéculation (n. 10, p. 101). Prix de l'habitat (p. 102, n. 11). Industrie du charbon et du fer (p. 102, n. 12). Nombreux changements dans les techniques, font baisser les valeurs des produits industriels, ainsi que des instruments de production (p. 102, 103).

Dans le cas d'une « économie nationale dont la population et le bien-être sont en expansion, les chances favorables . . . prédominent, même si interviennent de temps à autre des reculs et des fluctuations liés à l'époque et au lieu, pour la propriété foncière, sur [tout] pour celle située en ville (grande ville) » (p. 102).

« Ainsi, la conjoncture apporte des gains principalement au propriétaire foncier » (p. 103). « Ces gains, comme la plupart des autres gains en valeur provenant de la conjoncture . . . ne sont que de purs gains de jeu », auxquels correspondent des « pertes de jeu » (p. 103).

Même chose sur le « commerce du blé » (p. 103, n. 15).

Ainsi, il faut « le reconnaître ouvertement : . . . la situation économique de l'individu ou de la famille » est « pour l'essentiel un produit de la conjoncture », et cela « affaiblit nécessairement l'importance de la responsabilité économique personnelle » (p. [104.] 105).

C'est pourquoi, si « l'organisation actuelle de l'économie nationale et la base juridique » (!) « qui la soutient, partant la propriété privée du . . . sol et du capital », etc., sont considérées « comme une institution immuable pour l'essentiel », alors, après pas mal de verbiage, il n'y a aucun moyen « de combattre . . . les causes » {des inconvénients qui en découlent, tels qu'en permanence, engorgement de l'écoulement, crises, licenciements d'ouvriers, réductions de salaires, etc.}, « ni par conséquent de combattre ce mal lui-même », tandis que Monsieur Wagner pense combattre les « symptômes », les « conséquences du mal », en frappant d'« impôts » les « gains de conjoncture » et en compensant les « pertes », « économiquement méritées », produits de la conjoncture, par un « système d'assurances . . . rationnel » (p. 105).

Tel est le résultat, dit notre obscurantiste, auquel on aboutit, si l'on considère le mode de production actuel, avec sa « base juridique », comme « immuable » ; mais son investigation, plus approfondie que le socialisme, va prendre la « chose même » à la gorge. Comment ? Nous verrons*.

Liste des principaux facteurs qui constituent la conjoncture.

1. *Fluctuations dans le rendement des récoltes des aliments essentiels sous l'influence des intempéries* et des conditions polit[iques], comme, par exemple, perturbations des cultures par la guerre. Cette influence agit sur les producteurs et sur les consommateurs (p. 106). {Sur les marchands de céréales : Tooke, *History of Prices* [Histoire des prix] ; pour la Grèce : Böckh, *Staatshaushalt der Athener* [Budget d'Etat des Athéniens,] I, I. § 15 ; pour Rome : Jhering, *Geist*, p. 238. De nos jours, augmentation de la mortalité des classes inférieures de la population à chaque petite hausse des prix, « c'est une preuve de ce fait que le

salaire moyen dans la masse de la classe ouvrière dépasse de peu le montant absolument nécessaire à la vie » (p. 106, n. 19.) Améliorations des moyens de communication {« ce qui est en même temps », est-il dit à ce propos dans l'an. 20, « le préalable le plus important à un commerce du blé spéculatif qui permette l'égalisation des prix », transformation des méthodes de culture du sol {« méthode des assolements », grâce à « la culture de différents produits, que les diverses conditions météorologiques favorisent ou défavorisent différemment »}; de là des fluctuations moindres dans les prix des céréales à l'intérieur de brefs intervalles de temps, si l'on compare « avec le moyen âge et l'antiquité ». Mais fluctuations encore aujourd'hui très grandes. (Voir note 22, p. 107; faits [faits] à ce même endroit.)

2. Changements dans la technique. Nouvelles méthodes de production. Acier Bessemer au lieu du fer etc., p. 107 (et à ce propos note 23). Introductions de machines au lieu de travail manuel.

3. Changements dans les moyens de communication et de transport, qui influent sur le mouvement dans l'espace des hommes et des produits : cela touche surtout ... la valeur du sol et des articles de valeur spécifique peu élevée ; des branches entières de production sont ainsi contraintes à des reconversions difficiles à d'autres méthodes d'exploitation (p. 107). A ce propos, n. 24 *ib.*, élévation de la valeur du sol à proximité des bonnes voies de communication, du fait du meilleur écoulement des produits qui en sont tirés ; entassement de la population facilité dans les villes, de là, énorme élévation de la valeur du sol urbain et de la valeur à proximité de tels lieux. Transport rendu plus facile entre régions produisant des céréales à prix peu élevée et autres matières premières agricoles et forestières et produits miniers, écoulement facilité à partir des régions produisant à bas prix vers des régions produisant à des prix supérieurs, par suite aggravation de la position économique de tous les éléments de la population ayant un revenu stable dans les premières contrées et situation particulièrement favorable pour les producteurs et surtout pour les propriétaires fonciers. Effet opposé produit par l'acheminement (importation !) facilité du blé et d'autres matières de valeur spécifique peu élevée. Favorise les consommateurs, et porte préjudice aux producteurs dans le pays concerné ; nécessité de passer à d'autres productions, comme en Angleterre de la culture du blé à l'élevage des bestiaux dans les années 40, à la suite de la concurrence du blé bon marché de l'Europe orientale, en Allemagne. Situation difficile pour les agriculteurs allemands (actuellement) à cause du climat, ensuite à cause des récentes fortes augmentations de salaires, qu'ils ne peuvent pas reporter sur les produits aussi facilement que les industriels, etc.)

4. Changements de goût ! Modes, etc., qui souvent s'accomplissent rapidement en de brefs espaces de temps.

5. Transformations politiques dans le domaine de la circulation nationale et internationale (guerre, révolution, etc.) ; dans la mesure où la confiance et la défiance qui s'ensuivent deviennent de plus en plus importantes, étant donné la division nationale du travail accrue, le développement de la circulation économique internationale, etc., l'intervention du facteur du crédit, les dimensions énormes des entreprises guerrières modernes (p. 108).

6. Transformations de la politique agraire, industrielle et commerciale. (Exemple : réforme des lois anglaises sur les céréales.)

7. Transformations dans la répartition territoriale et la situation économique générale de toute la population, comme émigration des campagnes vers les villes (p. 108, 109).

8. Transformations dans l'état social] et écon[omique] des diverses couches de population, comme par l'octroi de la liberté de coalition, etc. (p. 109). {Les 5 milliards français, n. 29⁴⁸ *ib.*}

Frais dans l'économie individuelle. Dans le travail qui produit de la « valeur », et dans quoi se fondent tous les frais, il faut inclure aussi notamment le « travail » en son acception correcte élargie, selon laquelle il « englobe toutes les activités humaines qui tendent à l'obtention des revenus », donc aussi notamment « le travail intellectuel de la personne qui dirige et l'activité par laquelle le capital est constitué et utilisé », « par suite », fait également partie des « éléments constitutifs des frais » le « gain en capital » qui paie cette activité. « Cette conception est en contradiction avec la théorie de la valeur et des frais et la critique du capital des socialistes » (p. 111).

Notre obscurantiste me prête l'idée que « la plus-value produite par les seuls ouvriers revient de manière indue aux entrepreneurs capitalistes » (n. 3, p. 114). Or je dis exactement le contraire ; à savoir que la production des marchandises devient nécessairement, parvenue à un certain point, production « capitaliste » des marchandises, et que, d'après la loi de la valeur qui la gouverne, la « plus-value » revient de droit au capitaliste et non à l'ouvrier. Plutôt que nous attarder à des sophismes de ce genre, regardons notre *vir obscurus* faire la preuve de ses tendances socialistes de la chaire, lorsqu'il profère la banalité que les

« adversaires inconditionnels des socialistes » « n'aperçoivent pas les cas, à vrai dire fort nombreux, de rapports d'exploitation, dans lesquels les revenus nets ne sont pas correctement (!) distribués, les frais de production par économies individuelles des entreprises sont trop réduits aux dépens des ouvriers (parfois aussi des capitalistes prêteurs) et trop à l'avantage des employeurs » (l. c.).

Revenu national en France et en Angleterre (p. 120, χ - φ).

Le revenu annuel brut pour un peuple :

1. La totalité des biens nouvellement produits dans l'année. Il faut faire entrer en compte les matières premières nationales à concurrence entière de leur valeur ; les objets fabriqués à partir de ces matières et des matières étrangères {pour éviter de compter deux fois les produits bruts} à concurrence du montant de l'accroissement de valeur obtenu par le travail de transformation ; les matières premières et produits semi-finis commercialisés et transportés à concurrence du montant de la hausse de valeur occasionnée par ces opérations.

2. Importation d'argent et de marchandises venant de l'étranger, au titre de rentes, — des droits de créance du pays propre, à l'occasion d'affaires de crédit ou de placements de capitaux opérés par des citoyens du pays propre à l'étranger.

3. Par le biais de l'importation de biens de l'étranger, prise en compte des frais

de transport réellement payés, par les *armateurs nationaux* dans le *commerce extérieur et dans le transit*.

4. *Numéraire ou marchandises importés de l'étranger à titre d'envois à des étrangers séjournant dans le pays propre*.

5. *Importations faites de dons gratuits*, comme dans le cas de tributs que l'étranger paie au pays propre, le *patrimoine d'immigration continue*, et par suite *fortune régulière liée à l'immigration*.

6. *Surplus de valeur lié à l'importation de marchandises et d'argent dans le cadre du commerce international*, {mais à déduire dans ce cas, 1. l'exportation à l'étranger}.

7. *Montant en valeur des utilisations du patrimoine de jouissance usufruitière* (comme de maisons d'habitation, etc. (p. 121, 122).

Pour le *revenu net*, retirer entre autres la part d'« exportation de biens comme paiement du *fret acquis par les armateurs étrangers* » (p. 123). {La chose n'est pas si simple : *prix de production (national) + fret = prix de vente*. Si le pays propre exporte ses propres marchandises sur ses propres bateaux, c'est l'étranger qui paie le fret, si le prix du marché qui a cours à l'étranger, etc.)

« Outre les tributs permanents, il faut aussi tenir compte des paiements réguliers à des *sujets étrangers* résidant à l'étranger (traitements de corruption, comme pour la Perse à l'égard des Grecs, *appointement de savants étrangers* sous Louis XIV, *denier de Saint-Pierre*⁴⁹ » (p. 123, n. 9).

Pourquoi pas les *subsides* que les princes allemands recevaient régulièrement de France et d'Angleterre ?

Comme ces parts naïves *du revenu des personnes privées*, qui sont faites de « prestations de l'Etat et de l'Eglise » (p. 125, note 14).

Evaluations opérées dans le cadre de l'économie individuelle et de l'économie nationale.

La *destruction d'une partie d'une réserve de marchandises*, pour vendre le reste plus cher, est appelée par Cournot, *Rech[erches] sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, 1838, « une véritable création de richesse dans le sens commercial du mot* » (p. 127, n. 3).

Cf., à propos du retrait de leurs *réserves de consommation* aux personnes privées ou, comme l'appelle Wagner, de leur « *capital utile* », en notre période culturelle, notamment à Berlin, p. 128, n. 5, p. 129, n. 8 et 10 : pour cela, trop peu d'argent ou de *capital industriel* propre dans l'affaire de production elle-même, p. 130 et au même endroit, n. 11.

Importance relativement plus grande du commerce extérieur de nos jours, p. 131, n. 13, p. 132, n. 3.

NOTES

NOTES DE LA PREFACE

1. Voir *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Editions sociales, 1972. (N. R.)

2. Voir Préface à la 1^{re} édition allemande de K. MARX : *Misère de la philosophie*, Editions sociales, 1972. (N. R.)

3. En fait, dans les *Notes marginales sur le « Traité d'économie politique »* d'Adolph Wagner (texte que nous publions en annexe) Marx cite cette revue de Tübingen. Il en a probablement pris connaissance à travers l'ouvrage de Wagner. En effet, le passage de cette revue cité dans son texte est repris d'une note de l'ouvrage de Wagner. (N. R.)

4. Voir *Théories sur la plus-value*, Paris, Editions sociales, 1976, t. II, p. 8 et suiv. (N. R.)

5. Voir *Théories* ..., Paris, Editions sociales, 1974, t. I, p. 79. (N. R.)

6. *Ibid.*, p. 82. (N. R.)

7. *Ibid.*, p. 79. (N. R.)

8. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 370-373. (N. R.)

9. *Ibid.*, chap. XXIV, n. 13. (N. R.)

10. Voir *Théories* ..., t. III, en cours d'impression. (N. R.)

11. *Ibid.*

12. *Misère de la philosophie*, *ouv. cité*, p. 58-59. (N. R.)

13. Adolph Wagner. (N. R.)

14. ROSCOE-SCHORLEMMER : *Ausführliches Lehrbuch der Chemie*, Brunswick, 1887, I, p. 13, 18.

15. « Ainsi donc, par la concentration des fortunes entre un petit nombre de propriétaires, le marché intérieur se resserre toujours plus, et l'industrie est toujours plus réduite à chercher ses débouchés dans les marchés étrangers, où de plus grandes révolutions les attendent » (la crise de 1817, dont la description suit immédiatement). (*Nouv. Princ.*, éd. 1819, I, p. 336.)

16. Voir *Théories* ..., t. II, p. 7-120. (N. R.)

17. *Ibid.*, p. 19-25, 63-71, 213-271, 509-562. (N. R.)

18. Voir Livre III du *Capital*, 1^{re} et 2^e section. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE PREMIER

1. Manuscrit II. (N. R.)

2. A partir d'ici, manuscrit VII, commencé le 2 juillet 1878. (N. R.)

3. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 89 et suiv. (N. R.)

4. *Ibid.*, p. 115-135. (N. R.)

5. Les mots en italique, suivis d'un astérisque, sont en français dans le manuscrit. (N. R.)

6. Jusqu'ici, manuscrit VII. A partir d'ici, manuscrit VI. (N. R.)

7. *Qu'il ne se fût*, ajouté d'après la copie d'imprimerie d'Engels. (N. R.)

8. Jusqu'ici, manuscrit VI. A partir d'ici, manuscrit V. (N. R.)

9. Il en est ainsi pour n'importe quel mode de séparation de la valeur-capital et de la plus-value. 10 000 livres de fil recèlent 1 560 livres = 78 l. st. de plus-value ; mais une livre de fil = 1 sh. recèle également 2 496 onces = 1 872* pence de plus-value.

* Dans la copie d'imprimerie d'Engels, on lit : 1 728 ; nous corrigeons d'après le manuscrit de Marx, où Engels a écrit de sa main : 1 872. (N. R.)

10. Dans le manuscrit on trouve ensuite cette phrase : Ce qui les différencie, c'est qu'ils sont des modes différents d'existence du capital. (N. R.)

11. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 115-121. (N. R.)

12. *Ibid.*, p. 151 et suiv. (N. R.)

13. A. TCHOUPROV : *Jéleznodorojnoïé khoziaïstvo* [L'Economie des chemins de fer], Moscou, 1875.

14. *Dans le manuscrit* : et c'est précisément pourquoi elle ne figure que comme chaînon intermédiaire dans la circulation ... (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE II

1. *Dans le manuscrit vient ensuite cette phrase* : Cette fonction est issue du cycle du capital individuel, mais elle n'y entre pas à nouveau. (N. R.)

2. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 165 et suiv. (N. R.)

3. *Dans le manuscrit vient ensuite* : et se vendent ... (N. R.)

4. *Dans le manuscrit vient à la suite* : c'est-à-dire pour la production marchande capitaliste. (N. R.)

5. Le terme « latent » est emprunté à l'idée de chaleur latente en physique, idée à peu près éliminée aujourd'hui par la théorie de la transformation de l'énergie. C'est pourquoi Marx, dans la section III (dont la rédaction est postérieure), emploie le terme de « potentiel », emprunté à l'idée de l'énergie potentielle, ou encore, par analogie avec la vitesse virtuelle de d'Alembert, « capital virtuel ». (F. E.)

6. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 412 et suiv. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE III

1. *Dans le manuscrit on trouve ici un point-virgule. Ensuite vient la phrase* : c'est-à-dire que le produit marchandise qui est porteur de la valeur-capital peut et doit se séparer du surproduit qui renferme la plus-value ... (N. R.)

2. *Dans le manuscrit vient ici le mot* : seulement. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE IV

1. *Dans le manuscrit vient ensuite la phrase* : et tous ses résultats apparaissent comme des conditions préalables. (N. R.)

2. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 89-105. (N. R.)

3. *Nouveaux Principes de l'économie politique*, t. I, Paris, 1819, p. 139-140.

4. *Ibid.*, p. 137.

5. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 83 et suiv. (N. R.)

6. Jusqu'ici, manuscrit V. Le reste du chapitre est une note qui figure dans un cahier de 1877 ou 1878, au milieu d'extraits de livres.

NOTES DU CHAPITRE V

1. A partir d'ici, manuscrit IV. (N. R.)

2. Période de production dans le sens actif du mot. La période de production des moyens de production est ici non pas le temps qu'il faut pour les produire, mais le temps pendant lequel ils participent au procès de production d'un produit-marchandise. (F. E.)

3. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 191 et suiv. (N. R.)

4. *Ibid.*, p. 83 et suiv. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE VI

1. Le passage entre parenthèses provient d'une note à la fin du manuscrit VIII. (N. R.)

2. « Les frais de ce commerce, quoique nécessaires, doivent être regardés comme une dépense onéreuse. » (QUESNEAY : *Analyse du tableau économique*, dans l'édition Daire : *Physiocrates*, I^{re} partie, Paris, 1846, p. 71.) D'après Quesnay, le « profit » qui résulte de la concurrence entre les marchands, cette concurrence qui les oblige « à mettre leur rétribution ou leur gain au rabais ... n'est, rigoureusement parlant, qu'une privation de perte pour le vendeur de la première main et pour l'acheteur-consommateur. Or une privation de perte sur les frais du commerce n'est pas un produit réel, ou un accroît de richesses obtenu par le commerce considéré en lui-même simplement comme échange, indépendamment des frais de transport, ou envisagé conjointement avec les frais de transport » (p. 145-146). « Les frais du commerce sont toujours payés aux dépens des vendeurs des productions qui jouiraient de tout le prix qu'en paient les acheteurs, s'il n'y avait point de frais intermédiaires » (p. 163). « Les propriétaires et les producteurs sont des "salariables", les commerçants sont des "salariables". » (QUESNEAY : *Dialogues sur le commerce et sur les travaux des artisans*, dans l'édition de Daire : *Physiocrates*, I^{re} partie, Paris, 1846, p. 164.)

3. Au moyen âge, nous ne rencontrons la comptabilité agricole que dans les couvents. On a vu cependant (Livre I^{er} [p. 350]) figurer une comptabilité agricole dans les antiques communautés des Indes. La comptabilité s'y détache comme fonction exclusive d'un employé communal. Cette division du travail épargne du temps, de la peine et des dépenses ; mais la production et la comptabilité relative à la production restent aussi distinctes que la cargaison du navire et de son connaissance. En la personne du comptable, c'est une partie de la force de travail de la communauté qui est soustraite à la production, et les frais inhérents à sa fonction sont couverts non par son propre travail, mais par un prélèvement sur le produit commun. Ce qui est vrai du comptable de la communauté indienne l'est également, *mutatis mutandis*, du comptable du capitaliste. (Manuscrit II.)

4. *Dans le manuscrit* : fonctions. (N. R.)

5. « La monnaie qui circule dans un pays est une portion déterminée du capital du pays qu'on soustrait entièrement aux buts productifs pour faciliter ou accroître la productivité du reste : on ne saurait donc, dans une certaine quantité de richesse, adopter l'or comme moyen de circulation, pas plus qu'on ne saurait, sans cette quantité, faire une machine pour faciliter n'importe quelle autre production. » (*Economist*, vol. V, p. 520.)

6. *Dans le manuscrit la phrase continue ainsi* : et, si l'on considère l'ensemble de la société, elles sont de la force de travail dépensée de manière improductive. (N. R.)

7. En 1841, Corbet calcule comme suit les frais de stockage du blé pour une saison de neuf mois : 0,5 % de perte sur la quantité, 3 % d'intérêt sur le prix du blé, 2 % de loyer du magasin, 1 % pour la manutention et le transport, 0,5 % pour le travail de livraison, soit au total 7 %, ou 3 sh. 6 d. le quarter* sur un prix du froment de 50 sh. (Th. CORBET : *An Inquiry into the Causes and Modes of the Wealth of Individuals, etc.*, Londres, 1841). D'après les dépositions de commerçants de Liverpool devant la Commission des chemins de fer, les frais (nets) du stockage du blé, en 1865, ont été mensuellement de 2 d. par quarter, soit 9 à 10 d. par tonne (Royal Commission on Railways, 1867, *Evidence*, p. 19, n° 331).

* Un quarter = 2 hl. 90. (N. R.)

8. *Dans le manuscrit vient ensuite* : mais à celle de la circulation. (N. R.)

9. Livre II, Introduction. [*An Inquiry* ...]

10. La formation d'une provision est si loin de résulter, comme A. Smith se le figure à tort, de la transformation du produit en marchandise et de la provision destinée à la consommation en provision marchande que cette modification de forme cause, dans l'économie du producteur, les crises les plus violentes pendant le passage de la production pour la consommation directe à la production marchande. Aux Indes s'est conservée jusque dans les tout derniers temps « l'habitude de stocker en masse le grain qui se vendait à vil prix dans les années d'abondance » (*Return, Bengal and Orissa Famine*, H. of C., 1867, I, p. 230, n° 74). La guerre civile américaine ayant provoqué une augmentation soudaine de la demande de coton, de jute, etc., il en est résulté, dans beaucoup de régions des Indes, une diminution considérable de la culture du riz, une hausse de ses prix et la vente des vieilles provisions des producteurs.

Il s'y est ajouté, de 1864 à 1866, une exportation, inouïe jusque-là, de riz pour l'Australie, Madagascar, etc. D'où le caractère aigu de la famine de 1866, qui, dans le seul district d'Orissa, fit mourir un million de personnes (*Ibid.*, p. 174, 175, 213, et III; *Papers relating to the Famine in Behar*, p. 32–33, où l'on souligne, parmi les causes de la famine, *the drain of old stock* [drainage de l'ancien stock]. (Manuscrit II. N. R.)

11. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 442 et suiv. (N. R.)

12. C'est ce que Storch appelle circulation factice.

13. Ricardo cite Say, qui considère comme un bienfait du commerce le renchérissement des produits, l'augmentation de leur valeur par les frais de transport. « Le commerce, dit Say, nous permet d'aller chercher une marchandise dans les lieux où elle existe et de la transporter dans d'autres où on la consomme. Il nous donne donc les moyens d'accroître la valeur d'une marchandise de toute la différence entre les prix courants de ces différentes localités. » Là-dessus Ricardo observe : « Fort bien, mais comment la valeur additionnelle est-elle donnée à la marchandise ? En ajoutant aux frais de production d'abord les dépenses de transport, puis le profit réalisé sur le capital avancé par le commerçant. Si la marchandise a davantage de valeur, c'est pour la même raison qui fait que n'importe quelle autre peut prendre davantage de valeur : parce qu'on dépense davantage de travail pour sa production et son transport avant qu'elle ne soit achetée par le consommateur. On aurait tort de donner cela comme un des avantages du commerce. » (RICARDO : *Principles of Political Economy*, 3^e édit., Londres, 1821, p. 309–310.)

14. Dans le manuscrit, la phrase continue par : et en raison inverse de sa valeur. (N. R.)

15. *Royal Commission of Railways*, p. 31, n° 630.

NOTES DU CHAPITRE VII

1. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 403. (N. R.)

2. S. P. NEWMAN : *Elements of Political Economy*, Andover and New York, p. 81.

3. Th. CHALMERS : *On Political Economy*, 2^e édit., Londres, 1832, p. 84 et suiv.

NOTES DU CHAPITRE VIII

1. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 153 et suiv. (N. R.)

2. *Ibid.*, p. 136–138. (N. R.)

3. C'est à cause de la difficulté que comporte la définition du capital fixe et du capital circulant que M. Lorenz Stein estime cette distinction simplement destinée à faciliter l'exposé.

4. Jusqu'ici, manuscrit IV. A partir d'ici, manuscrit II. (N. R.)

5. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 136–150. (N. R.)

6. Les citations marquées R. C. sont prises dans *Royal Commission on Railways, Minutes of Evidence taken before the Commissioners. Presented to both Houses of Parliament*, London, 1867. Les questions et réponses sont numérotées ; nous donnons ici les numéros.

7. R. P. WILLIAMS : *On the Maintenance of Permanent Way*, conférence faite à l'Institute of Civil Engineers, automne 1867.

8. LARDNER : *Railway Economy*.

9. W. B. ADAMS : *Roads and Rails*, Londres, 1862.

10. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 156. (N. R.)

11. *Ibid.*, p. 288. (N. R.)

12. W. A. HOLDSWORTH, Barrister at Law (avocat) : *The Law of Landlord and Tenant*, Londres, 1857, p. 96.

13. HOLDSWORTH : *Law of Landlord and Tenant*, p. 90–91.

14. LARDNER : *Railway Economy*, p. 40.

15. Captain FITZMAURICE : *Committee of Inquiry on Caledonian Railway*, reproduit dans la *Money Market Review*, 1867.

16. KIRCHHOFF : *Handbuch der landwirtschaftlichen Betriebslehre*, Dessau, 1852, p. 137.

17. T. GOOCH, Chairman of Great Western Railway Co., R.C. n° 17327–17329.

18. 17784.

19. 17790.

20. 17823, Archibald STURROCK, Locomotive Superintendent of Great Northern Railway, R. C., 1867.

21. LARDNER : *Railway Economy*, p. 116.

22. *Ibid.*, p. 38–39.

23. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 105–108. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE IX

1. « La production urbaine se rattache à l'alternance des jours, la production rurale à l'alternance des années. » (Adam H. MULLER : *Die Elemente der Staatskunst*, Berlin, 1809, III, p. 178.) Telle est la conception naïve que les romantiques se font de l'industrie et de l'agriculture.

2. SCROPE : *Political Economy*, édité par Alonso Potter, New York, 1841, p. 141–142.

3. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 113. (N. R.)

4. Voir ci-dessus p. 120–126. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE X

1. Toutes les citations de Smith sont données en anglais par Marx, dans son manuscrit. Nous en donnons directement la version française. (N. R.)

2. Voir, pour QUESNAY, l'*Analyse du tableau économique (Physiocrates*, Edition Daire, 1^{re} partie, Paris, 1846). On y lit, par exemple : « Les avances annuelles consistent dans les dépenses qui se font annuellement pour le travail de la culture ; ces avances doivent être distinguées des avances primitives qui forment le fonds de l'établissement de la culture » (p. 59). Chez les physiocrates plus récents, les avances sont parfois désignées déjà franchement comme capital : « Capital ou avances », DUPONT DE NEMOURS : *Maximes du Dr Quesnay*, etc. (Daire, *Physiocrates*, 1^{re} partie, p. 391) ; puis Le Trosne : « Au moyen de la durée plus ou moins grande des ouvrages de main-d'œuvre, une nation possède un fonds considérable de richesses indépendant de sa reproduction annuelle, qui forme un capital accumulé de longue main et originairement payé avec les productions, qui s'entretiennent et s'augmentent toujours. » (Daire, 2^e partie, p. 928). Turgot emploie déjà plus régulièrement le mot capital au lieu d'avances et identifie encore davantage les avances des manufacturiers avec celles des fermiers (TURGOT : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, 1766).

3. *Wealth of Nations*, livre II, chap. premier, p. 189, Edit. Aberdeen, 1848.

4. *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 154. (N. R.)

5. *Ibid.*, p. 138–141. (N. R.)

6. *Ibid.*, p. 408. (N. R.)

7. Dans le manuscrit vient ensuite : ou pour l'entrepreneur qui, selon des principes commerciaux, construit des voies ferrées et des ponts. (N. R.)

8. Voir ci-dessus p. 181. (N. R.)

9. On peut voir jusqu'à quel point A. Smith s'est interdit à lui-même de comprendre le rôle de la force de travail dans le procès de mise en valeur, quand on lit la proposition suivante où, à la façon des physiocrates, il assimile le travail des ouvriers à celui du bétail : « Ce sont non seulement ses valets de ferme (les valets du fermier), mais ses bestiaux de labour et de charroi qui sont autant d'ouvriers productifs. » (Livre II, chap. V, p. 243.)

NOTES DU CHAPITRE XI

1. Pour ce chapitre, Marx avait donné en note, dans son manuscrit, le texte original de Ricardo. (N. R.)
2. RICARDO : *Principles of Political Economy*, p. 25.
3. *Ibid.*
4. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 442 et suiv. (N. R.)
5. Dans le manuscrit, la phrase continue comme suit : contre de la force de travail, une valeur contre ... (N. R.)
6. Dans le manuscrit vient ensuite : doués d'une vie plus courte ... (N. R.)
7. RICARDO : *Principles, etc.*, p. 26.
8. *Elements of Political Economy*, p. 31–32.
9. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 138–141. (N. R.)
10. RICARDO : *Principles, etc.*, p. 25.
11. *Observations on the Circumstances which influence the Condition of the Labouring Classes of Society*, Londres, 1817. (Voir la citation d'un passage qui correspond à ceci, L. I^{er}, [p. 453–454].)
12. RICARDO : *Principles, etc.*, p. 26–27.

NOTES DU CHAPITRE XII

1. Tiré du *Report from the Select Committee on Bank Acts*, Part. I, 1857. *Evidence*, Questions 5 413–18, 5 435–36.
2. W. Walter GOOD : *Political, Agricultural and Commercial Fallacies*, Londres, 1866, p. 325.
3. *Ibid.*, p. 11–12.
4. *Return, East India. Madras and Orissa Famine*, n° 4, p. 44.
5. Lois de Manou ; recueil de lois religieuses, morales et sociales de l'Inde antique. La tradition brahmanique l'attribue au Manou. (N. R.)
6. LAVERGNE : *The Rural Economy of England, etc.*, 1855, p. 20.

NOTES DU CHAPITRE XIII

1. J. G. COURCELLE-SENEUIL : *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles*, Paris, 1857, 2^e édition, [p. 49].
2. F. КИРЧНОВ : *Handbuch der landwirtschaftlichen Betriebslehre*, Dessau, 1852, p. 160.
3. Abrégé d'après les *Reports by H. M. Secretaries of Embassy and Legation, on the Manufactures, Commerce, etc.*, n° 8, 1865, p. 86–87.
4. Thomas HODGSKIN : *Popular Political Economy*, Londres, 1827, p. 147, note.
5. Emile de LAVELEYE : *Essais sur l'économie rurale de la Belgique*, Paris, 1863, p. 45, 46, 48.
6. КИРЧНОВ, p. 58.
7. *Ibid.*, p. 292.
8. *Ibid.*, p. 300.
9. *Ibid.*, p. 301.
10. C'est exactement ce qui est dit !
11. КИРЧНОВ, p. 117–118.

NOTES DU CHAPITRE XIV

1. Voir p. 132. (N. R.)
2. *London Economist*, 16 juin 1866.

3. *Ibid.*, 30 juin 1866.
4. *Ibid.*, 7 juillet 1866.
5. Voir p. 124. (N. R.)
6. КИРЧНОВ, p. 302.

NOTES DU CHAPITRE XV

1. Les semaines appartenant à la seconde année de rotation sont entre parenthèses.
2. Dans son édition du second Livre du *Capital*, Kautsky a « corrigé » ce tableau, en alléguant de la « grande fatigue » de Marx et une « faute d'inattention » d'Engels. La vérité est qu'il n'a pas compris ce tableau. En voici le sens : à la fin de la période de travail du capital II, les 400 l. st. du capital I n'ont pas encore reflué de la sphère de circulation. Pour éviter l'interruption qui en résulterait dans le procès de production, il faut nécessairement mettre en jeu, dans la neuvième semaine, un capital additionnel de 100 l. st. (capital III), qui inaugure une nouvelle période de travail ; à la fin de la neuvième semaine, les 400 l. st. du capital I rentrent de la circulation. Sur cette somme, 300 l. st. peuvent encore être utilisées pour le reste de la deuxième période de travail du capital (semaine 10 à 12), tandis que 100 l. st. sont libérées. Celles-ci trouvent leur emploi dans la deuxième période de travail du capital (13^e semaine) où la rotation se fait de la même manière. Le capital III a donc pour seule mission d'empêcher les interruptions dans le procès de travail ; il ne peut donc pas jouer de rôle indépendant. Si l'on considère le procès dans son mouvement total, on voit apparaître l'entrelacement des capitaux dont parle Marx. C'est ce qui explique cette façon particulière d'écrire : 9, 10–12, etc. (N. R.)
3. Dans le manuscrit vient ici : du temps de circulation et, par suite (N. R.)
4. Dans le manuscrit vient ici : sous la forme de capital-argent ... (N. R.)
5. Dans le manuscrit vient ici : pour les éléments circulants du capital productif, c'est-à-dire ... (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE XVI

1. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 115–135. (N. R.)
2. *Ibid.*, p. 403–411. (N. R.)
3. *Ibid.*, p. 403–404. (N. R.)
4. A cet endroit du manuscrit se trouve la note suivante, que Marx se proposait de développer plus tard : « Contradiction dans le mode de production capitaliste : les ouvriers, en tant qu'acheteurs de marchandises, sont importants pour le marché. Mais à les considérer comme vendeurs de leur marchandise – la force de travail – la société capitaliste tend à les réduire au minimum du prix. – Autre contradiction : les époques où la production capitaliste met en œuvre toutes ses virtualités se révèlent régulièrement comme des époques de surproduction, parce que les virtualités de production ne peuvent jamais être utilisées suffisamment pour qu'il y ait non seulement production, mais encore réalisation d'une plus grande somme de valeur. Au contraire, la vente des marchandises, la réalisation du capital-marchandise et, par conséquent aussi de la plus-value, est limitée non par les besoins de consommation de la société en général, mais par les besoins de consommation d'une société dont la grande majorité est toujours pauvre et condamnée à toujours le rester. Mais ceci trouvera sa place dans la section suivante. »

NOTES DU CHAPITRE XVII

1. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 412–418. (N. R.)
2. William THOMPSON : *Inquiry into the Principles of the Distribution of Wealth*, Londres, 1850, p. 453. – La première édition de cet ouvrage date de 1824.

3. *Ibid.*, p. 440-443.
4. *Le Capital*, L. I^{er}, p. 111 et suiv. (N. R.)
5. *Ibid.*, p. 111 et suiv. (N. R.)
6. *Ibid.*, p. 89-96. (N. R.)
7. *Ibid.*, p. 96. (N. R.)
8. Tout en confondant encore les deux phénomènes, les physiocrates sont les premiers à souligner le retour de l'argent à son point de départ comme forme essentielle de la circulation du capital, comme forme de la circulation servant d'intermédiaire à la reproduction. « Jetez les yeux sur le *Tableau économique*, vous verrez que la classe productive donne l'argent avec lequel les autres classes viennent lui acheter des productions, et qu'elles lui rendent cet argent en revenant l'année suivante faire chez elle les mêmes achats... Vous ne voyez donc ici d'autre cercle que celui de la dépense suivie de la reproduction, et de la reproduction suivie de la dépense; cercle qui est parcouru par la circulation de l'argent qui mesure la dépense et la reproduction. » (QUESNAY : *Dialogues sur le commerce et sur les travaux des artisans*, chez Daire : *Physiocrates*, I, p. 208). — « C'est cette avance et cette rentrée continue des capitaux qu'on doit appeler la circulation de l'argent, cette circulation utile et féconde qui anime tous les travaux de la société, qui entretient le mouvement et la vie dans le corps politique et qu'on a grande raison de comparer à la circulation du sang dans le corps animal. » (TURGOT : *Réflexions, etc.*, Ed. Daire, I, p. 45.)
9. K. MARX : *Contribution à la critique de l'économie politique*, [p. 91-92]. Le terme « monnaie », par opposition à l'argent, sert ici à désigner l'argent faisant fonction de simple moyen de circulation par opposition à ses autres fonctions.

NOTES DU CHAPITRE XVIII

1. Manuscrit II. (N. R.)
2. *Dans le manuscrit vient ensuite* : et le laps de temps pour lequel elle est faite. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE XIX

1. Début du manuscrit VIII. (N. R.)
2. *Le Capital*, L. I^{er}, chapitre XXIV/2, [p. 420], note. Voici la traduction de cette note qui n'existe pas dans l'édition française :
« A maints égards dans sa présentation du procès de reproduction, donc aussi d'accumulation, non seulement A. Smith n'a fait aucun progrès sur ses devanciers, en particulier les physiocrates, mais il marque sur eux un recul incontestable. A son illusion, mentionnée dans le texte, se rattache ce dogme vraiment fabuleux qu'il a également légué à l'économie politique, à savoir que le *prix des marchandises* se compose de salire, de profit (l'intérêt y est inclus) et de rente foncière, en d'autres termes uniquement de *salire et de plus-value*. Partant de là, Storch a au moins la naïveté d'avouer que : "il est impossible de résoudre le prix nécessaire dans ses éléments les plus simples" (STORCH : *Cours d'économie politique*, édité de Pétersbourg, 1815, livre II, p. 141, note). La belle science économique que celle qui déclare impossible de résoudre le prix des marchandises dans ses éléments les plus simples ! On trouvera la discussion plus détaillée de ce point dans la section 3 du livre II et dans la section 7 du livre III. »
3. Sur ce point aussi, quelques physiocrates, surtout Turgot, lui avaient frayé la voie. Celui-ci emploie déjà plus fréquemment que Quesnay et les autres physiocrates le mot de capital pour avances et assimile encore plus les avances ou capitaux des manufacturiers à ceux des fermiers. Par exemple : « Comme eux [les entrepreneurs de fabrique], ils [les fermiers, c'est-à-dire les fermiers capitalistes] doivent recueillir, outre la rentrée de leurs capitaux, etc. » (TURGOT, *Œuvres*, Edition Daire, Paris, 1844, t. I, p. 40.)
4. Afin que le lecteur ne se méprenne pas sur le sens de cette phrase : « Le prix de la très

- grande majorité des marchandises », voici comment A. Smith lui-même explique cette expression. Par exemple, dans le prix du poisson de mer n'entre pas de rente, mais seulement du salaire et du profit ; dans le prix des *Scotch pebbles* (cailloux d'Ecosse) n'entre que le salaire : « Dans certaines régions d'Ecosse, de pauvres gens font métier de ramasser sur la grève de petites pierres multicolores connues sous le nom de cailloux d'Ecosse. Le prix que les lapidaires leur en donnent ne se compose que de leur salaire, ni la rente foncière ni le profit n'en constituant la moindre partie. »
5. Je reproduis cette phrase mot à mot, telle qu'elle est dans le manuscrit, bien que, dans son contexte actuel, elle semble contredire et ce qui précède et ce qui suit immédiatement. Cette contradiction apparente se résoudra plus loin, au § 4 : Capital et revenu chez A. Smith. (F. E.)
 6. Nous ne tenons ici nul compte de ce qu'Adam a été particulièrement malheureux dans le choix de son exemple. La valeur du grain ne peut être résolue en salaire, profit et rente qu'en présentant la nourriture consommée par les bêtes de travail comme leur salaire et les bêtes de travail elles-mêmes comme des travailleurs salariés, d'où de son côté le travailleur salarié comme une bête de somme [additif tiré du manuscrit II].
 7. D'ici à la fin du chapitre, additif tiré du manuscrit II. (N. R.)
 8. STORCH : *Cours d'économie politique*, Pétersbourg, 1815, II, p. 141.
- NOTES DU CHAPITRE XX
1. Tiré du manuscrit II. (N. R.)
 2. *Dans le manuscrit* : production, ou encore. (N. R.)
 3. *Dans le manuscrit vient ici* : puisqu'elle est reproduction du monde des marchandises. (N. R.)
 4. *Dans le manuscrit vient ensuite* : et en nature. (N. R.)
 5. Tiré du manuscrit VIII. (N. R.)
 6. Pour l'essentiel, d'après le manuscrit II. Le schéma est tiré du manuscrit VIII. (N. R.)
 7. A partir d'ici, de nouveau d'après le manuscrit VIII. (N. R.)
 8. A l'intention d'éventuels adeptes de la théorie des crises de Rodbertus. (F. E.)
 9. L'exposé diffère ici un peu de ce qui a été indiqué plus haut (cf. [p. 350]). Alors, I lui aussi mettait en circulation une somme indépendante de 500 l. st. Ici, c'est II seul qui fournit l'argent complémentaire pour la circulation. Mais ceci ne change rien au résultat final. (F. E.)
 10. A partir d'ici, extrait du manuscrit II. (N. R.)
 11. Sur l'épreuve d'Engels : force de travail ; corrigé d'après la première édition. (N. R.)
 12. *Dans le manuscrit vient ensuite* : d'une forme naturelle définie. (N. R.)
 13. *Dans le manuscrit vient ensuite* : dont les moyens de consommation peuvent ne représenter que 2000, et... (N. R.)
 14. A partir d'ici, manuscrit VIII. (N. R.)
 15. « Quand le sauvage fabrique des arcs, il exerce une industrie, mais il ne pratique pas l'abstinence. » (SENIOR : *Principes fondamentaux de l'économie politique*, traduits par Arrivabene, Paris, 1836, p. 342.) « Plus la société marche en avant, plus elle exige d'abstinence. » (*Ibidem*, p. 342) — voir *Le Capital*, Livre premier, chapitre XXIV, 3, [p. 424-425].
 16. E. B. TYLOR : *Etudes sur la préhistoire de l'humanité*, traduites par H. Muller, Leipzig, sans date, p. 240.
 17. Voir ci-dessous, p. 421-428.
 18. Ces chiffres ne concordent pas avec les hypothèses antérieures. Ceci est sans importance, puisqu'il ne s'agit que de rapports de valeur. (F. E.)
 19. Ad. SOETBEER : *Edelmetall Produktion*, Gotha, 1879.
 20. « Une quantité considérable d'or brut (*gold bullion*) est portée directement par les chercheurs d'or à la Monnaie de San Francisco. » (*Reports of H. M. Secretaries of Embassy and Legation*, 1879, 3^e partie, p. 337.)

21. L'étude de l'échange d'or nouvellement produit à l'intérieur du capital constant de la section I ne se trouve pas dans le manuscrit. (F. E.)
22. Dans le manuscrit vient ensuite : fonctionne en qualité de capital-argent, l'autre partie... (N. R.)
23. Tiré du manuscrit II. (N. R.)
24. Personnage d'un roman de Fritz Reuter. (N. R.)
25. *Armut* est le terme allemand signifiant pauvreté. (N. R.)

NOTES DU CHAPITRE XXI

1. A partir d'ici et jusqu'à la fin, manuscrit VIII. (N. R.)
2. Vient ici dans le manuscrit : des éléments constitutifs du capital, par exemple... (N. R.)
3. Vient ici dans le manuscrit : de la reproduction. (N. R.)
4. Dans le manuscrit vient ensuite : en argent. (N. R.)
5. Ceci met fin, une fois pour toutes, à la dispute entre James Mill et S. Bailey sur l'accumulation du capital. Elle fut commentée, d'un point de vue différent, au Livre premier (chap. XXIV, 5 [n. 59 et n. 61]). Il s'agit de la querelle sur les possibilités d'extension de l'action du capital industriel à grandeur constante. Il faudra y revenir plus tard.
6. Paiement des ouvriers en marchandises. (N. R.)

NOTES DE L'ANNEXE

1. Les Notes marginales sur le « *Traité d'économie politique* » d'Adolph Wagner ont été écrites dans la deuxième moitié de l'année 1879 et jusqu'en novembre 1880 à Londres. Elles se trouvent dans un cahier d'extraits daté de 1879-1881. Les remarques critiques de Marx portent sur l'ouvrage d'Adolph Wagner *Allgemeine oder theoretische Volkswirtschaftslehre. Erster Theil. Grundlegung* [Economie politique générale ou théorique. Première partie. Principes], 2^e éd., revue et corrigée. Leipzig et Heidelberg 1879, paru comme premier volume d'un traité d'économie politique. Marx, dans ces notes, s'attache principalement à la position de Wagner sur sa propre théorie de la valeur, telle qu'elle est développée dans *Le Capital*. (N. R.)
2. Pour la traduction du texte de Wagner, nous nous sommes efforcés de reprendre la traduction établie par Léon Pollack, parue sous le titre : *Traité d'économie politique du Dr. Adolph Wagner et du Dr. Erwin Nasse*, Paris, 1904, ceci pour deux raisons : d'une part, le lecteur qui voudra se reporter au livre de Wagner s'y retrouvera plus facilement ; d'autre part, le français quelque peu vieilli de Pollack nous paraissait s'harmoniser avec l'allemand également daté de Wagner et évitait de trop tirer le texte de celui-ci vers Marx ou vers nous. Tout cela n'est pas allé sans difficultés. Premièrement, le texte de référence de Marx et celui de Pollack, parus à des dates différentes, diffèrent sensiblement. Deuxièmement, la traduction de Pollack se lit facilement, mais elle est souvent très libre ; parfois elle s'écarte tellement de la lettre du texte que nous avons dû soit corriger certains points par des notes, soit lui substituer carrément une traduction plus littérale, surtout dans les cas où Marx, dans son commentaire, joue sur les mots des citations de Wagner. (N. R.)
3. Ici, et dans la suite du texte, les crochets utilisés par Marx lui-même sont transcrits par des accolades. (N. R.)
4. Pollack traduit ici par momentané le terme *gegenständlich* (objectif). (N. R.)
5. Pollack traduit ici par les termes français : richesse et patrimoine le même terme allemand *Vermögen*. (N. R.)
6. Mot à mot, le texte allemand dit : « à savoir le patrimoine administratif qui contribue aussi à la réalisation des prestations de l'Etat et le patrimoine financier qui est utilisé par l'Etat pour l'acquisition de revenus, comme moyens de réaliser ses prestations. » (N. R.)

7. *Hauptgeld*, mot à mot : argent principal ; le mot allemand *Haupt* a le même sens et vient de la même racine que le mot latin *caput, capitis* (tête) dont est dérivé le mot capital. (N. R.)
8. La page citée renvoie ici à la 2^e édition du Livre premier du *Capital*, Hambourg, 1872. Pour la première partie de cette citation, voir *Le Capital*, L. 1^{er}, p. 43 de la présente édition. La seconde phrase ne figure pas dans la traduction française de Joseph Roy, nous l'avons traduite en partant du texte de la 2^e édition allemande du *Capital* (voir MEW, t. 23, p. 53). (N. R.)
9. Du fait que Marx joue ensuite sur les termes de cette citation, nous avons, ici, pris le parti de traduire mot à mot le texte de Wagner, cité par Marx. La traduction originale de Pollack est la suivante : « Tant qu'une telle démonstration ne sera pas faite (...), l'intérêt du capital sera (...) un élément constitutif de la valeur, et non pas une soustraction, un vol au détriment de l'ouvrier, comme le comprennent les socialistes. » (N. R.)
10. Les deux ouvrages mentionnés de Schäffle sont : *Die Quintessenz des Socialismus*, paru anonymement à Gotha en 1875, et *Bau und Lebendes socialen Körpers*, Tübingen, 1878. (N. R.)
11. Marx dit *bürgerliche Verhältnisse*. (N. R.)
12. Dans le manuscrit : le prix du blé. (N. R.)
13. Pollack traduit ici *schlechthin* par : en tant que telle ; dans la suite du texte, nous traduirons par : tout court. (N. R.)
14. Marx va jouer pendant plusieurs pages sur les termes de cette citation, nous la traduisons donc aussi littéralement que possible. La traduction de Pollack était la suivante : « L'homme [...] est naturellement porté à prendre bien clairement conscience du rapport existant entre ses besoins et les biens intérieurs et extérieurs. Cela se fait par l'estimation (estimation de valeur), autrement dit, par l'attribution aux choses du monde extérieur d'une certaine valeur et par la mesure de cette valeur. » (N. R.)
15. En allemand valeur et valence sont exprimés par le même mot : *Wert*. (N. R.)
16. La référence de page se rapporte au livre de Rau : *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*. Chez Wagner, ce passage se trouve à la page 46 de l'édition citée par Marx. (N. R.)
17. Cette expression traduit : *der Mensch als bedürftiges Wesen*, c'est-à-dire l'homme en tant qu'être de besoin. (N. R.)
18. Jeu de mots impossible à rendre en français, alors qu'il l'était pour prix et priser. En effet, le mot allemand signifiant trésor (*Schatz*) est la racine même du mot que nous traduisons par estimer (*schätzen*). (N. R.)
19. Encore un jeu de mots : le mot allemand *ableiten* signifie à la fois déduire et détourner, distraire, faire diversion ; *Ableitung* signifiant déduction et diversion. (N. R.)
20. Jeu de mots : Wagner emploie le verbe *sich entwickeln* (se développer) ; Marx précise en utilisant un verbe de la même racine, *sich verwickeln* (s'embrouiller). (N. R.)
21. Marx dit ici *Begriff*, reprenant le mot traduit dans la citation précédente de Wagner par : notion. D'une manière générale, quand le mot *Begriff* se présente dans le texte de Wagner, nous avons maintenu la traduction de Pollack qui est notion. Mais dans les passages qui sont de la plume de Marx, nous avons rétabli la traduction habituelle de concept. (N. R.)
22. Jeu de mots : les verbes *anknüpfen* (rattacher) et *aufknüpfen* (pendre un homme) ne diffèrent que par la particule initiale. (N. R.)
23. Pour permettre une meilleure compréhension de la suite du texte de Marx, nous traduisons à nouveau littéralement le texte de Wagner, depuis ici. La traduction originale de Pollack est la suivante : « Objectivement le mot valeur s'applique aux valeurs, puis aux biens mêmes ayant une valeur, de sorte que bien et valeur, biens et valeurs deviennent des idées essentielles identiques. » (N. R.)
24. *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, revue libérale, politico-économique, qui parut, avec des interruptions, de 1844 à 1943, à Tübingen. La lettre de Rodbertus a été publiée dans le volume 34 de la revue, dans un article de Wagner. (N. R.)
25. Marx dit *Gebrauchsding*. Dans sa traduction du Livre 1^{er} du *Capital*, Roy traduit *Gebrauchsgegenstand* par : objet d'utilité. (Voir, par ex., *Le Capital*, Livre 1^{er}, p. 60.) (N. R.)

26. Voir *Le Capital*, Livre I^{er}, p.60. Voir également note 8. (N. R.)
27. Marx utilise ici *Gestalt*. (N. R.)
28. La note évoquée ici par Marx se trouve dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales, 1972, p. 8, note 1. (N. R.)
29. Dans le manuscrit : produit. (N. R.)
30. Voir *Le Capital*, Livre I^{er}, p. 45. La première partie de la phrase a été légèrement modifiée dans l'édition française. Voir également note 8. (N. R.)
31. Goethe : *Faust*, I^{er} partie. Paroles de Méphistophélès. (N. R.)
32. Jeu de mots : contenu et traitement sont exprimés par le même mot allemand *Gehalt*. (N. R.)
33. Dans ce paragraphe, nous sommes obligés de bouleverser les équivalences que nous nous étions efforcés de préserver entre l'allemand et le français. Par exemple, nous traduisons par : apprécier le verbe *würdigen* qui a la même racine que *würdig* (digne), mais qui a le plus souvent le sens de : porter un jugement critique sur. (N. R.)
34. Marx souligne la racine *vurdh*, puisqu'elle va dans la direction de *Würde*. Le doublet : *veordh*, *vurdh* annonce donc l'équivalence qu'il s'agit de mettre au jour entre *Wert* et *Würde*. (N. R.)
35. Ce qui fait problème pour affirmer l'identité étymologique de *Wert* et *Würde* est le consonnantisme différent à la fin du radical (t et d). Pour comprendre la portée de l'analyse exposée ici, il faut savoir qu'en allemand moderne l'opposition phonétique entre les occlusives sonores b—d—g et les occlusives sourdes p—t—k est neutralisée en fin de mot ; c'est-à-dire que toutes les occlusives sont prononcées sourdes ; mais la graphie ne rend pas compte de cette neutralisation. En moyen-haut allemand, la règle phonétique était la même, mais elle était transcrite dans la graphie. Ainsi, on passe par exemple du moyen-haut allemand *der tac, des tages*, au nouveau-haut allemand *der Tag, des Tages*. L'évolution graphique et phonétique de *Wert* est donc exceptionnelle ; Marx dit « inorganique ». (N. R.)
36. Nous traduisons à nouveau littéralement cette phrase de Wagner, afin de permettre au lecteur de mieux saisir le commentaire de Marx qui suit. La traduction de Pollack était la suivante : « La valeur d'usage individuelle dépend de l'individu et de ses besoins, en dehors de toute considération d'organisation sociale. » (N. R.)
37. Voir *Le Capital*, Livre I^{er}, p. 141. Voir également note 8. (N. R.)
38. Jeu de mots : Marx utilise le verbe *stehen* et l'adjectif *ständisch*. *Stehen* qui évoque l'idée de stabilité, de stagnation a la même racine que *ständisch* qui renvoie à une société divisée en « états » (au sens féodal du terme : états généraux, tiers état). (N. R.)
39. Marx fait allusion ici à un personnage du *Faust* de Goethe qui s'appelle aussi Wagner et qui est, à la fois, le disciple et le serviteur de Faust, son *famulus*. Notons que Marx joue dans les lignes qui suivent sur la terminaison en -us de Rodbertus (Faustus, Wagnerus, Rodbertus, famulus). (N. R.)
40. Marx dit : als *gegenständlicher* Charakter (comme caractère *objectif*) et der ihr selbst *sachlich* zukommt (qui lui revient à elle-même *objectivement*). (N. R.)
41. Dans le texte de Wagner cité par Marx il est dit *Berichtigung* (rectification). (N. R.)
42. Dans le texte allemand : *Einzelwirtschaft*, terme clé chez Wagner que Pollack traduit par : économie ou par : économie individuelle. Dans la suite du texte, nous reprendrons cette traduction, mais il est clair que ce terme désigne en fait une unité économique ou une branche de production, comme Marx lui-même le précise un peu plus loin. (N. R.)
43. Dans ce paragraphe, Marx reprend le concept de *Stoffwechsel* qu'il a utilisé dans *Le Capital*. Le traducteur de Wagner a choisi : changement pour *Wechsel*. Roy, dans sa traduction du Livre I^{er} du *Capital*, a traduit *Stoffwechsel* par : permutation de matière, nous avons préféré : métabolisme de la matière. (N. R.)
44. Voir *Le Capital*, Livre I^{er}, p.92. Voir également note 8. (N. R.)
45. Dans le manuscrit : ce dernier est dominant ... le premier ... (N. R.)
46. A partir de ce point, et pour la suite du texte, Marx cite pour l'essentiel le texte de Wagner — sans le préciser en ouvrant et fermant des guillemets. Nous avons donc largement utilisé la traduction de Pollack.

47. Gagner de l'argent se dit littéralement en allemand mériter de l'argent (*verdienen*). (N. R.)
48. Allusion aux milliards que la France devait payer à l'Allemagne après la guerre de 1870—1871 (traité de Francfort du 10 mai 1871). (N. R.)
49. A l'origine, contribution prélevée sur leurs sujets par les princes chrétiens, pour être envoyée au pape. (N. R.)

INDEX DES MATIÈRES

A

- Abstinence.** - 54, 384.
- Abstraction (abstrait).** - 460, 473.
- Accumulation**
- I. Conditions. - 22, 53, 70, 71, 88, 97, 107, 135, 281-282.
- dans la section I. - 431-439, 443-444.
- dans la section II. - 440-458.
- représentation schématique. - 443-458.
- II. — et reproduction. - 59, 70-74, 87-88, 150, 159, 280-284, 301-306, 429-458.
- III. — d'argent. - 74-77, 107, 159, 281-282, 303-304, 414.
- IV. — apparente. - 111-112, 130, 281-282.
(voir Reproduction).
- Achat.** - 112-118, 144-145, 164, 171, 217-224, 443.
- I. — et vente des marchandises. - 65-66, 115.
- II. — spéculatifs. - 222-223.
(voir Vente).
- Action (activité).** - 466.
- Actions.** - 203, 255, 305, 452.
- Agriculture.** - 88, 94, 108, 118, 125, 135, 142, 151, 165-166, 169, 174, 185, 205, 210-212, 281, 326, 421, 489 IX n.1.
- I. Capital fixe dans l'—. - 140, 142, 156.
- II. — et temps de travail. - 209-216.
- III. Physiocrates et —. - 315.
- Amérique.** 126, 209, 487 VI n. 10.
- Amortissement (fonds d').** - 158-159.
- Analyse (méthode analytique).** - 472, 473.
- Anarchie (de la production capitaliste).** - 151, 411. (voir Crise).
- Angleterre.** - 126, 151, 205, 278-279.
- I. Régime des locations. - 154-155.
- II. Compagnies de chemins de fer. - 156-159.
- III. Industrie du bâtiment. - 203-204.
- Antiquité.** - 116, 123.
- Appropriation (procès d').** - 466.
- Argent**
- I. Monnaie. - 21-22, 29, 65, 69, 100, 462, 464, 483.
- II. — et marchandise. - 45, 53, 292, 415.
- *Conversion de la marchandise en —.* - 27, 31, 35, 39-47, 58, 61, 62, 76-77, 97-98, 101, 110, 115, 122, 143.
- *Conversion de l'— en marchandise.* - 27-35, 47, 61, 62, 64-65, 101, 110, 115.
- III. — et capital
1. Fonction capital. - 21, 32-33, 78, 315.
2. — et production capitaliste. - 30-32, 52, 53, 72, 430.
3. Avance. - 52, 313-314.
- *chez les physiocrates.* - 165.
4. — et formes du capital. - 76, 178, 349, 385, 394, 395, 398.
5. — et plus-value. - 289-294.
- IV. — et travail. - 30, 332.
- V. Circulation. - 101, 120, 250, 292-295, 300, 350-352, 362, 389-390, 398, 401, 405.
- VI. Accumulation. - 74-76, 159, 281, 296, 305-306, 414.
- *Thésaurisation.* - 438.
- Armée industrielle de réserve.** - 277, 360, 439.
- Assurance.** - 121, 155, 319.

Australie. - 487 VI n. 10.

Avance

- I. Nature. - 202-203, 205, 214, 270.
 - II. Capitaux avancés. - 201-202.
 - III. - du capital circulant. - 145, 160, 259.
 - IV. - et rotation. - 204, 225-257, 275-276.
 - V. - d'argent. - 52, 64, 275, 313-314.
 - VI. - et force de travail. - 331-332.
 - VII. - et plus-value. - 350-351, 367-368.
- (voir Argent.)

B

- Banque (banquier).** - 11, 76, 107, 220, 279, 362, 425-426.
- Balance commerciale.** - 279.
- Basse-Ecosse.** - 103.
- Bateaux à vapeur.** - 154, 184, 204, 208.
- Bâtiment (industrie du).** - 203-204.
- Besoins.** - 459, 460, 465, 466, 472, 476.
- Bétail.** - 151, 174-175, 199, 205-206, 211.
- *en tant que capital fixe ou circulant.* - 140, 142, 174-175, 177.
- *assimilation des ouvriers au --.* - 316, 489 X n. 9, 493 XIX n. 6.
- Biens.** - 460, 465.
- Blanchisserie.** - 209.
- Bourgeoisie.** - 19.
- Bourse.** - 298, 300.

C

Capital

- I. Nature du --. - 10, 14, 21-23, 45, 71, 188, 189.
- 1. Variétés. - 165, 166.
- 2. Argent et --. - 21, 32-34, 79.
- 3. Travail et --. - 22-23, 102, 201-202, 311-312.
- 4. Plus-value et --. - 42, 55, 70-72, 76-77, 96-97, 280-281.
- 5. Consommation et --. - 63, 67.
- II. Mouvement
- 1. Métamorphoses. - 27, 48, 93, 101, 102.

- 2. Rotation. - 134, 162, 236, 245-247.
- 3. Reproduction. - 44, 58, 66, 68, 94, 121, 134-135, 307.
- III. - individuel. - 71, 94, 135, 217, 377-380.
- IV. - social. - 93-94, 236, 275, 322, 323, 327.

Capital-argent. - 10, 65-67, 71, 281-282, 307.

- I. Cycle du --. - 27, 45, 53, 57, 66-67, 82-83, 96, 135-136.
- II. Forme. - 47, 49, 51-52, 55, 64, 69-70, 72, 110, 180, 222, 231, 390.
- 1. Additionnel. - 63, 96, 278, 303, 436.
- 2. Latent. - 51-52, 70, 75-77, 281-282, 304.
- 3. Dégagé. - 246-247, 453.
- 4. Virtuel. - 304-306, 429, 435-436, 445-446.
- III. Métamorphoses. - 30-32, 35, 43-44, 49, 64, 67, 96, 121-122, 204-205, 221-222, 248, 252-255, 275, 312, 385, 387.
- IV. Propriétés. - 44, 53, 55, 74-75, 166, 313.
- V. Fonction. - 30, 33, 46, 65-66, 69, 310-314, 419-420, 422-423.

Capital circulant

- I. Définition. - 76, 145, 146, 152, 160, 173, 188, 195, 200-203, 210, 226, 258-260, 319-320, 322-323.
- II. - et capital fixe. - 138, 141, 142, 146, 154, 160, 166-167, 173, 174, 177, 179, 189, 192-193, 199, 201, 258, 309, 461.
- III. Rotation. - 144, 160, 165, 244, 258.
- IV. Smith, Ricardo et le --. - 10, 106, 139, 165, 167-168, 169, 171, 180, 185, 188-189, 321, 322.

Capital commercial. - 99, 116, 164, 166, 168, 169, 171, 369.

- Capital constant.** - 22, 38, 41, 49-50, 60, 64, 80, 108, 109, 122, 124, 138, 140-141, 142, 188, 189, 199, 337, 347.
- I. - et capital fixe. - 139.

- II. - et capital variable. - 189, 195, 258.
- III. - dans les sections I et II. - 370-372, 376-380, 452.
- IV. - et capital-marchandise. - 398.
- V. - additionnel. - 429, 434-439.
- VI. Smith, Quesnay et le --. - 315, 327-331.

Capital fixe

- I. Définition. - 106, 139-141, 145, 156, 161-162, 169-172, 175-177, 192, 211, 319-320, 322, 347.
- II. Conservation. - 151, 152, 394.
- III. Circulation. - 140, 142, 143, 150, 167, 172, 280.
- IV. Rotation. - 143, 146-149, 160, 165, 310.
- V. - et capital circulant. - 138, 141 à 142, 146, 165-167, 173, 174-179, 189, 192-193, 199-201, 258, 461.
- VI. Reproduction. - 149-151, 155-160, 165, 259, 393, 395, 397, 398, 401-405, 407, 409.
- VII. Smith, Ricardo et le --. - 10, 165-198.

Capital industriel

- I. Forme. - 49, 51, 52, 55, 57, 69, 72-73.
- II. - et plus-value. - 51, 315-316.
- III. - et production. - 51, 99, 232-233.
- IV. - et circulation. - 73, 90-92, 98.

Capital marchand. - 10, 99, 116.

Capital-marchandise

- I. Définition. - 47, 49, 51, 57, 66, 72, 110, 121, 122, 146, 166-167, 173-175, 177-179, 181, 307, 365, 367-368, 398.
- II. - et plus-value. - 344, 353, 357.
- III. Fonction. - 43, 44, 47, 59, 61-63, 67, 76, 97, 98, 110-114, 199.
- IV. Cycle. - 57, 78, 79, 85-87, 308.
- V. Smith et le --. - 180.

Capital (procès du). - 49, 90-94, 307-308.

Capital productif

- I. Définition. - 32, 39-40, 49, 71, 75, 82-83, 96-97, 103, 110, 121, 123-125,

- 141, 143-144, 146, 165, 166, 168, 170, 173, 174, 177-179, 213, 223, 246, 277, 364-365, 367, 394-395, 436-437.
- II. Fonction. - 29-31, 35-38, 46, 47, 57, 58, 64, 67, 82-83, 95-98, 161, 172, 199, 221-222, 307.
- III. - latent. - 109, 124-125, 310, 351, 394.

Capital variable. - 22, 38, 55-56, 61, 64, 80, 99, 105, 112, 143, 180, 199, 347.

I. Définition

- 1. Nature. - 145, 181, 190-192, 263, 332, 349, 392.
- 2. Composants. - 118, 188-190, 195 à 196, 258-259, 373-376, 383-393.
- 3. - additionnel. - 439, 451, 452.
- II. Fonction. - 185-186, 261-264, 392.
- III. Rotation. - 258, 271-272, 274-279, 353, 362-364, 388.

Capitaliste. - 462, 463.

- I. Rapports de classe avec les salariés. - 32, 36, 51, 54, 104.
- II. Consommation du --. - 54, 56, 59, 62, 63, 67-69, 71, 285, 293-294, 336, 361, 384-385, 440, 451.
- III. - et circulation du capital. - 71, 104-106, 137.
- IV. - et circulation de l'argent. - 292, 293, 385-386.
- V. Mode d'existence du --. - 390, 422, 425-426.
- VI. Destutt de Tracy et les --. - 428.

Catégories. - 197.

- (notion) historico-juridique. - 459, 460.
- économique. - 467, 468.
- chez Marx. - 21-22
- chez Rodbertus. - 19.
- chez Priestley et Scheele. - 20.
- chez Smith. - 165.

Chemins de fer. - 132, 148-151, 154-158, 184, 199, 203, 218, 277, 487 VI n. 7.

- Chimie.** - 20, 21, 140, 208, 209, 468, 473.
- Chine.** - 37, 91, 98.
- Circulation.** - 484.
I. — des marchandises. - 28-30, 32, 35-36, 52, 63, 101, 104-106, 289-292, 362, 481.
II. — du capital
1. En général. - 36, 48, 52, 54, 58, 61, 73, 78, 83, 115-116, 130-131, 172, 176, 289, 315.
2. — de ses composants. - 55, 58-62, 140, 143, 147.
III. Frais de —. - 115-122, 128.
IV. — monétaire. - 101, 250, 292-294, 300, 309, 349-352, 362, 369, 390, 401, 415, 418, 419.
- Circulation (capital de).** - 167-169, 171, 173.
- Circulation (période de).** - 108, 110, 111, 114, 115, 134, 136.
- Circulation (procès de).** - 27, 40-43, 48, 49, 58, 90, 91, 98, 101-102, 129, 189.
- Circulation (temps de).** - 217-219, 222-224, 226-230, 233-236, 240-244, 309.
- Classe**
I. Rapports de —. - 33-34, 38, 315, 345.
II. Contradiction de —. - 51.
III. — d'ouvriers salariés. - 35, 37, 465.
IV. — capitaliste. - 292-294, 350-351, 368-370, 463.
V. — non productrices. - 19.
- Collectivité.** - 461.
(voir Economie collective).
- Commerçant.** - 99, 117, 125, 400-401.
- Commerce.** - 34, 113, 116, 166.
— de troc. - 479.
— mondial. - 37.
— extérieur. - 88, 408-412.
(voir Marché mondial).
- Communauté.** - 35, 98, 113, 339, 420, 463, 465, 472, 476, 477, 487 VI n. 3.
- Communisme.** - 19.
- Comptabilité.** - 118, 119, 122, 154.
- Concentration**
— du capital. - 203-205, 219, 432.
— de la production. - 114.
- Concept.** - 465, 467, 470, 471, 473.
- Concret.** - 465, 472.
- Concurrence.** - 149, 226, 251.
- Conjoncture.** - 480, 481.
- Connaissance.** - 469.
- Conscience.** - 459, 465.
- Consommation.** - 50, 68, 84, 87, 120, 164.
I. — productive. - 27, 35, 42, 48, 51, 53-54, 67-69, 84, 344.
II. — individuelle. - 54, 123, 177, 181, 308, 320, 322, 324-330, 359.
1. — de l'ouvrier. - 54, 68, 69, 84, 121, 145, 181, 271, 278, 360, 451-452.
2. — du capitaliste. - 54, 56, 59, 60, 62-63, 68, 69, 71, 285, 293, 336, 361, 368, 384-385, 440.
- Consommation (moyens de).** - 320, 322, 323, 346-349, 353, 354, 373.
- Contenu (voir Forme).**
- Continuité (de la production).** - 91, 92-94, 225-227, 232-233.
- Contradiction (contraire, antithèse, opposition).** - 51, 146, 167, 173, 178, 191, 195, 471, 472, 476, 491 XVI n. 4.
- Coût.** - 477, 478.
— de production. - 462.
- Crédit.** - 107, 125, 159, 164, 204, 220, 247, 280-282, 303, 313, 419, 421, 432, 436-437, 453, 479.
1. Monnaie de —. - 100, 282.
2. Economie dite de —. - 103.
- Crise.** - 22, 68, 69, 162, 200, 248, 279, 359-360, 410-411, 433-434, 456.
- Cycle.** - 27, 49, 63, 66, 82, 90-93, 134-136.
1. — du capital variable. - 55-56.
2. — du capital-marchandise. - 57, 78-89.
3. — du capital productif. - 58-77, 82-83, 307.
4. — de la plus-value. - 78-79, 308.

5. — annuel. - 245.
6. — de l'argent. - 300.
7. — du capital social. - 309.

D

- Déduction.** - 467, 469.
- Demande.** - 68, 69, 104, 106, 126, 128-129, 204, 276-277.
(voir Offre).
- Dépendance (voir Indépendance).**
- Dépôts bancaires.** - 75, 198, 255, 305.
- Détermination.** - 469, 474.
- Développement.** - 462, 466, 472, 477.
- Dividende.** - 157.
- Droit (juridique).** - 478, 479.

E

- Echange.** - 22, 361-370, 375, 479.
1. — et crise. - 69, 433-434.
2. — entre les sections. - 348, 349, 352, 353, 361-362, 370, 372, 389, 396.
- Economie.** - 77, 82, 111, 191, 196-197, 463, 470, 478.
— capitaliste. - 473.
— collective. - 460.
— monétaire. - 31, 103, 104, 192.
— nationale. - 481.
— naturelle. - 103, 420.
— naturelle féodale. - 473.
— vulgaire. - 23-24, 62, 63, 327.
- Equivalent.** - 465.
- Esclave.** - 33-34, 386, 420.
- Essence (essentiel).** - 461, 462, 476.
- Expérience.** - 466.
- Exploitation.** - 37, 281, 310-311.

F

- Fabrique.** - 92, 94, 153.
- Fétichisme.** - 111, 196.
- Fonctionnaires.** - 369-370, 400, 463.
- Force de travail (voir Travail).**
- Forme-contenu.** - 469, 472.
— du capital (et fonction). - 48-49,

- 65, 73, 88, 90-91, 102, 415, 171-172, 307-308, 351, 392.
— argent. - 76, 472.
— de la valeur (forme-valeur). - 115, 120, 472, 475, 476.
— de la provision. - 123-125, 213, 223, 275, 394-395.
— de circulation. - 138-148.
— économique. - 141.
— naturelle. - 461, 462, 471, 476.
— sociale. - 471.
— phénoménale. - 471, 477.
- Fortune.** - 460, 480.
- Frais.** - 483.
I. *Faux frais**. - 117, 120, 122, 127, 128, 303.
II. — de circulation. - 115, 117, 120-122.
III. — de garde, de stockage. - 120, 123, 127, 128, 130, 151.

G

- Genre (générique).** - 467.
- Grèce.** - 484.

H

- Histoire.** - 459, 460, 472, 477.
- Homme.** - 465, 467, 478.

I

- Importation.** - 278-279, 282, 285, 303, 304.
- Indépendance - dépendance - interdépendance.** - 466, 479.
- Indes.** - 37, 98, 220, 278-279, 463, 487 VI n. 3, 10.
- Industrie.** - 162, 169.
— chimique. - 140.
- Inorganique.** - 475.
- Instinct.** - 459.
- Investissement.** - 162, 166, 174, 203, 225-226, 431.

L

Location. - 155.

Langage. - 466.

Luxe (objets de). - 297, 353, 354, 360, 364.

- Production. - 298, 354, 359.

M

Machine. - 151, 153-156, 160, 168, 179.

Madagascar. - 487 VI n. 10.

Marchandise. - 47-49, 67, 73, 462, 463, 465, 471, 472, 483, 484.

I. Valeur de la —. - 17, 40, 54, 68, 104-106, 179.

II. — et argent. - 21, 27, 28, 30-32, 35, 39, 45, 48, 53, 58, 61, 62, 64, 76, 98, 101, 102, 110, 115, 122, 143, 310.

III. — et capital. - 39, 42, 68, 84, 102, 145.

IV. — et production capitaliste. - 37, 68, 98, 126-127, 302.

V. — et force de travail. - 23, 32.

VI. Reconversion de la —. - 388.

VII. — et capital social. - 309.

VIII. Stock. - 120-130, 164, 442.

IX. — chez les physiocrates. - 165.

Marchandise (production des). - 34, 36, 37, 55, 56, 99, 104, 120, 310.

Marché. - 27, 28, 104-106, 121-122, 217-219.

— mondial. - 22, 98, 126, 219.

Marché du travail. - 27, 28, 41, 277, 391.

Marché financier. - 247-248, 253-256, 276-277, 279, 313.

Matières auxiliaires. - 139-141, 143-144, 148, 164, 180, 311, 394.

- chez Ramsay. - 139.

- chez Ricardo. - 189.

Matière monétaire. - 47, 411-421.

Matière première. - 14, 16, 142, 143, 148, 164, 169, 180, 192, 200, 394, 485.

- Stock de —. - 108, 124, 125, 222.

- — et agriculture. - 125.

- — et consommation individuelle.

- 139.

- — et capital fixe. - 141.

- chez Ricardo. - 189.

Médecin. - 400.

Mesure de grandeur. - 462, 470.

Métabolisme. - 478.

Métaux précieux. - 38, 286, 288, 301, 305, 306.

Mines. - 94, 170, 210, 277.

Mode. - 482.

Mode d'acquisition. - 459.

Mode de production. - 98, 99, 104, 124, 463.

Monnaie. - 30, 33, 38, 46, 65, 69, 120, 285, 286, 302, 303, 312.

Monopole naturel. - 459.

Moyen âge. - 116, 487 VI n. 3.

Moyen de communication. - 482.

Mystification. - 111, 119, 130, 156, 173-174, 190-192, 287, 315, 349, 369-370, 379, 400-401.

N

Nature (naturel). - 149, 208, 311, 465, 476, 478.

Nécessité (nécessaire). - 462, 464.

O

Objectif (objectivation, objectivité, subjectif). - 470, 471, 477.

Offre. - 125, 128-129, 276-277, 298.

(voir Demande).

Or

I. Production. - 47, 51, 282, 285, 286, 303, 393, 411, 412.

II. Monnaie. - 120, 287-288, 295, 303, 304, 312.

III. — et plus-value. - 294, 413, 414, 439, 457.

Ouvrier. - 170, 311, 390.

I. — et force de travail. - 308, 332, 334, 491 XVI n. 4.

II. Consommation de l'—. - 54, 68, 69, 84, 121, 145, 181, 271, 353, 360, 389, 451-452.

III. — et capitaliste. - 37, 56, 64-65, 271-272, 289, 334, 385.

IV. — et production. - 37, 275, 292.

V. Chez Destutt de Tracy. - 428.

Oxygène. - 20-21, 115.

P

Patrimoine. - 459, 460, 480, 484.

Paupérisme. - 479.

Période sociale. - 473.

Pérou. - 104, 131.

Perse. - 486.

Physiocrates. - 88, 166, 167, 185, 187, 195, 196, 315-317, 331, 433, 434-435, 489 X n. 2.

- différences avec Smith et Ricardo. - 191.

Plus-value. - 23, 31, 38, 44, 51, 52, 55, 65, 68, 80, 105, 106, 120, 134, 199 à 200, 463, 473, 483.

I. Théorie.

1. Histoire. - 10.

2. Chez Rodbertus. - 14, 19, 22.

3. Chez Smith. - 15, 329.

II. Nature. - 16, 18, 20, 40, 188,

285, 294-296, 299-300, 329, 338, 340.

1. Source. - 14-19, 22, 172, 192, 296, 315.

2. Production. - 69, 71, 72, 135, 144, 259, 307, 338.

3. — absolue et — relative. - 22, 338.

4. Masse. - 259-260, 280.

III. Mouvement

1. Circulation. - 42, 43, 55, 59-62, 83, 146, 280, 306, 414.

2. Réalisation. - 42-44, 61-62, 102-103, 110, 146, 179, 289-294, 302, 350-351, 366, 368-370, 414, 421.

3. Théaurisation. - 71, 74-76, 96-97, 294-306, 413, 430, 431, 439, 441.

IV. — et capital. - 51, 78-79, 131, 263, 315, 316, 344, 441.

1. — et capital variable. - 263-264, 335, 373-376.

2. — et travail. - 17, 146, 197, 335-337.

V. — et reproduction. - 55, 58, 71, 72, 76-77, 96-97, 280-281, 457-458.

1. — et reproduction simple. - 59-60, 71, 285, 336, 337, 368-369, 440.

2. — et reproduction élargie. - 74-75, 281, 429.

VI. Mystification. - 111, 156, 173-174, 190-192, 196, 369-370.

Plus-value (taux de la). - 10, 12, 172, 188, 258-261, 274, 280, 309.

Population. - 483.

Pratique théorique. - 466.

Prêt. - 461.

Prix. - 120, 121, 196, 197, 250-256, 277, 278, 297-299, 460, 464, 475, 478.

- chez Smith. - 318, 328.

Prix de production. - 462.

Producteur. - 472, 479.

Production. - 48, 50-52, 67, 84-85, 99, 164, 199-203, 225-227, 232, 311, 320, 331, 462, 465, 478, 479, 482.

Production capitaliste.

I. Nature et but. - 31, 34, 37, 52-53, 57, 68, 90, 91, 99, 104, 107, 120, 123-126, 134, 141, 181, 301, 303, 310, 313, 411, 456-457, 463.

II. Tendance et développement. - 22, 35, 37, 99, 110, 126-127, 192, 203-205.

Production socialisée. - 119, 313, 372, 411.

Production (échelle de). - 68, 126, 155, 225-226, 251, 281, 310-312, 431.

Production (moyens de). - 28, 32, 42, 49, 51, 52, 56-58, 63, 73, 74, 121, 139-141, 147, 162, 295, 310.

I. Utilisation. - 142, 171, 176, 177, 372.

II. — et travail. - 28, 29, 32, 33, 37, 42, 337-338.

III. — et capital. - 38, 78, 105, 181, 197.

IV. Production des —. - 108, 320-321, 323, 346-349, 370, 385, 435.

Production (période de). - 108, 110, 111, 134, 136.

Production (procès de). - 27, 33, 43, 47, 48, 53, 55, 56, 58, 70, 73, 76, 82, 91, 98, 122, 142, 161, 307, 338, 463, 466, 478.

I. — et procès de circulation. - 42, 53, 58, 90, 91, 120, 307.

II. — et reproduction. - 93, 271.

III. — et procès de travail. - 108.

IV. —, moyen de travail et force de travail. - 140, 186.

V. — et crises. - 200.

Production (temps de). - 111, 208-212, 227-230, 313-314.

Produit. - 29, 50, 126, 353, 389, 477.

I. — et valeur, produit-valeur. - 14-16, 38, 139, 315, 328, 330, 383-384.

II. — et procès de production. - 140, 173, 306.

III. — annuel. - 344, 376-377, 391.

IV. Chez Smith. - 171.

Profit. - 10, 14-19, 23, 168, 176, 319, 323, 324, 327, 487 VI n. 2.

- chez Smith. - 15.

- chez Rodbertus. - 14, 16.

- chez Ricardo. - 17.

- mode capitaliste de calcul du —. - 111.

Profit (taux de). - 10, 12, 24, 105, 106, 188, 197.

Propriété. - 461.

Propriété foncière (propriétaire terrien). - 23, 34, 311, 425-427, 473.

Provision. - 60, 96-97, 128, 129, 213-215, 253-255.

- formation. - 65, 121, 123-126, 164, 442-443.

- forme. - 123-125.

- — de marchandise. - 123, 126-130, 164.

- — de matières premières. - 125, 222.

- — et capital productif. - 124-125, 213, 223, 246, 394-395.

Q

Qualité, quantité. - 28, 29, 44, 160, 358, 359, 443, 470, 476.

R

Raison (rationnel). - 459, 465.

Rapport. - 466, 479.

Rapports bourgeois. - 464.

Réalisation (du capital-marchandise). - 43-44, 61-63, 76, 97, 110-114.

Rente. - 14, 15, 17-19, 292, 324, 326, 327, 400, 427, 459.

Rente foncière. - 16-17, 115, 204, 205, 316, 326, 340.

- chez Rodbertus. - 14, 16.

- chez Smith. - 15.

Réparation. - 106, 152-156, 319, 394.

Répartition. - 34, 338, 372, 425.

Représentation. - 468, 469, 471.

Reproduction

I. Procès de —. - 44, 66-67, 121-122, 134, 307.

1. Nature. - 58, 69, 82-84, 93, 112, 117, 173, 271, 344-345.

2. Continuité. - 58, 91, 94, 129, 171-172, 176.

3. — et marchandise. - 68, 84.

4. — et argent. - 70, 411, 419, 429.

5. — et rotation. - 160-161, 176, 282-284.

II. — simple. - 58-70, 79, 135, 285-301, 315, 324, 330, 344, 346, 357-359, 361, 414, 443, 455-457.

III. — élargie. - 59, 70-74, 78, 150, 301-306, 429.

IV. — fractionnelle. - 155-159.

V. Chez Smith. - 316-317.

VI. Chez Destutt de Tracy. 421-428.

VII. Mystification de la —. - 287, 315, 349, 379, 400-401.

Réserve (fonds de). - 76-77, 120, 143, 150, 155, 302.

Revenu. - 63, 87, 156, 319

- Sources. - 317, 325.

- — brut et net. - 319-320, 322-324.

— et capital variable. - 325, 331-332, 385.

- chez Smith. - 318, 327.

Richesse. - 19, 282-284, 461.

Rotation

I. — du capital. - 106, 111, 134, 135, 160, 161, 176, 218, 282-284, 300, 307, 308, 312-313.

1. — du capital social. - 236.

2. — des composants du capital. - 160, 163-164.

II. — du capital fixe. - 143, 146, 148-149, 165, 311.

III. — du capital circulant. - 143, 145-146, 160, 165, 244, 259.

IV. — du capital variable. - 271-279.

V. Mécanisme. - 213, 221.

1. Durée. - 136, 161-163, 202, 204, 217, 225, 275-276.

2. Période. - 162, 199-203, 208, 211-215, 227-229, 247, 248, 251-255, 267-268, 274, 276, 312.

Russie. - 34-35, 98, 210.

S

Salaire. - 18, 23, 30, 31, 55, 101, 102, 136, 145, 185, 189, 196, 200, 322, 327.

- chez Rodbertus. - 14, 22-23.

- chez Smith. - 15.

- chez Ricardo. - 17.

- chez Destutt de Tracy. - 422-425.

- première théorie rationnelle du —. - 22.

I. Formes. - 65, 145, 163-164, 189, 196, 275, 331-332.

II. Variations. - 277, 297-299, 311, 360.

III. Ouvrier et —. - 320, 329, 333, 337, 387, 401.

IV. Capital et —. - 17, 193, 324-327, 335-337, 383, 393.

Salarié. 32-34, 51, 56, 104, 127.

Science. - 471-474.

Section (de la production). - 346, 348,

349, 352, 362-370, 373, 376-380, 396, 452-453.

I. Section I. - 349, 370-372, 391-392, 412, 431-432, 448, 452-453.

II. Section II. - 348, 353-362, 389, 401-406, 413-414, 440-441, 443, 448.

Serf. - 338, 420, 473.

Services. - 462.

Slave. - 465.

Société (voir Période sociale).

Société capitaliste. - 276, 380, 385.

Société communiste. - 276.

Subjectif (voir Objectif).

Subsistance (moyens de). - 145, 181, 185-187, 194-197, 271, 297, 298, 353-361, 472.

Surproduction. - 68, 155, 410, 411, 441.

Surproduit. - 51, 62, 70-71, 131, 289, 416, 432, 434-436, 440, 452.

Surtravail. - 15, 17, 18, 28, 29, 31, 38, 62, 116-117, 199, 319, 337, 338, 373, 374, 435.

Sylviculture. - 209, 212-213.

Syndicat. - 298.

Système socialiste. - 461, 477, 483.

T

Tableau économique. - 89, 195, 315, 324, 484 X n. 2, 492 XVII n. 8.

Tannerie. - 108, 209.

Taxe. - 459, 477.

Théorie économique. - 473.

Thésaurisation. - 70, 75, 107, 159, 306, 395, 430-434, 436, 438, 457-458.

Titres. - 131, 142, 184, 282, 305.

Transport. - 125, 130-133, 140, 210, 217-219, 484.

Transports (industrie des). - 50, 51, 131, 133, 219-220.

Travail. - 21, 23, 35, 226, 331.

I. — et valeur. - 17, 21, 23, 31, 110, 115, 151.

II. Salaire et —. - 18, 31, 104.

III. — vivant et matérialisé. - 23, 121, 123, 127, 129, 193.

IV. Moyens et production et —. - 28, 29.
 V. Temps de —. - 226.
 VI. — social. - 374, 376, 380.
 VII. — nécessaire. - 338, 373, 374, 377.
 VIII. — abstrait et concret. - 459, 472.
 IX. — manuel. - 482.
Travail (division du). - 119, 204, 372, 479.
Travail (force de). - 28, 32, 49, 51, 52, 63, 73, 115, 117, 122, 136, 145, 147, 170, 271, 310, 332, 461, 465, 466, 474, 479.
 1. Vente. - 34, 164, 173, 194, 201, 332, 334, 337-338, 363, 386, 391.
 2. — et ouvrier. - 310-311, 325, 332, 334, 386, 390-391.
 3. — et moyens de production. - 32, 33.
 4. — et production des métaux précieux. - 286, 288.
 I. 1. — et capital. - 21, 31, 38, 79, 102, 121, 144, 145, 180, 193, 325-326, 332-333, 337-338, 385.
 2. — et capital variable. - 105, 144, 325-333, 390.
 3. Chez Smith. - 180.
 II. — et valeur, — et plus-value. - 23, 31, 118, 144, 146, 186, 190, 193-194, 196, 271, 333-336, 340.
Travail (instrument de). - 14, 169.
Travail (moyens de). - 138-142, 173, 177, 183-184, 192, 310, 394.
Travail (période de). - 199-203, 205, 207, 221, 225-228, 231-244, 309, 418.
Travail (procès de). - 108-110, 145, 172, 177, 196, 208, 313, 475.
Travail (productivité du). - 124, 132, 246, 281, 311, 436.
Travail (temps de). - 462.
Trésor. - 49, 60, 69-71, 75, 76, 120, 159, 282, 285, 301, 414, 432.

U

Usure. - 120, 143, 148-149, 151, 154-158, 162, 172, 286, 312, 347, 397-401.
Utilité. - 466, 472.

V

Valeur

I. Définition. - 17, 18, 21-23, 27, 40, 48, 95, 123, 146, 339, 461, 463, 464, 466, 468.
 1. Chez Ricardo. - 17, 19, 188, 195.
 2. Chez Smith. - 331.
 II. Variations. - 27, 48, 66, 94, 96, 131, 345.
 III. Formation. - 22, 29, 111, 119, 191, 196, 331, 338, 384.
 1. Composants. - 138-139, 146, 327, 330, 347, 378.
 2. — et travail. - 23, 31, 132, 144, 336.
 IV. — et capital. - 44, 47, 72, 73, 75, 90, 94, 96, 134, 143, 145, 147, 153-154, 161, 345.
 1. — et marchandise, valeur-marchandise. - 272, 335-337, 339-340.
 V. — et circulation. - 58, 101, 104-106, 115-116, 120-121, 128, 130-132, 138-148.
 VI. Théorie de la —. - 461, 462, 464, 478.
Valeur d'échange. - 52, 95, 113, 317-318, 324-327, 461, 464, 471.
Valeur d'usage. - 52, 54, 68, 113, 122, 123, 139-140, 346, 375, 461, 463, 467, 471, 475, 476.
Vente. - 40-41, 66, 112, 113, 115, 116, 123, 129, 171, 179, 217, 433.
 1. — de la force de travail. - 32-33, 145.
 2. Chez Smith. - 171.

INDEX DES NOMS

A

ADAMS, William Bridges (1797 à 1872). — Ingénieur des chemins de fer anglais. 151, 488 VIII n. 9.
ALEMBERT, Jean Le Rond d' (1717 à 1773). — Mathématicien, savant et philosophe français. 486 II n. 5.
ARISTOTE (384–322 av. n. ère). — Philosophe grec. 463.
ARRIVABENE, Jean (Giovanni), comte de (1787–1881). — Emigré politique italien en France. 493 XX n. 15.

B

BAILEY, Samuel (1791–1870). — Philosophe et économiste anglais. 95, 494 XXI n. 5.
BAKEWELL, Robert (1725–1795). — Agriculteur et éleveur anglais. 207.
BARTON, John (fin du XVIII^e siècle). — Économiste anglais. 197, 198, 343.
BESSEMER, Sir Henry (1813–1898). — Ingénieur anglais. 209, 482.
BÖCKH, August (1785–1867). — Philologue et archéologue allemand. 481.

C

CAREY, Henry Charles (1793 à 1879). — Économiste américain. 311.
CHALMERS, Thomas (1780–1847). — Théologien et économiste écossais. 488 VII n. 3.
CHERBULIEZ, Antoine Elisée (1797–1869). — Économiste suisse. 343.

CORBET, Thomas (XIX^e siècle). — Économiste anglais. 487 VI n. 7.
COURCELLE-SENEUIL, Jean-Gustave (1813–1892). — Commerçant et économiste français. 209, 490 XIII n. 1.
COURNOT, Antoine Augustin (1801 à 1877). — Mathématicien, économiste et philosophe français. 484.

D

DAIRE, Louis François Eugène (1798–1847). — Économiste et éditeur français. 175, 318, 487 VI n. 2, 489 X n. 2, 492 XVII n. 8, 492 XIX n. 3.
DÉMOSTHÈNE (384–322 av. n. ère). — Orateur et homme politique athénien. 474.
DESTUTT DE TRACY, Antoine (1754–1836). — Philosophe et économiste français. 389, 421–428.
DRUMOND, Victor Arthur Wellington (1833–1907). — Diplomate britannique. 451–452.
DUPONT DE NEMOURS, Pierre Samuel (1739–1817). — Homme politique et économiste français. 489 X n. 2.

E

EDMONDS, Thomas Rowe (1803 à 1899). — Économiste et socialiste utopique anglais. 19.
ENGELS, Friedrich (1820–1895). — 12–14, 20, 24, 216, 222, 248–249, 485 I n. 7, 9, 491 XV n. 2, 493 XX n. 11.

FAUST. — Personnage de Goethe. 496 An. n. 31, 39.

FITZMAURICE. — Fonctionnaire britannique. 489 VIII n. 15.

F

FULLARTON, John (1780—1849). — Economiste anglais. 436.

G

GOETHE, Wolfgang (1749—1832). — 496 An. n. 31, 39.

GOOCH, T. — Fonctionnaire des chemins de fer britanniques. 489 VIII n. 17.

GOOD, William Walter. — Agriculteur et économiste anglais. 205—206, 490 XII n. 2, 3.

H

HÉRODOTE (env. 484—425 av. n. ère). — Historien grec. 474.

HODGSKIN, Thomas (1787—1869). — Economiste anglais. 19, 20, 211, 490 XIII n. 4.

HOLDSWORTH, W. A. — Avocat et publiciste anglais. 151, 155, 488 VIII n. 12, 13.

J

JHERING, Rudolf von (1818—1892). — Juriste allemand. 479, 481.

K

KAUTSKY Karl (1854—1938). — Homme politique social-démocrate allemand. 491 XV n. 2.

KIRCHOF, Friedrich. — Agriculteur et économiste allemand. 156, 209—210, 212—216, 222—223, 489 VII n. 16, 490 XIII n. 2, 6—9, 11, 491 XIV n. 6.

KOZAK, Theophil. — Editeur allemand. 13.

L

LALOR, John (1814—1856). — Publiciste et économiste anglais. 123, 125.

LANGE, Friedrich Albert (1828 à 1875). — Philosophe allemand. 459.

LARDNER, Dionysius (1793—1859). — Mathématicien et physicien anglais. 149, 150, 156—158, 488 VIII n. 8, 14, 489 VIII n. 21, 22.

LASSALLE, Ferdinand (1825—1864). — Avocat, écrivain et homme politique allemand. 14.

LAVELEYE, Emile Louis Victor de (1822—1892). — Historien et économiste belge. 212, 490 XIII n. 5.

LAVERGNE, Léonce de (1809 à 1880). — Homme politique et économiste français. 207, 490 XII n. 6.

LAVOISIER, Antoine Laurent de (1743—1794). — Chimiste français. 20, 21.

LE TROSNE, Guillaume François (1728—1780). — Economiste français. 489 X n. 2.

LINGUET, Simon Nicoias Henry (1736—1794). — Economiste et historien français. 316.

LIST, Friedrich (1789—1846). — Economiste allemand. 13.

LOUIS XIV (1638—1715). — Roi de France de 1643 à 1715. 484.

M

MABLY, Gabriel Bonnot de, dit l'Abbé (1709—1785). — Philosophe socialiste utopique français. 316.

MAC CULLOCH, John Ramsay (1789—1864). — Economiste écossais. 18, 215, 342.

MACLEOD, Henry Dunning (1821 à 1902). — Economiste anglais. 198.

MALTHUS, Thomas Robert (1766 à 1834). — Prêtre et économiste anglais. 386.

MARX, Jenny (née von Westphalen) (1814—1881). — Epouse de Karl Marx. 24.

MARX, Karl (1818—1883). 9, 24, 26, 249, 446, 461—464, 471, 478, 485 Pr. n. 2, 3, 485 I n. 9, 486 II n. 5, 489 X n. 1, 490 XI n. 1, 491 XV n. 2, 491 XVI n. 4, 492 XVIII n. 9, 494 An. n. 1, 3, 495 An. n. 9, 11, 14, 21, 23, 25, 496 An. n. 27, 28, 34—36, 38, 40—43.

MARX-AVELING, Eleanor (Tussy) (1856—1898). — Fille de Marx, épouse Edward Aveling. 12, 13.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Personnage de Goethe. 496 An. n. 31.

MEYER, Rudolf (1839—1899). — Economiste et éditeur allemand. 12, 13, 20.

MILL, James (1773—1836). — Philosophe et économiste anglais. 215, 494 XXI n. 5.

MILL, John Stuart (1806—1873). — Philosophe et économiste anglais, fils de James. 198, 343.

MÜLLER, Adam Heinrich (1779 à 1829). — Economiste allemand. 489 IX n. 1.

MULLER, H. — Traducteur allemand. 493 XX n. 16.

N

NASSE, Erwin. — Economiste allemand. 494 An. n. 2.

NEWMAN, Samuel (1796—1842). — Economiste américain. 135, 488 VII n. 2.

O

OWEN, Robert (1771—1858). — Socialiste utopique anglais. 19.

P

PATTERSON, Robert Hogard (1821 à 1886). — Economiste et publiciste anglais. 198.

PLATON (env. 428—348 av. n. ère). — Philosophe grec. 474.

PLINE L'ANCIEN (23—79). — Naturaliste romain. 474.

POLLACK, Léon. — Traducteur français. 494 An. n. 2, 4, 5, 495 An. n. 13, 14, 23, 496 An. n. 36, 42.

POTTER, Alonzo (1800—1865). — Evêque, éditeur de New York. 163, 489 IX n. 2.

PRIESTLEY, Joseph (1733—1804). — Chimiste et philosophe anglais. 20—22.

PROUDHON, Pierre Joseph (1809 à 1865). — Socialiste français. 19, 343, 380.

PUCHTA, Georg Friedrich (1798 à 1846). — Juriste allemand. 479.

Q

QUESNAY, François (1694—1774). — Médecin et économiste français. 89, 165, 173, 175, 195, 315—318, 324, 487 VI n. 2, 489 X n. 2, 492 XVII n. 8, 492 XIX n. 3.

R

RAMSAY, Sir George (1800—1871). — Economiste anglais. 139, 198, 342, 343, 380, 383.

RAU, Karl Heinrich (1792—1870). — Economiste allemand. 13, 460, 465, 470, 495 An. n. 16.

RAVENSTONE, Piercy (mort en 1830). — Economiste anglais. 20.

REUTER, Fritz (1810—1874). — Romancier allemand. 494 XX n. 24.

RICARDO, David (1772—1823). — Economiste anglais. 16—23, 188 à 191, 194, 195, 197, 198, 341, 342,

- 421, 462, 488 VI n. 13, 490 XI n. 1-3, 7, 10, 12.
 RODBERTUS-JAGETZOW, Karl (1805-1875). — Propriétaire terrien, économiste allemand. 12-24, 459, 471-473, 475-477, 493 XX n. 8, 496 An. n. 39.
 ROSCHER, Wilhelm (1817-1894). — Economiste allemand. 327.
 ROSCOE, Sir Henry Enfield (1833 à 1915). — Chimiste anglais. 20, 485 Pr. n. 14.
 ROST, Valentin Christian Friedrich (1790-1862). — Philologue allemand. 474.
 ROY, Joseph. — Traducteur français. 495 An. n. 8, 25, 496 An. n. 43.
 RUSSELL, Lord John (1792-1878). — Homme d'Etat anglais. 17.

S

- SAY, Jean-Baptiste (1767-1832). — Economiste français. 342-343, 386, 488 VI n. 13.
 SCHÄFFLE, Albert Friedrich Eberhard (1831-1903). — Economiste allemand. 13, 446, 459, 461, 464, 465, 473, 478, 495 An. n. 10.
 SCHEELE, Carl Wilhelm (1742 à 1786). — Chimiste suédois. 20, 21.
 SCHORLEMMER, Carl (1834-1892). — Chimiste allemand. 20, 485 Pr. n. 14.
 SCHULZE, Ernst. — Philologue. 474.
 SCROPE, George-P. (1797-1876). — Géologue et économiste anglais. 162-164, 489 IX n. 2.
 SENIOR, William Nassau (1790 à 1864). — Economiste anglais. 384, 493 XX n. 15.
 SIEBER, Nicolas I. (1844-1888). — Economiste russe. 462.
 SISMONDI, Jean Charles, Simonde de (1773-1842). — Economiste et historien suisse. 22, 99-100, 123, 343, 386.

- SMITH, Adam (1723-1790). — Economiste anglais. 10, 12, 15-18, 123, 124, 146, 165-188, 191, 198, 302, 316-337, 340-343, 358, 373, 380 à 381, 383, 416-417, 427, 433, 462, 487 VI n. 10, 489 X n. 1, 9, 492 XIX n. 2, 4, 493 XIX n. 5, 6.
 SOETBEER, Georg Adolf (1814 à 1892). — Economiste allemand. 411, 493 XX n. 19.
 STEIN, Lorenz von (1815-1890). — Historien et économiste allemand. 490 VIII n. 3.
 STEUART, Sir James D. (1712-1780). — Economiste anglais. 15.
 STORCH, Heinrich (1766-1835). — Economiste et historien russe. 343, 380, 381, 488 VI n. 12, 493 XIX n. 8.

T

- TCHOUPROV, Alexander Ivanovitch (1842-1908). — Economiste et statisticien russe. 50, 486 I n. 13.
 THOMPSON, William (env. 1785 à 1833). — Economiste irlandais, disciple d'Owen. 19, 282-284, 491 XVII n. 2, 492 XVII n. 3.
 TOOKE, Thomas (1774-1858). — Economiste anglais. 100, 289, 290, 416-417, 419, 481.
 TURGOT, Anne-Robert (1727-1781). — Homme d'Etat et économiste français. 489 X n. 2, 492 XVII n. 8, 492 XIX n. 3.
 TYLOR, Edward Burnett (1822 à 1917). — Ethnologue anglais. 385, 493 XX n. 16.

W

- WAGNER, Adolph (1835-1917). — Economiste allemand. 459-484, 485 Pr. n. 3, 13, 494 An. n. 1, 2, 495 An. n. 9, 16, 20, 21, 23, 24, 496 An. n. 36, 39, 41-43.

Z

- WAYLAND, Francis (1796-1865). — Ecclésiastique, professeur d'université américain. 196.
 WILLIAMS, Richard Price. — Ingénieur anglais. 149, 158, 488 VIII n. 7.
 ZELLER, J. — Auteur d'écrits économiques. 13.
 ZIEMANN, Adolf (1807-1842). — Philologue allemand. 474.

INDEX DES PUBLICATIONS

ŒUVRES CITEES

- ADAMS, W. Bridges : *Roads and Rails and their sequences, physical and moral*, Londres, 1862. - 149, 151, 488 VIII n. 9.
- [BAILEY, Samuel] : *A critical dissertation on the nature, measures, and causes of value...*, Londres, 1825. - 95.
- BARTON, John : *Observations on the circumstances which influence the condition of the labouring classes of society*, Londres, 1817. - 209, 490 XI n. 11.
- BÖCKH, August : *Die Staatshaushaltung der Athener*, 2^e éd., Berlin, 1851. - 481.
- CHALMERS, Thomas : *On political economy in connexion with the moral state and moral prospects of society*, 2^e éd., Glasgow, 1832. - 135-136, 488 VII n. 3.
- CORBET, Thomas : *An inquiry into the causes and modes of the wealth of individuals ; or the principles of trade and speculation explained*, Londres, 1841. - 487 VI n. 7.
- COURCELLE-SENEUIL, Jean-Gustave : *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles, commerciales et agricoles ou manuel des affaires*, 2^e éd., Paris, 1857. - 209, 490 XIII n. 1.
- COURNOT, Augustin : *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Paris, 1838. - 484.
- DESTUTT DE TRACY, Antoine, L.-C., comte de : *Eléments d'idéologie*, IV^e et V^e parties : *Traité de la volonté et de ses effets*, Paris, 1826. - 421-428.
- DUPONT DE NEMOURS, Pierre-Samuel : *Maximes du docteur Quesnay, ou résumé de ses principes d'économie sociale, Physiocrates...*, commentaires E. Daire, première partie, Paris, 1846. - 489 X n. 2.
- GOOD, W. Walther : *Political, agricultural and commercial fallacies or, the prospect of the nation after twenty years' « Free-trade »*, Londres, 1866. - 205-206, 490 XII n. 2, 3.
- HODGSKIN, Thomas : *Popular political economy*, Londres, 1827. - 211-212, 490 XIII n. 4.
- HOLDSWORTH, W. A. : *The law of landlord and tenant*, Londres, 1857. - 151, 155, 488 VIII n. 12, 13.
- JHERING, Rudolph von : *Geist des römischen Rechts auf den verschiedenen Stufen seiner Entwicklung*, 3^e éd., Leipzig, 1874. - 479, 481.
- KIRCHHOF, Friedrich : *Handbuch der landwirtschaftlichen Betriebslehre*, Dessau, 1852. - 156, 209-210, 212-216, 222-223, 489 VIII n. 16, 490 XIII n. 2, 6-9, 11, 491 XIV n. 6.
- LALOR, John : *Money and morals : a book for the times*, Londres, 1852. - 123.

- LARDNER, Dionysius : *Railway economy: a treatise on the new art of transport...*, Londres, 1850. - 149, 156-158, 488 VIII n. 8, 14, 489 VIII n. 21, 22.
- LAVELEYE, Emile de : *Essai sur l'économie rurale de la Belgique*, Bruxelles, 1863. - 212, 490 XIII n. 5.
- LAVERGNE, Léonce de : *The rural economy of England, Scotland, and Ireland*, traduit du français, Edimbourg, Londres, 1855. - 207, 490 XII n. 6.
- LE TROSNE, Guillaume-François : *De l'intérêt social par rapport à la valeur, à la circulation, à l'industrie et au commerce intérieur et extérieur*, commentaires E. Daire, 2^e partie, Paris, 1846. - 489 X n. 2.
- MACLEOD, Henry Dunning : *The elements of political economy*, Londres, 1858. - 198.
- Mánava-dharma cástra: or the institutes of Manu...*, 3^e éd. par P. Percival, Madras, 1863. - 206.
- MARX, Karl : *Contribution à la critique de l'économie politique* [E. S., 1972]. - 9, 302-303, 471, 485 Pr. n. 1, 492 XVII n. 9, 496 An. n. 28.
- *Das Kapital* L. I, II, et III, Hambourg, 1872 et *Le Capital* [E. S. présente édition]. - 9, 10, 13, 17, 20, 30, 37, 41, 48, 49, 60, 71, 100, 109, 112, 124, 134, 138, 141, 143, 145, 151-152, 159, 164, 176, 177, 181, 189, 197, 199, 269, 281, 285, 291, 299, 300, 308, 309, 310, 312, 347, 361, 421, 429, 439, 446, 462, 471, 475, 476, 479, 485 Pr. n. 8, 9, 18, 485 I n. 3, 4, 11, 12, 486 II n. 2, 6, 486 IV n. 1, 4, 5, 486 V n. 3, 4, 488 VI n. 11, 488 VII n. 1, 2, 5, 10, 11, 489 VIII n. 23, 489 IX n. 3, 489 X n. 4-6, 490 XI n. 4, 9, 11, 491 XV n. 2, 491 XVI n. 1-3, 491 XVII n. 1, 492 XVIII n. 4-7, 492 XIX n. 2, 493 XX n. 15, 494 An. n. 8, 25, 496 An. n. 26, 30, 37, 43, 44.
- *Notes marginales sur le « Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner*. - 485 Pr. n. 3.
- *Théories sur la plus-value*, t. I à III [E. S., 1974 et en cours d'impression]. - 14-16, 18, 23, 485 Pr. n. 4-7, 10, 11, 16, 17.
- *Misère de la philosophie* [E. S., 1972]. - 12-14, 19, 20, 22, 462, 485 Pr. n. 2, 12.
- *Travail salarié et capital* [E. S., 1972]. - 14.
- MEYER, Rudolf Hermann : *Der Emancipationskampf des vierten Standes*, Vol. I, Berlin 1874. - 12-13.
- MILL, John Stuart : *Essays on some unsettled questions of political economy*, Londres, 1844. - 198.
- MULLER, Adam Heinrich : *Die Elemente der Staatskunst*, 3^e partie, Berlin, 1809. - 489 IX n. 1.
- NEWMAN, Samuel Philips : *Elements of political economy*, Andover, New York, 1835. - 135, 488 VII n. 2.
- PATTERSON, Robert Hogard : *The science of finance*, Edimbourg, Londres, 1868. - 198.
- QUESNAY, François : *Analyse du Tableau économique, Physiocrates*, commentaires E. Daire, 1^{re} partie, Paris, 1846. - 195, 315, 324, 487 VI n. 2, 489 X n. 2, 492 XVII n. 8.
- *Dialogues sur le commerce et sur les travaux des artisans*, *Ibid.* - 487 VI n. 2, 492 XVII n. 8.
- RAMSAY, George : *An Essay on the distribution of wealth*, Edimbourg, 1836. - 198, 342, 383.

- RAU, Karl Heinrich : *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 5^e éd., Heidelberg, 1847. - 460, 465, 467, 495 An. n. 16.
- RAVENSTONE, Percy : *Thoughts on the funding system, and its effects*, Londres, 1824. - 20.
- RICARDO, David : *On the principles of political economy, and taxation*, 3^e éd., Londres, 1821. - 188, 194, 195, 197-199, 341-342, 421, 488 VI n. 13, 490 XI n. 2, 3, 7, 10, 12.
- RODBERTUS-JAGETZOW, Johann Karl : *Briefe und socialpolitische Aufsätze*, éd. par Rudolph Meyer, Vol. I, Berlin 1881. - 13, 22.
- *Das Kapital. Vierter socialer Brief an von Kirchmann*, éd. par Theophil Kozak, Berlin, 1884. - 13.
- *Sociale Briefe an von Kirchmann*, Dritter Brief, Berlin, 1851. - 13, 14.
- *Zur Erkenntnis unsrer staatswirtschaftlichen Zustände*, 1^{er} cahier, Neubrandenburg, Friedland, 1842. - 13, 17, 23.
- ROSCHEER, Wilhelm : *Die Grundlagen der Nationalökonomie. Ein Hand- und Lesebuch für Geschäftsmänner und Studierende*, 3^e éd., Stuttgart, Augsburg, 1858. - 327.
- ROSCOE, Henry E. und Carl SCHORLEMMER : *Ausführliches Lehrbuch der Chemie*, Vol. I, Brunswick, 1877. - 20, 485 Pr. n. 14.
- ROST, Valentin-Ch.-F. : *Deutsch-Griechisches Wörterbuch*, 1^{re} section A-L, Göttingen, 1829. - 474.
- SAY, Jean-Baptiste : *Lettres à M. Malthus sur différents sujets d'économie politique, notamment sur les causes de la stagnation générale du commerce*, Paris, 1820. - 386.
- *Traité d'économie politique ou simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses*, 3^e éd., T. 2, Paris, 1817. - 342-343, 488 VI n. 13.
- SCHÄFFLE, Albert Friedrich E. : *Bau und Leben des socialen Körpers*, Tübingen, 1878. - 464, 478, 495 An. n. 10.
- *Kapitalismus und Socialismus mit besonderer Rücksicht auf Geschäfts- und Vermögensformen*, Tübingen, 1870. - 464.
- *Die Quintessenz des Socialismus*, 2^e éd., Gotha, 1877. - 464, 495 An. n. 10.
- SCHULZE, Ernst : *Gothisches Glossar*, Magdebourg, 1847. - 474.
- SCROPE : *The principles of political economy*, édité par Alonzo Potter dans : *Political economy: its objects, uses and principles*, New York, 1841. - 489 IX n. 2.
- SENIOR, Nassau-William : *Principes fondamentaux de l'économie politique*, trad. par Jean Arrivabene, Paris, 1836. - 384, 493 XX n. 15.
- SIEBER, Nicolai Ivanovitch : *Theoria tsénnosti i Kapitala D. Ricardo...*, Kiev, 1871. - 462.
- SISMONDI, J. L. Simonde de : *Etudes sur l'économie politique*, T. I, Bruxelles, 1837. - 123, 485 Pr. n. 15.
- *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, T. I, Paris, 1819. - 22, 99-100, 343, 486 IV n. 3, 4.
- SMITH, Adam : *An inquiry into the nature and the causes of the wealth of nations*, Aberdeen, Londres, 1848. - 15, 123, 165-168, 316-337, 416-417, 487 VI n. 9, 489 X n. 3, 9.

- SOETBEER, Adolf: *Edelmetall-Produktion und Wertverhältnis zwischen Gold und Silber seit der Entdeckung Amerika's bis zur Gegenwart*, (Supplément n° 57 à *Petermann's Mitteilungen*), Gotha, 1879. - 411, 493 XX n. 19.
The source and remedy of the national difficulties, Letter to Lord John Russell, Londres, 1821. - 17-20.
- STORCH, Henri: *Considérations sur la nature du revenu national*, Paris, 1824. - 343, 381.
 – *Cours d'économie politique, ou exposition des principes qui déterminent la prospérité des nations*, T. 2. St.-Petersbourg, 1815. - 343, 492 XIX n. 2, 493 XIX n. 8.
- TCHOUPROV, Alexander Ivanovitch: *Jelesnodorojnoié Khoziaïstvo*, Moscou, 1875. - 486 I n. 13.
- THOMPSON, William: *An inquiry into the principles of the distribution of wealth most conducive to human happiness*, Londres, 1824, et Londres, 1850. - 19, 282-284, 491 XVII n. 2, 492 XVII n. 3.
- TOOKE, Thomas: *An inquiry into the currency principles*, 2^e éd., Londres, 1844. - 417, 481.
- TURGOT, Anne de l'Aulne: *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses. Œuvres*, nouv. éd. par E. Daire, T. I, Paris, 1844. - 318, 489 X n. 2, 492 XVIII n. 8, 492 XIX n. 3.
- TYLER, Edward Burnett: *Forschungen über die Urgeschichte der Menschheit und die Entwicklung der Civilisation*, traduit de l'anglais par H. Müller, Leipzig, sans indic. de date. - 385, 492 XX n. 16.
- WAGNER, Adolph: *Allgemeine oder theoretische Volkswirtschaftslehre*. Leipzig et Heidelberg, 1879 et *Traité d'économie politique du Dr. Adolph Wagner et du Dr. Erwin Nasse*, Paris, 1904. - 459-485, 494 An. n. 1, 2, 16.
- WAYLAND, Francis: *The elements of political economy*, Boston, 1843. - 196, 490 XI n. 8.
- WILLIAMS, Richard Price: *On the maintenance and renewal of permanent way. Minutes of proceedings of the institution of civil engineers*, Vol. 25, Session 1865/66, Londres, 1866. - 149, 158, 488 VIII n. 7.
- ZIEMANN, Adolf: *Mittelhochdeutsches Wörterbuch zum Handgebrauch*, Quedlinburg et Leipzig, 1838. - 474.

DEBATS PARLEMENTAIRES
 PUBLICATIONS OFFICIELLES

- East india (Bengal and Orissa famine). Papers and Correspondence relative to the Famine in Bengal and Orissa, including the Report of the Famine Commission and the Minutes of the Lieutenant Governor of Bengal and the Governor of India*, 31 mai 1867. - 487 VI n. 10.
- East india (Bengal and Orissa famine). Papers, relating to the Famine in Behar, including Mr. F. R. Cokerell's Report*, III^e partie, 31 mai 1867. - 487 VI n. 10.
- East india (Madras and Orissa famine). Return to an Address of the Honourable The House of Commons*, 4 juillet 1867. - 487 VI n. 10, 490 XII n. 4.
- Report from the select committee on bank acts: together with the Proceedings*

- of the Committee, Minutes of Evidence, Appendix and Index*, Part. I, Report and Evidence, 30 juillet 1857. - 490 XII n. 1.
- Reports by H. M. Secretaries of Embassy and Legation on the Manufactures, Commerce, etc. of the Countries in which they reside*. n° 8. Londres 1865. - 490 XIII n. 3.
 – n° 14 (1879). - 493 XX n. 20.
- Royal Commission on Railways. Minutes of Evidence taken before the Commissioners*, Londres 1867. - 487 VI n. 7, 488 VI n. 15, 488 VIII n. 6.

JOURNAUX ET REVUES

- The Economist*. Weekly Commercial Times, Bankers' Gazette, and Railway Monitor : a political, literary, and general newspaper. Londres, du 8 mai 1847. - 487 VI n. 5.
 – du 16 juin 1866. - 220, 490 XIV n. 2.
 – du 30 juin 1866. - 220, 491 XIV n. 3.
 – du 7 juillet 1866. - 220-221, 491 XIV n. 4.
- Money Market Review*, Londres, du 2 décembre 1867. - 489 VIII n. 15.
- Neue Rheinische Zeitung*. Organ der Demokratie, Cologne, du 24 juin 1848. - 14.
 – du 4 juillet 1848. - 14.
 – du 26 juillet 1848. - 14.
 – du 10 septembre 1848. - 14.
 – du 12 septembre 1848. - 14.
 – du 9 novembre 1848. - 14.
 – du 5 avril 1849. - 14.
 – du 6 avril 1849. - 14.
 – du 7 avril 1849. - 14.
 – du 8 avril 1849. - 14.
 – du 11 avril 1849. - 14.
- Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, éd. par Fricker, Schäffle et A. Wagner, Vol. 34-35, Tübingen 1878-1879. - 13, 471, 475, 485 Pr. n. 3, 495 An. n. 24.

TABLE DES MATIERES

<i>Note de l'Editeur</i>	7
F. ENGELS: Préface	9

LIVRE DEUXIÈME LE PROCÈS DE CIRCULATION DU CAPITAL

Première section. Les métamorphoses du capital et leur cycle . . .	27
CHAPITRE PREMIER. LE CYCLE DU CAPITAL-ARGENT	27
I. Premier stade. A—M	28
II. Deuxième stade. Fonction du capital productif	35
III. Troisième stade. M'—A'	39
IV. Le cycle total	47
CHAPITRE II. LE CYCLE DU CAPITAL PRODUCTIF	58
I. Reproduction simple	58
II. L'accumulation et la reproduction sur une échelle élargie.	70
III. L'accumulation d'argent	74
IV. Le fonds de réserve	76
CHAPITRE III. LE CYCLE DU CAPITAL-MARCHANDISE	78
CHAPITRE IV. LES TROIS FIGURES DU PROCÈS CYCLIQUE	90
CHAPITRE V. LA PÉRIODE DE CIRCULATION	108
CHAPITRE VI. LES FRAIS DE CIRCULATION	115
I. Frais de circulation proprement dits	115
1. <i>La durée de la vente et de l'achat</i>	115
2. <i>La comptabilité</i>	118
3. <i>La monnaie</i>	120
II. Frais de garde	120
1. <i>La formation des provisions en général</i>	121
2. <i>Provision de marchandises proprement dite</i>	126
III. Frais de transport	130
Deuxième section. La rotation du capital	134
CHAPITRE VII. TEMPS DE ROTATION. NOMBRE DE ROTATIONS	134
CHAPITRE VIII. LE CAPITAL FIXE ET LE CAPITAL CIRCULANT	138
I. Les différences de forme	138
II. Composition, remplacement, réparation, accumulation du capital fixe	148

CHAPITRE IX. LA ROTATION TOTALE DU CAPITAL AVANCÉ. LES CYCLES DE ROTATION	160
CHAPITRE X. THÉORIES SUR LE CAPITAL FIXE ET LE CAPITAL CIRCULANT. LES PHYSIOCRATES ET ADAM SMITH	165
CHAPITRE XI. THÉORIES SUR LE CAPITAL FIXE ET LE CAPITAL CIRCULANT. RICARDO	188
CHAPITRE XII. LA PÉRIODE DE TRAVAIL	199
CHAPITRE XIII. LE TEMPS DE PRODUCTION	208
CHAPITRE XIV. LE TEMPS DE CIRCULATION	217
CHAPITRE XV. EFFET DU TEMPS DE ROTATION SUR LE MONTANT DU CAPITAL AVANCÉ	225
I. La période de travail est égale à la période de circulation	233
II. La période de travail est plus grande que la période de circulation	237
III. La période de travail est plus petite que la période de circulation	241
IV. Résultats	245
V. Effet des variations de prix	250
CHAPITRE XVI. LA ROTATION DU CAPITAL VARIABLE	258
I. Le taux annuel de la plus-value	258
II. La rotation du capital variable individuel	271
III. La rotation du capital variable au point de vue social	275
CHAPITRE XVII. LA CIRCULATION DE LA PLUS-VALUE	280
I. La reproduction simple	285
II. L'accumulation et la reproduction élargie	301
Troisième section. La reproduction et la circulation de l'ensemble du capital social	307
CHAPITRE XVIII. INTRODUCTION	307
I. Objet de l'étude	307
II. le rôle du capital-argent	310
CHAPITRE XIX. EXPOSÉS ANTÉRIEURS DE LA QUESTION	315
I. Les physiocrates	315
II. Adam Smith	317
1. <i>Vues générales de Smith</i>	317
2. <i>Smith décompose la valeur d'échange en $v + pl$</i>	324
3. <i>La partie constante du capital</i>	327
4. <i>Capital et revenu chez Adam Smith</i>	331
5. <i>Conclusions</i>	337
III. Les successeurs d'A. Smith	341

CHAPITRE XX. LA REPRODUCTION SIMPLE	344
I. Position de la question	344
II. Les deux sections de la production sociale	346
III. L'échange entre les deux sections: I ($v + pl$) contre IIc	349
IV. Les échanges à l'intérieur de la section II. Subsistances nécessaires et objets de luxe	353
V. La réalisation des échanges par la circulation monétaire	361
VI. Le capital constant de la section I	370
VII. Capital variable et plus-value dans les deux sections	373
VIII. Le capital constant dans les deux sections	376
IX. Coup d'œil rétrospectif sur Adam Smith, Storch et Ramsay	380
X. Capital et revenu : capital variable et salaire	383
XI. Le remplacement du capital fixe	393
1. <i>Le remplacement en argent de la fraction de valeur représentant l'usure</i>	397
2. <i>Le remplacement du capital fixe en nature</i>	401
3. <i>Résultats</i>	409
XII. La reproduction de la matière monétaire	411
XIII. La théorie de la reproduction de Destutt de Tracy	421
CHAPITRE XXI. ACCUMULATION ET REPRODUCTION ÉLARGIE	429
I. Accumulation dans la section I	431
1. <i>Thésaurisation</i>	431
2. <i>Le capital constant additionnel</i>	434
3. <i>Le capital variable additionnel</i>	439
II. Accumulation dans la section II	440
III. Représentation schématique de l'accumulation	443
1. <i>Premier exemple</i>	446
2. <i>Deuxième exemple</i>	450
3. <i>L'échange de IIc en cas d'accumulation</i>	455
IV. <i>Addendum</i>	457
ANNEXE	459
K. MARX : Notes marginales sur le « Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner	459
NOTES	485
INDEX DU LIVRE DEUXIÈME	
Index des matières	499
Index des noms	509

Index des publications	515
1. Œuvres citées d'auteurs connus ou anonymes	515
2. Débats	518
3. Journaux	519

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 AOÛT 1977
PAR INTERDRUCK À LEIPZIG
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE
POUR LES ÉDITIONS SOCIALES

N° d'Édition : 1757
Dépôt légal : 3^e Trimestre 1977